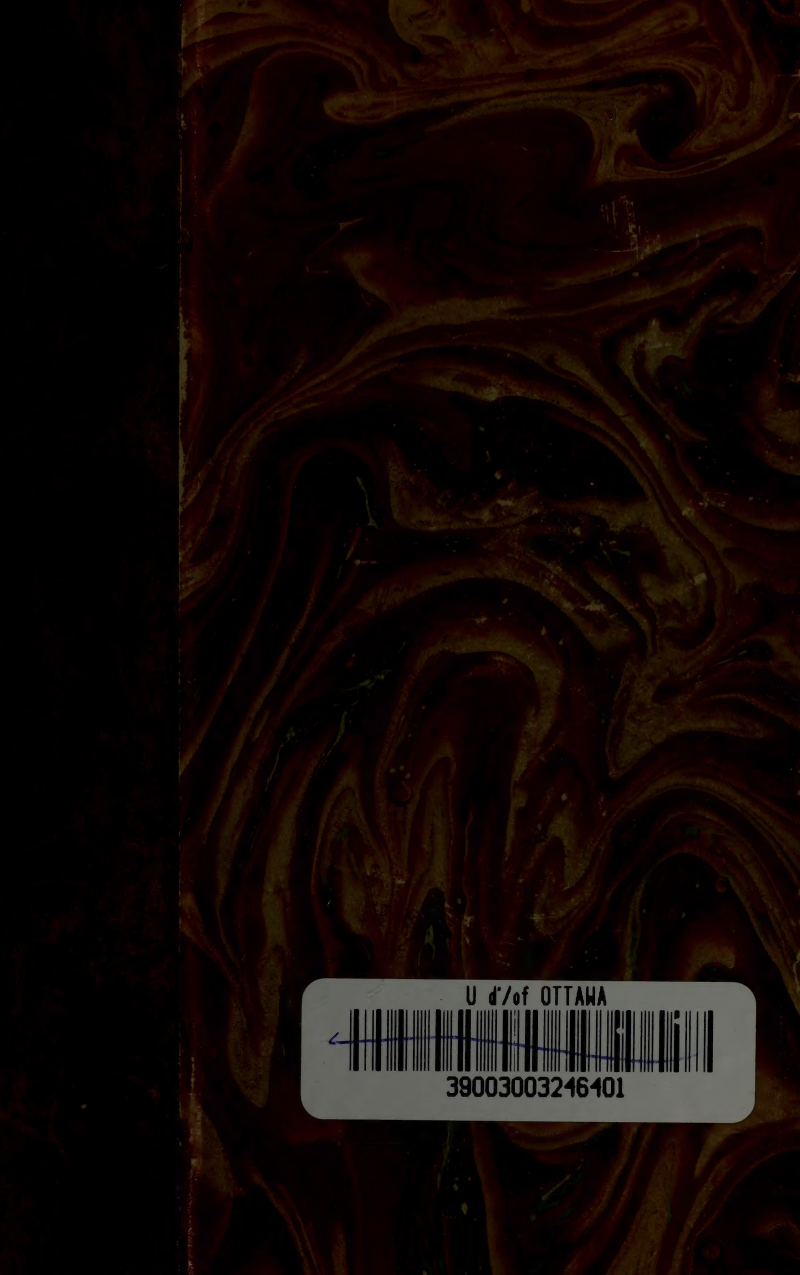
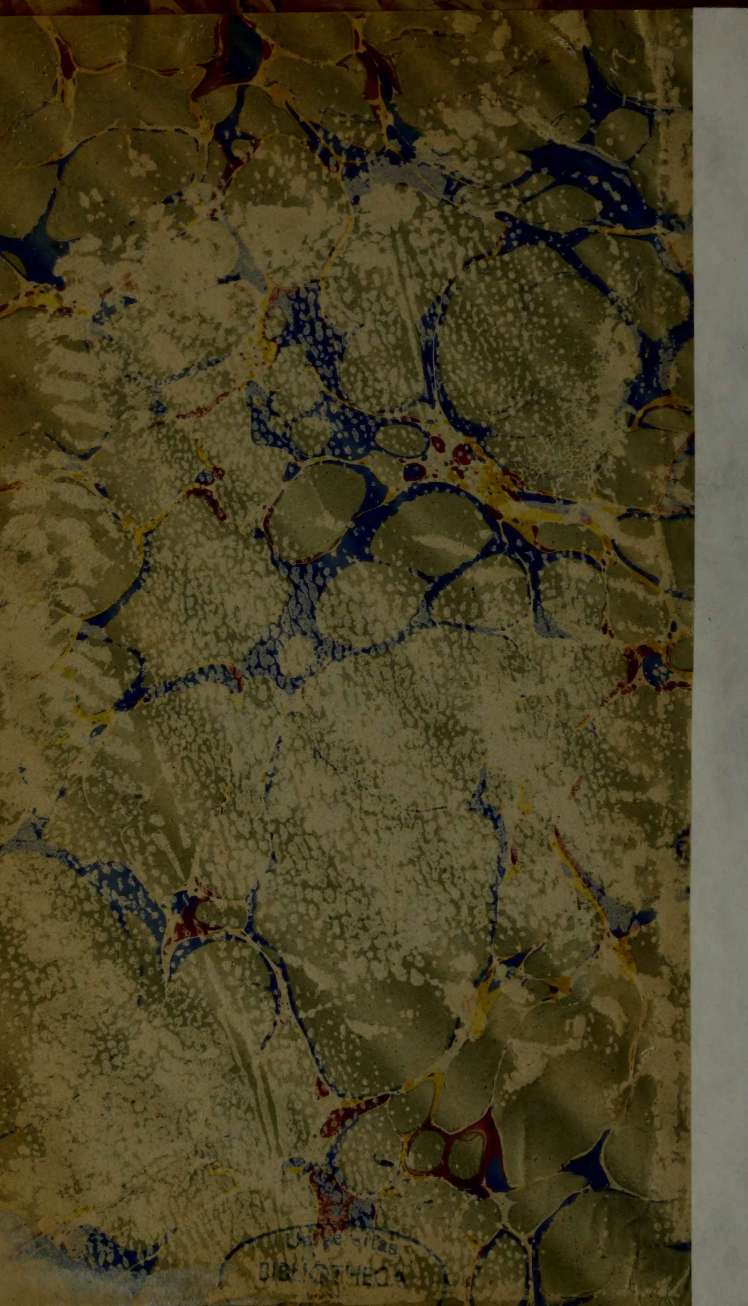
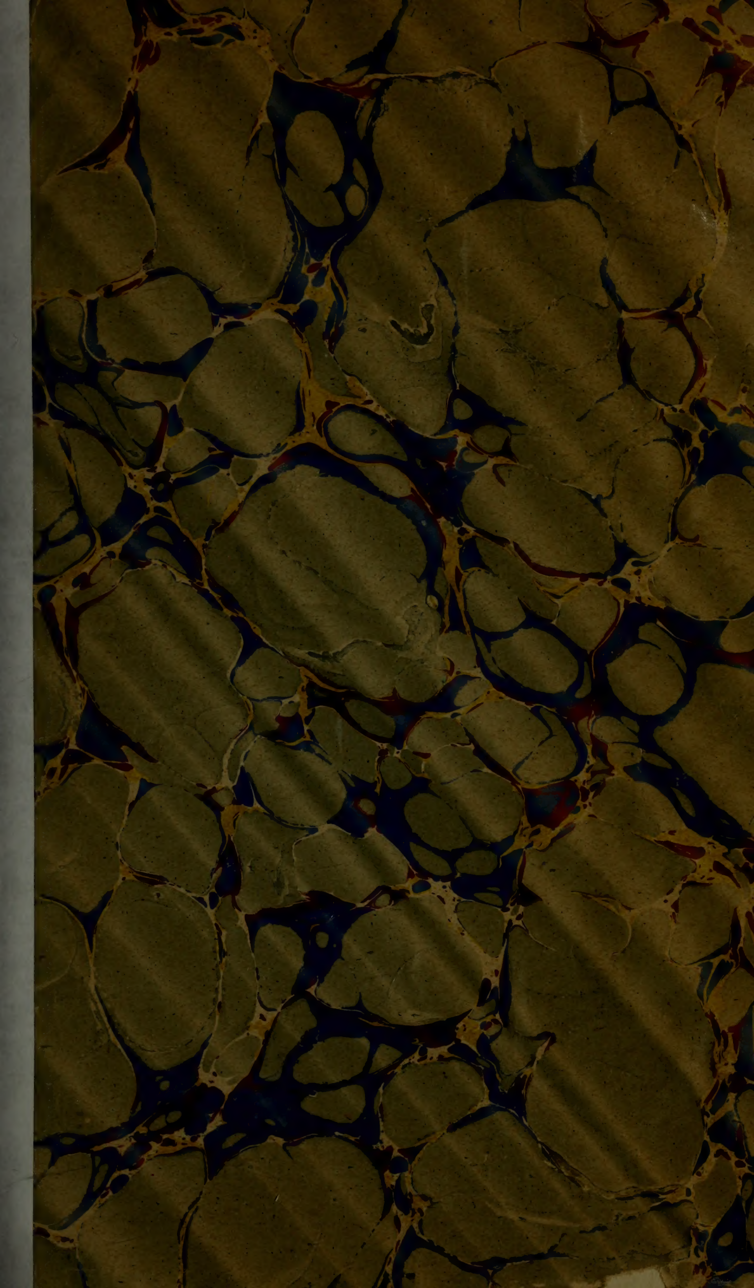






OEUVRES COMPLÈTES

DE

LORD BYRON

TOME QUATRIÈME



Paris. Imprimerie PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LORD BYRON

TRADUCTION

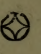
DE M. AMÉDÉE PICHOT

SEIZIÈME ÉDITION

Augmentée de Notices et de Pièces inédites avec des Notes

DE MOORE, WALTER-SCOTT, CAMPBELL, GIFFORD, JEFFREY, E. BRYDGES, COLERIDGE, SOUTHEY, WILSON, HOBHOUSE, HUNT, DALLAS, MILMAN, LOCKHART, BOWLES, HEBER, MEDVIN, GAMBA, CROLY, UGO, FUSCOLO, ELLIS, KENNEDY, PARRY, BULWER, GALT, NATHAN, LADY BLESSINGTON, MRS SHELLEY, LA COMTESSE DE BOISSY.

TOME QUATRIÈME



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6





CAÏN,

MYSTÈRE.

CAIN, A MYSTERY.

Or, le serpent était le plus rusé de tous
les animaux que le Seigneur avait créés.
(GENÈSE, ch. III, vers. 1.)

Caïn fut commencé à Ravenne, le 16 juillet 1821, terminé le septembre, et publié en décembre dans le même volume que *ardanapale* et les *Deux Foscari*.

De toutes les productions de Byron, aucune ne lui attira plus e calomnies et d'outrages. M. Murray en eut sa bonne part, on peut en juger par cet extrait d'une lettre de sa correspondance avec Byron. (Pise, 8 février 1822.)

« Je m'attendais bien à être attaqué, mais je vois par les journaux que vous l'êtes aussi, et c'est ce à quoi je ne m'attendais pas; qu'on puisse vous considérer comme responsable de ce que je publie, cela passe ma compréhension.

» Si « Caïn » est un poëme *blasphématoire*, le « Paradis Perdu » de Milton ne l'est pas moins; les propres paroles que relève le monsieur d'Oxford dans sa *Remontrance* sont dans ce poëme et dite par Satan. Or, que dit de plus Lucifer dans le *Mystère* incriminé? « Caïn » est un drame, et non pas une thèse théologique, etc., etc.

» Ces tentatives pour vous effrayer (ils savent qu'ils perdraient leur peine avec moi) font honte au temps où nous vivons. Eh quoi! on aura laissé en paix pendant soixante-dix ans les éditeurs de Gibbon, Hume, Briestley et Drummond, et l'on vous poursuivra pour une œuvre de fiction, qui n'a rien d'historique ni de dogmatique. Il faut qu'il y ait au fond de tout cela un de vos ennemis privés, ou la chose est incroyable. S'ils vous poursuivent en justice, je viendrai en Angleterre, si en me présentant en personne je puis vous tirer de cette affaire. Tenez-moi au courant de tout ce qui se passe. Vous ne souffrirez rien pour moi si je puis l'empêcher. Faites de cette lettre l'usage qu'il vous plaira. »

A SIR WALTER SCOTT[1],

BARONNET,

CE MYSTÈRE DE CAIN

EST DÉDIÉ,

PAR SON FIDÈLE AMI

ET OBLIGÉ SERVITEUR,

L'AUTEUR.

[1] Sir Walter Scott accepta cette dédicace par la lettre suivante adressée à M. Murray :

« Edimbourg, 4 décembre 1821.

« Mon cher monsieur,

» J'accepte avec une vive reconnaissance la proposition flatteuse que me fait lord Byron, d'inscrire mon nom en tête du drame vraiment grand et terrible de Caïn. Je puis avoir quelque partialité pour cette pièce, et vous conviendrez que j'ai des raisons pour cela; mais je ne sache pas que la muse de Lord Byron ait jamais pris un vol si hardi. On ne peut nier qu'il ne rivalise Milton sur son propre terrain. Il y a bien quelques hardiesses d'expressions qui pourront choquer une certaine classe de lecteurs, et la ligne suivie par eux ; d'autres l'adopteront par affection ou par envie. Mais alors qu'ils condamnent aussi le *Paradis perdu* s'ils veulent être conséquents ; certes, le diable raisonne comme doit raisonner le diable; mais ses audacieux blasphèmes et ceux de son élève conduisent à la catastrophe prévue — le premier meurtre et le désespoir ainsi que la perte du coupable.

» Je ne conçois pas qu'on puisse accuser l'auteur lui-même de manichéisme. Le diable parle le langage de cette secte sans aucun doute; parce que, forcé de confesser l'existence du bon principe, il s'efforce de s'exalter lui-même, le mauvais principe, jusqu'à une rivalité apparente avec Dieu; mais de pareils arguments dans la bouche d'un pareil être ne peuvent avoir d'autre but que de tromper et de trahir, etc., etc.

» Au définitif, vous aviez bien besoin qu'un esprit puissant, comme lord Byron, descendît pour agiter les *eaux*, car, à l'exception de *John Bull* *, vous paraissez être à Londres dans un singulier état de stagnation. »

* La feuille hebdomadaire ainsi appelée venait de paraître et avait excité une grande sensation.

PRÉFACE.

Les scènes suivantes sont intitulées un MYSTÈRE, conformément aux anciens titres donnés aux drames sur de semblables sujets, et qui étaient appelés *Mystères* ou *Moralités*. L'auteur ne s'est nullement permis les libertés qu'on prenait jadis dans les pièces analogues, comme pourra le voir tout lecteur curieux de consulter ces profanes productions, en anglais, en français, en italien ou en espagnol. Il a cherché à conserver à ses personnages le langage qui devait les caractériser ; et quand ce langage (ce qui arrive rarement) est emprunté à l'Écriture, il a fait, même dans les mots, aussi peu de changements que le rhythme l'a permis. Le lecteur voudra bien se rappeler que le livre de la Genèse ne dit pas qu'Ève fut tentée par un démon, mais par *le serpent,* et cela *parce qu'il était le plus rusé de tous les animaux.* Quelque interprétation que les rabbins et les Pères puissent avoir donné de ce passage, je dois prendre les mots tels que je les trouve, et répondre avec l'évêque Watson, dans une occasion semblable, lorsque les Pères lui furent cités dans les Écoles de Cambridge : Voyez le livre, dit-il en montrant la Bible. On doit se souvenir aussi que mon sujet n'a rien à faire avec le *Nouveau Testament*, auquel on ne pourrait ici faire aucune allusion sans anachronisme.

Quant aux poëmes sur des sujets qui ont quelque rapport avec *Caïn*, il y a longtemps que je les ai lus. Depuis l'âge de vingt ans, je n'ai jamais ouvert Milton; mais je l'avais lu tant de fois auparavant, que cela ne peut faire une grande différence. Je n'ai jamais lu la *Mort d'Abel*, par Gessner, depuis ma huitième année, à Aberdeen. L'impression générale du souvenir que j'en ai gardé est celle du plaisir; mais tout ce que je me rappelle, c'est que, dans ce poëme, la femme de Caïn s'appelait Méhala, et celle d'Abel, Thirza. Dans les scènes suivantes, je les ai nommées commes les femmes de Lamech, Adah et Zillah, premiers noms de femmes qu'on rencontre dans la Genèse, où celles de Caïn et d'Abel ne sont pas nommées. Si donc une analogie de sujet en fait naître une dans l'expression, je l'ignore, et m'en inquiète fort peu.

Le lecteur voudra bien, de plus, ne pas oublier (ce dont un petit nombre se donne la peine de se souvenir) qu'il n'y a aucune allusion à un état futur dans les livres de Moïse, ni dans tout l'*Ancien Testament*. On peut consulter la *Légation divine de Moïse* de Warburton, si l'on veut connaître la raison de cette omission extraordinaire : satisfaisante ou non, c'est la meilleure qu'on ait encore trouvée. J'ai donc supposé cette révélation nouvelle pour Caïn, sans avoir, j'espère, dénaturé la sainte Écriture.

Pour ce qui regarde le langage de Lucifer, il m'était difficile de le faire parler comme un ecclé-

siastique sur cette matière ; mais j'ai fait ce que j'ai pu pour le contenir dans les bornes de la politesse spirituelle.

S'il nie d'avoir tenté Ève sous la forme du serpent, c'est uniquement parce que le livre de la Genèse n'offre pas l'allusion, même la plus éloignée, à une telle chose, et qu'il ne parle du serpent que dans sa qualité de serpent.

Nota. Le lecteur s'apercevra que l'auteur a en partie adopté, dans ce poëme, l'opinion de Cuvier, que le monde avait été détruit plusieurs fois avant la création de l'homme. Cette idée, fondée sur les différentes couches du globe et les ossements d'animaux connus et inconnus qu'on y a trouvés, n'est point contraire à l'histoire de Moïse, qu'elle confirme plutôt, puisque aucun ossement humain n'a encore été découvert dans ces stratifications, quoique ceux de plusieurs animaux connus se trouvent près des débris des inconnus. L'assertion de Lucifer, que le monde antérieur à Adam était peuplé d'êtres raisonnables beaucoup plus intelligents que l'homme, et d'une puissance proportionnée à celle du mammouth, etc., etc., est naturellement un fiction poétique, imaginée par Lucifer lui-même pour le seconder dans ses fins.

Je dois ajouter qu'il existe une *Mélo-tragédie* d'Alfieri, intitulée : *Abel;* je ne l'ai jamais lue, non plus qu'aucun des ouvrages posthumes de cet auteur, excepté sa vie.

PERSONNAGES.

ADAM.
CAIN.
ABEL.
L'ANGE DU SEIGNEU
LUCIFER.
ÈVE.
ADAH.
ZILLAH.

CAÏN.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

(La terre hors du Paradis. — Lever du soleil.)

ADAM, ÈVE, CAIN, ABEL, ADAH, ZILLAH,

offrant un sacrifice.

ADAM. — Dieu éternel, infini ! sagesse suprême !... toi qui, d'une parole, tiras la lumière du sein des ténèbres, et la fis jaillir sur les ondes... salut ! Jéhovah, au retour de la lumière, salut !

ÈVE. — Dieu ! qui nommas le jour et séparas de la nuit le matin jusqu'alors confondu avec elle ; toi, qui divisas les flots et appelas une partie de ton ouvrage le firmament... salut !

ABEL. — Dieu ! qui des éléments composas... la terre... l'océan... l'air... et le feu ; toi qui, avec le jour, la nuit, et les mondes éclairés ou obscurcis tour à tour, créas des êtres pour en jouir, les aimer, et t'aimer toi-même... salut !... salut !...

ADAM. — Dieu! Éternel! Père de toutes choses, qui créas ces êtres si bons et si beaux pour être aimés par-dessus tout, toi excepté... laisse-moi t'aimer et eux aussi... salut!... salut!

ZILLAH. — O Dieu! qui, aimant, créant, bénissant toutes choses, permis toutefois que le serpent rampât au milieu d'elles et fît chasser mon père du Paradis, préserve-nous de tout autre mal à venir... salut!... salut!

ADAM. — Mon fils Caïn, mon premier-né, pourquoi gardes-tu le silence?

CAIN. — Pourquoi parlerais-je?

ADAM. — Pour prier[1].

CAIN. — N'avez-vous pas prié?

ADAM. — Oui, avec ferveur.

CAIN. — Et à haute voix : je vous ai entendus.

ADAM. — Et Dieu aussi, je l'espère.

ABEL. — Ainsi soit-il!

ADAM. — Mais toi, mon fils aîné, tu ne dis rien encore!

CAIN. — Il vaut mieux que je me taise.

ADAM. — Et pourquoi?

[1] « La prière, disait lord Byron à Céphalonie, ne consiste pas dans l'agenouillement ni dans certaines formules prononcées d'un ton solennel. La dévotion est l'affection du cœur, et cette affection je l'éprouve quand je contemple les merveilles de la création; je m'incline devant la majesté des cieux, et quand je goûte les jouissances de la vie, de la santé, du bonheur, mon cœur s'ouvre à la reconnaissance pour celui à qui je dois ces bienfaits.

— Jusque-là c'est très-bien, lui répondis-je, mais pour être chrétien, il faut aller plus loin. — Je lis beaucoup plus la Bible que vous ne le supposez, reprit-il, j'ai une Bible, je la tiens de ma sœur, qui est une excellente femme, et je la lis très-souvent. » En disant cela, il entra dans sa chambre à coucher, et revint avec une Bible de poche élégamment reliée.

(KENNEDY, *Conversation avec Byron.*)

CAIN. — Je n'ai rien à demander.

ADAM. — Et rien dont tu doives rendre grâces?

CAIN. — Non.

ADAM. — Ne vis-tu-pas?

CAIN. — Ne dois-je pas mourir?

ÈVE. — Hélas! le fruit de l'arbre défendu commence à tomber.

ADAM. — Et nous devons encore le recueillir. O Dieu! pourquoi avais-tu planté l'arbre de la science?

CAIN. — Et pourquoi ne cueillîtes-vous pas les fruits de l'arbre de vie? vous auriez pu alors le défier.

ADAM. — O mon fils! ne blasphème pas : ce sont les paroles du serpent.

CAIN. — Le serpent disait la vérité : l'un était l'arbre de la science; l'autre, l'arbre de vie... La science est bonne, la vie est bonne; et comment peuvent-elles être un mal?

ÈVE. — Mon fils, tu parles comme je parlais quand je péchai, avant ta naissance : que je ne voie pas mon malheur renouvelé dans le tien. Je me suis repentie. Que je ne voie pas mes enfants tomber, hors du Paradis, dans le piége qui, même au sein du Paradis, perdit leurs parents. Sois content de ce qui est. Si nous avions été contents, tu le serais maintenant... O mon fils!

ADAM. — Nos prières terminées, rendons-nous chacun à notre travail... Il n'est pas pénible, quoique nécessaire : la terre est jeune, et nous cède ses fruits avec complaisance.

ÈVE. — Caïn, mon fils, vois ton père consolé et résigné; sois comme lui. (Adam et Ève sortent.)

ZILLAH. – Ne viens-tu pas, mon frère?

ABEL. — Pourquoi portes-tu sur ton front cet air sombre, qui ne peut qu'exciter l'éternelle colère?

ADAH. — Caïn, mon bien-aimé, me regarderas-tu, moi aussi, avec courroux ?

CAIN. — Non, Adah ! non ; je désirerais rester seul quelques instants... Abel, je me sens le cœur triste, mais cela passera... Précède-moi, mon frère; je te suivrai bientôt... et vous aussi, mes sœurs, ne vous arrêtez pas ; votre douceur ne mérite pas un accueil farouche : je vous rejoindrai tout à l'heure...

ADAH. — Si tu tardes, je reviens te chercher ici.

ABEL. — La paix de Dieu soit avec vous, mon frère !
(Abel sort avec Zillah et Adah.)

CAIN, seul. — Et c'est donc là la vie ! travailler ! Et pourquoi faut-il que je travaille ?... parce que mon père n'a pu conserver sa place dans Éden. Qu'avais-je fait, moi ?... Je n'étais pas né... je ne cherchais pas à naître ; et je n'aime point l'état auquel la naissance m'a réduit. Pourquoi céda-t-il au serpent et à la femme ? ou pourquoi est-il puni d'avoir cédé ? Qu'y avait-il à cela ? L'arbre fut planté ; et pourquoi pas pour lui ! Sinon, pourquoi le placer près de lui et le faire croître le plus beau des arbres ? Ils n'ont qu'une réponse à toutes mes questions : « C'était *Sa* volonté ; et IL est bon. » Comment le sais-je ! Parce qu'il est puissant, s'ensuit-il qu'il soit bon ? Je ne juge que par les fruits... et ils sont amers... ceux dont je dois me nourrir pour une faute qui n'est pas la mienne... Qui vient ici ?... Un Esprit semblable aux anges, mais d'un aspect plus sévère et plus triste dans son essence spirituelle. Pourquoi tremblé-je ? Pourquoi le craindrais-je plus que les autres esprits, que je vois chaque jour agiter leurs glaives de feu devant les portes près desquelles j'aime souvent à errer, à l'heure du crépuscule, pour essayer d'entrevoir ces jardins, mon légitime héritage, avant que la nui

s'abaisse sur les murs et sur les arbres immortels qui ombragent l'enceinte défendue par les Chérubins? Si je m'approche sans terreur de ces anges armés de feux, pourquoi reculerais-je, en frémissant, à l'aspect de celui qui vient à moi? Cependant il paraît plus terrible; et, sans être moins beau qu'eux, on dirait qu'il n'est plus aussi beau qu'il a été, et qu'il pourrait être. La douleur semble faire partie de son immortalité. Est-il bien vrai? d'autres êtres que l'homme peuvent-ils connaître la douleur? Le voici. (Lucifer entre.)

LUCIFER. — Mortel!

CAIN. — Esprit, qui es-tu?

LUCIFER. — Le maître des Esprits.

CAIN. — Si tu l'es, peux-tu les quitter pour visiter la poussière?

LUCIFER. — Je connais les pensées de la poussière; je m'y intéresse, et à toi aussi.

CAIN. — Comment! tu connais mes pensées?

LUCIFER. — Ce sont les pensées de tous ceux qui sont dignes d'en avoir... C'est la partie immortelle de toi-même qui parle en toi.

CAIN. — Quelle partie immortelle? Cela n'a pas été révélé. Nous avons été privés de l'arbre de vie par la faute de mon père; tandis que le fruit de l'arbre de la science fut trop tôt cueilli par la précipitation de ma mère... Ce fruit, c'est la mort.

LUCIFER. — Tu as été trompé... tu vivras.

CAIN. — Je vis; mais je vis pour mourir . en vivant, je ne vois rien qui rende la mort odieuse, si ce n'est une répugnance innée, un instinct de vie, involontaire, mais invincible, que j'abhorre autant que je me méprise moi-même, sans pouvoir les dompter... C'est ainsi que je vis... que je voudrais n'avoir jamais vécu.

LUCIFER. — Tu vis, et tu dois vivre à jamais : ne pense pas que la terre, qui te sert d'enveloppe extérieure, soit l'existence... Elle cessera, et tu ne seras pas au-dessous de ce que tu es à présent.

CAIN. — Pas moins! et pourquoi pas davantage?

LUCIFER. — Il est possible que tu deviennes ce que nous sommes.

CAIN. — Et vous?

LUCIFER. — Nous sommes éternels.

CAIN. — Êtes-vous heureux?

LUCIFER. — Nous sommes puissants.

CAIN. — Êtes-vous heureux?

LUCIFER. — Non. L'es-tu?

CAIN. — Comment le serais-je? Regarde-moi.

LUCIFER. — Pauvre argile!... Et tu prétends être malheureux! toi.

CAIN. — Je le suis... Et toi, avec tout ton pouvoir, qu'es-tu?

LUCIFER. — Un Esprit qui tenta d'égaler celui qui te créa, et qui ne t'eût pas créé ce que tu es.

CAIN. — Ah! tu sembles presque un Dieu; et...

LUCIFER. — Je ne le suis point : ayant échoué quand j'ai voulu l'être, je ne voudrais pas être autre que ce que je suis! Il a vaincu! eh bien, qu'il règne!

CAIN. — Qui?

LUCIFER. — Le créateur de ton père et de la terre.

CAIN. — Et du ciel et de tout ce qu'il contient... C'est ce que j'ai entendu chanter à ses Séraphins; c'est ce que dit mon père.

LUCIFER. — Ils disent... ce qu'ils sont condamnés à dire, sous peine d'être ce que je suis... et ce que tu es... nous parmi les Esprits, toi parmi les hommes.

CAIN. — Eh quoi?

LUCIFER. — Des âmes qui osent user de leur immor-

talité, des âmes qui osent regarder en face le tyran tout-puissant dans son éternité, et lui dire que le mal, qui est son ouvrage, n'est pas un bien. S'il a dit vrai... ce que je ne sais ni ne crois... mais s'il nous a créés... il ne peut nous détruire : nous sommes immortels! bien plus, il nous désire tels afin de nous tourmenter... qu'il le fasse! Il est grand... mais, dans sa grandeur, il n'est pas plus heureux que nous dans notre résistance! la bonté ne voudrait pas créer le mal. A-t-il fait autre chose! Mais qu'il reste sur son vaste trône solitaire, créant des mondes pour rendre l'éternité moins fatigante à son immense existence et à sa solitude sans partage! qu'il entasse sphères sur sphères : il est seul, indéfini, indissoluble dans sa tyrannie. S'il pouvait seulement s'anéantir, ce serait le meilleur don de sa puissance; mais qu'il règne et se multiplie dans le malheur... Esprits et hommes, du moins nous sympathisons, et souffrant de concert, nous rendons nos angoisses sans nombre plus faciles à supporter par la sympathie illimitée de tous... avec tous... Mais LUI, misérable dans sa grandeur, en proie à l'inquiète activité de sa misère, il faut qu'il crée et crée encore.

CAIN. — Tu me parles de choses qui depuis longtemps assiégent ma pensée dans des visions : je n'ai pu jamais concilier ce que je voyais avec ce que j'entendais. Mon père et ma mère me parlent de serpens, de fruits et d'arbres. Je vois les portes de ce qu'ils appellent leur Paradis gardées par l'épée flamboyante du Chérubin qui les expulsa, eux et moi. Je sens le poids du travail journalier et d'une continuelle tristesse; quand je contemple autour de moi un monde où je semble n'être rien, les pensées qui s'élèvent en moi pourraient dominer toutes choses... Mais je croyais que ce malheur n'appartenait qu'à moi... Mon père est ré-

signé; ma mère a oublié l'ardeur qui la fit soupirer pour la science, au risque d'une éternelle malédiction. Mon frère est un jeune pasteur, qui offre les prémices du troupeau à celui qui ordonne à la terre de ne rien produire pour nous qu'arrosée de nos sueurs. Ma sœur Zillah devance la voix matinale des oiseaux pour chanter son hymne pieux, et mon Adah, ma bien-aimée, elle ne comprend pas davantage la pensée qui m'accable. Jusqu'à présent, jamais je n'avais trouvé personne pour sympathiser avec moi... Eh bien... je préférerai faire cause commune avec les Esprits.

LUCIFER. — Et si tu n'avais une âme capable de te rendre digne d'une telle association, je ne serais point venu m'offrir à tes yeux comme tu me vois ; un serpent aurait suffi pour te tenter comme ta mère.

CAIN. — Serait-ce toi qui tentas ma mère?

LUCIFER. — Je ne tente personne, si ce n'est avec la vérité : l'arbre n'était-il pas l'arbre de la science? et l'arbre de vie ne portait-il pas aussi ses fruits? Conseillai-je à Ève de ne point les cueillir? Avais-je planté des arbres défendus, à la portée d'êtres innocents et curieux par leur innocence même? Je vous aurais créés dieux! Celui qui vous exila ne le fit que de peur que vous ne vinssiez à manger les fruits de l'arbre de vie, qui vous auraient rendus des dieux comme nous. Sontce là ses paroles?

CAIN. — Les mêmes, comme je les ai entendu répéter de ceux qui les ouïrent avec le tonnerre.

LUCIFER. — Eh bien! quel était donc le démon? Celui qui ne voulait point vous laisser vivre, ou celui qui vous aurait fait vivre à jamais dans le bonheur et le pouvoir de la science?

CAIN. — Que n'ont-ils cueilli les fruits des deux arbres, ou d'aucun des deux!

LUCIFER. — L'un est déjà à vous, l'autre peut encore vous appartenir.

CAIN. — Et comment?

LUCIFER. — En vous montrant ce que vous êtes dans votre résistance. Rien ne peut asservir l'âme, si l'âme veut rester elle-même et le centre des choses qui l'entourent... et qu'elle est faite pour maîtriser.

CAIN. — Mais as-tu tenté mes parents?

LUCIFER. — Moi? pauvre poussière! pourquoi les aurais-je tentés, et comment?

CAIN. — Ils disent que le serpent était un Esprit.

LUCIFER. — Qui le dit? cela n'est pas écrit là-haut. L'Esprit a trop d'orgueil pour s'abaisser à cette dissimulation, quoique l'homme, dans ses vastes terreurs et sa petite vanité, veuille rejeter sur une nature spirituelle sa lâche défaite. Le serpent était le serpent... pas davantage, sans pourtant être moins que ceux qu'il tenta; il était, comme eux, de terre par sa nature... mais au-dessus d'eux en sagesse, puisqu'il prévalut sur eux, et devina la science fatale à leurs étroites félicités. Penses-tu que je voudrais emprunter la forme des êtres destinés à mourir.

CAIN. — Mais le serpent avait en lui un démon.

LUCIFER. — Il ne fit qu'en réveiller un dans le cœur de ceux à qui il parla sa langue armée d'un dard. Je te dis que le serpent n'était qu'un simple serpent : demande-le aux Chérubins qui gardent l'arbre de la tentation. Quand des milliers d'années auront passé sur vos cendres et celles de vos enfants, les habitants du monde d'alors composeront une fable de la première faute des hommes; ils m'attribueront une forme que je méprise, comme je méprise tout ce qui fléchit devant celui qui n'a créé des êtres que pour les faire prosterner devant sa farouche et solitaire éternité... nous, qui

voyons la vérité, nous devons la dire. Tes crédules parents écoutèrent une créature rampante, et ils tombèrent. Pourquoi les esprits les auraient-ils tentés? Qu'y avait-il à envier dans l'enceinte rétrécie du Paradis pour ceux qui parcourent l'espace ?... Mais je te parle de ce que tu ignores malgré ton arbre de la science.

CAIN. — Tu ne peux parler d'aucune science que je ne désire connaître... je suis altéré de savoir, et j'ai une âme qui en est capable...

LUCIFER. — Et auras-tu un cœur assez hardi?

CAIN. — Qu'il soit mis l'épreuve.

LUCIFER. — Oseras-tu envisager la mort?

CAIN. — Elle a été jusqu'à présent invisible pour moi.

LUCIFER. — Mais il faudra la subir.

CAIN. — Mon père en parle comme d'une chose terrible, et ma mère pleure en l'entendant nommer; Abel lève les yeux aux ciel; Zillah baisse les siens vers la terre, et prie avec un soupir... Adah me regarde et ne dit rien.

LUCIFER. — Et toi?

CAIN. — D'exprimables pensées se pressent dans mon cœur brûlant quand on me parle de cette mort toute-puissante, qui est, à ce qu'il paraît, inévitable. Que ne puis-je lutter avec elle! Encore enfant, je luttai en jouant avec un lion jusqu'à ce qu'il s'échappât, en rugissant, de mes jeunes bras.

LUCIFER. — La mort n'a pas de forme, mais elle absorbera tout ce qui porte celle des êtres créés.

CAIN. — Ah! je la croyais un être! Qui a pu créer un semblable fléau pour les êtres, si ce n'est un Être?

LUCIFER. — Demande au Destructeur.

CAIN. — Qui?

LUCIFER. — Le Créateur... appelle-le comme tu voudras, il ne crée que pour détruire.

CAIN. — Je ne savais pas cela ; mais je le pensai depuis que j'entendis parler de la mort. Quoique j'ignore ce qu'elle est, elle me semble horrible. J'ai porté partout mes regards dans le vaste désert de la nuit pour la chercher ; et quand je voyais sous les murs de l'Éden des ombres gigantesques, divisées soudain par l'éclair des glaives des Chérubins, j'étais dans l'attente de ce que je croyais son approche... rien ne paraissait. Alors je détournais les yeux de ce Paradis dont nous sommes déshérités ; je les élevais vers les astres étincelants qui parcourent l'azur des cieux... mourront-ils aussi ?

LUCIFER. — Peut-être... mais ils survivront longtemps à toi et aux tiens.

CAIN. — J'en suis ravi ; je ne voudrais pas qu'ils mourussent, ils sont si beaux! Qu'est-ce que la mort ? Je le crains, je le sens, c'est une chose terrible, mais que je ne puis comprendre. Nous en avons été menacés comme d'un mal, tant ceux qui péchèrent que ceux qui ne péchèrent pas : quel est ce mal ?

LUCIFER. — D'être confondu avec la terre.

CAIN. — Mais le connaîtrai-je ?

LUCIFER. — Comme je ne connais pas la mort, je ne puis répondre.

CAIN. — Si j'étais calme comme la terre, ce ne serait pas un mal : je voudrais n'avoir jamais été que poussière.

LUCIFER. — C'est un lâche désir ; plus lâche encore que celui de ton père, car le sien était de savoir.

CAIN. — Mais non de vivre ; ou pourquoi ne cueillit-il pas le fruit de l'arbre de vie ?

LUCIFER. — Il en fut empêché.

CAIN. — Erreur mortelle! ne pas cueillir ce fruit d'a-

bord!... Mais avant de goûter celui de la science, il ignorait ce qu'est la mort : hélas ! je sais à peine ce qu'elle est, et cependant je la redoute... redouter je ne sais quoi !

LUCIFER. — Et moi qui connais tout, je ne redoute rien : telle est la vraie science.

CAIN. — Veux-tu m'instruire de tout ?

LUCIFER. — Oui, à une condition.

CAIN. — Laquelle ?

LUCIFER. — Que tu te prosterneras et m'adoreras... comme ton maître.

CAIN. — Tu n'es pas le maître qu'adorent mes parents.

LUCIFER. — Non.

CAIN. — Es-tu son égal ?

LUCIFER. — Non... je n'ai rien de commun avec lui, et ne m'en soucie pas : je voudrais être au-dessus... au-dessous... tout enfin, plutôt que de partager son pouvoir, ou d'en être l'esclave. Je demeure à part ; mais je suis grand... il en est plusieurs qui m'adorent, un plus grand nombre le fera... sois des premiers.

CAIN. — Je n'ai jamais, jusqu'à présent, fléchi le genou devant le Dieu de mon père, quoique mon frère Abel me supplie souvent de me joindre à lui dans ses sacrifices... pourquoi m'humilierais-je devant toi ?

LUCIFER. — Ne t'es-tu jamais prosterné devant lui ?

CAIN. — Ne viens-je pas de le dire ? ai-je besoin de le dire ? ta grande science n'a-t-elle pas dû te l'apprendre ?

LUCIFER. — Celui qui n'a pas fléchi devant lui a fléchi devant moi.

CAIN. — Je ne fléchirai ni devant l'un, ni devant l'autre.

LUCIFER. — Tu n'en es pas moins mon adorateur... ne pas l'adorer suffit pour te donner à moi.

CAIN. — Que veux-tu dire?

LUCIFER. — Tu le sauras.

CAIN. — Instruis-moi seulement du mystère de mon être.

LUCIFER. — Suis-moi où je te conduirai.

CAIN. — Mais je dois me retirer pour travailler à la terre..... car j'avais promis.

LUCIFER. — Quoi?

CAIN. — De cueillir quelques fruits.

LUCIFER. — Pourquoi?

CAIN. — Pour les offrir, avec Abel, sur un autel.

LUCIFER. — Ne disais-tu pas que tu n'avais jamais rendu hommage à celui qui fut ton Créateur?

CAIN. — Oui... mais la pressante prière d'Abel m'a gagné : l'offrande est plutôt à lui qu'à moi... Et Adah...

LUCIFER. — Pourquoi hésites-tu?

CAIN. — Elle est ma sœur, nous naquîmes le même jour, du même sein. C'est elle qui, par ses larmes, m'arracha cette promesse; et, plutôt que de la voir pleurer, il me semble que je supporterais tout, et qu'il n'est rien que je ne voulusse adorer.

LUCIFER. — Alors, suis-moi!

CAIN. — Je te suis. (Adah entre.)

ADAH. — Mon frère, je viens te chercher : c'est notre heure de repos et de joie... et nous perdons une partie de ses charmes, si tu n'es pas avec nous. Tu n'as pas travaillé ce matin; mais j'ai fait ta tâche : les fruits son mûrs, et brillants comme la lumière qui les mûrit. Viens avec moi.

CAIN. — Ne vois-tu rien?

ADAH. — Je vois un ange; nous en avons vu plusieurs : veux-il partager l'heure de notre repos?... Il est le bienvenu.

CAIN. — Mais il n'est pas semblable aux anges que nous avons vus.

ADAH. — En est-il donc d'autres? Mais lui aussi, il sera le bienvenu, comme l'ont été tous ceux qui daignent être nos hôtes... Consent-il?

CAIN, à Lucifer. — Veux-tu?

LUCIFER. — Je te demande d'être à moi.

CAIN. — Il faut que j'aille avec lui.

ADAH. — Et que tu nous laisses?

CAIN. — Oui.

ADAH. — Moi aussi?

CAIN. — Chère Adah!

ADAH. — Permets-moi d'aller avec toi.

LUCIFER. — Non, il ne le faut pas.

ADAH. — Qui es-tu, toi qui te mets entre les cœurs?

CAIN. — C'est un dieu.

ADAH. — Comment le sais-tu?

CAIN. — Il parle comme un dieu.

ADAH. — Ainsi parla le serpent, et il mentit.

LUCIFER. — Tu te trompes, Adah; l'arbre n'était-il pas l'arbre de la science.

ADAH. — Oui, pour notre malheur.

LUCIFER. — Soit. Cependant ce malheur est une science... Il ne mentit pas; s'il vous trahit, ce fut avec la vérité; la vérité dans son essence ne peut être que bonne.

ADAH. — Tout ce que nous en connaissons n'a fait qu'accumuler mal sur mal: notre expulsion de notre héritage, la crainte, le travail, les sueurs, le fardeau de la fatigue, le remords du passé... et une espérance trompeuse. Caïn, ne va pas avec cet Esprit, continue à supporter ce que nous avons supporté jusqu'ici, et aime-moi... Je t'aime.

LUCIFER. — Plus que ton père et ta mère?

ADAH. — Oui... Est-ce là aussi un péché?

LUCIFER. — Non pas encore, ce n'en sera un quelque jour que pour vos enfants.

ADAH. — Quoi ! ma fille ne devra-t-elle pas aimer son frère Énoch ?

LUCIFER. — Non pas comme tu aimes Caïn.

ADAH. — O mon Dieu ! n'aimeront-ils pas et ne reproduiront-ils pas des êtres qui s'aimeront comme leurs parents? N'est-ce pas le lait de ce sein qui les a nourris? leur père n'a-t-il pas été conçu dans le même flanc? n'est-il pas né à la même heure que moi? ne nous sommes-nous pas aimés l'un et l'autre? En multipliant notre être n'avons-nous pas multiplié des êtres qui s'aimeront comme nous les aimons?... Au nom de mon amour, Caïn, ne va pas avec cet Esprit... il n'est pas des nôtres.

LUCIFER. — Le péché dont je parle n'est pas de mon invention, et ne peut être un péché pour vous... quelque nom qu'il porte parmi ceux qui succéderont à votre nature mortelle.

ADAH. — Quel est donc le péché qui n'en est pas un en lui-même? Les circonstances peuvent-elles faire un péché de la vertu?... Si cela est, nous sommes les esclaves de...

LUCIFER. — Les esclaves d'êtres plus grands que vous n'êtes esclaves... et des êtres plus grands qu'eux, plus grands que vous ne voudriez être; ne préférèrent-ils pas l'indépendance dans les tortures aux douces extases de l'adulation qui s'adresse au Tout-Puissant avec des hymnes, avec la mélodie des harpes et d'égoïstes prières, parce qu'il est tout-puissant, et non par amour, mais par terreur et par une espérance intéressée?

ADAH. — La toute-puissance doit être la suprême bonté.

LUCIFER. — Le fut-elle dans Éden?

ADAH. — Esprit, ne me tente pas avec ta beauté; tu es plus beau que le serpent et aussi trompeur que lui.

LUCIFER. — Dis : aussi vrai. Demande à Ève, ta mère, si elle n'a pas la science du bien et du mal.

ADAH. — O ma mère ! tu as cueilli un fruit plus fatal à ta race qu'à toi-même : tu as du moins passé ta jeunesse au milieu du Paradis, dans un commerce innocent avec des Esprits heureux ; mais nous, tes enfants, qui n'avons point connu Éden, nous sommes assiégés de tous côtés par des démons qui s'emparent des paroles de Dieu et nous tentent par le murmure et la curiosité de nos propres pensées... comme tu fus tentée toi-même par le serpent dans ton innocence inattentive et dans la confiance du bonheur. Je ne puis répondre à cet immortel qui est devant moi ; je ne puis l'abhorrer... je le contemple avec une crainte qui n'est pas sans charme, et je ne fuis pas; dans son regard est une attraction qui fixe mes yeux troublés sur les siens, mon cœur palpite; il me frappe de terreur, et cependant m'attire à lui de plus en plus... Caïn !... Caïn ! défends-moi contre lui.

CAIN. — Que craint mon Adah? Ce n'est pas un mauvais Esprit.

ADAH.— Ce n'est pas un dieu ni un ange de Dieu : j'ai vu les Chérubins et les Séraphins, il ne leur ressemble pas.

CAIN. — Il est encore des Esprits au-dessus de ceux-là..... les Archanges.

LUCIFER. — Et il en est au-dessus des Archanges.

ADAH. — Oui... mais qui ne sont pas heureux.

LUCIFER. — Si le bonheur est dans l'esclavage... non.

ADAH. — On nous a dit que les Séraphins étaient ceux qui aimaient le plus... et les Chérubins ceux qui savaient le plus... Celui-ci doit être un Chérubin... puisqu'il n'aime pas.

LUCIFER. — Et si la science éteint l'amour, que doit-il être celui que vous ne pouvez aimer quand il est connu? Puisque les Chérubins, qui savent tout, aiment le moins, l'amour des Chérubins ne peut être qu'ignorance. Amour et ignorance ne sont pas compatibles; c'est ce que prouve le sort qui fut le prix de l'audace de vos malheureux parents. Choisissez entre l'amour et la science... puisqu'il n'est pas d'autre choix; celui de votre père est déjà fait... Son culte est celui de la crainte.

ADAH. — Ah! Caïn, choisis l'amour.

CAIN. — Je n'ai pas besoin de le choisir pour t'aimer, mon Adah... il est né avec moi... Mais tu es tout ce que j'aime.

ADAH. — Et nos parents?

CAIN. — Nous aimèrent-ils en cueillant le fruit de l'arbre qui nous a exilés du Paradis?

ADAH. — Nous n'étions pas nés alors... et, quand nous l'aurions été, ne devons-nous pas aimer nos parents et nos enfants, Caïn?

CAIN. — Mon petit Énoch, et sa sœur qui bégaie encore! si je pouvais les voir heureux... j'oublierais demi... mais jamais ce ne sera oublié, même après trois mille générations; jamais les hommes n'aimeront le souvenir de l'homme qui, dans la même heure, jeta la semence du mal et celle du genre humain. Ève et Adam portèrent la main sur l'arbre de la science et du péché... non contents de leur propre malheur, ils nous ont engendrés, moi, toi, leurs autres enfants et les multitudes innombrables qui peuvent hériter des douleurs

accumulées par les siècles à venir!... Et il me faut être le père de cette race infortunée! Ta beauté et ton amour, mon amour et ma chaste joie, nos moments d'ivresse, et nos heures d'un délicieux repos, tout ce que nous aimons dans nos enfants et dans nous-mêmes, eh bien! après des siècles de crimes et de peines... ou pendant quelques années seulement, toujours tristes, quoique mêlées d'un court instant de plaisir, tout cela ne servira qu'à nous conduire à la mort... l'inconnue! Il me semble que l'arbre de la science n'a pas rempli sa promesse... s'ils péchèrent, au moins ils auraient dû connaître tout ce qui fait partie de la science... et le mystère de la mort. Que connaissent-ils?... Qu'ils sont misérables? Quel besoin avions-nous de serpent et de fruits pour apprendre tout cela?

ADAH. — Je ne suis pas malheureuse, Caïn, et si tu étais heureux...

CAIN. — Sois donc heureuse seule... je ne veux point d'un bonheur qui m'humilie, moi et les miens.

ADAH. — Seule, je ne pourrais ni ne voudrais être heureuse; mais avec ceux qui nous entourent, je pense que je pourrais l'être, en dépit de la mort que je ne crains pas, ne la connaissant pas, quoiqu'elle semble un fantôme terrible... si j'en peux juger par ce que j'ai entendu.

LUCIFER. — Et tu ne pourrais pas être heureuse seule, dis-tu?

ADAH. — Seule! O mon Dieu! qui pourrait être seul et heureux ou bon? La solitude me semble à moi un péché; à moins que je ne pense que je vais bientôt revoir mon frère, ma sœur, Abel, nos enfants et nos parents.

LUCIFER. — Cependant ton Dieu est seul, est-il heureux?... il est solitaire, est-il bon?

ADAH. — Il n'est point seul, il a les anges et les hommes dont il fait le bonheur, heureux lui-même en communiquant sa joie. Qu'est-ce que le bonheur, si ce n'est de faire des heureux?

LUCIFER. Interroge ton père, récemment exilé d'Éden, ou son fils premier-né... interroge ton propre cœur; il n'est pas tranquille.

ADAH. — Hélas ! non ; et toi?... es-tu habitant du ciel?

LUCIFER. — Si je ne le suis pas, demande la cause de cette félicité prétendue (que tu proclames si générale) au créateur grand et juste de la vie et des êtres vivants: c'est son secret, et il le garde. Nous devons tous souffrir, quelques-uns résister, mais souffrir et résister en vain, disent les Séraphins; il vaut la peine d'en faire l'épreuve, puisque d'ailleurs nous n'en sommes pas plus heureux pour ne pas la tenter. Il est dans l'Esprit une sagesse qui le dirige vers la justice; comme pour vos yeux, à vous, jeunes mortels, il est dans l'azur obscurci de la nuit une étoile qui leur prête sa clarté, l'étoile qui précède et salue le matin.

ADAH. — C'est une étoile dont j'aime la beauté.

LUCIFER. — Et pourquoi ne pas l'adorer?

ADAH. — Notre père n'adore que l'invisible.

LUCIFER. — Mais les symboles de l'invisible sont les chefs-d'œuvre de ce qui est visible; et cette brillante étoile est le chef de l'armée du firmament.

ADAH. — Notre père dit qu'il a vu Dieu lui-même qui le créa lui et notre mère.

LUCIFER. — Et toi, l'as-tu vu?

ADAH. — Oui, dans ses œuvres.

LUCIFER. — Mais dans son être?

ADAH. — Non... excepté dans mon père, qui est l'image de Dieu, ou dans ses anges qui sont semblables à toi... et plus brillants, quoique moins beaux et moins

puissants en apparence. Tels qu'un jour silencieux, ils sont pour nous tout lumière; mais tu me rappelles une nuit céleste, quand des nuages blancs s'étendent sur le pourpre foncé de la voûte mystérieuse où des milliers d'étoiles semblent vouloir défier la clarté du soleil. Ces astres innombrables, étincelants de beauté, nous attirent à eux sans éblouir, nous séduisent, et remplissent mes yeux de larmes comme tu le fais en cet instant. Tu parais malheureux... ne nous rends pas malheureux nous-mêmes et je pleurerai pour toi.

LUCIFER. — Hélas! ces larmes! si tu savais que de flots il en sera versé!

ADAH. — Par moi?

LUCIFER. — Par tous.

ADAH. — Par qui?

LUCIFER. — Par les myriades innombrables d'habitants de la terre peuplée... de la terre dépeuplée... et de l'enfer qu'ils peupleront... de l'enfer dont ton sein porte le germe.

ADAH. — O Caïn! cet esprit nous maudit.

CAIN. — Laisse-le dire, je veux le suivre.

ADAH. — Où?

LUCIFER. — Dans des lieux d'où il reviendra auprès de toi dans une heure, après avoir vu pendant cette heure les choses de plusieurs jours.

ADAH. — Comment cela peut-il être?

LUCIFER. — Votre créateur ne créa-t-il pas en peu de jours ce nouveau monde qui en remplaçait d'autres plus anciens? Ne puis-je, moi, qui l'aidai dans cette œuvre, montrer en une heure ce qu'il a fait en plusieurs ou détruit en quelques-unes?

CAIN. — Conduis-moi.

ADAH. — Reviendra-t-il dans une heure?

LUCIFER. — Oui. Avec nous les actions sont affran-

chies du temps, et nous pouvons resserrer l'éternité dans une heure, ou étendre une heure en une éternité. Nous ne vivons pas en comptant nos jours comme les mortels... Mais c'est là un mystère. Caïn, viens avec moi.

ADAH. — Reviendra-t-il?

LUCIFER. — Oui, femme! lui seul entre tous les mortels, le premier et le dernier, un seul autre excepté, il reviendra de ces lieux auprès de toi pour rendre le monde silencieux qui l'attend aussi peuplé que celui-ci; actuellement ses habitants sont en petit nombre.

ADAH. — Où est ta demeure?

LUCIFER. — Dans tout l'espace. Où devrait-elle être? Où sont ton dieu ou tes dieux... mais, c'est là que je suis; toutes choses sont partagées entre nous; la vie et la mort... le temps et l'éternité, le ciel et la terre... et ce qui, n'étant ni le ciel ni la terre, est peuplé de ceux qui les ont peuplés ou les peupleront l'un et l'autre... Voilà mes domaines! Je partage donc les siens, et je possède en outre un royaume qui n'est point à lui. Si je n'étais pas ce que je dis, pourrais-je rester ici? Ses anges sont à la portée de votre vue.

ADAH. — Ils n'étaient pas éloignés non plus quand le beau serpent parla pour la première fois à notre mère.

LUCIFER. — Caïn! tu m'as entendu? Si tu as la soif de la science, je puis la satisfaire, et je ne te demande pas de goûter aucun fruit qui te prive d'un seul des biens que le vainqueur t'a laissés : suis-moi.

CAIN. — Esprit! j'ai dit que je te suivrais. (Caïn sort avec Lucifer.)

ADAH, les suit en s'écriant : — Caïn! mon frère! Caïn!

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

L abîme de l espace.

CAIN, LUCIFER.

CAIN. — Je marche dans les airs et ne tombe point! cependant je crains de tomber.

LUCIFER. — Aie confiance en moi, et tu seras porté sur les airs dont je suis le prince.

CAIN. — Le puis-je sans impiété?

LUCIFER. — Crois... pour ne pas tomber! doute... et tu péris ! Telle serait la loi de l'autre dieu, qui m'appelle démon devant ses anges ; ils répétèrent ce nom à de misérables créatures qui, ne connaissant rien au delà des limites de leurs sens bornés, adorent la parole qui frappe leurs oreilles, et croient bon ou mauvais ce qui leur est proclamé sous l'un de ces titres, dans leur avilissement. Je ne veux point de lois semblables : adore ou n'adore pas, tu verras les mondes situés hors de ton petit monde; et, pour avoir porté le doute au delà de ta faible vie, je ne te condamnerai pas aux tortures qui sont mon partage. Il viendra un jour où, s'avançant sur quelques gouttes d'eau agitées, un homme dira à un homme : « Crois en moi et marche sur les ondes; » et l'homme y marchera sans danger... Je ne dirai point : Crois en moi pour condition si tu veux être sauvé, mais vole avec moi d'un essor égal sur le gouffre de l'espace, et je te montrerai ce que tu

n'oseras nier, le spectacle des mondes passés, présents et à venir.

CAIN. — O dieu, démon, ou qui que tu sois, est-ce là notre terre?

LUCIFER. — Ne reconnais-tu pas la poussière dont le père des hommes fut formé?

CAIN. — Est-il possible? serait-ce ce petit globe bleu qui nage dans les airs auprès d'un autre globe inférieur et immobile, semblable à celui qui éclaire nos nuits terrestres? Est-ce là notre Paradis? Où sont ses murs et ceux qui les gardent?

LUCIFER. — Montre-moi du doigt la situation du Paradis.

CAIN. — Comment le pourrais-je? A mesure que nous avançons comme des rayons de lumière, il devient toujours moindre, et en diminuant il s'entoure d'un cercle brillant, semblable à la clarté que jetaient les astres orbiculaires quand je les contemplais des limites d'Éden. Il me semble que les deux points vont se joindre, pendant que nous nous éloignons, aux astres innombrables dont nous sommes entourés; plus nous avançons, plus leurs myriades augmentent.

LUCIFER. — Et, s'il existait des mondes plus grands que le tien, habités par des êtres plus grands et plus nombreux que ne le seraient les grains de poussière de ta méprisable terre multipliés en atomes animés... tous vivants, tous condamnés à la mort et malheureux, que penserais-tu?

CAIN. — Je serais fier d'une pensée qui connaîtrait de telles choses.

LUCIFER. — Mais si cette pensée sublime était enchaînée à une masse servile de matière; si, connaissant de telles choses, aspirant à de si grands secrets et à une science encore plus étendue, elle était esclave

des besoins les plus grossiers, les plus misérables, les plus dégoûtants; si la plus douce de tes jouissances n'était qu'une dégradation, une illusion énervante et impure, un véritable piége pour t'exciter à la multiplication de nouvelles âmes et de nouveaux corps, tous prédestinés à être fragiles, et quelques-uns seulement assez heureux pour...

CAIN. — Esprit! je ne connais rien de la mort, si ce n'est comme une chose terrible dont j'ai entendu parler mes parents, qui la disaient un héritage odieux que je leur devrai aussi bien que la vie; héritage de malheur, si j'en puis juger déjà. Mais, Esprit, si ce que tu viens de me dire est vrai (et je sens en moi un cruel pressentiment qui l'atteste), fais-moi mourir ici : car, donner la naissance à ceux qui ne peuvent que souffrir pendant de nombreuses années et puis mourir, il me semble que c'est propager la mort et multiplier le meurtre.

LUCIFER. — Tu ne peux mourir tout entier... il y a en toi quelque chose qui doit survivre.

CAIN. — L'Autre n'en a rien dit à mon père quand il l'expulsa du Paradis avec la mort gravée sur son front. Mais du moins que ce qu'il y a en moi de mortel périsse, afin que le reste me rende semblable aux anges.

LUCIFER. — Je fais partie des anges... voudrais-tu être comme je suis?

CAIN. — Je ne sais ce que tu es : je vois ton pouvoir, et tu me montres des choses au delà de ma portée et de celle de mes facultés natives, quoique au-dessous encore de mes désirs et de ma conception.

LUCIFER. — Que sont-elles, ces orgueilleuses pensées qui s'avilissent jusqu'à habiter avec les vers, un monde de boue?

CAIN. — Qu'es-tu toi-même, ô toi qui, fier de ton

essence spirituelle, connais la nature et l'immortalité. . et qui parais cependant si malheureux?

LUCIFER. — Je parais ce que je suis, voilà pourquoi je te demande si tu voudrais être immortel.

CAIN. — Tu as dit que je serais immortel malgré moi, c'est ce que j'ignorais encore tout à l'heure... Mais, puisque cela doit être, apprends-moi, pour mon bonheur ou mon malheur, à anticiper sur mon immortalité.

LUCIFER. — Tu l'as fait avant que je vinsse à toi.

CAIN. — Comment?

LUCIFER. — En souffrant.

CAIN. — Ces tortures seront-elles éternelles?

LUCIFER. — C'est ce que nous verrons nous et tes enfants. Mais regarde maintenant! n'est-ce pas un beau spectacle?

CAIN. — O champs de l'air si magnifiques, et dont l'imagination ne saurait se faire une idée! O vous, innombrables masses de lumière qui ne cessez de vous multiplier à mes yeux! qu'êtes-vous? qu'est donc ce désert azuré et sans bornes des plaines éthérées où vous roulez comme les feuilles tombées sur les fleuves limpides d'Éden? votre carrière vous est-elle tracée? ou parcourez-vous dans un joyeux désordre un univers aérien, infini par son étendue? Cette pensée afflige mon âme, enivrée d'amour pour l'éternité. O Dieu ou Dieux, ou qui que vous soyez, que vous êtes beaux! Que je trouve vos ouvrages parfaits... qu'ils soient des accidents ou n'importe ce qu'ils sont! faites-moi mourir comme meurent les atomes (s'ils meurent toutefois), ou révélez-vous à moi dans votre pouvoir et votre science. Mes pensées ne sont pas indignes de ce que je vois, quoique la poussière dont je suis formé le soit... Esprit, accorde-moi d'expirer ou de voir tout de plus près.

LUCIFER. — N'es-tu pas plus près ? Retourne-toi vers la terre.

CAIN. — Où est-elle ? Je ne vois rien, si ce n'est un groupe d'innombrables lumières.

LUCIFER. — Regarde par là.

CAIN. — Je ne puis la voir.

LUCIFER. — Cependant elle brille encore.

CAIN. — Quoi ! là-bas ?

LUCIFER. Oui.

CAIN. — Me dirais-tu vrai ? Eh ! j'ai vu la luciole [1] étinceler au crépuscule dans les sombres bosquets et sur la verdure... je l'ai vue plus brillante que ce monde qui la nourrit.

LUCIFER. — Tu as vu tour à tour briller les insectes et les mondes... qu'en penses-tu ?

CAIN. — Qu'ils sont beaux dans leur propre sphère, et que, pendant la nuit, qui donne l'éclat à la petite luciole et à l'astre immortel, ils doivent être guidés, l'une dans son vol, et l'autre dans son cours.

LUCIFER. — Mais par qui, ou comment ?

CAIN. — Montre-le-moi.

LUCIFER. — Oseras-tu regarder ?

CAIN. — Comment saurai-je ce que j'oserai regarder? Jusqu'à présent tu ne m'as rien fait voir qui me fasse renoncer à voir plus encore.

LUCIFER. — Suis-moi donc ! Voudrais-tu voir des êtres mortels ou immortels ?

CAIN. — D'abord, que sont les êtres ?

LUCIFER. — En partie mortels et immortels : qu'est-ce qui intéresse le plus ton cœur ?

CAIN. — Les choses que je vois.

LUCIFER. — Qu'y avait-il qui l'intéressait plus encore?

[1] *Lampyris*, vers luisant.

CAIN. — Celles que je n'ai pas vues et ne verrai jamais, les mystères de la mort.

LUCIFER. — Eh bien, si je te montrais des êtres qui ont subi la mort, comme je t'en ai montré qui ne peuvent mourir ?

CAIN. — Fais-le.

LUCIFER. — Poursuivons donc, sur nos puissantes ailes !

CAIN. — Oh ! comme nous fendons l'azur! les étoiles pâlissent loin de nous ! La terre ! où est la terre ? fais-la-moi voir; car c'est d'elle que je suis formé.

LUCIFER. — Elle est maintenant hors de ta vue, moindre que toi dans l'univers; ne crois pas cependant y échapper; tu retourneras bientôt à la terre et à toute sa poussière ! c'est la nécessité de ton éternité et de la mienne.

CAIN. — Où me conduis-tu ?

LUCIFER. — Vers ce qui était avant toi ! vers le fantôme d'un monde dont le tien n'est qu'un débris.

CAIN. — Quoi ! il n'est donc pas nouveau ?

LUCIFER. — Pas plus que la vie; cet autre monde existait avant toi... avant moi, avant ce qui nous semble, à nous, plus grand que toi et moi. Plusieurs choses n'auront point de fin ; et quelques-unes qui prétendent n'avoir point eu de commencement en ont eu un aussi vil que toi ; de plus grands êtres encore ont péri, pour faire place à d'autres au-dessous de ce que nous pouvons prévoir, car l'éternité seule et l'espace ont été et doivent être à l'abri de tout changement; mais les changements ne donnent la mort qu'à la poussière... pour toi, tu es une œuvre de la poussière... tu ne peux comprendre que ce qui eut la même origine, et c'est ce que tu va voir.

CAIN. — Esprit ! je puis voir tout ce que tu voudras.

LUCIFER. — Avançons.

CAIN. — Les astres s'évanouissent rapidement loin de moi. Il en est qui, à mesure que nous approchions, s'agrandissaient et paraissaient être des mondes.

LUCIFER. — Ils sont ce qu'ils t'ont paru.

CAIN. — Et contiennent-ils des Éden ?

LUCIFER. — Peut-être.

CAIN. — Et des hommes ?

LUCIFER. — Sans doute, ou des êtres plus nobles.

CAIN. — Oui ? Et des serpents aussi ?

LUCIFER. — Voudrais-tu créer des hommes sans qu'il y eût des serpents ou faudrait-il qu'il n'y eût d'autres reptiles que ceux qui marchent debout ?

CAIN. — Comme les astres s'éloignent ! Où volons-nous ?

LUCIFER. — Au monde des fantômes, qui sont des êtres privés de vie, ou les ombres des créatures encore à naître.

CAIN. — Mais les ténèbres s'accroissent de plus en plus... les étoiles ont disparu.

LUCIFER. — Et cependant tu vois.

CAIN. — Quelle lugubre clarté ! plus de soleil, plus de lune, plus d'étoiles innombrables ! L'azur pourpré du ciel dégénère lui-même en un crépuscule effrayant, à travers lequel j'aperçois de vastes et sombres masses, mais ne ressemblant en rien aux mondes dont nous nous sommes approchés, et qui, couronnés de lumière, paraissaient pleins de vie alors même que leur atmosphère lumineuse se dissipait et découvrait leurs formes inégales, entrecoupées de profondes vallées et de hautes montagnes : de quelques-uns jaillissaient des gerbes de feu ; sur d'autres se développaient de vastes plaines liquides ; et j'en ai vu qui étaient entourés d'une zone lumineuse et de sphères flottantes d'un

aspect semblable à celui de la terre... tout ce que je vois paraît maintenant obscur et triste...

LUCIFER. — Mais distinct. Tu cherches à voir la mort et les créatures devenues sa proie?

CAIN. — Je ne les cherche pas; mais comme je sais qu'il en est, et que la faute de mon père nous rend, lui, moi, et toute sa race, sujets de la mort, je voudrais voir, de mon plein gré et sans plus de retard, ce que je dois voir un jour par force!

LUCIFER. — Regarde!

CAIN. — Ce sont les ténèbres.

LUCIFER. — Elles seront toujours telles; mais nous ouvrirons leurs portes.

CAIN. — D'énormes vapeurs se déroulent et se séparent... qu'est-ce donc?

LUCIFER. — Entre.

CAIN. — Pourrai-je retourner?

LUCIFER. — Retourner! n'en doute pas : autrement, qui peuplerait l'empire de la mort? Jusqu'ici il est presque un désert, comparé à ce qu'il sera, grâce à toi et aux tiens.

CAIN. — Les nuages s'écartent de plus en plus et forment de vastes cercles autour de nous.

LUCIFER. — Avance.

CAIN. — Et toi?

LUCIFER. — Ne crains rien... sans moi, tu n'aurais pu franchir ton monde natal... Avance!... avance!

(Ils dipa·aissent au milieu des nuages.)

SCÈNE II

(Hades, le chaos, le séjour des ombres).

LUCIFER entre avec CAIN.

CAIN. — Qu'ils sont vastes et silencieux ces mondes ténébreux ! Car il me semble en voir plusieurs, et pourtant plus peuplés que ces astres lumineux qui flottaient en si grand nombre dans l'air supérieur, que je les aurais pris pour la multitude brillante d'un ciel incompréhensible à la pensée, plutôt que pour des créations destinées à être habitées elles-mêmes, si je n'avais remarqué, en nous approchant, leur palpable immensité, faite pour servir de demeure à des êtres vivants, et non pour être douée elle-même de vie. Mais ici tout est si rempli d'ombres et d'obscurité, qu'on y reconnaît un jour qui n'est plus.

LUCIFER. — C'est le royaume de la mort... Veux-tu la voir devant toi ?

CAIN. — Jusqu'à ce que je sache ce qu'elle est réellement, je ne puis répondre ; mais si elle est ce que dit mon père dans ses plaintes répétées... ô Dieu ! je n'ose y penser ! Maudit soit celui qui inventa la vie qui mène à la mort, ou du moins l'homme doué de la vie, qui, au lieu de la conserver, la perdit... même pour les innocents !

LUCIFER. — Tu maudis ton père !

CAIN. — Ne me maudit-il pas en me donnant la naissance ? ne me maudit-il pas avant de me l'avoir donnée, en osant toucher au fruit défendu ?

LUCIFER. — Tu dis vrai : la malédiction est réciproque entre ton père et toi... Mais tes fils et ton frère ?

CAIN. — Qu'ils la partagent avec moi, qui suis leur frère et leur père ! Quel autre héritage m'est laissé, si ce n'est celui que je leur lègue ?... O vous, sombres royaumes d'ombres flottantes et d'énormes fantômes, les uns tout à fait à découvert, les autres à peine visibles, et tous inspirant l'effroi et la tristesse... qu'êtes-vous ? vivez-vous ? avez-vous vécu ?

LUCIFER. — Il y a quelque chose en eux de ces deux états.

CAIN. — Alors, qu'est-ce que la mort ?

LUCIFER. — Quoi ! celui qui vous créa ne dit-il pas que c'est une autre vie ?

CAIN. — Jusqu'à présent il n'a rien dit, si ce n'est que nous mourrons tous.

LUCIFER. — Peut-être un jour révélera-t-il le secret.

CAIN. — Heureux ce jour-là !

LUCIFER. — Oui, heureux ! quand, révélé au milieu de tortures inexprimables, il sera le gage d'une éternelle agonie pour d'innombrables myriades d'atomes à naître encore et doués de vie dans cette seule fin.

CAIN. — Quels sont ces puissants fantômes que je vois s'agiter autour de moi ?.. Ils ne ressemblent pas aux intelligences que j'ai vues aux alentours de l'Éden inconnu pour nous et tant regretté ! Leur forme n'est pas davantage celle de l'homme tel que je l'ai vu dans Adam, dans Abel, dans moi, ni dans ma sœur bien-aimée, ni dans mes enfants. Cependant ils ont un aspect qui, sans être celui des hommes ni des anges, indique que, s'ils ne furent pas comme ces derniers, ils s'élevèrent au-dessus des autres. Ils semblent fiers, indomptables, beaux et pleins de force, mais d'une forme inexplicable ; car c'est la première fois que j'en vois de pareilles. Ils n'ont ni l'aile du Séraphin, ni le visage de l'homme, ni la configuration de la brute la

plus robuste, ni rien qui les assimile à ce qui a vie actuellement. Ils sont puissants et beaux pourtant comme ceux qui méritent ces titres parmi les êtres vivants, dont ils diffèrent si fort que j'ai peine à les croire doués d'existence.

LUCIFER. — Cependant ils ont vécu.

CAIN. — Où?

LUCIFER. — Où tu vis.

CAIN. — Quand?

LUCIFER. — Ils habitaient ce que tu appelles la terre.

CAIN. — Adam est le premier...

LUCIFER. — Des tiens, je l'accorde... mais trop vil pour être le dernier de ceux-ci.

CAIN. — Et que sont-ils?

LUCIFER. — Ce que tu seras.

CAIN. — Mais qu'ont-ils été?

LUCIFER. — Des êtres vivants, nobles, intelligents, bons, grands et glorieux; autant supérieurs à ton père, si Adam eût pu se maintenir dans Éden, que la soixante millième génération le sera, dans son obscure dépravation, à toi et à ton fils... Quant à leurs faiblesses, juges-en par ta propre chair.

CAIN. — Malheureux que je suis! Et ont-ils péri?

LUCIFER. — Oui, sur leur terre, comme tu seras effacé de la tienne.

CAIN. — La mienne était-elle la leur?

LUCIFER. — Oui.

CAIN. — Mais non telle qu'aujourd'hui; elle est trop étroite, et peu faite pour nourrir de telles créatures[1]?

LUCIFER. — Il est vrai qu'elle était plus belle.

[1] Quand, d'après certains systèmes, vous parviendriez à prouver que le monde est de quelques mille ans plus vieux que ne le porte la chronologie de Moïse, quand vous prouveriez qu'Adam et Ève, la pomme et le serpent, sont des contes, que mettriez-vous à la

CAIN. — Et pourquoi est-elle déchue?

LUCIFER. — Demande à celui qui détruit.

CAIN. — Mais comment?

LUCIFER. — Par un bouleversement fatal, irrésistible, et un désordre des éléments qui fit du monde un chaos, comme d'un chaos ton Dieu avait tiré le monde. De telles révolutions, rares dans le temps, sont fréquentes dans l'éternité... Avance, et contemple le passé.

CAIN. — Spectacle imposant!

LUCIFER. — Et vrai... Vois ces fantômes, ils étaient jadis formés de la matière comme toi.

CAIN. — Et je dois être comme eux?

LUCIFER. — Que celui qui te créa te réponde. Je te montre ce que sont tes prédécesseurs; tu sens ce qu'ils furent, autant que te le permettent tes sensations plus faibles, et ta portion moindre d'intelligence immortelle et de force terrestre. Ce que vous avez de commun avec ce qu'ils eurent, c'est la vie, et ce que vous aurez... c'est la mort. Le reste de vos chétifs attributs convient à des reptiles enfantés par l'écume d'un immense univers réduit à une planète presque informe, peuplée d'êtres dont la félicité consiste dans leur aveuglement... un paradis d'ignorance, d'où la science fut prohibée comme un poison... Mais regarde ce que furent ces êtres supérieurs : ou, si cela te fait

place? La difficulté serait-elle levée? Puisqu'il faut que les choses aient eu un commencement, qu'importe quand et comment elles ont commencé, etc.?

Dans l'hypothèse même d'une création préadamite, cette création aurait toujours une origine et un créateur, car il est bien plus naturel de donner un créateur au monde que de le supposer le résultat d'un concours fortuit d'atomes. Toutes les choses remontent à une source, quoiqu'elles puissent aller se perdre dans un océan.

mal, retourne à ta tâche, de labourer la terre... je t'y transporterai en sûreté.

CAIN. — Non, je veux rester ici.

LUCIFER. — Combien de temps ?

CAIN. — Toujours : puisque je dois un jour y revenir, j'aimerais mieux y rester. Je suis dégoûté de tout ce qui m'a fait voir la poussière... laisse-moi vivre parmi les ombres.

LUCIFER. — Cela ne se peut : tu considères maintenant comme une vision ce qui est la réalité. Pour te rendre propre à habiter ce séjour, tu dois passer par où ont passé les êtres que tu vois... par les portes de la mort.

CAIN. — Mais par quelles portes sommes-nous entrés tout à l'heure ?

LUCIFER. — Par les miennes ! ma parole est donnée pour ton retour ; c'est mon esprit qui te transporte sans danger dans des régions où tout a cessé de vivre, excepté toi seul. Regarde... mais ne songe pas à habiter ici, jusqu'à ce que ton heure soit venue.

CAIN. — Et ceux-ci ne peuvent-ils plus retourner sur la terre ?

LUCIFER. — Leur terre a cessé d'être à jamais. Elle est si changée par ses convulsions qu'ils ne reconnaîtraient plus une seule place de sa surface renouvelée et à peine durcie... C'était... oh ! quel magnifique monde c'était !

CAIN. — Il l'est encore. Ce n'est pas à la terre, quoique je sois forcé de la cultiver, que mon cœur déclare la guerre ; ce qui m'indigne, c'est de ne pouvoir, sans travail, profiter de ce qu'elle porte de beau ; c'est de ne pouvoir satisfaire ma soif insatiable de science, ni calmer ma crainte continuelle de la mort et de la vie.

LUCIFER. — Tu vois ce qu'est ton monde, mais tu ne peux comprendre l'ombre de ce qu'il fut.

CAIN. — Et ces énormes créatures, fantômes inférieurs en intelligence (tels ils paraissent du moins) aux êtres que nous venons de laisser?... Ils ressemblent aux sauvages habitants des noires forêts de la terre, aux plus forts de ceux qui effrayent la nuit de leurs rugissements, mais ils sont dix fois plus terribles et plus grands; leur taille égale même en hauteur les murailles d'Éden gardées par les Chérubins; leurs yeux jettent des éclairs tels que ceux des glaives flamboyants dont ces anges sont armés, et leurs défenses se projettent comme des arbres dépouillés de leur écorce et de leurs rameaux... Qu'étaient-ils?

LUCIFER. — Ce qu'est le mammouth dans le monde actuel; mais ceux-ci restent gisants par myriades sous sa surface.

CAIN. — Et aucun ne survit?

LUCIFER. — Non... car la guerre qu'ils feraient à ta frêle race rendrait inutile la malédiction prononcée sur elle... tant elle serait rapidement détruite!

CAIN. — Mais pourquoi la guerre?

LUCIFER. — Tu as oublié la sentence qui expulsa ta race d'Éden... la guerre avec tous les êtres, la mort à tous, et les maladies, les douleurs, les amertumes... tels furent les fruits de l'arbre défendu.

CAIN. — Mais les animaux..... en ont-ils goûté aussi, qu'ils doivent mourir?

LUCIFER. — Votre Créateur vous dit qu'ils étaient créés pour vous, comme vous pour lui... auriez-vous voulu qu'ils jouissent d'une destinée supérieure à la vôtre? Si Adam n'était pas tombé, eux non plus.

CAIN. — Hélas! les malheureuses créatures! elles partageront donc le sort de mon père comme ses en-

fants, comme nous, sans avoir goûté la pomme, et sans la science, si chèrement acquise ! Arbre menteur!... car nous ne savons rien : il promettait la science... au prix de la mort, il est vrai, mais la science du moins!... Que sait l'homme?

LUCIFER. — Il est possible que ce soit la mort qui conduise à la plus haute science... comme elle est la seule chose certaine, elle conduit du moins à la science la plus sûre. L'arbre disait vrai, quoiqu'il donnât la mort.

CAIN. — Ténébreux royaumes!... je les vois, mais ne les conçois point !

LUCIFER. Parce que ton heure est encore loin, et que la matière ne peut comprendre complétement l'esprit... mais c'est quelque chose de savoir qu'il existe de pareils royaumes.

CAIN. — Nous savions déjà que la mort existait.

LUCIFER. — Mais non ce qu'il y avait au delà.

CAIN. — Je n'en sais pas davantage maintenant.

LUCIFER. — Tu sais qu'il est un état et plusieurs états outre le tien, et c'est ce que tu ignorais ce matin.

CAIN. — Mais tout me paraît obscur et voilé d'ombres.

LUCIFER. — Sois satisfait; tout paraîtra plus clair à ton immortalité.

CAIN. — Et cette immense étendue liquide, d'un azur éclatant, qui se déroule là-bas, semblable à des ondes, et que je prendrais pour le fleuve qui sort du Paradis et baigne le pied de ma demeure, si elle n'était sans rivages, sans bornes et d'un bleu éthéré..... apprends-moi ce que c'est.

LUCIFER. — Il est encore quelque chose de semblable sur la terre, quoique bien moins vaste, et c'est auprès

d'un de ces éléments liquides qu'habitera ta postérité... c'est le fantôme d'un océan.

CAIN. — Il est tel qu'un autre univers, tel qu'un soleil liquide. Et ces créatures extraordinaires qui jouent sur sa surface resplendissante?

LUCIFER. — Ce sont ses habitants, les Léviathans d'autrefois.

CAIN. — Et cet énorme serpent qui, du fond de l'abîme, lève sa crinière humide et sa tête dix fois plus haute que le plus haut des cèdres ! on dirait qu'il pourrait embrasser de ses longs anneaux les globes que nous avons contemplés naguère... n'est-il pas de l'espèce qui se tenait au soleil sous l'arbre d'Éden?

LUCIFER. — Ève, ta mère, pourrait seule dire quelle sorte de serpent la tenta.

CAIN. — Il semble trop terrible... sans doute, l'autre avait plus de beauté.

LUCIFER. — L'as-tu jamais vu?

CAIN. — J'en ai vu plusieurs de la même espèce (ou du moins on me le disait), mais jamais celui qui persuada à Ève de manger le fruit fatal, ou un autre qui fût exactement semblable.

LUCIFER. — Votre père ne l'a-t-il pas vu?

CAIN. — Non : ce fut ma mère qui le tenta... elle-même tentée par le serpent.

LUCIFER. — Homme facile... si jamais ta femme ou celles de tes fils vous tentent un jour eux et toi à quelque chose de nouveau ou d'étrange, sois sûr de voir d'abord celui qui les aura tentées.

CAIN. — Ton précepte vient trop tard : il n'est plus pour les serpents de moyen de tentation contre la femme.

LUCIFER. — Mais il est encore des choses auxquelles la femme peut tenter l'homme, et l'homme la femme...

que tes enfants y prennent garde. Mon conseil est généreux, car il est donné à mes dépens ; il est vrai qu'il ne sera pas suivi, ainsi je n'y perdrai guère.

CAIN. — Je ne te comprends pas.

LUCIFER. — Tu n'en es que plus heureux... ton monde et toi vous êtes encore trop jeunes ; tu te crois très-criminel et très-malheureux : n'est-ce pas ce que tu penses ?

CAIN. — Quant au crime, je ne sais ; quant à la douleur, j'en ai beaucoup éprouvé.

LUCIFER. — Premier-né du premier homme ! ton état actuel de péché... et tu es en effet coupable... ton état de malheur... et tu souffres... sont Éden dans toute son innocence, comparés à ce que tu peux être bientôt ; et ce même état de péché et de malheur est un paradis auprès de ce que feront et souffriront les fils de tes petits-fils, accumulant générations sur générations, nombreux comme les grains de la poussière qu'ils ne feront qu'accroître... Maintenant retournons sur la terre.

CAIN. — Et pourquoi ? m'as-tu conduit ici pour m'instruire de cela seulement ?

LUCIFER. — Ne cherchais-tu pas la science ?

CAIN. — Oui, comme une route au bonheur.

LUCIFER. — Si la vérité est le bonheur, tu le possèdes.

CAIN. — Alors le Dieu de mon père avait raison de lui défendre l'arbre fatal.

LUCIFER. — Il eût mieux fait de ne pas le planter. Mais l'ignorance du mal ne préserve pas du mal ; il faut qu'il continue ses progrès et fasse partie de toutes choses.

CAIN. — De toutes choses ? Non, je ne puis le croire... car j'ai la soif du bien.

LUCIFER. — Et qui ne l'a pas ? qui désire le mal pour

sa propre amertume?... personne... rien! c'est... le levain de tout ce qui a vie et de ce qui en est privé.

CAIN. — Dans ces globes radieux et innombrables que nous avons vus briller dans l'éloignement, avant de descendre dans ces régions de fantômes, le mal ne saurait parvenir : ils sont trop beaux.

LUCIFER. — Tu les as vus de loin.

CAIN. — Qu'importe ? la distance ne peut que diminuer leur éclat... de près ils doivent être encore plus admirables.

LUCIFER. — Approche des créatures les plus belles de la terre, et juge leur beauté de près.

CAIN. — C'est ce que j'ai fait... l'être qui m'a charmé le plus est plus aimable encore de près.

LUCIFER. — Il doit y avoir illusion... quel est-il cet être qui, vu de près, est plus beau que les objets les plus beaux dans leur lointain ?

CAIN. — Ma sœur Adah! tous les astres du ciel... l'azur foncé de la nuit éclairé par un orbe qui semble un esprit ou un monde d'esprit... les nuances du demi-jour... l'approche pompeuse du soleil... son coucher impossible à décrire, qui remplit mes yeux de délicieuses larmes quand je le vois s'abaisser et que je sens mon cœur le suivre doucement avec les nuages qui forment pour lui, à l'occident, un pavillon céleste à l'ombre de la forêt... les verts ombrages... la voix de l'oiseau, de cet oiseau des soirées qui semble chanter l'amour et s'unit aux concerts des Chérubins quand le jour se voile au-dessus des murs d'Éden... tout cela n'a rien, pour mes yeux et mon cœur, de comparable au sourire d'Adah : je me détourne de la terre et des cieux pour la contempler.

LUCIFER. — Fruit des premières caresses de ceux qui peupleront la terre, elle a, quoique frêle mortelle, au-

tant de beauté que peut en donner la nature à ses enfants dans la fleur de la création... mais c'est toujours une illusion.

CAIN. — Tu le penses parce que tu n'es pas son frère.

LUCIFER. — Mortel! je n'ai de frères que parmi ceux qui n'ont point de postérité.

CAIN. — Tu ne peux donc avoir aucune société avec nous?

LUCIFER. — Il est possible que les tiens soient destinés à faire la mienne... Mais, si tu possèdes un être dont la beauté soit, à tes yeux, au-dessus de tout, pourquoi es-tu malheureux?

CAIN. — Pourquoi existé-je? pourquoi es-tu malheureux toi-même? pourquoi tous les êtres le sont-ils? celui même qui nous créa doit l'être, comme créateur d'êtres malheureux : produire la destruction ne saurait jamais être une œuvre de bonheur, et cependant mon père le dit tout-puissant... et, s'il est bon, pourquoi donc le mal existe-t-il? J'ai adressé cette question à mon père; il me répondit que le mal n'était qu'une voie pour arriver au bien. Étrange bien, qui naît de ce qui lui est le plus opposé! Je vis dernièrement un agneau blessé par un reptile; le pauvre animal était étendu mourant à côté de sa mère, dont les bêlements plaintifs exprimaient l'inquiétude; mon père cueillit quelques herbes et les posa sur ses blessures; par degrés le pauvre agneau fut rendu à sa vie d'insouciance, et se leva pour teter le lait de la mère, qui, agitée d'un doux frémissement, léchait avec joie ses membres ranimés : Regarde, mon fils, dit Adam, comme du mal naît le bien!

LUCIFER. — Et que répondis-tu?

CAIN. — Rien; car il est mon père : mais je pensai qu'il aurait mieux valu pour l'animal de n'avoir jamais

été blessé que d'acheter le retour de sa frêle vie au prix d'une inexprimable douleur, quoique calmée par des simples.

LUCIFER. — Mais, disais-tu, de tous les êtres que tu aimes, tu préfères celle qui partagea avec toi le lait de ta mère, et qui donne le sien à tes enfants.

CAIN. — Assurément : que serais-je sans elle ?

LUCIFER. — Que suis-je ?

CAIN. — N'aimes-tu rien ?

LUCIFER. — Qu'aime ton Dieu ?

CAIN. — Toutes choses, dit mon père : mais j'avoue que je ne le reconnais pas dans leur sort ici-bas.

LUCIFER. — Tu ne peux donc voir si, moi, j'aime ou non... ou si je poursuis quelque plan vaste et général, dans lequel les êtres particuliers doivent se fondre comme les neiges.

CAIN. — Les neiges ! qu'appelles-tu ainsi ?

LUCIFER. — Tu n'es que plus heureux de ne pas connaître ce que doit rencontrer ta postérité éloignée ; jouis de ton climat sans hivers.

CAIN. — Mais n'aimes-tu pas quelque chose semblable à toi ?

LUCIFER. — Et toi, t'aimes-tu toi-même ?

CAIN. — Oui ; mais j'aime davantage celle qui rend mes ennuis plus supportables, et qui est plus que moi, parce que je l'aime.

LUCIFER. — Tu l'aimes, parce qu'elle est belle, comme était la pomme aux yeux de ta mère ; quand elle cessera de l'être, ton amour cessera comme tout autre goût.

CAIN. — Cesser d'être belle ! comment cela peut-il être ?

LUCIFER. — Avec le temps.

CAIN. — Mais le temps passe, et jusqu'ici Adam et

ma mère sont beaux encore ; moins beaux qu'Adah et les Séraphins, mais très-beaux toutefois.

LUCIFER. — Tous ces charmes doivent s'effacer en eux et en elle.

CAIN. — J'en suis fâché; mais je ne puis concevoir que mon amour pour elle en diminue ; et, quand sa beauté disparaîtra, il me semble que le Créateur de toute beauté perdra plus que moi, en voyant périr un pareil ouvrage.

LUCIFER. — Je te plains d'aimer ce qui doit périr.

CAIN. — Je te plains, toi qui n'aimes rien.

LUCIFER. — Et ton frère... est-il cher à ton cœur?

CAIN. — Pourquoi ne le serait-il pas ?

LUCIFER. — Ton père l'aime beaucoup... et ton Dieu de même.

CAIN. — Je l'aime aussi.

LUCIFER. — Tu agis bien, et avec humilité.

CAIN. — Avec humilité !

LUCIFER. — Il est le second fils de la chair... et le favori de ta mère.

CAIN. — Qu'il conserve sa faveur, puisque le serpent fut le premier à l'obtenir.

LUCIFER. — Et celle de ton père ?

CAIN. — Que m'importe, à moi ? Pourquoi n'aimerais-je pas celui qui est aimé de tous ?

LUCIFER. — Et Jehovah !... le Seigneur indulgent... le généreux créateur du Paradis dont il vous exile... lui aussi il sourit à Abel.

CAIN. — Je ne l'ai jamais vu, et j'ignore s'il sourit.

LUCIFER. — Mais tu as vu ses anges ?

CAIN. — Rarement.

LUCIFER. — Assez, néanmoins, pour savoir qu'ils aiment ton frère : ses sacrifices sont agréables.

CAIN. — Qu'ils le soient. Pourquoi me parler de cela ?

LUCIFER. — Parce que tu y as pensé avant que je t'en eusse parlé.

CAIN. — Et si j'y ai pensé, pourquoi me le rappeler ?... (Il se tait, et puis continue avec agitation...) Esprit! ici nous sommes dans ton monde, ne parle pas du mien. Tu m'as découvert des merveilles ; tu m'as fait connaître ces êtres puissants, antérieurs à Adam, qui habitaient une terre dont la nôtre n'est que le débris ; tu m'as montré des myriades de mondes lumineux, dont le nôtre est le compagnon obscur et éloigné dans l'infini de la création ; tu m'as révélé les ombres de cette existence au nom redouté que notre père nous apporta... la mort... tu m'as fait voir beaucoup... mais pas tout encore... Montre-moi la demeure de Jehovah, son paradis spécial... ou bien le tien : où est-il ?

LUCIFER. — Ici, et dans tout l'espace.

CAIN. — Mais vous avez quelque demeure désignée... comme tous les êtres? Ceux qui furent formés d'argile ont leur terre, et les autres mondes leurs habitants ; toutes les créatures qui respirent pour un temps ont leur élément particulier ; ils ont même le leur, dis-tu, ces êtres qui ont depuis longtemps cessé de vivre. Jehovah et toi vous avez... Vous n'habitez pas ensemble ?

LUCIFER. — Non : nous régnons ensemble, mais nos demeures sont séparées.

CAIN. — Que n'existe-il qu'un seul de vous ! peut-être une unité de plan réunirait des éléments dont la division enfante des orages. Comment avez-vous pu vous séparer, étant des Esprits sages et infinis ? N'êtes-vous point frères dans votre essence, votre nature et votre gloire ?

LUCIFER. — N'es-tu pas le frère d'Abel ?

CAIN. — Nous sommes frères, et nous resterons

frères. Mais quand même ! l'esprit est-il semblable à la chair ? peut-il connaître la discorde ?... l'infini avec l'immortalité... se diviser et se donner en proie au malheur... Pourquoi?

LUCIFER. — Pour régner.

CAIN. — Ne m'as-tu pas dit que vous étiez tous deux éternels ?

LUCIFER. — Oui.

CAIN. — Et, à ce que j'ai vu, ces plaines azurées sont sans limites ?

LUCIFER. — Oui.

CAIN. — Et ne pouvez-vous donc régner l'un et l'autre ?... N'avez-vous pas assez d'espace ?... Pourquoi vous être divisés ?

LUCIFER. — Nous régnons tous deux.

CAIN. — Mais un de vous fait le mal?

LUCIFER. — Lequel ?

CAIN. — Toi ! car si tu peux rendre l'homme bon, pourquoi ne le fais-tu pas ?

LUCIFER. — Et pourquoi ne serait-ce pas à celui qui vous créa, de le faire ?... Ce n'est pas moi qui vous ai créés : vous êtes ses créatures, et non les miennes.

CAIN. — Laisse-nous donc ses créatures, comme tu nous appelles; sinon, montre-moi ta demeure ou la sienne.

LUCIFER. — Je pourrais te montrer l'une et l'autre ; mais le temps viendra que tu en verras une des deux pour jamais.

CAIN. — Et pourquoi pas maintenant ?

LUCIFER. — A peine ton intelligence humaine peut-elle recueillir, dans une pensée calme et distincte, le peu que je t'ai montré ; et tu voudrais connaître le double mystère, les deux principes! tu voudrais les contempler sur leurs trônes secrets ! Créature de poussière ! borne

ton ambition ; car voir l'un ou l'autre ce serait pour toi la mort !

CAIN. — Que je périsse ! pourvu que je les voie.

LUCIFER. — Je reconnais bien là le fils de celle qui cueillit la pomme !... Mais tu ne ferais que périr sans les voir. Cette vue est réservée pour l'autre état.

CAIN. — Celui de la mort ?

LUCIFER. — Elle en est le prélude.

CAIN. — Eh bien ! je la crains moins, à présent que je sais qu'elle conduit à quelque chose de défini.

LUCIFER. — Je vais te transporter de nouveau sur la terre où tu multiplieras la race d'Adam, condamné à satisfaire ta faim et ta soif, à travailler, trembler, rire, pleurer, dormir et mourir.

CAIN. — Et pour quelle fin m'as-tu montré tout ce que je viens de voir ?

LUCIFER. — Ne demandais-tu pas la science ? et, par ce que je t'ai montré, ne t'ai-je pas appris à te connaître toi-même ?

CAIN. — Hélas ! il me semble que je ne suis rien.

LUCIFER. — Et voilà quelle doit être la somme de toute science humaine... apprendre le néant de la nature mortelle. Lègue cette science à tes enfants ; elle leur épargnera bien des tourments.

CAIN. — Orgueilleux Esprit ! tu parles avec un fier dédain ! Mais toi, tout superbe que tu es, tu as aussi un supérieur ?

LUCIFER. — Non ! par le ciel qu'il occupe, par l'abîme et l'immensité des mondes et de la vie que je partage avec lui... non ! J'ai un vainqueur... il est vrai, mais point de supérieur : il reçoit les hommages de tous, et jamais les miens : je combats encore contre lui, comme je le combattis dans le ciel... Pendant toute l'éternité, dans les impénétrables gouffres du chaos, dans les

régions sans bornes de l'espace, dans l'infini des siècles, je lui disputerai tout, oui, toujours tout. Le dernier monde, le dernier astre, univers après univers trembleront dans la balance, jusqu'à ce que cette grande lutte cesse, si elle cesse jamais, et jamais elle ne cessera que par l'extinction de lui ou de moi! Eh ! qui pourrait éteindre notre immortalité ou notre haine mutuelle et irrévocable ? Lui, en qualité de vainqueur, il appellera le vaincu le dieu du mal. Mais où est le bien qu'il fait? Si j'étais le vainqueur, ses œuvres seules seraient appelées mauvaises. Et vous, nouveaux mortels à peine nés, quels sont les dons qu'il vous a déjà faits dans votre monde misérable?

CAIN. — Ils sont en petit nombre... et quelques-uns bien amers.

LUCIFER. — Retourne donc avec moi sur la terre pour y essayer le reste des célestes biens qu'il te destine à toi et aux tiens. Le bien et le mal sont tels par leur essence, et non par la volonté de celui qui les dispense. Mais, si ses dons sont bons... appelez-le bon lui-même. Si c'est le mal qui vous vient de lui, ne me l'attribuez pas, jusqu'à ce que vous connaissiez mieux sa véritable source, et gardez-vous de juger par des paroles, même par celles des Esprits, plutôt que par les fruits de votre existence. Vous devez à la pomme fatale un présent qui peut être nommé bon... votre raison... ne la laissez pas maîtriser par des menaces tyranniques qui voudraient la forcer à croire contre l'évidence de tout sens extérieur et de tout sentiment intime: pensez et souffrez... Créez-vous un monde intérieur dans votre cœur, où le monde extérieur ne pourra prévaloir; vous vous rapprocherez par là de la nature des Esprits et sortirez vainqueurs de votre lutte contre la vôtre. (Ils disparaissent.)

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

(La terre près d'Éden, comme dans l'acte premier.)

CAIN ET ADAH.

ADAH. — Silence ! marche doucement, Caïn.

CAIN. — Oui, mais pourquoi ?

ADAH. — Notre petit Énoch dort sur cette couche de feuillage, sous le cyprès.

CAIN. — Les cyprès ! c'est un arbre bien triste qui semble gémir sur ce qu'il ombrage ; pourquoi l'as-tu choisi pour le pavillon de notre enfant ?

ADAH. — Parce que ses branches, impénétrables aux rayons du jour, m'ont paru plus propres à protéger le sommeil.

CAIN. — Oui, le dernier... et le plus long. Mais n'importe... viens, approchons-nous de lui. (Ils vont auprès de l'enfant.)... Qu'il est beau ! le pur incarnat de ses petites joues le dispute aux feuilles de rose dont sa couche est jonchée.

ADAH. — Et ses lèvres, qu'elles sont séparées avec grâce !... non, tu ne lui feras point de baiser... pas encore du moins : il se réveillera bientôt... son sommeil du milieu du jour ne tardera pas à finir ; mais il serait cruel de le troubler.

CAIN. — Je t'approuve ; je contiendrai mon cœur jusqu'alors. Il sourit et il dort !... Continue à dormir et

à sourire, jeune héritier d'un monde presque aussi jeune que toi : la vie n'est encore pour toi que bonheur et innocence ; tu n'as pas cueilli le fruit de la science ; tu ne sais pas que tu es nu ; faut-il qu'il vienne un temps où tu seras puni pour un crime qui ne fut ni le tien ni le mien! mais à présent dors en paix! Un sommeil plus profond colore ses joues ; les cils brillants tremblent sur ses longues paupières, et leur teinte est aussi noire que le cyprès qui se balance sur sa tête ; les rideaux de ses yeux presque entr'ouverts en laissent apercevoir l'azur qui s'anime, même dans le sommeil... Il rêve sans doute... de quoi ? du Paradis, peut-être !... Oui, rêve d'Éden ! mon fils déshérité ! ce n'est plus qu'un songe ; car jamais, ni toi, ni tes fils, ni tes pères, ne reverront ce lieu de délices.

ADAH. — Cher Caïn ! je t'en prie, ne murmure pas sur notre fils ces mélancoliques regrets du passé : pourquoi toujours gémir sur le Paradis ? ne pouvons-nous pas en faire un autre ?

CAIN. — Où ?

ADAH. — Ici, et partout où tu voudras : en quelque lieu que tu sois, je ne sens pas l'absence de cet Éden si regretté : ne t'ai-je pas, n'ai-je pas nos enfants, notre père, notre frère, et notre tendre sœur Zillah, et notre mère Ève, à qui nous devons tant, outre notre naissance ?

CAIN. — Oui... la mort est aussi parmi les obligations que nous lui avons.

ADAH. — Caïn ! cet Esprit orgueilleux qui t'a emmené avec lui a rendu ton humeur encore plus sombre. J'avais espéré que ces merveilles promises, ces visions, dis-tu, des mondes passés et actuels, auraient versé dans ton âme le calme et le contentement de la science ; mais je vois que ton guide t'a fait mal : je le remercie

néanmoins, et je puis tout lui pardonner, puisqu'il t'a sitôt rendu à nous.

CAIN. — Sitôt?

ADAH. — A peine y a-t-il deux heures que vous êtes partis : deux longues heures pour moi, mais deux heures seulement d'après le soleil.

CAIN. — J'ai cependant approché de ce soleil et vu des mondes qu'il éclaira jadis, qu'il n'éclairera plus, et d'autres qu'il n'éclaira jamais... il me semble que des années se sont écoulées depuis mon absence.

ADAH. — A peine des heures.

CAIN. — L'âme a donc sa mesure du temps, et le calcule par ce qu'elle voit d'agréable ou de pénible, de petit ou de grand. J'avais vu les mémorables ouvrages d'êtres infinis, j'avais parcouru des mondes éteints, et, en contemplant l'éternité, il me semblait avoir emprunté quelque chose de plus à son immensité; je sens de nouveau ma petitesse; l'Esprit me disait bien que je n'étais rien !

ADAH. — Pourquoi le disait-il? Jehovah n'a pas parlé ainsi.

CAIN. — Non, il se contente de nous faire ce que nous sommes, et, après avoir flatté la poussière en lui laissant entrevoir Éden et l'immortatité, il la réduit à n'être plus que poussière... pourquoi ?

ADAH. — Tu le sais... pour la faute de nos parents.

CAIN. — Qu'est donc cette faute pour nous? ils péchèrent, eh bien ! qu'ils meurent !

ADAH. — Ce que tu viens de dire n'est pas bien... et cette pensée ne t'appartient pas, c'est celle de l'Esprit qui était avec toi. Plût à Dieu que je pusse mourir pour eux et racheter leur vie !

CAIN. — Je dis comme toi.... pourvu qu'une victime pût rassasier l'Être que tourmente une soif insatiable

de la vie, afin que notre petit enfant endormi, aux joues de rose, ne connût jamais la mort et la douleur pour la transmettre à ceux qui naîtront de lui!

ADAH. — Savons-nous si quelque expiation ne rachètera pas un jour notre race?

CAIN. — En sacrifiant l'innocent pour le coupable? quelle serait cette expiation? quoi! nous sommes innocents; qu'avons-nous fait pour être victimes d'une action commise avant notre naissance? pourquoi serions-nous forcés d'avoir des victimes pour expier ce crime mystérieux et sans nom?... si c'est un crime de chercher la science!

ADAH. — Hélas! tu es coupable en ce moment, mon cher Caïn; tes paroles paraissent impies à mon oreille.

CAIN. — Eh bien! laisse-moi.

ADAH. — Jamais, quand ton Dieu te laisserait.

CAIN. — Dis-moi, que vois-je ici?

ADAH. — Deux autels que notre frère Abel a érigés en ton absence, pour offrir à Dieu un sacrifice après ton retour.

CAIN. — Comment savait-il que je serais sitôt prêt à unir mes offrandes à celles qu'il apporte tous les jours pour en faire hommage au Créateur, avec un front modeste dont la lâche humilité exprime plus de crainte que d'amour?

ADAH. — Assurément il fait bien.

CAIN. — Un autel peut suffire; je n'ai point d'offrande.

ADAH. — Les productions de la terre, les fleurs nouvelles et vermeilles, les fruits si doux, voilà une sainte offrande pour le Seigneur, quand elle est faite avec un cœur docile et contrit.

CAIN. — J'ai travaillé et labouré à la sueur de mon front, exposé au soleil, suivant la malédiction divine... dois-je faire davantage? Pour quel motif serais-je

docile? pour la guerre que nous font tous les éléments avant de nous céder le pain dont nous nous nourrissons? De quoi serais-je reconnaissant? d'être poussière, et de ramper dans la poussière jusqu'à ce que je redevienne poussière... Si je ne suis rien... pour rien du moins je ne serai un hypocrite qui feint d'être satisfait de souffrir! Pourquoi serais-je contrit? pour le péché de mon père, déjà expié par tout ce que nous avons supporté, et qui sera plus qu'expié par les siècles prédits à notre race. Cet enfant endormi ne se doute guère qu'il porte en lui le germe d'une éternelle misère pour des myriades de mortels; ah! mieux vaudrait que mon bras le saisît dans son sommeil et l'écrasât contre les rochers... que de le laisser vivre pour...

ADAH. — O mon Dieu! ne touche pas l'enfant, mon fils, ton fils, ô Caïn!

CAIN. — Ne crains rien: pour tous les astres et le pouvoir qui les dirige, je ne voudrais pas m'approcher de cet enfant autrement qu'avec le baiser d'un père.

ADAH. — Alors, pourquoi ces paroles terribles?

CAIN. — Je disais qu'il vaudrait mieux pour lui cesser de vivre que souffrir toutes les peines dont il est menacé et d'en léguer de plus cruelles encore à ceux qui viendront après lui. Mais, puisque ces paroles t'affligent, disons seulement qu'il vaudrait mieux qu'il ne fût jamais né.

ADAH. — Oh! ne dis pas cela! Où serait donc ce plaisir si doux pour une mère de veiller sur lui, de le nourrir et de l'aimer? Silence! il s'éveille: mon tendre Énoch!... (Elle s'approche de l'enfant.) O Caïn! regarde-le, vois comme il est plein de vie, de force et de santé, de beauté et de joie; comme il me ressemble... et à toi aussi, quand tu es calme, car alors nous sommes tous semblables: n'est-il pas vrai, Caïn? La mère, le

père, le fils... nos traits se réfléchissent les uns les autres, comme dans une onde limpide, alors que tu es paisible comme elle. Aime-nous donc, mon cher Caïn, aime-toi pour l'amour de nous, puisque nous t'aimons... Regarde comme il sourit et tend les bras, comme il ouvre ses yeux bleus et les fixe sur les tiens pour reconnaître son père ; tandis que son petit corps s'agite, comme si la joie allait lui donner des ailes. Ne parle pas de nos peines ! Les Chérubins, sans enfants, pourraient bien t'envier les plaisirs d'un père. Bénis-le, Caïn. Il ne parle pas encore pour te remercier ; mais son cœur le fera, et ton propre cœur s'ouvrira à la reconnaissance.

CAIN. — Sois béni, ô mon fils ! si toutefois la bénédiction d'un mortel peut te servir contre la malédiction du serpent.

ADAH. — Oh ! oui, assurément !... La bénédiction d'un père peut déjouer la ruse d'un reptile.

CAIN. — J'en doute ; mais je le bénis cependant

ADAH. — Notre frère vient.

CAIN. — Ton frère Abel ? (Abel entre.)

ABEL. — Salut, Caïn, mon frère ! la parole de Dieu soit avec toi !

CAIN. — Abel, salut !

ABEL. — Notre sœur m'a dit que tu as eu des entretiens secrets avec un Esprit qui t'a conduit bien au delà de nos promenades habituelles. Était-il semblable à notre père, et à ceux que nous avons nous-mêmes vus et qui nous ont parlé ?

CAIN. — Non.

ABEL. — Pourquoi donc aller avec lui ? C'est peut-être un ennemi du Très-Haut.

CAIN. — Et un ami de l'homme. Le Très-Haut s'est-il montré tel ?... si c'est ainsi que vous l'appelez.

ABEL. — Que vous l'appelez! vos paroles sont étranges aujourd'hui, mon frère! Adah, ma sœur, laissez-nous quelque temps... nous voulons faire un sacrifice.

ADAH. — Adieu, Caïn : mais d'abord embrasse ton fils. Puissent sa douceur et la pieuse intervention d'Abel rendre la paix et la sérénité à ton âme! (Elle sort avec l'enfant.)

ABEL. — Où as-tu été?

CAIN. — Je ne le sais pas.

ABEL. — Ni ce que tu as vu?

CAIN. — Les sujets de la mort... les mystères immortels, infinis et tout-puissants de l'espace... les innombrables mondes qui furent jadis, et ceux qui subsistent encore... un tourbillon de tant de choses accablantes, de soleils, de planètes, de globes roulant avec une bruyante harmonie dans leurs sphères, que j'en suis devenu incapable de converser avec les mortels : laisse-moi, Abel.

ABEL. — Dans tes yeux brille une lumière qui n'est pas naturelle... tes joues s'enflamment... tes paroles ont un accent extraordinaire... que dois-je en penser?

CAIN. — En penser!... Je t'en prie, laisse-moi.

ABEL. — Je ne te quitterai pas que nous n'ayons prié et sacrifié ensemble.

CAIN. — Abel! je t'en prie, sacrifie seul... Jehovah t'aime.

ABEL. — Il nous aime tous deux, j'espère.

CAIN. — Mais c'est toi qu'il aime le mieux : je ne m'en inquiète guère; tu es plus propre à son culte que moi... Révère-le donc... mais seul... ou du moins sans moi...

ABEL. — Mon frère, je ne mériterais pas le nom du fils de notre respectable père, si je ne t'honorais comme mon aîné, et si, dans le culte que nous devons à Dieu,

je ne t'invitais pas à te joindre à moi et à me précéder... C'est ton droit.

CAIN. — Je ne l'ai jamais réclamé.

ABEL. — C'est ce qui m'afflige le plus. Je te prie de le faire aujourd'hui. Ton âme semble lutter contre une illusion dangereuse : la prière te calmera.

CAIN. — Non ! rien ne peut plus me calmer. Me calmer, ai-je dit ? jamais je n'ai connu le calme de l'âme, quoique j'aie vu celui des éléments. Mon frère, laisse-moi, ou permets-moi de te laisser dans ton pieux dessein.

ABEL. — Ni l'un ni l'autre : nous devons remplir notre tâche ensemble : ne me dédaigne pas.

CAIN. — Il le faut ? Eh bien ! soit... Que dois-je faire ?

ABEL. — Choisir un de ces deux autels.

CAIN. — Choisis pour moi : à mes yeux ils ne sont que des pierres et du gazon.

ABEL. — C'est à toi de choisir.

CAIN. — Voilà mon choix.

ABEL. — C'est l'autel le plus élevé ; il te convient comme à l'aîné. Maintenant prépare tes offrandes.

CAIN. — Où sont les tiennes ?

ABEL. — Les voici : les prémices du troupeau... humble offrande d'un pasteur.

CAIN. — Je n'ai pas de troupeau. Je suis un laboureur, et ne puis donner que ce que la terre accorde à mon travail... ses fruits... (Il cueille des fruits.) Les voici dans leur maturité et brillants de leurs couleurs variées. (Ils décorent leurs autels et y allument une flamme.)

ABEL. — Mon frère, comme le premier-né, offre le premier tes prières et tes actions de grâces avec le sacrifice !

CAIN. — Non ! je suis novice dans cet usage. Commence, je t'imiterai... comme je pourrai.

ABEL, s'agenouillant. — O Dieu ! qui nous créas et nous communiquas le souffle de la vie, toi qui nous as bénis... toi qui, malgré le péché de notre père, as daigné ne pas nous perdre, comme tu le pouvais dans ta justice, si ta clémence ne nous eût accordé un pardon qui est un véritable paradis si nous le comparons à nos crimes, unique roi de la lumière, du bien, de la gloire et de l'éternité, toi sans qui tout est mal, et avec qui rien ne peut errer que dans les saintes vues de ta bienveillance toute-puissante et impénétrable... accepte les premiers-nés du troupeau d'un berger... Cette offrande n'est rien en elle-même ; quelle offrande peut être quelque chose devant toi?... Accepte-la cependant comme un gage de la reconnaissance de celui qui la place devant ton trône, en se prosternant dans la poussière dont il fait partie... Honneur à toi et à ton nom, à jamais !

CAIN. (Il reste debout.) — Esprit ! qui que tu sois, tout-puissant peut-être... et si tu es bon, c'est ce que doivent prouver tes actes ; Jehovah sur la terre et Dieu dans le ciel ; connu sans doute aussi sous d'autres noms, parce que tes attributs semblent aussi nombreux que tes œuvres... s'il faut te rendre propice par des prières, agrée les nôtres ; s'il faut obtenir tes grâces par des autels et t'adoucir avec des sacrifices, reçois ceux que t'offrent deux êtres debout ici en ta présence ; si tu aimes le sang, l'autel du pasteur, à ma droite, est teint en ton honneur de celui des premiers-nés de son troupeau dont les membres palpitants exhalent aux cieux une vapeur ensanglantée... si les fruits vermeils de la terre et des saisons favorables, étalés sur ce gazon vert, à la face de ce soleil qui les mûrit, te sont agréables sans aucune altération dans leurs formes et leur vie, et plutôt un choix de tes œuvres qu'un hommage pour appeler ton attention sur les nôtres... si, dis-je, un autel

sans victime, un autel non teint de sang peut mériter ta faveur, regarde-le ! et quant à celui dont la main le décore, il est... tel que tu l'as fait, et ne cherchant rien de ce qui s'obtient par des génuflexions : s'il est méchant, frappe-le : tu es tout-puissant, et tu le peux... quelle résistance ferait-il? s'il est bon, punis ou pardonne à ton gré, puisque tout repose sur toi, et que le bien et le mal semblent n'avoir de pouvoir que dans ta volonté : qu'elle soit juste ou non, je l'ignore; n'étant pas tout-puissant ni destiné à juger la toute-puissance, mais condamné simplement à subir ses ordres... que j'ai subis jusqu'ici. (Le feu de l'autel d'Abel forme une colonne de brillante flamme qui monte au ciel, pendant qu'un tourbillon renverse l'autel de Caïn et répand les fruits sur la terre.)

ABEL, se prosternant. — O mon frère, prie! la colère de Jehovah est contre toi.

CAIN. — Pourquoi?

ABEL. — Tes fruits sont dispersés çà et là sur la terre.

CAIN. — Ils venaient de la terre, qu'ils lui soient rendus, leurs semences porteront de nouveaux fruits avant l'été. Ton sacrifice d'animaux égorgés a plus de bonheur : vois comme le ciel absorbe les flammes quand elles sont mêlées de sang.

ABEL. — Ne pense pas à mon offrande, fais-en une autre avant qu'il soit trop tard.

CAIN. — Je ne construirai plus d'autel et n'en veux plus souffrir.

ABEL, se relevant. — Caïn, que veux-tu faire?

CAIN. — Renverser ce vil flatteur des nuages, dont la fumée est le précurseur de tes fades prières... ton autel teint du sang des agneaux et des chevreaux ravis à la mamelle de leurs mères pour être immolés!

ABEL, s'opposant à son frère. — Tu n'en feras rien... n'ajoute pas des actes impies à des paroles impies! res-

pecte cet autel... il est consacré pour le plaisir immortel de Jehovah qui a accepté mon offrande.

CAIN. — Son plaisir! quoi! son plaisir est-il dans la chair palpitante et la vapeur du sang? dans le bêlement douloureux des mères qui gémissent sur leurs nourrissons égorgés, ou dans les angoisses des malheureuses victimes sous le pieux couteau? Sois anéanti, monument de sang! ne reste pas à la vue du soleil pour la honte de la création!

ABEL. — Caïn, recule! tu ne toucheras pas mon autel avec des mains violentes; si tu le choisis pour un autre sacrifice, il est à toi.

CAIN. — Un autre sacrifice! Retire-toi! ou peut-être ce sacrifice serait...

ABEL. — Que veux-tu dire?

CAIN. — Retire, retire-toi. Ton Dieu aime le sang!... prends-y donc garde... retire-toi avant qu'il lui en soit offert davantage.

ABEL. — C'est en son nom que je me mets entre toi et l'autel qui a obtenu son agrément.

CAIN. — Si tu t'aimes toi-même, tiens-toi à l'écart jusqu'à ce que j'aie dispersé ce gazon sur son sol natal... sinon...

ABEL, s'opposant à lui. — J'aime Dieu bien plus que la vie.

CAIN, le frappant sur les tempes avec un tison qu'il prend sur l'autel. — Remets donc ta vie à ton Dieu, puisqu'il aime les victimes!

ABEL tombe. — Qu'as-tu fait? mon frère!

CAIN. — Mon frère!

ABEL. — O Dieu! reçois ton serviteur, et pardonne à son meurtrier, car il ne savait pas ce qu'il faisait... Caïn! donne-moi... donne-moi ta main, et dis à la pauvre Zillah..

CAIN, après être resté confondu un moment. — Ma main, elle est rougie, et avec... quoi? (Long silence... Caïn promène lentement ses yeux alentour.) — Où suis-je? seul! Où est Abel? où est Caïn? est-ce bien moi? Mon frère, réveille-toi... pourquoi rester ainsi étendu sur la terre, ce n'est pas l'heure du sommeil! Pourquoi es-tu si pâle? Qu'as-tu?... Tu étais plein de vie ce matin. Abel! je t'en prie, ne feins pas avec moi; je t'ai frappé avec trop de colère, mais non mortellement. Ah! pourquoi voulais-tu me résister? C'est un jeu pour m'effrayer : ce n'a été qu'un coup... rien qu'un coup... fais un mouvement... un seul mouvement! Oh oui! voilà qui est bien... tu respires! fais-moi sentir ton souffle! O Dieu! ô Dieu!

ABEL, d'une voix faible. — Qui est-il celui qui parle de Dieu?

CAIN. — Ton meurtrier.

ABEL. — Alors puisse Dieu lui pardonner! Caïn, console la pauvre Zillah... maintenant elle n'a plus qu'un frère. (Abel meurt.)

CAIN. — Et moi je n'en ai plus!... qui m'a privé de mon frère? Ses yeux sont ouverts! il n'est donc pas mort! la mort ressemble au sommeil, et le sommeil abaisse nos paupières; ses lèvres aussi sont séparées, il respire donc! et cependant je ne le sens plus... son cœur! son cœur... j'en approche la main; bat-il?... il me semble... non! non, c'est une vision, ou je suis devenu l'habitant d'un autre monde pire que celui-ci. La terre tourne autour de moi... Qu'est ceci? une empreinte humide. (Il porte la main à son front et puis la regarde.) Et ce n'est pourtant pas des gouttes de sueur, c'est du sang! mon sang... celui de mon frère et le mien... répandu par moi! Qu'ai-je donc à faire maintenant de la vie, puisque je l'ai arrachée à ma propre chair? Mais

il ne peut être mort; le silence est-il la mort? non, il se réveillera; je veux veiller près de lui. La vie ne saurait être si frêle qu'elle soit éteinte avec tant de promptitude! il m'a parlé depuis... Que lui dirai-je? Mon frère!... non, il ne répondra pas à ce nom; les frères ne se frappent pas l'un l'autre... Cependant... parle-moi: oh! un seul mot de cette douce voix, afin que je puisse supporter le son de la mienne. (Zillah survient.)

ZILLAH. — J'ai entendu un bruit : qu'est-ce que cela peut être? C'est Caïn qui veille auprès de mon époux. Que fais-tu là, mon frère? Dort-il? O ciel! que veulent dire cette pâleur et ce sang?... non, non, ce n'est pas du sang; qui aurait voulu répandre son sang? Abel! qu'est-ce donc? qui a fait cela? Il ne fait aucun mouvement; il ne respire plus, et ses mains insensibles échappent aux miennes! Ah! cruel Caïn, pourquoi n'es-tu pas accouru à temps pour le sauver? quel que fût celui qui l'a attaqué, tu aurais été le plus fort et te serais mis entre lui et l'agresseur! Mon père!... Ève... Adah, accourez! la mort est dans le monde. (Zillah sort en appelant.)

CAIN, seul. — Et qui l'y a introduite?... moi, qui abhorre tellement le nom de la mort que cette pensée seule empoisonnait toute ma vie avant que je connusse son aspect; c'est moi qui l'ai amenée sur la terre, et qui ai livré mon frère à ses froids embrassements, comme si, sans mon aide, elle n'eût pu réclamer ses droits inexorables!... Je suis enfin réveillé... un songe funeste m'avait jeté dans le délire... mais Abel ne se réveillera plus! (Adam, Ève, Adah et Zillah accourent.)

ADAM. — Un cri de douleur poussé par Zillah m'a attiré ici : que vois-je? est-il bien vrai?... mon fils! mon fils! (A Ève.) Femme, voilà ton ouvrage et celui du serpent!

ÈVE. Ah! ne parle pas de cela maintenant : le dard du serpent me déchire le cœur. Mon bien-aimé, Abel!... Jehovah! me ravir mon fils!... ce châtiment est au-dessus de la faute d'une mère.

DAM. — Qui a répandu son sang?... Parle, Caïn, puisque tu étais présent. Est-ce quelque ange ennemi qui n'est point de ceux de Jehovah, ou quelque animal féroce de la forêt?

ÈVE. — Ah! une clarté funeste luit à mes yeux comme du sein d'un nuage : ce tison sanglant arraché à l'autel, noirci par la flamme et rougi de...

ADAM. — Parle, mon fils, parle, et assure-nous, tout misérables que nous étions, que nous ne le sommes pas davantage encore.

ADAH. — Parle, Caïn; et dis-leur que ce n'est pas toi.

ÈVE. — C'est lui!... je le vois maintenant... il baisse sa tête coupable, et cache ses yeux féroces avec ses mains ensanglantées.

ADAH. — Ma mère, tu lui fais injure... Caïn, justifie-toi de cette horrible accusation que la douleur fait sortir de la bouche de notre mère.

ÈVE. — Écoute-moi, Jehovah! puisse l'éternelle malédiction du serpent peser sur lui! elle est plutôt faite pour sa race que pour la nôtre!... puissent tous ses jours être flétris par le désespoir! puisse...

ADAH. — Arrête! ne le maudis pas, ma mère, car il est ton fils... ne le maudis pas, car il est mon frère et mon époux.

ÈVE. — Il t'a privée d'un frère... d'un époux, et moi je n'ai plus de fils! voilà pourquoi je le maudis et le bannis de ma vue à jamais... je romps tous les liens qui nous attachent, comme il les a brisés déjà dans ce... O mort! ô mort! pourquoi ne m'as-tu pas choisie,

moi qui t'ai méritée la première? Pourquoi m'épargnes-tu maintenant?

ADAM. — Ève, que cette douleur naturelle ne te conduise pas à l'impiété; une pénible destinée nous est depuis longtemps prédite; maintenant qu'elle commence, supportons-la de manière à montrer à notre Dieu que nous sommes les fidèles serviteurs de sa sainte volonté.

ÈVE, montrant Caïn. — Sa volonté! dis celle de cet esprit incarné du trépas que j'ai mis au monde pour y multiplier les morts! Que toutes les malédictions l'accompagnent : que ses angoisses le chassent d'ici dans le désert, comme nous le fûmes d'Éden, jusqu'à ce que ses enfants le traitent comme il a traité ses frères; puissent les glaives de feu des Chérubins le poursuivre jour et nuit!... que les serpents naissent sous ses pas... que les fruits de la terre se convertissent en cendres dans sa bouche... que le feuillage sur lequel il voudra reposer sa tête soit semé de scorpions; que ses songes lui représentent sa victime; que ses veilles soient une terreur continuelle de la mort! puissent les rivières limpides se changer en sang quand il se baissera pour les souiller de ses lèvres farouches! que les éléments l'évitent ou trompent ses désirs; puisse-t-il vivre au milieu des angoisses avec lesquelles les autres meurent, et la mort être quelque chose de pire que la mort pour celui qui le premier l'a fait connaître à l'homme! Loin d'ici, fratricide! désormais le nom de Caïn remplacera ce mot dans toute la suite des générations à venir qui t'abhorreront, quoique tu sois leur père. Puisse le gazon se flétrir sous tes pieds, les bois te refuser un asile, la terre un toit, la poussière un tombeau, le soleil sa lumière, et le ciel son Dieu!

(Ève sort.)

ADAM. — Caïn! retire-toi: nous n'habiterons plus ensemble; pars; et laisse-moi celui qui n'est plus... désormais je suis seul... nous ne pouvons plus nous revoir!

ADAH. — Oh! ne le quitte pas ainsi, ô mon père! n'ajoute point sur sa tête ta terrible malédiction à celle d'Ève.

ADAM. — Je ne le maudis point... que son cœur soit sa malédiction... Viens, Zillah.

ZILLAH. — Je dois veiller auprès du corps de mon époux.

ADAM. Nous reviendrons quand sera parti celui à qui nous sommes redevables du triste soin qu'Abel réclame de nous; viens, Zillah.

ZILLAH. — Oh! encore un baiser sur ce pâle cadavre et sur ses lèvres naguère si vermeilles!... Mon cœur! mon cœur! (Adam et Zillah sortent en pleurant.)

ADAH. — Caïn, tu l'as entendu; il faut partir... je suis prête, et nos enfants le seront bientôt: je porterai Énoch, et toi sa sœur. Avant que le soleil décline, partons, pour ne pas traverser le désert sous l'ombre de la nuit... Oh! je t'en supplie, parle-moi, à moi... à ton épouse.

CAIN. — Laisse-moi.

ADAH. — Hélas! tous t'ont laissé.

CAIN. — Et pourquoi resterais-tu? Ne crains-tu pas de demeurer avec celui qui s'est rendu coupable d'une telle action?

ADAH. — Je ne crains que de te laisser; quelque horreur que m'inspire l'action qui te prive d'un frère, je ne dois pas en parler... cette action est entre Dieu et toi.

UNE VOIX s'écrie: — Caïn! Caïn!

ADAH. — Entends-tu cette voix?

LA VOIX. — Caïn! Caïn!

ADAH. — Elle résonne comme celle d'un ange. (L'ange du Seigneur entre.)

L'ANGE. — Où est ton frère Abel ?

CAIN. — Suis-je donc le gardien de mon frère ?

L'ANGE. — Caïn, qu'as-tu fait? Le sang de ton frère égorgé crie jusqu'au trône du Seigneur ? Maintenant tu es maudit sur la terre, qui s'est tout à l'heure entr'ouverte pour recevoir dans son sein le sang répandu par ton bras égaré. A compter de ce moment, lorsque tu laboureras la terre, elle sera rebelle à tes efforts ; tu seras fugitif et vagabond sur sa surface.

ADAH. — Ce châtiment est au-dessus de ses forces : tu l'exiles de la face de la terre, et celle de Dieu lui sera cachée ; fugitif et vagabond !... il sera tué par celui qui le rencontrera.

CAIN. — Que cela n'est-il possible! Mais qui sont-ils ceux qui me tueront? où sont-ils sur la terre encore inhabitée ?

L'ANGE. — Tu as tué ton frère ; qui te sauvera contre ton fils ?

ADAH. — Ange de lumière ! sois miséricordieux ; ne dis pas que ce pauvre sein désolé allaite un meurtrier, et le meurtrier de son père.

L'ANGE. — Il ne serait que ce qu'est son père. Le lait d'Ève n'a-t-il pas nourri celui que tu vois, devant toi, souillé de sang ? Le fratricide peut bien engendrer des parricides... Le Seigneur, ton Dieu et le mien, me commande de mettre sur Caïn son propre sceau, pour qu'il puisse aller en sûreté. Une vengeance sept fois plus terrible tombera sur la tête de celui qui tuera Caïn. Viens ici.

CAIN. — Que veux-tu de moi?

L'ANGE. — Graver sur ton front ce qui te garantira du meurtre que tu viens de commettre.

CAIN. — Non : laisse-moi mourir.

L'ANGE. — Cela ne doit pas être. (l'Ange met la marque sur le front de Caïn.)

CAIN. — Mon front brûle, mais bien moins que ce qu'il contient. Est-ce tout? Je suis prêt à tout.

L'ANGE. — Depuis le sein de ta mère, tu as été dur comme la terre que tu dois désormais labourer : mais celui que tu as tué était aussi doux que les agneaux, objets de ses soins.

CAIN. — Je fus engendré trop tôt après la chute de mes parents ; le cœur de ma mère n'avait pas encore oublié le serpent, et mon père gémissait sur Éden. Je suis ce que je suis : je n'ai pas demandé ma vie, et ne me suis pas créé ; mais, si ma propre mort pouvait racheter les jours d'Abel... et pourquoi non?... Qu'il revienne à la lumière, et que je sois étendu sanglant à sa place. Ainsi la vie sera rendue par Dieu à celui qu'il aimait, et je serai privé de l'existence, que je ne supportais qu'à regret.

L'ANGE. — Qui annulera le meurtre? ce qui est fait est fait. Va, remplis tes jours, et que tes actions ne ressemblent plus à cette dernière. (L'ange disparaît.)

ADAH. — Il est parti ; mettons-nous en marche. J'entends pleurer notre petit Énoch.

CAIN. — Ah ! il ne sait guère pourquoi il pleure ! et moi, qui ai versé le sang, je ne puis verser des larmes ! Mais les quatre fleuves[1] ne pourraient laver mon âme ! Crois-tu que mon fils voudra me regarder?

ADAH. — Si je croyais qu'il ne le voulût pas, je...

CAIN, l'interrompant. — Non, plus de menaces... nous

[1] Ces quatre fleuves coulaient autour d'Éden, et par conséquent c'étaient les seules eaux de la terre que Caïn connût.

n'en avons que trop entendu. Va chercher nos enfants : je te suivrai.

ADAH. — Je ne te laisserai pas seul avec celui qui n'est plus... allons ensemble.

CAIN. — O toi, témoin mort et éternel ! dont le sang inépuisable obscurcit la terre et le ciel ; ce que tu es maintenant, je l'ignore ! Mais, si tu vois ce que je suis, je crois que tu pardonneras celui que ne pourront jamais pardonner ni ton Dieu ni mon âme... Adieu : je ne dois ni je n'ose toucher ce que tu es devenu par moi... moi qui, sorti du même sein, suçai le même lait que toi, et te serrai souvent sur mon cœur avec une tendresse fraternelle et enfantine. Je ne dois plus te revoir, et n'ose même pas faire pour toi ce que tu aurais fait pour moi... déposer tes restes dans leur tombeau... le premier tombeau creusé pour l'homme. Qui l'a ouvert ce tombeau ? O terre ! ô terre ! pour tous les fruits que tu m'as donnés, je te rends celui-ci... Maintenant, marchons vers le désert. (Adah se baisse et embrasse le corps d'Abel.)

ADAH. Une fin cruelle et prématurée, ô mon frère, a été ton partage ! De tous ceux qui gémissent sur toi, moi seule je ne dois point pleurer : mon devoir est désormais de sécher les larmes et non d'en verser ; mais cependant, de tous ceux qui gémissent, aucun ne gémit autant que je le fais, non-seulement pour toi, mais pour celui qui t'a immolé. Viens, Caïn, je partagerai ton fardeau.

CAIN. — Nous dirigerons notre route à l'est d'Éden ; c'est le côté le plus aride et qui convient le mieux à mes pas.

ADAH. — Précède-moi, tu seras mon guide ; et puisse notre Dieu être le tien ! Maintenant allons chercher nos enfants.

CAIN. — Et celui qui est là était sans enfants! J'ai tari la source d'une vertueuse postérité, qui eût embelli bientôt sa couche conjugale ; et le mélange des enfants d'Abel avec les nôtres aurait pu tempérer ce sang farouche qui coule dans mes veines! O Abel!.

ADAH. — Que la paix soit avec lui!

CAIN. — Mais avec moi? (Ils sortent.)

FIN DE CAIN.

LE CIEL ET LA TERRE

MYSTÈRE

FONDÉ SUR CE PASSAGE DE LA GENÈSE

(CHAP. VI) :

Et il arriva que les fils de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles; et ils prirent pour femmes celles d'entre elles qu'ils choisirent.

Heaven and Earth,
a Mystery.

« La femme regrettant son démon bien-aimé.
(COLERIDGE.)

PERSONNAGES.

ANGES.

SAMIASA.

AZAZIEL.

RAPHAEL, L'ARCHANGE.

HOMMES.

NOÉ.

LES FILS DE NOÉ.

IRAD.

FEMMES.

ANAH.

AHOLIBAMAH.

CHŒURS.

ESPRITS DE LA TERRE.

CHŒUR DES MORTELS.

LE CIEL ET LA TERRE

MYSTÈRE

PREMIÈRE PARTIE

SCÈNE PREMIÈRE

(Contrée de bois et de montagnes, près du mont Ararat. Il est nuit

ANAH, AHOLIBAMAH.

ANAH. — Notre père sommeille : voici l'heure accoutumée où ceux dont nous sommes aimées descendent à travers les vapeurs qui couronnent le mont Ararat... Comme mon cœur palpite !

AHOLIBAMAH. — Commençons notre invocation.

ANAH. — Mais les étoiles sont cachées. Je tremble.

AHOLIBAMAH. — Je tremble aussi, mais ce n'est que de la crainte de leur retard.

ANAH. — Ma sœur, quoique j'aime Azaziel plus que... ah trop! qu'allais-je dire? Mon cœur devient impie.

AHOLIBAMAH. — Et où est l'impiété d'aimer des natures célestes?

ANAH. — Mais, Aholibamah, j'aime moins notre Dieu, depuis que son ange m'aime : cela ne saurait être bien : et, quoique je ne sache pas faire mal, je sens mille craintes qui ne sont pas de bon augure.

AHOLIBAMAH. — Unis-toi donc à quelque fils de la

terre, soumets-toi à de vils travaux. Japhet t'aime, il t'aime depuis longtemps ; deviens son épouse, et sois mère d'enfants formés de la poussière.

ANAH. — Je n'aurais pas moins aimé Azaziel quand il serait mortel ; cependant je suis charmée qu'il ne le soit pas. Je ne puis lui survivre, et, quand je pense que ses ailes immortelles s'arrêteront un jour sur le tombeau de la pauvre fille de la terre qui l'adora, comme il adore lui-même le Très-Haut, la mort me semble moins terrible. Cependant je le plains : son chagrin durera pendant des siècles ; ah ! du moins le mien serait éternel, si j'étais le Séraphin, et lui la créature périssable !

AHOLIBAMAH. — Dis plutôt qu'il choisira une autre fille de la terre, et qu'il l'aimera comme naguère il aimait Anah.

ANAH. — Si cela était, et qu'elle l'aimât comme je l'aime, je le préférerais plutôt que de le savoir réduit à me pleurer sans cesse.

AHOLIBAMAH. — Si telle était ma pensée de l'amour de Samiasa, tout Séraphin qu'il est, je le repousserais loin de moi. Mais faisons notre invocation ; voici l'heure.

ANAH. — Séraphin ! entends-moi du haut de ta sphère, quel que soit l'astre qui contienne ta gloire, soit que tu veilles avec les sept archanges dans les éternelles profondeurs du ciel, soit qu'à travers les espaces infinis, les mondes volent devant tes brillantes ailes ! Ah ! songe à celle qui te chérit, et, quoiqu'elle ne soit rien au prix de toi, songe que tu es tout pour elle. Tu ne connais pas, et puissé-je moi seule connaître l'amertume des larmes ! L'éternité est ton partage, tes yeux rayonnent d'une beauté céleste qui ne doit jamais se flétrir : tu ne peux sympathiser avec moi que par

l'amour, et tu avoueras que jamais une amante terrestre plus tendre ne pleura sous les cieux. Tu parcours tes innombrables mondes, tu vois la face de Celui qui fit ta grandeur, comme il fit de moi une des dernières créatures de la race exilée d'Éden. Cependant, Séraphin bien-aimé! écoute-moi, car tu m'as aimée, et je ne voudrais mourir qu'après avoir appris, ce que je n'apprendais qu'en perdant la vie, que tu ne te souviens plus, dans ton éternité, de celle que la mort ne put empêcher de t'aimer, ô toi, essence immortelle ! il est grand l'amour de ceux qui aiment dans le péché, et malgré la crainte dont je sens la révolte indigne au fond de mon cœur : pardonne à une fille d'Adam de telles pensées ; le chagrin est notre élément, et le bonheur un Éden placé loin de notre vue, quoique mêlé quelquefois à nos songes. L'heure approche où tu me prouves que nous ne sommes pas entièrement abandonnées..... Parais, parais, habitant des cieux, mon Azaziel! laisse les astres à leur propre lumière.

AHOLIBAMAH. — Samiasa ! en quelque lieu des régions que tu commandes... soit que tu combattes les esprits qui oseraient défier Celui dont la toute-puissance a soumis toutes les dominations, soit que tu rappelles quelque étoile errante près de s'égarer dans l'abîme, et dont les habitants, au terme de leur existence, partagent la sombre destinée de la poussière animée de notre monde... notre monde condamné à périr un jour comme le leur, soit que, réuni aux Chérubins inférieurs, tu daignes partager leur hymne, Samiasa, je t'appelle, je t'attends et je t'aime. Il en est qui te rendent un culte ; je ne t'en rends point. Si ton esprit t'invite à venir à moi, descends et partage mon sort ! Quoique je sois tirée de la poussière et toi formé de rayons plus brillants que ceux du jour qui éclaire Éden, ton

immortalité ne peut reconnaître mon amour par un amour plus ardent. Il est en moi un rayon qui, je le sens, émane de ta lumière et de celle de ton Dieu, quoiqu'il ne lui soit pas permis encore de montrer son éclat. Il peut rester caché longtemps : la mort et les maux qui la préparent nous ont été légués par notre mère Ève..... mais mon cœur les brave : cette vie doit s'évanouir, est-ce un motif de nous séparer? tu es immortel... je le suis comme toi... je sens... oui, je sens mon immortalité ; victorieuse des douleurs, des larmes, du temps, des craintes, elle me répète d'une voix retentissante cette vérité : « Tu vivras toujours ! » mais sera-ce dans le bonheur? je l'ignore, et ne veux pas le savoir; ce secret demeure avec le Tout-Puissant, qui couvre de nuages les sources du bonheur et du malheur. Mais il ne peut nous détruire ni toi ni moi. Il peut nous changer et non pas nous anéantir. Nous sommes d'une essence éternelle comme la sienne et forcés de lutter contre lui, s'il veut lutter contre nous : avec toi je puis tout partager, même l'immortelle douleur; car tu as voulu partager ma vie mortelle... reculerai-je devant ton éternité ?... Non ! quand le dard du serpent me percerait le sein, quand tu serais toi-même semblable au serpent, et que tu m'envelopperais de tes replis, je sourirais sans te maudire, et continuerais à te presser avec une étreinte non moins brûlante. Mais descends ; accepte l'amour qu'une mortelle porte à un immortel ! Si les cieux t'offrent plus de félicité que tu n'en peux donner et recevoir près de moi... reste dans les cieux !

ANAH. — Ma sœur ! ma sœur ! je les vois voler vers nous, et tracer un sentier lumineux au milieu de la nuit.

AHOLIBAMAH. — Leurs ailes écartent les nuages comme s'ils apportaient l'aurore de demain.

ANAH. — Mais si notre père aperçoit cette clarté ?

AHOLIBAMAH. — Il croira que c'est la lune, dont les chants magiques d'un magicien hâtent le lever d'une heure.

ANAH. — Ils viennent ! Le voici !... Azaziel !

AHOLIBAMAH. — Courons à leur rencontre ! ah, que n'ai-je des ailes pour voler sur le sein de Samiasa !

ANAH. — Vois... ils ont allumé tout l'occident, comme si le soleil couchant avait rétrogradé ; vois !... sur la dernière cime de l'Ararat brille un arc de mille couleurs ravissantes, trace de leur passage ! et déjà ! regarde, la nuit est revenue !... Telle l'écume que le Léviathan fait jaillir de sa demeure sans fond, quand il se joue sur la surface de l'océan calmé, s'affaisse bientôt après qu'il s'est replongé jusqu'aux sources secrètes de l'abîme.

AHOLIBAMAH. — Ils ont touché la terre ! Samiasa !

ANAH. — Mon Azaziel ! (Elles sortent.)

SCÈNE II

IRAD ET JAPHET.

IRAD. — Ne te désespère pas. Pourquoi irais-tu errer ainsi, ajouter ton silence au silence de la nuit, et lever tes yeux en pleurs vers les astres ? Ils ne peuvent venir à ton secours.

JAPHET. — Mais ils adoucissent ma peine... maintenant peut-être elle les regarde comme moi : il me semble qu'une créature douée de beauté est plus belle encore quand elle contemple ce qui est beau comme elle-même... et surtout ces objets, dont la beauté est éternelle ! O Anah !

IRAD. — Mais elle ne t'aime pas.

JAPHET. — Hélas !

IRAD. — Et la fière Aholibamah me dédaigne également.

JAPHET. — Je te plains aussi.

IRAD. — Qu'elle garde son orgueil, le mien m'a rendu capable de supporter ses dédains ; peut-être le temps me vengera.

JAPHET. — Une telle pensée peut-elle te causer de la joie ?

IRAD. — Ni de la joie ni du chagrin. Je l'aimais, je l'eusse aimée davantage si elle m'avait payé de retour !... Eh bien ! je l'abandonne à de plus brillantes destinées, si elle les trouve telles.

JAPHET. — Quelles destinées ?

IRAD. — J'ai quelque raison de penser qu'elle en aime un autre.

JAPHET. — Anah ?

IRAD. — Non ; sa sœur.

JAPHET. — Et quel autre ?

IRAD. — C'est ce que j'ignore ; mais son air, sinon ses paroles, me porte à croire qu'elle aime.

JAPHET. — Il n'en est pas de même d'Anah ; elle n'aime que son Dieu.

IRAD. — Qui que ce soit qu'elle aime, si ce n'est pas toi, qu'y gagnes-tu ?

JAPHET. — Rien, il est vrai ; mais j'aime.

IRAD. — Et moi, j'aimais.

JAPHET. — Et maintenant que tu n'aimes plus, ou que tu crois ne plus aimer, es-tu plus heureux ?

IRAD. — Oui.

JAPHET. — Je te plains.

IRAD. — Moi ! pourquoi ?

JAPHET. — D'être heureux, privé comme tu l'es de ce qui fait mon malheur.

IRAD. — Ces vaines paroles sont à mes yeux des preuves du mal qui t'égare! et je ne voudrais pas sentir comme tu fais, pour plus de *shekels* que n'en procureraient tous les troupeaux de notre père, échangés contre le métal que les fils de Caïn cherchent à nous faire envier, comme si cette jaune et inutile poussière, rebut de la terre, pouvait être reçue pour prix du lait, de la laine et des fruits que nos troupeaux et nos vallons nous donnent!... Va, Japhet, va soupirer aux étoiles, comme les loups hurlent à la lune!... Je retourne pour goûter le repos.

JAPHET. — Je te suivrais, si je pouvais reposer.

IRAD. — Tu ne viens donc pas à nos tentes?

JAPHET. — Non, Irad; je vais à cette caverne dont les cavités communiquent, dit-on, avec le monde souterrain, et servent d'issue aux Esprits qui l'habitent, quand ils viennent errer sur la surface de la terre.

IRAD. — Et qu'y vas-tu faire?

JAPHET. — Assoupir ma tristesse dans une obscurité non moins triste... C'est un lieu que l'espérance a déserté, comme elle a déserté mon cœur.

IRAD. — Mais c'est un lieu dangereux : d'étranges apparitions ou d'étranges bruits l'ont peuplé de terreurs. Je t'accompagnerai.

JAPHET. — Irad, non; crois-moi, je n'ai aucune mauvaise pensée, et ne crains aucun mal.

IRAD. — Le mal n'en sera que davantage ton ennemi; tourne tes pas d'un autre côté, ou laisse-mo aller avec toi.

JAPHET. — Non, non, Irad. Je veux aller seul.

IRAD. — Alors que la paix soit avec toi! (Irad sort.)

JAPHET, seul. — La paix! je l'ai cherchée où elle

devrait être, dans l'amour... je l'ai cherchée avec un amour qui la méritait peut-être, et, au lieu d'elle, un poids sur mon cœur, un affaissement d'esprit... des jours semés d'inquiétude, et des nuits dont le sommeil est banni... voilà ce que j'ai rencontré. La paix ! quelle paix ? Le calme du désespoir, la tranquillité de la forêt non frayée, dont le silence n'est interrompu que par la tempête qui parcourt ses rameaux gémissants... tel est le calme, tel est le trouble de mon âme accablée ! La terre s'est corrompue ; plusieurs signes, plusieurs prodiges ont proclamé l'approche d'un changement, et une terrible sentence prononcée contre les êtres périssables. O chère Anah ! quand l'heure fatale ouvrira les inépuisables sources de l'abîme, tu aurais pu te jeter sur ce cœur, et y trouver un refuge contre les éléments ! ce cœur qui a vainement battu pour toi, et qui gémira plus vainement encore quand le tien... O Dieu ! que ta colère fasse du moins grâce à Anah ! car elle est pure parmi les coupables, comme une étoile au milieu des nuages qui l'obscurcissent quelque temps, mais ne sauraient l'éteindre ! Ma chère Anah ! comme je t'aurais adorée ! mais j'essuyai tes refus !... et je voudrais toujours te sauver ; je voudrais te voir survivre quand l'océan sera l'humide tombeau de la terre, et qu'aucun rocher ne s'opposera au Léviathan qui, roi des mers sans rivages et de l'univers des flots, s'étonnera de l'étendue sans limites de son empire. (Japhet sort.)

SCÈNE III

NOÉ, SEM.

NOÉ. — Où est ton frère Japhet?

SEM. — Il est sorti, a-t-il dit, pour aller trouver

Irad, selon son usage, mais plutôt, je le crains, pour porter ses pas vers les tentes d'Anah, autour desquelles il erre pendant la nuit, semblable à une colombe voltigeant près de son nid ravagé; ou bien il s'est dirigé vers la caverne qui s'ouvre dans les flancs de l'Ararat.

NOÉ. — Qu'y fait-il? C'est un lieu funeste sur cette terre où déjà tout est mal : car des êtres plus à craindre que les méchants s'y rassemblent. Japhet aime toujours cette fille d'une race maudite, quoiqu'il ne pût l'épouser quand elle l'aimerait; cœurs malheureux des hommes! un fils de mon sang, qui connaît le crime et la destinée de ces temps, prévenu que l'heure approche, peut-il bien se livrer à ces sentiments défendus? Conduis-moi, il faut le trouver.

SEM. — N'allez pas plus loin, mon père; je chercherai Japhet.

NOÉ. — Ne crains rien pour moi : tout le génie du mal est impuissant contre l'homme choisi par Jehovah... Allons.

SEM. — Aux tentes des deux sœurs?

NOÉ. — Non, à la caverne. (Noé sort avec Sem.)

SCÈNE IV

(Montagnes. — Caverne du mont Ararat.)

JAPHET, seul.

JAPHET. — O vous, lieux sauvages qui semblez éternels, caverne dont on ne saurait mesurer la profondeur, montagnes si variées, si belles, mais si terribles par l'âpre majesté de vos rochers et les arbres altiers qui croisent leurs racines avec ces pierres suspendues perpendiculairement, et que les pas d'aucun mortel

n'atteindraient qu'en tremblant... oui, vous semblez éternels, et cependant, dans quelques jours, peut-être dans quelques heures, vous serez divisés et bouleversés par la masse des eaux ! Cette caverne, qui semble conduire dans un monde souterrain, verra ses sombres détours pénétrés par la vague mugissante, et les dauphins se joueront dans le repaire du lion. L'homme !... ô mortels, ô mes frères ! serai-je condamné seul à pleurer sur votre vaste tombeau ? Qui de vous survivra pour verser des larmes ? Mes frères, suis-je meilleur que vous, pour être épargné ? Que deviendront les lieux charmants où je pensais à Anah quand j'espérais encore ? et ces retraites sauvages, presque aussi chères, confidentes de mon désespoir ? Est-il bien vrai que ce pic orgueilleux, dont l'extrémité brillante est comme une étoile lointaine, sera englouti sous les flots bouillonnants ? Le soleil levant ne viendra-t-il plus percer et dissiper les tissus flottants des vapeurs de sa cime ? N'y verrai-je plus le large disque du jour s'abaisser le soir derrière sa tête ambitieuse, et lui laisser une couronne étincelante ? Ne sera-t-il jamais plus le phare du monde, où les anges descendaient comme au lieu le plus proche des astres ? Ces mots « jamais plus » sont-ils bien faits pour toi, pour toutes choses, excepté pour nous et les créatures rampantes, privilégiées par mon père d'après l'ordre de Jehovah ? Peut-il les sauver ? et moi, n'aurai-je pas le pouvoir d'arracher la plus aimable des filles de la terre à une destinée que même des serpents et leurs compagnes éviteront ? Faudra-t-il que la race de ces reptiles menace de son aiguillon quelque monde sorti de la vase fumante dont les restes couvriront l'ancien, et seront seuls, dans quelque sphère élevée, le monument de tant d'êtres vivant au

moment où je parle? Que de trépas en un jour! Univers si beau, si jeune, destiné à la destruction, je te regarde jour et nuit avec douleur, en comptant tes jours et tes nuits! Je ne puis te sauver! je ne puis même sauver celle dont l'amour t'eût rendu encore plus cher à mon cœur! Créé d'une partie de ta poussière, je déplore l'approche de ta fin... O grand Dieu! peux-tu bien?... (Il s'interrompt. Un bruit retentit dans la caverne, et puis des éclats de rire... Un Esprit sort et passe.)

JAPHET. — Au nom du Très-Haut, qui es-tu?

L'ESPRIT, répondant par un nouveau rire. — Ah! ah!

JAPHET. — Par tout ce qu'il y a de saint sur la terre, parle!

L'ESPRIT. — Ah! ah!

JAPHET. — Par l'approche du déluge! par la terre que l'océan va engloutir! par les abîmes qui ouvriront toutes leurs sources! par le firmament qui convertira les nuages en torrents! par la toute-puissance qui crée et détruit! ô toi, inconnu, terrible et imposant fantôme, réponds-moi! Pourquoi pousses-tu ce rire affreux?

L'ESPRIT. — Pourquoi pleures-tu?

JAPHET. — Pour la terre et tous ses enfants!

L'ESPRIT. — Ah! ah! ah! (L'Esprit disparaît.)

JAPHET. — Cet Esprit rit des tortures des mortels et de la prochaine destruction d'un monde sur lequel le soleil luira sans exciter la vie! Comme la terre sommeille! Tous ceux qu'elle contient dorment comme elle à la veille du triomphe de la mort! Pourquoi se réveilleraient-ils pour la rencontrer! Que vois-je? que sont donc ces êtres semblables à la mort elle-même, et parlant comme des êtres nés avant ce monde près de finir? Ils approchent comme des nuages. (Divers Esprits sortent de la caverne.)

UN ESPRIT. — Réjouissons-nous! la race odieuse qui

ne put conserver son rang privilégié dans Éden, et qui écouta la voix de la science impuissante, touche à l'heure de la mort ! Elle ne disparaîtra pas lentement, ni un à un, ni par l'épée, ni par la douleur, ou les vicissitudes du temps. Voici son dernier jour.

La terre ne sera plus qu'un océan, et sur ces vastes plaines aucun souffle ne se fera entendre, si ce n'est celui des vents ! Les anges fatigueront leurs ailes avant de trouver un lieu de repos. Pas un seul rocher n'élèvera sa crête du milieu de ce tombeau humide, pour sauver l'homme au désespoir ou indiquer le lieu où il expira après avoir jeté un dernier regard sur cette mer sans bornes, dont le reflux attendu ne viendra pas : le vide sera partout, et partout la destruction. Un autre élément sera le roi de la vie, et les enfants abhorrés de la fange n'existeront plus. De toutes les couleurs de la terre, il ne restera que la couleur non interrompue de l'azur. Les montagnes si variées dans leur aspect seront des plaines monotones ; tout sera changé : le cèdre et le pin lèveront vainement leurs cimes submergées dans cette inondation universelle : l'homme, la terre et le feu mourront ; la mer et les cieux s'étendront au loin, vastes et sans vie aux yeux de l'Éternel. Qui construira une demeure sur l'écume des flots? (Japhet s'avance.)

JAPHET. — Qui ?... Mon père ! la semence de la terre ne sera pas perdue. Le mal seul disparaîtra ! Fuyez, démons triomphants des abîmes, qui faites entendre la voix horrible de votre joie, quand Dieu va détruire ce que vous n'oseriez détruire vous-mêmes. Hâtez-vous de fuir ! rentrez dans vos profondes cavernes, jusqu'à ce que les vagues vous y poursuivent dans leurs secrets asiles, et chassent votre funeste race, pour en faire le jouet des vents dans la vaste étendue de l'espace.

L'ESPRIT. — Fils de l'élu ! quand toi et les tiens vous aurez bravé la guerre du terrible élément, quand la vaste barrière des flots sera brisée, serez-vous, réponds-moi, bons et heureux ?... Non ! le malheur attend votre nouveau monde et votre nouvelle race... Vos fils seront moins beaux dans leur aspect, et destinés à une moins longue vie que les glorieux géants qui parcourent cette terre, fiers d'être les fils du ciel, quoique nés de mères mortelles. Vous ne conserverez du passé que les larmes. Et n'as-tu pas honte de survivre et de donner le jour à d'autres mortels ? Ton cœur est-il si lâche et si abattu, que tu puisses entendre parler de cette destruction générale sans sentir en toi cette généreuse douleur et ce courage qui te feraient attendre la vague dévorante, plutôt que de chercher un asile avec ton père favorisé, plutôt que de bâtir un jour ta cité sur le sépulcre de la terre ? Qui peut survivre à son espèce, si ce n'est le lâche et l'aveugle ? Ma race hait la tienne, comme une race différente et ennemie ; mais il n'est pas un de nous qui n'ait laissé un trône vide dans le ciel pour habiter ces ténèbres, plutôt que de voir ses compagnons souffrir seuls.

Va vivre misérable ; va donner la vie à d'autres misérables !... Et, quand les eaux destructrices mugiront sur leurs ravages accomplis, sois jaloux des géants qui ne seront plus ; méprise ton père comme le seul qui restera ; méprise-toi toi-même comme son fils.
Un chœur d'Esprits sort de la caverne.)

LE CHŒUR D'ESPRITS. — Réjouissons-nous, la voix humaine ne troublera plus nos fêtes dans les airs par des prières : ils n'adoreront plus ; et nous, qui depuis des siècles n'adorons plus le Seigneur, par qui la prière est exigée, CELUI qu'on offense en oubliant un sacrifice, nous verrons les sources amères former un nouveau

chaos, nous verrons périr les créatures fières de leur vile poussière. Leurs ossements blanchis s'arrêteront dans les cavernes, dans les ravins, dans les fentes des montagnes où l'élément fatal les poursuivra. Les animaux eux-mêmes, dans leur désespoir, cesseront de faire une proie de l'homme et de s'entre-dévorer; le tigre expirera à côté de l'agneau, comme s'il avait sucé le même lait... jusqu'à ce que toutes choses, excepté le firmament, soient silencieuses et n'existant plus, comme avant la création. Une courte trêve est accordée par la mort, qui laissera les débris du premier univers, destinés à produire de nouvelles nations, dont elle fera sa proie. Ces débris, flottant sur les dernières vagues du déluge, verront un autre monde produit par sa vase desséchée. Ils donneront au Temps de nouveaux êtres... de nouvelles années... de nouvelles maladies... de nouvelles douleurs... de nouveaux... crimes... Ces hommes auront pour compagnons tout le cortége de la haine et du travail, jusqu'à ce que...

JAPHET l'interrompant. — Jusqu'à ce que la volonté éternelle daigne expliquer le rêve du bien et du mal, et rappelle à elle tous les temps et toutes choses, jusqu'à ce que les créatures rassemblées sous ses ailes toutes-puissantes soient témoins de l'abolition de l'enfer... et que la terre, purifiée et rendue à sa beauté première, retrouve son Éden dans un paradis sans fin, où l'homme ne tombera plus, et où les démons eux-mêmes serviront le juste.

LES ESPRITS. — Et quand s'accomplira ce prodige?

JAPHET. — Quand le Rédempteur viendra, d'abord dans les souffrances, et puis dans sa gloire.

LES ESPRITS. — En attendant luttez dans vos chaînes mortelles jusqu'à ce que la terre ait vieilli. Continuez une vaine guerre contre vous-mêmes, contre le ciel et

l'enfer, jusqu'à ce que les nuages soient souillés du sang qui fumera sur tous les champs de bataille. Il y aura de nouveaux temps, de nouveaux climats, de nouveaux arts, de nouveaux hommes; mais toujours les anciens crimes et les larmes subsisteront sous différentes formes dans votre race. Les mêmes tempêtes morales anéantiront l'avenir, comme dans quelques heures les vagues submergeront les tombeaux des glorieux géants [1].

CHŒUR D'ESPRITS. — Frères, réjouissons-nous; mortel, adieu! Écoutez, écoutez! déjà nous pouvons entendre la sombre voix lointaine de l'océan qui s'enfle et mugit; les vents préparent leurs ailes, les nuages sont chargés de leurs torrents, les sources de l'abîme s'échappent, le ciel va ouvrir toutes ses issues, et la grande famille des hommes voit chaque présage fatal sans le reconnaître... comme si leurs yeux étaient aveuglés depuis leur naissance! Nous entendons les sons qu'ils ne peuvent entendre; l'armée des tonnerres se réunit et menace dans ses sphères; le signal est différé de quelques heures. Le regard des seuls Esprits aperçoit les éclairs qui leur servent de bannières! Gémis, gémis, univers! jeune encore, tu es plus près de ta fin que de ta naissance. Humbles montagnes, vous disparaîtrez bientôt sous l'inondation; la barque se brisera sur vos rochers; les moindres coquillages de l'océan seront déposés là où dort la famille de l'aigle... Ah! comme son cri retentira sur la mer impitoyable! C'est en vain qu'il appellera ses jeunes aiglons: le flot seul lui répondra. L'homme lui enviera ses larges ailes... ses ailes qui ne pourraient le sauver... où le

[1] Et il y eut dans ce temps-là et après, des géants; c'étaient des hommes redoutables et autrefois renommés. (*Genèse.*)

déposeraient-elles, quand l'espace n'offrira à ses yeux que l'humide tombeau des ondes ?

Frères, réjouissons-nous ! élevons nos voix effrayantes... Tous les hommes mourront, excepté le faible reste de la race de Seth... la race de Seth privilégiée contre la mort pour perpétuer la douleur dans les siècles !... Des fils de Caïn, aucun ne restera ; et toutes ses aimables filles seront ensevelies sous l'élément exterminateur, ou, flottant échevelées sur sa surface, elles reprocheront au ciel de détruire des créatures si belles, si belles même dans la mort.

L'arrêt est prononcé ! tous périront ! Au murmure de toutes les voix humaines va succéder un silence universel ; fuyons, frères, fuyons ! mais réjouissons-nous. Nous sommes tombés, l'homme tombe ! Périssent tous ces faibles ennemis du ciel qui craignent l'enfer ! (Les Esprits disparaissent.)

JAPHET, seul. — Dieu a proclamé la sentence de la terre ! l'arche du salut l'a annoncée ; les démons la crient du fond de leurs cavernes ; le livre d'Énoch [1] l'a prédite depuis longtemps dans ces pages muettes, dont le silence parle plus haut à l'esprit que la foudre à l'oreille, et cependant les hommes n'ont pas écouté... ils n'écoutent pas encore, et marchent dans les ténèbres à leur destin, dont l'approche n'ébranle pas plus leur aveugle incrédulité, que leurs derniers cris n'ébranleront la vengeance divine ou l'océan, son docile ministre. Aucun signe n'apparaît dans les airs. Les nuages sont en petit nombre, et la couleur de leurs tissus n'est pas changée ; le soleil éclairera le dernier jour de la terre comme le premier de la création, quand Dieu lui

[1] Le livre d'Énoch, conservé par les Éthiopiens, est, selon eux, antérieur au déluge.

dit : Brille ! et le soleil brilla ; sa lumière ne put exister encore pour l'homme non créé... mais elle inspira, avant la voix humaine, le chant plus doux des oiseaux qui ont des ailes, pour parcourir le firmament comme les anges, et qui comme eux saluent chaque jour le ciel avant les fils d'Adam... Leur concert matinal va commencer... L'orient s'allume ! ils chanteront, et le jour étincellera... pour la dernière fois peut-être... dans peu les ailes des oiseaux fatigués ne les soutiendront plus, et après la brillante carrière de quelques matins, le jour... ah ! le jour luira encore... mais sur quoi ? sur le chaos qui précéda le jour, et dont le retour anéantit le temps ! car sans la vie que sont les heures ? pas plus pour la poussière que n'est l'éternité pour Jehovah qui créa le temps et l'éternité ! Sans lui, l'éternité elle-même serait un vide ; le temps fait pour l'homme finit avec l'homme, et s'engloutit dans cet abîme sans commencement, comme la race des mortels sera dévorée par celui où va se perdre le monde enfant !...

Que vois-je ? des êtres dont les uns appartiennent à la terre et les autres aux airs ! Non... ils sont tous du ciel, tant ils ont de beauté, si je puis distinguer leurs traits ! mais comme ils descendent avec grâce la pente de la montagne, et s'ouvrent un chemin à travers ses vapeurs ! Arrivant après ces hideux Esprits dont l'infernale immortalité a fait entendre l'hymne impie de leur triomphe, — ces créatures me ravissent comme une apparition d'Éden ; peut-être viennent-elles m'annoncer un nouveau délai que j'ai si souvent imploré pour le monde... Les voici.

C'est Anah, ô Dieu ! et avec elle... (Samiasa et Azaziel entrent avec Anah et Aholibamah.)

ANAH. — Japhet !

SAMIASA. — Ah ! un fils d'Adam !

AZAZIEL. — Que fait ici le fils de la terre pendant que toute sa race sommeille ?

JAPHET. — Ange ! que fais-tu sur la terre quand tu devrais être dans le ciel ?

AZAZIEL. — Ignores-tu, ou as-tu oublié qu'il entre dans nos attributions de garder la terre ?

JAPHET. — Tous les bons anges ont déserté la terre condamnée... Les mauvais Esprits eux-mêmes fuient l'approche du chaos. Anah ! Anah ! objet d'un amour méprisé depuis longtemps, mais toujours fidèle ! pourquoi suis-tu cet Esprit quand il n'est plus d'ange céleste qui descende de sa sphère éthérée ?

ANAH. — Japhet, je ne puis te répondre ; cependant pardonne-moi...

JAPHET. — Que le ciel, qui bientôt ne pardonnera plus, te pardonne ! tu es livrée à une dangereuse tentation.

AHOLIBAMAH. — Retourne avec tes frères, fils insolent de Noé, nous ne te connaissons pas !

JAPHET. — L'heure peut venir où tu me connaîtras mieux. Ta sœur sait bien que je suis encore le même.

SAMIASA. — Fils du patriarche qui fut toujours juste devant son Dieu, quels que soient tes chagrins (et à tes plaintes se mêle la colère), comment, Azaziel ou moi, t'avons-nous fait outrage ?

JAPHET. — Outrage ! le plus grand des outrages ; mais tu as raison : quoiqu'elle soit fille de la terre, je ne pouvais la mériter. Adieu, Anah ! j'ai répété si souvent ce mot ! je le dis aujourd'hui pour la dernière fois. Ange, ou qui que tu sois, quelque chose que tu doives être bientôt, as-tu le pouvoir de sauver cette belle... ces deux belles filles de Caïn ?

AZAZIEL. — Les sauver !

JAPHET. — Et se peut-il que vous aussi vous l'ignoriez ? Anges ! anges ! vous avez partagé le péché de l'homme, et peut-être vous partagerez son châtiment, ou du moins mes regrets.

AMIASA. — Quels regrets ? Je ne croyais pas jusqu'à présent qu'un fils d'Adam pût me parler en énigmes !

JAPHET. — Et le Très-Haut ne les a-t-il pas expliquées ? Alors... vous êtes perdus... perdus comme elles.

AHOLIBAMAH. — Eh bien, soit ! S'ils aiment comme ils sont aimés, ils ne redouteront pas plus d'être mortels que je ne reculerais devant une immortalité de douleur partagée avec Samiasa.

ANAH. —Ma sœur, ma sœur, ne parle pas ainsi.

AZAZIEL. — As-tu peur, Anah ?

ANAH. — Oui, pour toi ; je sacrifierais volontiers tout ce que l'avenir pourrait me promettre de vie plutôt que de causer une heure de tourments à ton éternité.

JAPHET. — C'est donc pour lui ! c'est pour ce Séraphin que tu m'as abandonné !... ce n'est rien, si tu n'as pas aussi abandonné ton Dieu. De telles unions entre un immortel et une mortelle ne peuvent être heureuses ni saintes. Nous sommes envoyés sur la terre pour travailler et mourir... et eux, ils furent créés pour servir le Très-Haut. Mais, s'il peut te sauver, bientôt viendra l'heure où un secours céleste sera nécessaire.

ANAH. — Ah ! il parle de mort.

SAMIASA. — Parler de mort à nous, et à celles qui sont avec nous ! s'il ne semblait navré d'affliction, je sourirais.

JAPHET. — Ce n'est pas pour moi que je crains et m'afflige. Je suis sauvé, non par mes mérites, mais par ceux d'un père juste, dont la vertu a suffi pour sau-

ver même ses enfants ! Que ne peut-il étendre plus loin son pouvoir d'obtenir grâce ! Que ne puis-je du moins donner ma vie pour celle qui seule m'eût rendu heureux ! Anah, la dernière et la plus aimable de la race de Caïn, serait admise dans l'arche qui doit recevoir les débris de la postérité de Seth.

AHOLIBAMAH. — Penses-tu que nous, avec le sang de Caïn dans nos veines, de Caïn le premier-né d'Adam et engendré dans le paradis... nous nous mêlerions avec les enfants de Seth, de Seth, le dernier fruit de la vieillesse d'Adam ? Non, non, quand ce serait pour sauver toute la terre, si elle était en péril. Notre race a vécu séparée de la tienne... depuis le commencement... elle vivra toujours ainsi...

JAPHET. — Je ne te parlais pas à toi, Aholibamah ! il ne t'a été transmis que trop du sang de cet homme que tu vantes et qui le premier versa le sang, et le sang d'un frère ! Mais toi, mon Anah ! qu'il me soit permis de t'appeler mon Anah, quoique tu ne sois pas à moi ; je ne puis renoncer à ce mot, et cependant je dois renoncer à toi ; mon Anah ! toi qui me faisais croire qu'Abel avait laissé une fille dont la pieuse race survivait en toi, tant tu diffères par ta douceur du reste des filles de Caïn, et douée seulement de la beauté comme elles...

AHOLIBAMAH, l'interrompant. — Et voudrais-tu qu'elle fût semblable à l'ennemi de notre père ?... Si je partageais une telle idée, si je croyais qu'il y eût quelque chose d'Abel en elle ! Retire-toi, fils de Noé, tu éveilles la discorde

JAPHET. — C'est ce que fit ton père, fille de Caïn !

AHOLIBAMAH. — Il n'immola pas Seth ; et qu'as-tu à voir dans les autres actions passées entre son Dieu et lui ?

JAPHET. — Tu dis vrai ! son Dieu l'a jugé ; et je n'aurais pas nommé son crime, si tu n'avais toi-même semblé te glorifier en lui, au lieu de repousser son souvenir.

AHOLIBAMAH. — Il était le père de notre père... le premier-né de l'homme, le plus fort, le plus brave et le plus malheureux de ses fils... rougirais-je de celui de qui nous tenons la vie ? regarde les hommes de notre race, contemple leur stature et leur beauté, leur courage, le nombre de leurs jours.

JAPHET. Ils sont comptés.

AHOLIBAMAH. — Soit !... Mais tant qu'ils vivront, je serai glorieuse de mes pères et de nos frères.

JAPHET. — Mon père et ma race ne se glorifient que dans leur Dieu ; et toi, Anah ?...

ANAH. — Quelque chose que décrète notre Dieu, le Dieu de Seth et de Caïn, je dois obéir : mais, si j'osais élever une prière dans cette heure formidable de vengeance (si elle a lieu), ce ne serait pas pour demander à vivre la seule de ma maison. Ma sœur ! ô ma sœur ! que serait le monde, que seraient d'autres mondes, que serait le plus brillant avenir, sans le bonheur du passé... sans ton amour... celui de mon père, sans tout ce qui est né et a crû avec moi, embellissant comme les astres mon existence par une douce clarté ? Aholibamah ! s'il est permis d'espérer grâce... cherche-la, trouve-la : j'abhorre la mort, parce que tu dois mourir.

AHOLIBAMAH. — Quoi donc ! ce rêveur, avec l'arche de son père, épouvantail construit pour effrayer le monde, a-t-il troublé ma sœur ? Ne sommes-nous pas les bien-aimées des Séraphins ? Et d'ailleurs supplierions-nous un fils de Noé ? Oh ! plutôt... Mais cet enthousiaste est abusé par le délire d'une imagination

qu'ont troublée un amour sans espoir et la fatigue des veilles. Qui ébranlera ces montagnes et cette terre? Qui dira aux nuages et aux flots de se revêtir d'une autre forme que celle que nous leur connaissons dans leur cours éternel? Qui le pourrait?

JAPHET. — Celui dont une parole les créa.

AHOLIBAMAH. — Qui entendit cette parole?

JAPHET. — L'univers, qui en reçut la vie! Ah! tu souris avec mépris? Adresse-toi à tes Séraphins; s'ils ne l'attestent pas, ils ne font point partie des anges.

SAMIASA. — Aholibamah! reconnais ton Dieu.

AHOLIBAMAH. — J'ai reconnu toujours notre créateur, Samiasa, le tien et le mien : c'est un Dieu d'amour et non de douleur.

JAPHET. — Hélas! qu'est-ce que l'amour, si ce n'est une douleur? même celui qui fit la terre, dans son amour, eut bientôt à s'affliger sur ses premiers habitants.

AHOLIBAMAH. — On le dit.

JAPHET. — C'est la vérité. (Noé entre avec Sem.)

NOÉ. — Japhet! que fais-tu ici avec les enfants des méchants? Ne crains-tu pas de partager leur perte prochaine?

JAPHET. — Mon père, ce ne peut être un péché de chercher à sauver une créature terrestre; et voyez, elles ne sont pas des criminelles, puisqu'elles sont dans la compagnie des anges.

NOÉ. — Voilà donc ceux qui désertent le trône de Dieu pour choisir des femmes dans la race de Caïn! voilà les fils du ciel qui recherchent les filles de la terre à cause de leur beauté!

AZAZIEL. — Patriarche, tu l'as dit.

NOÉ. — Malheur! malheur! malheur à de telles al-

liances! Dieu n'a-t-il pas mis une barrière entre le ciel et la terre?

SAMIASA! — L'homme n'a-t-il pas été fait à l'image de Jehovah? Dieu n'aima-t-il pas ce qu'il avait fait? Nous l'imitons et disputons d'amour avec lui pour ce qu'il aime.

NOÉ. — Je ne suis qu'un homme, je ne fus pas fait pour juger mes semblables, encore moins les fils de Dieu; mais, comme notre Dieu a daigné communiquer avec moi, et me révéler ses jugements, je réponds qu'il ne peut y avoir rien de bien dans le motif qui fait descendre les Séraphins des immortelles sphères sur un monde périssable et à la veille de périr.

AZAZIEL. — Quoi! même pour sauver?

NOÉ. — Non; malgré toute votre gloire, vous ne pouvez racheter ce qu'a condamné Celui à qui vous devez cette même gloire. Si vous aviez reçu une mission de salut, elle serait générale et non bornée à deux filles de Caïn; elles sont belles, mais elles n'en sont pas moins condamnées.

JAPHET. — O mon père! rétractez ces paroles.

NOÉ. — Mon fils! mon fils! si tu veux éviter leur sort, oublie qu'elles existent; elles cesseront bientôt d'exister, et tu seras le père d'un nouveau monde et d'un meilleur monde.

JAPHET. — Ah! laissez-moi périr avec elles!

NOÉ. — Tu le mériterais pour une telle pensée; mais Celui qui peut te sauver te sauve.

SAMIASA. — Et pourquoi lui et toi, plutôt que celle que ton fils préfère à lui-même et à toi?

NOÉ. — Demande-le à Celui qui te fit plus grand que moi et les miens, sujet cependant de sa toute-puissance... Mais voici son plus doux et son plus fidèle messager. (L'archange Raphaël entre.)

RAPHAEL. — Anges ! dont la place est autour du trône céleste, que faites-vous ici ? Est-ce ainsi que vous remplissez vos devoirs quand l'heure est arrivée de laisser la terre seule ? Retournez, adorez, et offrez un glorieux hommage avec les sept archanges; votre place est dans le ciel.

SAMIASA. — Raphaël, le premier et le plus beau des fils de Dieu, depuis quand est-il défendu aux anges de descendre sur la terre, qui vit souvent les pas de Jehovah ne point dédaigner son gazon ? Jehovah aimait le monde et le créa pour l'aimer ; souvent d'une aile joyeuse nous sommes venus exécuter ses messages, adorant sa présence dans ses moindres œuvres, surveillant cette jeune plante de ses domaines, jaloux de la conserver digne de notre Dieu et comme la dernière production de sa parole féconde. Pourquoi ton front se montre-t-il sévère ? Pourquoi menacer d'une ruine prochaine ?...

RAPHAEL. — Si Samiasa et Azaziel étaient restés à leur place avec le chœur des anges, ils auraient vu le dernier décret de Jehovah écrit en caractères de feu, et n'auraient pas eu besoin de demander la volonté de leur Créateur ; mais l'ignorance doit toujours faire partie du péché ; les Esprits de science [1] eux-mêmes seront au-dessous d'eux-mêmes quand ils nourriront un faux orgueil ; l'aveuglement est le premier fruit de la désobéissance. Tous les bons anges ont quitté le monde, vous y avez été retenus par des passions étrangères à votre nature et dégradés par votre amour pour des mortelles. Vous êtes cependant pardonnés et rappelés parmi vos égaux : partez, partez, ou vous perdrez en demeurant les droits de votre éternité.

Il y avait des Esprits de science, des Esprits d'amour, etc., etc.

AZAZIEL. — Et toi ! si le séjour de la terre nous est défendu par un décret ignoré jusqu'ici, ne pèches-tu pas comme nous en y paraissant ?

RAPHAEL. — Je suis venu vous inviter à remonter dans votre céleste sphère, au nom du Très-Haut ; je suis venu exécuter ses ordres ; qu'il m'est doux de vous apporter des paroles de clémence ! nous avons souvent parcouru ensemble les espaces éternels, retournons ensemble vers les astres. Oui, la terre doit périr. Son sein réclame la race des hommes ; mais faut-il que ce monde ne puisse être créé, ou être détruit, sans causer un vide dans les rangs célestes, dont les proscrits restent immortels sous leur terrible sentence ?

Notre frère Satan se perdit en préférant la révolte au culte qu'il avait rendu jusqu'alors ; vous êtes encore purs Séraphins ! moins puissants que l'archange tombé, pensez à sa défaite ! les filles des hommes ont-elles de quoi compenser le bonheur du ciel que vous regretteriez trop tard ? J'ai longtemps combattu, je combattrai longtemps le rebelle qui gémit d'avoir été créé et refusa de reconnaître Celui qui éclipsait les archanges placés à sa droite comme des soleils dépendant d'un astre supérieur ; je l'aimais... O ciel ! à l'exception de Celui qui l'avait créé, quelle puissance céleste fut jamais égale en beauté à Satan ! Ah ! que ne m'est-il permis d'espérer le pardon de son crime ! Ce désir est peut-être impie... Mais vous, qui pouvez retrouver votre gloire, acceptez mes conseils : l'éternité avec Satan ou avec son Dieu, tel est le choix qu'il vous reste à faire. Il ne vous a pas tentés : les anges sont exempts désormais de ses piéges ; mais l'homme a écouté sa voix, et vous la voix de la femme... plus séduisante que le serpent... La voix du serpent fut moins perfide que les baisers de la femme ; le ser-

pent ne fit tomber qu'une créature terrestre; mais la femme menace le ciel de lui ravir une seconde armée révoltée pour elle contre les lois du ciel.

Ah! fuyez! fuyez! vous ne pouvez mourir; celles que vous aimez n'existeront plus, et vous remplirez les airs de lamentations sur une argile périssable, dont la mémoire attachée à votre immortalité survivra au soleil qui les éclaira! Songez combien votre essence diffère de la leur en tout, excepté pour souffrir! Pourquoi partager l'héritage maudit d'une race créée pour être ravagée par les ans, minée par les soucis et moissonnée par la mort, reine de l'empire des hommes? Ah! quand même la colère de Dieu les eût laissés terminer leur carrière et se traîner à travers le temps vers la fange dont ils sont sortis, ne seraient-ils pas toujours la proie du mal et de la douleur?

AHOLIBAMAH. — Qu'ils se retirent! J'entends la voix qui prononce que tous doivent mourir avant l'âge auquel sont parvenus nos vénérables patriarches; cette voix déclare qu'un océan est préparé dans les airs, pendant que les eaux de l'abîme s'élèveront jusqu'à la hauteur des eaux du firmament; un petit nombre sera épargné, paraît-il et la race de Caïn tournera vainement ses yeux vers le Dieu d'Adam. Ma sœur, puisqu'il en est ainsi, puisque l'Éternel sera imploré en vain pour la rémission d'une heure de douleur, renonçons même à ceux que nous avons adorés, allons au-devant de la vague comme nous irions au-devant du glaive, émues peut-être, mais sans lâche terreur, gémissant moins pour nous que pour ceux qui, nous survivant dans un esclavage mortel ou immortel après l'épuisement de l'onde fatale, auront à pleurer sur ceux qui ne pourront plus verser de larmes. Fuyez, Séraphins, fuyez vers vos éternelles demeures, à l'abri des flots et

des vents ; notre destinée est de mourir, la vôtre de vivre à jamais. Le Créateur seul peut savoir lequel est préférable de la vie ou d'une solitaire éternité. Obéissez-lui, comme nous lui obéirons ; je ne voudrais pas, pour toute la miséricorde accordée à la race de Seth, prolonger d'une heure cette vie condamnée par Dieu, ni vous voir perdre une partie de ses faveurs. Quand les ailes vont vous ramener au ciel, ô Samiasa, faut-il que mon amour seul t'y accompagne ! si mes yeux restent sans larmes, c'est que la fiancée d'un ange dédaigne de pleurer... Adieu ! Maintenant lève-toi, inexorable déluge !

ANAH. — Faut-il donc mourir ? Faut-il que je te perde aussi, Azaziel ? O mon cœur ! mon cœur ! tes pressentiments étaient vrais, et cependant j'étais si heureuse ! Ce destin fatal, tout redouté qu'il est, me frappe comme une calamité imprévue : cependant retire-toi... Ah ! pourquoi ? non, que je ne te retienne pas... Fuis ! mes angoisses ne peuvent êtres durables ; les tiennes seraient éternelles, si tu étais pour moi repoussé du ciel ! tu n'as déjà que trop daigné faire pour une fille de la race d'Adam ! Notre apanage est la douleur, et, comme nous, les esprits célestes qui nous ont aimées sont soumis à la peine et frappés de disgrâce. Le premier qui nous révéla les secrets de la science fut précipité de son trône d'archange dans quelque monde inconnu : et toi, Azaziel... non, tu ne seras pas malheureux pour moi ! Fuis sans verser de larmes ; oublie celle à qui les vagues sans pitié ne causeront aucune angoisse semblable à celle de ce moment ; fuis ! fuis ! loin de ta vue, il sera moins difficile de mourir.

JAPHET. — Oh ! ne dis pas cela ! — O mon père ! et toi, archange, ton front reste sévère, serein et pur ! la céleste miséricorde va nous annoncer qu'elles ne sont pas abandonnées sur cet océan sans rivage : que

notre arche ne soit pas le seul refuge, ou faites-moi mourir.

NOÉ. — Silence, enfant des passions, silence ! Si ton cœur murmure, que ta langue n'outrage pas ton Dieu ! Vis comme il l'ordonne, meurs quand il le voudra, de la mort des justes, et non comme la race de Caïn. Tu gémis en silence ; cesse de fatiguer le ciel de ta plainte égoïste. Voudrais-tu que Dieu se rendît coupable pour toi ? Il le serait de changer ses intentions en faveur de la douleur d'un simple mortel : sois homme ! souffre tout ce que doit et peut souffrir la postérité d'Adam.

JAPHET. — Oui, mon père ; mais, quand nous serons seuls flottant sur le désert des vagues, et quand leur profondeur nous cachera notre terre chérie, et plus chers encore, nos amis et nos frères ensevelis dans ce vaste tombeau, qui de nous saura commander à ses larmes, à ses gémissements ? Pourrons-nous trouver le repos dans le silence de la mort ? O Dieu, montre-toi un Dieu en épargnant, quand il en est temps encore ; ne renouvelle pas la misère d'Adam. Alors deux créatures composaient tout le genre humain ; aujourd'hui il forme un peuple aussi nombreux que les vagues et les fatales gouttesde pluie qui vont couvrir les tombeaux du fils de Caïn, si des tombeaux leur sont accordés.

NOÉ. — Silence, téméraire ! chacune de tes paroles est un crime. Archange, pardonne au désespoir de ce jeune homme.

RAPHAEL. — Séraphins, ces mortels parlent avec passion ! vous qui êtes ou qui devriez être purs et sans passions, vous pouvez revenir avec moi.

SAMIASA. — Cela ne saurait être ; nous avons fait notre choix... nous souffrirons.

RAPHAEL. — Est-ce là ta réponse?

AZAZIEL. — Ce qu'il a dit, je le dis comme lui.

RAPHAEL. — Toi aussi !... Eh bien ! de ce moment vous êtes dépouillés de tout pouvoir céleste ; ennemis de votre Créateur, je vous laisse.

JAPHET. — Hélas ! où iront-ils? Écoutez ! écoutez ! Des sons d'abord sourds, et qui deviennent plus retentissants, s'échappent du sein de la montagne. Aucun souffle ne se fait sentir, et cependant toutes les feuilles frémissent, et toutes les fleurs tombent. La terre gémit comme sous un fardeau accablant.

NOÉ. — Écoutez ! écoutez ! Les oiseaux de mer font entendre leurs cris : ils couvrent le ciel rougeâtre comme d'un nuage et voltigent autour de la cime de la montagne, où jamais aucun d'eux n'osait prendre l'essor, même dans les tempêtes les plus menaçantes. Bientôt ce sera leur seul rivage, bientôt il n'y en aura plus pour eux.

JAPHET. — Le soleil ! le soleil ! il se lève, mais non plus avec sa clarté accoutumée. Un cercle noir tracé autour de son disque proclame que le dernier des beaux jours de la terre est passé. Les nuages ont revêtu les couleurs de la nuit, excepté ceux dont une teinte de bronze distingue les bords.

NOÉ. — Et voyez ! cet éclair soudain est l'avant-coureur du tonnerre ! il arrive ! fuyons, fuyons, laissons aux éléments leur proie coupable... courons à l'arche sainte, qui va nous ouvrir son enceinte, garantie contre les naufrages.

JAPHET. — O mon père, arrête ! n'abandonne pas ma chère Anah aux flots dévorants !

NOÉ. — Ne devons-nous pas leur abandonner tout ce qui a vie ? Retirons-nous.

JAPHET. — Non pas moi !

NOÉ. — Meurs donc avec ceux qui demeurent! Comment oses-tu regarder ce ciel menaçant, et chercher à sauver ce que tout condamne d'accord avec la juste colère de Jehovah?

JAPHET. — La colère et la justice peuvent-elles s'allier?

NOÉ. — Blasphémateur! oses-tu murmurer même en ce moment?

RAPHAEL. — Patriarche! montre-toi encore père, adoucis ton regard: ton fils ne périra pas malgré sa folie; il ne sait ce qu'il veut dire, cependant il ne sera pas condamné à succomber sous l'écume de l'onde amère; quand sa passion sera passée, il aura ta vertu, et ne sera pas sacrifié avec les filles des hommes comme ces enfants du ciel.

AHOLIBAMAH. — La tempête approche; le ciel et la terre s'unissent pour anéantir toute vie: la lutte est inégale entre notre force et l'éternelle puissance.

SAMIASA. — Notre force est avec toi: nous te transporterons avec Anah dans quelque astre lointain où vous partagerez notre sort; et, si tu ne regrettes pas la terre, la perte du ciel sera bientôt oubliée par nous.

ANAH. — Tentes de mon père chéri, lieu de ma naissance! montagnes, vallons, bocages, quand vous ne serez plus qui séchera mes larmes?

AZAZIEL. — L'ange, ton époux. Ne crains rien; quoique nous soyons expulsés du ciel, il nous reste encore d'autres asiles.

RAPHAEL. — Rebelle! tes paroles sont impies, et la faiblesse sera désormais ton partage: le glaive de feu qui chassa le premier homme du paradis étincelle encore dans la main de l'archange.

AZAZIEL. — Il ne peut nous atteindre: menace la vile

poussière de la mort et parle d'armes à ceux pour qui leurs coups sont funestes. Que sont les glaives pour nos yeux immortels ?

RAPHAEL. — Voici pour toi le moment d'éprouver ta force, et d'apprendre enfin combien est vaine toute guerre contre les ordres de ton Dieu : toute ta force était dans ta foi. (Des mortels entrent, fuyant, et cherchant un refuge).

CHŒUR DE MORTELS. — Les cieux et la terre se confondent ! O Dieu ! ô Dieu ! qu'avons-nous fait ? Sois miséricordieux ! écoute-nous ! Les bêtes mêmes de la forêt t'adressent une prière. Le dragon sort en rampant de son repaire, et vient, désarmé par la terreur, se mêler à l'homme ! Les oiseaux expriment leurs angoisses dans les airs par leurs cris. Détourne ta colère, ô Jehovah ! aie pitié du désespoir du monde que tu créas ; ce n'est pas l'homme seul, mais toute la nature qui t'implore !

RAPHAEL. — Adieu ! adieu, fils malheureux de la terre, je ne puis et ne dois pas vous secourir... l'arrêt est prononcé ! (Raphël sort.)

JAPHET. — Des nuages s'abaissent, comme des vautours fondant sur leur proie, tandis que d'autres, fixes comme des rochers, attendent un second signal pour verser leurs torrents vengeurs. Le firmament ne sera plus coloré d'azur, ni parsemé d'étoiles étincelantes ; la mort s'est levée à la place du soleil ; une lueur pâle et sinistre s'est emparée des airs.

AZAZIEL. — Viens, Anah ! quitte cette vaste prison où les éléments accourent pour rétablir le chaos : tu seras en sûreté sous mes ailes, comme un aiglon sous celles de sa mère... Laisse ce désordre bouleverser la nature, n'écoute pas le terrible fracas. Dans un monde plus brillant que celui-ci tu respireras une vie

aérienne : il est d'autres lieux que ces nuages obscurcis.
(Azaziel et Samiasa disparaissent avec Anah et Aholibamah.)

JAPHET. — Les voilà parties ; elles ont disparu au milieu du tumulte du monde abandonné ; soit qu'elles continuent à vivre, soit qu'elles meurent avec les autres habitants de la terre... jamais Anah ne sera rendue à mes yeux.

UN CHŒUR DE MORTELS. — O fils de Noé ! prends pitié de tes frères ! Quoi, tu nous abandonneras tous, pendant que tu trouveras ton salut dans ton arche privilégiée !

UNE MÈRE, tendant son enfant à Japhet. — Oh ! laisse entrer cet enfant dans l'arche ! je l'ai mis au jour dans les douleurs ; mais j'étais heureuse de le voir suspendu à mon sein. Pourquoi est-il né ? Qu'a-t-il fait... mon fils non sevré encore... pour mériter la colère ou le dédain de Jehovah ? Qu'y a-t-il dans le lait de ces mamelles qui excite la mort à bouleverser le ciel et la terre pour détruire mon enfant, et à appeler les vagues sur sa tête innocente ? Sauve-le, fils de Seth, ou sois maudit... avec celui qui te créa, toi et ta race, objet d'une perfide préférence.

JAPHET. — Silence !... ce n'est pas l'heure de maudire... mais de prier.

CHŒUR DE MORTELS. — L'heure de prier ! et où s'élèverait la prière, quand les nuages s'affaissent vers la montagne, quand ils mêlent leurs fleuves aux flots de l'océan échappé à ses limites et inondant les sables du désert même ? Maudit soit Celui qui te créa, toi et ton père ! Nos malédictions sont vaines, il faut mourir ; mais, puisque notre destinée est irrévocable, pourquoi prononcerions-nous nos hymnes, pourquoi courberions-nous les genoux devant l'implacable Tout-

Puissant? S'il a créé la terre, que ce soit sa honte de l'avoir faite pour la souffrance... Les voici, les voici, les vagues furieuses dont le mugissement rend la nature muette ! Ils sont engloutis, ces arbres des forêts, si beaux, si verts encore, malgré leur vieillesse ; ces arbres sortis de la terre avec les premiers rameaux qui ombragèrent Eden avant qu'Ève eût apporté à Adam la science pour sa dot... avant qu'Adam eût chanté le premier hymne de son esclavage ; leurs fleurs sont dévorées par l'océan, qui gravit les plus hautes montagnes. Vainement nous voyons les cieux s'abaisser ; ils se joignent aux flots, et cachent Dieu à nos regards suppliants ! Fuis, fils de Noé, fuis ; va trouver la paix dans ta tente sur l'océan ; tu verras flotter les cadavres des compagnons de tes jeunes années... adresse alors à Jehovah le chant de ta reconnaissance !

UN MORTEL. — Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur ! Quoique les eaux couvrent la terre, adorons le décret de sa bouche ; il me donna la vie... il ne prend que ce qui lui appartient. Quand mes yeux seraient à jamais fermés, quand cette faible voix ne devrait pas se faire entendre devant son trône, béni soit le Seigneur pour ce qui est passé, et pour ce qui est... Tout lui appartient... le temps... l'espace... l'éternité... la vie... la mort... tout ce qui est connu... et l'inexplicable infini ; il a créé... il peut détruire... Et moi... j'irais pour un léger souffle de vie... blasphémer et me plaindre ! Non ; que je meure comme j'ai vécu... avec la foi... inébranlable, quand tous les mondes s'écrouleraient.

CHŒUR DE MORTELS. — Où fuirons-nous? sur les montagnes élevées ?... non... leurs torrents se précipitent avec plus de fracas au-devant de l'océan qui embrasse

déjà les moindres hauteurs, et pénètre au fond de toutes les cavernes. (Une femme entre.)

UNE FEMME. — Oh ! sauvez-moi, sauvez-moi ! Notre vallée n'est plus... on a cessé d'apercevoir mon père et sa tente, mes frères et leurs troupeaux ; les arbres qui nous préservaient des ardeurs du jour et qui servaient d'asile aux oiseaux dont les chants charmaient mes soirées... le ruisseau si frais, les verts pâturages arrosés de ses ondes, tout a disparu : quand j'ai gravi ce matin la montagne, je me suis retournée avec amour vers ce séjour... aucune feuille ne semblait menacée de tomber ; maintenant tout est englouti !... Pourquoi suis-je créée ?

JAPHET. – Pour mourir ! pour mourir dans la jeunesse, et plus heureuse de ce destin que de voir le tombeau de l'univers sur lequel je suis condamné à pleurer en vain. Pourquoi faut-il que je survive quand tous périssent ! (Les eaux croissent : les hommes fuient de toutes parts ; plusieurs sont atteints par les vagues ; le chœur de mortels se disperse ; ils cherchent leur salut sur les montagnes. Japhet demeure sur un rocher, pendant que l'arche, flottante dans le lointain, s'avance vers lui.)

FIN DU CIEL ET LA TERRE.

MANFRED

POËME DRAMATIQUE

Manfred,
a dramatic poem.

There are more things in Heaven and Earth, Horatio, tham are dreamt of in your philosophy.

(SHAKSPEARE.)

« Horatio, il y a dans le ciel et sur la terre plus de choses que n'en rêve votre philosophie. »

NOTE

DU TRADUCTEUR

Les extraits suivants des lettres de lord Byron à M. Murray sont les seuls renseignements que nous ayons sur la composition de *Manfred :*

Venise, 15 février 1817. — J'oubliais de vous annoncer qu'une espèce de poëme dialogué (en vers blancs), ou une espèce de drame dont l'évocation magique n'est qu'un extrait, est terminé. Je l'avais commencé en Suisse l'été dernier. Il est en trois actes et d'un genre sauvage, métaphysique et inexplicable. Tous les personnages, à l'exception de deux ou trois, sont des Esprits de la terre, de l'air et des eaux; la scène se passe sur les Alpes; le héros est une espèce de magicien que tourmentent des remords, dont la cause reste à demi inexpliquée. Il erre çà et là, invoquant ces Esprits qui lui apparaissent sans lui rendre aucun service; il finit par se transporter au séjour même du mauvais principe, *in propria persona*, pour évoquer un spectre, qui apparaît et lui rend une réponse équivoque; au troisième acte, ses domestiques le trouvent mourant dans la tour où il étudiait son art. Vous pouvez voir par cette esquisse que je n'ai pas grande opinion de cette pièce; mais j'en ai rendu la représentation impossible, et c'est ce qui me console, car mes rapports avec Drury-Lane m'ont donné le plus grand mépris pour le théâtre. Je n'ai pas même achevé de la recopier, et je suis trop paresseux pour entreprendre cette besogne; mais quand ce travail sera terminé, je vous l'enverrai, et vous pourrez le jeter au feu, si bon vous semble.

25 mars. — Quant à mon drame de sorcier, je vous répète que je ne saurais dire s'il est bon ou mauvais. S'il est mauvais, que sous aucun prétexte il ne risque la publicité; s'il est bon, il est à votre service. Je l'estime trois cents guinées, et moins si vous le désirez. Peut-être vaudrait-il mieux l'ajouter à votre volume d'hiver et ne pas le publier séparément. Le prix vous prouvera que je n'y attache pas grande importance; jetez-le donc au feu si bon vous semble, sinon appelez-le un poëme, car ce n'est pas un drame, et je ne prétends pas qu'on lui donne ce maudit nom. — C'est un poëme dialogué, une pantomime, tout ce que vous voudrez enfin.

PERSONNAGES.

MANFRED.
UN CHASSEUR DE CHAMOIS.
L'ABBÉ DE SAINT-MAURICE.
MANUEL.
HERMAN.
LA FÉE [1] DES ALPES.
NÉMÉSIS.
LES DESTINÉES.
ESPRITS, etc., etc.

La scène se passe au milieu des Hautes-Alpes, tantôt dans le château de Manfred et tantôt sur les montagnes.

[1] Le mot *witch* signifie proprement sorcière; mais celui de fée nous semble mieux rendre l'idée de l'espèce de nymphe imaginée par le poëte. A. P.

MANFRED

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

(Manfred est seul dans la galerie d'un château gothique ; il est minuit.)

MANFRED. — Ma lampe va s'éteindre ; mais j'aurai beau entretenir sa mourante clarté, elle ne pourra suffire à mes longues veilles : mon sommeil... si je dors... n'est pas un sommeil, mais une succession de pensées persévérantes auxquelles je ne puis me soustraire. Mon cœur veille sans cesse, et mes yeux ne se ferment que pour reporter leurs regards au-dedans de moi-même ; je vis cependant, et je supporte l'aspect des autres hommes. Mais l'affliction devrait être l'école du sage ! La douleur, c'est la science ; les plus savants sont ceux qui doivent gémir le plus amèrement sur cette fatale vérité : l'arbre de la science n'est pas l'arbre de vie.

Philosophie, connaissances humaines, secrets merveilleux, sagesse du monde, j'ai tout essayé, et il y a dans mon esprit une force capable de s'emparer de tout. Inutiles études ! J'ai été généreux et bienfaisant ; j'ai trouvé du bon même parmi les hommes... cela ne

m'a encore servi de rien ! J'ai eu mes ennemis ; aucun n'a pu me vaincre, et plusieurs sont tombés devant moi : cela ne m'a encore servi de rien ! Le bien, le mal, la vie, une puissante intelligence, les passions, tout ce que je vois chez les autres êtres, tout a été pour moi comme la pluie du ciel sur le sable, depuis cette heure sans nom... Je ne connais point la terreur ; je sens cette malédiction qui consiste à n'éprouver jamais ni crainte naturelle, ni ces frémissements d'un cœur que font palpiter le désir, l'espérance ou l'amour mystérieux de quelque objet terrestre... Mais achevons ma tâche.

Êtres mystérieux, esprits du vaste univers, ô vous que j'ai cherchés dans les ténèbres et dans les régions de la lumière, vous qui volez autour de ce globe et habitez dans des essences plus subtiles, vous à qui les cimes inaccessibles des monts, les profondeurs de la terre et de l'océan servent de retraites... je vous appelle au nom de ce charme qui me donne le droit de vous commander ; levez-vous et apparaissez !... (Moment de silence.)

Ils ne viennent pas encore ! Eh bien ! par la voix de celui qui est le premier parmi vous, par ce signe qui vous fait tous trembler, au nom de celui qui ne meurt jamais... levez-vous, paraissez ! paraissez ! (Moment de silence.)

S'il en est ainsi... Esprits de la terre et de l'air, vous n'éluderez point mes ordres. Par un pouvoir plus grand que tous ceux dont je viens de me servir , par un charme irrésistible né dans un astre maudit, débris brûlant d'un monde qui n'est plus, enfer errant au milieu de l'éternel espace, par la terrible malédiction qui pèse sur mon âme, par la pensée qui est en moi et autour de moi, je vous somme d'obéir à mes

ordres : paraissez ! (Une étoile paraît dans le fond obscur de la galerie ; cette étoile est immobile. Une voix chante ces paroles [1] :)

PREMIER ESPRIT. — Mortel, docile à tes ordres, j'accours de mon pavillon dans les nuages, formé des vapeurs du crépuscule par la brise du soir, et que le disque du soleil couchant colore de pourpre et d'azur. Quoiqu'il soit défendu de t'obéir, j'ai volé à toi sur le rayon d'une étoile, j'ai entendu tes conjurations. Mortel, que tes désirs soient exaucés !

LA VOIX DU SECOND ESPRIT. — Le Mont-Blanc est le monarque des montagnes. Il est couronné, depuis des siècles, d'un diadème de neige, sur son trône de rochers. Il est revêtu d'un manteau de nuages. Les forêts forment sa ceinture. Il porte l'avalanche dans sa main ; mais il attend mes ordres pour la laisser tomber dans la vallée. La masse froide et immobile du glacier se meut chaque jour ; mais c'est moi qui lui dis de précipiter sa marche ou d'arrêter ses glaçons. Je suis l'Esprit du lieu : je pourrais faire chanceler la montagne et l'ébranler jusque dans ses fondements caverneux... Que me veux-tu ?

TROISIÈME ESPRIT. — Dans les profondeurs azurées des mers où rien n'agite les vagues, où jamais n'a soufflé le vent, dans les lieux qu'habite le serpent marin et où la sirène orne de coquillages sa verte chevelure, le son de ton évocation a retenti comme l'orage sur la surface des flots ; l'écho l'a répété dans mon paisible palais de corail. Déclare tes désirs à l'Esprit de l'océan.

QUATRIÈME ESPRIT. — Aux lieux où le tremblement de terre dort sur une couche de feu, aux lieux où bouillonnent des lacs de bitume, dans les cavités souterraines

[1] Sur un mode lyrique. A. P.

qui reçoivent les racines de ces Andes dont les sommets ambitieux se perdent dans les nues, j'ai entendu tes accents magiques, et, subjugué par leur pouvoir, j'ai quitté les lieux où je naquis pour me rendre auprès de toi. Ordonne, j'obéirai.

CINQUIÈME ESPRIT. — C'est moi qui vole sur l'aquilon, c'est moi qui prépare les orages. La tempête que j'ai laissée derrière moi est encore ardente des feux du tonnerre. Pour arriver plus tôt auprès de toi, j'ai traversé la terre et les mers sur un ouragan. Un souffle propice enflait les voiles de la flotte que j'ai rencontrée ; mais elle sera engloutie sous les vagues avant que l'aurore aît paru.

SIXIÈME ESPRIT. — Ma demeure est fixée dans l'obscurité de la nuit. Pourquoi tes conjurations me forcent-elles à voir la lumière ?

SEPTIÈME ESPRIT. — L'astre qui préside à ta destinée était dirigé par moi avant que la terre fût créée. Jamais planète plus belle n'avait erré autour du soleil. Son cours était libre et régulier. Aucun astre plus aimable n'était contenu dans l'espace. L'heure fatale arriva : cet astre devint une masse de feu, une comète vagabonde qui menaça l'univers, roulant toujours par sa propre force, sans sphère et sans cours régulier, horreur brillante des régions du ciel, monstre difforme parmi les constellations. Pour toi, né sous son influence, toi, vermisseau à qui j'obéis et que je méprise, cédant à un pouvoir qui ne t'appartient pas et qui ne t'a été prêté que pour te soumettre un jour toi-même à ma puissance, je viens un moment me joindre aux faibles Esprits qui fléchissent ici le genou, je viens parler à un être tel que toi. Que me veux-tu donc, créature d'argile ? que me veux-tu ?

LES SEPT ESPRITS. — La terre, l'océan l'air, la nuit,

les montagnes, les vents, l'astre de ta destinée, sont à tes ordres. Homme mortel, leurs Esprits attendent tes désirs. Que veux-tu de nous, fils des hommes? que veux-tu?

MANFRED. — L'oubli.

LE PREMIER ESPRIT. — De qui? de quoi?... et pourquoi?

MANFRED. — L'oubli de ce qui est au-dedans de mon cœur. Lisez-le; vous le savez bien, et je ne le puis exprimer.

L'ESPRIT. — Nous ne pouvons te donner que ce que nous possédons. Demande-nous des sujets, une couronne, le trône de l'univers; demande-nous un signe par lequel tu gouverneras les éléments qui nous obéissent; parle, tu peux tout obtenir.

MANFRED. — L'oubli, l'oubli de moi-même! Ne pouvez-vous trouver ce que je demande, dans ces régions secrètes dont vous m'offrez si libéralement l'empire?

L'ESPRIT. — Ce n'est ni dans notre essence, ni dans notre savoir; mais... tu peux mourir.

MANFRED. — La mort me le donnera-t-elle?

L'ESPRIT. — Nous sommes immortels, et nous n'oublions rien; nous sommes éternels, et pour nous le passé et l'avenir sont comme le présent : voilà notre réponse.

MANFRED. — C'est me railler; mais le pouvoir qui vous a conduits ici vous a donnés à moi. Esclaves, ne vous jouez pas des volontés de votre maître. L'âme, l'esprit, l'étincelle céleste, la lumière de mon être, a le même éclat et la même pénétration que les vôtres; elle ne leur cédera jamais, quoique enfermée dans une prison d'argile. Répondez, ou vous saurez qui je suis.

L'ESPRIT. — Nous répéterons les mêmes paroles; ce que tu viens de dire peut être aussi notre réponse.

MANFRED. — Expliquez-vous.

L'ESPRIT. — Si, comme tu le dis, ton essence est semblable à la nôtre, nous t'avons répondu en te disant que ce que les hommes appellent la mort n'a aucun pouvoir sur nous.

MANFRED. — C'est donc en vain que je vous aurai évoqués de vos demeures; vous ne pouvez pas ou vous ne voulez pas me secourir.

L'ESPRIT. — Parle, nous t'offrons tout ce que nous possédons; parle, tout est à toi : penses-y bien avant de nous renvoyer, et demande encore. Veux-tu un royaume, le pouvoir sur les hommes, la force, de longs jours?

MANFRED. — Maudits! Qu'ai-je à faire de longs jours? les miens ont déjà duré trop longtemps; disparaissez.

L'ESPRIT. — Encore un instant; pendant que nous sommes ici, nous voudrions t'être utiles. Penses-y bien; n'est-il pas quelque autre don que nous puissions rendre digne de t'être offert?

MANFRED. — Aucun : demeurez cependant... un moment. Avant de nous séparer, je voudrais vous voir face à face. J'entends vos voix, dont la douceur mélancolique ressemble à des accords mélodieux sur les ondes; j'aperçois l'immobile clarté d'une grande étoile; mais rien de plus. Paraissez devant moi tels que vous êtes, l'un après l'autre ou tous ensemble, mais dans votre forme accoutumée.

L'ESPRIT. — Nous n'avons d'autre forme que celle des éléments dont nous sommes l'âme et le principe; mais désigne-nous la forme que tu voudras, ce sera celle que nous adopterons.

MANFRED. — Peu m'importe la forme; il n'en est point sur la terre qui soit belle ou hideuse pour moi : que celui d'entre vous qui est doué de plus de puis-

sance prenne l'aspect qui lui conviendra. Je l'attends.

LE SEPTIÈME ESPRIT, apparaissant sous les traits d'une belle femme. — Regarde-moi.

MANFRED. — O ciel ! Si c'est toi ! si tu n'es pas un rêve d'insensé ou une image trompeuse, je pourrai encore être heureux ! je te serrerai dans mes bras, et nous pourrons encore.... (La femme disparaît.) Mon cœur est brisé. (Manfred tombe évanoui. Une voix fait entendre le chant qui suit :)

Lorsque la lune brillera sur les vagues, le ver phosphorique dans le gazon, le météore autour des tombeaux, et une flamme sur les marais ; lorsque les étoiles s'éteindront, lorsque les hiboux feront entendre leurs tristes concerts et que les feuilles seront immobiles et silencieuses dans le bois qui ombrage la colline, mon âme pèsera sur la tienne avec un pouvoir et un signe redoutables.

Quelque profond que soit ton sommeil, ton esprit ne dormira point ; il est des ombres qui ne s'évanouiront jamais pour toi et des pensées que tu ne pourras bannir de ton cœur. Par une puissance qui t'est inconnue, tu ne pourras jamais être seul : ce charme secret t'enveloppe comme un linceul, il est comme un nuage qui te servirait de prison.

Quoique tu ne me voies point passer à tes côtés, tes yeux me reconnaîtront comme un objet qui ne doit pas être éloigné et qui était auprès de toi tout à l'heure. Lorsque dans cette secrète terreur tu tourneras la tête, tu resteras surpris de ne pas me voir avec ton ombre sur la terre, tu seras forcé de dissimuler la présence du pouvoir dont tu éprouveras les effets.

Les paroles magiques prononcées sur ta tête y ont attiré une malédiction terrible, et un des Esprits de l'air t'a enlacé dans un piége : il y aura dans le souffle

du vent une voix qui te défendra de te réjouir; la nuit te refusera le silence de ses ombres, et tu ne pourras voir briller le soleil sans désirer aussitôt la fin du jour.

J'ai retiré de tes larmes perfides l'essence d'un poison mortel, j'ai choisi le sang le plus noir de ton cœur, j'ai arraché à ton sourire le serpent qui se tenait caché dans les plis de ton visage comme dans un buisson, j'ai pris le charme qui rendait tes lèvres si dangereuses, j'ai comparé tous ces poisons aux venins les plus subtils; les tiens sont encore les plus redoutables.

Par ton cœur de glace et ton sourire de vipère, par tes ruses fatales, par ton œil trompeur, par ton âme hypocrite, par tes artifices séduisants et ta fausse sensibilité, par le plaisir que tu trouves dans la douleur des autres, par ta fraternité avec Caïn, je viens te condamner à être toi-même ton enfer.

Je verse sur ta tête la liqueur qui te dévoue aux tourments que je te prépare; ni le sommeil ni la mort ne répondront à tes vœux; tu verras la mort à tes côtés, pour la désirer et la craindre. Mais déjà ton arrêt s'exécute, et une chaîne invisible t'enveloppe de ses anneaux; mes paroles magiques produisent leur effet: ta tête se trouble, et ton cœur va se flétrir.

SCÈNE II

Le mont Jungfrau; le jour commence. Manfred est seul sur les rochers.)

MANFRED. — Les Esprits que j'avais évoqués m'abandonnent; les sciences magiques que j'ai étudiées me trompent; le remède auquel j'ai eu recours n'a fait

qu'augmenter mes tortures : je ne veux plus de secours surnaturel; il n'a aucun pouvoir sur le passé; et, quant à l'avenir, tant que le passé ne sera pas englouti dans les ténèbres, je n'ai point à le rechercher. O terre, ma mère, et toi, jour nouveau qui commences à poindre, et vous, ô monts des Alpes, pourquoi êtes-vous si beaux? Je ne puis vous aimer. Et toi, œil brillant de l'univers, qui t'ouvres sur tous et qui les pénètres tous de joie, tu ne peux briller sur mon cœur. Et vous, rochers, sur l'extrême bord desquels je suis, apercevant dans la vague distance les pins majestueux sur les bords du torrent, semblables à d'humbles arbrisseaux !... et lorsqu'un élan, un pas, un mouvement, et même un souffle suffirait pour briser mon corps sur ce lit de rochers et l'y fixer dans un éternel repos, d'où vient que j'hésite?

Je sens le désir de me précipiter au pied de la montagne, et je n'ose; je vois le danger, et ne songe point à fuir. Un vertige trouble ma tête, et cependant mon pied est immobile. Un pouvoir secret me retient et me condamne à vivre malgré moi, si c'est vivre que de porter un désert aride dans mon cœur et d'être moi-même le tombeau de mon âme; car je ne cherche plus à justifier mes actions à mes propres yeux : dernière faiblesse du coupable! (Un aigle passe au-dessus de la tête de Manfred.) O toi, monarque des airs, qui d'une aile rapide prends ton essor vers les cieux, que ne daignes-tu fondre sur moi, faire ta proie de mon cadavre et en nourrir tes aiglons! Tu as déjà franchi l'espace où mes yeux pouvaient le suivre, et les tiens découvrent encore tous les objets qui sont sur la terre et dans l'air... Ah! comme tout est beau dans ce monde visible! qu'il est glorieux dans sa cause et dans ses effets! Mais nous, qui nous en disons les maîtres, nous, moitié

poussière et moitié dieux, nous qui ne sommes propres ni à ramper ni à nous élever, nous excitons une guerre continuelle entre les éléments divers de notre double essence, respirant à la fois la bassesse et l'orgueil, indécis entre nos ignobles besoins et nos désirs superbes, jusqu'au jour où la mort triomphe, et où l'homme devient... ce qu'il n'ose avouer à lui-même ni à ses semblables... (Un berger joue de la flûte dans le lointain.) — Quelle douce mélodie! c'est le son naturel du chalumeau champêtre: car, dans ces lieux, la vie patriarcale n'est plus une fable de l'âge d'or; l'air de la liberté ne retentit ici que des accords de la flûte pastorale et du son argentin des clochettes du troupeau bondissant. Mon âme est ravie de ces échos !... Que ne suis-je l'invisible Esprit d'un son mélodieux, une voix vivante, une harmonie animée, qui naît et meurt avec le souffle qui la produit! (Un chasseur de chamois arrive au bas de la montagne.)

LE CHASSEUR. — Le chamois a franchi ces rochers et ses pieds agiles l'ont porté loin de moi; à peine si ma chasse m'aura fourni aujourd'hui de quoi me faire oublier mes courses périlleuses... Mais que vois-je ? Quel est cet homme, qui paraît n'être point un de nos chasseurs, et qui pourtant a su atteindre ces hauteurs escarpées auxquelles les plus exercés de nos compagnons peuvent seuls parvenir? Ses vêtements annoncent la richesse; son aspect est mâle et ses yeux sont fiers comme ceux d'un laboureur qui sait qu'il est né libre. Approchons-nous de lui.

MANFRED, sans apercevoir le chasseur. — Faut-il se voir blanchir par les chagrins, semblable à ces pins desséchés, débris des ravages d'un seul hiver, dépouillés de leur écorce et de leur vert feuillage! Faut-il conserver une vie qui n'entretient en moi que le sentiment de la dé-

cadence! faut-il me rappeler sans cesse des temps plus heureux! Je suis sillonné de rides, non par les années, mais par des heures et des moments plus longs que des siècles! et je puis vivre encore! Sommets couronnés de glaces, avalanches qu'un souffle peut séparer des montagnes, venez m'écraser! J'ai entendu plusieurs fois rouler dans les vallées vos masses destructives; mais vous n'anéantissez que les êtres qui tiennent encore à la vie, les jeunes forêts, la cabane ou le hameau de l'innocent villageois.

LE CHASSEUR. — Les brouillards commencent à s'élever du sein de la vallée; je vais l'avertir de descendre, il risquerait de perdre à la fois son chemin et la vie.

MANFRED. — Les vapeurs s'amoncellent autour des glaciers; les nuages se forment sous mes pas en flocons blanchâtres et sulfureux, semblables à l'écume qui jaillit au-dessus des abîmes infernaux, dont chaque vague bouillonnante va se briser sur un rivage où les damnés sont réunis comme les cailloux sur celui de la mer. Un vertige me saisit.

LE CHASSEUR. — Approchons-nous avec précaution, de peur de le faire tressaillir; il semble chanceler déjà.

MANFRED. — Des montagnes entières se sont ouvert un chemin au travers des nuages et ont ébranlé de leur choc toute la chaîne des Alpes, couvrant de débris les vertes vallées, arrêtant le cours des rivières par leur chute soudaine, réduisant leurs flots en tourbillons de vapeurs, et forçant leur source de se creuser un nouveau lit. Tel tomba jadis le mont Rosenberg, miné par les ans. Que n'est-il tombé sur moi!

LE CHASSEUR. — Ami, prenez garde! un pas de plus pourrait vous devenir fatal. Pour l'amour du Créateur, ne restez pas sur les bords de ce précipice!

MANFRED continue sans l'entendre. — C'eût été un tombeau digne de Manfred ! mes os eussent reposé en paix sous un pareil monument ; ils n'eussent point été semés sur les rochers... vils jouets des vents... comme ils vont l'être... après que je me serai précipité... Adieu, voûtes célestes ; que vos regards ne me reprochent point mon action : vous n'étiez point faites pour moi ! Terre, je te rends ces atomes ! (Comme Manfred va se précipiter, le chasseur le saisit tout à coup et le retient.)

LE CHASSEUR. — Arrête, insensé ! quoique las de la vie, ne souille point nos paisibles vallées de ton sang coupable. Viens avec moi, je ne te quitterai pas.

MANFRED. — J'ai le cœur désolé... Va, ne me retiens plus... Je me sens défaillir... Les montagnes tournent devant moi... Je cesse de les voir... Qui es-tu ?

LE CHASSEUR. — Je répondrai plus tard. Viens avec moi. Les nuages s'épaississent. Appuie-toi sur mon bras, pose ton pied ici... Prends ce bâton, et soutiens-toi un moment à cet arbrisseau ; donne-moi la main et n'abandonne pas ma ceinture... Doucement... bien... Dans une heure nous serons au chalet. Du courage, nous trouverons bientôt un passage plus sûr, une espèce de sentier creusé par un torrent d'hiver... Allons, voilà qui est bien : tu aurais été un excellent chasseur ; suis-moi... (Ils descendent péniblement les rochers.)

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

(Le théâtre représente une chaumière des Alpes de Berne.)

MANFRED ET LE CHASSEUR DE CHAMOIS.

LE CHASSEUR. — Non, non ; restez encore, vous partirez plus tard ; votre esprit et votre corps ont besoin d'un plus long repos. Dans quelques heures, lorsque vous serez mieux, je vous servirai de guide ; mais où irons-nous ?

MANFRED. — Je connais ma route, et un guide ne m'est plus nécessaire.

LE CHASSEUR. — Vos vêtements et votre démarche annoncent un homme d'une haute naissance ; vous êtes sans doute un de ces seigneurs dont les châteaux dominent les vallées ; quelle est votre demeure ? Les portes des palais des grands sont tout ce que j'en connais. Mon genre de vie ne me conduit que rarement dans leurs vastes foyers, pour m'y asseoir autour du feu avec leurs vassaux ; mais les sentiers qui y mènent me sont familiers depuis mon enfance. Quel est celui de ces châteaux qui vous appartient ?

MANFRED. — Peu t'importe.

LE CHASSEUR. — Eh bien ! excusez mes questions ; mais daignez être plus gai. Venez goûtez mon vin ; il est très-vieux : plusieurs fois il m'a réchauffé le cœur au milieu de nos glaciers ; ayez-y recours pour ranimer votre courage : allons, buvons ensemble.

MANFRED. — Écarte, écarte cette coupe ; il y a du sang sur les bords. Quoi donc, jamais... ne verrai-je jamais ce sang disparaître sous la terre?

LE CHASSEUR. — Que voulez-vous dire? vos sens sont-ils troublés?

MANFRED. — Je dis que c'est du sang... mon sang, la source pure qui coulait dans les veines de nos pères et dans les nôtres, lorsqu'aux premiers jours de notre jeunesse nous n'avions qu'un cœur, et que nous nous aimions comme nous n'aurions jamais dû nous aimer. Ce sang fut versé ; mais il s'élève éternellement de la terre et va teindre les nuages qui me ferment l'entrée du ciel où tu n'es pas... où je ne serai jamais !

LE CHASSEUR. — Homme à étranges paroles, à qui un crime et un remords délirant font peupler le vide, quelles que soient tes terreurs et tes souffrances, il est encore pour toi des consolations dans le secours des hommes pieux et dans la patience...

MANFRED. — La patience ! et toujours la patience ! Laisse-moi ! Ce mot fut créé pour les animaux dociles et non pour les oiseaux de proie. Prêche la patience aux mortels formés de ta vile poussière ; je ne suis pas de ta race.

LE CHASSEUR. — Dieu merci ! je ne voudrais pas être de la tienne pour la gloire de Guillaume Tell. Mais, quel que soit le mal qui t'accable, il faut le supporter, et tous ces transports insensés sont inutiles.

MANFRED. — Ne le supporté-je pas ? Regarde-moi : je vis.

LE CHASSEUR. — C'est une convulsion, mais non pas une vie naturelle.

MANFRED. — Je te dis, homme, que j'ai vécu des années, de longues années, et qui ne sont rien aujourd'hui au prix de celles qu'il me reste à compter encore :

des siècles, des siècles, l'espace, l'éternité, et le sentiment de l'existence avec une soif ardente de la mort, qui ne saurait être étanchée.

LE CHASSEUR. — A peine si l'on reconnaît sur ton front le sceau de l'âge mûr ; je compte beaucoup plus d'années que toi.

MANFRED. — Crois-tu que c'est du temps que dépend l'existence ? Les actions, voilà nos époques. Les miennes ont multiplié mes jours et mes nuits à l'infini ; elles les ont rendus innombrables comme les grains de sable du rivage. Elles en ont fait un désert aride et glacé, sur lequel viennent expirer les vagues qui ne laissent, en se retirant, que des cadavres, des débris de rochers, et quelques algues amères.

LE CHASSEUR. — Hélas ! il a perdu la raison ; mais je ne dois pas l'abandonner.

MANFRED. — Que ne l'ai-je perdue comme tu le dis ! tout ce que je vois ne serait que le rêve d'un cerveau malade.

LE CHASSEUR. — Que vois-tu donc, ou que crois-tu voir ?

MANFRED. — Toi et moi : un paysan des Alpes, tes modestes vertus, ta cabane hospitalière, ta courageuse patience, ton âme fière, libre et pieuse ; ton respect pour toi-même, fondé sur ton innocence ; tes jours pleins de santé, tes nuits consacrées au sommeil, tes travaux ennoblis par les dangers et cependant exempts de crimes ; ton espérance d'une heureuse vieillesse et d'une tombe paisible, dont une croix et une guirlande de fleurs orneront le gazon, une tombe à laquelle les tendres regrets de tes petits-enfants serviront d'épitaphe : voilà ce que je vois ; et si je tourne mes regards au dedans de moi-même... Mais qu'importe ? mon âme était déjà flétrie !

LE CHASSEUR. — Et ne changerais-tu pas volontiers ton sort contre le mien ?

MANFRED. — Non, mon ami ! je ne voudrais point faire un échange aussi funeste pour toi ; je ne le ferais avec aucun être vivant. Seul, je puis résister à mes angoisses ; seul, je puis vivre en supportant ce que les autres hommes ne pourraient même connaître en rêve sans mourir.

LE CHASSEUR. — Comment, avec ce généreux intérêt pour tes semblables, peux-tu être chargé de crimes ? Cesse de me le dire : un homme capable d'un sentiment si tendre pourrait-il avoir immolé ses ennemis à sa fureur ?

MANFRED. — Non, non, jamais ! c'est pour ceux qui m'aimaient que j'ai été cruel, pour ceux que j'aimais moi-même. Je n'ai jamais frappé un ennemi que dans une défense légitime ; mais mon amour fut mortel.

LE CHASSEUR. — Que le ciel rende le calme à ton âme ! que le repentir te rende à toi-même ! je prierai pour toi.

MANFRED. — Je n'en ai nul besoin ; mais je ne dédaigne point ta pitié. Je me retire ; adieu... Voici de l'or, reçois aussi mes remercîments. Point de refus... cette récompense t'est due... Ne me suis pas... je connais ma route ; je n'ai plus à traverser les sentiers périlleux de la montagne : encore une fois je te le répète, je ne veux pas être suivi. (Manfred sort.)

SCÈNE II

(Le théâtre représente une vallée des Alpes, près d'une cataracte.)

MANFRED arrive. — Le soleil n'est pas au milieu de sa course, et l'arc-en-ciel qui couronne le torrent emprunte

a ses rayons ses brillantes couleurs [1]. L'onde étend sur la pente des rochers sa nappe d'argent, et son écume jaillissante ressemble à la queue hérissée du gigantesque et pâle coursier de l'Apocalypse, sur lequel arrivera la Mort.

Mes yeux jouissent seuls en ce moment de ce magnifique tableau : il n'y a que moi dans cette douce solitude, et je veux partager l'hommage de la cascade avec le Génie du lieu. Appelons-le. (Manfred prend quelques gouttes d'eau dans le creux de sa main et les jette dans l'air en murmurant la conjuration magique. Après un moment de silence, la fée des Alpes paraît sous l'arc-en-ciel du torrent.)

MANFRED. — Esprit d'une beauté ravissante, que je puisse admirer ta chevelure lumineuse, tes yeux éblouissants, et ces formes divines dont s'embellissent les filles des hommes, quand elles sont admises dans une sphère d'éléments plus purs ! Les couleurs de ton visage céleste ressemblent aux joues vermeilles d'un enfant endormi sur le sein de sa mère et bercé par les battements de son cœur, ou à ces teintes de rose que les derniers rayons du jour laissent tomber sur la neige encore vierge des glaciers, et qu'on prendrait pour la rougeur pudique de la terre recevant les caresses du ciel. Ton aspect adoucit l'éclat de l'arc brillant qui te couronne ; et sur ton front serein, qui réfléchit le calme de ton âme immortelle, je lis que tu pardonneras à un fils de la terre, avec qui les Esprits des éléments daignent communiquer quelquefois, d'oser faire usage de ses secrets magiques pour t'appeler à lui et te contempler un moment.

[1] C'est l'effet que produisent les rayons du soleil sur la partie inférieure du torrent des Alpes; rien ne ressemble davantage à un arc-en-ciel, si près de la terre que l'on peut se promener immédiatement au-dessous. Ce phénomène dure jusqu'à midi.

LA FÉE DES ALPES. — Fils de la terre, je te connais, ainsi que les secrets auxquels tu dois ta puissance ; je te reconnais pour un homme dont la pensée est féconde, extrême dans le mal comme dans le bien, fatal aux autres et à toi-même ; je t'attendais, que veux-tu de moi ?

MANFRED. — Contempler ta beauté, rien de plus. L'aspect de la terre m'a ôté la raison ; je cherche un refuge dans ses mystères : je fuis auprès des Esprits qui la gouvernent ; mais ils ne peuvent me secourir : je leur ai demandé ce qu'ils n'ont pu me donner : je ne leur demande plus rien.

LA FÉE. — Quelle est donc cette prière que ne peuvent exaucer ceux qui peuvent tout et qui régissent les mondes invisibles ?

MANFRED. — Pourquoi répéterais-je le récit de mes douleurs ? ce serait vainement.

LA FÉE. — Je l'ignore; apprends-le-moi.

MANFRED. — Eh bien ! quoique ce soit une torture, ma douleur trouvera une voix.

Dès ma jeunesse mon esprit ne s'acccorda point avec les âmes des hommes, et je ne pouvais regarder la terre avec leurs yeux. L'ambition qui dévorait les autres m'était inconnue ; leur but n'était pas le mien... mes plaisirs, mes chagrins, mes passions et mon intelligence me rendaient étranger au milieu du monde. Quoique revêtu de la même forme de chair que les créatures qui m'entouraient, je ne me sentais aucune sympathie pour elles... Une seule... mais j'en parlerai tout à l'heure.

Mes plaisirs étaient d'errer dans la solitude, de respirer l'air des montagnes couvertes de glaces, sur la cime desquelles les oiseaux n'osent bâtir leur nid, et dont le granit sans gazon est fui des insectes aux ailes

légères. J'aimais à me plonger dans le torrent, ou dans les flots de la mer agitée ; j'étais fier d'exercer mes forces naissantes contre ses courants rapides ; j'aimais à suivre pendant la nuit la marche silencieuse de la lune et le cours brillant de chaque étoile ; je contemplais les éclairs pendant les orages, jusqu'à ce que mes yeux en fussent éblouis ; ou j'écoutais la chute des feuilles, lorsque les vents d'automne venaient dépouiller les forêts. Tels étaient mes plaisirs. Tel était mon amour pour la solitude, que si les hommes dont je m'affligeais d'être le frère se trouvaient sur mes pas, je me sentais humilié et dégradé ; je n'étais plus, comme eux, qu'une créature de boue.

Dans mes rêveries solitaires, je descendais au fond des caveaux de la mort, pour étudier sa cause dans son effet ; et de ces ossements blanchis, de ces crânes, de cette poussière amoncelée, j'osais tirer des conclusions criminelles. Ensuite je consacrai mes nuits à apprendre les sciences occultes, oubliées depuis longtemps. A force de temps et de travaux, après une terrible ordalie [1], et ces conditions sévères qui par elles-mêmes exercent une souveraineté sur l'air et sur les Esprits qui habitent l'air, la terre, l'espace et l'infini peuplé, je rendis mes yeux familiers avec l'éternité, comme avaient fait jadis les mages et ce philosophe qui évoqua dans leurs profondes retraites Éros et Antéros [2]. Avec ma science s'accrut ma soif d'apprendre, et la force et le triomphe de cette brillante intelligence qui...

LA FÉE. — Achève.

[1] Épreuve. C'était le mot consacré dans les *jugements de Dieu*, au moyen âge. A. P.

[2] Le philosophe Jamblicus. L'histoire de l'évocation d'Éros et d'Antéros se trouve dans sa Vie écrite par Eunapius.

MANFRED. — Ah ! je me plaisais à discourir longuement et à vanter ces vains attributs, parce que plus j'approche du moment où je découvrirai la plaie de mon cœur... Mais je vais poursuivre ; je ne t'ai nommé encore ni père, ni mère, ni maîtresse, ni ami, avec lesquels je fusse uni par des nœuds humains : père, mère, maîtresse, ami, ces titres n'étaient rien pour moi ; mais il était une...

LA FÉE. — Ose t'accuser toi-même : poursuis...

MANFRED. — Elle me ressemblait en apparence, par ses yeux, sa chevelure, ses traits, et même par le son de sa voix ; mais chez elle tout était adouci et embelli. Elle avait , comme moi, cet amour de la solitude, ce goût pour les sciences occultes, et une âme capable d'embrasser l'univers ; mais elle avait de plus la pitié, le don des sourires et des larmes, une tendresse... qu'elle seule pouvait m'inspirer, et une modestie que je n'eus jamaïs. Ses défauts étaient les miens : ses vertus n'étaient qu'à elle. Je l'aimai, et je l'immolai.

LA FÉE. — De ta propre main ?

MANFRED. — De ma main ! non ; ce fut mon cœur qui brisa le sien. J'ai versé du sang ; mais ce n'est pas le sien. Son sang a coulé cependant ; j'ai vu son sein déchiré et je n'ai pu guérir ses blessures.

LA FÉE. — Et c'est pour cette... pour un être de la race que tu méprises, et au-dessus de laquelle tu voudrais t'élever pour t'unir à nous et aux nôtres, c'est pour cet être que tu oublies les dons de notre science sublime pour retomber dans les lâches pensées de la nature mortelle ! Va, retire-toi.

MANFRED. — Fille de l'air ! je te proteste que depuis ce jour fatal... Mais la parole n'est qu'un vain souffle ; viens me voir dans mon sommeil ou aux heures de mes

veilles, viens t'asseoir à mes côtés : ma solitude n'est plus une solitude, elle est troublée par les furies. Dans ma rage j'ai grincé des dents pendant que la nuit étendait ses ombres sur la terre, et depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil je n'ai cessé de me maudire. J'ai invoqué la perte de ma raison comme un bienfait : Ce bienfait m'a été refusé; j'ai affronté la mort : mais, au milieu de la guerre des élémens, les flots se sont retirés devant moi ; les poisons ont perdu toute leur amertume; la main glacée d'un démon impitoyable m'a retenu sur le bord des précipices par un seul de mes cheveux qui n'a pas voulu se rompre. En vain mon imagination féconde s'est créé des abîmes dans lesquels mon âme aurait voulu s'élancer : j'ai été repoussé, comme une vague ennemie, dans le gouffre horrible de mes pensées. — J'ai cherché l'oubli au milieu du monde, je l'ai cherché partout, excepté là où il se trouve, et je le cherche encore. Ma science, mon art acquis avec tant de travaux, cet art surnaturel, n'a plus été qu'un art mortel; je vis dans mon désespoir; j'existe, j'existe à jamais.

LA FÉE. — Je pourrais peut-être adoucir tes maux.

MANFRED. — Il te faudrait pouvoir rappeler les morts à la vie, ou me faire descendre parmi eux ; oui, donne-moi la mort... quelle que soit sa forme... peu m'importe la douleur qu'elle me cause, si c'est la dernière.

LA FÉE. — Cela n'est pas en mon pouvoir; mais si tu veux jurer une aveugle obéissance à mes volontés et te soumettre à mes ordres, je pourrai être utile à tes vœux.

MANFRED. — Moi, jurer! moi! obéir! et à qui? aux Esprits que je domine? Moi, devenir l'esclave de ceux qui me reconnaissent pour leur maître! Jamais!

LA FÉE. — Est-ce là toute ta réponse? n'en as-tu point de plus douce? penses-y bien encore avant de refuser!

MANFRED. — J'ai dit non.

LA FÉE. — Je puis donc me retirer; parle.

MANFRED. — Retire-toi! (La Fée disparaît.) Nous sommes les jouets du temps et de nos terreurs; chaque jour nous mine; nous vivons cependant, en maudissant la vie et redoutant la mort. Gémissant sous le joug qui nous opprime, accablés par le fardeau de la vie, notre cœur ne bat qu'aux seules atteintes de la souffrance, ou d'une joie perfide qui finit par des transes cruelles et l'épuisement de la faiblesse. Dans le nombre de nos jours passés et à venir (car le présent n'existe pas dans la vie) en est-il quelques-uns, un seul même, où l'âme cesse de souhaiter la mort et néanmoins de la fuir, comme un fleuve glacé par l'hiver dont il suffirait de braver un moment la froide impression?

Ma science m'offre encore une ressource. Je puis évoquer les morts et leur demander le secret de nos terreurs. Le néant du tombeau, me répondront-ils; peut-être!... Et s'ils ne répondaient pas?... Le prophète enseveli répondit bien à la magicienne d'Endor! et le roi de Sparte apprit sa destinée future des mânes de la vierge de Byzance. Il avait arraché la vie à celle qu'il aimait, sans connaître qu'elle était sa victime, et il mourut sans obtenir son pardon. Ce fut en vain qu'il invoqua Jupiter, et que, par la voix des magiciens d'Arcadie, il supplia l'ombre courroucée de se laisser fléchir ou de fixer du moins un terme à sa vengeance. Il obtint une réponse obscure, mais qui ne fut que trop vérifiée[1].

Si je n'avais jamais vécu, ce que j'aime vivrait

[1] L'histoire de Pausanias, roi de Sparte, et de Cléonice, nous a été transmise par Plutarque dans la *Vie de Cimon*, et par Pau-

encore ; si je n'avais jamais aimé, ce que j'aime aurait encore la beauté, le bonheur et le don de faire des heureux. Qu'est-elle devenue, la victime de mes crimes ?... Un objet auquel je n'ose penser... Rien peut-être... Dans quelques heures mes doutes seront éclaircis... Je tremble cependant de voir arriver ce moment désiré..... Jusqu'ici jamais l'approche d'un bon ou d'un mauvais Esprit ne m'avait fait frémir... Je frissonne... Je sens un poids de glace sur mon cœur... Mais je puis oser même ce que je redoute, et défier ces craintes de la matière. La nuit vient. (Il sort.)

SCÈNE III

(Le sommet du mont Jungfrau.)

LA PREMIÈRE DESTINÉE arrive. — Le disque argenté de la lune commence à briller dans les cieux. Jamais le pied d'un mortel vulgaire n'a souillé ces neiges sur lesquelles nous marchons pendant la nuit sans y laisser nos traces. Nous effleurons à peine cette mer de frimas qui couvre les montagnes de ses vagues immobiles, semblables à l'écume des flots que le froid aurait soudain glacés après une tempête, image d'un abîme réduit au silence de la mort. Cet édifice fantastique, l'ouvrage de quelque tremblement de terre, et sur lequel les nuages se reposent dans leur course vagabonde, est consacré à nos mystères et à nos veilles ; j'y attends mes sœurs qui doivent se rendre avec moi au palais d'Arimanes ; c'est cette nuit que se célèbre

sanias le sophiste, dans sa description de la Grèce. Le roi Pausanias est celui qui commandait à Platée. Il périt plus tard, convaincu d'avoir voulu trahir les Lacédémoniens.

notre grande fête... Pourquoi tardent-elles à venir?

UNE VOIX chante dans le lointain. — L'usurpateur captif, précipité du trône, enseveli dans la torpeur, était oublié et solitaire ; j'ai interrompu son sommeil, j'ai brisé sa chaîne, je lui ai donné le secours d'une nombreuse armée ; le tyran règne encore. Il payera mes soins par le sang d'un million d'hommes, par la ruine d'une nation, et je l'abandonnerai de nouveau à la fuite et au désespoir.

UNE SECONDE VOIX. — Un navire voguait rapidement sur les flots, poussé par les vents propices : j'ai déchiré toutes ses voiles et brisé tous ses mâts ; il ne reste pas une seule planche de cette ville flottante ; il n'a pas survécu un seul homme pour pleurer son naufrage... Je me trompe : il en est un que j'ai soutenu moi-même sur les flots par une touffe de sa chevelure... c'était un sujet bien digne de mes soins, un traître sur terre et un pirate sur l'océan. Il saura par de nouveaux crimes reconnaître mes bontés.

LA PREMIÈRE DESTINÉE, répondant à ses sœurs. — Une ville florissante est plongée dans le sommeil ; l'aurore éclairera sa désolation : l'horrible peste a soufflé tout à coup sur les habitants pendant leur repos. Ils périront par milliers. Les vivants fuiront les mourants, qu'ils devraient consoler ; mais rien ne pourra les défendre des traits cruels du trépas. La douleur et le désespoir, la maladie et la terreur enveloppent toute une nation. Heureux les morts de n'être pas témoins de l'affreux spectacle de tant de maux ! Cette ruine de tout un peuple est pour moi l'ouvrage d'une seule nuit ; je l'ai opérée dans tous les siècles, et ce n'est pas encore la dernière fois. (La deuxième et la troisième Destinée arrivent.)

LES TROIS DESTINÉES, ensemble. — Nos mains contiennent les cœurs des hommes ; leurs tombeaux nous

servent de marchepieds. Nous ne donnons la vie à nos esclaves que pour la leur reprendre.

LA PREMIÈRE DESTINÉE. — Salut, mes sœurs. Où est Némésis ?

LA SECONDE DESTINÉE. — Elle prépare sans doute quelque grand ouvrage ; mais je l'ignore, étant moi-même trop occupée.

LA TROISIÈME DESTINÉE. — La voici.

LA PREMIÈRE DESTINÉE. — D'où viens-tu donc, Némésis? mes sœurs et toi vous avez bien tardé cette nuit.

NÉMÉSIS. — J'étais occupée à relever les trônes abattus, à former des hymens funestes, à rendre la couronne à des rois exilés, à venger les hommes de leurs ennemis pour les faire repentir de leurs vengeances. J'ai frappé de folie ceux qui passaient pour sages ; par moi, des chefs inhabiles ont été proclamés dignes de gouverner le monde... les mortels commençaient à se dégoûter des tyrans, osaient penser par eux-mêmes, mettre les rois dans la balance et parler de la liberté, ce fruit défendu... Mais il est tard... Montons sur nos nuages. (Elles disparaissent.)

SCÈNE IV

(Palais d'Arimanes... Arimanes est sur le globe de feu qui lui sert de trône, entouré par les Esprits.)

HYMNE DES ESPRITS. — Salut à notre monarque ! au prince de la terre et de l'air ! il marche sur les nuages et sur les ondes. Dans sa main est le sceptre des éléments, qui, à son ordre, se confondent comme au temps du chaos. Il souffle, et une tempête bouleverse les mers ; il parle, et les nuages lui répondent par la voix du tonnerre; il regarde, et les rayons du jour

s'évanouissent ; il marche, les tremblements de terre ébranlent le globe. Les volcans se forment sous ses pas. Son ombre est la peste elle-même ; les comètes le précédent dans les sentiers embrasés des cieux, et les planètes se réduisent en cendres au moindre de ses désirs. La guerre lui offre des sacrifices ; la mort lui paye son tribut; la vie des hommes et leurs innombrables douleurs lui appartiennent ; il est l'âme de tout ce qui existe. (Entrée des Destinées et de Némésis.)

LA PREMIÈRE DESTINÉE. — Gloire au grand Arimanes. Son pouvoir s'étend tous les jours davantage sur la terre : mes deux sœurs ont exécuté fidèlement ses ordres, et je n'ai pas négligé mon devoir.

LA SECONDE DESTINÉE. — Gloire au grand Arimanes. Nous fléchissons le genou devant lui, nous qui foulons aux pieds la tête des hommes.

LA TROISIÈME DESTINÉE. — Gloire au grand Arimanes. Nous attendons le signe de sa volonté.

NÉMÉSIS. — Roi des rois, nous sommes tes sujets, et tous les êtres qui ont vie sont les nôtres. Augmenter notre pouvoir c'est augmenter le tien; nous n'épargnons rien pour y parvenir. Tes derniers commandements sont fidèlement exécutés. (Manfred entre.)

UN ESPRIT. — Quel est cet audacieux? un mortel ! Téméraire créature ! fléchis le genou, et adore !

DEUXIÈME ESPRIT. — Cet homme m'est connu ; c'est un puissant magicien dont la science est redoutable.

TROISIÈME ESPRIT. — Fléchis le genou, et adore Arimanes ; vil esclave, ne reconnais-tu pas notre maître et le tien? Tremble et obéis.

TOUS LES ESPRITS. — Prosterne-toi, enfant de la poussière, ou crains notre vengeance.

MANFRED. — Je connais votre pouvoir, et vous voyez cependant que je n'obéis pas.

UN QUATRIÈME ESPRIT. — Nous t'apprendrons à t'humilier.

MANFRED. — Je n'ai pas besoin de l'apprendre. Combien de nuits, étendu sur le sable aride et la tête couverte de cendres, je me suis prosterné le visage contre terre! Je suis tombé dans la dernière des humiliations; car je me suis abaissé devant mon vain désespoir et ma propre misère.

CINQUIÈME ESPRIT. — Oses-tu refuser au grand Arimanes, quand il est sur son trône, ce que toute la terre lui accorde, sans l'avoir vu dans la terreur de sa majesté? Prosterne-toi, te dis-je.

MANFRED. — Qu'Arimanes lui-même se prosterne devant celui qui est au-dessus de lui, devant l'Éternel et l'Infini, devant le souverain Créateur qui ne l'avait point destiné à être adoré; qu'il se prosterne, et je me prosternerai avec lui.

LES ESPRITS. — Écrasons ce vermisseau; anéantissons-le.

LA PREMIÈRE DESTINÉE. — Retirez-vous; cet homme est à moi. Prince des divinités invisibles, cet homme n'est pas d'une nature commune, comme l'attestent son aspect et sa présence en ces lieux. Ses souffrances ont été d'une nature immortelle comme la nôtre. Sa science, son pouvoir et son ambition, autant qu'a pu le permettre l'enveloppe grossière qui renferme une essence éthérée, l'ont élevé au-dessus de toutes les créatures formées d'une boue impure. Il n'a appris, dans les secrets qu'il a voulu pénétrer, que ce que nous connaissons tous : que la science n'est pas le bonheur, et ne mène qu'à une autre espèce d'ignorance. Mais ce n'est pas tout... Les passions, attributs de la terre et du ciel, dont aucune puissance, aucun être n'est exempt, depuis le vermisseau jusqu'aux substances célestes,

les passions ont dévoré son cœur, et en ont fait un objet si misérable, que moi, qui ne puis éprouver la pitié, je pardonne à ceux qui en ressentent pour lui. Cet homme est à moi ; il peut être à toi encore, grand Arimanes ; mais dans ces régions aucun Esprit n'a une âme comme la sienne, ou une puissance capable de lui commander.

NÉMÉSIS. — Que vient-il chercher ici ?

LA PREMIÈRE DESTINÉE. — C'est à lui de répondre.

MANFRED. — Vous savez jusqu'où s'étendent mes connaissances magiques, et, sans un pouvoir surnaturel, je n'aurais pu parvenir ici ; mais il est encore des pouvoirs plus grands. Je viens les interroger sur ce que je cherche.

NÉMÉSIS. — Que demandes-tu ?

MANFRED. — Tu ne peux me répondre : appelle les morts, c'est à eux que s'adresseront mes questions.

NÉMÉSIS. — Grand Arimanes, permets-tu de satisfaire aux désirs de ce mortel ?

ARIMANES. — Oui.

NÉMÉSIS. — Qui veux-tu tirer du tombeau ?

MANFRED. — Une mortelle qui fut privée de sépulture : appelle Astarté.

NÉMÉSIS. — Ombre ou Esprit, qui que tu sois, qui conserves encore une partie de ta première forme, ou ta forme entière, sors de terre et revois le jour. Reviens avec les mêmes traits, le même aspect et le même cœur qui t'appartenaient, vivante ; échappe aux vers de la tombe, et reparais en ces lieux : c'est celui qui termina tes jours qui te rappelle. (Le fantôme d'Astarté paraît au milieu des Esprits.)

MANFRED. — Est-ce bien la mort que je vois ? les couleurs brillent encore sur ses joues ; mais je ne re-

connais que trop que ce ne sont point là des couleurs vivantes. Ce vermillon n'est pas naturel et ressemble à celui que l'automne imprime sur les feuilles flétries. C'est bien elle, ô ciel! et je tremble de la regarder, de regarder Astarté! Non! je ne puis lui parler; mais je veux qu'elle parle elle-même, qu'elle me condamne ou me pardonne.

NÉMÉSIS. — Par le pouvoir qui a brisé la tombe qui te servait de prison, parle à celui que tu viens d'entendre, ou à ceux qui t'ont évoquée.

MANFRED. — Elle garde le silence, et ce silence est pour moi une réponse cruelle.

NÉMÉSIS. — Mon pouvoir ne s'étend pas plus loin. Prince de l'air, tu peux seul lui ordonner de faire entendre sa voix.

ARIMANES. — Esprit, obéis à ce sceptre.

NÉMÉSIS. — Elle se tait encore! elle n'est point sous notre empire, mais elle appartient à d'autres puissances. Mortel, ta demande est vaine, et nous sommes confondus comme toi.

MANFRED.—Entends-moi! Astarté, ma bien-aimée, entends-moi, et daigne me parler! J'ai tant souffert! je souffre encore si cruellement! regarde-moi : le trépas ne t'a pas plus changée que je ne dois paraître changé à tes yeux! Tu ne m'aimas que trop tendrement, et mon amour était digne du tien. Nous n'étions pas nés pour nous torturer ainsi l'un l'autre, quelque coupable qu'ait été notre amour. Dis-moi que tu ne me détestes pas, que je suis seul puni pour tous deux, que tu sera reçue au nombre des bienheureux, et que je dois mourir. Car jusqu'ici tout ce qu'il y a de plus odieux conspire à m'enchaîner à l'existence, à une existence qui me fait voir avec terreur l'immortalité et un avenir semblable au passé. Je ne puis trouver le repos. J'ignore moi-

même ce que je désire et ce que je cherche, je ne sens que ce que tu es et ce que je suis. Je voudrais encore une fois, avant de mourir, entendre ta voix, qui était pour mon oreille la plus douce mélodie. Réponds-moi, ô ma bien-aimée! Je t'ai appelée dans l'ombre de la nuit : j'ai effrayé les oiseaux endormis sous le feuillage silencieux, j'ai réveillé le loup dans les montagnes, j'ai appris ton nom aux échos des plus sombres cavernes. L'écho m'a répondu, les Esprits et les hommes aussi; seule tu es restée muette. J'ai vu les étoiles se succéder dans la route des cieux; j'ai tourné mes regards vers elles pour tâcher de te découvrir; j'ai erré sur la terre sans rien trouver qui fût semblable à toi : daigne enfin me parler; vois ces Esprits qui nous entourent s'attendrir en écoutant mes plaintes; je les vois sans terreur, je ne sens que pour toi; daigne me parler, ne serait-ce que pour exprimer ton courroux; dis-moi du moins... Je ne sais ce que je désire : mais laisse-moi t'entendre encore une fois, une dernière fois.

LE FANTOME D'ASTARTÉ. — Manfred!

MANFRED. — Ah! poursuis, de grâce : je ne vis que dans le son de cette voix... c'est bien la tienne.

LE FANTOME. — Manfred! demain se termineront tes douleurs terrestres. Adieu!

MANFRED. — Encore un mot, un seul mot! suis-je pardonné ?

LE FANTOME. — Adieu !

MANFRED. — Nous reverrons-nous?

LE FANTOME. — Adieu!

MANFRED. — Ah ! par pitié, encore un mot, dis-moi que tu m'aimes.

LE FANTOME. — Manfred ! (Il disparaît.)

NÉMÉSIS. — Elle est partie et ne reparaîtra plus : ses paroles seront accomplies; retourne sur la terre.

UN ESPRIT. — Il est dans les convulsions du désespoir. Voilà les mortels : ils veulent pénétrer dans les secrets qui sont au-dessus de leur nature.

UN AUTRE ESPRIT. — Mais voyez comme il se domine lui-même et soumet ses tourments à sa volonté ! S'il eût été un Esprit comme nous il eût surpassé toutes les autres intelligences célestes.

NÉMÉSIS. — As-tu encore quelques questions à adresser à notre auguste monarque ou à ses sujets ?

MANFRED. — Aucune.

NÉMÉSIS. — Adieu pour un temps.

MANFRED. — Nous nous reverrons donc ? Mais où ? sur la terre ? N'importe ; où tu voudras. Adieu, je te remercie de la grâce que tu m'as accordée tout à l'heure.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

(Un appartement du château de Manfred.)

MANFRED, HERMAN.

MANFRED. — Le jour finira-t-il bientôt ?

HERMAN. — Encore une heure, et le soleil va disparaître ; tout nous promet une belle soirée.

MANFRED. — As-tu tout préparé dans la tour, comme je l'ai ordonné ?

HERMAN. — Tout est prêt, seigneur ; voici la clef et la cassette.

MANFRED. — C'est bien, tu peux te retirer. (Herman sort.) J'éprouve un calme et une tranquillité inexplicables que je n'avais jamais connus dans la vie. Si je ne savais pas que la philosophie est la plus folle de nos vanités, et le plus vide de sens de tous les mots inventés dans le jargon de nos écoles, je croirais que le secret d'or, la pierre philosophale tant recherchée, est enfin dans mon âme. Cet état ravissant ne peut être durable ; mais c'est déjà beaucoup de l'avoir connu, même une seule fois. Il a enrichi mes pensées d'un sens nouveau ; et je veux écrire dans mes tablettes qu'un tel sentiment existe... Qui va là ?

HERMAN rentre. — Seigneur, l'abbé de Saint-Maurice demande l'honneur de vous entretenir.

L'ABBÉ DE SAINT-MAURICE entre. — Que la paix soit avec le comte Manfred !

MANFRED. — Je vous remercie, mon père : soyez le bienvenu dans ce château ; votre présence l'honore, elle est une bénédiction pour ceux qui l'habitent.

L'ABBÉ. — Je le désire, comte; mais je voudrais vous parler sans témoins.

MANFRED. — Herman, retire-toi. Que me veut mon hôte vénérable? (Herman sort.)

L'ABBÉ. — Je vais parler sans détour : mes cheveux blancs et mon zèle, mon ministère et mes pieuses intentions, seront mon excuse ; j'invoque aussi ma qualité de voisin, quoique nous ne nous visitions que rarement.

Des bruits étranges et scandaleux outragent votre nom ; ce nom illustre depuis tant de siècles, ah! puisse-t-il être transmis sans tache à vos descendants!

MANFRED. — Poursuivez, je vous écoute.

L'ABBÉ. — On prétend que vous étudiez des secrets défendus à la curiosité de l'homme; on dit que vous avez lié commerce avec les habitants des sombres demeures, avec la foule de ces esprits malfaisants qui errent dans la vallée qu'ombrage l'arbre de la mort. Je sais que vous communiquez rarement avec le monde et les hommes vos semblables ; je sais que votre solitude est aussi sévère que celle d'un anachorète ; que n'est-elle aussi sainte !

MANFRED. — Et qui sont ceux qui répandent ces bruits ?

L'ABBÉ. — Mes frères en Dieu, les paysans effrayés, vos propres vassaux qui vous voient avec inquiétude. Votre vie court les plus grands dangers.

MANFRED. — Ma vie ? je vous l'abandonne.

L'ABBÉ. — Je viens pour sauver et non pour perdre... Je ne voudrais point pénétrer dans le secret de votre

âme, mais, si ce que l'on dit est vrai, il est encore temps d'appeler la pénitence et la miséricorde ; réconciliez-vous avec la véritable Église, l'Église vous réconciliera avec le ciel.

MANFRED. — Je vous attends ; voici ma réponse : Ce que je fus ou ce que je suis n'est connu que du ciel et de moi. Je ne choisirai point un mortel pour mon médiateur. Ai-je enfreint quelques lois ? Qu'on le prouve, et qu'on me punisse.

L'ABBÉ. — Mon fils, je n'ai point parlé de punition, mais de pardon et de pénitence. C'est à vous de choisir : nos dogmes et notre foi m'ont donné le pouvoir de diriger les pécheurs dans le sentier de l'espérance et de la vertu ; je laisse au ciel le droit de punir : « La vengeance n'appartient qu'à moi », a dit le Seigneur ; et c'est avec humilité que son serviteur répète ces augustes paroles.

MANFRED. — Vieillard, rien ne peut arracher du cœur le vif sentiment de ses crimes, de ses souffrances, et du châtiment qu'il s'inflige à lui-même : rien, ni la pitié des ministres du ciel, ni les prières, ni la pénitence, ni un visage contrit, ni le jeûne, ni les transes, ni les tortures de ce désespoir profond qui nous poursuit par le remords, sans nous faire peur de l'enfer, mais qui suffirait lui seul pour faire un enfer du ciel. Il n'est point de tourment à venir qui puisse exercer une pareille justice sur celui qui se condamne et se punit lui-même.

L'ABBÉ. — Ces sentiments sont louables ; car ils feront place un jour à une espérance plus douce. Vous oserez regarder avec une tendre confiance l'heureux séjour qui est ouvert à tous ceux qui le cherchent, quelles qu'aient été leurs erreurs sur la terre ; mais, pour expier ces erreurs, il faut commencer par en sen-

tir la nécessité. Poursuivez, comte Manfred... Tout ce que notre foi peut vous apprendre vous sera enseigné, et vous serez lavé de tout ce dont nous pourrons vous absoudre.

MANFRED. — Lorsque le sixième empereur de Rome vit arriver sa dernière heure, victime d'une blessure qu'il s'était faite de sa propre main pour éviter la honte du supplice que lui préparait un sénat jadis son esclave, un soldat, ému en apparence d'une généreuse pitié, voulut étancher avec sa robe le sang de son empereur : le Romain expirant le repousse, et lui dit avec un regard qui exprimait encore son ancienne puissance : Il est trop tard !... Est-ce là ta fidélité ?

L'ABBÉ. — Que voulez-vous dire ?

MANFRED. — Je réponds comme lui : Il est trop tard.

L'ABBÉ. — Il ne peut jamais l'être pour vous réconcilier avec votre âme et réconcilier votre âme avec Dieu. N'avez-vous plus d'espérance ? J'en suis surpris : ceux même qui désespèrent du ciel se créent sur la terre quelque vague fantôme qui est pour eux la faible branche à laquelle le malheureux qui se noie cherche encore à s'attacher.

MANFRED. — Ah ! mon père, moi aussi, dans ma jeunesse, j'ai eu de ces illusions terrestres et de ces nobles aspirations ! J'aurais voulu alors m'emparer de l'âme des hommes, être le phare des nations ; j'aurais voulu m'élever, je ne savais où... et pour retomber peut-être, mais pour retomber comme la cataracte des montagnes, précipitée de la cime orgueilleuse des rochers, et accumulant une onde souterraine dans les profondeurs d'un abîme, mais qui, puissante et redoutable encore, remonte sans cesse jusqu'aux cieux en colonnes de vapeurs transformées en nuées pluvieuses.

Ce temps n'est plus ; mes pensées s'étaient abusées elles-mêmes.

L'ABBÉ. — Et pourquoi ?

MANFRED. — Je ne pouvais dompter ma nature ; car, pour commander un jour, il faut d'abord obéir, flatter et demander, épier les occasions, se multiplier pour être partout, et se faire une habitude de trahir la vérité : voilà comment on parvient à dominer les esprits lâches et rampants, et tels sont ceux de la masse des hommes. Je dédaignai de faire partie d'un troupeau de loups, quand même c'eût été pour le guider. Le lion est seul ; je suis comme le lion.

L'ABBÉ. — Et pourquoi ne pas vivre et agir comme les autres hommes ?

MANFRED. — Parce que ma nature avait l'homme en aversion. Cependant je n'étais pas cruel. J'aurais voulu trouver une solitude, mais non pas la former moi-même ; je voulais être comme le sauvage simoun qui n'habite que le désert, et dont le souffle dévorant ne bouleverse qu'une mer de sables arides où sa fureur n'est funeste à aucun arbrisseau : il ne cherche point la demeure des hommes ; mais il est fatal à ceux qui viennent le braver. Tel a été le cours de ma vie ; il s'est trouvé sur mon passage des objets qui ne sont plus.

L'ABBÉ. — Je commence à craindre que ma pitié et mon ministère ne puissent vous être utiles. Si jeune encore... il m'en coûte de...

MANFRED. — Regardez-moi ; il est des mortels sur la terre qui deviennent vieux dans leur jeunesse, et qui meurent avant d'être à l'été de leur vie, sans avoir cherché la mort dans les combats. Les uns sont les victimes du plaisir, les autres de l'étude, ceux-ci du travail, ceux-là de l'ennui. Il en est qui périssent de

maladie, de démence, ou enfin des peines de cœur, et cette dernière maladie, prenant toutes les formes et tous les noms, cause plus de morts qu'il n'y en a d'inscrites dans le livre du destin[1]. Regardez-moi ; car il n'est aucune de ces choses que je n'aie connue, et il suffit d'une seule pour terminer la vie d'un homme. Ne vous étonnez donc plus de ce que je suis ; mais soyez plutôt surpris que j'aie jamais existé, et que je sois encore sur la terre.

L'ABBÉ. — Daignez cependant m'entendre.

MANFRED vivement. — Vieillard, je respecte ton ministère et je révère tes cheveux blancs : je crois que tes intentions sont pieuses ; mais c'est vainement. Ne me suppose pas d'une crédulité facile : c'est par égard pour toi que j'évite un plus long entretien. Adieu. (Manfred sort.)

L'ABBÉ. — Cet homme aurait pu être une noble créature. Tel qu'il est, c'est un chaos digne d'être admiré, un mélange de lumière et de ténèbres, de génie et de poussière, de passions et de pensées généreuses qui, dans leur confusion et leurs désordres, restent dans l'inaction, ou menacent de tout détruire. L'énergie de ce caractère était digne d'animer des éléments mieux combinés. Il va périr, et je voudrais le sauver. Faisons une seconde tentative ; une âme comme la sienne mérite bien d'être gagnée au ciel. Mon devoir me commande de tout oser pour le bien ; je le suivrai, mais avec prudence. (L'abbé sort.)

[1] Manfred veut dire qu'il y a une espèce de mort morale indépendante de la mort physique. Lord Byron s'appelle lui-même ailleurs une ruine vivante. A. P.

SCÈNE II

(Un autre appartement.)

MANFRED et HERMAN.

HERMAN. — Seigneur, vous m'avez ordonné de venir vous trouver au coucher du soleil : le voilà qui s'éclipse derrière la montagne.

MANFRED. — Eh bien! je vais le contempler. (Manfred s'avance vers la fenêtre de l'appartement.) Astre glorieux, adoré dans l'enfance du monde par cette race d'hommes robustes, ces géants nés des amours des anges avec un sexe qui, plus beau qu'eux-mêmes, fit tomber dans le péché ces esprits égarés, bannis à jamais du ciel[1]; astre glorieux, tu fus adoré comme le dieu du monde, avant que le mystère de la création fût révélé ; chef-d'œuvre du Tout-Puissant, c'est toi qui réjouis le premier le cœur des bergers chaldéens sur la cime de leurs montagnes, et la reconnaissance leur inspira bientôt les hommages qu'ils t'adressèrent; divinité matérielle, tu es l'image du grand inconnu qui t'a choisi pour son ombre ; roi des astres, et centre de mille constellations, c'est à toi que la terre doit sa durée ; père des saisons, roi des climats et des hommes, les inspirations de nos cœurs, comme les traits de nos visages, sont sous l'influence de tes rayons. Rien n'égale la pompe de ton lever, de ton cours et de ton coucher. Adieu : je ne te verrai

[1] Les fils de Dieu virent les filles des hommes et les trouvèrent belles, etc. Il y avait en ce temps-là des géants sur la terre, et lorsque les fils de Dieu eurent connu les filles des hommes et qu'ils eurent des enfants, ces mêmes enfants devinrent des hommes puissants et des hommes de renom.

(GENÈSE, chap. VI, versets 2 et 3.)

plus : mon premier regard d'amour et d'admiration fut pour toi ; reçois aussi le dernier : tu n'éclaireras jamais un mortel à qui le don de ta lumière et de ta douce chaleur ait été plus fatal qu'à moi.

Il a disparu... je vais le suivre. (Manfred sort.)

SCÈNE III

(D'un côté on aperçoit des montagnes, et de l'autre le château de Manfred, une tour avec une terrasse. La nuit commence.)

HERMAN, MANUEL, et autres domestiques de Manfred.

HERMAN. — Il est bien étrange que, depuis plusieurs années, le comte Manfred ait passé toutes les nuits à veiller sans témoins dans cette tour. J'y ai pénétré ; nous en connaissons tous l'intérieur ; mais rien de ce qu'elle contient n'a pu nous apprendre ce qu'y fait notre maître. Il est vrai qu'il y a une chambre où personne de nous n'est entré ; je donnerais tout ce que je possède pour le surprendre au milieu de ses mystères.

MANUEL. — Ce ne pourrait être sans danger ; contente-toi de ce que tu sais déjà.

HERMAN. — Ah ! Manuel, tu as la sagesse et la discrétion d'un vieillard ; mais tu pourrais nous en apprendre beaucoup. Depuis quand habites-tu ce château ?

MANUEL. — J'y ai vu naître le comte Manfred ; je servais déjà son père auquel il ressemble si peu.

HERMAN. — On en peut dire autant de beaucoup de fils ; mais en quoi le comte Sigismond différait-il tant du sien ?

MANUEL. — Je ne parle point des traits du visage, mais du cœur et du genre de vie. Le comte Sigismond était fier, mais gai et franc : il aimait la guerre et la table, il ne se plaisait guère avec les livres et dans la

solitude, il ne faisait point des nuits un temps de sombres veilles, les siennes étaient consacrées aux festins et aux réjouissances. On ne le voyait point errer sur les montagnes, ou dans les forêts, comme un loup sauvage ; il ne fuyait pas les hommes et leurs plaisirs.

HERMAN. — Ma foi ! vivent ces temps heureux! que je voudrais voir la gaieté visiter de nouveau ces antiques murailles ! elles semblent l'avoir complétement oubliée.

MANUEL. — Il faudrait d'abord que ce château changeât de maître. Ah ! j'y ai vu des choses bien étranges, Herman !

HERMAN. — Eh bien! daigne te confier à moi ; raconte-m'en quelques-unes pour passer le temps ; je t'ai entendu parler vaguement de ce qui arriva jadis ici auprès de cette même tour.

MANUEL. — C'était un soir, je me le rappelle, à l'heure du crépuscule, un soir semblable à celui-ci ; un nuage rougeâtre, comme celui que nous voyons, couronnait le sommet d'Eigher ; et c'est peut-être le même nuage... le vent était faible et orageux, la lune commençait à luire sur le manteau de neige qui couvre les montagnes ; le comte Manfred était, comme à présent, dans sa tour : qu'y faisait-il? nous l'ignorions ; mais il y avait avec lui la seule compagne de ses promenades solitaires et de ses veilles ; le seul de tous les êtres vivants qu'il parût aimer ; les liens du sang lui en faisaient, il est vrai, un devoir ; Astarté, c'était sa... Qui va là?

L'ABBÉ DE SAINT-MAURICE entre. — Où est votre maître ?

HERMAN. — Il est dans cette tour.

L'ABBÉ. — Il faut que je lui parle.

HERMAN. — C'est impossible ; il est seul, et il nous est bien défendu d'introduire personne.

L'ABBÉ. — Je prends tout sur moi... Il faut que je le voie.

HERMAN. — Ne l'avez-vous pas déjà vu ce soir?

L'ABBÉ. — Herman! je te l'ordonne, va frapper à la porte et prévenir le comte de ma visite.

HERMAN. — Nous n'osons.

L'ABBÉ. — Eh bien! j'irai m'annoncer moi-même.

MANUEL. — Mon révérend père, arrêtez, je vous prie.

L'ABBÉ. — Pourquoi?

MANUEL. — Attendez un moment, je m'expliquerai dans un autre lieu. (Ils sortent.)

SCÈNE IV

(L'intérieur de la tour.)

MANFRED, seul. — Les étoiles se rangent en ordre dans le firmament; la lune se montre sur le sommet des montagnes couronnées de neige : admirable tableau! je sens que j'aime encore la nature, car l'aspect de la nuit m'est plus familier que celui des hommes : c est dans ses ténèbres silencieuses et solitaires, sous la voûte étoilée des cieux, que j'appris le langage d'un autre univers.

Je me rappelle que, lorsque je voyageais au temps de ma jeunesse, ce fut pendant une nuit semblable que je me trouvai dans l'enceinte du Colysée, au milieu de tout ce qui reste de plus grand de la ville de Romulus. Le feuillage des arbres qui croissent sur les arches renversées semblait voilé par les ombres, et les étoiles brillaient à travers les fentes des ruines. Dans le lointain les aboiements des chiens retentissaient au delà du Tibre; plus près de moi, le cri lugubre des hiboux s'échappait du palais des Césars, et le vent m'apportait les sons mourants du chant nocturne des sentinelles. Du côté de la brèche que le temps a faite au cirque,

les cyprès bornaient l'horizon et n'étaient qu'à la portée d'un trait. Dans ces mêmes lieux qui furent la demeure des Césars, et qu'habitent aujourd'hui les oiseaux de nuit à la voix sinistre, des arbres s'élèvent sur les murailles démolies ; leurs racines s'entrelacent sous le foyer impérial, et le lierre rampant usurpe le terrain destiné à nourrir le laurier ; mais le cirque sanglant des gladiateurs est encore debout, ruine noble et imposante, tandis que les palais de marbre de César et d'Auguste ne laissent sur la terre que des décombres ignorés. Tu éclairais de tes rayons l'ancienne reine du monde, astre paisible des nuits ; tu laissais tomber une lumière pâle et mélancolique qui adoucissait l'aspect austère et douloureux de ses antiques débris, et comblait en quelque sorte le vide des siècles. Tout ce qui subsiste encore de grand et de beau empruntait de toi un nouvel éclat, et ce qui ne l'est plus semblait rendu à son ancienne splendeur : tout dans ces lieux inspira mon enthousiasme, et mon cœur ému adora en silence les grands hommes d'autrefois. Je crus voir tous ces héros qui ne sont plus, tous ces souverains couronnés qui gouvernent encore nos âmes du fond de leurs tombeaux...

C'était une nuit semblable à celle-ci. Chose étrange que je me la rappelle en ce moment ! mais j'ai éprouvé plusieurs fois que nos pensées s'égarent loin de nous, au moment où nous voudrions les recueillir dans une méditation solitaire. (L'abbé de Saint-Maurice entre.)

L'ABBÉ. — Je dois vous demander encore pardon de cette seconde visite ; mais daignez ne point vous offenser de l'indiscrète importunité de mon zèle. Je prends volontiers pour moi ce qu'il y a de coupable ; que ce qu'il peut y avoir de bon puisse éclairer votre esprit ! que ne puis-je dire à votre cœur ! Si je parvenais à le

toucher par mes exhortations et mes prières, je ramènerais dans la bonne voie un noble cœur qui est égaré, mais qui n'est pas encore perdu.

MANFRED. — Tu ne me connais pas. Mes jours sont comptés, et mes actions sont écrites dans le livre du ciel. Retire-toi : ton séjour ici te serait fatal ; retire-toi.

L'ABBÉ. — Est-ce une menace que vous m'adressez?

MANFRED. — Moi ! non. Je t'avertis simplement qu'il y a du danger pour toi, et je voudrais pouvoir t'en préserver.

L'ABBÉ. — Que voulez-vous dire?

MANFRED. — Regarde ; ne vois-tu rien?

L'ABBÉ. — Rien.

MANFRED. — Regarde bien, te dis-je, et sans trembler. Maintenant que vois-tu ?

L'ABBÉ. — Je vois ce qui serait bien capable de me faire trembler ; mais je ne crains rien. Je vois un spectre sombre et terrible, qui sort de la terre comme une divinité infernale. Son front est voilé d'un noir manteau, et son corps semble enveloppé dans des nuages sinistres ; il est entre vous et moi, mais je ne le crains pas.

MANFRED. — Tu n'as rien à craindre, il est vrai ; mais son aspect peut paralyser tes membres chargés d'années. Je te le répète, retire-toi.

L'ABBÉ. — Et moi, je répète que je ne me retirerai pas que je n'aie fait disparaître ce spectre... Que fait-il ici ?

MANFRED. — Je l'ignore : je ne l'ai point appelé ; il est venu de lui-même.

L'ABBÉ. — Hélas ! homme perdu ! quelles communications avez-vous avec de semblables hôtes? Je tremble pour vous : pourquoi vous regarde-t-il et le regardez-

vous ? Ah ! le voilà qui découvre son visage; les cicatrices de la foudre vengeresse sont gravées sur son front; dans ses yeux brille l'immortalité de l'enfer. Loin d'ici...

MANFRED, à l'Esprit. — Quelle est ta mission?

L'ESPRIT. — Viens.

L'ABBÉ. — Qui es-tu, Esprit inconnu? parle, réponds !

L'ESPRIT. — Le génie de cet homme. (A Manfred.) Viens, il est temps.

MANFRED. — Je suis prêt à tout; mais je ne reconnais point le pouvoir qui m'appelle; qui t'envoie ici?

L'ESPRIT. — Tu le sauras plus tard. Viens ! viens !

MANFRED. — J'ai commandé à des êtres d'une essence supérieure à la tienne; j'ai résisté à tes maîtres : éloigne-toi de ces liéux.

L'ESPRIT. — Mortel ! ton heure est arrivée. Viens, te dis-je.

MANFRED. — Mon heure est arrivée, je le sais ; mais ce n'est pas à un être tel que toi que je rendrai mon âme.

L'ESPRIT. — J'appellerai donc mes frères?... Paraissez ! (Les autres Esprits paraissent.)

L'ABBÉ. — Éloignez-vous, maudits; fuyez, vous dis-je; vous êtes sans pouvoir aux lieux où la piété se trouve. Fuyez, je vous l'ordonne, au nom de...

L'ESPRIT. — Vieillard, nous connaissons notre mission et ton ministère; ne perds pas tes paroles sacrées, elles seraient vaines. Cet homme est condamné. Pour la dernière fois, je le somme de venir.

MANFRED. — Je vous défie tous ; quoique je sente mon âme qui m'échappe, je vous défie tous. Je ne vous suivrai point tant qu'il me restera assez de force pour lutter même contre les démons; si vous voulez m'enlever de ces lieux, vous ne m'en arracherez que membre par membre.

L'ESPRIT. — Mortel rebelle ! est-tu bien ce magicien qui osa s'élancer dans le monde invisible et devenir presque notre égal? est-ce bien toi qui tiens si fortement à une vie qui t'a été si funeste?

MANFRED. — Esprit imposteur, tu mens. La dernière heure de ma vie a sonné, je le sais, et je ne voudrais pas en racheter un instant. Ce n'est pas contre la mort que je lutte, c'est contre toi et les anges de ton cortége... Ce ne fut point un pacte avec toi et les tiens qui m'acquit un pouvoir surnaturel; ce fut ma science supérieure, mes privations, mon audace, mes longues veilles, ma force d'âme et mon habileté dans les secrets de ces anciens temps où la terre voyait les hommes et les Esprits marcher de pair, et ignorer d'injustes priviléges. Je suis fort de ma propre force; je vous défie et je vous méprise.

L'ESPRIT. — Tes crimes ont fait de toi...

MANFRED. — Que te font mes crimes? Seront-ils punis par d'autres crimes ou par de plus grands criminels? Replonge-toi dans ton enfer; tu n'as aucun pouvoir sur moi : je sais que tu ne me posséderas jamais. Ce que j'ai fait est fait; je porte dans mon sein une torture à laquelle la tienne n'ajoutera rien; une âme immortelle se récompense ou se punit elle-même; indépendante des lieux et des temps, elle porte en elle la source et le terme de ses maux; une fois dépouillée de son enveloppe mortelle, son sens intime n'emprunte aucune couleur aux vagues objets qui l'entourent; mais elle est absorbée dans la souffrance ou le bonheur qui naissent de la conscience de ses crimes ou de ses vertus. Tu n'as pu me tromper ni me tenter un instant: pourquoi viens-tu chercher une proie qui ne t'appartiendra jamais? Je me suis perdu moi-même, je serai mon propre bourreau. (A tous.) Fuyez, impuissants dé-

mons; la main de la mort est sur moi, mais non la vôtre. (Les démons disparaissent.)

L'ABBÉ. — Hélas! comme votre front pâlit! vos lèvres se décolorent, votre cœur est oppressé, et vos accents s'échappent avec un son rauque de votre sein haletant. Adressez vos prières au ciel, priez du moins par la pensée... mais ne mourez point ainsi.

MANFRED. — C'en est fait, mes yeux ne peuvent plus te voir; tout vacille autour de moi, et la terre semble prête à s'affaisser sous mes pas. Adieu, mon père; donne-moi la main.

L'ABBÉ. — Elle est froide... son cœur l'est aussi... Une seule prière... Hélas! que va-t-il devenir?

MANFRED. — Vieillard, il n'est pas si difficile de mourir! (Il expire.)

L'ABBÉ. — Il n'est plus; son âme a pris son essor: où ira-t-elle?... je crains d'y penser... Il n'est plus...

FIN DE MANFRED.

LA

MÉTAMORPHOSE DU BOSSU

POEME DRAMATIQUE [1]

The deformed transformed,
a drama.

[1] Ce drame, commencé à Pise en 1821, ne fut publié qu'en janvier 1824.

AVERTISSEMENT

Cette production est fondée sur le Faust du grand Goëthe, et sur un roman appelé *les Trois Frères*, publié depuis longtemps, et où M. G. Lewis prit le sujet de son Démon des Bois (*Wood Demon*).

Cette publication ne contient que les deux premieres parties et le chœur du début de la troisième. Le reste peut-être paraîtra plus tard.

PERSONNAGES.

Hommes.

L'INCONNU, nommé ensuite César.
ARNOLD.
BOURBON.
PHILIBERT.
CELLINI.

Femmes.

BERTHE.
OLYMPIE.

Esprits, soldats, citoyens de Rome, prêtres, paysans, etc., etc., etc.

LA

MÉTAMORPHOSE DU BOSSU

POEME DRAMATIQUE

PREMIÈRE PARTIE

SCÈNE PREMIÈRE

(Une forêt.)

ARNOLD entre avec sa mère BERTHE.

BERTHE. — Va-t'en, bossu.

ARNOLD. — Je suis né comme cela, ma mère!

BERTHE. — Va-t'en, incube! cauchemar! seul avorton entre sept frères.

ARNOLD. — Plût au ciel qu'ayant été en effet un avorton, je n'eusse jamais vu le jour!

BERTHE. Oui, plût au ciel! mais puisque tu l'as vu, — va-t'en, — va, et fais de ton mieux. Tes épaules peuvent porter leur fardeau, elles sont plus hautes si elles ne sont pas aussi larges que celles des autres.

ARNOLD. — Elles *portent* leur fardeau! mais mon cœur! soutiendra-t-il celui dont vous l'accablez, ô ma mère! Je vous aime, ou du moins je vous aimais. Vous seule dans la nature, vous pouvez aimer un être tel que moi! — Vous m'avez nourri, ne me tuez pas.

BERTHE. — Oui, — je t'ai nourri, parce que tu étais mon premier-né et que j'ignorais si j'enfanterais un

second fils qui ne te ressemblerait pas, caprice monstrueux de la nature ! Mais va-t'en ramasser du bois.

ARNOLD. — J'y vais; mais quand je le rapporterai, parlez-moi avec douceur. Parce que mes frères sont si beaux, si forts, et aussi agiles que le gibier qu'ils poursuivent, ne me repoussez pas avec dédain : nous avons tous sucé le même lait.

BERTHE. — Oui, tu as fait comme le hérisson qui vient pendant la nuit teter la mère du jeune taureau dont la laitière trouve le lendemain matin les mamelles taries et malades. N'appelle pas mes autres enfants tes frères, ne m'appelle pas ta mère; car, si je t'ai enfanté, j'ai été trompée comme les poules qui, couvant des œufs changés, font éclore des serpents. Va, vilain enfant, va.

(Berthe sort.)

ARNOLD, seul. — O ma mère ! — Elle est partie, et je dois lui obéir ! — Ah ! je le ferais bien volontiers et je ne me plaindrais pas si je pouvais espérer seulement un mot de douceur pour prix de ma peine ! Que faire ? Arnold se met à couper du bois; mais il se blesse à la main.) Voilà mon ouvrage d'aujourd'hui terminé ! maudit soit ce sang qui coule si vite; car maintenant une double malédiction sera ma récompense à la maison. — Quelle maison ? Je n'ai pas de maison, pas de famille, — pas d'espèce, — autrement fait que les autres créatures, et condamné à ne partager ni leurs plaisirs ni leurs jeux. Faut-il donc que mon sang coule comme le leur ! Oh ! si chaque goutte qui tombe à terre y faisait naître un serpent pour les blesser de son dard comme elles m'ont blessé ! Ah ! si le démon à qui elles me comparent voulait secourir son image ! Si je partage sa laideur, pourquoi pas son pouvoir ? Serait-ce parce que je n'ai pas son endurcissement ? Ah ! sans doute un mot tendre de celle qui m'engendra me réconcilierait avec

mon aspect abhorré. Je vais rafraîchir ma blessure. (Arnold s'approche des bords d'un ruisseau et se baisse pour y plonger la main ; il tressaille et recule.) Ils ont raison, et ce miroir de la nature me fait voir tel qu'elle m'a fait. Je ne veux plus regarder ce que j'en ai vu, et j'ose à peine y penser. Hideuse créature que je suis ! les ondes elles-mêmes semblaient me railler en me montrant mon image affreuse, — semblable à un démon placé dans la source pour faire peur aux troupeaux altérés. (Il garde un moment le silence.) Et continuerai-je à vivre, vrai fardeau pour la terre et pour moi-même, faisant la honte de ceux qui m'ont mis au jour ? Puisque ce sang coule avec tant d'abondance d'une égratignure, j'essayerai de lui ouvrir une plus large issue pour le faire échapper jusqu'à la dernière goutte de mes veines, avec tous mes maux. Avec lui je rendrai à jamais à la terre ce corps odieux composé de ses atomes ; je le réunirai à ses éléments pour prendre la forme de n'importe quel reptile, pourvu que ce ne soit pas la mienne, et pour servir de pâture à un monde de nouveaux vermisseaux ! Ce fer, — voyons s'il tranchera cette vile existence, comme il a séparé la branche encore verte du chêne. (Arnold place son couteau dans la terre, la pointe en l'air.) Le voilà placé, je puis me précipiter sur sa pointe ! mais encore un dernier regard à ce beau jour qui ne voit rien de difforme comme moi, et à ce soleil bienfaisant qui m'a en vain réchauffé de ses rayons. Les oiseaux ! — comme ils chantent gaiement ! Qu'ils chantent ! je ne veux pas être plaint ; que leurs accords les plus joyeux soient le chant de mort d'Arnold, les feuilles tombées son monument, le murmure de la source voisine sa seule élégie ! que ce fer me perce à cette heure. — Je me précipite sur lui. (Comme Arnold va se jeter sur le couteau, son regard est tout à coup arrêté par la source qui semble agitée.) L'onde

se meut sans qu'aucun vent souffle, mais l'ondulation d'un ruisseau changerait-elle ma résolution? Non. — Cependant l'onde s'agite encore, comme par l'impulsion que lui donnerait quelque pouvoir secret du monde souterrain! Que vois-je? une vapeur, rien de plus.

(Un nuage s'élève de la source. Arnold le contemple; le nuage s'évanouit, et un homme noir de grande taille paraît.

ARNOLD. — Que veux-tu? parle, Esprit ou homme!

L'INCONNU. — Puisque l'homme est à la fois l'un et l'autre, pourquoi ne pas te contenter de ce dernier nom?

ARNOLD. — Votre forme est celle de l'homme, cependant vous pouriez être le diable.

L'INCONNU. — Il y a tant d'hommes qui sont ce qu'on appelle ou ce qu'on croit être le diable, que tu peux me classer avec l'un ou l'autre sans leur faire beaucoup de tort. — Mais voyons, tu veux te tuer; achève.

ARNOLD. — Vous m'avez interrompu.

L'INCONNU. — Quelle résolution que celle qui peut être interrompue! Si je suis le diable, comme tu le supposes, un suicide te donnait à moi pour toujours en un moment, et cependant mon apparition te sauve.

ARNOLD. — Je n'ai pas dit que vous étiez le démon, mais que votre aspect était semblable au sien.

L'INCONNU. — Si tu ne le fréquentes pas (et tu ne me sembles guère accoutumé à une si haute société), tu ne peux dire comment il paraît; et quant à son aspect, regarde-toi dans cette onde, ensuite tourne les yeux sur moi, et dis toi-même lequel de nous deux a plus de ressemblance avec la forme que le vulgaire grossier donne à l'être au pied fourchu [1] qui cause la terreur.

[1] On appelle vulgairement, en Angleterre, le démon Pied-Fourchu, *Cloven foot.* A. P.

ARNOLD. — Oseriez-vous me faire un reproche ironique de ma laideur naturelle?

L'INCONNU. — Si je reprochais au buffle un pied aussi fourchu que le tien ou à l'agile dromadaire ta bosse sublime, ces animaux s'applaudiraient du compliment, et cependant l'un et l'autre sont plus agiles, plus robustes, plus actifs et plus patients que toi et tous les êtres les plus fiers et les plus beaux de ta race. Ta forme est dans la nature; seulement la nature s'est trompée dans ses largesses en donnant à un homme les présents destinés à d'autres créatures.

ARNOLD. — Donne-moi donc la force d'un buffle, quand d'un pied dédaigneux il fait voler la poussière à l'approche de son ennemi, ou donne-moi la longue patience et l'agilité du dromadaire, vaisseau du désert [1], et je supporterai avec résignation ton infernal sarcasme.

L'INCONNU. — Je le veux bien.

ARNOLD, avec respect. — Tu le peux ?

L'INCONNU. — Peut-être ! veux-tu quelque chose de plus ?

ARNOLD. — Tu te moques de moi.

L'INCONNU. — Point du tout. Pourquoi me moquerais-je de celui dont tout le monde se moque ? Ce serait une pauvre plaisanterie, il me semble. Je te parle le langage des hommes (puisque tu ne peux encore entendre le mien) ; le forestier ne chasse pas le malheureux lapin, mais bien le sanglier, le loup, ou le lion, abandonnant le misérable gibier aux petits bourgeois qui quittent, une fois l'année, l'enceinte de leurs murailles pour servir sur leur table cette pièce digne des

[1] Nom oriental du chameau et du dromadaire. A. P.

valets. Les derniers des hommes te raillent ; — mais je me ris des plus puissants.

ARNOLD. — Ne perds donc pas ton temps avec moi, je ne te cherchais pas.

L'INCONNU. — Ta pensée n'était pas éloignée de moi. Ne me renvoie pas. Je ne suis pas si facilement rappelé pour rendre service.

ARNOLD. — Que feras-tu pour moi ?

L'INCONNU. — Je changerai de forme avec toi, si tu veux, puisque la tienne t'est si odieuse, ou je te donnerai la forme que tu désireras.

ARNOLD. — Oh ! bien certainement tu es le démon, car nul autre que lui ne se chargerait volontiers de ma laideur.

L'INCONNU. — Je te montrerai les formes les plus belles que le monde ait jamais vues, et tu choisiras.

ARNOLD. — A quelles conditions ?

L'INCONNU. — Voilà une question ! Il y a une heure que tu aurais donné ton âme pour être comme les autres hommes, et maintenant tu hésites quand tu peux revêtir la forme des héros.

ARNOLD. — Non, je ne veux ni ne dois compromettre mon âme.

L'INCONNU. — Quelle âme digne de ce nom habiterait une pareille carcasse ?

ARNOLD. — Une âme ambitieuse, quel que soit le corps où elle est injustement forcée d'habiter. Mais quel est ton pacte ? faut-il le signer avec du sang ?

L'INCONNU. — Pas avec le tien.

ARNOLD. — Avec quel sang donc ?

L'INCONNU. — Nous en parlerons ensuite. Mais je serai modéré avec toi, car je reconnais en ton âme de grandes choses. Tu n'auras d'autre engagement que

ta propre volonté, point d'autre contrat que tes actions. Es-tu content ?

ARNOLD. — Je te prends au mot.

L'INCONNU. — Eh bien, commençons. (L'Inconnu s'approche de l'eau, et puis se tourne vers Arnold.) Un peu de ton sang.

ARNOLD. — Pour quoi faire ?

L'INCONNU. — Pour le mêler avec la partie magique de l'eau et rendre le charme efficace.

ARNOLD lui tend son bras blessé. — Prends-le tout.

L'INCONNU. — Pas à présent ; quelques gouttes vont me suffire. (L'Inconnu prend un peu du sang d'Arnold dans sa main et le jette dans la source.)

« [1] Ombres de la beauté, ombres de la puissance, « venez, obéissez. — Voici le moment. Dociles et « soumises, sortez du fond de cette source, comme le « géant, enfant des nuages, franchit la montagne de « Hartz [2]. Venez telles que vous étiez, afin que nous « puissions contempler au grand jour le modèle de la « forme que je composerai ; apparaissez brillantes « comme l'iris quand son cercle embrasse l'horizon. » — Tel est son désir (Il montre Arnold.), tels sont mes ordres ! Esprits héroïques, esprits revêtus jadis de la forme du stoïcien, du sophiste, ou de celle de tous les vainqueurs, depuis l'enfant de la Macédoine jusqu'à tous ces guerriers romains, nés pour détruire, — ombres de la beauté, ombres de la puissance, obéissez, venez, voici l'heure ! (Divers fantômes s'élèvent du fond des eaux, et passent tour à tour devant l'inconnu et devant Arnold.)

ARNOLD. — Que vois-je ?

L'INCONNU. — Le Romain aux yeux d'aigle qui ne vit jamais son vainqueur, qui ne foula jamais une contrée

[1] Chant lyrique dans le texte. A. P.

[2] Superstition allemande bien connue. Ombre gigantesque produite par réflexion. A. P.

qu'il ne soumît aux lois de Rome, tandis que Rome devint soumise à lui et à tous ceux qui n'héritèrent que de son nom.

ARNOLD. — Le fantôme est chauve! je demande la beauté. Si pourtant je pouvais avoir sa gloire avec ses imperfections!

L'INCONNU. — Son front fut plus riche en lauriers qu'en cheveux! tu vois son aspect. — Choisis ou refuse. Je ne puis te promettre que sa forme! sa gloire sera longtemps enviée par les guerriers.

ARNOLD. — Je veux porter aussi les armes, mais non comme un faux César. Laissons-le; — son corps peut être beau, mais il ne me convient pas.

L'INCONNU. — En ce cas tu es plus difficile que la sœur de Caton, que la mère de Brutus, ou que Cléopâtre à l'âge de seize ans, — âge auquel l'amour n'est pas moins dans les yeux que dans le cœur! Mais soit; — fantôme, pars. (Le fantôme de Jules César disparaît.)

ARNOLD. — Se peut-il que l'homme qui ébranla le monde ait passé et n'ait pas laissé de traces!

L'INCONNU. — Tu te trompes! il a laissé bien assez de tombeaux, de douleurs, et de gloire, pour sa mémoire! mais quant à son ombre, elle n'est pas plus que la tienne, si ce n'est un peu plus haute et plus droite. En voici un autre. (Un deuxième fantôme paraît).

ARNOLD. — Quel est celui-ci?

L'INCONNU. — Il fut le plus beau et le plus brave des Athéniens. Regarde-le bien.

ARNOLD. — Il est plus gracieux et plus beau que l'autre.

L'INCONNU. — Tel fut le fils de Clinias à la chevelure bouclée. — Veux-tu adopter sa forme!

ARNOLD. — Plût au ciel que e fusse né semblable à

lui ! mais, puisque j'ai le choix, — voyons encore. (L'ombre d'Alcibiade disparaît).

L'INCONNU. — Regarde celle-ci.

ARNOLD. — Quoi ! ce satyre de petite taille, basané, aux yeux ronds, avec son nez de Silène et ses pieds de travers ! J'aime mieux rester ce que je suis.

L'INCONNU. — Ce fut pourtant la perfection terrestre de toutes les beautés morales, la personnification de toutes les vertus ; mais tu le repousses.

ARNOLD. — Si avec sa laideur j'acquérais ce qui la faisait oublier, à la bonne heure.

L'INCONNU. — Je ne puis te le promettre ; mais tu peux essayer et trouver la chose plus facile avec cette forme ou la tienne.

ARNOLD. — Non. Je ne suis pas né pour la philosophie, quoique j'aie tout ce qui la rend nécessaire. Qu'il parte.

L'INCONNU. — Évanouis-toi, buveur de ciguë. (L'ombre de Socrate disparaît ; une autre lui succède.)

ARNOLD. — Quel est celui-ci, dont le large front, la barbe frisée, et le mâle aspect, rappellent Hercule, si ce n'est que son œil joyeux appartiendrait plutôt à Bacchus qu'au vainqueur des enfers, qu'on nous représente appuyé d'un air triste sur sa redoutable massue, comme s'il regrettait sa victoire sur d'indignes ennemis ?

L'INCONNU. — C'est celui qui perdit l'ancien monde pour l'amour.

ARNOLD. — Je ne puis le blâmer, puisque j'ai risqué mon âme parce que je suis repoussé par ce qu'il préféra à l'empire du monde.

L'INCONNU. — En faveur de cette analogie, veux-tu revêtir ses traits ?

ARNOLD. — Non. Tu m'as laissé le choix ; je veux être difficile, ne serait-ce que pour voir ces héros que

je n'aurais jamais pu voir sur cette rive du sombre fleuve de l'éternité.

L'INCONNU. — Va-t'en, triumvir ! ta Cléopâtre t'attend. (L'ombre d'Antoine disparaît ; une autre se montre.)

ARNOLD. — Quel est celui-ci, qui a vraiment l'air d'un demi-dieu, brillant de fraîcheur, avec sa chevelure blonde, et sa taille qui, si elle n'est pas au-dessus de celle d'un mortel, est céleste par cette grâce dont ce héros se pare comme le soleil de ses rayons ? — C'est un charme qui est à lui, et qui n'est pourtant que l'éclatante émanation de quelque chose de plus noble encore. N'a-t-il jamais été que simple mortel ?

L'INCONNU. — Que la terre te réponde si elle a conservé un seul atome de lui, ou même de l'or plus solide qui composait son urne.

ARNOLD. — Qui fut cet homme, gloire de son espèce?

L'INCONNU. — La honte de la Grèce pendant la paix, son foudre de guerre dans les combats, Démétrius, surnommé le Macédonien et le Preneur de villes.

ARNOLD. — Encore une ombre.

L'INCONNU, s'adressant à l'ombre. — Va-t'en dans les bras de Lamia. (L'ombre de Démétrius Poliorcète s'évanouit ; une autre vient.) Je t'en trouverai à ton gré, n'aie pas peur, mon bossu ! Si les ombres de ce qui a existé ne satisfont pas ton goût délicat, j'animerai le marbre idéal jusqu'à ce que ton âme soit réconciliée avec sa nouvelle enveloppe.

ARNOLD. — Mon choix est fait. Voilà celui qui me plaît.

L'INCONNU. — Je dois louer ton goût. Tu vois devant toi le fils divin de Thétis et de Pélée, avec ses longs et beaux cheveux voués au dieu Sperchius, et semblables aux flots que le riche Pactole roulait sur des sables d'or quand la brise les faisait onduler. Tu le

vois tel qu'il était auprès de Polyxène, conduit à l'autel par un amour approuvé, contemplant sa femme troyenne avec un remords causé par le trépas d'Hector et les pleurs de Priam, et mêlé au sentiment profond de sa tendresse pour la timide vierge dont la main tremblait dans celle du meurtrier de son frère. Regarde-le tel que la Grèce le vit pour la dernière fois, un moment avant que la flèche de Pâris l'eût atteint.

ARNOLD. — Je le regarde comme si j'étais son âme, en pensant que son corps va bientôt servir d'enveloppe à la mienne.

L'INCONNU. — Tu as bien choisi. L'extrême laideur ne doit s'échanger que contre l'extrême beauté, s'il est vrai, selon le proverbe des mortels, que les deux extrêmes se touchent.

ARNOLD. — Allons, dépêche-toi. Je suis impatient.

L'INCONNU. — Comme une jeune beauté devant son miroir, qui lui montre non ce qui est, mais ce qui devrait être selon ses rêves.

ARNOLD. — Attendrai-je longtemps ?

L'INCONNU. — Non ; ce serait dommage. Mais d'abord un mot ou deux : sa taille a douze coudées. Voudrais-tu t'élever si fort au-dessus de tes contemporains, et être un Titan ? ou (pour parler canoniquement [1]), voudrais-tu devenir un fils d'Anak !

ARNOLD. — Pourquoi pas?

L'INCONNU. — Noble ambition, tu me plais, surtout dans les nains ! Un mortel de nature philistine aurait donné sa taille de Goliath pour être un petit David. Mais toi, mon petit nabotin, tu voudrais t'élever à une taille extraordinaire plutôt que d'être un héros. Tu seras satisfait, si tel est ton désir. Cependant, par une taille

[1] Pour citer un géant de la Bible. A. P.

un peu moins éloignée des proportions actuelles des hommes, tu peux les maîtriser plus sûrement ; car tous se réuniraient contre toi, comme pour chasser un monstre ; les maudits engins de guerre pénétreraient à travers l'armure de notre ami Achille avec plus de facilité que le trait de l'adultère Pâris ne traversa le talon que Thétis avait oublié de baptiser dans le Styx.

ARNOLD. — Qu'il en soit comme tu le jugeras convenable.

L'INCONNU. — Tu seras beau comme celui que tu vois devant tes yeux, fort comme il était, et...

ARNOLD. — Je ne demande pas la valeur, car la difformité est naturellement pleine d'audace. C'est son essence de marcher de pair avec les autres hommes par l'énergie de l'âme et du cœur, de se rendre l'égale, oui, et même de s'élever au-dessus de tous. Sa marche tortueuse lui sert d'encouragement pour s'exciter à atteindre le but auquel d'autres ne sauraient parvenir dans une carrière commune ; c'est là une indemnité de l'avarice d'une nature marâtre. Les hommes faits comme moi courtisent la fortune par d'intrépides exploits, et souvent, comme Timour, le Tartare boiteux, ils obtiennent son sourire.

L'INCONNU. — Bien parlé ! Tu vas sans doute rester fait tel que tu es? Je puis congédier cette ombre destinée à servir de modèle à l'enveloppe matérielle dont j'allais revêtir cette âme hardie, capable de si grandes choses sans ce secours ?

ARNOLD. — Si aucune puissance ne m'avait offert la possibilité d'un changement, mon âme aurait tout fait pour s'ouvrir une carrière, malgré le poids décourageant et pénible de ma difformité, qui accable mon cœur comme une montagne, quoique inaperçu presque aux yeux des hommes plus heureux. Ce sexe, qui est le type

de tout ce que nous connaissons ou rêvons au delà de ce monde qu'il embellit, je l'aurais contemplé avec un soupir, non d'amour, mais de désespoir; et, brûlant d'amour, peut-être j'eusse renoncé à plaire à celle qui n'aurait pu me payer de retour, à cause de cette vile forme qui me rend isolé. J'aurais tout supporté, si ma mère ne m'avait pas repoussé loin d'elle. L'ours donne à ses nourrissons, par ses caresses, une sorte de forme; ma mère a désespéré de la mienne. Si, comme une Spartiate, elle m'avait exposé avant que je connusse les passions de la vie, j'aurais fait partie de la terre du vallon, plus heureux du néant que d'être ce que je suis. — Mais encore, si j'étais resté le plus hideux, le dernier des hommes, — le courage et la persévérance auraient fait de moi quelque chose, comme ils l'ont fait de héros semblables à moi. Tu m'as vu tout à l'heure maître de ma vie, et prêt à l'abandonner; c'est être le maître de quiconque a peur de mourir.

L'INCONNU. — Choisis entre ce que tu as été et ce que tu veux être.

ARNOLD. — J'ai choisi. Tu as ouvert devant moi une perspective plus brillante pour mes yeux, plus douce pour mon cœur. Tel que je suis, je pouvais être craint, admiré, respecté, aimé de tous, excepté de ceux dont je voudrais être aimé. Tu m'as fait voir des formes à choisir, j'ai fait mon choix. Dépêchons-nous.

L'INCONNU. — Et moi, quelle forme prendrai-je?

ARNOLD. — Sans doute celui qui peut disposer de toutes les formes adoptera la plus belle, une forme supérieure même à celle que me révèle l'ombre du fils de Pélée, peut-être celle du prince qui le tua, celle de Pâris, ou mieux encore celle du dieu des poëtes, dont les formes sont elles-même de la poésie.

L'INCONNU. — Je me contenterai de moins. Moi aussi j'aime à changer.

ARNOLD. — Ton aspect est sombre, mais non dépourvu de grâces.

L'INCONNU. — Si je voulais, je pourrais être plus blanc ; mais j'ai un penchant pour le noir ; cette couleur est si franche ! D'ailleurs je ne puis ni rougir de honte, ni pâlir de crainte ; mais je l'ai gardée assez depuis quelque temps, je vais prendre ta forme.

ARNOLD. — La mienne ?

L'INCONNU. — Oui. Tu changeras avec le fils de Thétis ; moi avec la progéniture de Berthe, ta mère. Chacun a son goût : tu as le tien, moi le mien.

ARNOLD. — Hâte-toi, hâte-toi.

L'INCONNU. — Sans autre délai. (L'inconnu prend un peu de terre, la pétrit sur le gazon, et puis s'adresse au fantôme d'Achille.)

« [1] Ombre du fils de Thétis, qui dors sous le gazon « qui couvre Troie, je modèle ta ressemblance avec la « terre rouge [2], comme l'être que j'imite fit Adam avec « la même matière. Argile, anime-toi ; que ces joues se « colorent du vermillon de la rose naissante ; violettes « que je cueille, mêlez votre couleur à ces yeux ! Et « toi, onde limpide, transforme-toi en sang ; que ces « tiges d'hyacinthe deviennent une longue chevelure « qui flotte sur ce front ; que ce que j'arrache soit son « cœur ; que sa voix retentisse comme le chant des « oiseaux sur ce chêne ; que sa chair tire sa substance « de la plus pure partie de cette terre qui nourrissait « les racines du lis, et imbibée naguère de la plus douce « rosée ; que ses membres soient doués de toute la « souplesse que peut acquérir l'argile, et que son

[1] Morceau lyrique. A. P.

[2] *Adam* veut dire *terre rouge*, d'où le premier homme fut tiré. A. P.

« visage éblouisse par sa beauté ! Éléments qui m'en-
« tourez, mêlez-vous, animez-vous à ma voix ! rayons
« du soleil, échauffez ce corps de terre ! C'en est fait,
« il a pris son rang dans la création ! » (Arnold tombe insensible : son âme passe dans la forme d'Achille, qui se lève ; le fantôme a disparu peu à peu, à mesure que le corps auquel il a servi de modèle a été composé.)

ARNOLD, dans sa nouvelle forme. — J'aime et je serai aimé ! O vie, enfin je te sens ! Ame glorieuse !

L'INCONNU. — Arrête ! Que va devenir ton corps abandonné, cette argile difforme qui t'enveloppait tout à l'heure ?

ARNOLD. — Qui s'en inquiète ? que les loups et les vautours la prennent s'ils veulent.

L'INCONNU. — Et s'ils s'en emparent, s'ils n'en sont pas épouvantés, tu diras que la paix règne, et qu'il n'y a pas de meilleure proie dans les champs.

ARNOLD. — Laissons là le cadavre ; n'importe ce qu'il peut devenir.

L'INCONNU. — C'est être peu généreux, si ce n'est pas être ingrat. Quel qu'il soit, il a abrité ton âme pendant un temps.

ARNOLD. — Oui, comme le fumier peut avoir caché une pierre précieuse qui est enfin richement montée comme elle devait être.

L'INCONNU. — Mais, si je donne une nouvelle forme, ce doit être pour un échange et non pour un larcin ; car ceux qui font les hommes sans l'aide des femmes ont depuis longtemps une patente pour cela, et n'aiment pas un commerce interlope. Le diable peut prendre des hommes, et non en faire, quoiqu'il recueille le bénéfice de la fabrication primitive : ainsi donc il faut trouver quelqu'un pour adopter la forme que tu as quittée.

ARNOLD. — Qui le voudrait ?

L'INCONNU. — Je ne sais trop, c'est pourquoi je dois m'en charger moi-même.

ARNOLD. — Toi ?

L'INCONNU. — Je l'ai dit avant que tu fusses l'habitant de ton palais actuel de beauté.

ARNOLD. — C'est vrai. Je perds la mémoire, dans le ravissement que me cause cette transformation immortelle.

L'INCONNU. — Dans quelques instants je serai comme tu étais, et tu me verras toi-même près de toi comme ton ombre.

ARNOLD. — Je voudrais éviter cela.

L'INCONNU. — Impossible ! Quoi donc, déjà tu as peur de voir ce que tu as été ?

ARNOLD. — Fais comme tu voudras. (L'inconnu s'adresse au corps d'Arnold étendu sans vie sur la terre.)

L'INCONNU. — « [1] Forme d'argile, non pas morte, mais « sans ton âme... un homme te refuserait, mais un « immortel daigne te choisir. Tu es argile, et pour un « Esprit toute argile est égale.

« Feu, sans qui rien ne peut vivre ! feu, dans qui rien « ne peut vivre, si ce n'est la fabuleuse salamandre, « ou ces âmes immortelles qui, errant dans tes flam- « mes, supplient celui qui ne pardonne pas, implorent « à grands cris une goutte d'eau, et hurlent à jamais ! « — terrible élément, dans lequel ni poisson, ni qua- « drupède, ni oiseau, ni reptile (excepté le ver qui ne « meurt jamais), ne sauraient conserver un moment « leurs formes, et sont fondus aussitôt avec toi ! ô « sauvegarde et perte de l'homme ! toi, le premier-né « de la création, et fils menaçant de la destruction

1 Morceau lyrique.

» quand le ciel ne voudra plus de la terre ! viens, aide-
» moi à renouveler la vie dans ce corps roide et glacé !
» Sa résurrection dépend de toi et de moi. — Une
» légère étincelle de flamme ! — il renaîtra le même ;
» mais j'occuperai la place de son âme. » (Un feu follet vole à travers le bois et s'arrête sur le front du corps. L'inconnu disparaît. Le corps se lève.)

ARNOLD, dans sa nouvelle forme. — O l'horreur !

L'INCONNU, dans la forme première d'Arnold. — Quoi, tu trembles ?

ARNOLD. — Non ! je frissonne. Où a passé la forme que tu avais tout à l'heure ?

L'INCONNU. — Dans le monde des ombres ; mais parcourons celui-ci. — Où veux-tu aller ?

ARNOLD. — Faut-il que tu sois mon compagnon ?

L'INCONNU. — Pourquoi pas? Ceux qui sont au-dessus de toi fréquentent plus mauvaise compagnie.

ARNOLD. — Ceux qui sont au-dessus de moi !

L'INCONNU. — Oh ! tu deviens fier, je le vois, de ta nouvelle forme : j'en suis ravi ; — et ingrat aussi : c'est fort bien, tu profites rapidement. Deux transformations en un instant ! et tu as déjà vieilli dans les façons du monde. Mais souffre-moi. En vérité tu me trouveras utile dans ton pèlerinage. Allons, prononce, où irons-nous ?

ARNOLD. — Où le monde est le plus populeux, afin que je le voie en action.

L'INCONNU. — C'est-à-dire où l'on trouve l'activité de la guerre et celle de la femme. Voyons, l'Espagne, l'Italie, le Nouveau-Monde de l'Atlantique, l'Afrique avec tous ses noirs en vente. Il n'y a pas à choisir, toute la race des hommes est, à son ordinaire, acharnée contre elle-même.

ARNOLD. — J'ai entendu dire de grandes choses de Rome.

L'INCONNU. — Excellent choix ! il n'est pas de ville qui vaille celle-là sur la terre, depuis que Sodome n'existe plus. Le champ est vaste aussi ; car le Français, le Hun, et la race espagnole des anciens Vandales se rencontrent et se heurtent sur les rivages féconds du jardin de l'univers.

ARNOLD. — Comment irons-nous ?

L'INCONNU. — Comme des braves sur de bons coursiers.

Holà ! mes coursiers ! Il n'en exista jamais de meilleurs depuis que Phaéton fut précipité dans l'Eridan. Holà ! nos pages ! (Deux pages entrent avec quatre chevaux noirs.

ARNOLD. — Voilà de beaux coursiers !

L'INCONNU. — Et d'une noble race. Trouvez-moi en Barbarie ou chez les Arabes de pareils coursiers.

ARNOLD. — La vapeur qui s'élève par nuages de leurs naseaux embrase l'air lui-même ; et des étincelles de flamme, telles qu'un essaim de vers luisants, tourbillonnent autour de leurs crinières, comme de vulgaires insectes voltigent autour des coursiers terrestres au coucher du soleil.

L'INCONNU. — Montez, monseigneur ; eux et moi nous sommes à vos ordres.

ARNOLD. — Et ces deux pages aux yeux noirs, quel est leur nom ?

L'INCONNU. — Vous les baptiserez.

ARNOLD. — Quoi ! avec de l'eau bénite !

L'INCONNU. — Pourquoi pas ?... grand pécheur, meilleur saint.

ARNOLD. — Ils sont d'une beauté rare, et ne sauraient être des démons.

L'INCONNU. — Il est vrai : le démon est toujours

hideux ; et votre beauté, à vous autres hommes, n'est jamais diabolique.

ARNOLD. — Celui qui porte le corps doré, et dont le visage est si vermeil, je l'appelle Huon ; car il ressemble à l'aimable enfant de ce nom, perdu dans la forêt, et qui ne s'est plus retrouvé. L'autre plus brun, bien plus pensif, ne souriant pas, mais sérieux et calme comme la nuit, je l'appellerai Memnon, d'après ce roi d'Éthiopie dont la statue est harmonieuse une fois par jour. Et toi ?

L'INCONNU. — J'ai dix mille noms, deux fois autant d'attributs ; mais ayant pris une forme humaine, je prendrai un nom d'homme.

ARNOLD. — Un nom qui, je l'espère, appartiendra plus à l'homme qu'à cette forme (quoiqu'elle ait été la mienne).

L'INCONNU. — Appelle-moi donc César.

ARNOLD. — Comment ! ce nom appartient à des empires et n'a été porté que par les maîtres du monde.

L'INCONNU. — C'est donc le nom le plus convenable au diable déguisé, puisque vous me prenez pour lui ; à moins que vous ne préfériez me croire le pape.

ARNOLD. — Eh bien ! tu seras César. Pour moi je garde le simple nom d'Arnold.

CÉSAR. — Nous y ajouterons un titre : « comte Arnold. » Ce nom-là n'est pas déplaisant, et figurera bien aussi dans un billet doux.

ARNOLD. — Ou dans un ordre du jour la veille d'une bataille.

CÉSAR. — « [1] A cheval ! à cheval ! mon noir coursier « frappe du pied la terre et aspire l'air. Il n'est pas de « coursier arabe qui connaisse mieux son cavalier. Sur

[1] Morceau lyrique. A. P.

« les hauteurs, loin de ralentir sa course, il ne courra « que plus rapidement ; dans les fondrières il ne mol- « lira pas ; dans la plaine il ne sera pas atteint ; dans « les ondes il ne s'affaissera pas ; sur les bords d'un « ruisseau il ne s'arrêtera pas pour se désaltérer. On « ne le verra jamais, haletant dans l'arène, s'affaiblir « dans le combat, broncher sur les cailloux ; ni le temps « ni la fatigue ne pourront l'abattre ; il ne deviendra « pas lourd dans l'étable et il volera comme l'Hip- « pogriffe sans avoir d'autres ailes que des pieds « agiles. Le voyage ne sera-t-il pas délicieux ? En « avant ! en avant ! Jamais nos noirs coursiers ne « rouleront sur la poussière. — Courons ou volons « des Alpes au Caucase ! Ces monts disparaîtront « derrière nous en un clin d'œil. » (Arnold, César et les pages montent à cheval et disparaissent.)

SCÈNE II

ARNOLD ET CÉSAR

(Un camp sous les murs de Rome.)

CÉSAR. — Nous avons pénétré enfin.

ARNOLD. — Oui, mais en foulant aux pieds des cadavres, et mes yeux n'ont vu que du sang.

CÉSAR. — Essuyez donc vos yeux, et voyez-y clair. Quoi ! vous êtes un vainqueur, le chevalier favori et le compagnon du brave Bourbon le connétable de France, qui maintenant est sur le point de se voir le maître de ce Capitole, jadis le souverain du monde sous les empereurs ; — mais le Capitole a changé de sexe et non de sceptre ; il est devenu un hermaphrodite d'empire, — la ville reine de l'Ancien Monde.

ARNOLD. — Comment *ancien !* y a-t-il de *nouveaux* mondes ?

CÉSAR. — Pour *vous* autres hommes, vous saurez bientôt qu'il est un Nouveau Monde, par ses riches moissons, une nouvelle maladie et son or. Une moitié de l'univers le nommera un Nouveau Monde, parce que vous ne savez que ce que peuvent vous révéler les sens imparfaits et lourds de votre vue et de votre ouïe.

ARNOLD. — Je veux en croire mes sens.

CÉSAR. — Comme il vous plaira. Ils vous tromperont agréablement, et cela vaut mieux que l'amère vérité.

ARNOLD. — Chien que tu es !

CÉSAR. — Homme !

ARNOLD. — Démon !

CÉSAR. — Votre très-obéissant et très-humble serviteur.

ARNOLD. — Dis plutôt mon maître ! Tu m'as entraîné jusqu'ici à travers des scènes de carnage et de débauche.

CÉSAR. — Et où voudriez-vous être ?

ARNOLD. — Oh ! en paix, — en paix.

CÉSAR. — Et où trouver la paix ? depuis l'astre de la voûte céleste jusqu'au reptile qui se traîne, tout est vie et mouvement ; et dans la vie les *émotions* sont le dernier degré de la vie. La planète tourne jusqu'à ce qu'elle devienne une comète ; elle ne passe et ne s'éteint qu'en détruisant ; le vermisseau rampe et vit de la mort d'autres êtres. Destiné à vivre et à mourir comme eux, soumis à une impulsion invisible, vous devez obéir à ce qui est obéi de tous, la règle invariable de la nécessité. La révolte ne réussit pas contre ses décrets.

ARNOLD. — Et quant elle réussit ?

CÉSAR. — Elle n'est plus révolte.

ARNOLD. — Va-t-elle réussir ici ?

CÉSAR. — Bourbon a donné l'ordre de l'assaut, et au point du jour il y aura de l'ouvrage !

ARNOLD. — Hélas ! et Rome sera-t-elle conquise ? Le voilà ce géant des temples, le séjour du vrai Dieu et de son saint reconnu, Pierre l'apôtre ; il élève son dôme et son symbole sacré vers le ciel, d'où le Christ descendit pour y remonter par la croix, que son sang a rendue un gage de gloire et de joie (cette même croix qui avait été un instrument de torture pour lui, fils de Dieu, Dieu lui-même, seul refuge de l'homme).

CÉSAR. — Il y a là, et il y aura...

ARNOLD. — Quoi ?

CÉSAR. — Je vois le crucifix là-haut ! et maint autel plus bas, ainsi que des couleuvrines sur les remparts, des arquebuses, et puis les hommes qui doivent les faire servir à la mort d'autres hommes.

ARNOLD. — Vont-ils tomber aussi ces nombreux arceaux superposés ? On a peine à croire que ce soit une œuvre des mortels, et c'était le théâtre où les empereurs et leurs sujets (et ces sujets des Romains) contemplaient les combats des monarques du désert et des forêts, le lion et le sanglier rebelle. — N'ayant plus d'ennemis mortels à conquérir, ce peuple pouvait bien forcer les hôtes des forêts à lui payer le tribut de leur vie, comme il forçait les Daces à s'entr'égorger pour l'amusement d'un moment. — Va-t-il tomber aussi cet édifice ?

CÉSAR. — La ville, ou l'amphithéâtre ? l'église, ou tout enfin ? car vous confondez tout ensemble, y compris moi.

ARNOLD. — Demain au chant du coq l'assaut sera donné.

CÉSAR. — Et, s'il finit le soir avec le premier chant du rossignol, ce sera une nouveauté dans l'histoire des grands siéges, car les hommes n'obtiennent leur proie qu'après de longs travaux.

ARNOLD. — Le soleil se couche aussi plus calme et peut-être plus splendide que le jour où Rémus franchir d'un bond le fossé de Rome.

CÉSAR. — Je le vis.

ARNOLD. — Toi?

CÉSAR. — Oui, seigneur : vous oubliez que je suis un Esprit, ou du moins que je l'étais avant de prendre et votre forme dédaignée et le nom de César. Je suis César et bossu maintenant. Eh bien, le premier des Césars était un chauve qui, dit l'histoire, aimait moins sa couronne de laurier comme un diadème que comme une perruque. Ainsi va le monde; mais n'en perdons pas notre gaieté. Tel que vous me voyez, j'ai vu Romulus tuer son propre frère, jumeau sorti du même sein que lui, parce qu'il avait sauté un fossé (ce n'était pas alors un mur qui entourait Rome.) Le premier ciment de la ville éternelle fut le sang d'un frère; et, quand des flots de sang remplaceraient aujourd'hui les flots jaunâtres du Tibre, que serait ce sang au prix de celui dont les descendants du fratricide ont inondé pendant des siècles l'océan et la terre connue?

ARNOLD. — Mais qu'ont-ils fait ces descendants bien éloignés de Romulus qui ont vécu dans la paix du ciel et les pratiques religieuses?

CÉSAR. — Et qu'avaient-ils fait ceux qu'opprimaient et égorgeaient les anciens Romains?... Mais écoutez!

ARNOLD. — Ce sont des soldats qui chantent impitoyablement à la veille de tant de morts, et peut-être de la leur.

CÉSAR. — Et pourquoi ne chanteraient-ils pas comme

les cygnes? ce sont, à coup sûr, des cygnes noirs [1].

ARNOLD. — Je vois que tu es savant.

CÉSAR. — Je sais ma grammaire, certes ! je fus élevé pour être moine en tout temps; j'ai été très-versé dans les lettres oubliées de la langue étrusque, et, si je voulais, je pourrais rendre leurs hiéroglyphes plus clairs que l'alphabet.

ARNOLD. — Et pourquoi n'en fais-tu rien?

CÉSAR. — J'aime mieux ramener l'alphabet aux hiéroglyphes. Je suis comne vos politiques, vos prophètes, vos prêtres, vos docteurs, vos alchimistes, vos philosophes, comme tous ceux qui ont bâti tant de Babels, sans la dispersion des ouvriers, depuis les maçons bégayants sortis de la fange du déluge, qui échouèrent et se séparèrent les uns des autres. Pourquoi? parce qu'aucun d'eux ne pouvait comprendre son voisin; ils sont plus sages maintenant, et ils ne se parlent plus à cause de leur galimatias. Ce mot est devenu même leur mot d'ordre, leur shiboleth, leur Koran, leur Talmud, leur Kabale, la meilleure brique de l'édifice qu'ils...

ARNOLD, l'interrompant. — O éternel railleur, tais-toi. — Comme le chant grossier de ces soldats s'adoucit dans le lointain et semble un hymne harmonieux ! Écoute !

CÉSAR. — Oui. — J'ai entendu chanter les anges.

ARNOLD. — Dis hurler les démons.

CÉSAR. — Et les hommes aussi. Écoutons ! J'aime toute espèce de musique. (On entend chanter les soldats.)

CHANT DES SOLDATS. — « Les bandes noires ont franchi les Alpes et leurs neiges. — Avec Bourbon, chef « proscrit, elles ont traversé le Pô.

[1] *Nigrisque simillima cycnis.* César fait allusion à cet hémistiche latin. A. P.

« Nous avons battu tous nos ennemis, nous avons « fait un roi prisonnier, nous n'avons jamais tourné le « dos ; ainsi chantons : Vive Bourbon à jamais !

« Quoique sans un sou de solde, nous n'en escala- « derons pas avec moins de valeur ces murailles an- « tiques. Avec Bourbon, nous nous réunirons au point « du jour devant les portes, et nous renverserons « ensemble ou nous gravirons le rempart ; posant le « pied sur l'échelle, nous pousserons une acclamation « de joie, la mort seule sera muette.

« Avec Bourbon nous escaladerons les murailles « de l'antique Rome, et alors qui pourra compter « toutes les dépouilles de tous ses édifices ?

« Aux armes ! debout, debout avec l'étendard des « fleurs de lys ! renversons celui des clefs de saint « Pierre ! Dans Rome aux sept collines nous nous ré- « jouirons amplement.

« Ses rues seront ensanglantées, son Tibre sera « couleur de pourpre, et ses vénérables temples reten- « tiront du bruit de nos pas.

« Vive Bourbon ! Bourbon ! Bourbon à jamais ! c'est « le refrain de notre chanson ; et en avant ! en avant !

« Notre armée se met en marche avec l'Espagne « pour avant-garde. Après l'Espagne viennent les « tambours de l'Allemagne, et les lances des Italiens « menacent le sein de leur mère.

« Mais notre chef est Français, et il a combattu son « frère ! Oh ! vive Bourbon ! Bourbon ! Bourbon ! Sans « patrie, sans foyer, nous suivrons Bourbon pour « piller l'antique Rome. »

CÉSAR. — Triste chanson pour ceux qui sont derrière ces remparts, il me semble.

ARNOLD. — Oui, si nous exécutons la menace qu'exprime le refrain. Mais voici le général avec ses officiers

et ses affidés. — C'est un noble rebelle. (Le connétable de Bourbon entre avec sa suite, etc., etc.)

PHILIBERT. — Eh bien, noble prince, vous ne paraissez pas content ?

BOURBON. — Pourquoi le serais-je ?

PHILIBERT. — A la veille d'une victoire comme celle qui nous attend, peut-on ne pas l'être ?

BOURBON. — Si j'étais bien assuré !...

PHILIBERT. — Ne doutez pas du courage de nos soldats. Ces remparts seraient de diamant qu'ils les renverseraient. La faim est une terrible artillerie.

BOURBON. — Leur courage n'est pas ce qui m'inquiète. Partout ailleurs, avec Bourbon à leur tête, et stimulés par la faim, faudrait-il escalader des montagnes gardées par des dieux, comme dans la fable, — je compterais sur mes Titans ; — mais ici...

PHILIBERT. — Nous avons affaire à des hommes.

BOURBON. — Il est vrai ; mais, dans des siècles de gloire, ces murailles ont défendu et vu sortir de leur enceinte d'héroïques esprits. Cette ville, ombre de Rome impériale, est peuplée de vieux guerriers ; et je crois les voir, planant sur le rempart de la cité éternelle, tendre leurs bras sanglants et victorieux pour me faire signe de ne pas approcher.

PHILIBERT. — Laissez-les faire. Reculerez-vous devant les menaces fantastiques de ces fantômes ?

BOURBON. — Ils ne me menacent pas ; j'aurais bravé, je crois, les menaces de Sylla lui-même ; mais ils croisent leurs mains, les lèvent au ciel avec douleur, et leurs regards fixes fascinent les miens. Regarde !

PHILIBERT. — Je vois un rempart.

BOURBON. — Et de ce côté ?

PHILIBERT. — Pas même une sentinelle. Toutes se tiennent en dessous à l'abri du parapet, de peur que la

balle d'un de nos lansquenets n'aille les atteindre même avant le jour.

BOURBON. — Tu es aveugle.

PHILIBERT. — Si c'est l'être de ne voir que ce qui est visible.

BOURBON. — Mille siècles ont armé leurs héros sur ces murs. — Le dernier Caton déchire ses entrailles plutôt que de survivre à la liberté de sa ville natale, et le premier César va d'un créneau à l'autre entouré de ses victoires.

PHILIBERT. — Eh bien ! conquiers cette ville pour laquelle il fit tant de conquêtes, et sois plus grand que lui.

BOURBON. — Oui, je vaincrai, ou je périrai.

PHILIBERT. — Cela ne se peut. Dans une pareille entreprise la mort n'est que l'aurore de l'immortalité. (Le comte Arnold et César s'approchent.)

CÉSAR. — Et les simples mortels ne peuvent-ils pas non plus respirer sous le fardeau de tant de gloire ?

BOURBON. — Ah ! salut au caustique bossu et à son maître, le plus bel officier de notre camp, non moins brave que beau, et aussi généreux qu'aimable. Nous vous donnerons de l'ouvrage pour tous deux d'ici à demain.

CÉSAR. — Vous n'en aurez pas moins vous-même, n'en déplaise à Votre Altesse.

BOURBON. — Si cela est, je ne serai pas le dernier au travail, petit bossu.

CÉSAR. — Vous pouvez bien m'appeler ainsi, car, en votre qualité de général, placé à l'arrière-garde dans les combats, vous avez vu mon dos, mais vos ennemis ne l'ont pas encore vu.

BOURBON. — Excellente repartie, puisque je l'ai provoquée ! — Mais Bourbon a été et sera toujours en

face du danger comme vous-même, seriez-vous le *diable!*

CÉSAR. — Si je l'étais, j'aurais pu me dispenser de venir ici.

PHILIBERT. — Comment ça?

CÉSAR. — La moitié de vos braves troupes ira à lui de son propre mouvement, et l'autre moitié lui sera expédiée plus vite, mais non moins sûrement.

BOURBON. — Arnold, votre ami contrefait est aussi serpent dans ses discours que dans ses manières d'agir.

CÉSAR. — Votre Altesse se méprend sur mon compte. Le premier serpent était un flatteur, je n'en suis pas un; et quant à mes actions, je ne pique que quand je suis piqué.

BOURBON. — Vous êtes brave, c'est assez pour moi; vous êtes prompt dans vos reparties, c'est encore mieux. Je ne suis pas seulement un soldat, mais le camarade des soldats.

CÉSAR. — C'est une mauvaise compagnie, et pire encore pour leurs amis que pour les ennemis, parce qu'avec les premiers la connaissance dure plus longtemps.

PHILIBERT. — Eh bien, drôle! tu te fais insolent plus que ne le permet le privilége de bouffon.

CÉSAR. — Vous voulez dire que je parle vrai. Je mentirai, c'est tout aussi facile; et vous me louerez quand je vous aurai parlé en héros.

BOURBON. — Philibert! laisse-le; il est brave, il a toujours été le premier dans le combat et le plus patient dans les privations, avec son teint basané et son épaule haute comme une montagne. Quant à ses propos, la licence règne dans le camp, et les saillies mordantes d'un joyeux écuyer sont, selon moi, bien préfé-

rables aux jugements grossiers d'un soldat grondeur que rien ne peut contenter qu'un repas, le vin, le repos, et quelques maravédis avec lesquels il se croit riche.

CÉSAR. — Il serait heureux que les princes de la terre n'en demandassent pas davantage.

BOURBON. — Songe à te taire.

CÉSAR. — Oui, mais non à rester inactif. Parlez vous-même, vous avez peu de mots à prononcer.

PHILIBERT. — Que prétend cet audacieux bavard ?

CÉSAR. — Babiller comme tous les prophètes.

BOURBON. — Philibert, pourquoi t'inquiéter ? n'avons-nous pas assez de choses à faire ? Arnold, je donne l'assaut demain.

ARNOLD. — Je le sais, seigneur.

BOURBON. — Et vous nous suivrez ?

ARNOLD. — Puisque je ne puis marcher le premier !

BOURBON. — Il est nécessaire, pour stimuler encore l'audace de notre armée épuisée par les privations, que le chef mette le premier le pied sur l'échelle la plus avancée.

CÉSAR. — Espérons qu'il parviendra jusqu'au faîte du rempart, comme le mérite sa valeur.

BOURBON. — La grande capitale du monde sera peut-être à nous demain. A travers toutes ces vicissitudes, la cité aux sept collines a conservé sa domination sur les peuples ; les Césars ne cédèrent qu'aux Alarics, les Alarics ne cédèrent qu'aux pontifes. Romain, Goth ou prêtre, le souverain de Rome fut toujours le maître du monde. Civilisée, barbare ou sainte, Rome a toujours renfermé un empire dans ses murs. Eh bien ! c'est à notre tour d'y régner ; espérons que nous combattrons aussi bien que nos prédécesseurs dans cette conquête, et que nous gouvernerons mieux.

CÉSAR. — Sans doute ; le camp est l'école des droits civils. Que ferez-vous de Rome ?

BOURBON. — Ce qu'elle était.

CÉSAR. — Du temps d'Alaric ?

BOURBON. — Non, misérable, du temps de César, dont tu portes le nom, comme tant d'autres chiens.

CÉSAR. — Et tant de rois. C'est un grand nom pour tout être avide de sang.

BOURBON. — Il y a un démon dans cette langue de serpent. Ne seras-tu jamais sérieux ?

CÉSAR. — A la veille d'une bataille, non ; ce ne serait pas être soldat. C'est au général de réfléchir. Nous autres aventuriers nous devons être plus gais. Pourquoi nous inquiéterions-nous ? Notre divinité tutélaire, sous la forme d'un chef, prend soin de nous. Éloignez la réflexion des camps ; si les soldats se mettent à réfléchir, vous serez seul pour renverser ces murailles.

BOURBON. — Tu peux railler, parce que tu ne t'en bats pas moins bien pour cela.

CÉSAR. — Grand merci de la liberté ; c'est la seule solde que j'aie reçue au service de Votre Altesse.

BOURBON. — Demain tu te payeras par toi-même. Regarde ces remparts, ils renferment mon trésor. Mais, Philibert, allons au conseil. Arnold, vous y viendrez.

ARNOLD. — Prince, mes services vous appartiennent, comme sur le champ de bataille.

BOURBON. — Nous en sommes satisfaits partout. Votre poste, au point du jour, sera un poste d'honneur.

CÉSAR. — Et le mien ?

BOURBON. — Tu suivras la gloire avec Bourbon. Adieu.

ARNOLD, à César. — Prépare notre armure pour l'assaut, et attends-moi dans ma tente. (Bourbon, Arnold, Philibert et la suite du connétable sortent; César reste seul.)

CÉSAR, seul. — Dans ta tente! Penses-tu que je m'éloigne de toi avec ma présence, ou que cette enveloppe difforme qui contenait naguère ton principe vital soit autre chose qu'un masque pour moi? Et voilà bien les hommes, héros et chefs, l'élite des bâtards d'Adam! Voilà la conséquence d'avoir donné à la matière la faculté de penser. C'est une substance dure, qui pense de travers, comme elle agit, et en retombant toujours dans le chaos de ses éléments primitifs. Fort bien, je vais jouer avec ces pauvres marionnettes, c'est le passe-temps d'un Esprit dans ses heures de loisir. Quand j'en serai las, j'ai de l'occupation parmi les astres, que les créatures croient faits pour le plaisir de leurs yeux. Ce serait un excellent tour que d'en faire descendre un à présent au milieu d'elles, et de mettre le feu à leur fourmilière. Comme mes fourmis courraient sur la terre brûlante! Cessant de s'entre-déchirer et de détruire les demeures les unes des autres, elles feraient entendre une oraison universelle. Ah! ah! (César sort.)

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

SCÈNE PREMIÈRE

Les murs de Rome. — L'assaut. — L'armée est en marche avec les échelles pour escalader la ville. Bourbon est à la tête avec une écharpe blanche sur son armure.)

CHOEURS D'ESPRITS DANS LES AIRS.

I. — Le jour se lève, mais sombre. Où fuit l'alouette silencieuse? où se cache le soleil entouré de nuages? Le jour a-t-il réellement commencé? la nature s'attriste sur la cité impériale! Mais sous ses murs retentit un tumulte capable de réveiller les saints endormis dans leurs tombeaux, et ces cendres héroïques autour desquelles murmure le Tibre. O ville aux sept collines, réveille-toi avant que la base où tu reposes soit ébranlée.

II. — Écoutez le bruit des pas ennemis! Mars en règle les mouvements; ils s'avancent d'accord, comme les marées obéissent à la lune. Les voici empressés, quoique marchant à la mort, et réguliers comme les vagues de l'océan qui franchissent les môles, mais toujours en ordre et ne se brisant qu'un rang après l'autre. Écoutez le choc des armures, regardez les visages menaçants des guerriers ; — comme ils contemplent d'un air farouche la barrière de ces remparts ! — Regardez ces échelles dont chaque échelon est comme la raie circulaire tracée sur les replis du serpent.

III. — Voyez ce rempart hérissé du bronze des canons,

de lances brillantes, de mèches allumées, et de mousquets prêts à vomir la mort. Tout l'appareil des anciennes guerres est mêlé aux nouveaux instruments de carnage, accumulés pour ce combat fatal. Ombre de Rémus ! ce jour est terrible comme le crime de ton frère ! des chrétiens viennent renverser l'autel du Christ : allons-nous avoir de nouveaux fratricides ?

IV. — L'armée conquérante s'avance d'abord avec un mouvement encore lent comme un océan à demi réveillé. Les collines retentissent sous ses pas ; de proche en proche le tumulte s'accroît, le choc devient plus terrible jusqu'à ce que les rochers soient réduits en poussière.

Héros immortels ! puissants guerriers ! ombres à jamais illustres ! élite des enfants de cette Rome, mère d'un peuple sans égal, n'interromprez-vous pas votre repos quand la discorde des nations déracine vos lauriers ? Vous qui pleurâtes sur Carthage en cendres, ne pleurez pas. — Frappez ! car Rome est dans le deuil [1].

V. — Ils s'avancent ces soldats de tant de patries diverses dont la famine a longtemps diminué les rations ; ils accourent aux remparts avec la haine et la faim, tels que les loups en troupe, et plus terribles. O cité glorieuse, faudra-t-il que tu deviennes un objet de pitié ! Que chaque Romain se montre digne de la valeur de ses ancêtres. Alaric fut un ennemi clément comparé aux noirs bandits de Bourbon. Réveille-toi, cité éternelle ! réveille-toi, prends toi-même la torche, et mets de tes mains le feu à tes portiques plutôt que de voir de tels ennemis souiller de leur présence le moindre de tes foyers.

[1] Scipion, le second Africain, répéta, dit-on, un vers d'Homère, et pleura sur l'incendie de Carthage. Il eût mieux fait de lui accorder une capitulation. B.

VI. — O Rome, vois ce spectre sanglant ! les enfans d'Ilion ne trouvent pas d'Hector. Les fils de Priam aiment leur frère ; le fondateur de Rome oublia sa mère, quand il égorgea son vaillant jumeau, et se couvrit d'une honte ineffaçable. Vois s'avancer à grands pas ce spectre gigantesque ; quand il franchit d'un saut tes premiers remparts, ce fut un sinistre augure de ta chute. Maintenant, quoique tu t'élèves comme une autre Babylone, qui peut arrêter ses pas ? Planant sur ton temple le plus élevé, Rémus réclame sa vengeance.

VII. — Ces barbares t'ont atteinte dans leur fureur. Le feu, la fumée, des clameurs infernales te menacent ! O merveille du monde, la mort est dans tes murs et sous tes caveaux. Le cliquetis des glaives retentit, l'échelle crie et se rompt ; le soldat bardé de fer tombe avec elle en blasphémant ; mais chaque guerrier qui tombe est remplacé par un autre. La mêlée devient plus sanglante ; le carnage inonde tes fossés ! O Rome, si tes murs tombent, ces cadavres enrichiront du moins tes champs d'une abondante moisson. Mais tes foyers, hélas !... N'importe ! sois encore Rome dans ton désespoir, combats avec le courage qui signalait tes victoires accoutumées.

VIII. — Encore un effort, dieux pénates ! que vos foyers éteints ne soient pas livrés à Némésis ! Ombres des héros, ne cédez pas à ces Nérons étrangers. Si le fils meurtrier de sa mère répandit le sang de Rome, il était votre frère ; les Romains ne s'humiliaient que sous un Romain, Brennus fut repoussé de vos remparts !

Et vous, saints et martyrs, levez-vous ! vos titres sont plus sacrés. Puissants dieux des temples presque écroulés, et sublimes encore dans leurs ruines ! fonda-

teurs plus puissants de ces autels chrétiens! levez-vous, frappez vos ennemis.

Tibre! Tibre! que tes flots prouvent que la nature elle-même est saisie d'horreur! que tous les citoyens vivants retrouvent une nouvelle énergie comme le lion aux abois! que Rome ne soit plus qu'une vaste tombe! mais qu'elle soit toujours la Rome des Romains! (Bourbon, Arnold, César, etc., arrivent au pied des murailles: Arnold va y planter son échelle, lorsque Bourbon le retient.)

BOURBON. — Arrête, Arnold, je suis le premier!

ARNOLD. — Il n'en sera rien, seigneur.

BOURBON. — Arrêtez, je vous l'ordonne! Suivez-moi. Je suis fier d'être suivi par un homme tel que vous, mais je ne souffrirai pas que personne me précède. (Bourbon plante l'échelle et commence à monter.) Allons, enfants, en avant! en avant! (Un coup de feu l'atteint, et il tombe.)

CÉSAR. — Et le voilà parti!

ARNOLD. — Dieux éternels! l'armée aura peur! Mais vengeance! vengeance!

BOURBON. — Ce n'est rien; prêtez-moi votre main. Bourbon prend Arnold par la main, et se relève; mais en mettant le pied sur l'échelle il retombe.) Arnold, c'est fait de moi. Cachez ma mort, tout ira bien. Jetez mon manteau sur ce qui ne sera bientôt plus que poussière; que les soldaits ne le voient pas.

ARNOLD. — Il faut vous transporter; le secours de...

BOURBON. — Non, mon brave Arnold; la mort s'est emparée de moi! mais qu'est-ce qu'*une* vie de plus ou de moins? L'âme de Bourbon commandera encore les soldats. — Laissez-leur ignorer ma mort jusqu'après la victoire. Faites ensuite comme vous pourrez.

CÉSAR. — Votre Altesse ne voudrait-elle pas embrasser la croix? Nous n'avons pas de prêtre ici; mais

la garde d'une épée peut vous servir, — comme pour Bayard.

BOURBON. — Misérable ! de prononcer ce nom en ce moment ! Mais je le mérite.

ARNOLD, à César. — Lâche ! tais-toi.

CÉSAR. — Quoi donc ! quand un chrétien meurt, ne l'exhorterai-je pas à une mort chrétienne ?

ARNOLD. — Silence ! les voilà presque glacés, les yeux de celui qui ne vit pas d'égal à lui-même.

BOURBON. — Arnold, si tu vois un jour la France... — Mais écoute ! écoute ! l'assaut est commencé. — Oh ! une heure, une minute de vie pour aller mourir dans ces remparts ! — Pars, Arnold, va, tu perds le temps ; — on prendra Rome sans toi.

ARNOLD. — Et sans *toi !*

BOURBON. — Non, non. Je guiderai nos soldats en esprit. Cache mon cadavre, et ne révèle pas que j'ai cessé de vivre. — Va, et sois vainqueur.

ARNOLD. — Mais je ne dois pas te quitter ainsi.

BOURBON. — Embrasse-moi, te dis-je. — Adieu. — Cours à la victoire. (Bourbon expire.)

CÉSAR, à Arnold. — Venez, comte ; à l'ouvrage !

ARNOLD. — Il a raison. — Je pleurerai après. (Arnold couvre d'un manteau le corps de Bourbon, et monte à l'échelle en s'écriant : Bourbon ! Bourbon ! en avant, mes enfants ! Rome est à nous !

CÉSAR. — Adieu, seigneur connétable ; tu étais un homme. (César suit Arnold ; ils atteignent le créneau, et tous deux ils sont renversés.) Excellente culbute : monsieur le comte est-il blessé ?

ARNOLD. — Non. (Arnold remonte à l'échelle.)

CÉSAR. — Vrai limier de bataille, quand son cœur s'échauffe ! Et ce n'est pas ici un jeu d'enfant. Comme il frappe ! sa main est sur le créneau ; il le saisit comme

si c'était un autel; voilà qu'il y pose le pied. — Qu'est-ce qui nous arrive ici? — Un Romain. (Un homme tombe.) Le premier oiseau de la couvée! il est tombé en dehors du nid! Eh bien, camarade?

LE BLESSÉ. — Une goutte d'eau.

CÉSAR. — D'ici au Tibre il n'y a d'autre liquide que du sang.

LE BLESSÉ. — Je meurs pour Rome. (Il expire.)

CÉSAR. — Et Bourbon aussi, dans un autre sens! Oh! ces hommes immortels, et leurs grands motifs! Mais il me faut suivre mon jeune pupille, il doit être déjà au Forum. En avant! en avant! (César monte à l'échelle. La scène finit.)

SCÈNE II

(La ville. — Combat entre les assiégeants et les assiégés dans les rues Les citoyens fuient en désordre.)

CÉSAR arrive.

CÉSAR. — Je ne puis trouver mon héros : il est au milieu de la foule héroïque occupée à poursuivre les fuyards, ou à combattre les désespérés. Qu'avons-nous ici? un ou deux cardinaux qui ne semblent pas très-portés au martyre Comme ces jambes rouges décampent! S'ils pouvaient se dépouiller de leurs bas comme de leurs chapeaux, ils ne seraient pas tant un point de mire pour les pillards : mais qu'ils fuient, la boue ne salira pas leurs bas, ils sont de la même couleur que la boue. (Survient une troupe de combattants. — Arnold est à la tête des assiégeants.) Le voici, escorté de deux frères, — l'Honneur et le Carnage! Holà! arrêtez, comte!

ARNOLD. — Il ne faut pas les laisser se rallier.

CÉSAR. — Je vous dis qu'il ne faut pas être témé-

raire ! On fait un pont d'or à son ennemi en déroute. Je vous ai donné la beauté, et je vous ai exempté de quelques maladies du corps, mais non de celles de l'âme, ce qu'il ne m'appartient pas de faire; et, en vous revêtant de la forme d'Achille, je ne vous ai pas plongé dans le Styx. Je ne garantis donc pas plus votre cœur chevaleresque dans un combat, que le talon du fils de Pélée. Soyez donc prudent et rappelez-vous que vous êtes mortel.

ARNOLD. — Et quel homme d'honneur combattrait s'il était invulnérable? Crois-tu que je courrais après les lièvres quand on fait la chasse aux lions ? (Arnold se précipite dans la mêlée.)

CÉSAR. — Admirable type de l'humanité ! Fort bien, son sang est échauffé ; si on lui en tire un peu, cela servira à abattre sa fièvre. (Arnold attaque un Romain, qui se retire vers le portique.)

ARNOLD. — Rends-toi. Je te promets la vie.

LE ROMAIN. — C'est bientôt dit.

ARNOLD. — Et bientôt fait, ma parole est connue.

LE ROMAIN. — Et mes actions vont l'être. (Le combat s'engage de nouveau. César s'approche.)

CÉSAR. — Arrêtez, Arnold ; vous avez affaire à un fameux artiste, à un habile sculpteur qui sait aussi manier le poignard et l'épée. C'est lui qui a tué Bourbon du haut des remparts.

ARNOLD. — Oui? Eh bien, il a sculpté son propre monument.

LE ROMAIN. — Je puis vivre encore pour travailler à celui de gens qui valent mieux que vous.

CÉSAR. — Bien parlé, mon homme de marbre. Benvenuto, tu as plus d'un talent, et celui qui tuera Cellini aura eu autant de peine que jamais tu t'en es donné pour travailler un bloc de Carrare. (Arnold désarme et blesse

Cellini, mais légèrement ; Cellini tire un pistolet et fait feu, puis il se retire et disparaît sous le portique.) Comment allez-vous? Il me semble que vous avez un avant-goût des douceurs de Bellone.

ARNOLD, chancelant. — C'est une égratignure. Prête-moi ton écharpe. Il ne m'échappera pas ainsi.

CÉSAR. — Où êtes-vous blessé?

ARNOLD. — A l'épaule gauche ; il me reste le bras qui tient l'épée ; il me suffit. J'ai soif, je voudrais un peu d'eau dans un casque.

CÉSAR. — C'est un liquide désiré, mais qu'il est difficile de se procurer.

ARNOLD. — Et ma soif augmente. — Mais je sais un moyen de l'éteindre.

CÉSAR. — Ou de mourir.

ARNOLD. — La chance est égale ; je vais en décider. Mais je perds le temps à babiller. — Dépêche-toi, je te prie. (César attache l'écharpe au bras d'Arnold.) Et toi, d'où vient ton indolence? Pourquoi ne pas frapper?

CÉSAR. — Vos anciens philosophes se contentaient d'observer le monde, comme de simples spectateurs des jeux olympiques. Si je trouve un prix digne de moi, je pourrai lutter aussi, et me montrer un nouveau Milon.

ARNOLD — Oui, contre un chêne.

CÉSAR — Contre une forêt, quand cela me conviendra. Je combats contre des masses, ou pas du tout. En attendant, poursuivez votre tâche comme moi la mienne, qui est de regarder faire, puisque mes ouvriers récoltent pour mon compte.

ARNOLD. — Tu es toujours un démon.

CÉSAR. — Et vous un homme.

ARNOLD. — Oui ; je veux me montrer tel.

CÉSAR. — Comme les autres.

ARNOLD. — Et que veux-tu dire ?

CÉSAR. — Que vous sentez et voyez. (Arnold s'éloigne et se mêle au combat qui continue en plusieurs endroits. La scène finit.)

SCÈNE III

(Saint-Pierre. Intérieur de l'église. Le pape est à l'autel. Prêtres accourant en désordre. Citoyens cherchant un asile et poursuivis par des soldats. — César entre.)

UN SOLDAT ESPAGNOL. — Frappez, frappez, camarades ! emparez-vous de ces lampes ! Fendez la tête de ce chauve tondu ! son rosaire est d'or.

UN SOLDAT LUTHÉRIEN. — Vengeance, vengeance d'abord, et le pillage après. — Voilà l'antechrist !

CÉSAR, s'interposant. — Comment donc, schismatique ! — Que veux-tu faire ?

LE SOLDAT LUTHÉRIEN. — Je veux, au saint nom du Christ, immoler cet orgueilleux antechrist. — Je suis chrétien.

CÉSAR. — Oui, un disciple qui rendrait sa croyance odieuse au fondateur lui-même, s'il voyait de tels prosélytes. — Occupe-toi plutôt du pillage.

LE SOLDAT LUTHÉRIEN. — Je vous dis que c'est le diable lui-même.

CÉSAR. — Tais-toi. Garde ce secret, de peur qu'il ne te reconnaisse pour être à lui.

LE SOLDAT LUTHÉRIEN. — Pourquoi veux-tu le sauver ? Je répète que c'est le diable ou le vicaire du diable sur la terre.

CÉSAR. — Si c'est là ton motif, voudrais-tu te faire une querelle avec tes meilleurs amis ? Éloigne-toi ; son heure n'est pas encore venue.

LE SOLDAT LUTHÉRIEN. — C'est ce qu'on va voir. (Le

soldat luthérien se jette sur le pape, un des gardes du pape l'atteint d'une balle. Le soldat tombe au pied de l'autel.)

CÉSAR, au luthérien. — Je te l'avais dit.

LE SOLDAT LUTHÉRIEN. — Et ne me vengerez-vous pas?

CÉSAR. — Moi ! Tu sais que la vengeance appartient au Seigneur, et tu vois qu'il n'aime pas ceux qui s'entremettent dans ses affaires.

LE SOLDAT LUTHÉRIEN, mourant. — Ah ! si j'avais du moins pu l'immoler, j'irais au ciel couronné d'une éternelle gloire. Grand Dieu! pardonne à mon faible bras de n'avoir pu l'atteindre, et reçois ton serviteur en pitié ! C'est déjà un assez beau triomphe de voir que la superbe Babylone n'est plus ; la prostituée des sept collines a échangé sa pourpre contre des vêtements de deuil et des cendres. (Le soldat luthérien meurt.)

CÉSAR. — Oui, et tes cendres se mêleront à celles des autres. — Courage, antique Babel ! (Les gardes du pape font une défense de désespérés pendant que le pontife s'échappe, par un passage secret, au Vatican, et puis au château Saint-Ange.) Allons, c'est bien se battre ! Prêtres et soldats, en avant ! les deux premiers métiers du monde sont aux prises ! Je n'ai pas vu de pantomime plus comique depuis que Titus prit la juiverie de Jérusalem. Mais les Romains avaient beau jeu alors. — Maintenant c'est au tour d'un autre.

DES SOLDATS. — Il s'est échappé !

UN AUTRE SOLDAT. — Ils ont barré le passage, et la porte est obstruée par des cadavres.

CÉSAR. — Je suis content qu'il ait échappé. Il peut m'en rendre grâces en partie. Je ne voudrais pas voir abolir ses bulles. — Ce serait perdre la moitié de notre empire ; ses indulgences en méritent bien quelques-unes en retour ; — non, non, il ne doit pas tomber ; et

d'ailleurs sa vie sauvée en un tel jour peut fournir, avec le temps, un miracle à l'appui de son infaillibilité. (S'adressant aux soldats espagnols.) Eh bien, coupe-gorges! pourquoi vous arrêtez-vous ? Si vous ne vous hâtez pas, il ne vous restera pas une drachme de l'or sacré! et vous êtes catholiques! voudrez-vous revenir d'un semblable pèlerinage sans une relique ? Les luthériens eux-mêmes ont une dévotion plus réelle! voyez comme ils dégarnissent les autels.

LES SOLDATS. — Par saint Pierre! il a raison. Les hérétiques emportent le meilleur butin.

CÉSAR. — Et ce serait une honte! allez les aider à leur conversion. (Les soldats se dispersent; plusieurs sortent de l'église; d'autres se cachent.) Ils sont partis, et d'autres reviennent! c'est ainsi que le flot succède au flot dans ce que les créatures appellent l'éternité, se croyant les brisants de l'océan, tandis qu'elles n'en sont que l'écume. — Allons, une autre! (Olympia entre poursuivie par des soldats; elle embrasse l'autel.)

UN SOLDAT. — Elle est à moi!

UN AUTRE SOLDAT, s'opposant au premier. — Tu mens! c'est moi qui l'ai débusquée le premier; et, serait-elle la nièce du pape, je ne la cèderais pas. (Ils combattent. Un troisième soldat s'avance vers Olympia.)

LE TROISIÈME SOLDAT. — Vous pouvez régler vos titres. Le mien sera le meilleur.

OLYMPIA. — Maudit esclave! tu ne me toucheras pas vivante.

LE TROISIÈME SOLDAT. — Morte ou vivante.

OLYMPIA, embrassant un crucifix massif. — Respecte ton Dieu.

LE TROISIÈME SOLDAT. — Oui, quand il est d'or! Ma belle, tu embrasses ta dot. (Comme il s'avance, Olympia, par un

effort violent et soudain, fait tomber le crucifix qui renverse le soldat dans sa chute.) O grand Dieu !

OLYMPIA. — Tu le reconnais maintenant !

LE TROISIÈME SOLDAT. — J'ai la tête brisée ; camarades, au secours ! je n'y vois plus. (Il meurt.)

SOLDATS, accourant. — Tuez-la, quand elle aurait mille vies ; elle a tué notre camarade.

OLYMPIA. — Trop heureuse d'une telle mort ! qui voudrait de la vie que vous pourriez donner ? Grand Dieu ! au nom de ton fils rédempteur, et de la mère de ton fils, reçois-moi telle que je voudrais m'approcher de vous ; digne d'elle, de lui, et de toi.

ARNOLD. — Que vois-je ? scélérats, arrêtez !

CÉSAR, à part, en riant. — Ah ! ah ! voilà l'équité ! quel droit est le sien ? Mais voyons la suite.

LES SOLDATS. — Comte, elle a tué notre camarade.

ARNOLD. — Avec quelle arme ?

UN SOLDAT. — Avec la croix, sous laquelle il est écrasé. Voyez-le étendu à terre, plus semblable à un ver qu'à un homme. Elle lui a jeté le crucifix sur la tête.

ARNOLD. — Eh bien, voilà une femme digne d'un brave ! si vous l'étiez, vous l'auriez honorée. Mais éloignez-vous, et remerciez votre bassesse qui vous sauve la vie. Si vous aviez touché un seul cheveu de cette tête, j'aurais éclairci vos rangs mieux que l'ennemi. Allez-vous-en, chacals ; rongez les os que le lion vous laisse, et attendez même qu'il vous en donne la permission.

UN SOLDAT, murmurant. — Le lion pourrait bien conquérir lui seul.

ARNOLD le frappe et le renverse. — Mutin, va te révolter en enfer ; obéis sur la terre ! (Les soldats attaquent Arnold. Allons, vous me charmez. Je vous montrerai, lâches,

comment on doit vous commander; vous saurez quel est celui qui vous a précédés sur ces murs que vous hésitiez à escalader jusqu'à ce que ma bannière flottât sur les créneaux. Vous êtes bien hardis, une fois dans la ville. (Arnold tue ou blesse les plus avancés, les autres jettent leurs armes.)

LES SOLDATS. — Grâce ! grâce !

ARNOLD. — Apprenez donc à l'accorder vous-mêmes. Vous connaissez maintenant celui qui vous a conduits sur les créneaux de la ville éternelle.

LES SOLDATS. — Nous le connaissons ; mais pardonnez un moment d'erreur dans la chaleur de la victoire, à laquelle vous nous avez conduits.

ARNOLD. — Retirez-vous ; allez à vos quartiers, qui sont établis au palais Colonna.

OLYMPIA, à part. — Dans la maison de mon père !

ARNOLD, aux soldats. — Laissez vos armes, vous n'en avez plus besoin, la ville s'est rendue ; et souvenez-vous de tenir vos mains nettes, ou je trouverai pour les laver un fleuve aussi rouge que l'est devenu le Tibre aujourd'hui. (Les soldats déposent leurs armes et se retirent.)

LES SOLDATS. — Nous obéissons.

ARNOLD, à Olympia. — Madame ! vous êtes en sûreté.

OLYMPIA. — Je le serais si j'avais un poignard. N'importe, mille chemins sont ouverts à la mort. Ici même, au pied de l'autel, d'où je contemple ma destruction, ma tête sera brisée contre ce marbre avant que tu parviennes jusqu'à moi. Dieu te pardonne !

ARNOLD. — Je désire mériter son pardon et le tien, quoique je ne l'aie pas offensé.

OLYMPIA. — Non, tu as seulement saccagé ma patrie; tu as fait de la maison de mon père une caverne de voleurs. Ce temple est inondé du sang des Romains et des prêtres, et maintenant tu voudrais me sauver pour...

Mais il n'en sera rien. (Olympia lève les yeux au ciel, s'entoure des plis de sa robe, et se prépare à se précipiter du haut de l'autel, du côté opposé à celui où est Arnold.)

ARNOLD. — Arrêtez ! arrêtez ! — Je jure...

OLYMPIA. — Épargne à ton âme déjà assez criminelle un parjure que l'enfer lui-même repousserait. Je te connais.

ARNOLD. — Non, tu ne me connais pas. — Je ne suis pas de ces bandits, quoique...

OLYMPIA. — Je te juge par tes compagnons, Dieu te jugera tel que tu es. Je te vois rougi du sang de Rome ; prends le mien, c'est tout ce que tu auras jamais de moi ; et ici, sur le marbre de ce temple où l'onde baptismale me consacra à Dieu, je lui offre un sang moins saint, mais aussi pur depuis mon enfance que l'onde sanctifiée par les saints. (Olympia fait un geste de dédain à Arnold et se précipite de l'autel.)

ARNOLD. — Dieu puissant ! je te reconnais ! Au secours, au secours ! Elle n'est plus.

CÉSAR. s'approche. — Me voici.

ARNOLD. — Toi !... Mais oui, sauve-la ! (César l'aide à relever Olympia.)

CÉSAR. — Elle y a été de franc jeu, la chute est sérieuse.

ARNOLD. — Ah ! elle est morte !

CÉSAR. — Si cela est, je n'ai rien à y faire ; la résurrection n'est pas de mon ressort.

ARNOLD. — Esclave !

CÉSAR. — Oui, esclave ou maître, c'est tout un : il me semble que les bonnes paroles ne sont cependant jamais de trop.

ARNOLD. — Peux-tu la secourir ?

CÉSAR. — J'essayerai. Quelques gouttes de cette

eau bénite peuvent être utiles. (Il apporte quelques gouttes d'eau bénite.)

ARNOLD. — Elle est teinte de sang.

CÉSAR. — Il n'en est pas de plus claire à Rome en ce moment.

ARNOLD. — Qu'elle est pâle et belle ! Morte ou vivante, ô fleur de beauté, je n'aime que toi !

CÉSAR. — C'est ainsi qu'Achille aima Penthésilée. — Avec sa ressemblance il semblerait que vous avez aussi son cœur, cependant il n'était pas des plus tendres.

ARNOLD. — Elle vit ! mais non, ce n'est que son dernier soupir.

CÉSAR. — Elle respire.

ARNOLD. — Tu l'as dit ; c'est donc vrai ?

CÉSAR. — Vous me rendez justice. — Le diable dit la vérité plus souvent qu'on ne le suppose, mais il a affaire à un auditoire ignorant.

ARNOLD, sans l'écouter. — Oui ! son cœur bat. Hélas ! faut-il que le seul cœur que j'aie jamais désiré de sentir battre d'accord avec le mien palpite dans les bras d'un assassin !

CÉSAR. — Sage réflexion, mais un peu tardive ! — Où la transporterons-nous ? — Je répète qu'elle vit.

ARNOLD. — Et vivra-t-elle ?

CÉSAR. — Autant que la poussière le peut.

ARNOLD. — Alors elle est morte.

CÉSAR. — Bah ! bah ! quand vous l'êtes, vous n'en savez rien. Elle reviendra à la vie ; — ou à ce que vous appelez la vie, et dont vous jouissez vous-même ; mais nous devons avoir recours à des moyens humains.

ARNOLD. — Nous la transporterons au palais Colonna, où j'ai arboré ma bannière.

CÉSAR. — Allons, relevons-la.

ARNOLD. — Doucement.

CÉSAR. — Aussi doucement qu'on porte les morts, peut-être parce qu'ils ne peuvent sentir les cahots.

ARNOLD. — Mais vit-elle réellement ?

CÉSAR. — Oh ! ne craignez rien ! mais si vous en avez regret un jour, ne me blâmez pas.

ARNOLD. — Ah ! qu'elle vive !

CÉSAR. — L'étincelle de la vie est encore dans on sein et peut s'y ranimer. Comte, comte, je suis votre serviteur en tout, et c'est ici un nouvel emploi ! j'en exerce rarement du même genre ; mais vous voyez quel ami est ce que vous appelez démon. Sur la terre vous trouvez souvent un démon au lieu d'un ami, mais je n'abandonne pas les miens ! Doucement, transportons cette belle mortelle qui est à demi un esprit. Je suis presque amoureux d'elle, comme jadis les anges le furent des premières nées de son sexe.

ARNOLD. — Toi ?

CÉSAR. — Moi ! mais n'ayez pas peur, je ne serai pas votre rival !

ARNOLD. — Rival ?

CÉSAR. — J'en serais un formidable ; mais, depuis que je tuai les sept maris de la fiancée de Tobie (et après tout je fus chassé par un peu d'encens), j'ai renoncé à l'intrigue. — Cela vaut rarement la peine de réussir, ou, — chose plus difficile, — de se débarrasser de celle qu'on a obtenue. — Car voilà le désagrément, — du moins pour les mortels.

ARNOLD. — Je t'en prie, silence ! — Doucement ! il

me semble que ses lèvres s'agitent, que ses yeux s'ouvrent.

CÉSAR. — Comme des étoiles sans doute ; car c'est la métaphore à l'usage de Lucifer et de Vénus.

ARNOLD. — Au palais Colonna, — ai-je dit.

CÉSAR. — Oh ! je connais mon chemin dans Rome.

ARNOLD. — Allons, marchons doucement. (Ils sortent en ransportant le corps d'Olympia. La scène finit.)

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

TROISIÈME PARTIE

SCÈNE PREMIÈRE

(Château dans les Apennins, entouré d'une contrée sauvage, mais pittoresque. Chœur de paysans chantant devant les portes.)

LE CHŒUR.

I. — La guerre est terminée, le printemps est venu; l'heureux couple est de retour; réjouissons-nous de leur félicité! que toutes les voix soient les échos de leur cœur.

II. — Le printemps est venu; la violette est partie, cette fille des premiers rayons du soleil; avec nous elle n'est qu'une fleur d'hiver; la neige des montagnes ne peut détruire son asile; elle élève sa tête azurée vers un ciel d'azur comme elle.

III. — Et quand le printemps arrive avec son cortége de fleurs, cette fleur bien aimée s'éloigne de la foule avec son parfum céleste et ses couleurs virginales.

IV. — Cueillez les autres fleurs, — mais souvenez-vous de celle qui les annonça dans le sombre décembre. — Souvenez-vous de celle qui est comme leur étoile du matin, gage d'un jour brillant. — Souvenez-vous, parmi les roses, de la chaste violette.

CÉSAR entre.

CÉSAR, chantant. — Les guerres sont terminées, ncs glaives sont oisifs, le coursier mord le frein, le casque est suspendu à la muraille : le guerrier se repose,

mais son armure se rouille, et le vétéran s'engourdit dans le vestibule du château. Il boit ; mais qu'est-ce que boire ? — une trêve à l'ennui : le cor ne l'éveille plus par ses sons belliqueux.

LE CHOEUR. — Mais le limier aboie, le sanglier est dans la forêt, et le fier faucon s'impatiente d'être chaperonné. — Le voilà sur le poing du seigneur, tel qu'un cimier d'armoirie. (L'air est troublé par la foule des oiseaux qui désertent leurs nids.)

CÉSAR. — Ombre de la gloire ! image obscure de la guerre ! Mais la chasse n'a pas d'historien, ses héros sont sans honneur depuis Nemrod, qui inventa la chasse et la royauté ; Nemrod, qui le premier répandit l'épouvante dans les bois quand le lion avait encore l'orgueil de sa jeunesse et de son courage : c'était un jeu digne des forts de lutter contre lui. Armé d'un pin pour épieu contre le Mammoth, l'homme frappait à travers le ravin le Behemoth écumant : tels étaient les jeux de l'homme quand sa taille égalait la hauteur des tours de notre temps ; alors il était le premier être de la nature, et sublime comme elle.

LE CHOEUR. — Mais la guerre est terminée, le printemps est venu ; l'heureux couple est de retour ; réjouissons-nous de leur félicité ! que toutes les voix soient l'écho de leur cœur. (Les paysans sortent en chantant.)

. . . .

Ici s'arrête le manuscrit.

MARINO FALIERO,

DOGE DE VENISE.

TRAGÉDIE HISTORIQUE.

MARINO FALIERO, DOGE OF VENICE,
AN HISTORICAL TRAGEDY

inquieti turbidus Adriæ

N. B. Sur le manuscrit original envoyé de Ravenne, lord Byron a écrit de sa main : « Commencé le 4 avril 1820 ; — complété le 16 juillet 1820 ; — fini de copier du 16 au 17 août 1820, et ce dernier travail m'a donné dix fois plus de mal que le travail de la composition, si l'on considère la température (le thermomètre marque 90 à l'ombre) et mes occupations domestiques. » K.

PRÉFACE.

La conspiration du doge Marino Faliero est un des événements les plus remarquables dans les annales du gouvernement de la cité et du peuple les plus singuliers de l'histoire moderne. Elle eut lieu en 1355. Tout ce qui tient à Venise est ou fut extraordinaire; la ville ressemble à un songe, et son histoire à un roman. La conspiration du doge Faliero se trouve dans toutes ses chroniques; elle est surtout détaillée dans les *Vies des Doges*, par Marin Sanuto, cité dans l'appendice. Son récit simple et clair est peut-être plus dramatique en lui-même qu'aucun drame sur ce sujet.

Il paraît que Marino Faliero fut un homme de talent et de courage. Je le trouve commandant en chef des forces de terre au siége de Zara, où il battit le roi de Hongrie et son armée de quatre-vingt mille hommes, dont il tua huit mille sans cesser de tenir les assiégés en échec, exploit auquel je n'en puis comparer aucun dans l'histoire, excepté celui de César à Alésia, et celui du prince Eugène à Belgrade; il fut ensuite commandant de la flotte dans la même guerre, et prit Capo-d'Istria.

Il était ambassadeur à Gênes et à Rome quand il reçut la nouvelle de son élection au dogat de Venise; son absence est une preuve qu'il ne fit aucune intrigue pour l'obtenir, puisqu'il apprit en même temps la mort

de son prédécesseur et sa nouvelle dignité. Mais il semble avoir été d'un caractère violent. Sanuto raconte que, plusieurs années avant d'être parvenu au dogat, et lorsqu'il était podestat et capitaine à Trévise, il donna un soufflet à l'évêque, qui avait mis de la lenteur à apporter l'hostie; et là-dessus le bon Sanuto prononce contre lui un jugement comme celui dont Twackum frappa Square [1]; mais il ne nous dit pas s'il fut puni ou réprimandé par le sénat pour cet outrage. Il paraît qu'il fit ensuite sa paix avec l'Église, car nous le voyons ambassadeur à Rome et investi du fief de Val di Marino, dans les marches de Trévise, avec le titre de comte, par Lorenzo, comte-évêque de Cenada. Pour ces faits, mes auteurs sont Sanuto, Vettor Sandi, Andrea Navagero, et la relation du siége de Zara, publiée en premier lieu par l'infatigable abbate Morelli, dans ses *Monumenti Veneziani di varia litteratura,* imprimés en 1796; j'ai consulté tous ces auteurs dans la langue originale.

Les modernes, Daru, Sismondi et Laugier, sont à peu près d'accord avec les anciens chroniqueurs. Sismondi attribue la conspiration de Faliero à la *jalousie*, mais je ne trouve nulle part cette assertion confirmée par les historiens nationaux. Vettor Sandi, il est vrai, dit que *altri scrissero che... dalla gelosa suspizion di esso Doge siasi fatto* (Michel Steno) *staccar con violenza*, etc., etc.; mais il paraît que cette opinion n'a pas été générale; Sanuto et Navagero n'en disent rien, et Sandi lui-même ajoute, un moment après, que *per*

[1] Les deux précepteurs de Tom Jones. A. P.

altre Veneziane memorie traspiri che non il solo *desiderio di vendetta lo dispose alla congiura, ma anche la innata abituale ambizion sua per cui anelava a farsi principe independente.* Sans doute son premier motif fut l'affront grossier des paroles écrites par Michel Steno sur le fauteuil ducal, et la punition légère et disproportionnée que les Quarante prononcèrent contre le coupable, qui était un de leurs *tre capi*. Il paraît aussi que les attentions de Steno avaient pour objet une des suivantes de la femme du doge, et non la *dogaressa* elle-même, contre qui ne s'élève aucune insinuation malicieuse au milieu des éloges donnés à sa beauté, et quoiqu'elle fût remarquable par sa brillante jeunesse. Personne ne dit positivement (à moins que ce que prétend Sandi ne soit une assertion) que le doge fût excité par la jalousie; mais il le fut plutôt par son respect pour son épouse et son propre honneur, que ses services passés et sa dignité actuelle devaient rendre sacré.

Je ne crois pas que les auteurs anglais aient parlé de la conspiration de Faliero, si ce n'est le docteur Moore dans son « tableau de l'Italie. » Son récit est faux; c'est un bavardage rempli de grossières plaisanteries sur les vieux maris et les jeunes femmes, et il s'étonne qu'un si grand événement eût une si légère cause. Il est inconcevable qu'un observateur des hommes, aussi profond que l'auteur de *Zeluco*, soit surpris de ce fait historique. Il savait qu'un bassin d'eau répandu sur la robe de mistress Marsham priva le duc de Marlborough de son commandement, et amena la paix d'Utrecht; que Louis XIV fut entraîné dans les guerres

les plus terribles, parce que son ministre fut piqué de le voir critiquer une fenêtre, et voulut lui donner d'autres occupations ; il savait qu'Hélène perdit Troie ; que Lucrèce expulsa les Tarquins de Rome ; que la Cava introduisit les Maures en Espagne ; qu'un mari insulté appela les Gaulois à Clusium et de là à Rome ; qu'un seul vers de Frédéric II sur l'abbé de Bernis, et un mot sur madame de Pompadour, furent cause de la bataille de Rosbach ; que l'évasion de Dearbhorgil avec Marc Murchad produisit l'esclavage de l'Irlande ; qu'une pique personnelle entre Marie-Antoinette et le duc d'Orléans précipita la première expulsion des Bourbons ; il savait enfin, pour ne pas multiplier les exemples, que Commode, Domitien et Caligula ne furent pas les victimes de leur tyrannie, mais d'une vengeance particulière ; et que l'ordre de faire débarquer Cromwell du vaisseau sur lequel il devait se rendre en Amérique fut la ruine du roi et de la nation. Pour peu qu'on réfléchisse après ces exemples, il est vraiment extraordinaire que le docteur Moore soit surpris qu'un homme habitué à commander, et qui avait rempli les charges les plus importantes, montre un ressentiment si barbare dans un siècle de barbarie, pour l'affront le plus grossier qu'on puisse faire à un homme, qu'il soit prince ou vassal. L'âge de Faliero n'est point une objection ; il ne fait que rendre la chose plus probable.

The young man's wrath is like straw on fire
But like red-hot steel is the old man's ire.
Young men soon give and soon forget affronts,
Old age is slow at both [1]

1 « La colère du jeune homme est comme une flamme de paille

Les réflexions de Laugier sont plus philosophiques :

« Tale fù il fine ignominioso di un'uomo, che la sua « nascità, la sua està, il suo carattere, dovevano tener « lontano dalle passioni produttrici di grandi delitti. « I sui *talenti* per lungo tempo esercitati ne' maggiori « impieghi, la sua capacità sperimentata ne' governi e « nelle ambasciate, gli avevano acquistato la stima et « la fiducia de' cittadini, ed avevano uniti i suffragi per « collocarlo a la testa della republica. Innalzato ad un « grado che terminava gloriosamente la sua vita, il « risentimento di un' ingiura leggiera insinuò nel suo « cruore tal veleno che bastó a corrompere le antiche « sue qualità, ed a condurlo al termine degli scelle- « rati ; serio esempio, che prova non esservi età, in « cui la prudenza umana sia sicura, e che nell' uomo « restano sempre passioni capaci a disonorarlo, quando « non invigili sopra se stesso. » (LAUGIER, *Traduction « italienne*, vol. IV, pages 30, 31.)

Où le docteur Moore a-t-il trouvé que Marino Faliero demanda la vie? J'ai consulté les chroniques ; je n'y trouve rien de tel. Il est vrai qu'il avoua tout; il fut conduit au lieu des tortures ; mais il n'est pas dit qu'il ait imploré la clémence de ses juges; et le fait de la torture prouve autre chose qu'un manque de fermeté, qui eût été sans doute mentionné par ces historiens minutieux, nullement prévenus en sa faveur. Ce serait, en effet, une chose contraire à son caractère de guer-

« mais celle du vieillard ressemble au fer rougi par le feu. Les « jeunes gens font bientôt un affront et l'oublient bientôt, la vieil- « lesse est moins prompte à le faire et à le pardonner. »

rier, au siècle dans lequel il vécut, et à l'âge où il mourut, comme à la vérité de l'histoire. Je ne puis souffrir qu'on s'excuse sur la distance des temps quand on calomnie un personnage historique. Certainement la vérité appartient aux morts et aux infortunés : ceux qui sont morts sur un échafaud ont généralement assez de torts sans leur attribuer ceux que les périls et le trépas qu'ils ont bravés rendent les plus improbables.

Le voile noir qui est peint sur la place que le portrait de Marino Faliero devait occuper parmi ceux des doges, l'escalier du Géant où il fut couronné, dépouillé de la couronne et décapité, firent sur moi une impression profonde, ainsi que son caractère ardent et son étrange histoire. Je fus, en 1819, plus d'une fois à la recherche de son tombeau dans l'église de San Giovani et San Paolo. Pendant que j'étais debout près du monument d'une autre famille, un prêtre survint et me dit : « Je puis vous montrer des monuments plus « beaux. » Je lui dis que je cherchais celui de la famille Faliero, et surtout du doge Marino. « Oh ! me répondit-il, je vais vous le faire voir ; » et, me conduisant en dehors, il me montra du doigt un sarcophage placé dans le mur, avec une inscription illisible. Il m'apprit que ce sarcophage venait d'un couvent voisin, et avait été transporté là où il était actuellement depuis l'arrivée des Français. Il l'avait vu ouvrir, ajouta-t-il, lors de la translation ; il contenait quelques ossements, mais aucun indice positif de décapitation.

La statue équestre dont j'ai fait mention dans le troisième acte n'est point celle d'un Faliero, mais de quel-

que autre guerrier aujourd'hui oublié, quoique d'une date plus moderne.

Il y eut deux autres doges de cette famille avant Marino : Ordelafo, qui mourut à la bataille de Zara, en 1117 (où par la suite son descendant vainquit les Huns), et Vital Faliero, qui régna en 1082. Sa famille, originaire de Fano, était une des plus illustres et des plus riches de la ville, qui contient les familles les plus anciennes de l'Europe. Toutes les recherches que j'ai faites pour mon sujet prouveront l'intérêt qu'il m'inspirait. Que j'aie réussi ou non dans la tragédie, j'ai du moins transporté dans notre langue un fait historique digne de mémoire.

Voilà quatre ans que j'ai médité cet ouvrage; et avant d'en avoir bien examiné les détails, j'étais assez disposé à le fonder sur la jalousie de Faliero; mais m'apercevant que ce serait manquer à l'histoire, et la jalousie étant d'ailleurs une passion épuisée au théâtre, je lui ai donné une forme plus historique. Je fus aussi décidé par les conseils de feu Matthew Lewis [1], à qui je parlais de mon intention, à Venise, en 1817. — « Si vous faites votre héros jaloux, me dit-il, souvenez-vous que vous avez à lutter avec des écrivains distingués, sans parler de Shakspeare, et des objections à faire sur un sujet épuisé. Tenez-vous-en au caractère ardent et naturel du vieux doge, qui vous tirera d'affaire s'il est bien dessiné, et faites votre plan aussi régulier que possible. »

Sir William Drummond me donna à peu près le

[1] L'auteur du *Moine*. A. P.

même conseil. Ce n'est pas à moi qu'il convient de décider jusqu'à quel point j'ai suivi ces instructions, ou si elles m'ont été utiles. Je n'ai aucun projet pour le théâtre; dans son état actuel, ce n'est peut-être pas un objet élevé d'ambition; d'ailleurs j'ai été trop derrière les coulisses pour y avoir jamais songé. Je ne puis concevoir qu'un homme d'un caractère irritable se mette à la merci d'un parterre... Le lecteur dédaigneux, le critique railleur, les articles amers d'un journal, sont des calamités éparses et éloignées; mais, quand un auditoire éclairé ou ignorant foule aux pieds une production qui, bonne ou mauvaise, a été un travail mental pour l'auteur, voilà une vexation réelle et immédiate, augmentée encore par le doute où l'on est de la compétence de ses juges, et par la certitude de l'imprudence qu'on a commise en les choisissant pour tels. Si j'étais capable de composer une tragédie qu'on jugeât digne de la scène, le succès ne me causerait aucun plaisir, et une chute me ferait beaucoup de peine. C'est pourquoi, même pendant que je faisais partie du comité d'un théâtre, je ne tentai jamais d'y débuter comme auteur, et je ne le ferai jamais [1]; il y a sûrement des talents dramati-

[1] Pendant que je faisais partie du comité de Drury-Lane, je puis assurer que mes collègues et moi nous fîmes tout pour remettre en honneur le véritable drame. Je voulus ressusciter *De Montfort*, mais en vain; tout ce que je tentai pour l'*Ivan* de Sotheby, qui était regardé comme une pièce bonne à être jouée, fut encore inutile. Je ne négligeai rien non plus pour exciter M. Coleridge à écrire une tragédie. Ceux qui ne sont pas dans le secret auront peine à croire que *l'École de la Médisance* est la pièce qui a *fait le moins d'argent*, vu le nombre de fois qu'elle a été sur l'affiche depuis qu'elle a paru. C'est ce que m'a assuré le directeur, M. Dibdin. J'ignore ce qui a eu lieu depuis le *Bertram* de Mathurin; je puis donc par ignorance blesser l'amour-propre de quelque nouvel au-

ques dans un pays où existent Joanna Baillie, Milman et John Wilson. *La Ville de la Peste* [1] et *la Chute de Jérusalem* [2], sont des pièces remplies du meilleur *matériel* pour la tragédie qu'on ait vu depuis Horace Walpole, excepté celui qu'on remarque dans plusieurs passages d'*Ethwald* et de *Montfort* [3]. C'est la mode de déprécier Horace Walpole; d'abord parce qu'il était grand seigneur, et ensuite parce qu'il était un gentleman (homme du monde); mais, pour ne rien dire de la composition de ses lettres incomparables et du *Château d'Otrante*, il est l'*ultimus Romanorum*, l'auteur de *la Mère mystérieuse*, tragédie du premier ordre, et non

teur distingué; si cela est, je lui en demande pardon. Voici cinq ans que je suis absent d'Angleterre; jusqu'à l'année dernière, je n'ai point lu de journaux; je ne reçois les nouvelles du théâtre que par la gazette parisienne de Galignani, que je ne lis même que depuis un an. Qu'il me soit donc permis d'éloigner de moi le soupçon de vouloir offenser des auteurs tragiques ou comiques que je ne connais pas, et auxquels je souhaite toute sorte de succès. Les longues lamentations sur l'état actuel de l'art dramatique ne viennent point cependant de la faute des acteurs. Je ne puis concevoir rien de mieux que Kemble, Cooke et Kean dans leurs différents genres, ou qu'Elliston dans la haute comédie et dans quelques rôles de tragédie. Je n'ai jamais vu miss *O'Neil*, ayant constamment tenu à ma résolution de ne rien voir qui pût diviser ou troubler mon souvenir de miss Siddons. Siddons et Kemble étaient l'*idéal* de l'action tragique. Je n'ai rien vu qui leur ressemblât, même en *personne;* voilà pourquoi nous ne verrons plus *Coriolan* et *Macbeth*. Quand on blâme Kean de manquer de dignité, on devrait se rappeler que c'est une grâce et non un art qu'on puisse acquérir par l'étude. Dans tous les rôles *non* SURNATURELS il est parfait. Ses défauts appartiennent ou semblent appartenir aux rôles eux-mêmes, et rendent son jeu plus franc. Quant à Kemble, nous pourrions dire de son jeu ce que le cardinal de Retz disait du marquis de Montrose: « Qu'il était le seul homme qui lui rappelât les héros de Plutarque. »

[1] *The city of the plague* (La peste de Londres, par Wilson). A. P.
[2] Par Milman. A. P.
[3] Par Joanna Baillie.

un drame d'amour larmoyant; il est le père du premier roman et de la dernière tragédie de notre langue, et digne sûrement d'une place plus élevée qu'aucun auteur de nos jours, quel qu'il soit.

En parlant de la tragédie de *Marino Faliero,* j'ai oublié de dire que, quelque éloigné que je sois encore de l'unité, le désir de me préserver de l'irrégularité reprochée aux pièces du théâtre anglais m'a conduit à représenter la conspiration comme déjà formée avant que le Doge y accède, tandis que, dans le fait, il l'avait lui-même préparée avec Israël Bertuccio. Les autres caractères (excepté celui de la duchesse), les incidents et presque le temps de l'action, qui fut extraordinairement court pour un tel projet dans la vie réelle, tout est strictement historique; j'en excepte encore le lieu des conférences, qui se passèrent toutes dans le palais. Si j'avais été plus fidèle sur ce point, l'unité aurait été mieux observée; mais je désirais amener le Doge au milieu de la troupe des conjurés, au lieu de le faire toujours dialoguer d'une manière monotone avec les mêmes individus. Quant aux faits réels, je renvoie le lecteur aux notes et aux historiens.

MARINO FALIERO

TRAGÉDIE

La scène est à Venise en l'année 1355.

PERSONNAGES.

MARINO FALIERO, Doge de Venise.
BERTUCCIO FALIERO, neveu du Doge.
LIONI, Patricien et Sénateur.
BENINTENDE, chef du Conseil des Dix.
MICHEL STENO, un des trois Capi des Quarante.
ISRAEL BERTUCCIO, chef de l'arsenal, }
PHILIPPE CALENDARO, } conjurés.
DAGOLINO, }
BERTRAM, }
SEIGNEURS DE LA NUIT (Signori di notte), officiers de la nuit.
PREMIER CITOYEN.
SECOND CITOYEN.
TROISIÈME CITOYEN, etc.
VINCENZO, }
PIETRO, } officiers du palais.
BATTISTA, }
LE SECRÉTAIRE DU CONSEIL DES DIX.
GARDES.
CONJURÉS.
CITOYENS.
LE CONSEIL DES DIX.
LA GIUNTA, etc.
ANGIOLINA, femme du Doge.
MARIANNA, son amie.
SUIVANTES, etc.

MARINO FALIERO

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

(Antichambre du palais ducal.)

PIETRO parle en entrant à BATTISTA.

PIETRO. — Le messager n'est pas de retour ?

BATTISTA. — Pas encore; j'ai envoyé fréquemment, comme vous me l'aviez commandé; mais le sénat est toujours au conseil, où l'on discute longtemps sur l'accusation de Steno.

PIETRO. — Trop longtemps... ainsi, du moins, le pense le Doge.

BATTISTA. — Comment supporte-t-il ces moments d'attente ?

PIETRO. — Avec une patience forcée. Assis à la table ducale, couverte de tout l'appareil des affaires de l'État, pétitions, dépêches, jugements, actes, rapports, il semble absorbé dans ses fonctions ; mais chaque fois qu'il entend le bruit lointain d'une porte, quelque chose qui lui annonce qu'on vient à lui, ou le murmure d'une voix, ses yeux se détournent vivement; il se lève soudain de son siége ; puis il s'arrête, se

sied, et fixe ses regards sur quelque édit; mais j'ai observé qu'il n'a pas lu une page depuis une heure.

BATTISTA. — On dit qu'il est très-irrité; et, en effet, Steno lui a fait un sanglant outrage.

PIETRO. — Oui, si c'était un homme pauvre... Steno est un patricien, jeune, aimable, gai et superbe.

BATTISTA. — Vous pensez donc qu'il ne sera pas jugé sévèrement?

PIETRO. — Il suffirait qu'il fût jugé selon la justice; mais ce n'est pas à nous d'anticiper sur la sentence des Quarante.

BATTISTA. — Et la voici (Vincenzo entre). Quelle nouvelle, Vincenzo?

VINCENZO. — L'arrêt est prononcé; mais la sentence est encore inconnue : j'ai vu le président prêt à sceller le parchemin qui portera au Doge le jugement des Quarante, et je m'empresse d'aller le prévenir. (Ils sortent.)

SCÈNE II

(L'appartement du Doge.)

MARINO FALIERO, Doge; et son neveu, BERTUCCIO FALIERO.

BERTUCCIO FALIERO. — Il est impossible qu'ils ne vous rendent pas justice.

LE DOGE. — Oui, comme me l'ont rendue les Avogadori [1], qui renvoyèrent ma plainte aux Quarante, afin

[1] Les Avogadori étaient au nombre de trois : ils étaient chargés de toutes les poursuites criminelles au nom de l'État, et les actes des conseils n'avaient de validité qu'autant qu'ils étaient sanctionnés par la présence de l'un d'eux.

que Steno fût jugé par ses pairs et par le tribunal dont il fait partie.

BERTUCCIO FALIERO. — Ses pairs ne sauraient le protéger ; ils rendraient par là toute autorité digne de mépris.

LE DOGE. Ne connais-tu pas Venise ? Ne connais-tu pas les Quarante ? Mais nous allons bientôt voir. (Vincenzo entre.)

BERTUCCIO FALIERO, à Vincenzo. Eh bien ! quelle nouvelle ?

VINCENZO. — Je suis chargé de dire à Son Altesse que la cour a prononcé, et qu'aussitôt que les formes établies par la loi auront été observées, la sentence sera envoyée au Doge. En attendant, les Quarante saluent le prince de la république, et le prient d'accepter l'assurance de leur respect.

LE DOGE. — Oui, ils sont singulièrement respectueux, et toujours humbles..... La sentence est prononcée, dites-vous ?

VINCENZO. — Oui, seigneur ; le président y apposait le sceau, lorsque j'ai été appelé, afin qu'aucun instant ne fût perdu pour vous donner l'avis d'usage, non seulement comme chef de la république, mais encore comme à la partie plaignante.

BERTUCCIO FALIERO. — N'avez-vous rien aperçu qui pût vous faire deviner leur décision ?

VINCENZO. — Non, monseigneur, vous savez le secret dont s'entourent les tribunaux de Venise.

BERTUCCIO FALIERO. — Il est vrai ; mais un observateur subtil et un regard perçant peuvent encore deviner quelque chose : c'est un mot à voix basse, un murmure, ou l'aspect plus ou moins solennel du tribunal. Les Quarante ne sont que des hommes..... des hommes estimables, sages, justes et prudents, je l'accorde ;... ils sont discrets comme la tombe à laquelle ils condam-

nent les coupables;... mais cependant sur leur visage, ou du moins sur celui des plus jeunes, un œil pénétrant, un œil comme le vôtre, Vincenzo, pourrait lire la sentence avant qu'elle fût prononcée.

VINCENZO. — Monseigneur, je suis parti aussitôt, et je n'ai pas eu le loisir d'observer ce qui se passait parmi les juges, même sur leurs visages; d'ailleurs j'étais auprès de l'accusé, Michel Steno, qui.....

LE DOGE l'interrompant. — Et quel air avait-il, lui?... Parle.

VINCENZO. Calme, mais sans abattement; il semblait résigné à subir l'arrêt, quel qu'il fût. Mais voyez, on vient le lire à Votre Altesse. (Le secrétaire des Quarante entre.)

LE SECRÉTAIRE. — L'auguste tribunal des Quarante envoie ses saluts respectueux au Doge Faliero, premier magistrat de Venise, et prie Son Altesse de lire et d'approuver la sentence prononcée contre Michel Steno, patricien et accusé des faits que contient cet écrit, où vous verrez aussi sa condamnation.

LE DOGE. — Retirez-vous, et attendez hors de mon appartement. (Le secrétaire et Vincenzo sortent. A Bertuccio Faliero.)
Toi, prends ce papier : un nuage en cache les lettres à mes yeux, je ne puis le regarder.

BERTUCCIO FALIERO. — Patience, mon cher oncle; pourquoi tremblez-vous ainsi? N'en doutez pas, tout sera selon nos désirs.

LE DOGE. — Lis.

BERTUCCIO FALIERO, lisant. — « Il a été décrété par le conseil, d'une voix unanime, que Michel Steno, s'avouant coupable d'avoir, la première nuit de carnaval, gravé sur le trône du Doge les paroles suivantes [1]... »

[1] « Marino Faliero, dalla bella moglie. — Altri la gode, ed egli la mentiene. » SANUTO.

LE DOGE. — Voudrais-tu donc les répéter ?... Voudrais-tu les répéter, toi Faliero? Voudrais-tu t'arrêter sur le déshonneur de notre maison, outragée dans son chef?... Et ce chef, le prince de Venise, la première des cités !... Passe à la sentence.

BERTUCCIO FALIERO.—Pardonnez, monseigneur, j'obéis. (Il lit.)... « Que Michel Steno soit tenu pendant un mois en reclusion. »

LE DOGE. — Continue.

BERTUCCIO FALIERO. — Monseigneur, c'est fini.

LE DOGE. — Que dis-tu? fini! est-ce un rêve?... C'est faux ; donne-moi le papier... (Il prend le papier et lit :) « Il est décidé par le conseil que Michel Steno... » Mon neveu, soutiens-moi.

BERTUCCIO FALIERO. — Rassurez-vous : calmez-vous. Ce transport est sans motif... Je vais aller chercher du secours.

LE DOGE. — Arrête, demeure, je n'en ai plus besoin.

BERTUCCIO FALIERO. — Je ne puis m'empêcher de convenir avec vous que la punition n'est pas proportionnée à l'offense... Il n'est pas honorable pour les Quarante d'infliger une peine si légère à un homme qui vous a si cruellement outragé, vous et eux-mêmes comme vos sujets : mais ce n'est pas encore un mal sans remède ; vous pouvez en appeler à leur propre tribunal et aux Avogadori, qui, voyant que la justice est oubliée, se chargeront cette fois de la cause qu'ils ont d'abord refusée, et vous vengeront d'un coupable audacieux. Ne le pensez-vous pas, mon oncle? Pourquoi restez-vous immobile? vous ne m'écoutez pas! (Le doge, se dépouillant de sa toque ducale, la jette et veut la fouler aux pieds, mais son neveu l'arrête.)

LE DOGE. — Oh! que le Sarrasin n'est-il dans la

place Saint-Marc ! c'est ainsi que je lui rendrais hommage.

BERTUCCIO FALIERO. — Au nom du ciel et de tous les saints ! seigneur...

LE DOGE. — Laisse-moi. Plût au ciel que les Génois fussent dans le port ! Plût au ciel que les Turcs, vaincus par moi à Zara, fussent rangés en bataille autour du palais !

BERTUCCIO FALIERO. — Il n'est pas convenable que le duc de Venise parle ainsi.

LE DOGE. — Le duc de Venise ! Qui est duc de Venise aujourd'hui ? que je le voie, afin qu'il me fasse droit.

BERTUCCIO FALIERO. — Si vous oubliez votre titre et votre dignité, souvenez-vous de votre devoir comme homme, et domptez cette colère. Le duc de Venise...

LE DOGE, l'interrompant. — Il n'est point de duc de Venise ce n'est qu'un mot... c'est pire encore... c'est un indigne surnom. Le malheureux le plus outragé, le plus méprisé, obligé de mendier son pain, reçoit-il un refus, il peut être écouté par un cœur compatissant ; mais celui qui se voit repoussé dans son bon droit par ceux que leur charge oblige d'être justes, celui-là est plus pauvre que le mendiant dédaigné ; c'est un esclave, c'est ce que je suis, c'est ce que tu es toi-même avec toute notre maison, à compter de cette heure. Le dernier des artisans peut nous montrer au doigt, et l'orgueilleux patricien nous cracher au visage... Quel sera notre recours ?

BERTUCCIO FALIERO. — La loi, mon prince.

LE DOGE, l'interrompant. — Tu vois ce qu'il en est. Je n'ai eu recours qu'à la loi ; je n'ai cherché d'autre vengeance que celle de la loi ; je n'ai demandé pour juges que ceux qui sont nommés par la loi. Comme souverain, je me suis adressé à mes sujets, à ces sujets qui m'ont

créé souverain, et m'ont donné par là un double droit de l'être. Les droits de ma dignité, de ma naissance et de mes services, mes honneurs et mes années, ces blessures, ces cheveux blancs, près de quatre-vingts années de travaux, de périls, de fatigues, de sang et de sueurs, ont été mis dans la balance avec l'insulte grossière et le criminel mépris d'un lâche et audacieux patricien... Ils n'ont pas suffi pour l'emporter! Dois-je le souffrir?

BERTUCCIO FALIERO. — Ce n'est point ce que je dis. Si votre appel était rejeté, nous trouverions des moyens de mettre tout de niveau.

LE DOGE. — Un nouvel appel! Es-tu le fils de mon frère? un rejeton de la maison de Faliero? le neveu du Doge? issu d'un sang qui a déjà donné trois princes à Venise? Mais tu as raison... nous devons être humbles à présent.

BERTUCCIO FALIERO. — Mon prince, vous êtes trop irrité... Je vous accorde que l'outrage fut infâme, et que le coupable est indignement affranchi du châtiment qu'il mérite; mais votre colère excède toute espèce de provocation. Si nous sommes offensés, nous demanderons justice; si l'on nous la refuse, nous la prendrons; mais procédons à tout cela avec calme. La plus terrible vengeance est la fille du silence. J'ai à peine le tiers de vos années; j'aime notre maison; j'honore en vous son chef, le protecteur, l'ami de ma jeunesse; mais, quoique je comprenne votre douleur et partage votre indignation, je suis effrayé de voir votre colère, semblable aux vagues de l'Adriatique, qui dépasse toutes les bornes et se consume en écume.

LE DOGE. — Je te dis... je dois te dire... ce que ton père eût compris sans le secours des paroles. N'as-tu donc que des sens?... n'as-tu point d'âme... point d'or-

gueil... point de passion... nul sentiment d'honneur?

BERTUCCIO FALIERO. — C'est la première fois que mon honneur a été mis en doute; tout autre que vous ne répéterait pas deux fois cette question.

LE DOGE. — Tu connais l'offense de ce lâche qu'on vient d'acquitter, de ce vil reptile qui a distillé tout son venin dans son libelle contre l'honneur de... ô Dieu! de mon épouse! de celle sur qui repose l'honneur le plus précieux à l'homme! le traître a fait circuler une vile calomnie de bouche en bouche, parmi les artisans oisifs, qui l'embellissaient encore de leurs grossiers commentaires et de leurs obscènes plaisanteries, pendant que les nobles, railleurs de meilleur ton, se répétaient le conte à l'oreille, et souriaient du mensonge qui m'assimilait à eux, dupes complaisantes, supportant le déshonneur avec patience et même avec orgueil.

BERTUCCIO FALIERO. — Mais ce n'était qu'une calomnie: vous le saviez, chacun le savait comme vous.

LE DOGE. — Mon neveu, le fier Romain disait: « La femme de César ne doit pas même être soupçonnée! » et il la répudia.

BERTUCCIO FALIERO. — Oui... mais dans ce temps-là...

LE DOGE. — Et ce qu'un Romain ne pouvait souffrir, un prince de Venise le souffrirait? Le vieux Dandolo refusa le diadème des Césars, et porta cette toque ducale, que moi je foule aux pieds, parce qu'elle est aujourd'hui avilie.

BERTUCCIO FALIERO. — Elle l'est en effet.

LE DOGE. — Elle l'est, oui, elle l'est. Je ne punis point la femme innocente, victime d'une lâche calomnie, parce qu'elle avait accepté pour époux un vieillard qui fut longtemps l'ami de son père et le protecteur de sa maison... comme si le cœur de la femme ne connaissait

d'autre amour que celui de la volupté et d'une jeunesse imberbe! je ne la punis point de l'infamie du lâche, mais j'invoquai la justice de ma patrie sur la tête du coupable, la justice due au dernier des hommes qui a une compagne dont la foi fait son bonheur, une maison dont le foyer lui est cher, et un nom dont l'honneur est tout pour lui... la justice qui lui est due quand ces objets précieux sont souillés par le souffle contagieux de la calomnie.

BRTUCCIO FALIERO. — Et quel châtiment attendiez-vous pour prix de son crime?

LE DOGE. — La mort. Ne suis-je point le souverain de l'État, insulté sur mon trône et devenu un objet de dérision pour ceux qui doivent m'obéir? n'ai-je pas été outragé comme époux, méprisé comme homme, raillé, déshonoré comme prince? Une offense comme celle de Steno n'est-elle pas une complication de trahison et d'insulte? il vit!... Si, au lieu de souiller de son mensonge le trône du Doge, il avait voulu flétrir le toit d'un vassal, son sang en eût rougi le seuil, car le vassal l'eût aussitôt poignardé.

BERTUCCIO FALIERO. — N'en doutez pas, avant le coucher du soleil il aura cessé de vivre; laissez-moi m'en charger, et calmez-vous.

LE DOGE. — Arrête, Bertuccio: cette vengeance m'aurait suffi hier encore; aujourd'hui je n'ai plus de colère contre cet homme.

BERTUCCIO FALIERO. — Que voulez-vous dire? l'offense n'est-elle pas aggravée par cette infâme... je ne dirai pas absolution, car c'est pis encore, c'est un aveu de l'outrage qu'on laisse impuni?

LE DOGE. — L'offense est aggravée, mais non par lui: les Quarante ont prononcé une reclusion d'un mois, nous devons obéir aux Quarante.

BERTUCCIO FALIERO. — Leur obéir! à ceux qui ont oublié leur devoir envers le souverain !

LE DOGE. — Comment donc ! tu t'en aperçois enfin ? Ils m'ont dépouillé de tous mes droits, et comme citoyen qui demande justice, et comme Doge qui la commande ; car le souverain est aussi citoyen. Mais cependant ne touche pas à un seul cheveu de la tête de Steno : il ne la portera pas longtemps sur ses épaules.

BERTUCCIO FALIERO. — Il ne l'eût pas conservée plus de douze heures encore, si vous m'en aviez laissé le soin. Si vous m'aviez écouté avec calme, vous auriez compris que je ne songeais pas à laisser échapper ce misérable ; mais je vous suppliais de réprimer les transports de votre colère, pour nous concerter plus sûrement ensemble sur les moyens de nous en délivrer.

LE DOGE. — Non Bertuccio, il vivra : une vie telle que la sienne ne serait rien à cette heure : dans les temps anciens quelques sacrifices demandaient une seule victime, de grandes expiations exigeaient des hécatombes.

BERTUCCIO FALIERO. — Vos désirs sont ma loi, et pourtant je vous prouverais volontiers que l'honneur de notre maison est cher à mon cœur.

LE DOGE. — Ne crains rien, tu pourras le prouver en temps et lieu ; mais ne sois pas trop emporté comme je l'ai été : je suis maintenant honteux de ma colère ; je t'en prie, pardonne-la-moi.

BERTUCCIO FALIERO. — Ah ! je reconnais là mon oncle, l'homme d'État, le chef de la république et le maître de lui-même, Je m'étonnais de vous voir oublier la prudence à votre âge, quoique la cause...

LE DOGE. — Oui, songe à la cause, n'en perds point

le souvenir. Quand tu te livreras au sommeil, qu'elle prête ses sombres couleurs à tes songes ; et quand le matin reparaîtra, qu'elle demeure entre le soleil et toi comme un nuage de sinistre augure dans un jour de fête : elle sera telle pour moi ; mais ne dis rien, ne fais rien, laisse-moi le soin de tout : nous aurons beaucoup à faire, et tu joueras ton rôle ; mais à présent, retire-toi ; il convient que je sois seul.

BERTUCCIO FALIERO. (Il relève la toque ducale, et la replace sur la table.)— Avant de vous quitter, je vous prie de reprendre cette toque, que vous aviez rejetée ; gardez-la jusqu'à ce que vous la changiez pour une couronne. Je prends congé de vous, en vous suppliant de compter sur mon dévouement, comme votre parent fidèle et votre sujet non moins loyal. (Bertuccio Faliero sort.)

LE DOGE. — Adieu, mon fidèle neveu... (Il prend la toque ducale.) Vain jouet, tu es entouré de toutes les épines d'une couronne sans parer le front outragé que tu couvres de la toute-puissante majesté des rois : ornement inutile et dégradé, je te reprends comme je prendrais un masque. (Il place la toque sur sa tête.)..... Que tu pèses douloureusement sur mon front ! Mes tempes battent avec le mouvement de la fièvre sous ton poids honteux. Ne pourrais-je te changer en diadème ? ne pourrais-je briser le sceptre multiplié qui arme du pouvoir ce sénat aux cent bras, réduit le peuple à rien, et fait du prince un roi de théâtre ? J'ai achevé dans ma vie des entreprises non moins difficiles, et pour qui ? pour ceux qui me récompensent ainsi ! Ne puis-je m'acquitter envers eux ? Je ne voudrais qu'une année, un seul jour de ma brillante jeunesse, alors que ces membres affaiblis obéissaient à mon âme comme le généreux coursier à son maître : je n'aurais demandé que l'aide de quelques bras pour fondre sur ces patriciens

gonflés d'orgueil, et les renverser ; aujourd'hui il me faut chercher d'autres auxiliaires pour secourir cette tête blanchie par l'âge. Ah ! du moins elle concertera ses plans de manière à ne point laisser la tâche au-dessus des forces humaines, quoique mes projets ne soient encore qu'un chaos de sombres pensées dont le germe n'est pas développé. Mon imagination est à son premier travail, et approche peu à peu de la lumière les images confuses, afin que le jugement plus calme fasse son choix... Les troupes sont peu nombreuses dans... (Vincenzo entre.)

VINCENZO. — Un homme demande audience à Votre Altesse.

LE DOGE. — Je suis malade... Je ne puis voir personne, même un patricien... Qu'il aille porter son affaire au conseil.

VINCENZO. — Seigneur, je vais lui rendre votre réponse. Il ne s'agit sans doute de rien d'important..... Cet homme est un plébéien, le patron d'une galère, je crois.

LE DOGE. — Comment ? n'avez-vous pas dit le patron d'une galère ?..... je veux dire un serviteur de l'État ; introduisez-le, il vient peut-être pour les affaires publiques. (Vincenzo s'en va.)

LE DOGE, seul. — Ce patron peut être sondé ; je veux le questionner. Je sais que le peuple est mécontent ; il a des motifs de l'être depuis la malheureuse journée de Sapienza, où Gênes fut victorieuse : il en a plus sujet encore depuis qu'il n'est dans l'État, moins que rien dans la cité, ou simple instrument condamné à servir les nobles plaisirs des patriciens. La solde des troupes est arriérée. Les soldats, amusés par de vaines promesses, murmurent avec aigreur..... un espoir de changement les entraînera loin..... Ils se payeront avec

le pillage... Mais les prêtres ?... Je crains que le clergé ne soit pas pour nous ; il me hait depuis ce jour d'audace où, impatienté des lenteurs de l'évêque de Trévise, je le frappai pour hâter sa marche[1]. Toutefois, on peut le gagner, ou, du moins, le pontife de Rome peut l'être par d'adroites concessions ; mais, avant tout, je dois agir avec célérité ; je suis au soir de ma vie. Si je délivrais Venise et vengeais mes outrages, j'aurais vécu trop longtemps, et j'irais volontiers reposer l'instant d'après avec mes pères. Si je ne puis contenter ce vœu, je préférerais que soixante années de ma vie octogénaire fussent déjà où elles doivent toutes se perdre..... Peu m'importe si ce sera bientôt..... Plût au ciel que je n'eusse jamais vécu, plutôt que d'être ce que mes tyrans voudraient faire de moi..... Consultons-nous. Trois mille hommes de troupes sont postés à..... (Vincenzo entre et introduit Israel Bertucio.)

VINCENZO. — J'annonce à Votre Altesse que le même patron dont je lui ai parlé attend votre bon plaisir pour une audience.

LE DOGE. — Sortez, Vincenzo. (Vincenzo sort.)..... Avancez, que demandez-vous ?

ILRAEL BERTUCCIO. — Justice.

LE DOGE. — A qui ?

ISRAEL BERTUCCIO. — A Dieu et au Doge.

LE DOGE. — Hélas ! mon ami, vous vous adressez à ceux qui reçoivent à Venise le moins de respect et d'amour..... Vous devriez demander justice au conseil.

Ce fait est historique. Voyez la *Vie des Doges*, de Marin Sanuto. Sanuto dit que le ciel, pour le punir de ce soufflet, lui enleva la raison et l'excita à conspirer : — *Poro fu permesso che il Falere perdetti l'intelletto*, etc. » B.

ISRAEL BERTUCCIO. — Ce serait vainement, car celui qui m'a insulté en fait partie.

LE DOGE. — Le sang souille ton visage ; d'où vient ce sang?

ISRAEL BERTUCCIO. — C'est le mien ; ce n'est pas le premier que j'ai versé pour Venise, mais c'est la première fois qu'un Vénitien le fait couler : un noble m'a frappé.

LE DOGE. — Vit-il encore?

ISRAEL BERTUCCIO. — Pour peu de temps..... J'espérais, j'espère toujours que vous, mon prince, et soldat comme moi, vous vengerez celui à qui les lois de Venise et celles de la discipline ne permettent pas de se défendre..... Si je me trompe..... je n'en dis pas davantage.

LE DOGE. — Mais tu ferais..... n'est-ce pas?

ISRAEL BERTUCCIO. — Je suis homme, seigneur.

LE DOGE. — Et celui qui t'a frappé l'est comme toi!

ISRAEL BERTUCCIO. — Il en porte le nom ; bien plus, c'est un homme noble..... à Venise du moins ; mais puisqu'il a oublié que je suis homme comme lui..... Le ver qu'on foule redresse la tête, et.....

LE DOGE. — Son nom et sa famille?

ISRAEL BERTUCCIO. — Barbaro.

LE DOGE. — Quelle cause? quel prétexte?

ISRAEL BERTUCCIO. — Je suis le chef de l'arsenal[1], employé pour le moment à réparer quelques galères mal-

[1] Cet officier était le chef des artisans de l'arsenal, et commandait *le Bucentaure*, de la sûreté duquel il répondait sur sa tête, même en cas de tempête. Il montait la garde au palais ducal pendant les interrègnes, et portait l'étendard rouge devant le nouveau doge le jour de son inauguration. Il recevait, en récompense de ce service, le manteau ducal et les deux plats d'argent où le doge prenait la *pitance* réglée qu'il lui était permis de jeter au peuple.

traitées dans la campagne dernière par les Génois. Ce matin est venu le noble Barbaro, la bouche pleine de reproches, parce que nos artisans avaient négligé quelques ordres frivoles de sa maison pour exécuter ceux de l'État. J'ai osé justifier mes hommes... Il a levé la main... Voyez mon sang, c'est la première fois qu'il coule avec déshonneur.

LE DOGE. — Avez-vous longtemps servi ?

ISRAEL BERTUCCIO. — Assez longtemps pour me rappeler le siége de Zara, et avoir combattu sous le chef qui vainquit les Huns ; celui qui fut mon général est aujourd'hui le Doge Faliero.

LE DOGE. — Comment ! nous sommes camarades !... Le manteau ducal ne me pare que depuis peu, et tu fus nommé chef de l'arsenal avant mon retour de Rome ; voilà pourquoi je ne t'ai pas reconnu..... A qui dois-tu ta place ?

ISRAEL BERTUCCIO. — Au dernier Doge ; je conserve mon ancien commandement comme patron d'une galère : mon nouvel emploi me fut donné en récompense de quelques cicatrices. (Ce fut ainsi que votre prédécesseur daigna s'exprimer.) Je pensais peu que son bienfait me conduirait en suppliant aux pieds de son successeur, du moins pour une telle cause.

LE DOGE. — Es-tu grièvement blessé ?

ISRAEL BERTUCCIO. — D'une manière irréparable pour ma propre estime.

LE DOGE. — Parle ouvertement, ne crains rien... Outragé comme tu l'es, que ferais-tu pour ta vengeance ?

ISRAEL BERTUCCIO. — Ce que je n'ose dire, et que je ferais pourtant.

LE DOGE. — Qu'es-tu donc venu faire ici ?

ISRAEL BERTUCCIO. — Je suis venu demander justice...

parce que mon général est Doge, et ne souffrira pas que son soldat soit foit foulé aux pieds. Si tout autre que Faliero eût été assis sur le trône ducal, ce sang eût été lavé dans un autre sang.

LE DOGE. — Tu es venu me demander justice..... à moi, Doge de Venise, et je ne puis te la rendre : je ne puis même l'obtenir .. elle m'a été solennellement refusée il n'y a qu'une heure.

ISRAEL BERTUCCIO. — Que dit Votre Altesse ?

LE DOGE. — Steno est condamné à un mois de reclusion.

ISRAEL BERTUCCIO. — Quoi ! le même qui osa souiller le trône ducal de ce noir mensonge qui a honteusement retenti à toutes les oreilles dans Venise !

LE DOGE. — Ah ! sans doute il a été répété par l'écho de l'arsenal et s'est mêlé au bruit de l'enclume comme une bonne plaisanterie pour les artisans ; il a été chanté en chœur par la voix des vils esclaves de nos galères, qui se félicitent gaiement de ne pas partager la honteuse confusion du Doge.

ISRAEL BERTUCCIO. — Est-il possible? Un mois d'emprisonnement ! Steno n'a pas été plus sévèrement puni ?

LE DOGE. — Tu connais l'offense ; tu sais à cette heure quelle en est la punition, et tu me demandes justice !... Va trouver les Quarante qui ont jugé Michel Steno ; ils prononceront la même peine contre Barbaro, sans doute.

ISRAEL BERTUCCIO. — Ah ! si j'osais dire ma pensée !...

LE DOGE. — Parle sans feinte ; il n'est plus d'outrages pour mon cœur.

ISRAEL BERTUCCIO. — Eh bien ! en un mot, il ne dépend que de vous de punir et d'obtenir vengeance. Je ne parle plus de mon faible outrage ; qu'est-ce qu'un coup,

quelque honteux qu'il soit, qu'est-ce qu'un coup pour un homme tel que moi ? Mais je parle de l'infâme insulte faite à votre rang et à votre personne.

LE DOGE. — Tu t'exagères mon pouvoir, qui n'est qu'une vaine pompe. Cette toque n'est point la couronne d'un monarque ; ce manteau peut exciter la compassion autant que les haillons d'un mendiant ; bien plus, les haillons d'un mendiant lui appartiennent, et ces vêtemens ne sont que prêtés au mannequin qui doit obéir à des ressorts étrangers.

ISRAEL BERTUCCIO. — Voudrais-tu être roi[1] ?

LE DOGE. — Oui, d'un peuple heureux.

ISRAEL BERTUCCIO. — Voudrais-tu être prince souverain de Venise ?

LE DOGE. — Oui, si le peuple partageait cette souveraineté, de manière que ni lui, ni moi, nous ne fussions plus les esclaves de cette hydre aristocratique dont les têtes venimeuses ont soufflé sur nous tous une véritable peste.

ISRAEL BERTUCCIO. — Cependant tu naquis et tu as vécu patricien.

LE DOGE. — Maudite soit l'heure où je naquis tel ! je dois à ma naissance d'être un Doge outragé ; mais j'ai vécu en soldat, en serviteur de Venise et du peuple, et non du sénat. Leur avantage et ma gloire furent ma

[1] « Seigneur duc, lui dit alors l'amiral, si vous voulez devenir prince et vous délivrer de tous ces vils gentilshommes, je me sens assez de courage pour accomplir ce projet. Aidez-moi, et bientôt vous serez maître de Venise, et vous pourrez vous venger. » — « Comment, et par quel moyen ? repartit le duc. » Ainsi s'engagna la conversation. » Voilà le récit de Sanuto, et nous n'avons rien de mieux. Si cette conversation n'est pas un conte, elle doit s'être passée sans témoin. Elle ne pouvait donc être dévoilée que par l'une des parties intéressées à la tenir secrète.

récompense. J'ai combattu et versé mon sang; j'ai combattu et j'ai triomphé ; j'ai fait la paix, ou attisé le feu de la guerre, dans mes ambassades, suivant que l'exigeait l'intérêt de notre patrie. J'ai traversé les terres et les mers pendant plus de soixante ans, toujours fidèle à mes devoirs envers Venise, qui fut mon berceau et celui de mes pères. Revoir encore une fois ces tours chéries s'élevant dans le lointain sur l'azur des lagunes, c'était assez pour prix de mes travaux. Mais ce n'est pour aucune secte, pour aucune faction, que j'ai prodigué mon sang et mes sueurs ! Veux-tu connaître quel était mon but ? demande au pélican pourquoi il s'est déchiré le sein. Si cet oiseau pouvait parler, il te répondrait que c'est pour *tous* ses enfants.

ISRAEL BERTUCCIO. — Cependant les nobles t'ont fait Doge.

LE DOGE. — Oui, ils m'ont fait Doge. Je n'ai point cherché ces chaînes dorées : elles sont venues au devant de moi à mon retour de Rome. N'ayant jamais refusé jusqu'alors aucuns travaux, aucune charge pour le bien de l'État, je ne refusai point, au déclin de mes jours, le titre le plus noble de tous en apparence, mais le plus vil par tout ce qu'il nous condamne à faire et à souffrir. Je t'en prends toi-même à témoin, toi mon sujet outragé, à qui je ne puis rendre justice, pas plus qu'à moi-même.

ISRAEL BERTUCCIO. — Vous la rendrez à l'un et à l'autre si vous le voulez; et, de plus, vous la rendrez encore à des milliers de citoyens non moins opprimés, qui n'attendent qu'un signal... Voulez-vous le donner ?

LE DOGE. — Tu parles par énigmes.

ISRAEL BERTUCCIO. — Je m'expliquerai bientôt, au péril de ma vie, si vous daignez me prêter une oreille attentive.

LE DOGE. — Parle.

ISRAEL BERTUCCIO. — Toi et moi nous ne sommes pas les seuls outragés, méprisés et foulés aux pieds ; mais le peuple entier gémit de l'oppression qui l'accable. Les soldats étrangers à la solde du sénat sont mécontents de leurs longs arrérages. Les marins et les soldats vénitiens partagent les sentiments de leurs amis. Quel est celui d'entre eux dont les frères, les enfants, le père, la femme ou la sœur n'ont pas été opprimés ou outragés par les patriciens ? La guerre désespérée contre les Génois qui se continue avec le sang du peuple, et un trésor rempli avec le prix de ses sueurs... la guerre augmente le mécontentement... aujourd'hui même... Mais j'oublie qu'en parlant ainsi je prononce peut-être la sentence de ma mort.

LE DOGE. — Après avoir souffert comme tu l'as fait... crains-tu encore la mort ? garde donc le silence, et vis pour être maltraité par ceux mêmes pour qui tu as versé ton sang.

ISRAEL BERTUCCIO. — Non, je parlerai à tout hasard; et si le Doge de Venise se fait délateur, honte et malheur à lui ! car il y perdra plus que moi.

LE DOGE. — Ne crains rien du Doge... achève.

ISRAEL BERTUCCIO. — Sachez donc qu'il existe une réunion secrète d'hommes liés par un serment fraternel, cœurs fidèles et vaillants, qui ont passé par toutes les chances de la fortune, et qui depuis longtemps gémissent sur les destinées de Venise : ils ont quelque droit de le faire ; l'ayant servie dans tous les climats et délivrée de ses ennemis extérieurs, ils songent à l'affranchir de ceux qui sont dans ses murs ; leur nombre n'est ni trop considérable, ni au-dessous de leur grande entreprise... Ils ont des armes, de l'argent, l'espérance, la fidélité, la constance et le courage.

LE DOGE. — Qu'attendent-ils donc?

ISRAEL BERTUCCIO. — L'heure de frapper.

LE DOGE, à part. — La cloche de Saint-Marc la sonnera [1].

ISRAEL BERTUCCIO. — J'ai maintenant mis à ta disposition ma vie, mon honneur, toutes mes espérances de ce monde; mais dans la ferme confiance que des outrages comme les nôtres, qui ont la même cause, produiront une même vengeance. S'il en est ainsi, sois notre chef pour le moment... et plus tard notre souverain.

LE DOGE. — Quel est votre nombre?

ISRAEL BERTUCCIO. — Je ne répondrai point à cette question que vous n'ayez répondu à la mienne.

LE DOGE. — Comment! me menaces-tu?

ISRAEL BERTUCCIO. — Non, j'affirme mon intention. Je me suis trahi moi-même; mais il n'est point de torture dans les puits [2] mystérieux creusés sous votre palais, ni dans les cellules non moins terribles appelées les *toits de plomb*, qui puisse arracher de moi le nom d'un seul de mes compagnons. Les pozzi et les piombi seraient inutiles : ils pourraient faire couler tout mon sang... mais me forcer à la trahison envers les autres, jamais! Je traverserais le redoutable *pont des Soupirs*, joyeux de penser que le dernier des miens serait aussi

[1] Les cloches de Saint-Marc n'étaient jamais sonnées que par l'ordre exprès du Doge. L'un des prétextes pour sonner l'alarme eût été la nouvelle de l'apparition d'une flotte génoise à la hauteur des lagunes.

[2] Les prisons d'État, appelées *pozzi* ou *puits*, étaient creusées dans les murs épais du palais et le prisonnier, quand on le menait à la mort, était conduit de l'autre côté à travers la galerie. On le ramenait alors dans l'autre compartiment ou cellule, sur le pont, et on l'y étranglait. Le bas portique par où partait le criminel est maintenant muré, mais le passage est ouvert et continue d'être appelé le pont des Soupirs. HOBHOUSE.

le dernier que répéterait l'écho de l'onde maudite qui coule entre les meurtriers et les victimes, et qui baigne la prison et les murs du palais... Je laisserais après moi des âmes qui ne m'oublieraient pas et qui me vengeraient.

LE DOGE. — Si tels sont tes projets et ton pouvoir... pourquoi es-tu venu demander ici justice, étant à la veille de te la rendre toi-même?

ISRAEL BERTUCCIO. — Parce que l'homme qui réclame la protection de l'autorité prouve sa confiance et sa soumission, et ne peut guère être soupçonné du projet de vouloir la détruire. Si j'étais resté trop résigné après le coup que j'ai reçu, mon front chagrin et des menaces à demi prononcées m'auraient désigné à l'inquisition des Quarante; mais une plainte à haute voix, quelle que soit l'aigreur des paroles qui l'expriment, est peu à craindre et excite peu de soupçons; d'ailleurs j'avais un autre motif.

LE DOGE. — Quel était-il?

ISRAEL BERTUCCIO. — J'avais entendu dire que le Doge était irrité de l'acte des Avogadori qui renvoyaient aux Quarante le jugement de Michel Steno. Je vous avais servi et honoré; je sentais que vous ne seriez point insulté impunément, étant de cette classe d'esprits qui rendent au décuple le bien et le mal. C'était mon désir de vous sonder et de vous pousser à la vengeance. Maintenant vous savez tout... Que mon danger vous prouve que je dis la vérité.

LE DOGE. — Tu as beaucoup hasardé; mais c'est ce que doivent faire tous ceux qui veulent obtenir beaucoup... Je ne puis te répondre qu'une chose... ton secret est en sûreté.

ISRAEL BERTUCCIO. — Est-ce là votre unique réponse?

LE DOGE. — A moins que tu ne me confies tout, quelle autre réponse peux-tu exiger ?

ISRAEL BERTUCCIO. — Je voudrais que vous eussiez confiance en celui qui vous livre sa vie.

LE DOGE. — Il faut que je connaisse vos plans, vos noms ; on peut augmenter votre nombre et mûrir vos projets.

ISRAEL BERTUCCIO. — Nous sommes assez nombreux, vous êtes le seul allié que nous souhaitions.

LE DOGE. — Fais-moi connaître vos chefs.

ISRAEL BERTUCCIO. — C'est ce que je ferai dès que vous me donnerez une garantie pour le secret que nous vous confierons.

LE DOGE. — Où ? et quand ?

ISRAEL BERTUCCIO. — Cette nuit je conduirai à votre appartement deux de nos principaux conjurés ; un plus grand nombre ne pourrait y venir sans risque.

LE DOGE. — Arrête ! je dois penser à cela... Si j'allais me livrer à vous, et si je sortais du palais...

ISRAEL BERTUCCIO. — Vous viendrez seul.

LE DOGE. — Mon neveu avec moi.

ISRAEL BERTUCCIO. — Non, quand ce serait votre fils...

LE DOGE. — Malheureux ! oses-tu nommer mon fils ? Il périt à Sapienza les armes à la main pour cette république ingrate... Ah ! que ne vit-il encore, et que ne suis-je dans la tombe ! ou que n'a-t-il vécu jusqu'à ce que j'y descende ! je n'aurais pas besoin du secours douteux des étrangers.

ISRAEL BERTUCCIO. — Il n'est aucun de ces étrangers dont tu doutes qui ne te considère avec les sentiments d'un fils, pourvu que tu leur gardes la foi d'un père.

LE DOGE. — Le sort en est jeté ! Où sera le rendez-vous ?

ISRAEL BERTUCCIO. — A minuit je serai seul et masqué

au lieu qu'il plaira à votre Altesse de me désigner; je vous y attendrai pour vous conduire à celui où vous recevrez notre hommage et jugerez de nos plans.

LE DOGE. — A quelle heure se lève la lune?

ISRAEL BERTUCCIO. — Tard; mais l'atmosphère est sombre et brumeuse; le siroco règne.

LE DOGE. — A minuit donc, près de l'église où dorment mes pères, et qui porte le double nom des apôtres Jean et Paul, dans l'étroit canal qui est près de ces murs se glissera une gondole armée d'une seule rame : c'est là que tu seras.

ISRAEL BERTUCCIO. — Je n'y manquerai pas.

LE DOGE. — Maintenant retire-toi.

ISRAEL BERTUCCIO. — J'emporte l'espérance que Votre Altesse sera constante dans son grand projet. Prince, je prends congé de vous. (Israel Bertuccio sort.)

LE DOGE, seul. — A minuit, près l'église de Saint-Jean et Saint-Paul, où dorment mes nobles aïeux [1], c'est là que je me rends... Pourquoi ?... afin de tenir conseil, dans les ténèbres, avec de vulgaires conjurés, ligués entre eux pour la ruine de l'État... Et mes pères ne s'élanceront-ils pas des caveaux où furent déposés deux Doges qui m'ont précédé, pour m'entraîner avec eux dans la tombe?... Plût aux cieux qu'ils pussent le faire ! je reposerais, non sans honneur, avec d'honorables ancêtres. Hélas! je ne dois plus penser à eux, mais à ceux qui m'ont rendu indigne d'un nom aussi glorieux qu'aucun de ceux des consulaires que nous ont laissés les marbres de Rome. Mais je rétablirai ce

[1] Avant Marino Faliero les Doges étaient enterrés à Saint-Marc. Par un hasard assez singulier, qui pourrait passer pour une sorte de pressentiment, il arriva qu'à la mort d'André Dandolo, prédécesseur de Faliero, le conseil des Dix décréta que les Doges seraient à l'avenir enterrés avec leurs familles dans leurs églises.

nom dans son ancien lustre par la vengeance que je prétends exercer sur tout ce que Venise renferme de vils citoyens, et par la liberté que je donnerai aux autres ; ou bien je le livrerai à toutes les noires calomnies du temps, qui n'épargne jamais celui qui échoue, mais qui juge les Césars et les Catilina par la véritable pierre de touche du mérite... le succès.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

(Appartement dans le palais ducal.)

ANGIOLINA, femme du Doge; MARIANNA, son amie.

ANGIOLINA. — Quelle a été la réponse du Doge?

MARIANNA. — Qu'il était pour l'instant appelé à une conférence; mais depuis lors elle est terminée. Il n'y a pas longtemps que j'ai vu les sénateurs s'embarquer, et l'on peut apercevoir la dernière gondole glisser au milieu des barques qui couvrent les flots brillants.

ANGIOLINA. — Plût au ciel qu'il fût de retour! Il a été depuis peu en proie à de vives inquiétudes, et le temps n'a point dompté son esprit ardent, ni même affaibli son corps qui semble nourri par une âme si active et si agitée, qu'un autre moins robuste en serait consumé... Le temps n'a que peu de pouvoir sur ses ressentiments et ses chagrins. Il n'est point de ces hommes qui, dans le premier transport de la passion, répandent au dehors leur courroux ou leur douleur: tout en lui porte un aspect d'éternité; ses pensées, ses sentiments, ses passions, bonnes ou mauvaises, n'ont rien de la vieillesse, et son front altier ne porte que les cicatrices de l'âme, les pensées de l'âge, et non sa décrépitude. Depuis quelque temps il est plus agité que de coutume. Que n'est-il de retour! car moi seule j'ai quelque influence sur son inquiétude.

MARIANNA. — Il est vrai que Son Altesse a été grandement offensée par l'affront de Steno, et avec raison; mais sans doute qu'en ce moment le coupable est condamné à expier son outrage téméraire par un châtiment capable de faire respecter la vertu des femmes et le noble sang des princes.

ANGIOLINA. — Ce fut un cruel outrage. Cependant je ne considère point la calomnie en elle-même, mais son effet et la profonde impression qu'elle a produite sur l'âme de Faliero; Faliero, si fier, si emporté, si sévère... sévère pour tous, excepté pour moi. Je tremble, quand je pense où cela peut aller.

MARIANNA. — Assurément le Doge ne peut vous soupçonner.

ANGIOLINA. — Me soupçonner? moi! Eh! Steno ne l'a pas osé! quand il se traîna clandestinement à la clarté de la lune pour écrire son imposture, sa propre conscience lui reprocha son action; chaque ombre sur les murs le regardait d'un air menaçant pour lui faire honte de sa lâche calomnie.

MARIANNA. — Il devrait être puni sévèrement.

ANGIOLINA. — Il l'est.

MARIANNA. — Quoi! la sentence est-elle prononcée? est-il condamné?

ANGIOLINA. — Je l'ignore; mais il est dénoncé.

MARIANNA. — Et croyez-vous que ce soit assez pour un tel outrage?

ANGIOLINA. — Je ne voudrais pas être juge dans ma propre cause, et je ne sais quel châtiment intérieur peut atteindre l'âme d'un débauché tel que Steno; mais si ses insultes ne font pas plus d'impression sur l'esprit de ses juges qu'elles n'en ont fait sur le mien, il sera pour toute punition livré à sa confusion ou à son effronterie.

MARIANNA. — On doit une satisfaction à la vertu outragée.

ANGIOLINA. — Eh ! qu'est donc la vertu si elle a besoin d'une victime, ou s'il faut qu'elle dépende des paroles des hommes ? Brutus mourant a dit que la vertu n'était qu'un nom : elle ne serait pas autre chose en effet, si des lèvres mortelles pouvaient la produire ou la détruire.

MARIANNA. — Cependant il est mainte épouse sans tache, et fidèle à son époux, qui ressentirait plus vivement l'outrage de cette calomnie ; des dames moins sévères, comme il en est un grand nombre à Venise, réclameraient justice à haute voix, et seraient inexorables.

ANGIOLINA. — Cela prouve que c'est le nom de la vertu plutôt que la vertu elle-même qu'elles estiment. Les unes ont trouvé que c'était une tâche difficile de conserver leur honneur, si elles veulent qu'il soit célébré partout ; et celles qui ne l'ont pas conservé recherchent son apparence comme un ornement dont elles sentent le besoin, mais non parce qu'elles le croient nécessaire ; elles vivent dans la pensée des autres, et voudraient paraître vertueuses comme il faut qu'elles paraissent belles.

MARIANNA. — Vous avez d'étranges idées pour une épouse patricienne.

ANGIOLINA. — C'étaient les idées de mon père, et le seul héritage qu'il m'ait laissé avec son nom.

MARIANNA. — De quel héritage auriez-vous besoin, femme d'un prince... du chef de la république ?

ANGIOLINA. — Je n'en aurais pas cherché, n'eussé-je été que la femme d'un vassal ; mais je n'en éprouve pas moins l'amour et la reconnaissance dus à mon père

pour avoir donné ma main à son ancien et fidèle ami le comte Val di Marino, notre Doge actuel.

MARIANNA. — Et avec votre main a-t-il donné votre cœur ?

ANGIOLINA. — Il n'eût pas donné l'une sans l'autre.

MARIANNA. — Cependant la disproportion de votre âge avec celui de votre époux, et permettez-moi d'ajouter le peu de conformité de vos caractères, voilà de quoi faire douter qu'une telle union pût vous rendre constamment heureuse et sage.

ANGIOLINA. — Le monde n'a que des pensées mondaines ; mon cœur a été fidèle à ses devoirs, qui sont nombreux, mais jamais difficiles.

MARIANNA. — Et l'aimez-vous ?

ANGIOLINA. — J'aime toutes les nobles qualités qui méritent notre amour ; et j'aimais mon père, qui, le premier, m'apprit à reconnaître ce que nous devons aimer dans les autres, et à réprimer tout penchant indigne de nous. Il donna ma main à Faliero. Il savait qu'il était noble, brave, généreux, richement doué de toutes les qualités d'un soldat, d'un citoyen et d'un ami ; je l'ai trouvé tel que mon père l'avait peint : ses défauts sont ceux des âmes fières, habituées au commandement ; trop d'orgueil, et ces passions violentes qu'ont entretenues en lui la conduite des patriciens et une vie passée au milieu du gouvernement et de la guerre... passions exaltées encore par ce vif sentiment de l'honneur qui devient un devoir jusqu'à un certain degré, mais qui n'est plus qu'un vice quand il est porté trop loin ; et je crains bien qu'il en soit ainsi pour Faliero. Il a toujours été emporté depuis sa jeunesse ; mais ce défaut a été racheté par tant de grandeur d'âme, que la plus prudente des républiques lui a conféré toutes ses principales charges, depuis son premier combat

jusqu'à sa dernière ambassade, où la dignité de Doge lui fut envoyée au moment de son retour.

MARIANNA. — Mais, avant ce mariage, votre cœur n'avait-il jamais palpité pour aucun noble Vénitien, dont la jeunesse vous eût offert un époux plus assorti; ou, depuis lors, n'en avez-vous jamais vu qui pourrait prétendre à la main de la fille de Lorédan, si elle était encore à donner?

ANGIOLINA. — J'ai répondu à votre première question en vous disant que j'avais accepté un époux.

MARIANNA. — Et la seconde?

ANGIOLINA. — N'a pas besoin de réponse.

MARIANNA. — Je vous demande pardon, je vous ai offensée.

ANGIOLINA. — Je ne suis pas offensée, mais surprise : j'ignorais que le cœur d'une épouse pût se permettre de songer à ce qu'il pourrait choisir après que son choix est fait.

MARIANNA. — C'est le premier choix qui trop souvent fait penser qu'on pourrait mieux choisir si on pouvait l'annuler.

ANGIOLINA. — Cela peut être, ces pensées m'étaient inconnues.

MARIANNA. — Voici le Doge... Dois-je me retirer?

ANGIOLINA. — Peut-être ferez-vous bien de me quitter. Il semble absorbé dans ses réflexions. Qu'il a l'air pensif! (Marianna sort.) (Le Doge entre avec Pietro.)

LE DOGE, rêvant. — Il y a dans l'arsenal un certain Philippe Calendaro, qui est à la tête de quatre-vingts hommes, et qui d'ailleurs possède une grande influence sur l'esprit de ses camarades. On dit que cet homme est déterminé, populaire, prompt, hardi, et cependant discret : il serait à propos de le gagner. Il faut espérer qu'Israël Bertuccio s'est assuré de lui; mais...

PIETRO. — Seigneur, pardonnez-moi d'interrompre vos méditations. Le sénateur Bertuccio, votre neveu, m'a chargé de vous suivre et de vous prier de lui fixer une heure à laquelle il puisse s'entretenir avec vous.

LE DOGE. — Au coucher du soleil... Attends un moment... que j'y songe... Dis-lui de venir à la seconde heure de la nuit. (Pietro sort.)

ANGIOLINA. — Seigneur...

LE DOGE. — Ma chère enfant, pardonnez-moi... Pourquoi tant tarder de vous approcher de moi?... Je ne vous voyais pas.

ANGIOLINA. — Vous étiez plongé dans vos réflexions, et celui qui vient de vous quitter pouvait avoir un message important de la part du sénat.

LE DOGE. — Du sénat?

ANGIOLINA. — Je n'aurais pas voulu l'interrompre pendant qu'il remplissait son devoir et celui du sénat.

LE DOGE. — Le devoir du sénat! Vous vous trompez, c'est nous qui avons des devoirs à remplir envers le sénat.

ANGIOLINA. — Je croyais que le Doge était le maître à Venise.

LE DOGE. — Il le sera... Mais laissons cela. Choisissons un entretien plus gai : Comment vous trouvez-vous? Êtes-vous sortie? Le jour est sombre; mais le calme des vagues favorise la rame légère du gondolier. Avez-vous vu ce matin vos amies? ou avez-vous préféré rester seule pour faire de la musique? Est-il quelque chose que vous désiriez, que le faible pouvoir laissé au Doge puisse vous procurer? Par quelle magnificence, par quels plaisirs puis-je contenter votre cœur et le dédommager de tant d'heures d'ennui passées avec un vieillard consumé de soucis? Parlez, vous serez satisfaite.

ANGIOLINA. — Vous êtes trop plein de bontés pour

moi; je n'ai rien à désirer ni à demander, si ce n'est de vous voir plus calme et plus souvent.

LE DOGE. — Plus calme ?

ANGIOLINA. — Oui, plus calme, monseigneur... Ah! pourquoi vous éloignez-vous? pourquoi marchez-vous seul à grands pas, et laissez-vous voir sur votre visage des émotions qui ne trahissent pas tout ce qui les fait naître, mais qui en disent encore trop?

LE DOGE. — Qui en disent trop?..... Eh, quoi?.... que voit-on sur mon visage?

ANGIOLINA. — Un cœur inquiet et agité.

LE DOGE. — Ce n'est rien, ma fille; vous savez que des soucis journaliers accablent tous ceux qui gouvernent cette république précaire, tantôt attaquée par les Génois au dehors, et tantôt par ses propres citoyens mécontents.... C'est là ce qui me rend plus pensif et moins tranquille que de coutume.

ANGIOLINA. — Cependant ces soucis ont toujours existé, et jamais je ne vous avais vu comme vous êtes ces jours-ci. Pardonnez-moi, il y a dans votre cœur quelque chose de plus que le souci de vos fonctions publiques. Une longue habitude et des talents comme les vôtres vous les ont rendues légères, et vous en ont même fait un besoin pour préserver votre âme de la stagnation. Ce ne sont point des voisins hostiles ni d'autres périls qui peuvent vous alarmer, vous qui avez affronté tous les orages sans jamais succomber; vous qui êtes parvenu au faîte du pouvoir, sans jamais chanceler en route; vous qui, monté si haut, pouvez encore fixer vos regards au-dessous de vous, sans être ébloui. Les galères de Gênes seraient dans le port, la guerre civile exercerait ses fureurs dans la place de Saint-Marc, que vous ne seriez point ébranlé; mais vous tomberiez comme vous vous êtes élevé, avec un front inal-

térable..... Vos sentiments actuels sont d'une autre espèce; quelque chose a ému votre orgueil plutôt que votre patriotisme.

LE DOGE. — L'orgueil, Angiolina? hélas! on ne m'en a pas laissé.

ANGIOLINA. — Oui, le même péché qui perdit les anges est celui qui s'empare le plus aisément des mortels qui approchent le plus des anges. Les lâches ne sont que vains ; un grand cœur se laisse aller à l'orgueil.

LE DOGE. — J'avais dans le fond de mon âme l'orgueil de l'honneur... de votre honneur; mais changeons de discours.

ANGIOLINA. — Non! j'ai toujours éprouvé vos bontés dans vos moments fortunés ; ne me repoussez pas dans vos chagrins..... S'il s'agissait des affaires de l'État, vous savez que je n'ai jamais cherché et que je ne chercherai jamais à vous arracher une parole; mais sentant que votre peine vous est particulière, il m'appartient de l'adoucir, ou de la partager..... Depuis le jour que la calomnie de Steno a troublé votre repos, vous êtes bien changé, et je voudrais parvenir à vous rendre votre ancienne tranquillité.

LE DOGE. — Mon ancienne tranquillité!... Connaissez-vous le jugement prononcé contre Steno?

ANGIOLINA. — Non.

LE DOGE. — Un mois de reclusion.

ANGIOLINA. — N'est-ce pas assez?

LE DOGE. — Assez!... oui, pour un esclave ivre qui murmure contre le fouet de son maître; mais non pour un lâche imposteur, qui flétrit froidement l'honneur d'un prince et celui de son épouse, jusque sur le trône où il exerce sa puissance.

ANGIOLINA. — Il me semble assez puni par la conviction de son imposture, lui, un patricien! tout autre

châtiment serait léger en comparaison de la perte de son honneur.

LE DOGE. — De tels hommes n'ont pas d'honneur : ils n'ont que leur vie, et leur vie est épargnée.

ANGIOLINA. — Vous n'eussiez pas voulu qu'il fût puni de mort ?

LE DOGE. — A présent, non..... Puisqu'il vit encore, qu'il vive aussi longtemps qu'il pourra. Il a cessé de mériter la mort. L'absolution du coupable a condamné ses juges ; car à cette heure le crime est à eux.

ANGIOLINA. — Oh ! si cet insolent calomniateur avait répandu son sang en punition de son absurde libelle, à dater de ce moment, mon cœur n'eût plus connu ni joie, ni sommeil paisible.

LE DOGE. — La loi du ciel n'a-t-elle pas dit que le sang payait pour le sang ? Celui qui le souille est plus homicide que celui qui le verse. Est-ce la douleur des coups ou la honte qu'ils causent qui appelle une vengeance mortelle sur celui qui nous frappe ? Les lois humaines ne disent-elles pas que l'honneur se rachète par le sang ? bien plus, il est encore le prix du larcin d'un peu d'or. Les lois des nations ne font-elles pas couler le sang pour la trahison ? N'est-ce donc rien d'avoir empoisonné le sang de ces veines ? N'est-ce donc rien d'avoir souillé votre nom et le mien, les plus nobles noms de Venise ? N'est-ce donc rien d'avoir exposé un prince au mépris de son peuple ? d'avoir manqué au respect que le monde accorde à la jeunesse dans la femme et à la vieillesse dans l'homme, à la vertu dans votre sexe et à la dignité dans le nôtre ?... Mais, qu'ils y pensent ceux qui l'ont absous !

ANGIOLINA. — Le ciel nous ordonne de pardonner à nos ennemis.

LE DOGE. — Le ciel pardonne-t-il aux siens? Satan est-il sauvé de la colère éternelle?

ANGIOLINA. — Cessez ce discours effrayant, le ciel vous pardonnera à vous et à vos ennemis.

LE DOGE. — Ainsi soit-il, que le ciel leur pardonne!

ANGIOLINA. — Et ne leur pardonnerez-vous pas?

LE DOGE. — Oui, quand ils seront dans le ciel.

ANGIOLINA. — Et jusque-là, non?

LE DOGE. — Qu'importe mon pardon, le pardon d'un vieillard miné par les ans, abreuvé d'insultes et de mépris! qu'importe mon pardon ou mon ressentiment! l'un et l'autre seraient inutiles... j'ai trop vécu... Mais changeons d'entretien... Mon enfant, épouse outragée, fille de Lorédan! il pensait peu, ce père si brave, si loyal, qu'en t'unissant à son ami il te livrait à la honte... hélas! à la honte sans crime, car tu es innocente... Si tu avais eu un tout autre époux que le Doge, cette calomnie, ce blasphème ne serait jamais tombé sur toi. Si jeune, si belle, si pure, essuyer cet affront et n'être pas vengée!

ANGIOLINA. — Je suis assez vengée, car vous m'aimez toujours, vous me conservez votre confiance et votre estime. Tous les hommes savent que vous êtes juste et que je suis fidèle. Que pourrais-je demander, que pourriez-vous exiger de plus?

LE DOGE. — C'est bien; et peut-être tout ira-t-il mieux encore; mais, quoi qu'il arrive, daigne respecter du moins ma mémoire.

ANGIOLINA. — Que voulez-vous dire?

LE DOGE. — Il n'importe... Mais je voudrais, quelque chose que les autres pensent de moi, que tu me respectasses maintenant, et quand je serai dans ma tombe.

ANGIOLINA. — Pourquoi en douteriez-vous ? Ai-je jamais manqué au respect que je vous dois ?

LE DOGE. — Viens ici, ma fille. Je veux te parler un moment. Ton père fut mon ami ; la fortune, inégale dans ses faveurs, l'avait rendu mon débiteur pour quelques légers services qui resserrent les liens des hommes vertueux. Lorsque, affligé de sa dernière maladie, il désira notre hymen, ce ne fut point pour s'acquitter envers moi : il l'avait déjà fait depuis longtemps par son amitié loyale. Son but était de mettre sa fille orpheline à l'abri des périls qui, dans cette ville infestée de vices, entourent une jeune fille seule et sans dot. Je ne pensais pas comme lui, mais je ne voulus point contrarier la pensée qui le consolait sur son lit de mort.

ANGIOLINA. — Je n'ai point oublié la noblesse avec laquelle vous me dîtes de vous déclarer si mon jeune cœur n'avait point d'inclination qui aurait pu me rendre plus heureuse ; je n'ai point oublié l'offre que vous me fîtes de me donner une dot égale à celle de la plus riche héritière de Venise, et de renoncer à tous les droits que vous laissaient les dernières volontés de mon père.

LE DOGE. — Ainsi donc ce ne fut point le vil caprice d'une vieillesse extravagante, ni la sensualité trompeuse d'un cœur épuisé, qui me firent souhaiter une beauté virginale et une jeune épouse. Dans mon ardente jeunesse j'avais dompté de telles passions ; et mon âge avancé est exempt de cette lèpre de luxure qui souille les dernières années des hommes vicieux, et leur fait épuiser jusqu'à la lie la coupe des plaisirs ; il en est qui achètent par un mariage une jeune victime trop pauvre pour refuser un état honnête, et trop sensible pour ne pas connaître tout son malheur...

Notre hymen ne fut pas de cette espèce ; vous reçûtes de moi la liberté de choisir, et pour réponse vous voulûtes obéir au choix de votre père.

ANGIOLINA. — Oui, je l'ai voulu à la face du ciel et de la terre ; je n'ai jamais eu de regret pour moi, mais quelquefois pour vous, en songeant à vos dernières inquiétudes.

LE DOGE. — Je savais que mon cœur ne vous traiterait jamais avec dureté ; je savais que mes jours ne vous importuneraient pas longtemps ; et, après mon trépas, la fille de mon ancien ami, sa vertueuse fille, libre de nouveau dans son choix, plus riche et plus mûre de raison, dans la fleur de l'âge, plus en état de choisir après quelques années d'épreuves, héritière du nom et des biens d'un prince, et, pour prix de son indulgence envers un vieillard pendant quelques étés, à l'abri des chicanes des lois et du pouvoir d'une famille jalouse, la fille de mon meilleur ami pourrait encore user de ses droits, trouver un époux dont l'âge fût plus assorti avec le sien, et un cœur digne de sa fidélité.

ANGIOLINA. — Seigneur, pour remplir tous mes devoirs et me montrer la vertueuse épouse de celui qui possède ma main, je n'ai écouté que mon cœur et le désir de mon père, rendu sacré par ses dernières paroles : une espérance ambitieuse ne troubla jamais mes songes ; et, si l'heure dont vous parlez arrivait, je saurais le prouver.

LE DOGE. — Je vous crois, et je connais votre vertu ; car l'amour, cet amour romanesque dont l'illusion me fut révélée dans ma jeunesse, et que je ne vis jamais durable, mais souvent fatal, cet amour n'eût pas été un attrait pour moi dans l'âge de mes passions, et ne le serait pas davantage aujourd'hui s'il existait. Mais

j'attendais de vous le respect et les tendres égards que pouvaient exiger une amitié sincère et une franche complaisance à tous vos désirs ; reconnaissant de vos vertus, ma surveillance inaperçue couvrait de son ombre ces légères faiblesses auxquelles la jeunesse est soumise ; sans jamais vous en reprendre ouvertement, elle vous en détournait peu à peu, afin que votre changement semblât l'effet de votre choix. J'étais fier, non de votre beauté, mais de votre conduite... ma confiance, une tendresse patriarcale plutôt qu'un aveugle hommage, tels étaient les titres que je croyais avoir à votre estime.

ANGIOLINA. — Vous l'avez toujours eue.

LE DOGE. — Je le pense. Quant à la différence de nos années, vous la connaissiez quand vous pouviez choisir, et vous m'aviez choisi. Ma confiance n'était point inspirée par mes qualités; elles n'auraient pas suffi pour l'inspirer, non plus que les dons extérieurs de la nature, quand j'aurais été à mon vingt-cinquième printemps... J'avais confiance au sang de Lorédan qui coulait dans vos veines, à l'âme que Dieu vous donna... aux maximes que vous recommanda votre père... à votre croyance au ciel... à vos douces vertus, à votre fidélité et à votre honneur, le plus sûr garant du mien.

ANGIOLINA. — Vous avez bien fait... Je vous remercie de cette confiance. Je n'ai jamais cessé un moment de vous en honorer davantage.

LE DOGE. — L'honneur affermi par de sages préceptes est le rempart de la foi conjugale. S'il n'existe pas... des pensées frivoles et la vanité des plaisirs du monde se glissent dans le cœur. Si des désirs sensuels le bouleversent, je sais bien qu'il serait inutile à l'homme de chercher la vertu dans un sang infecté, quand celle à qui il s'est uni l'aurait d'ailleurs préféré à tout. Une

vivante image du dieu des poëtes avec toute la beauté qu'il doit au ciseau de l'artiste, ou le demi-dieu Alcide dans la majesté de ses formes divines, ne suffiraient pas pour enchaîner un cœur où la vertu n'est pas. C'est la persévérance qui la donne et l'éprouve. Le vice ne peut se fixer, la vertu ne peut changer... La femme une fois tombée fera sans cesse de nouvelles chutes. Le vice cherche la variété, tandis que la vertu reste immobile comme le soleil, et tout ce qui tourne autour d'elle en reçoit la vie, la lumière et l'éclat.

ANGIOLINA. — Vous qui jugez si bien cette vertu dans les autres (je vous prie de m'excuser, seigneur), pourquoi cédez-vous à la plus fatale des passions ? Pourquoi troublez-vous vos augustes pensées par une haine aussi insatiable contre un être tel que Steno ?

LE DOGE. — Vous ne me comprenez pas. Ce n'est pas Steno qui m'irrite ; si ce n'était que lui, il aurait... Mais oublions cela.

ANGIOLINA. — Quel est donc le motif qui vous émeut si profondément ?

LE DOGE. — La majesté violée de Venise, insultée à la fois dans son prince et dans ses lois.

ANGIOLINA. — Hélas ! pourquoi vouloir le considérer ainsi ?

LE DOGE. — J'y ai pensé jusqu'à... Mais revenons à ce que je disais... Après toutes ces réflexions, je vous épousai... Le monde alors me rendit justice sur le motif, et ma conduite prouva qu'il me jugeait bien, tandis que la vôtre était digne de tous les éloges. Vous étiez libre... Vous receviez les respects et les égards de votre époux et de sa famille. Issue de ceux qui créaient des princes dans Venise, et qui renversaient les princes étrangers de leurs trônes, vous paraissiez en tout digne d'être la première de nos femmes.

ANGIOLINA. — Où voulez-vous en venir?

LE DOGE. — Nous y voici... Le souffle empoisonné d'un lâche pourra tout détruire... Un vil citoyen, que son impudence, au milieu de notre plus grande fête, me força de faire sortir pour lui apprendre à se conduire dans le palais ducal, un misérable comme lui pourra laisser sur le mur le venin de son cœur gonflé de dépit, qui deviendra une peste générale !... L'innocence de la femme, l'honneur de l'homme, ne seront plus qu'un vain mot! Le traître, après avoir insulté la modestie virginale par un affront fait publiquement à vos suivantes, au milieu des plus nobles dames de Venise, le traître se vengera de sa juste expulsion, en noircissant l'épouse de son souverain; et il sera absous par ses pairs, qui vantent leur intégrité!

ANGIOLINA. — Mais il a été condamné à la prison.

LE DOGE. — Ce serait acquitter un homme tel que lui que de le plonger dans un cachot, et c'est dans un palais qu'il passera le mois de sa prison prétendue... J'ai assez parlé de lui, je veux terminer avec vous.

ANGIOLINA. — Avec moi, seigneur?

LE DOGE. — Oui, Angiolina... Ne soyez pas surprise : je me suis livré à ces idées jusqu'à ce que j'aie senti que ma vie pouvait être longue, et je voudrais que vous suivissiez avec respect mes intentions exprimées dans cet écrit... (Il lui remet un papier.) Ne craignez rien, tout est pour votre avantage ; lisez-le au jour et à l'heure convenables.

ANGIOLINA. — Seigneur, pendant votre vie et après votre mort, vous serez toujours honoré par moi ; mais puissent vos jours être nombreux encore... et plus heureux qu'aujourd'hui! Cette colère s'apaisera, vous redeviendrez calme, ce que vous deviez être, ce que vous fûtes.

LE DOGE. — Je serai ce que je dois être, ou rien; mais jamais, oh! jamais la douce paix de l'âme ne versera ses heureux rayons sur le peu de jours ou d'heures qui sont encore réservés à la triste vieillesse de Faliero. Jamais ces ombres que laisse le souvenir d'une vie qui ne fut ni mal employée, ni sans gloire, n'adouciront les dernières heures du déclin de ma vie, pour me préparer au long sommeil de la tombe. Il ne me restait que peu de chose à demander et à espérer, si ce n'est le respect dû au sang que j'ai versé, à mes sueurs et aux fatigues de l'âme que j'ai bravées pour la gloire de ma patrie... comme son serviteur... son serviteur, quoique son chef. J'aurais été rejoindre mes pères avec un nom sans tache comme le leur; mais voilà ce qui m'est refusé... Que ne suis-je mort à Zara!

ANGIOLINA. — C'est à Zara que vous sauvâtes la république : vivez donc pour la sauver encore; un seul jour, un autre jour comme celui-là serait le meilleur reproche à leur faire et la seule vengeance digne de vous.

LE DOGE. — Un jour semblable ne luit qu'une fois dans un siècle; ma vie n'a point atteint un siècle, et c'est assez que la fortune m'ait accordé une fois ce qu'un plus heureux citoyen peut à peine obtenir au bout d'un grand nombre d'années. Mais pourquoi parlé-je ainsi? Venise a oublié ce jour... Pourquoi donc m'en souviendrais-je?... Adieu, tendre Angiolina! il faut que je me retire dans mon cabinet... J'ai encore beaucoup à faire... et l'heure court à grands pas.

ANGIOLINA. — Rappelez-vous ce que vous avez été.

LE DOGE. — Ce serait en vain : le souvenir du bonheur n'est plus un bonheur, quand le souvenir du chagrin est encore un chagrin.

ANGIOLINA. — Du moins, quelque chose qui vous

presse, je vous supplie de prendre quelque intervalle de repos ; votre sommeil a été si agité pendant plusieurs nuits, que le réveil eût été un bienfait pour vous ; mais j'espérais que la nature dompterait enfin ces pensées qui troublaient si cruellement vos nuits. Une heure de sommeil vous rendra à vos travaux avec des idées et des forces nouvelles.

LE DOGE. — Je ne puis dormir .. je ne le devrais pas... si je le pouvais !... Jamais je n'eus tant de motifs pour prolonger mes veilles. Encore quelques [illegible]... oui, encore quelques jours et quelques nuits [illegible]tion, et je dormirai profondément ;... mais où?... [illegible]te. Adieu, mon Angiolina.

[illegible]NA. — Permettez-moi de rester avec vous [illegible]ant... encore un seul instant ; je ne puis vous [illegible]sser ainsi.

LE DOGE. — Viens donc, ma tendre fille... Pardonne-moi, tu naquis pour un sort plus heureux que celui que tu partages avec moi. Ma fortune devient plus sombre à l'approche de cette profonde vallée, où la mort est assise enveloppée de vastes ténèbres qui s'étendent sur tout. Quand j'aurai cessé d'être,... et peut-être ce sera plus tôt que mes années ne l'annoncent, car je sens au dedans de mon cœur, sur ma tête et autour de moi, une agitation qui peuplera les tombeaux de cette cité d'autant de victimes que la guerre ou la peste,... quand je ne serai plus rien, que mon nom soit prononcé par tes douces lèvres, que ta pensée accorde un souvenir à ce que je fus. Je ne veux point de pleurs, je ne te demande qu'un souvenir... Allons ! ma fille,... le temps presse. (Ils sortent.)

SCÈNE II

(Un lieu écar : près de l'arsenal.)

ISRAEL BERTUCCIO ET PHILIPPE CALENDARO.

CALENDARO. — Eh bien ! Israël, quel succès a obtenu ta plainte ?

ISRAEL BERTUCCIO. — Un succès très-heureux.

CALENDARO. — Est-il possible ? Sera-t-il donc puni ?

ISRAEL BERTUCCIO. — Oui.

CALENDARO. — Comment? par une amende, ou la prison ?

ISRAEL BERTUCCIO. — Par la mort.

CALENDARO. — Ou tu rêves, ou tu songes à te venger de ta propre main, selon mon conseil ?

ISRAEL BERTUCCIO. — Oui ? et, pour me venger d'un seul homme, j'abandonnerais la grande vengeance que nous méditons pour Venise ? je changerais une vie d'espérance contre une vie d'exil ? j'écraserais un scorpion, et je laisserais en proie à mille autres mes amis, ma famille et mes concitoyens ? Non, Calendaro ; en expiation de ce sang qui a coulé avec honte, je verserai tout le sang de l'homme qui m'a outragé. Mais j'en verserai d'autre encore. Nous ne frapperons pas seulement pour des griefs particuliers : de tels motifs suffisent aux passions égoïstes et aux hommes violents ; mais ils sont indignes d'un tyrannicide.

CALENDARO. — Tu as plus de patience que je ne me soucie d'en montrer. Si j'avais été témoin de l'outrage que tu reçus de Barbaro, je l'aurais tué, ou je serais mort moi-même dans l'inutile effort de contenir ma rage.

ISRAEL BERTUCCIO. — Dieu merci, tu n'y étais pas..... autrement tout eût été perdu ; et comme les choses se sont passées, notre cause est encore prospère.

CALENDARO. — Tu as vu le Doge... qu'a-t-il répondu?

ISRAEL BERTUCCIO. — Qu'il n'y avait aucun châtiment pour des hommes tels que Barbaro.

CALENDARO. — Je t'avais prévenu qu'il était inutile d'en attendre justice.

ISRAEL BERTUCCIO. — Du moins j'ai endormi le soupçon en montrant de la confiance ; si je m'étais contraint, il n'est point de sbire qui n'eût tenu l'œil ouvert sur moi, comme pouvant méditer une vengeance secrète.

CALENDARO. — Mais pourquoi ne t'es-tu pas adressé au conseil ? Le Doge n'est qu'un mannequin, qui peut à peine obtenir justice pour lui-même : pourquoi t'adresser à lui ?

ISRAEL BERTUCCIO. — Tu le sauras plus tard.

CALENDARO. — Pourquoi pas maintenant ?

ISRAEL BERTUCCIO. — Attends jusqu'à minuit... Prends tes listes et dis à nos amis de se préparer; que tous soient prêts à frapper le grand coup, peut-être dans quelques heures : nous avons longtemps attendu un moment propice; ce moment sera marqué peut-être par l'aurore de demain; de plus grands retards pourraient doubler nos dangers. Fais en sorte que tous soient exacts au rendez-vous, et tous armés, excepté ceux de Seize qui resteront au milieu des troupes pour attendre le signal.

CALENDARO. — Ces paroles heureuses ont répandu une nouvelle vie dans mon cœur. Je suis dégoûté de nos conseils prolongés. Les jours succédaient aux jours et ne faisaient qu'ajouter d'autres anneaux à notre chaîne, ou un nouvel affront pour nous ou pour

nos frères, qui augmentaient la force et l'orgueil de nos tyrans... Agissons. Je me soucie peu du résultat; que ce soit la mort ou la liberté, je suis fatigué de ne trouver ni l'une ni l'autre.

ISRAEL BERTUCCIO. — Nous serons libres dans la vie ou dans le trépas. La tombe n'a point de chaînes. As-tu préparé toutes les listes, et les seize compagnies sont-elles portées au nombre complet de soixante?

CALENDARO. — Toutes, excepté deux qui ont vingt-cinq hommes de moins.

ISRAEL BERTUCCIO. — Peu importe, nous pouvons nous en passer. Quelles sont ces deux compagnies?

CALENDARO. — Celles de Bertram et du vieux Soranzo, qui tous deux semblent moins zélés que nous dans notre cause.

ISRAEL BERTUCCIO. — Ton caractère ardent te fait regarder comme froids tous ceux qui ne sont pas ennemis du repos; mais il existe dans les esprits concentrés autant d'audace que dans ceux qu'inspire une vengeance plus bruyante... ne te méfie pas d'eux.

CALENDARO. — Je ne me méfie pas de Soranzo; mais il y a dans Bertram une hésitation et une sensibilité fatales à une entreprise telle que la nôtre. J'ai vu cet homme pleurer comme un enfant sur l'infortune des autres, et oublier la sienne quoique plus grande. Dans une querelle récente, je l'ai vu pâlir à la vue du sang, quoique ce fût celui d'un lâche.

ISRAEL BERTUCCIO. — Les vrais braves ont le cœur tendre; ils versent facilement des larmes, et gémissent de ce que le devoir exige d'eux. Il y a longtemps que je connais Bertram, il n'est point d'âme à laquelle l'honneur soit plus cher.

CALENDARO. — C'est possible : je crains moins sa trahison que sa faiblesse... Cependant, comme il n'a

ni maîtresse ni femme qui ait de l'influence sur son esprit, il peut résister à l'épreuve. Il est bien heureux qu'il soit orphelin, sans autres amis que nous : une femme et un enfant l'auraient rendu moins résolu qu'eux-mêmes.

ISRAEL BERTUCCIO. — De tels liens ne sont rien pour les hommes appelés aux grandes destinées qui purifient les républiques corrompues ; nous devons oublier tous les sentiments, excepté un seul... Nous devons renoncer à toutes les passions qui contrarieraient notre entreprise ; nous devons ne connaître que notre patrie, et regarder la mort comme glorieuse, afin que notre sacrifice s'élève jusqu'au ciel, et le rende éternellement propice à la liberté.

CALENDARO. — Mais si nous échouons ?...

ISRAEL BERTUCCIO. — Ils n'échouent jamais ceux qui meurent pour une grande cause : l'échafaud peut s'imbiber de leur sang ; leur tête peut rouler sur la terre, leurs membres être exposés aux portes des villes, aux murailles des châteaux, mais leur âme sera immortelle. En vain les années s'écoulent, et d'autres subissent la même destinée, ils ne font qu'augmenter les pensées profondes qui triomphent enfin et conduisent le monde à la liberté. Que serions-nous si Brutus n'avait pas vécu ? Il mourut en délivrant Rome ; mais il laissa après lui une leçon éternelle, un nom glorieux et une âme qui se multiplie dans la suite des siècles, quand les méchants acquièrent la puissance et qu'un État devient servile. Brutus et ses amis furent surnommés *les derniers des Romains*. Soyons les premiers des véritables Vénitiens, issus de l'antique Rome.

CALENDARO. — Nos pères n'ont pas fui devant Attila dans ces îles où des palais se sont élevés sur des rivages arrachés à l'Océan, ils n'ont pas fui pour recon-

naître à sa place un millier de despotes. Mieux vaudrait fléchir sous les Huns et appeler un maître tartare que de tolérer nos oppresseurs. Attila du moins fut un homme, et se servit de son épée comme d'un sceptre; ces vils patriciens commandent nos glaives, et nous gouvernent avec un mot comme par un charme.

ISRAEL BERTUCCIO. — Ce charme sera bientôt détruit. Tu dis que tout est prêt; je n'ai pas fait aujourd'hui ma tournée accoutumée; tu sais pourquoi; mais ta vigilance a bien suppléé la mienne. Les ordres récents de redoubler nos travaux pour réparer les galères ont servi de prétexte pour introduire plusieurs des nôtres dans l'arsenal, comme de nouveaux artificiers, ou des recrues faites à la hâte pour compléter les équipages de la flotte..... Sont-ils tous munis d'armes?

CALENDARO. — Oui, tous ceux à qui j'ai cru pouvoir confier le secret. Il en est quelques-uns qu'il est prudent de tenir dans l'ignorance, jusqu'au moment de frapper. Nous les armerons quand, dans le tumulte et l'agitation de cette heure marquée, ils n'auront pas le temps de réfléchir, et se livreront à ceux qui voudront les entraîner.

ISRAEL BERTUCCIO. — Je t'approuve... As-tu bien remarqué tous ceux dont tu me parles ?

CALENDARO. — J'en ai remarqué la plupart, et j'ai recommandé aux autres chefs d'avoir la même précaution dans leurs compagnies ; je crois que nous sommes assez nombreux pour rendre l'entreprise sûre, si elle a lieu demain; mais, jusqu'à ce qu'elle commence, chaque heure est féconde en périls.

ISRAEL BERTUCCIO. — Que les Seize se rassemblent à l'heure accoutumée, excepté Soranzo, Nicoletto Blondo et Marco Giuda, qui resteront à leur poste dans l'arse-

nal, et se tiendront tout prêts en attendant le signal dont nous conviendrons.

CALENDARO. — Nous n'y manquerons pas.

ISRAEL BERTUCCIO. — Que les autres viennent, j'ai un étranger à leur présenter.

CALENDARO. — Un étranger ? connaît-il le secret ?

ISRAEL BERTUCCIO. — Oui.

CALENDARO. — Tu as osé risquer la vie de tes amis par une téméraire confiance en un homme que nous ne connaissons pas ?

ISRAEL BERTUCCIO. — Je n'ai risqué d'autre vie que la mienne..... sois-en certain. Celui que je veux vous présenter est un homme dont le secours peut rendre notre succès encore plus assuré. S'il s'y refuse, il n'en est pas moins en notre pouvoir. Il vient seul avec moi, et ne peut nous échapper ; mais il ne reculera pas.

CALENDARO. — C'est ce dont je ne puis juger avant de le connaître. Est-il de notre classe ?

ISRAEL BERTUCCIO. — Oui, par ses sentimens, quoique ce soit un fils de la grandeur. C'est un homme capable d'occuper un trône ou d'en renverser un..... Il a fait de grandes choses et vu de grands changements. Ce n'est point un tyran, quoique élevé pour la tyrannie ; brave dans la guerre et sage dans les conseils ; naturellement noble quoique fier, emporté et prudent toutefois, mais tellement plein de certaines passions, que, s'il est irrité et déçu comme il l'a été dans ses affections les plus tendres, il n'y eut jamais de furie semblable à celle qui lui déchire le sein de ses mains brûlantes, jusqu'à ce qu'il devienne capable de tout pour se venger. Ajoutons encore qu'il aime la liberté, qu'il voit que le peuple est sous un joug oppresseur, et qu'il partage ses souffrances ; enfin, tout compensé,

nous avons besoin d'hommes tels que lui, et de tels hommes ont besoin de nous.

CALENDARO. — Et quel rôle veux-tu qu'il joue avec nous ?

ISRAEL BERTUCCIO. — Peut-être celui de notre chef.

CALENDARO. — Quoi ! tu lui céderais ton propre commandement ?

ISRAEL BERTUCCIO. — Sans doute. Mon but est de faire réussir notre cause, et non de m'élever au pouvoir. Mon expérience, quelques talents et votre choix m'avaient désigné comme votre chef, jusqu'à ce qu'il en parût un plus digne de l'être. Si j'ai trouvé cet homme qui doit m'être préféré, comme vous le reconnaîtrez vous-mêmes, penses-tu que j'hésite par égoïsme? Avide d'une courte autorité..... je ferais dépendre nos intérêts de moi seul, plutôt que de céder à celui qui a plus que moi toutes les qualités d'un chef? non, Calendaro, connais mieux ton ami. Mais vous en jugerez tous..... Adieu, réunissons-nous à l'heure fixée ; de la vigilance, et tout ira bien.

CALENDARO. — Digne Bertuccio ! je t'ai toujours connu fidèle, brave, et habile à concevoir des projets que j'ai toujours servis avec zèle. Pour moi, je ne cherche point d'autre chef. J'ignore ce que les autres décideront, mais je suis avec toi comme j'ai toujours été dans toutes nos entreprises. Maintenant, adieu jusqu'à minuit. (Ils sortent.)

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

(La scène se passe entre le canal et l'église de San Giovanni et San Paolo, devant laquelle on voit une statue équestre. — Une gondole est dans le canal, à quelque distance.)

LE DOGE entre déguisé.

LE DOGE seul. — Me voici avant l'heure..... l'heure dont le son fatal, retentissant dans la voûte de la nuit, pourrait ébranler ces palais de marbre et interrompre le sommeil de ceux qui les habitent, au moment où un songe affreux les avertit peut-être, par un présage obscur, mais terrible, du sort qui les menace ! Oui, orgueilleuse cité ! tu as besoin d'être délivrée du sang corrompu qui fait de toi un réceptacle de tyrannie ! C'est une œuvre à laquelle je suis forcé et que je ne cherchais point. Aussi ai-je été puni de laisser accroître cette peste patricienne jusqu'à ce qu'enfin elle soit venue m'atteindre dans mon sommeil. Je suis souillé, moi aussi, et j'ai besoin de laver dans une onde salutaire les taches de la contagion..... Superbe édifice, où reposent mes pères ! l'ombre de leurs statues s'étend sur le marbre qui nous sépare des morts. Dans ces monuments, tous les cœurs magnanimes de notre race sont réduits en poussière. Ce qui n'est plus qu'une poignée de cendres a suffi pour ébranler la terre..... Temple des saints protecteurs de notre maison ! Caveau où reposent deux Doges mes ancêtres, qui mou-

rurent l'un épuisé par les soucis de l'État, et l'autre sur le champ de bataille !... dernier asile d'une longue suite de sages et de chefs, dont les grands travaux, les blessures et le rang ont été mon héritage !..... Que tous ces tombeaux s'ouvrent jusqu'à ce que cette enceinte sacrée soit peuplée de morts, et qu'ils viennent fixer leurs regards sur moi. J'en appelle à eux des motifs de ma vengeance ; je vais venger l'affront fait à leur noble sang, à leurs trophées de gloire, à leur nom illustre déshonoré en moi, non par *moi*, mais par les ingrats patriciens... Nous avons combattu pour les rendre nos égaux, et non nos maîtres..... Toi surtout, vaillant Ordelafo, qui péris à Zara, où j'ai vaincu depuis !.... les hécatombes de tes ennemis et des ennemis de Venise, immolés par ton descendant, méritaient-elles une pareille récompense ? Ombres révérées, favorisez-moi de votre sourire : ma cause est la vôtre.... si ceux qui ne sont plus peuvent encore tenir à la vie par leur postérité..... Votre gloire, vos noms sont confondus avec le mien et associés à l'avenir de notre race ! Que je réussisse, je rendrai cette ville libre et immortelle, et le nom de notre maison plus digne de vous. (Entre Israël Bertuccio.)

ISRAEL BERTUCCIO. — Qui va là ?

LE DOGE.— Un ami de Venise !

ISRAEL BERTUCCIO. — C'est lui. Salut, seigneur... Vous avez devancé l'heure.

LE DOGE. — Je suis prêt à me rendre dans votre assemblée.

ISRAEL BERTUCCIO. — Je suis fier et ravi de vous voir tant d'ardeur et de confiance. Vous avec donc banni vos incertitudes depuis notre entretien ?

LE DOGE. — Pas encore... Mais j'ai résolu de risquer le peu de vie qui me reste : le dé était jeté quand j'écoutai

la première fois ta trahison... Ne tressaille point, c'est le mot ; je ne puis instruire ma langue à qualifier ces projets par des noms hypocrites, quoique je puisse les exécuter. Dès que je me laissai tenter, moi, ton souverain, sans te faire conduire en prison, je devins ton complice le plus coupable ; tu peux maintenant à ton tour, si tu veux, en agir avec moi comme j'en agis avec toi.

ISRAEL BERTUCCIO. — Ces paroles étranges, seigneur, sont peu méritées; je ne suis point un espion; nous ne sommes point des traîtres.

LE DOGE. — Nous ! nous !... N'importe... tu as acquis le droit de dire *nous*... Mais je réponds à ta question... Si notre entreprise réussit, si Venise libre et florissante, quand nous ne serons plus, appelle les générations futures à nos tombeaux, et fait semer des fleurs par les mains de ses enfants sur les restes de ses libérateurs, alors le succès consacrera notre dévouement, et nous serons comme les deux Brutus dans les annales de l'avenir. Mais si nous échouons dans nos plans secrets et en employant des moyens sanglants pour un but louable, nous serons des traîtres, bon Israël..., toi, comme celui qui était ton souverain il y a six heures, et à présent ton complice de rébellion.

ISRAEL BERTUCCIO. — Ce n'est pas le moment de discuter cela, ou je pourrais vous répondre... Allons au rendez-vous, nous risquons d'être observés en demeurant trop longtemps ici.

LE DOGE. — Nous sommes observés, nous l'avons été.

ISRAEL BERTUCCIO. — Nous sommes observés ! Découvrons ceux qui nous observent... Et ce glaive...

LE DOGE. — R mets-le dans le fourreau ; il n'y a point ici de témoins mortels... Regarde, que vois-tu?

ISRAEL BERTUCCIO. — Je ne vois, à la clarté voilée de la lune, que la statue colossale d'un guerrier sur son coursier de marbre.

LE DOGE. — Ce guerrier fut le père de mes aïeux, et cette statue lui fut décernée par la ville, qui, deux fois, lui dut sa délivrance : crois-tu qu'il nous observe, ou non ?

ISRAEL BERTUCCIO. — Seigneur, se sont là des illusions : le marbre n'est pas doué de la vue.

LE DOGE. — Mais la mort a des yeux. Je te dis, Israël, qu'il y a dans ces monuments un esprit qui agit et voit, invisible lui-même, quoiqu'il se fasse sentir... S'il est un charme capable d'évoquer les morts, c'est une entreprise telle que la nôtre. Crois-tu que les âmes des héros de ma race peuvent goûter le repos, quand moi, leur dernier descendant, je m'abaisse à comploter, sur le bord de leur tombe, avec des plébéiens ?

ISRAEL BERTUCCIO. — Il eût mieux valu réfléchir à cela avant de vous joindre à notre grande entreprise... Vous repentez-vous ?

LE DOGE. — Non... mais je sens, et je sentirai jusqu'à la fin ; je ne puis sans quelque hésitation anéantir tout d'un coup une glorieuse vie, m'abaisser au rôle que je dois jouer, et immoler des hommes par surprise. Cependant ne doute pas de moi. Cette même sensibilité, et le souvenir de ce qui m'a réduit à cette position, sont vos meilleurs garants. Il n'est point parmi tes complices d'artisan plus outragé que moi, plus humilié, plus avide de vengeance ; celle que ces tyrans cruels me forcent d'adopter en retour de leur mépris est telle, que ma haine en est doublée.

ISRAEL BERTUCCIO. — Partons... Écoutez... l'heure sonne.

LE DOGE. — Allons ! allons ! c'est notre son de mort ou celui de Venise !... Allons !

ISRAEL BERTUCCIO. — Dites plutôt que c'est le signal glorieux de sa liberté... Par ici... nous ne sommes pas loin du rendez-vous.

SCÈNE II

(La maison où les conspirateurs se rassemblent.)

DAGOLINO, DORO, BERTRAM, FEDELE TREVISANO, CALENDARO, ANTONIO delle BENDE, etc.

CALENDARO en entrant. — Sont-ils tous ici ?

DAGOLINO. — Tous, excepté les trois qui sont à leur poste, et notre chef Israël que nous attendons à chaque instant.

CALENDARO. — Où est Bertram ?

BERTRAM. — Me voici.

CALENDARO. — Il ne vous a pas été possible de compléter votre compagnie ?

BERTRAM. — J'avais jeté les yeux sur quelques hommes, mais je n'ai point osé leur confier le secret avant d'être sûr qu'ils en fussent dignes.

CALENDARO. — Il n'est pas besoin de confier de secret. Quel est celui, excepté nous-mêmes et nos principaux compagnons, qui soit pleinement instruit de nos desseins ? Tous se croient secrètement engagés au sénat pour punir quelques jeunes nobles dissolus qui ont bravé les lois par leurs excès ; mais une fois qu'ils auront tiré l'épée et qu'ils l'auront enfoncée dans le cœur des sénateurs les plus odieux, ils n'hésiteront pas de frapper les autres, quand ils verront l'exemple de leurs chefs ; et, pour ma part, celui que je leur

donnerai sera tel, qu'ils rougiront de ne pas l'imiter, et que, pour leur propre salut, ils ne s'arrêteront que lorsque tous auront péri.

BERTRAM. — Que dites-vous? *tous?*

CALENDARO. — Qui voudrais-tu épargner?

BERTRAM. — Moi, épargner! je n'ai le pouvoir d'épargner personne. Je faisais seulement cette question, pensant que parmi ces méchants il pourrait y avoir quelques hommes dont l'âge et les vertus mériteraient la pitié.

CALENDARO. — Oui, cette pitié que méritent les tronçons divisés de la vipère mise en pièces, qui s'agitent encore avec la dernière énergie du venin. Autant j'aimerais avoir pitié d'une des dents du reptile, que d'épargner un de ces patriciens. Ils sont tous les anneaux d'une longue chaîne. Ils ne forment qu'une masse, une vie, un corps. Ils mangent, ils boivent, ils vivent et s'unissent entre eux; ils oppriment, ils égorgent de concert. Qu'ils meurent ensemble et du même coup!

DAGOLINO. — Si un seul survivait, il serait aussi dangereux que tous les autres. Ce n'est point leur nombre, qu'ils soient dix ou mille, qu'il s'agit de détruire, c'est l'esprit de l'aristocratie. S'il restait un seul rejeton du vieil arbre, il s'attacherait au sol, s'élèverait encore avec sa sombre verdure et ses fruits amers. Bertram, il faut de la fermeté.

CALENDARO. — Prends-y bien garde, Bertram; j'ai l'œil sur toi.

BERTRAM. — Qui doute de Bertram?

CALENDARO. — Ce n'est pas moi; car, si j'en doutais, tu ne serais pas maintenant ici à parler de ta sincérité. C'est ta faiblesse qui te rend douteux, et non ton manque de foi.

BERTRAM. — Vous tous qui m'écoutez, vous devriez

savoir qui je suis et ce que je suis : un homme armé comme vous-mêmes pour renverser l'oppression; quelques-uns, je peux le croire, ont éprouvé ma bonté : quant à ma bravoure, toi qui en as été témoin, Calendaro, tu peux prononcer; ou, s'il te reste des doutes, je saurai te forcer à les éclaircir.

CALENDARO. — J'accepterai ton défi après le succès de notre entreprise, dont une querelle particulière ne doit pas nous détourner.

BERTRAM. — Je ne suis pas un querelleur; mais je puis montrer autant de courage avec l'ennemi qu'aucun de tous ceux qui m'entendent : ou pourquoi m'aurait-on choisi pour être un de vos principaux conjurés ? mais je n'en conviens pas moins de ma faiblesse naturelle. Je n'ai pas encore appris à méditer un carnage général sans un frisson involontaire... La vue du sang qui souille des cheveux blanchis par l'âge n'est point pour moi un spectacle de triomphe; ni des ennemis tués par surprise, un glorieux trophée... Je sais, je sais trop bien que nous devons frapper ceux dont les actes ont produit de tels vengeurs ; mais s'il en était parmi eux quelques-uns qu'on pût arracher à cette destinée terrible ; si nous pouvions pour nous-mêmes, pour notre honneur, effacer quelques taches du massacre qui va le ternir entièrement... j'en aurais été ravi, et je ne vois là aucun motif de raillerie ou de soupçon.

DAGOLINO. — Calme-toi, Bertram, car nous ne te soupçonnons pas : aie bon courage. C'est la cause que nous allons défendre, plutôt que notre volonté, qui nous commande de telles actions. Nous laverons toutes les taches de sang qui souilleront nos mains dans la source de la liberté !... Salut, Israël. (Israël Bertuccio entre avec le Doge déguisé.)

LES CONJURÉS. — Sois le bienvenu !... Brave Ber-

tuccio, tu t'es fait bien attendre... Quel est cet étranger ?

CALENDARO. — Il est temps de le nommer. Informés par moi que tu devais nous donner un frère de plus dans notre cause, nos compagnons sont prêts à lui faire un accueil fraternel : ton choix est approuvé de tous ; telle est notre confiance en toi ! Qu'il se découvre.

ISRAEL BERTUCCIO. — Étranger, avancez. (Le Doge se découvre.)

LES CONJURÉS. — Aux armes !..... Nous sommes trahis !..... C'est le Doge !..... Immolons et notre perfide chef, et le tyran à qui il nous a vendus !

CALENDARO, tirant son épée. — Arrêtez ! arrêtez ! celui qui fera un pas vers eux cessera de vivre. Arrêtez..... écoutons Bertuccio..... Quoi donc ! êtes-vous effrayés à la vue d'un homme seul, sans défense et sans armes au milieu de vous ? Israël, parle, explique-nous ce mystère.

ISRAEL BERTUCCIO. — Qu'ils avancent, et qu'ils se frappent eux-mêmes au cœur en nous frappant ! Homicides ingrats ! car de notre vie dépendent leur fortune et leurs espérances.

LE DOGE. — Frappez !... Si je craignais la mort... une mort plus terrible que celle que peuvent me donner vos glaives, je ne serais point ici. O le noble courage enfanté par la peur, qui seule vous rend si braves contre cette tête en cheveux blancs ! Voilà donc les nobles chefs qui voudraient réformer une république, et renverser des sénats ! les voilà confondus de rage et de terreur à la vue d'un patricien ! Égorgez-moi, vous le pouvez, je m'en inquiète peu... Israël, sont-ce là ces cœurs vaillants dont tu me parlais ? Regarde-les.

CALENDARO. — En vérité, il nous a fait honte, et avec raison. Est-ce là votre confiance pour votre chef Ber-

tuccio? Vous tournez vos épées contre lui et contre son hôte ! Remettez-les dans le fourreau, et écoutez-le.

ISRAEL BERTUCCIO. — Je dédaigne de leur parler. Ils auraient dû savoir qu'un cœur comme le mien est incapable de trahison. Jamais je n'ai abusé du pouvoir qu'ils m'ont donné d'avancer leur entreprise par tous les moyens que je jugerais convenables. Ils auraient pu être assurés que quel que fût l'homme que j'amènerais au milieu d'eux, il n'aurait que le choix d'être notre frère ou notre victime.

LE DOGE. — A quel choix me condamnez-vous? car vos actions me font douter que je sois libre de choisir moi-même.

ISRAEL BERTUCCIO. — Seigneur, nous aurions péri tous deux ensemble, si ces hommes imprudents ne s'étaient arrêtés; mais voyez, ils sont honteux de la folle impulsion d'un moment, et ils baissent la tête; croyez-moi, ils sont tels que je vous les ai peints..... Adressez-leur la parole.

CALENDARO. — Oui, parlez ! nous vous écoutons avec empressement.

ISRAEL BERTUCCIO, s'adressant aux conjurés. — Vous êtes en sûreté; bien plus, vous touchez à votre triomphe. Écoutez donc, et apprenez que je ne dis que la vérité.

LE DOGE. — Vous voyez ici, comme l'a dit l'un de vous, un vieillard sans armes et sans défense : hier encore vous m'avez vu présider dans le palais ducal, souverain en apparence de plus de cent îles, revêtu de la pourpre, promulguant les décrets d'un pouvoir qui ne nous appartient pas ni à moi ni à vous, mais à nos maîtres les patriciens. Vous savez ou vous croyez savoir pourquoi j'étais dans le palais... pourquoi suis-je ici?... Celui qui, parmi vous, a été le plus insulté, ou foulé aux pieds comme un ver, celui-là seul peut ré-

pondre pour moi en demandant à son propre cœur ce qui l'a conduit ici... Vous connaissez l'histoire de mes derniers affronts ; tous les hommes la connaissent, et en jugent autrement que ceux qui ont rendu une sentence pour accumuler contre moi mépris sur mépris... épargnez-m'en un récit nouveau... l'outrage est là, dans mon cœur ; le récit de mes inutiles plaintes ne ferait que montrer davantage ma faiblesse, et je viens ici pour donner de la force aux plus forts, je viens les presser d'agir et de ne point frapper à demi. Mais ai-je besoin de vous exciter? nos outrages particuliers viennent des vices de cette... je ne puis l'appeler république ni royaume,... des vices de cet État, qui n'a ni prince ni peuple, mais qui réunit tous les défauts de l'antique Sparte, sans aucune de ses vertus, la tempérance et la valeur. Les seigneurs de Lacédémone étaient de vrais soldats ; les nôtres sont des Sybarites, et nous sommes leurs ilotes, dont je fus le plus dépendant et le plus abaissé, quoique paré pour conduire une pompe publique, tel qu'un de ces esclaves que les Grecs enivraient jadis pour les donner en spectacle à leurs enfants. Vous êtes réunis pour renverser cet État monstrueux, ce gouvernement dérisoire, ce spectre qu'il faut exorciser avec du sang pour renouveler ensuite les siècles de justice et de vérité... Nous rétablirons une franche démocratie ; non pas une incertaine égalité, mais des droits égaux, proportionnés comme les colonnes d'un temple, qui se prêtent réciproquement leur force, et rendent l'ensemble de l'édifice solide, beau et gracieux, de sorte qu'aucune partie ne peut en être soustraite sans nuire à la symétrie générale. Dans l'œuvre de ce grand changement, je demande à être l'un de vous... si vous vous fiez à moi... sinon frappez-moi sans plus tarder... ma vie est com-

promise, et j'aime mieux mourir par les mains d'hommes libres que de vivre un jour de plus pour faire le tyran comme délégué d'un sénat tyrannique; je ne suis point tyran, je n'en ai jamais mérité le nom... Lisez nos annales; je puis en appeler à mon gouvernement antérieur dans plusieurs contrées..... Qu'on vous dise si je fus un oppresseur, ou un homme touché des maux des autres. Peut-être si j'avais été ce que le sénat cherchait en moi, un homme pompeusement paré pour figurer dans l'État comme l'image d'un souverain; si j'avais été le fléau du peuple, un juge prêt à signer toutes les sentences, un partisan du sénat et des Quarante, n'approuvant que ce qui recevait la sanction des Dix; si j'avais été leur flatteur servile, leur instrument, un mannequin, ils n'auraient jamais encouragé le misérable qui m'a osé faire un affront. Ce que je souffre m'est suscité par ma pitié pour le peuple. Voilà ce que plusieurs savent, et ceux qui ne le savent pas encore l'apprendront un jour. Cependant, quelque chose qu'il arrive, je sacrifie à votre entreprise les derniers jours de ma vie... et mon pouvoir, non comme Doge, mais comme un homme qui fut grand avant d'être dégradé par le titre de Doge, et qui possède encore son courage et ses moyens individuels. Je hasarde ma gloire (j'eus de la gloire jadis!)... mon dernier souffle de vie (car l'heure approche pour moi), mes espérances et mon âme. Je m'offre à vous tel que je suis; acceptez ou rejetez en moi un prince qui veut ne plus être qu'un citoyen, et qui abandonne son trône pour le devenir.

CALENDARO. — Vive Faliero!... Venise sera libre!

LES CONJURÉS. — Vive Faliero!

ISRAEL BERTUCCIO. — Camarades! ai-je bien fait?... Un tel homme ne vaut-il pas une armée dans notre cause?

LE DOGE. — Ce n'est pas le temps de donner des éloges, ni un lieu propre à des acclamations : m'acceptez-vous pour un de vos compagnons ?

CALENDARO. — Oui, et le premier, comme tu fus le premier à Venise... Sois notre général et notre chef.

LE DOGE. — Chef ! général !... Je fus général à Zara... chef à Rhodes et à Chypre... prince à Venise ; je ne puis descendre... je veux dire que je ne suis pas propre à conduire une troupe de... patriotes. Quand j'ai déposé les dignités qui étaient mon partage, ce n'a pas été pour en revêtir d'autres, mais pour être l'égal de mes compagnons... Venons-en au point principal. Israël a développé devant moi tout votre projet... Il est hardi, mais exécutable si je vous seconde, et il faut le mettre en œuvre à l'instant.

CALENDARO. — Dès que tu voudras !... J'ai tout disposé pour un coup soudain. Quand faudra-t-il frapper ?

LE DOGE. — Au lever du soleil.

BERTRAM. — Si tôt ?

LE DOGE. — Si tôt !... Trop tard, peut-être... Chaque heure entasse périls sur périls, et encore plus maintenant que je fais partie de votre nombre... Ne connaissez-vous pas le conseil des Dix, les espions, les patriciens qui se méfient de leurs esclaves, et encore plus aujourd'hui du prince qu'ils ont fait esclave aussi ? Je vous dis que vous devez frapper et sans retard, frapper au cœur de l'hydre... ses têtes tomberont alors.

CALENDARO. — J'y consens de toute mon âme... Nos compagnies sont prêtes ; elles se composent de soixante hommes qui sont en ce moment sous les armes par ordre d'Israël ; tous veillent à leurs rendez-vous particuliers, et s'attendent à un événement. Que chacun de nous se rende à son poste... Seigneur, quel sera votre signal ?

LE DOGE. — Quand vous entendrez la grande cloche de Saint-Marc, qui ne peut sonner sans un ordre spécial du Doge (dernier privilége qu'ils ont laissé à leur prince), marchez sur Saint-Marc.

ISRAEL BERTUCCIO. — Et là?...

LE DOGE. — Dirigez votre marche par différentes routes; que chaque compagnie survienne par une avenue; répétez partout à grands cris que les Génois s'approchent, et que leur flotte a été signalée au point du jour. Rangez-vous en bataille autour de la place, au milieu de laquelle je me rendrai avec mon neveu à la tête des clients de notre maison qui sont nombreux et déterminés. Quand la cloche sonnera, criez: « Saint-Marc! l'ennemi est dans l'Adriatique. »

CALENDARO. — Je vois maintenant... mais continuez, mon noble seigneur.

LE DOGE. — Tous les patriciens accourront au conseil (ils n'oseront pas refuser d'obéir au signal terrible qui retentira du haut de la tour de leur saint patron). Ils seront réunis comme les épis mûrs dans un champ, et nous les moissonnerons avec l'épée au lieu de la faucille. Si quelques-uns tardaient à se présenter ou étaient absents, nous les attaquerons avec avantage dans leur isolement, après nous être défaits de la majorité.

CALENDARO. — Plût au ciel que cette heure fût venue!... nous ne frapperons pas à demi.

BERTRAM. — Encore une fois, Calendaro, je répète la question que je vous ai adressée avant que Bertuccio réunît à notre cause ce puissant allié qui la rend plus assurée, et qui par conséquent nous permet de faire briller une lueur de pitié sur une partie de nos victimes... Périront-elles toutes dans ce massacre?

CALENDARO. — Ceux qui se trouveront sous mon

bras et sous celui des miens trouveront la pitié qu'ils nous ont montrée à nous-mêmes.

LES CONJURÉS. — Qu'ils périssent tous! tous!... Est-ce le moment de parler de pitié! Quand nous en ont-ils témoigné?... Ont-ils seulement feint d'en éprouver pour nous?

ISRAEL BERTUCCIO. — Bertram, ta fausse compassion est une folie et une injure pour tes compagnons et ta propre cause. Ne vois-tu pas que si nous épargnons quelques patriciens, ils ne survivront que pour venger les autres? Comment distinguer l'innocent du coupable? Leurs actes sont les actes de tous, une seule émanation d'un même corps. Ils sont réunis pour nous opprimer. C'est beaucoup que nous laissions la vie à leurs enfants; je doute même que nous devions les épargner tous : le chasseur peut bien réserver un des petits du tigre; mais qui pensa jamais à sauver le tigre lui-même, à moins de vouloir périr par ses griffes? Cependant je me rangerai de l'avis du doge Faliero; qu'il décide s'il en est qui méritent de vivre.

LE DOGE. — Ne me demandez rien!... Ne me tentez pas avec une semblable question; décidez vous-mêmes.

ISRAEL BERTUCCIO. — Vous connaissez leurs vertus privées mieux que nous, qui ne sentons que leurs vices publics et la cruelle oppression qui appelle notre vengeance; s'il en est un parmi eux qui mérite d'être respecté, nommez-le.

LE DOGE. — Le père de Dolfino fut mon ami, et Lando combattit à mon côté; et Marc Cornaro me fut adjoint dans mon ambassade à Gênes; je sauvai la vie à Veniero... la lui sauverai-je encore? Plût à Dieu que je pusse les sauver tous et Venise avec eux! Tous ces hommes ou leurs pères furent mes amis avant de deve-

nir mes sujets; depuis lors ils m'ont abandonné comme des feuilles infidèles quittent la fleur qui va se faner; ils m'ont délaissé dans ma solitude comme une tige flétrie qui ne peut elle-même servir de soutien.. Qu'ils périssent!

CALENDARO. — Ils ne sauraient exister avec Venise libre.

LE DOGE. — Quoique vous connaissiez et sentiez comme moi la masse de nos communs outrages, vous ignorez pourtant quel poison est caché dans les institutions de Venise, poison fatal aux sources de la vie, aux liens de l'humanité, à tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes. Tous ces patriciens étaient mes amis : je les aimais, ils répondaient honorablement à mon amitié; nous avions servi et combattu ensemble; nous avions mêlé nos larmes et nos plaisirs ; nous nous étions alliés par des mariages ; nous croissions en âge et en honneurs, jusqu'à ce que leur propre désir, et non mon ambition, les porta à me choisir pour leur prince. Et alors adieu la mémoire de nos liaisons; adieu notre concert de pensées; adieu tous les nœuds de ces anciennes amitiés entre les hommes qui survivent à leur génération et à de nobles exploits appartenant à l'histoire; adieu, consolation de nos vieux jours, toi qui nous fais voir le tableau d'un demi-siècle sur le front d'un frère, toi qui évoques autour de nous une foule d'autres compagnons dejà dans la tombe, qui viennent nous entretenir tout bas du passé, et semblent encore appartenir à la vie aussi longtemps que, de cette troupe jadis si gaie, si brave et si glorieuse, il existe deux vieillards pour soupirer au souvenir de ceux qui ne sont plus, et pour parler de ces actions, qui sans eux ne seraient plus rappelées que par le marbre silencieux... Hélas! que vais-je faire?

ISRAEL BERTUCCIO. — Seigneur, vous êtes ému ; ce n'est pas le moment de penser à ces choses.

LE DOGE. — Accordez-moi un moment de patience... Je ne recule pas. Observez avec moi les sombres vices de ce gouvernement : depuis l'heure qu'ils me proclamèrent Doge. Doge nommé par eux, adieu le passé ; je mourus pour tous ceux qui avaient été mes amis, ou plutôt ils furent morts pour moi : plus d'alliés, plus de famille, plus de vie privée ; tout me fut ravi. On ne s'approcha plus de moi, c'eût été me donner de l'ombrage ; on ne pouvait plus m'aimer, la loi ne le disait pas ; on me traversa dans tout, c'était la politique du sénat... on se joua de moi, c'était un devoir pour un patricien ; on m'outragea, c'était le droit du sénat : on ne pouvait me rendre justice, c'eût été donner des soupçons ; j'étais donc l'esclave de mes propres sujets, et l'ennemi de mes amis ; j'avais des espions pour gardes... le manteau ducal pour puissance... la pompe pour la liberté... des geôliers pour conseil... des inquisiteurs pour amis... et la vie était pour moi un enfer. Il me restait une source de repos, ils l'ont empoisonnée ! mes chastes dieux domestiques ont été brisés dans mes foyers, et sur leurs autels sont venus s'asseoir la licence hideuse et le mépris au rire insultant.

ISRAEL BERTUCCIO. — Vous avez été outragé cruellement, et vous serez noblement vengé dans quelques heures.

LE DOGE. — J'avais tout supporté... je souffrais... mais je supportai mon sort jusqu'à ce que la coupe amère ait enfin débordé... jusqu'à ce dernier affront, non-seulement toléré, mais encore sanctionné... je me suis enfin dépouillé de tout ce qui me restait de ces sentiments qu'ils avaient anéantis depuis longtemps pour moi-même dans le serment de leur fausse

fidélité. Ce fut en le prononçant qu'ils abjurèrent leur ami, et créèrent un souverain, comme les enfants se créent un jouet pour le briser après en avoir amusé leurs caprices ! Depuis cette heure, je n'ai plus trouvé que des sénateurs soupçonneux en opposition avec le Doge, dissimulant une haine et une crainte mutuelles : eux, craignant qu'il n'arrachât la tyrannie de leurs mains ; et lui, abhorrant les tyrans. Pour moi donc ces hommes ne comptent plus dans la vie privée, et ne peuvent réclamer des liens qu'ils ont rompus eux-mêmes ; je les considère comme des sénateurs coupables d'actes arbitraires... Qu'ils soient condamnés comme tels !

CALENDARO. — Et maintenant songeons à agir. Allons, compagnons, à nos postes, et que cette nuit soit la dernière employée en vains discours : je frémis d'impatience. La grande cloche de Saint-Marc me trouvera éveillé au retour de l'aurore.

ISRAEL BERTUCCIO. — Rendez-vous tous à vos postes ; soyez fermes et vigilants ; pensez à l'oppression qui pèse sur nous et aux droits que nous défendons. Ce jour et cette nuit auront vu nos derniers périls. Écoutez le signal et mettez-vous aussitôt en marche. Je vais joindre ma bande, que chacun soit prêt à me bien seconder de son côté. Le Doge va retourner au palais ducal afin d'y préparer tout pour l'événement ; nous nous séparons pour nous réunir avec la liberté et la gloire.

CALENDARO. — Doge, la première fois que je vous saluerai, mon hommage sera la tête de Steno au bout de mon épée.

LE DOGE. — Non ; qu'il soit réservé pour le dernier ; ne vous détournez pour le frapper que lorsqu'une plus noble proie aura été immolée : son offense ne fut que

le résultat de la corruption générale, qu'il faut attribuer à une coupable aristocratie. Dans des jours plus honorables il n'eût point osé la commettre! J'ai noyé tout ressentiment particulier dans la pensée de notre grande entreprise. Un esclave m'insulte... je demande son châtiment à son maître orgueilleux; s'il me refuse, l'insulte lui appartient, c'est à lui d'en répondre.

CALENDARO. — Cependant, puisqu'il est la cause immédiate de l'alliance qui assure et ennoblit notre grand dessein, je lui dois tant de reconnaissance que je voudrais le récompenser comme il le mérite... ne le puis-je?

LE DOGE. — Vous ne voudriez retrancher qu'un membre d'un corps dont je veux faire tomber la tête; vous voudriez châtier l'écolier, et moi le maître; vous ne voudriez punir que Steno, et moi le sénat. Je ne puis songer à haïr un seul individu quand je suis absorbé par l'idée d'une immense vengeance qui doit tout ravager sans distinction, comme la pluie du ciel tomba jadis sur deux cités dont la Mer-Morte a éteint les cendres.

ISRAEL BERTUCCIO. — Partez donc, rendez-vous à vos postes, je reste un moment pour accompagner le Doge jusqu'au lieu de notre rendez-vous, et voir si aucun espion n'a observé nos pas; de là je cours me mettre à la tête de ma compagnie armée.

CALENDARO. — Adieu donc, jusqu'à l'aurore.

ISRAEL BERTUCCIO. — Que le succès vous suive!

LES CONJURÉS. — Nous serons heureux... Allons!... Monseigneur, adieu. (Les conjurés saluent le Doge et Israël Bertuccio; ensuite ils se retirent conduits par Philippe Calendaro.)

ISRAEL BERTUCCIO. — Ils sont dans nos filets... Notre entreprise ne peut échouer!... Maintenant te voilà

vraiment souverain, et ton nom, déjà immortel, sera le plus grand des noms. Avant nous, des citoyens libres ont frappé des rois; des Césars ont péri, et même des mains patriciennes ont immolé des dictateurs comme le poignard plébéien a atteint les patriciens. Mais jusqu'à présent, quel prince a jamais conspiré pour la liberté de son peuple, ou risqué sa vie pour délivrer ses sujets? Toujours et toujours les princes conspirent contre le peuple, afin de charger ses bras de chaînes dont on ne les affranchit que pour les armer contre des nations voisines; de sorte que de joug en joug l'esclavage et la mort aiguisent la soif de la tyrannie insatiable. Maintenant, seigneur, achevons notre entreprise. Elle est grande; plus grande encore est la récompense qui nous attend... Pourquoi demeurez-vous pensif?... Il n'y a qu'un moment, vous étiez tout impatience.

LE DOGE. — C'est donc décidé? Doivent-ils tous périr?

ISRAEL BERTUCCIO. — Qui?

LE DOGE. — Ceux qu'unissaient à moi le sang, l'amitié, l'âge et nos communs exploits... les sénateurs.

ISRAEL BERTUCCIO. — Vous avez prononcé leur arrêt... il est juste.

LE DOGE. — Oui, il te semble juste... il est juste pour toi. Tu es un patriote, un Gracchus plébéien... l'oracle des rebelles... le tribun du peuple... Je ne te blâme pas, tu obéis à ta vocation; ils t'ont frappé, opprimé, méprisé... J'ai été victime comme toi; mais toi, tu n'as jamais parlé avec eux; tu n'as jamais partagé leur pain et leur sel; leur coupe n'a jamais effleuré tes lèvres; tu n'as point été élevé avec eux; tu n'as point mêlé tes larmes aux leurs; tu n'étais point de leurs fêtes; tu n'as jamais répondu à leur sourire par un

sourire; tu n'as point mis en eux ta confiance; tu ne les a point portés dans ton cœur comme je l'ai fait. Vois mes cheveux... ils sont blanchis par l'âge comme ceux des anciens du conseil; je me souviens du temps où ils étaient noirs comme l'aile du corbeau, lorsque nous allions saisir notre proie autour des îles conquises sur le perfide musulman; pourrai-je les voir souillés de sang? Chaque coup de poignard me semblera un suicide.

ISRAEL BERTUCCIO. — Doge, Doge, cette hésitation serait indigne d'un enfant; si vous n'êtes pas retombé dans une seconde enfance, rappelez votre courage, et ne nous couvrez pas de honte vous et moi. Par le Dieu du ciel! j'aimerais mieux renoncer à notre entreprise ou y échouer, que de voir l'homme que j'honore reculer dans un si noble dessein par une timide faiblesse. Vous avez vu couler votre sang et celui de l'ennemi dans les combats; vous l'avez répandu vous-même; pouvez-vous donc vous effrayer du sang que vont restituer de vieux vampires nourris du sang de tant de milliers d'hommes?

LE DOGE. — Suis-moi, j'irai aussi loin que toi-même, je frapperai autant de coups; ne pense pas que je chancelle; oh! non, c'est la certitude de tout ce que je dois exécuter qui me fait trembler ainsi; mais laisse-moi épancher ces derniers regrets, dont la nuit et toi vous êtes seuls témoins; sois-y indifférent comme elle. Quand l'heure arrivera, ce sera moi qui donnerai le signal de mort, et qui frapperai le premier coup. Tu me verras dépeupler les palais et renverser les arbres généalogiques les plus élevés, écraser leurs fruits sanglants, et rendre leurs fleurs stériles... Voilà ce que je veux faire... Je le dois... je l'ai juré! rien ne peut me détourner de ma destinée; mais je tremble en con-

sidérant ce que je vais être et ce que je fus... Viens avec moi.

ISRAEL BERTUCCIO. — Raffermissez votre courage; je ne sens point de semblables remords, je ne les comprends pas... pourquoi changeriez-vous d'avis ?... Vous avez agi et vous agissez librement.

LE DOGE. — Oui... tu ne sens point de remords; ni moi, ou je te poignarderais ici même pour sauver un millier de vies par ce meurtre, qui n'en serait plus un. Tu ne sens point de remords... tu vas à cette boucherie comme si ces patriciens étaient des victimes désignées au couteau. Quand tout sera fini, tu seras libre et content, et tu laveras avec calme tes mains ensanglantées. Mais moi, qui irai plus loin que toi dans ce massacre, je serai... je verrai... je sentirai... ô Dieu! ô Dieu! Tu dis vrai et tu fais bien de répondre que j'agis librement, et cependant tu te trompes... j'agirai, n'en doute pas... ne crains rien; je serai ton complice le plus impitoyable; mais je n'agirai pas librement, ni d'après mes sentiments véritables, qui me crient de m'arrêter... Il y a un enfer dans moi et autour de moi... comme le démon qui croit et tremble, je suis forcé d'accomplir un acte qui me fait horreur... Quitte-moi! quitte-moi! va rejoindre tes compagnons, je vais à la hâte rassembler les vassaux de notre maison; sois assuré que la cloche de Saint-Marc réveillera tous les citoyens de Venise, excepté son sénat égorgé; avant que le soleil soit au milieu de son cours, il s'élèvera sur l'Adriatique une voix de douleur et des cris de carnage, qui couvriront le mugissement des vagues... Je suis résolu... viens...

ISRAEL BERTUCCIO. — De tout mon cœur. Faliero, mets un frein à ces transports; souviens-toi de ce que tous ces hommes t'ont fait; souviens-toi que ce sacrifice

doit être suivi par des siècles de bonheur et de liberté pour Venise : un tyran aurait dépeuplé des empires, sans éprouver l'étrange pitié qui t'émeut au moment de punir quelques hommes traîtres au peuple ; crois-moi, une telle pitié serait plus mal placée que la clémence du sénat envers Steno.

LE DOGE. — Israël, tu viens de toucher la corde qui trouble dans mon cœur toute l'harmonie de la nature... Allons à notre tâche. (Ils sortent.)

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

(Le palais du patricien Lioni.)

LIONI dépose le masque et le manteau que les nobles vénitiens portaient en public. Il est suivi par un domestique.

LIONI. — Je vais me reposer, vraiment fatigué de cette fête, la plus brillante que nous ayons vue depuis plusieurs mois ; et pourtant je ne sais pourquoi elle n'a pu me distraire. Je sentais sur mon cœur un poids douloureux ; au moment le plus gai de la danse, quoique mes regards se rencontrassent avec ceux de l'objet de mon amour, et que ma main pressât la sienne, j'en étais encore accablé ; mon sang se glaçait dans mes veines, et mon front était inondé d'une sueur semblable à celle de la mort. J'essayais vainement de bannir loin de moi cette pensée triste... Au milieu des accords d'une musique mélodieuse, un son funèbre parvenait à mon oreille comme le murmure lointain que font entendre pendant la nuit les flots de l'Adriatique en luttant contre les bords du Lido. J'ai quitté la fête avant qu'elle fût terminée, et je viens demander à ma couche l'oubli, ou des idées plus tranquilles... Antonio, prends mon masque et mon manteau, et allume la lampe de ma chambre.

ANTONIO. — Oui, monseigneur. Ne commandez-vous aucun rafraîchissement ?

LIONI. — Non, je ne demande que le sommeil, qui ne

peut se commander... Espérons-le du moins, quoique l'inquiétude agite mon sein (Antonio sort) : je vais essayer si l'air ne me calmera pas. C'est une belle nuit ! le vent orageux qui venait du Levant s'est retiré dans sa grotte humide, et la lune brille dans les cieux. (Lioni va se placer à un balcon ouvert.) Quelle tranquillité ! quel contraste avec le lieu que je viens de quitter, où de grandes torches et la lueur plus pâle des lampes répandent sur l'obscurité qui règne dans de vastes et sombres galeries une masse éblouissante de lumières artificielles qui dénaturent la forme de tous les objets qu'elles découvrent. C'est là qu'essayant de rappeler le passé irrévocable, après avoir tout fait pour emprunter à la toilette les couleurs de son printemps, devant la glace trop fidèle, la femme flétrie par les années arrive brillante de parure ; oubliant son âge, et se fiant à cette fausse clarté qui trompe ceux qu'elle éclaire, elle croit que les autres l'oublient, et n'est qu'un objet de dérision. C'est là que la jeunesse, qui n'a pas besoin de ces vains atours et qui n'y songe pas, vient sacrifier sa santé, sa fraîcheur et ses appas, orgueil de son époux, dans l'air malsain qu'on respire au milieu d'un groupe de joyeux conviés. Elle vient consumer les heures destinées au repos, croit que c'est là le plaisir, et attend que l'aurore brille sur ses joues pâles et ses yeux éteints, qui ne devraient avoir cet aspect qu'après maintes années. La musique, le banquet et les coupes remplies de vin... les guirlandes, les fleurs, le parfum des roses... les diamants des parures et les yeux plus brillants encore... les bras d'albâtre, les cheveux noirs comme le jais... les bracelets, les seins semblables au plumage du cygne, les colliers qui paraissaient formés de tous les trésors de l'Inde, mais qui éblouissaient moins que la gorge qu'ils or-

naient de leurs cercles... les robes transparentes flottant comme les légers nuages qui parcourent l'azur du ciel; les pieds agiles comme ceux des sylphes, et dont la forme gracieuse faisait deviner la symétrie secrète d'un corps qui se terminait si bien... toutes les illusions de cette fête splendide, ses enchantements réels et apparents... l'art, la nature, qui s'offraient à mes regards ravis de tant de beautés, comme le mirage trompeur des sables de l'Arabie, qui présente à la soif abusée du pèlerin l'aspect d'un lac limpide... tout a disparu. Je ne vois plus autour de moi que les ondes et les étoiles... des mondes lumineux réfléchis dans l'océan, spectacle préférable à celui des torches que reflète une glace fastueuse! Le roi des éléments, qui est à l'espace ce que l'océan est à la terre, nous couvre de son vaste dais d'azur, parfumé des premières émanations du printemps. La lune parcourt sa route céleste, et argente de sa molle clarté ces monuments superbes et ces palais entourés par la mer, dont les colonnes de porphyre et les riches frontons, ornés des marbres conquis à l'Orient, sont comme des autels placés le long du canal, et sortent du sein des eaux semblables à des trophées glorieux, et non moins étranges que ces géants de l'architecture, les monuments mystérieux qui, dans les plaines de l'Égypte, rappellent des temps qui n'ont point d'autres annales. Tout est calme... On n'entend aucun son qui ne soit harmonieux; et tout ce qui se meut, d'accord avec la nuit, glisse comme un esprit aérien... Je distingue le son d'une guitare, qu'un amant, oubliant le sommeil, va pincer sous le balcon de sa maîtresse; non moins vigilante que lui, elle ouvre avec précaution sa croisée pour lui montrer qu'il est entendu; son cœur frémit comme la corde mélodieuse à la vue de cette main

délicate, belle comme un rayon de la lune dont elle semble faire partie ; elle tremble en violant la défense de sa mère. Plus loin la rame agite les flots, et en fait jaillir un éclair phosphorique, qui se confond avec la lumière rapide des gondoles, qu'on voit glisser sur l'onde. Je reconnais le chant des gondoliers qui se répondent en chœur, en alternant vers par vers. Une ombre obscurcit par intervalles le Rialto, le faîte brillant d'un palais ou le sommet conique d'un obélisque. Tels sont les seuls objets qui dominent Venise ; tels sont les seuls bruits qui se font entendre dans cette cité, fille de l'Océan et reine de la terre. Qu'elle est douce cette heure de silence ! O nuit ! je te remercie ! tu as banni de mon cœur les affreux pressentiments que je n'avais pu dissiper au milieu d'une fête. Je vais m'étendre sur ma couche avec le bienfait de ta paisible influence... Cependant, je l'avoue, c'est faire injure au sublime spectacle que tu m'offres, que de l'oublier dans le sommeil. (On frappe en dehors.) Écoutons... quel est ce bruit ?... qui peut venir à cette heure ? (Antonio entre.)

ANTONIO. — Seigneur, un homme qui dit avoir une affaire pressée, vous conjure de le faire introduire devant vous.

LIONI. — Est-ce un étranger ?

ANTONIO. — Son visage est caché dans son manteau, mais il m'a semblé que sa démarche et sa voix m'étaient connues. Je lui ai demandé son nom ; mais il ne voudrait le dire qu'à vous. Il vous supplie instamment de lui permettre de vous parler.

LIONI. — Cet homme, l'heure à laquelle il se présente, tout excite mes soupçons ! cependant le péril n'est pas grand : ce n'est pas dans leurs maisons que les nobles vénitiens sont poignardés. Toutefois, quoique

je ne sache pas avoir d'ennemi à Venise, il sera prudent d'user de précaution. Fais-le entrer et retire-toi; mais appelle aussitôt quelques-uns de tes compagnons, qui se tiennent près d'ici... Quel peut être cet homme? (Antonio sort et rentre avec Bertram enveloppé de son manteau.)

BERTRAM. — Seigneur Lioni, nous n'avons pas de temps à perdre, ni vous ni moi!... Faites sortir ce domestique; je veux vous entretenir en particulier.

LIONI. — Il me semble que c'est la voix de Bertram... Sors, Antonio. (Antonio sort.) Maintenant, étranger, que voulez-vous de moi à une telle heure? (Bertram se découvre.)

BERTRAM. — Une faveur, mon noble patron; vous en avez accordé beaucoup à votre pauvre client; ajoutez-en une pour rendre Bertram heureux.

LIONI. — Depuis l'enfance tu m'as connu toujours prêt à te servir pour ton avancement dans tous les emplois qui conviennent à un homme de ta classe; je te promettrais d'accéder à ta demande avant de la connaître, si l'heure qu'il est, ta démarche et cet étrange préambule ne me faisaient soupçonner que ta visite a un but secret... Mais parle. Qu'est-il arrivé... quelque tumulte imprévu? S'agit-il d'un excès de vin, d'une querelle ou d'un coup de stylet, choses qui arrivent tous les jours? Pourvu que tu n'aies pas versé de sang patricien, je te garantis ta sûreté; mais alors il faut fuir, car les amis et les parents, dans le premier emportement de la vengeance, sont plus à craindre à Venise que les lois.

BERTRAM. — Seigneur, je vous remercie; mais...

LIONI. — Mais quoi donc! aurais-tu levé une main téméraire sur un membre de notre ordre? Si cela est, pars, fuis... et ne l'avoue pas. Je ne voudrais point ta mort... mais je ne pourrais plus te sauver... Celui qui a répandu le sang d'un patricien...

BERTRAM. — Je viens pour sauver le sang patricien et non pour le répandre. Et je dois me hâter... Chaque minute vaut la vie d'un homme ; car le temps a changé sa faux tardive pour une épée à deux tranchants, et au lieu de sable il va prendre la poudre des tombeaux pour remplir son sablier !... Ne sors pas demain de ton palais.

LIONI. — Pourquoi ? Que veut dire cette menace ?

BERTRAM. — N'en cherche pas la signification, fais seulement ce que je te conjure de faire. Ne sors point, quelque bruit que tu entendes ; quand bien même le tumulte d'une foule rassemblée,... les cris des femmes et les gémissements des enfants,... la voix mourante des hommes,... le choc des armes,... le roulement du tambour, l'aigre trompette et l'airain sonore des cloches t'annonceraient une grande alarme ! ne sors point que le tocsin n'ait cessé, et même alors attends mon retour.

LIONI. — Encore une fois, qu'est-ce que cela veut dire ?

BERTRAM. — Je te répéterai de ne point le demander Au nom de tout ce que tu as de cher dans le ciel et sur la terre... par les âmes de tes augustes ancêtres, par ton espoir de rivaliser avec eux et de laisser des descendants dignes de toi et de ta race, par tous tes plus heureux souvenirs,... par tout ce que tu as à craindre dans la vie,... par tous les bienfaits que je te dois, et que je voudrais reconnaître par des bienfaits plus grands,... demeure dans ton palais... Si tu me crois, confie ton salut à tes dieux domestiques et à mon avis,... sinon tu es perdu.

LIONI. — Je suis déjà confondu de surprise... Sans doute tu es dans le délire ! qu'ai-je à redouter ?... Quels sont mes ennemis ? Ou si j'en ai, pourquoi es-tu ligué

avec eux, toi?... Ou si tu es ligué avec eux, pourquoi viens-tu m'avertir à cette heure, et pas plus tôt?

BERTRAM. — C'est à quoi je ne puis répondre... Veux-tu sortir malgré cet avis fidèle?

LIONI. — Je ne suis pas né pour avoir peur d'une vaine menace dont j'ignore la cause. A l'heure du conseil, je ne serai pas compté parmi les absents.

BERTRAM. — Ne parle point ainsi... Pour la dernière fois, es-tu décidé à sortir?...

LIONI. — Oui... Et il n'est rien qui puisse m'en empêcher.

BERTRAM. — Que le ciel ait donc pitié de ton âme! Adieu! (Il se prépare à s'en aller.)

LIONI. — Arrête... Quelque chose de plus que ma propre sûreté m'oblige à te rappeler... Nous ne devons pas nous séparer ainsi. Bertram, il y a longtemps que je te connais.

BERTRAM. — Depuis mon âge le plus tendre, seigneur, vous avez été mon protecteur. Nous avons joué ensemble aux jours de l'enfance insouciante. Alors la noblesse oublie son rang, ou plutôt rien encore ne lui en a appris les froides prérogatives. Nous avons souvent mêlé nos jeux, nos sourires, nos larmes. Mon père était le client du vôtre, et moi le frère nourricier de son fils. Des années nous ont vus heureux et tendrement unis! O Dieu! quelle différence entre ce temps et le temps présent?

LIONI. — Bertram, c'est toi qui l'as oublié.

BERTRAM. — Ni aujourd'hui, ni jamais. Quelque chose qui fût arrivée, j'aurais voulu te sauver. Quand nous fûmes parvenus à l'âge viril, et que ta naissance t'eut dévoué aux soins de l'État, Bertram, né dans un rang plus humble, et condamné aux travaux plus humbles de son rang, Bertram ne fut point abandonné par toi.

Si ma fortune n'a pas monté plus haut, ce n'est point la faute de celui qui plusieurs fois vint généreusement à mon secours, et fut mon appui lorsque j'eus à lutter contre le torrent des circonstances qui entraînent l'homme trop faible ; jamais un sang noble ne coula dans un cœur plus noble que le tien ; tu l'as prouvé au pauvre plébéien. Pourquoi tes collègues les sénateurs ne te ressemblent-ils pas ?

LIONI. — Comment! qu'as-tu à dire contre le sénat?

BERTRAM. — Rien.

LIONI. — Je sais qu'il est des esprits chagrins et des agitateurs qui murmurent tout bas leurs phrases séditieuses, se tiennent cachés dans les lieux retirés, et ne sortent que la nuit, enveloppés de leurs manteaux, pour nous maudire dans l'ombre ; ce sont des soldats déserteurs, des mécontents, amis du désordre, et des débauchés sans espoir, qui clabaudent dans les tavernes. Toi, Bertram, tu ne fréquentes par ces gens-là... Il est vrai que depuis quelque temps je t'ai perdu de vue ; mais tu étais habitué à une vie sobre, tu ne te liais qu'avec d'honnêtes amis, et ton visage avait toujours un air de gaieté. Que t'est-il arrivé ? tes yeux creux, tes joues pâles et des gestes d'inquiétude, tout annonce que la douleur, la honte et la conscience se disputent ton cœur.

BERTRAM. — Que la honte et la douleur tombent sur la tyrannie maudite qui corrompt jusqu'à l'air de Venise et fait délirer les hommes, comme la peste trouble par des accès de fureur les dernières heures du moribond!

LIONI. — Des traîtres ont essayé de te gagner, Bertram ; ce n'est pas là ton ancien langage ni tes propres pensées ; quelque misérable t'a communiqué ses mécontentements ; mais il ne faut pas que je te laisse

égarer ainsi. Tu fus bon et tendre ; tu n'es pas fait pour les lâches actions auxquelles la trahison et le vice voudraient te pousser. Avoue-moi tout,... fie-toi à moi,... tu connais mon caractère... qu'avez-vous donc résolu, toi et tes associés, qui doive m'empêcher, moi ton ami, le seul fils de l'ami de ton père... Ah! notre amitié est un héritage que nous sommes tenus de léguer à nos enfants tel que nous l'avons reçu, ou augmenté ;... qu'avez-vous donc résolu, te dis-je, qui puisse te rendre un homme dangereux pour moi, et me faire garder ma maison comme une femme malade ?

BERTRAM. — Non, cesse de me questionner, il faut que je sorte.

LIONI. — Et moi que je sois égorgé !... Parle, n'est-ce pas ce que tu disais, mon cher Bertram ?

BERTRAM. — Qui parle de meurtre ?... Qu'ai-je dit qui pût vous faire croire au meurtre ? C'est faux, je n'ai point dit cela.

LIONI. — Tu ne l'as point dit ; mais ton œil farouche, que j'ai peine à reconnaître, tant il est changé, a le regard sinistre du meurtrier. Si c'est de ma vie qu'il s'agit, prends-la... je suis sans armes... et pars... je ne voudrais point devoir la vie à la capricieuse pitié d'un homme tel que toi et de ceux qui t'ont enrôlé parmi eux.

BERTRAM. — Plutôt que de verser ton sang, je risque le mien ; plutôt que d'offenser un seul de tes cheveux, je mets en péril mille têtes dont quelques-unes sont aussi nobles et plus nobles que la tienne.

LIONI. — Oui ! en est-il ainsi ? excuse-moi, Bertram, je ne suis pas digne d'être seul mis à part dans des hécatombes aussi illustres... Qui sont-ils ceux qui sont en danger, et ceux qui nous en menacent ?

BERTRAM. — Venise et tous ceux qu'elle renferme

dans ses murs sont divisés comme les fils d'une même maison, et périront demain au lever du jour.

LIONI. — Encore des mystères, et des mystères terribles! mais maintenant, ou toi, ou moi, ou tous deux peut-être, nous sommes sur le bord de l'abîme... Parle franchement, et tu conserves ta vie, et tu acquiers de la gloire; car il est plus honorable de sauver que d'égorger dans les ténèbres... Fi donc, Bertram! ce n'est point là une perfidie digne de toi! Que ferais-tu en voyant porter au bout d'une lance, devant le peuple saisi d'horreur, la tête de celui dont le cœur te fut toujours ouvert? Tel sera mon sort; car je jure ici que, de quelque péril que tu me menaces, je sortirai de mon palais, à moins que tu ne m'apprennes la cause et les conséquences de ce qui t'amène ici.

BERTRAM. — N'est-il donc aucun moyen de te sauver? les heures volent, et tu es perdu!... toi, mon seul bienfaiteur!... le seul ami qui me fut fidèle dans toutes les circonstances! Cependant ne fais pas un traître de moi! laisse-moi te sauver... mais épargne mon honneur!

LIONI. — L'honneur peut-il exister dans une ligue de meurtriers? Qui sont les véritables traîtres? ceux qui trahissent l'État.

BERTRAM. — Une ligue est un contrat qui lie d'autant plus les cœurs sincères, que leurs paroles doivent tenir lieu de loi. Je sens qu'il n'est pas de traître comme celui dont la trahison domestique enfonce le poignard dans le cœur qui se reposait sur sa foi.

LIONI. — Et qui enfoncera le poignard dans le mien?

BERTRAM. — Ce ne sera pas moi... J'aurais pu résoudre mon âme à tout, excepté à cela. Tu ne dois pas mourir. Vois combien ta vie m'est chère, puisque je risque la vie de tant d'hommes, et bien plus que la vie,

la liberté des générations futures, pour n'être pas ton assassin, comme tu n'as pas craint de m'appeler..... Encore une fois, je t'en conjure, ne passe pas le seuil de ta porte.

LIONI. — Non, non... Je sors à l'instant même.

BERTRAM. — Eh ! périsse Venise plutôt que mon ami! Je vais révéler... faire tomber dans un piége... trahir... immoler... Oh ! quel homme infâme je vais devenir pour toi !

LIONI. — Dis plutôt que tu vas être le sauveur de ton ami et de l'État!... Parle, n'hésite plus... Toutes les récompenses, tous les gages qui garantiront ta sûreté te sont offerts... Je te promets tous les trésors que la république accorde à ses plus dignes citoyens... bien plus, la noblesse même... Je ne te demande que d'être sincère et repentant.

BERTRAM. — Je viens de réfléchir : cela ne peut être... Je t'aime, tu le sais... Ma présence ici en est une preuve évidente, quoique ce soit la dernière ; mais ayant rempli mon devoir auprès de toi, je dois maintenant être tout entier à ma patrie ! Adieu !... Nous ne nous verrons plus dans ce monde. Adieu !

LIONI. — Holà !... Antonio !... Pedro !... tenez-vous à la porte... que personne ne passe ; arrêtez cet homme. (Antonio et d'autres domestiques armés entrent et saisissent Bertram.) Prenez garde qu'on ne lui fasse aucun mal... Apportez-moi mon épée et mon manteau, mettez quatre rames à la gondole... qu'on se dépêche. (Antonio sort.) Nous irons chez Giovanni Gradenigo, et nous enverrons chercher Marc Cornaro... Ne crains rien, Bertram, cette violence nécessaire est pour ta sûreté autant que pour celle de l'État.

BERTRAM. — Où veux-tu conduire ton prisonnier ?

LIONI. — D'abord au conseil des Dix, et de là chez le Doge.

BERTRAM. — Chez le Doge?

LIONI. — Sans doute... N'est-il pas le chef de l'État?

BERTRAM. — Demain matin peut-être.

LIONI. — Que veux-tu dire?... Mais nous le saurons tout à l'heure.

BERTRAM. — En es-tu sûr?

LIONI. — Aussi sûr que je puis l'être en espérant que tous les moyens de douceur suffiront pour me l'apprendre; mais s'ils échouent, tu connais les Dix et leur tribunal, et tu sais que Saint-Marc a des cachots, et ces cachots des tortures.

BERTRAM. — Emploie-les avant l'aurore qui va luire... Encore quelques moments, et tu périras de la mort que tu me réserves. (Antonio rentre.)

ANTONIO. — La gondole est prête, seigneur; on vous attend.

LIONI. — Faites attention au prisonnier... Bertram, nous raisonnerons ensemble en allant au palais du sage Gradenigo. (Ils sortent.)

SCÈNE II

(Le palais ducal. — Appartement du Doge.)

LE DOGE et son neveu BERTUCCIO FALIERO.

LE DOGE. — Tous les gens de notre maison sont-ils rassemblés?

BERTUCCIO FALIERO. — Ils sont prêts et attendent impatiemment le signal aux alentours de notre palais

de San Polo [1]. Je viens prendre vos derniers ordres.

LE DOGE. — Il eût été heureux d'avoir le temps de convoquer un plus grand nombre de nos vassaux de mon fief de Val di Marino... mais c'est trop tard.

BERTUCCIO FALIERO. — Il me semble, seigneur, que les choses vont mieux comme elles sont; l'augmentation subite du nombre de nos gens aurait éveillé le soupçon : quoique vaillants et fidèles, les vassaux de ce canton sont trop grossiers et trop querelleurs pour conserver longtemps la discipline secrète nécessaire dans une telle entreprise, jusqu'à ce que nos ennemis soient attaqués.

LE DOGE. — Oui, mais lorsqu'une fois le signal est donné, voilà les hommes qu'il faut : ces esclaves de Venise ont tous leurs considérations particulières, leurs préventions pour ou contre tel noble, qui peuvent les faire aller trop loin ou exciter en eux une imprudente et folle pitié ; les fidèles serfs de mon comté de Val di Marino exécuteraient les ordres de leur seigneur sans traverser sa vengeance par leurs affections et leurs inimitiés particulières. Les Marcello et les Cornaro sont les mêmes hommes pour eux ; ils ne font aucune différence entre un Gradenigo et un Foscari; ils ne sont pas accoutumés à tressaillir en entendant prononcer ces noms, ni à fléchir le genou devant un sénat. Un chef armé est leur souverain, et non un noble vêtu d'hermine.

BERTUCCIO FALIERO. — Nous sommes assez nombreux ; et quant aux dispositions de nos clients contre le sénat, j'en réponds.

LE DOGE. — Eh bien, le sort en est jeté.. Mais, quand il s'agit d'un service militaire sur le champ de bataille,

[1] C'est le palais qu'habite la famille du Doge.

parlez-moi de mes vassaux. Ils éclaircirent les rangs des Huns, lorsque nos pâles citoyens se réfugiaient sous leurs tentes et tremblaient aux sons de victoire de leurs propres trompettes. Si nous ne trouvons qu'une faible résistance, tu verras ces citadins transformés en lions comme leur étendard : mais, s'il y a beaucoup à faire, tu regretteras, comme moi, de n'avoir pas derrière nous une tronpe de braves vassaux.

BERTUCCIO FALIERO. — Puisque c'est là votre pensée, je dois m'étonner que vous ayez sitôt résolu de frapper le coup décisif.

LE DOGE. — De tels coups doivent être frappés soudainement ou jamais. Lorsque j'eus dompté le faux remords qui agitait mon cœur, et fait taire le souvenir du passé, je fus résolu à frapper, d'abord de peur de céder de nouveau à de pareilles émotions, et ensuite parce que, de tous ces hommes, il n'y a qu'Israël et Philippe Calendaro dont le courage et la foi me sont connus. Le jour de demain pourrait trouver parmi eux un traître qui nous perdît, comme le jour d'hier en a trouvé mille prêts à immoler le sénat ; mais, une fois engagés dans le carnage avec leurs glaives sanglants à la main, ils le poursuivront pour leur propre sûreté. Qu'ils donnent seulement le premier coup, et le seul instinct de Caïn, qui est toujours caché dans le cœur des hommes, quoique les circonstances puissent l'endormir, l'instinct seul les poussera au carnage comme les loups. La vue du sang augmente pour le peuple la soif du sang, comme la première coupe de vin conduit aux longues débauches. Il sera plus difficile de les arrêter que de les exciter, quand une fois ils auront commencé ; mais jusque-là un mot, une ombre, sont capables de renverser toute leur résolution. La nuit est-elle avancée ?

BERTUCCIO FALIERO. — Le jour ne doit pas tarder à poindre.

LE DOGE. — Alors il est temps de sonner la cloche. Nos hommes sont-ils à leurs postes?

BERTUCCIO FALIERO. — Ils doivent y être; mais ils ont ordre de ne rien faire que je ne leur aie transmis vos ordres.

LE DOGE. — C'est bien!... Le matin tardera-t-il longtemps à éteindre les feux de ces étoiles qui scintillent encore à la voûte de cieux? Je suis calme et résolu : l'effort que m'a coûté la décision que j'ai prise de purifier la république par le feu, cet effort même m'a rendu toute la fermeté de mon âme. J'ai pleuré, j'ai tremblé à la pensée de ce terrible devoir; mais maintenant j'ai mis de côté toute passion inutile, et je regarde fixement la tempête qui s'approche comme le pilote d'un vaisseau amiral : cependant (pourras-tu le croire, mon neveu?) il m'en a plus coûté qu'à l'approche d'un combat où il s'agissait du sort des nations, et lorsque j'étais à la tête d'une armée dont des milliers de soldats étaient dévoués à une mort certaine... Oui, pour verser le sang corrompu de quelques despotes, il m'en a plus coûté de me résoudre à une entreprise comme celle qui rendit Timoléon immortel, que d'envisager les travaux et les périls d'une vie de combats.

BERTUCCIO FALIERO. — Je me réjouis de voir que votre sagesse est parvenue à dompter la fureur qui vous agitait si cruellement avant que vous fussiez résolu.

LE DOGE. — J'ai toujours été le même. Dans la première pensée d'une grande entreprise, j'étais en proie à l'agitation, et la passion l'emportait sur tout : mais au moment de l'action j'étais aussi calme que les morts étendus autour de moi. C'est ce qu'ils n'ignoraient pas, ceux qui m'ont fait ce que je suis; et ils se fiaient à

l'empire que je conservais sur mon ressentiment quand ces premiers transports étaient passés : mais ils n'ont pas réfléchi qu'il est des choses qui font de la vengeance une vertu par réflexion, et non une impulsion aveugle de la colère. Si les lois dorment, la justice veille ; les âmes outragées donnent souvent un droit public à leur injure particulière et justifient leur action à leurs propres yeux... Il me semble que le jour va paraître, n'est-il pas vrai?... Regarde, tes yeux ne sont pas, comme les miens, affaiblis par l'âge... l'air respire la fraîcheur matinale, et il me semble voir la mer blanchir à travers ce balcon.

BERTUCCIO FALIERO. — Oui, l'aurore commence à colorer l'horizon.

LE DOGE. — Pars donc... va faire sonner le signal sans délai ; et au premier coup de la cloche, marche sur le palais avec tous les clients de notre maison... C'est ici que je t'attends... Les Seize et leurs compagnies s'avanceront au même moment en colonnes séparées... Songe à prendre ton poste à la grande porte ; je ne veux livrer les Dix qu'à nous-mêmes ; que les autres, la populace patricienne, soient abandonnés à l'épée plus indifférente de ceux qui sont ligués avec nous. Souviens-toi que le cri de guerre est : Saint-Marc ! les Génois arrivent... aux armes ! Saint-Marc et la liberté !... Maintenant, il est temps d'agir.

BERTUCCIO FALIERO. — Adieu donc, mon oncle : nous nous verrons sous les auspices de la liberté et d'une souveraineté véritable, ou nous ne nous reverrons plus.

LE DOGE. — Viens ici, mon cher Bertuccio... Embrassons-nous... Hâte-toi, car le jour va luire... Envoie-moi un messager pour me dire comment tout va, quand tu auras rejoint nos troupes ; et alors, que le

tocsin sonne du haut de la tour de Saint-Marc. (Bertuccio Faliero sort. — Le doge seul.) Il est parti, et chacun de ses pas décide d'une vie... C'en est fait. Maintenant l'ange destructeur plane sur Venise et s'arrête avant de verser l'urne fatale, comme l'aigle contemple sa proie, et, suspendu au milieu des airs, fait cesser un moment le mouvement de ses ailes pour fondre tout à coup sur la terre avec sa serre impitoyable..... O jour qui viens si lentement éclairer les flots! hâte-toi... accours. Je ne voudrais point frapper dans les ténèbres; je veux pouvoir guider tous les coups. Et vous, vagues azurées, je vous ai vues rougies du sang des Génois, des Sarrasins et des Huns, avec lequel se confondait celui de Venise, mais de Venise triomphante. Aujourd'hui, point de mélange dans le sang qui va vous colorer de nouveau! celui des barbares ne pourra plus nous réconcilier avec l'horrible aspect de cette teinte de pourpre : les amis ou les ennemis seront tous des citoyens. Ai-je donc vécu jusqu'à mes quatre-vingts ans pour être l'auteur d'un tel carnage, moi surnommé le sauveur de la république, moi dont le nom faisait voler en l'air les chapeaux d'un million de citoyens, et excitait les cris de toute la cité, suppliant le ciel de répandre sur moi les bénédictions, la gloire et de longues années?... J'ai donc vécu pour être témoin de ce jour!... Mais ce jour, fatal dans nos annales, sera suivi par des siècles de bonheur. Le doge Dandolo survécut à ses quatre-vingt-dix étés pour vaincre des rois et refuser leurs diadèmes. Je déposerai une couronne, et je renouvellerai la liberté de l'État..... Mais, grand Dieu! par quels moyens!..... Un noble but les justifiera..... Que sont quelques gouttes de sang humain?..... Que dis-je!... le sang des tyrans n'est point du sang humain... Tels que des Molochs incarnés, ils se repaissent du nôtre

jusqu'à ce que le temps soit venu de les rendre aux tombeaux qu'ils ont peuplés... O monde ! ô mortels ! qu'êtes-vous, et que sont vos meilleurs desseins, si nous devons punir les crimes par d'autres crimes, et nous hâter d'égorger nos ennemis, comme s'il n'y avait pour eux que cette porte de la mort, tandis que peu d'années suffiraient pour rendre le glaive superflu? Faut-il que moi, sur les bords de ces régions inconnues, j'envoie devant moi tant de hérauts pour m'y précéder?... Bannissons ces pensées... (Moment de silence.) Écoutons ! N'entends-je pas un murmure de voix lointaines et le bruit mesuré des pas d'une troupe armée? Nos désirs évoquent-ils donc même des fantômes de sons?... Ce ne peut être... le signal n'a pas retenti encore... Que tarde-t-il?... Le messager de mon neveu devrait être près d'ici ; peut-être lui-même, en ce moment, ébranle-t-il sur ses gonds pesants le portail de la tour où se balance la cloche lugubre qui ne sonne que pour la mort d'un prince, ou dont les tintements sinistres n'annoncent que les périls de l'État... . Qu'elle sonne ! et que ce tocsin soit le plus terrible et le dernier ; qu'elle sonne jusqu'à ce que la tour chancelle !... Quoi ! le silence règne encore ! J'irais moi-même, si mon poste n'était ici pour être le centre où se réuniront les éléments discordants qui composent les ligues de cette espèce, et pour encourager les faibles ou ceux qui hésiteraient, si l'on nous résiste... car, si les patriciens soutiennent un combat, ce sera dans le palais que l'action sera le plus chaude ; c'est donc ici mon poste comme chef de tous les mouvements... Mais écoutons ! il vient... il vient, le messager de mon neveu, du brave Bertuccio... Quelles nouvelles m'apporte-t-il ?... Est-il en marche?.... A-t-il réussi ?... Qui vois-je ici?..... Tout est perdu !... Mais je ferai encore un effort.

(Un seigneur de la nuit [1] (*signor di notte*) entre avec des gardes, etc.)

LE SEIGNEUR DE LA NUIT. — Doge, je t'arrête pour haute trahison.

LE DOGE. — Moi, ton prince, coupable de trahison ?.. Qui sont ceux qui osent voiler leur propre trahison sous un tel ordre ?

LE SEIGNEUR DE LA NUIT, montrant son ordre. — Voici l'ordre du conseil des Dix assemblés.

LE DOGE. — Et où sont-ils ? et pourquoi sont-ils assemblés ? Non, un tel conseil ne peut être légitime que lorsque le prince y préside, et c'est moi que cela regarde... Je t'ordonne de me conduire à la chambre du conseil.

LE SEIGNEUR DE LA NUIT. — Doge ! cela ne se peut ; les Dix ne sont pas assemblés dans le lieu ordinaire de leurs séances, mais dans le couvent de Saint-Sauveur.

LE DOGE. — Tu oses donc me désobéir !

LE SEIGNEUR DE LA NUIT. — Je sers l'État, et suis tenu de le servir fidèlement ; j'apporte l'ordre de ceux qui le gouvernent.

LE DOGE. — Jusqu'à ce que mon seing soit apposé à cet ordre, il est illégal ; et dans ce moment il est séditieux... As-tu songé que tu risquais ta vie en osant te charger d'une fonction illégitime ?

LE SEIGNEUR DE LA NUIT. — Ma charge ne m'oblige point à répondre, mais à agir... Je suis envoyé ici pour servir de garde à ta personne, et non comme un juge qui écoute et décide.

LE DOGE, à part. — Gagnons du temps... Pourvu que la cloche de Saint-Marc sonne, tout peut encore aller

[1] Les *signori di notte* tenaient autrefois un rang important dans la république.

bien!... Mon neveu, hâte-toi, hâte-toi, hâte-toi! notre destinée tremble dans la balance; et malheur aux vaincus, que ce soit le prince et le peuple, ou les esclaves et le sénat! (On entend la grande cloche de Saint-Marc.) Je l'entends... La cloche retentit... (Le Doge ajoute tout haut.) Écoutez, seigneur de la nuit : et vous, ses satellites, la peur vous fait trembler, vils mercenaires! voilà le signal de votre mort! retentis encore plus fort, airain sonore... Maintenant, lâches, songez à racheter votre vie!

LE SEIGNEUR DE LA NUIT. — O malheur! Saisissez vos armes, et gardez la porte..... Tout est perdu si cette cloche terrible ne cesse pas bientôt de retentir.... L'officier se sera trompé de chemin, il aura mal exécuté son ordre, ou rencontré quelque obstacle... Anselme, dirige-toi vers la tour avec ta compagnie;... que les autres restent avec moi. (Une partie de la garde sort.)

LE DOGE. — Misérable! si tu tiens encore à la vie, implore ma pitié : tu n'as pas une minute à vivre!... Oui, envoie tes lâches soldats; ils ne reviendront plus.

LE SEIGNEUR DE LA NUIT. — Si cela est, ils mourront en faisant leur devoir, et je mourrai comme eux.

LE DOGE. — Insensé! l'aigle s'attaque à une proie plus noble que toi et tes vils sicaires..... Tu vivras, si tu ne provoques point la mort par ta résistance; et, si des âmes enfoncées comme la tienne dans les ténèbres peuvent supporter la clarté du soleil, apprends à être libre.

LE SEIGNEUR DE LA NUIT. — Et toi, apprends à être prisonnier...... (Le son de la cloche cesse.) On ne l'entend plus ce perfide signal qui devait lancer la populace sur les patriciens, comme des limiers sur leur proie. Le son de mort a retenti, mais ce n'est pas pour le sénat.

LE DOGE, après un moment de silence. — Tout est silencieux !... tout est perdu !

LE SEIGNEUR DE LA NUIT. — Maintenant, Doge, dénonce-moi comme l'esclave d'un conseil révolté ! N'ai-je pas fait mon devoir?

LE DOGE. — Tais-toi, lâche ! Tu as fait un noble exploit et gagné le prix du sang ; ceux qui t'emploient te récompenseront. Mais tu as été envoyé pour me garder, et non pour me faire entendre de vaines paroles, comme tu le disais tout à l'heure :... remplis donc ta charge, mais en silence, comme tu le dois : si je suis ton prisonnier, je suis aussi ton prince.

LE SEIGNEUR DE LA NUIT. — Je n'ai point eu l'intention de manquer au respect dû à votre rang. Je vous obéirai en ceci.

LE DOGE, à part — Il ne me reste plus qu'à mourir !... J'aurais volontiers succombé avec orgueil à l'heure du triomphe ; mais le voir m'échapper ainsi ! (D'autres seigneurs de la nuit entrent avec Bertuccio Faliero, prisonnier.)

LE SECOND SEIGNEUR DE LA NUIT. — Nous l'avons saisi au moment qu'il sortait de la tour, où déjà, d'après les ordres du Doge, le signal commençait à sonner.

LE PREMIER SEIGNEUR DE LA NUIT. — Tous les passages qui conduisent au palais sont-ils bien gardés ?

LE SECOND SEIGNEUR DE LA NUIT. — Oui ; mais d'ailleurs peu importe ; les chefs sont tous chargés de chaînes, et quelques-uns même subissent déjà la question ;... leurs complices sont dispersés et plusieurs saisis.

BERTUCCIO FALIERO. — Mon oncle !

LE DOGE. — C'est vainement qu'on veut lutter contre la fortune. La gloire a déserté notre maison.

BERTUCCIO FALIERO. — Qui l'aurait cru ? Ah ! un moment plus tôt !...

LE DOGE. — Ce moment eût changé la face des

siècles : celui-ci nous livre à l'éternité... Nous saurons nous montrer comme des hommes dont le triomphe n'est pas dans le succès, mais qui savent faire face à la fortune. Ne t'afflige pas, ce n'est qu'un court passage... Je voudrais le franchir seul, mais si, comme il est probable, ils nous envoient ensemble, partons dignes de nos pères et de nous-mêmes.

BERTUCCIO FALIERO. — Je ne vous ferai pas rougir, mon oncle.

LE PREMIER SEIGNEUR DE LA NUIT. — Seigneur, nos ordres sont de vous garder dans deux appartements séparés, jusqu'à ce que le conseil vous appelle pour vous interroger.

LE DOGE. — Nous interroger !... Pousseront-ils la dérision jusqu'au bout ?... Qu'ils en agissent avec nous comme nous en avons agi avec eux, mais avec moins de pompe. Ce n'est qu'un jeu d'homicides qui ont tiré au sort pour savoir qui seraient immolés les premiers : les patriciens ont gagné par une adresse perfide... Quel a été notre Judas ?

LE PREMIER SEIGNEUR DE LA NUIT. — Je n'ai point l'ordre de répondre à cette question.

BERTUCCIO FALIERO. — Je répondrai pour toi... C'est un certain Bertram, qui fait en ce moment ses révélations à la Junte secrète.

LE DOGE. — Bertram le Bergamasque ! De quels vils instruments nous nous servons pour la vie ou la mort ! Ce lâche, souillé d'une double trahison, va recueillir des récompenses et des honneurs, et sera mis dans l'histoire avec les oies du Capitoles, dont les aigres cris réveillèrent Rome, et qui obtinrent un triomphe annuel ; tandis que Manlius, qui précipita les Gaulois de la roche Tarpéienne, en fut précipité lui-même.

LE PREMIER SEIGNEUR DE LA NUIT. — Manlius devint traître, et voulut usurper la tyrannie.

LE DOGE. — Il sauva l'État, et voulut le réformer après l'avoir sauvé ! Mais, discours inutiles... Allons, seigneur, remplissez votre tâche.

LE PREMIER SEIGNEUR DE LA NUIT. — Noble Bertuccio, nous devons vous faire passer dans un autre appartement.

BERTUCCIO FALIERO. — Adieu, mon oncle ; je ne sais si nous nous reverrons dens cette vie ; mais peut-être permettront-ils à nos cendres de se mêler ensemble.

LE DOGE. — Oui, et nos âmes se réuniront aussi, et feront un jour ce que n'a pu faire l'enveloppe fragile qui leur sert de prison. Les coupables sénateurs ne pourront éteindre la mémoire de ceux qui avaient voulu renverser leurs trônes ; et de tels exemples trouveront des héritiers, quoique éloignés peut-être.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

(Salle du conseil des Dix, avec les sénateurs qu'ils se sont adjoints pour composer le tribunal qu'on appelait la Junte (*Giunta*), et qui sont convoqués pour juger Marino Faliero et les autres conjurés accusés de trahison.)

GARDES, OFFICIERS, etc., etc.

ISRAEL BERTUCCIO ET PHILIPPE CALENDARO, enchaînés; BERTRAM, LIONI, TÉMOINS, etc., etc.; LE CHEF DES DIX, BENINTENDE[1].

BENINTENDE. — Après la conviction manifeste de leurs attentats multipliés, il ne reste plus qu'à prononcer la sentence de ces hommes endurcis : tâche pénible pour ceux qui interprètent la loi et pour ceux qui les écoutent. Hélas ! pourquoi cette tâche m'était-elle réservée?... Pourquoi faut-il que le temps de ma charge soit souillé, dans les annales des âges à venir, par cette noire trahison, ourdie pour la ruine d'un État libre et juste, connu de toute la terre comme le rempart des chrétiens contre les Sarrasins et le Grec schismatique, le sauvage Hun, et le Franc moins barbare ? C'est pour saper le trône d'une ville qui a ouvert à l'Europe les trésors de

[1] « Benintende n'était pas membre du conseil des Dix, mais grand-chancelier, emploi tout à fait distinct, quoique très-important. Je me suis permis d'altérer l'histoire. » B.

l'Inde, le dernier refuge des Romains poursuivis par Attila, la reine de l'Adriatique, la fière rivale de l'orgueilleuse Gênes ; c'est contre une telle cité que des hommes perdus ont risqué leur misérable vie... Qu'ils soient donc punis de mort !

ISRAEL BERTUCCIO. — Nous sommes prêts, grâce à vos tortures. Qu'on nous fasse périr.

BENINTENDE. — Si vous avez quelque chose à dire qui puisse vous obtenir une diminution de peine, la Junte consent à vous entendre... Si vous avez quelque aveu à faire, voici le moment : peut-être en recueillerez-vous le fruit.

ISRAEL BERTUCCIO. — Nous sommes ici pour écouter, et non pour parler.

BENINTENDE. — Vos crimes sont suffisamment prouvés par vos complices et toutes les circonstances qui viennent à l'appui de leur témoignage. Cependant nous voudrions entendre de votre bouche l'aveu de votre trahison sur les bords de ce noir abîme qu'aucun mortel ne doit repasser; la vérité seule peut vous être utile sur la terre ou dans le ciel : dites-nous donc quel était votre motif.

ISRAEL BERTUCCIO. — La justice.

BENINTENDE. — Et votre but?

ISRAEL BERTUCCIO. — La liberté.

BENINTENDE. — Vous êtes bref, Israël.

ISRAEL BERTUCCIO. — Telle est mon habitude ; je fus élevé en soldat, et non en sénateur.

BENINTENDE. — Peut-être pensez-vous, par cette brièveté, braver vos juges et retarder la sentence.

ISRAEL BERTUCCIO. — Soyez aussi bref que moi, et croyez que je préférerai cette grâce à votre pardon.

BENINTENDE. — Est-ce là votre seule réponse au tribunal?

ISRAEL BERTUCCIO. — Allez demander à vos chevalets ce qu'il ont pu arracher de nous, ou placez-nous-y de nouveau : nous avons encore quelques gouttes de sang ; il reste quelque faible sensibilité dans ces membres déchirés par la torture ; mais vous n'oseriez plus le faire ; car si nous y succombions... et vous ne nous avez laissé que peu de vie pour supporter de nouveaux tourments... si nous y succombions, vous perdriez le spectacle public par lequel vous voulez inspirer la terreur à vos esclaves et confirmer leur servitude ! Mais, quelle que soit notre faiblesse, des gémissements ne sont pas des mots, ni l'agonie un assentiment ; une affirmation n'est pas la vérité, si la nature trop faible force l'âme au mensonge pour obtenir un court répit...

BENINTENDE. — Déclarez-nous vos complices.

ISRAEL BERTUCCIO. — Le sénat.

BENINTENDE. — Que voulez-vous dire?

ISRAEL BERTUCCIO. — Demandez-le au peuple souffrant, que les crimes des patriciens ont poussé au crime.

BENINTENDE. — Vous connaissez le Doge?

ISRAEL BERTUCCIO. — J'ai servi avec lui à Zara, dans les champs de bataille ; pendant que vous vous exerciez ici à votre office actuel, nous exposions nos vies, et vous ne hasardiez que la vie des autres par vos accusations ou vos défenses. Du reste, Venise connaît son Doge par ses grandes actions et les insultes du sénat.

BENINTENDE. — Vous avez eu des conférences avec lui ?

ISRAEL BERTUCCIO. — Je suis fatigué, plus fatigué de vos questions que de vos tortures : je vous prie d'ordonner notre jugement.

BENINTENDE. — Il ne tardera pas... Et vous, Philippe Calendaro, qu'avez-vous à dire pour éviter le dernier supplice?

CALENDARO. — Je ne fus jamais un grand parleur, et il ne me reste rien à dire qui en vaille la peine.

BENINTENDE. — Le chevalet pourrait changer encore votre ton.

CALENDARO. — Oui, sans doute, il pourrait le changer, et l'a déjà fait; mais il ne changera pas mes paroles, ou s'il le faisait...

BENINTENDE. — Et bien?

CALENDARO. — Mon aveu dans les tortures sera-t-il admis par la loi?

BENINTENDE. — Assurément.

CALENDARO. — Quel que soit celui que j'accuserai de trahison?

BENINTENDE. — Sans doute, il sera mis en jugement.

CALENDARO. — Mon témoignage le fera-t-il périr?

BENINTENDE. — Que votre confession soit détaillée et positive, il sera en danger de perdre la vie.

CALENDARO. — Prends donc bien garde à toi, orgueilleux président! Par l'éternité qui s'ouvre devant moi, je jure que toi, toi seul, tu seras dénoncé comme traître sur le chevalet, si l'on m'y étend une seconde fois.

UN MEMBRE DE LA JUNTE. — Seigneur président, il vaudrait mieux procéder au jugement; il n'y a plus rien à tirer de ces hommes.

BENINTENDE. — Malheureux coupables, préparez-vous à une prompte mort : la nature de votre crime... la loi... et le péril imminent de l'État, ne vous accordent pas une heure de délai.. Gardes, qu'on les emmène; qu'ils soient exécutés sur le balcon où, le jour de fête

du grand Jeudi[1], le Doge est placé pour voir le combat des taureaux... que leurs membres palpitants y demeurent exposés à la vue du peuple... et que le ciel ait pitié de leurs âmes !

LA JUNTE. — Ainsi soit-il.

ISRAEL BERTUCCIO. — Seigneur, adieu ! Un même lieu ne nous verra plus ensemble.

BENINTENDE. — Et de peur qu'ils ne tentent de soulever la multitude égarée... gardes, que leurs bouches soient bâillonnées même pendant l'exécution. Qu'on les emmène !

CALENDARO. — Quoi donc ! ne pourrons-nous même pas dire adieu à un ami affectueux, ni avoir un moment d'entretien avec notre confesseur ?

BENINTENDE. — Un prêtre vous attend dans le vestibule ; mais, quant à vos amis, de tels adieux leur seraient pénibles et sans utilité pour vous.

CALENDARO. — Je savais que nous étions bâillonnés pendant notre vie, du moins ceux qui n'avaient pas le courage de braver la mort pour exprimer librement leurs pensées ; mais je croyais que, dans le peu d'instants qu'il nous reste, la liberté de discours qu'on accorde aux moribonds ne nous serait pas refusée... Puisque...

ISRAEL BERTUCCIO. — Laissez-les faire, brave Calendaro ! qu'importent quelques paroles de plus ou de moins ? Mourons sans recevoir d'eux la moindre faveur. Notre sang ne s'en élèvera que plus tôt contre eux vers le ciel. Il témoignera contre leurs atrocités bien mieux que ne pourrait le faire un volume composé de nos dernières paroles. Le son de notre voix

[1] *Giovedi grasso* (le jeudi gras), mot que je n'ai pu traduire littéralement dans mes vers, était le jour désigné.

les fait trembler... Ils redoutent jusqu'à notre silence. — Qu'ils vivent dans leurs terreurs!... Laissons-les livrés à leurs pensées, et tournons les nôtres vers le ciel! Conduisez-nous, gardes, nous sommes prêts.

CALENDARO. — Israël, si tu m'avais écouté, il n'en eût point été ainsi, et ce lâche Bertram que je vois pâlir serait...

ISRAEL BERTUCCIO. — Silence, Calendaro! A quoi bon penser maintenant à cela?

BERTRAM. — Hélas! je voudrais que vous puissiez mourir en paix avec moi. Je n'ai point cherché à jouer le rôle que je joue, j'y ai été forcé... Dites que vous me pardonnez, quoique je ne puisse jamais trouver mon propre pardon. Ne me regardez pas avec cet air de courroux.

ISRAEL BERTUCCIO. — Je meurs et je te pardonne.

CALENDARO, lui crachant au visage. — Je meurs et je te méprise. (Israël Bertuccio et Philippe Calendaro sortent avec les gardes, etc.)

BENINTENDE. — Maintenant que ces criminels sont jugés, il est temps de prononcer notre sentence contre le plus grand de tous les traîtres connus dans les annales du monde, le Doge Faliero! Les preuves sont suffisantes. Le temps et le crime demandent une prompte procédure : sera-t-il appelé ici pour entendre la lecture de son arrêt?

LA JUNTE. — Oui, oui.

BENINTENDE. — Avogadori, ordonnez que le Doge soit introduit dans le conseil.

UN MEMBRE DE LA JUNTE. — Et quand se fera le procès des autres conspirateurs?

BENINTENDE. — Quand tous les chefs seront exécutés. Quelques-uns ont fui à Chiozza, mais il y a plus de

mille soldats à leur poursuite, et nous avons pris sur la terre ferme et dans les îles de telles précautions, que nous espérons qu'aucun de ces coupables ne s'échappera pour aller répéter dans les royaumes étrangers ses perfides accusations contre le sénat. (Le Doge entre accompagné de gardes, etc.) Doge !... car vous êtes toujours Doge; et la loi vous considère encore comme tel, jusqu'à ce que l'heure soit venue de dépouiller de la toque ducale cette tête qui n'a pu se contenter de l'honneur de porter une couronne plus noble que celles des rois... vous avez conspiré pour renverser vos pairs qui vous ont fait ce que vous êtes, et pour éteindre dans le sang la gloire de la Republique... Mais nous avons déjà mis devant vos yeux dans votre appartement, par l'entremise des Avogadori, toutes les preuves qui témoignent contre vous ; jamais preuves plus terribles ne se sont élevées pour confondre un traître. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

LE DOGE. — Que vous dirai-je, puisque ma défense serait votre condamnation? vous êtes en même temps les coupables et les accusateurs, les juges et les bourreaux!... Faites ce que vous avez le pouvoir de faire.

BENINTENDE. — Vos principaux complices ayant tout avoué, il n'est plus d'espoir pour vous.

LE DOGE. — Et qui sont-ils ?

BENINTENDE. — Le nombre en est grand, mais le premier est devant vous, Bertram de Bergame... Voulez-vous le questionner? (Le Doge regarde Bertram avec un air de mépris.)

LE DOGE. — Non.

BENINTENDE. — Deux autres encore, Israël Bertuccio et Philippe Calendaro, ont avoué leur complicité avec le Doge.

LE DOGE. — Et où sont-ils ?

BENINTENDE. — Au lieu du supplice, et maintenant, ils répondent au ciel de ce qu'ils ont fait sur la terre.

LE DOGE. — Ah ! le Brutus plébéien est-il donc mort, et avec lui l'ardent Cassius de l'arsenal ?... Comment ont-ils supporté leur arrêt ?

BENINTENDE. — Pensez au vôtre... il va être prononcé. Vous refusez donc de plaider votre cause ?

LE DOGE. — Je ne puis plaider devant mes inférieurs, ni reconnaître que vous ayez le droit légal de me juger... Montrez-moi la loi.

BENINTENDE. — Dans les grandes circonstances imprévues, la loi doit être refaite ou amendée. Nos pères n'avaient point fixé de peine pour un crime comme le vôtre, de même que sur les antiques tables de Rome la sentence contre le parricide avait été oubliée. Pouvaient-ils déterminer un supplice pour une chose dont le nom et la pensée n'existaient pas dans leurs nobles cœurs ? Qui aurait pu prévoir que la nature serait assez corrompue pour permettre un attentat comme celui des fils contre leurs pères, et des princes contre leurs États ? Votre forfait nous a fait décréter une nouvelle loi ; elle servira d'exemple aux traîtres d'un rang élevé qui, mécontents de leur sceptre tant qu'il n'est pas converti en glaive à deux tranchants, conspireraient pour parvenir à la tyrannie ! La dignité de Doge ne vous suffisait-elle pas ? Qu'y a-t-il de plus noble que la seigneurie de Venise ?

LE DOGE. — La seigneurie de Venise ! Vous m'avez trahi... vous... oui, vous... traîtres que vous êtes !... J'étais votre égal par la naissance et supérieur à vous par mes actions. Vous m'enlevâtes à mes honorables travaux dans des terres lointaines... à mes travaux sur mer... sur le champ de bataille... et dans les cités...

Vous me désignâtes comme une victime à couronner; mais une victime chargée de liens et traînée à l'autel que seul vous pouviez desservir. Je ne connaissais pas... je ne cherchais pas... je ne désirais pas... je ne songeais pas à mon élection quand elle me parvint à Rome, et j'obéis ; mais à mon arrivée je trouvai qu'outre la vigilance jalouse qui vous faisait traverser les meilleures intentions de votre souverain, vous aviez profité de l'interrègne de mon voyage pour mutiler encore le peu de priviléges laissés au Doge de Venise. Je supportai tout cela, et je l'aurais toujours supporté, si mes foyers domestiques n'avaient été souillés par la flétrissure de votre licence ; et je vois parmi vous le lâche débauché... juge d'un digne tribunal.

BENINTENDE, l'interrompant. — Michel Steno est ici en vertu de sa charge, comme membre des Quarante ; les Dix ayant demandé au sénat une Junte de patriciens pour nous aider dans un procès difficile et nouveau jusqu'à présent, il a été absous de la peine prononcée contre lui, parce que le Doge, qui devait protéger les lois, cherchant à les abolir, ne peut exiger qu'on punisse les autres par les statuts qu'il nie et viole lui-même !

LE DOGE. — Lui puni !... j'aime mieux le voir sur son siége, se rassasier de ma mort, que soumis à cette peine dérisoire que votre perfide apparence de justice avait prononcée contre lui. Quelque lâche que fût son crime, il est innocent comparé à ses protecteurs.

BENINTENDE. — Comment se peut-il que l'auguste Doge de Venise, chargé du poids d'une vie octogénaire et de tant d'honneurs, ait laissé sa colère, comme celle d'un enfant, dompter tout sentiment, toute sagesse et toute crainte, parce qu'il a été provoqué par l'offense d'un jeune homme ?

LE DOGE. — Une étincelle produit la flamme; c'est la dernière goutte qui fait déborder la coupe, et la mienne était déjà pleine. Vous opprimiez le prince et le peuple. J'ai voulu délivrer l'un et l'autre, et j'ai échoué. Le prix du succès aurait été la gloire, la vengeance, la victoire. Venise aurait rivalisé dans l'histoire avec la Grèce et Syracuse, quand elles furent délivrées et florissantes pendant des siècles, et mon nom eût été mis à côté de ceux de Gélon et de Thrasybule. Déçu dans mon espoir, je sais que la peine du vaincu est l'infamie et la mort pour le présent; l'avenir nous jugera, quand Venise ne sera plus, ou qu'elle sera libre : jusqu'alors la vérité restera muette. N'hésitez pas : je n'aurais point eu de pitié ; je n'en demande aucune. Ma vie a été jouée contre un hasard dangereux : j'ai perdu ; satisfaites-vous. Je serais resté seul au milieu de vos tombeaux ; vous pouvez accourir au mien et le fouler aux pieds, comme vous avez foulé mon cœur pendant que j'ai vécu.

BENINTENDE. — Vous avouez donc et vous reconnaissez la justice de notre tribunal?

LE DOGE. — J'avoue que je n'ai pas réussi. La fortune est femme : depuis ma jeunesse elle m'avait comblé de ses faveurs ; ma faute a été d'espérer qu'elle daignerait encore sourire à mes cheveux blancs.

BENINTENDE. — Vous ne réclamez donc en rien contre notre équité?

LE DOGE. — Nobles vénitiens, ne m'irritez pas par vos questions. Je suis résigné à tout ce qu'il y a de pis; mais il y a encore dans mes veines quelques gouttes du sang de ma jeunesse, et je ne suis pas d'une patience à l'épreuve. Je vous prie de m'épargner un interrogatoire qui ne sert qu'à changer un procès en débats. Tout ce que je répondrais ne pourrait que vous

offenser et plaire à vos ennemis... nombreux déjà comme une armée. Il est vrai que ces sombres murailles n'ont point d'écho... mais les murailles ont des oreilles... bien plus, elles ont des langues ; et si la vérité n'a pas d'autre moyen de franchir cette enceinte, vous-mêmes, vous qui me condamnez, vous qui me craignez et m'immolez, vous ne pourriez conserver en silence jusqu'au tombeau ce que vous entendriez de moi. Le secret, quel qu'il fût, serait trop fort pour vos âmes : laissez-le donc dormir dans la mienne, à moins que vous ne vouliez aller au-devant d'un danger qui serait le double de celui auquel vous échappez. Telle serait ma défense, si j'avais les moyens et le temps de la rendre fameuse ; car les paroles de la vérité sont des choses, et celles des hommes mourants leur survivent et les vengent souvent. Laissez les miennes ensevelies dans mon sein, si vous désirez me survivre. Acceptez cet avis salutaire, et, quoique trop souvent vous ayez troublé ma vie en excitant ma fureur, laissez-moi mourir en paix... vous pouvez m'accorder cette faveur... Je ne nie rien... je ne me défends en rien... je ne vous demande rien que mon silence et l'arrêt de la cour.

BENINTENDE. — Cet aveu nous épargne la dure nécessité d'employer la torture pour arracher de vous toute la vérité.

LE DOGE. — La torture ? vous m'y avez déjà mis journellement depuis que je suis Doge ; mais si voulez ajouter la torture corporelle, vous le pouvez ; ces membres affaiblis par l'âge céderont à l'impression déchirante du fer : mais il y a quelque chose dans mon cœur qui sera plus fort que vos chevalets. (Un officier entre.)

L'OFFICIER. — Nobles vénitiens, la dogaresse Faliero demande à être introduite en présence de la Junte.

BENINTENDE. — Parlez, pères conscrits [1], sera-t-elle admise ?

UN MEMBRE DE LA JUNTE. — Elle peut faire des révélations importantes pour l'État ; ce motif doit nous faire écouter favorablement sa requête.

BENINTENDE. — Est-ce la volonté unanime ?

TOUS. — Oui.

LE DOGE. — O lois admirables de Venise, qui font comparaître la femme, dans l'espoir qu'elle pourra témoigner contre son époux ! Quelle gloire pour les chastes dames de Venise ! Mais des hommes habitués à blasphêmer contre toute espèce d'honneur, des hommes comme ceux qui siégent dans cette cour, font bien de suivre leur vocation. Maintenant, lâche Steno, si cette femme montre de la faiblesse, je te pardonne ton imposture, ma vengeance déçue, ma mort violente, et ta méprisable vie. (La dogaresse entre.)

BENINTENDE. — Madame, ce tribunal équitable a résolu de vous accorder votre demande, quelque étrange qu'elle soit, et de vous prêter une oreille attentive, avec le respect dû à vos aïeux, à votre rang et à vos vertus. Mais vous pâlissez... Soutenez la dogaresse ; qu'on avance un siége.

ANGIOLINA. — Ce n'est qu'un moment de faiblesse... il est passé... Pardonnez-moi ; je ne m'assieds point en présence de mon époux et de mon prince, quand lui-même est debout.

BENINTENDE. — Que désirez-vous, madame ?

ANGIOLINA. — Des bruits étranges, mais véritables, si mes yeux et mes oreilles ne me trompent point, sont venus à mon oreille ; je viens pour connaître la

[1] Le sénat de Venise prenait, comme celui de Rome, le titre de pères conscrits.

vérité, fût-elle pire encore. Excusez la précipitation de ma démarche. Est-il... Je ne puis parler... je ne sais comment exprimer ma question... Mais vous y répondez d'avance en détournant les yeux et par l'air sinistre de vos visages... O Dieu ! c'est le silence de la tombe.

BENINTENDE, après un moment de silence. — Épargnez-nous, épargnez-vous à vous-même la répétition de ce qui a été un devoir pour nous envers le ciel et les hommes... un devoir terrible, mais inexorable.

ANGIOLINA. — Parlez toujours : je puis... je ne puis... non, je ne puis le croire, même à présent... Est-il condamné ?

BENINTENDE. — Hélas !

ANGIOLINA. — Était-il coupable?

BENINTENDE. — Madame, le trouble naturel de vos idées dans un moment semblable doit vous faire pardonner cette question ; en toute autre circonstance, un doute pareil élevé contre un tribunal juste et souverain serait un crime. Mais interrogez le Doge lui-même, et s'il peut nier les preuves qui l'accablent, croyez-le innocent comme votre propre cœur.

ANGIOLINA. — Est-il vrai?... mon seigneur, mon souverain... l'ami de mon pauvre père... O toi, si grand dans le champ de bataille, si sage dans le conseil, donne un démenti à cet homme! Tu gardes le silence?

BENINTENDE. — Il a déjà fait l'aveu de son crime ; et, comme vous voyez, il ne le nie pas maintenant.

ANGIOLINA. — Oui... mais il ne doit pas mourir! Épargnez le peu d'années qui lui restent ; la douleur et la honte les auront bientôt abrégées. Un jour de crime sans succès ne saurait effacer trente ans de glorieux exploits.

BENINTENDE. — Son arrêt doit être exécuté sans délai et sans rémission... c'est un décret prononcé.

ANGIOLINA. — Il a été coupable ; mais il y a encore la clémence.

BENINTENDE. — La clémence ici blesserait la justice.

ANGIOLINA. — Hélas ! seigneur, celui qui n'est que juste est cruel : qui vivrait sur la terre, si tous les hommes étaient jugés avec justice ?

BENINTENDE. — Son supplice fait le salut de l'État.

ANGIOLINA. — Pendant qu'il fut sujet de l'État, il l'a servi avec honneur : il fut votre général, et il sauva Venise ; il est votre souverain, il a gouverné la république.

UN MEMBRE DU CONSEIL. — Il est un traître, et il a trahi l'État.

ANGIOLINA. — Oui, et sans lui il n'y aurait plus d'État à sauver ou à détruire, et vous qui siégez ici pour prononcer la sentence de mort de votre libérateur, vous gémiriez en ramant dans une galère turque, ou, chargés de chaînes, vous exploiteriez les mines des Huns.

UN MEMBRE DU CONSEIL. — Non, madame ; il est d'autres citoyens qui périraient plutôt que de vivre esclaves.

ANGIOLINA. — S'il en est dans cette enceinte, tu n'es pas du nombre ; les vrais braves sont généreux pour les vaincus... N'est-il plus d'espoir ?

BENINTENDE. — Madame, il ne peut plus y en avoir.

ANGIOLINA, se retournant vers le Doge. — Meurs donc, Faliero, puisque cela doit être ! meurs avec le courage de l'ami de mon père. Tu as été coupable d'une grande faute, à demi effacée par la dureté de ces hommes. Je les aurais implorés.. je les aurais suppliés comme fait le pauvre affamé pour mendier son pain... j'aurais pleuré comme ils pleureront pour obtenir la clémence du ciel, qui leur fera la réponse qu'ils me font... Mais ces prières et ces larmes eussent été indignes de ton nom et du mien, et la cruauté qui respire dans leurs

yeux glacés m'annonce qu'une fureur inexorable consume leurs cœurs. Brave donc ta destinée comme un prince doit le faire.

LE DOGE. — J'ai vécu trop longtemps pour ne pas savoir mourir ; tes prières, adressées à de tels hommes, seraient écoutées comme les plaintes de l'agneau par le boucher, ou le cri des matelots par le gouffre qui va les engloutir. Je ne voudrais pas être redevable, même d'une vie éternelle, à ces misérables dont j'ai tenté d'affranchir le peuple opprimé.

MICHEL STENO. — Doge, je désire te parler un moment, ainsi qu'à cette noble dame que j'ai cruellement offensée. Plût au ciel que la douleur, la honte et le repentir que j'éprouve fussent capables d'anéantir le passé inexorable ! Mais puisque cela ne se peut, disons-nous du moins adieu en chrétiens, et séparons-nous en paix. C'est avec un cœur contrit que j'implore non votre pardon, mais votre pitié, et que j'offre pour vous à Dieu mes prières, quelque faibles qu'elles soient.

ANGIOLINA. — Sage Benintende, aujourd'hui premier juge de Venise, c'est à toi que je m'adresse pour répondre à ce seigneur. Apprends au débauché Steno que jamais les infâmes paroles d'un homme tel que lui n'ont excité dans le cœur de la fille de Loredano d'autre sentiment que la pitié d'un moment. Plût au ciel que d'autres n'eussent eu pour lui que le mépris ! Je préfère mon honneur à un millier d'années qu'on ajouterait au nombre de mes jours : mais je ne voudrais pas qu'un seul homme perdît la vie pour avoir attaqué ce qui est au-dessus de toute puissance humaine... la conscience de la vertu, qui ne demande sa récompense qu'à elle-même et non à ce qu'on appelle une bonne renommée. Les mensonges de Steno firent sur moi l'effet du vent sur un rocher. Mais

hélas ! il est des esprits plus irritables, sur qui de tels outrages tombent comme l'ouragan sur les flots... Il est des âmes à qui l'ombre du déshonneur paraît plus terrible que la mort dans ce monde et l'éternité dans l'autre... des hommes dont le seul défaut est de tressaillir aux railleries du vice ; des hommes qui, à l'épreuve des séductions des plaisirs et des tortures de la douleur, deviennent faibles quand le nom sur lequel ils élevaient leurs espérances est exposé à un souffle impur, et qui sont jaloux comme l'aigle sur son aire. Puisse ce que nous voyons aujourd'hui être une leçon pour les misérables qui dans leur dépit se jouent à des êtres d'un ordre supérieur ! Des insectes ont excité la rage du lion ; une flèche au talon renversa le plus vaillant des héros ; le déshonneur d'une femme fut la ruine de Troie ; le déshonneur d'une femme expulsa pour jamais les rois de Rome ; un époux outragé introduisit les Gaulois à Clusium, et de là à Rome, qui périt pour un temps ; un geste obscène coûta la vie à Caligula, dont l'univers avait jusqu'alors supporté les cruautés ; l'outrage d'une vierge fit de l'Espagne une province maure ; et la calomnie de Steno, contenue en deux lignes infâmes, a décimé Venise, mis en péril un sénat qui a huit siècles d'antiquité, détrôné un prince, tranché sa tête dépouillée du diadème, et forgé de nouveaux fers à un peuple malheureux. Que le misérable, tel que la courtisane qui livra Persépolis aux flammes, soit fier de ce qu'il a causé, si cela lui plaît... c'est un orgueil digne de lui. Mais qu'il n'insulte point par ses prières la dernière heure de celui qui fut un héros, quelque chose qu'il soit aujourd'hui ; rien de bon ne peut venir d'une pareille source ; nous ne voulons rien avoir de commun avec lui, ni à présent, ni jamais. Nous le laissons à lui-même, à son cœur, abîme

de lâcheté. On pardonne aux hommes et non aux reptiles... Nous n'avons pour Steno ni pardon ni ressentiment : des êtres comme lui doivent blesser de leur langue venimeuse, et les hommes vertueux en souffrir ; c'est la loi de la vie. L'homme qui meurt par la morsure de la vipère peut bien écraser le reptile, mais il ne ressent aucune colère. Le ver obéit à son instinct ; et il est des hommes qui méritent ce nom mieux que ceux qui vivent des dépouilles de la tombe.

LE DOGE, à Benintende. — Seigneur, achevez de remplir ce que vous croyez votre devoir.

BENINTENDE. — Avant de remplir ce devoir, nous voudrions prier la princesse de se retirer. Il lui sera trop douloureux d'en être témoin.

ANGIOLINA. — Je ne sais, et cependant je dois le souffrir, car c'est aussi une partie de mon devoir à moi... Je ne quitterai que par force le côté de mon époux... Poursuivez ! ne craignez ni soupirs, ni cris, ni larmes : mon cœur peut se briser, mais il sera muet... Parlez, j'ai dans moi le courage de tout surmonter.

BENINTENDE. — Marino Faliero, Doge de Venise, comte de Val di Marino, sénateur, et pendant quelque temps général de la flotte et de l'armée, noble vénitien, plusieurs fois chargé par l'État d'emplois importants, jusqu'au plus élevé de tous, écoute ta sentence... Convaincu par les preuves, les témoins et tes propres aveux, d'un crime de haute trahison inouï jusqu'à ce jours... tu subiras la peine de mort. Tes biens sont confisqués au profit du trésor ; ton nom est rayé des annales de Venise, excepté le jour où nous célébrerons notre délivrance miraculeuse. Tu seras placé dans nos calendriers avec les tremblements de terre, la peste, les guerres étrangères, le grand ennemi des hommes,

enfin tous les fléaux, et comme l'objet d'un sacrifice de reconnaissance pour remercier le ciel d'avoir préservé de tes projets sacriléges notre vie et notre patrie. La place où, en ta qualité de Doge, tu devrais avoir ton image avec celles de tes illustres prédécesseurs, restera vacante, et sera couverte d'un voile noir sous lequel seront gravés ces mots : « C'est ici la place de « Marino Faliero, décapité pour ses crimes. »

LE DOGE. — Quels crimes ? Ne serait-il pas mieux d'y retracer les faits, afin que celui qui les lirait pût approuver ou du moins apprendre le motif de ces crimes ? Quand un étranger verra qu'un Doge a conspiré, qu'il sache pourquoi... C'est là votre histoire.

BENINTENDE. — Le temps y répondra : nos fils jugeront le jugement de leurs pères que je viens de prononcer... Revêtu comme Doge du manteau ducal, tu seras conduit au palier de l'escalier du Géant, où nos princes sont investis de leur dignité ; et là, après avoir été dépouillé de la couronne ducale au lieu où elle te fut donnée jadis, tu auras la tête tranchée... Que le ciel ait pitié de ton âme !

LE DOGE. — Est-ce la sentence de la Junte ?

BENINTENDE. — Oui.

LE DOGE. — Je l'accepte... quand sera-t-elle exécutée ?

BENINTENDE. — Sans délai... Fais ta paix avec Dieu ; dans une heure tu seras en sa présence.

LE DOGE. — J'y suis déjà ; et mon sang montera vers son trône avant les âmes de ceux qui l'auront répandu... Toutes mes terres sont-elles consfiquées ?

BENINTENDE. — Oui... ainsi que tes trésors et tes joyaux, excepté deux mille ducats dont tu peux disposer.

LE DOGE. — Cette clause est dure... J'aurais voulu

réserver mes terres près de Trévise, dont je fus investi par Laurence, comte-évêque de Ceneda, comme d'un fief perpétuel transmissible à mes héritiers ; j'aurais voulu, dis-je, les partager entre mon épouse et mes parents, et j'aurais fait à Venise l'abandon de mes palais et de mes trésors.

BENINTENDE. — Tes parents sont sous l'interdiction de l'État ; leur chef, ton neveu, risque de perdre la vie ; mais pour le moment le conseil diffère son procès. Si tu veux faire une donation à ta veuve, ne crains rien, nous lui rendrons justice.

ANGIOLINA. — Seigneurs, je ne partage point ses dépouilles avec vous. Sachez que dès ce jour j'appartiens à Dieu seul, et je vais chercher un refuge dans le cloître.

LE DOGE. — Allons ! cette heure qui me reste peut être pénible, mais elle finira... Ai-je encore quelque chose à souffrir avant la mort ?

BENINTENDE. — Vous n'avez plus qu'à vous confesser et à mourir. Le prêtre est revêtu de ses habits sacerdotaux ; la hache est nue, l'un et l'autre vous attendent... Mais surtout ne songez pas à haranguer le peuple ; il accourt en foule aux portes, mais elles sont fermées. Les Dix, les Avogadori, la Junte, et les chefs des Quarante seront seuls spectateurs de votre mort, et ils sont prêts à escorter le Doge.

LE DOGE. — Le Doge ?

BENITENDE. — Oui, Faliero, le Doge ; tu as vécu et tu mourras souverain ; jusqu'au moment qui précédera le coup de la hache, ta tête et ta couronne ducale resteront unies. Tu as oublié ta dignité en daignant conspirer avec des traîtres vulgaires ; nous ne voulons pas l'oublier, nous qui reconnaissons le prince, même en le punissant. Tes vils complices ont péri de la mort

des chiens et des loups ; mais toi, tu succomberas comme succombe le lion au milieu des chasseurs assez fiers pour le plaindre et pour gémir sur sa mort inévitable qu'a provoquée sa fureur sauvage et royale. Nous te laissons maintenant le loisir de te préparer. Hâte-toi, car bientôt nous viendrons nous-mêmes te conduire au lieu où nous te fûmes naguère unis comme tes sujets et ton sénat... et où nous te dirons adieu sans cesser de l'être... Gardes, escortez le Doge jusqu'à son appartement. (Ils sortent.)

SCÈNE II

(L'appartement du Doge.)

LE DOGE, prisonnier, ET LA DOGARESSE.

LE DOGE. — Maintenant que le prêtre est parti, il serait inutile de vouloir prolonger de quelques minutes l'heure qui m'a été accordée... Encore une douleur cruelle, celle de te dire adieu, et j'aurai tout terminé avec le temps.

ANGIOLINA. — Hélas ! et c'est moi qui en suis la cause innocente ; ce funèbre mariage, cette union de deuil que ta complaisance pour la volonté de mon père te fit promettre sur son lit de mort, voilà ce qui te coûte la vie.

LE DOGE. — Cesse de le croire. Il y a toujours eu dans mon âme le pressentiment de quelque grand revers ; ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'il ne se soit réalisé qu'aujourd'hui... Cependant mon sort m'avait été prédit.

ANGIOLINA. — Comment ! prédit

LE DOGE. — Il y a longtemps,... si longtemps que l'époque en est douteuse dans ma mémoire ; mais elle est conservée dans nos annales! Lorsque, jeune encore, je servais le sénat et la république comme podestat et capitaine de la ville de Trévise, le jour d'une solennité, le prélat qui portait la sainte hostie excita mon imprudente colère par un retard prolongé et par la réponse insolente qu'il fit à mes reproches. Je levai le bras, et, le frappant, je le fis chanceler sous son saint fardeau. En se relevant il porta vers le ciel sa main tremblante d'une pieuse colère, puis me montrant du doigt l'hostie tombée par terre, il se tourna vers moi et me dit : « L'heure viendra où celui que tu as renversé te renversera ; la gloire abandonnera ta maison, la sagesse chancellera dans ton âme, et, alors que ton esprit sera dans toute sa maturité, une folie du cœur s'emparera de toi. Les passions te déchireront lorsqu'elles cessent d'exister chez les hommes ou se changent en vertus. La dignité qui couronne les autres têtes n'ornera la tienne que pour te la faire trancher ; les honneurs ne seront pour toi que les hérauts de la destruction ; tes cheveux blancs t'annonceront la honte et la mort, mais une autre mort que celle qui convient à un vieillard... » Il dit, et poursuivit sa marche... L'heure est venue.

ANGIOLINA. — Ne pouviez-vous pas, après cet avis, chercher à éloigner le moment fatal, et réparer votre faute par le repentir ?

LE DOGE. — J'avoue que ces paroles pénétrèrent mon cœur si vivement que je me les rappelais, au milieu du tumulte de la vie, comme si elles m'étaient répétées par la voix d'un spectre dans un songe surnaturel. Je me repentis, mais je ne sus point prendre une résolution déterminée, je ne pouvais empêcher ce qui de-

vait être, et je n'aurais pas voulu en avoir peur... Bien plus, tu n'as pas oublié ce dont chacun se souvient, que le jour où je débarquai ici comme Doge, à mon retour de Rome, un nuage d'une épaisseur inusitée précéda le *Bucentaure* comme la colonne de vapeur qui guida Israël hors de l'Égypte ; le pilote s'égara, et, au lieu de toucher à la rive della Paglia, il nous fit aborder entre les piliers de Saint-Marc, où, selon un antique usage, on met à mort les criminels d'État... Tous les citoyens de Venise frissonnèrent à ce présage.

ANGIOLINA. — Ah ! que sert-il de rappeler maintenant de telles choses?

LE DOGE. — Je trouve une sorte de consolation à penser que tout ce qui m'arrive est l'œuvre du destin ; car j'aimerais mieux céder à des dieux qu'à des hommes ; j'aimerais mieux me réfugier dans la fatalité que de croire que ces patriciens soient autre chose que les aveugles instruments d'une souveraine toute-puissance. Eux qui pour la plupart sont aussi méprisables que la poussière... par eux-mêmes pourraient-ils vaincre celui qui a si souvent vaincu pour eux?

ANGIOLINA. — Employez les minutes qui vous restent à des pensées plus consolantes, et soyez en paix avec ces misérables pour prendre votre essor vers le ciel.

LE DOGE. — J'ai fait ma paix avec eux ; je le dois à la certitude qu'un jour viendra où les enfants de leurs enfants, cette superbe cité, ces flots d'azur, tout ce qu'il y a ici de grand et de splendide ne sera plus que ruines, l'objet des malédictions et des railleries des peuples de la terre, une Carthage, une Tyr, une Babel de l'océan.

ANGIOLINA. — Cessez de parler ainsi, le flot des passions vous couvre jusqu'à vos derniers instants ; vous

vous abusez vous-même, et vous ne pouvez nuire à vos ennemis... Soyez plus calme.

LE DOGE. — Je suis déjà dans l'éternité, je vois dans l'éternité, oui, aussi certainement que je vois ton doux visage que bientôt je ne verrai plus ; je distingue dans l'avenir les jours dont je menace ces murs ceints par les flots et ceux qui les habitent. (Un garde s'avance.)

LE GARDE. — Doge de Venise, les Dix attendent Votre Altesse.

LE DOGE. — Adieu donc, Angiolina ! Un dernier baiser... Pardonne au vieillard qui a été pour toi un époux tendre, mais fatal... Chéris ma mémoire... je n'en demanderais pas tant si je vivais encore ; mais tu peux me juger plus favorablement, en voyant que toutes mes mauvaises pensées sont calmées... De mes longues années, de ma gloire, de mes trésors, de ma puissance et de mon nom, choses qui généralement laissent quelques fleurs même sur la tombe, il ne me reste rien, pas même un peu d'amour, d'amitié ou d'estime... pour composer une épitaphe, monument de la vanité de ma famille. Dans une heure j'ai détruit toute ma vie passée ; j'ai survécu à tout, excepté à ton cœur si pur, si généreux, si tendre ; à ton cœur qui gémira souvent encore dans sa douleur inconsolable, mais sans vaines clameurs... Tu pâlis !... Hélas ! elle s'évanouit, elle ne respire plus ; son cœur cesse de battre... Gardes ! venez à son secours... Je ne puis la quitter ainsi ; et cependant quittons-la, puisque chaque moment de cette mort passagère lui épargne une angoisse déchirante... Avant qu'elle soit revenue à la vie, je serai avec l'Éternel... Appelez ses femmes... Regardons-la encore une fois... Que sa main est froide ! La mienne sera glacée ainsi avant qu'elle revienne à elle... Oh ! prenez d'elle un tendre soin, et recevez mes dernières actions

de grâces... Je suis prêt. (Les suivantes d'Angiolina entrent et entourent leur maîtresse évanouie. Le Doge sort accompagné des gardes.)

SCÈNE III

(La cour du palais ducal, dont les portes extérieures sont fermées de peur que le peuple ne s'y introduise.)

LE DOGE entre revêtu du costume de sa dignité. — Il s'avance au milieu du conseil des Dix, et d'autres patriciens suivis par des gardes, jusqu'à l'escalier du Géant (où le Doge jurait fidélité à Venise). C'est là que l'exécuteur de la justice se tient avec sa hache. — En arrivant, un chef des Dix dépouille la tête du Doge de la toque ducale.

LE DOGE. — Ainsi donc le Doge n'est plus, et je suis enfin redevenu Marino Faliero : il m'est agréable de l'être, quoique ce ne soit que pour un moment. C'est ici que je fus couronné. Sois-moi témoin, ô ciel ! que je sens plus de joie en renonçant à cette brillante illusion, à ce diadème dérisoire, que je n'en éprouvai en recevant pour la première fois cet ornement fatal.

UN MEMBRE DU CONSEIL DES DIX. — Tu trembles, Faliero !

LE DOGE. — C'est donc l'effet de l'âge [1].

BENINTENDE. — Faliero, n'as-tu plus rien à recommander au sénat, qui soit compatible avec la justice ?

LE DOGE. — Je voudrais recommander mon neveu à sa

[1] Ce fut la réponse que fit Bailly, maire de Paris, à un Français qui lui faisait le même reproche en le voyant marcher à l'échafaud. Il y avait six ans que j'avais lu *Venise sauvée;* j'a trouvé, en la parcourant depuis que ma tragédie est finie, que l'auteur prête à Renaud une réponse semblable dans une occasion toute différente. Je n'ai pas besoin de rappeler aux lecteurs que de pareilles rencontres sont purement fortuites; un plagiat fait à une tragédie aussi connue que le chef-d'œuvre d'Otway serait trop facile à découvrir. B.

clémence, et mon épouse à sa justice ; car il me semble que ma mort, une mort comme la mienne, doit tout compenser entre l'État et moi.

BENINTENDE. — On fera droit à ta prière, malgré ton crime inouï.

LE DOGE. — Inouï ! En effet, il n'est pas d'histoire qui ne nous montre mille conspirateurs couronnés, armés contre le peuple ; il n'y a eu qu'un souverain qui soit mort pour le rendre libre, et il en va mourir un second aujourd'hui.

BENINTENDE. — Et quels sont les souverains qui sont morts pour une telle cause ?

LE DOGE. — Le roi de Sparte et le Doge de Venise... Agis et Faliero.

BENINTENDE. — As-tu encore quelque chose à dire ou à faire ?

LE DOGE. — Puis-je parler ?

BENINTENDE. — Tu le peux ; mais souviens-toi que le peuple est trop éloigné pour t'entendre.

LE DOGE. — Je ne parle pas à l'homme, mais au temps et à l'éternité dont je vais faire partie... Vous, éléments avec qui je vais tout à l'heure me confondre, que ma voix soit comme une âme pour vous ! Flots d'azur, qui portiez ma bannière ; vents, qui aimiez à jouer avec elle, et qui enfliez les voiles du navire qui me conduisait à la victoire ; ô toi ! ma terre natale, pour laquelle j'ai versé mon sang, et toi, terre étrangère qui en fus teinte ; vous, degrés de pierre, qui n'absorberez pas celui qui me reste et dont la vapeur fumante s'élèvera aux cieux ; vous, cieux, qui le recevrez ; toi, soleil qui nous éclaires, et Toi qui allumes et éteins les soleils... je vous prends à témoin que je ne suis pas innocent !... Mais ces hommes le sont-ils ?... Je péris : mais je serai vengé ; des siècles encore éloignés flot-

tent sur l'abîme des temps à venir, et découvrent à ces yeux qui vont se fermer le sort futur de cette ville orgueilleuse. Je lui laisse mon éternelle malédiction pour elle et ses enfants... Oui, les heures engendrent en silence le jour où cette cité, construite pour servir de rempart contre Attila, cédera lâchement à un nouvel Attila, sans verser pour se défendre seulement autant de sang qu'il en va couler dans mon sacrifice, de ces veines souvent épuisées pour la protéger... Elle sera vendue et achetée, et donnée en apanage à ceux qui la mépriseront. D'empire, elle deviendra province; de capitale, petite ville où des esclaves formeront son sénat, des mendiants ses patriciens, et d'impudiques entremetteurs son peuple [1]. Quand l'Israélite occupera tes palais, le Hun tes forteresses, et quand le Grec traversera tes marchés et te ravira tes trésors en souriant [2]; quand tes patriciens mendieront un pain amer dans tes rues, et dans leur honteuse misère feront de leur noblesse un objet de pitié [3]; quand ceux qui con-

[1] Si ce tableau paraît trop chargé, que l'on consulte l'histoire à l'époque que le Doge prédit, ou plutôt quelques années auparavant. Voltaire calculait les *nostre bene meritrici* régulières de Venise à douze mille, sans compter les volontaires et la milice locale. J'ignore sur quelle autorité il se fondait; mais c'est peut-être la seule partie de la population qui n'ait pas diminué. Venise contenait autrefois deux cent mille habitants; à peine en renferme-t-elle aujourd'hui quatre-vingt-dix mille, et quels habitants !!! Il est impossible de concevoir et de décrire l'état auquel l'infernale tyrannie de l'Autriche a réduit cette malheureuse cité.

[2] Les principaux palais de la Brenta appartiennent maintenant aux Juifs, qui, dans les premiers temps de la république, étaient relégués dans Mestri, et ne pouvaient pas entrer dans Venise, dont le commerce est entre les mains des Juifs et des Grecs, et les Huns forment la garnison.

[3] Gritti a tracé le portrait suivant du noble Vénitien :

« Sono un povero ladro aristocratico errante per la veneta palude, che; denti per il mio duro panatico aguzzo in su la cote e in su l'incende; mi scombo in piedi, et a seder' mi snalico. Ballotando

serveront quelque débris de l'héritage de leurs aïeux flatteront le ministre d'un roi barbare dans le même palais où ils étaient assis jadis comme souverains, et où leur souverain fut immolé par eux ; quand, fiers encore d'un nom dégradé, ou issus d'une femme adultère, glorieuse de s'être livrée au gondolier robuste ou au soldat étranger, ils se feront un honneur d'avoir conservé jusqu'à la troisième génération l'infamie de leur origine ; quand tes fils seront au dernier rang des hommes, esclaves renvoyés aux vaincus par les vainqueurs, méprisés par les lâches eux-mêmes moins lâches qu'eux, et repoussés par les vicieux pour des vices monstrueux dont le nom et l'image n'existeront pas ; quand de l'héritage de Chypre, aujourd'hui soumis à tes lois, il ne te restera que sa honte transmise à tes filles dont les prostitutions feront oublier celles de cette île, passées en proverbes ; quand tous les maux des États conquis s'attacheront à toi, le vice sans splendeur, le crime sans le charme de l'amour pour en adoucir et farder l'apparence, les grossières voluptés sans passion, dont l'habitude te fera un besoin, et l'affectation étudiée d'une froide débauche qui fait un art des faiblesses d'un nature dépravée... quand tous ces fléaux et d'autres encore pèseront sur toi ; quand le rire sans gaieté, les amusements sans plaisir, la jeunesse sans honneur, la vieillesse avilie, la faiblesse et un sentiment douloureux contre lequel tu n'oseras ni lutter ni murmurer, t'auront rendu le pire et le dernier des déserts peuplés, alors, dans ton agonie, au milieu des assassinats dont tu seras témoin, pense au mien. Caverne d'hommes ivres du sang des princes [1], enfer

or la fame, or la virtude; prego, piango, minaccio, insisto, adulo; ed ho me stesso, e la mia patria in culo. »

[1] Des cinquante premiers Doges, *cinq* abdiquèrent, *cinq* furent

au milieu des eaux, Sodome de l'océan, je te dévoue aux dieux infernaux, toi et ta race de vipères! (Ici le Doge se tourne et s'adresse à l'exécuteur.) Esclave, fais ton devoir! Frappe comme je frappais l'ennemi...... frappe comme j'aurais frappé ces tyrans; frappe avec la force de ma malédiction... frappe, et qu'il suffise d'un coup! (Le Doge se jette à genoux; et au moment où le bourreau va lever la hache, la toile tombe.)

(La place et la petite place (*Piazzetta*) de Saint-Marc... Le peuple se réunit en foule autour des grilles du palais ducal qui sont fermées.)

PREMIER CITOYEN. — J'ai atteint la grille, et je peux distinguer autour du Doge les Dix revêtus de leurs robes de cérémonie.

DEUXIÈME CITOYEN. — Je ne puis aller aussi loin que toi, malgré mes efforts. Que se passe-t-il? Parle-nous du moins, puisqu'il n'y a que ceux qui sont aux barreaux de la grille qui peuvent voir.

PREMIER CITOYEN. — Un d'eux s'est approché du Doge! il ôte de dessus sa tête la toque ducale... Le Doge lève les yeux au ciel; je les vois briller, et ses lèvres se meuvent. Silence! silence! Non, ce n'est qu'un murmure... Maudite soit la distance!... Ses pa-

bannis après avoir eu les yeux crevés, *cinq* furent massacrés, *neuf* furent destitués; de sorte que, sur cinquante, dix-neuf perdirent le trône par violence, outre ceux qui périrent sur le champ de bataille. Ces événements sont antérieurs de beaucoup au règne de Marino Faliero. Un de ses prédécesseurs les plus immédiats, André Dandolo, mourut des chagrins qu'on lui causa, et Marino Faliero périt comme on le rapporte. Parmi ses successeurs, Foscari, après avoir vu son fils mis à la torture et banni de la république, fut destitué; il mourut de la rupture d'un vaisseau sanguin, lorsqu'il entendit la cloche de Saint-Marc sonner pour l'élection de son successeur. Morosini fut accusé de la perte de Candie, mais c'était avant d'avoir été nommé Doge. Pendant son règne, il conquit la Morée, et fut surnommé le Péloponésien. Faliero pouvait donc dire avec vérité :

Thou den of drunkards with the blood of princes!

roles sont inarticulées ; mais sa voix grossit comme un tonnerre sourd. Si nous pouvions entendre une seule phrase !

DEUXIÈME CITOYEN. — Silence ! peut-être entendrons-nous.

PREMIER CITOYEN. — C'est en vain, je ne puis... Sa blanche chevelure flotte sur ses épaules, comme l'écume sur les flots. Maintenant, maintenant il s'agenouille... On forme un cercle autour de lui. On ne voit plus rien... Mais j'aperçois la hache levée en l'air... Ah ! écoutez... elle frappe. (Le peuple murmure.)

TROISIÈME CITOYEN. — Ils ont tué celui qui voulait nous affranchir.

QUATRIÈME CITOYEN. — Il fut toujours bon pour le peuple.

CINQUIÈME CITOYEN. — Ils ont fait prudemment de fermer leurs portes. Si nous avions su ce qu'ils préparaient avant de venir ici, nous aurions apporté des armes pour les enfoncer.

SIXIÈME CITOYEN. — Êtes-vous sûr qu'il est mort ?

PREMIER CITOYEN. — J'ai vu tomber la hache. Mais voyez... que nous vient-on montrer ?

(Un chef des Dix[1] se présente sur le balcon du palais, avec un glaive sanglant. Il l'agite trois fois au yeux du peuple, et s'écrie :)

La justice a frappé le traître !

(Les portes s'ouvrent; la populace se précipite vers l'escalier du Géant, où l'exécution a eu lieu. Les premiers crient aux autres :)

La tête sanglante roule sur les marches de l'escalier. (La toile tombe.)

[1] Un *capo de' Dieci* est l'expression de la chronique de Sanuto.

FIN DU DOGE DE VENISE.

SARDANAPALE

N. B. Lord Byron a écrit sur le manuscrit original : — « Mem. Ravenne, le 27 mai 1821. — J'ai commencé ce drame le 13 janvier 1821, et j'ai continué d'écrire les deux premiers actes très-lentement et par intervalles.

« J'ai écrit les trois derniers actes depuis le 13 mai 1821 (mois courant); c'est-à-dire, en une quinzaine. »

On lit dans le journal et la correspondance de Byron :

« 13 janvier 1821. J'ai ébauché le plan et les personnages d'une tragédie de *Sardanapale*, que je médite depuis quelque temps ; j'ai emprunté les noms propres à Diodore de Sicile. Je connais l'histoire de Sardanapale depuis l'âge de douze ans, et j'ai relu un passage de la *Grèce* de Mitford, où il semble vouloir réhabiliter la mémoire de ce dernier monarque des Assyriens.

« 25 mai. J'ai terminé quatre actes : j'ai fait de Sardanapale un brave, tout en lui conservant le caractère voluptueux que lui donne l'histoire; j'ai tâché de le rendre aussi aimable que j'ai pu. Jusqu'ici j'ai strictement conservé les unités, et mon intention est de leur être également fidèle dans mon cinquième acte. Mais encore une fois, ma pièce n'est pas destinée au théâtre.

« 30 mai. Je vous envoie ma tragédie par le courrier de ce jour; vous remarquerez que les trois unités sont sctrictement observées : la scène se passe dans une seule et unique salle; la durée de mon drame est une nuit d'été, environ neuf heures tout au plus, bien qu'il commence avant le coucher du soleil et finisse après le lever de cet astre; il n'est pas plus destiné au théâtre que l'autre ne l'était, et cette fois je prendrai soin qu'il ne s'en empare pas. »

Sardanapale, publié en décembre 1821, fut accueilli avec la plus grande faveur.

A L'ILLUSTRE GOETHE

UN ÉTRANGER
OSE OFFRIR L'HOMMAGE
D'UN VASSAL LITTÉRAIRE A SON SEIGNEUR SUZERAIN,
LE PREMIER DES ÉCRIVAINS VIVANTS,
QUI A CRÉÉ LA LITTÉRATURE DE SON PAYS
ET ILLUSTRÉ CELLE DE L'EUROPE;
L'INDIGNE PRODUCTION
QUE L'AUTEUR SE HASARDE A LUI DÉDIER
EST INTITULÉE
SARDANAPALE[1].

[1] Sachant m'apprécier moi-même et mes travaux, aux jours de ma vieillesse, je ne puis réfléchir sans reconnaissance aux expressions flatteuses contenues dans cette dédicace, et je ne puis y voir que le tribut généreux d'un génie supérieur, aussi original dans le choix de ses sujets, qu'inépuisable dans leurs matériaux.

GOETHE.

PRÉFACE.

publiant les tragédies suivantes[1], j'ai seulement à répéter qu'elles n'ont pas été composées avec la moindre intention de les destiner au théâtre.

Quant à l'essai des *directeurs*, dans une précédente occasion[2], l'opinion publique s'est déjà exprimée.

Pour ce qui est de mes sentiments particuliers, comme il paraît qu'on ne doit pas en tenir compte, je n'en dirai rien.

Le lecteur trouvera dans les notes la source historique des compositions suivantes.

Dans l'une, l'auteur a tenté de conserver *les unités*, et, dans l'autre, d'en approcher ; il pense qu'en s'en éloignant trop il peut y avoir de la poésie, mais point de drame. Il n'oublie pas la défaveur qui poursuit ce principe dans la littérature anglaise actuelle. Mais ce système n'appartient pas à l'auteur ; il n'y a pas très-longtemps que c'était la loi de la littérature de toutes les nations ; cette loi est encore regardée comme telle chez les plus civilisées d'entre elles. Mais « nous avons changé tout cela ; » et nous recueillons les avantages de ce changement. Quels que soient les préceptes et les exemples qu'il suive, l'auteur est loin de prétendre approcher de ses devanciers, *réguliers* ou même *irréguliers*. Il donne seulement la raison qu'il a de préférer un mode plus régulier de composition, à

[1] *Sardanapale* parut d'abord dans le même volume que les *Deux Foscari* et *Caïn*.

[2] Le noble lord veut parler de *Marino Faliero*, joué malgré lui.

l'abandon de toute règle : s'il a échoué, la faute en est à l'architecte... et non à l'art.

P. S. Dans cette tragédie, mon intention a été de suivre le récit de Diodore de Sicile, en le réduisant, autant que j'ai pu, à une régularité dramatique, et cherchant à approcher des unités. Je suppose donc que la rébellion réussit en un seul jour par une conspiration soudaine, au lieu de la longue guerre de l'histoire.

PERSONNAGES.

HOMMES.

SARDANAPALE, roi de Ninive et d'Assyrie, etc.
ARBACES, le Mède qui aspira au trône.
BELÈSES, Chaldéen et devin.
SALEMÈNES, beau-frère du roi.
ALTADA, officier du palais.
PANIA.
ZAMES.
SFÉRO.
BALÉA.

FEMMES.

ZARINA, la reine.
MYRRHA, Ionienne, esclave favorite de Sardanapale
Femmes composant le harem de Sardanapale.
Gardes, Serviteurs, Prêtres chaldéens, Mèdes, etc.

La scène se passe dans une des salles du palais de Ninive.

SARDANAPALE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

(Appartement dans le palais.)

SALEMÈNES seul.

Il a outragé sa royale compagne, mais il est encore son époux ; il a outragé ma sœur... il est encore mon frère; il a outragé son peuple, il est encore son souverain, et je dois rester son ami autant que son sujet : il ne faut pas qu'il périsse ainsi.. Je ne verrai pas le sang de Nemrod et de Sémiramis se perdre dans la terre, et l'histoire d'un empire de treize siècles finir comme un conte de berger ; il faut le réveiller. Dans son cœur efféminé il est un courage insouciant que la corruption n'a pas tout à fait éteint, et une énergie secrète, suspendue par les circonstances, mais non détruite... plongée, mais non noyée dans les voluptés. S'il était né sous le chaume, il eût été capable de parvenir à un empire ; né sur le trône, il n'en laissera point à ses fils, qui n'hériteront que d'un nom sans gloire : cependant, n'étant pas complétement perdu, il peut encore racheter sa mollesse et sa honte en devenant seulement ce qu'il devrait être, et avec autant de facilité qu'il en éprouve à être ce qu'il est. Lui serait-il

plus pénible de gouverner ses peuples que de consumer sa vie comme il le fait?... de conduire une armée qu'un harem? Il s'épuise dans de lâches plaisirs, il énerve son âme et mine ses forces dans des fatigues qui ne lui donnent ni la santé, comme le ferait la chasse, ni la gloire, comme le ferait la guerre... Il faut le réveiller. Hélas ! il n'est qu'un son aussi terrible que celui du tonnerre qui en soit capable. (On entend une musique mélodieuse.) Écoutez ! le luth, la lyre, les sons lascifs de ces instruments qui invitent au sommeil, la douce voix des femmes, et celle de ces êtres qui sont au-dessous des femmes, se marient à la voix de la débauche, tandis que le monarque de toute la terre connue se balance couronné de roses, laissant négligement près de lui son diadème que peut saisir la première main qui l'osera... Les voici : j'aperçois déjà les vapeurs odorantes que répand sur son passage le cortége parfumé; les pierreries des jeunes beautés, compagnes et conseils du roi, étincellent le long de la galerie, et je reconnais parmi ces femmes, vêtu en efféminé, et presque aussi femme qu'elles, le petit-fils de Sémiramis, cet homme-reine... Il vient! l'attendrai-je? oui; je l'aborderai, je lui dirai ce que se disent tous les hommes vertueux en parlant de lui et de sa cour. Les voici, ces esclaves conduits par un monarque sujet de ses esclaves!

SCÈNE II

SARDANAPALE entre, la tête couronnée de fleurs, avec une robe flottante, et suivi d'une troupe de femmes et de jeunes esclaves.

SARDANAPALE, s'adressant à quelques hommes de sa suite.—Que le pavillon sur l'Euphrate soit décoré de guirlandes, illuminé et préparé pour un banquet : à l'heure de minuit nous y souperons; que rien n'y manque, et tenez

la galère prête. Une brise fraîche caresse le fleuve limpide : nous nous embarquerons bientôt. Belles nymphes, qui daignez partager les moments fortunés de Sardanapale, nous nous reverrons dans cette heure délicieuse où nous serons réunis comme les astres sur nos têtes, et où vous formerez un ciel aussi brillant que le leur. Jusque-là, que chacune soit maîtresse de son temps; et toi, mon Ionienne [1] Myrrha, choisis, veux-tu aller avec elles, ou rester avec moi?

MYRRHA. — Seigneur...

SARDANAPALE. — Seigneur! Ma vie, pourquoi réponds-tu si froidement? est-ce le malheur des rois de recevoir de semblables réponses? Dispose de tes heures, tu disposes des miennes... dis-moi, veux-tu accompagner nos hôtes, ou me faire oublier la fuite des moments?

MYRRHA. — La volonté du roi est la mienne.

SARDANAPALE. — Je t'en prie, ne parle pas ainsi : ma plus douce jouissance est d'obéir à tes désirs. Je n'ose pas exprimer les miens, de peur que les tiens ne soient en contradiction avec eux, car tu es toujours trop prompte à sacrifier tes penchants à ceux des autres.

MYRRHA. — Je préfère rester; je n'ai d'autre bonheur que de te voir heureux; cependant...

SARDANAPALE. — Cependant? quel est ce *cependant?* ta douce volonté sera la seule barrière qui s'élèvera jamais entre toi et moi.

[1] « Le nom d'Ionien eût été encore plus collectif, puisqu'il aurait compris les Achéens et les Béotiens, qui, réunis aux autres peuples auxquels il fut ensuite exclusivement donné, auraient fait presque la moitié de la nation grecque. Chez les Orientaux, c'était le nom général par lequel on désignait les Grecs. »

MITFORD, *Hist. de la Grèce*, vol. I.

MYRRHA. — Je crois que voici l'heure accoutumée du conseil, je ferais mieux de me retirer.

SALEMÈNES s'avance, et dit : — L'esclave ionienne a raison, laissez-la se retirer.

SARDANAPALE. — Qui répond? Est-ce vous, mon frère?

SALEMÈNES. — Le frère de la reine et votre fidèle sujet, ô mon prince !

SARDANAPALE, à sa suite. — Ainsi que je l'ai dit, que chacun dispose de son temps jusqu'à minuit, où nous vous prions de revenir près de nous. (La cour se retire. A Myrrha qui va pour sortir :) Myrrha, je croyais que tu restais.

MYRRHA. — Grand roi, tu ne l'as pas dit.

SARDANAPALE. — Mais tes yeux le disaient, je devine tous les regards de ces yeux ioniens ; ils me disaient que tu ne me quitterais pas.

MYRRHA. — Sire, votre frère...

SALEMÈNES. — Le frère de *la reine*, favorite d'Ionie ! comment oses-*tu me* nommer sans rougir ?

SARDANAPALE. — Sans rougir! tu n'as pas le cœur meilleur que la vue, de faire ainsi rougir Myrrha comme le jour mourant sur le Caucase où les derniers rayons du soleil colorent la neige d'une teinte de rose ; et puis tu lui fais un reproche de ton propre aveuglement. Quoi ! tu verses des larmes, ma Myrrha ?

SALEMÈNES. — Laisse-les couler ; elle pleure pour beaucoup d'autres ; elle est la cause de larmes plus amères que les siennes.

SARDANAPALE. — Maudit soit celui qui fait couler ces larmes !

SALEMÈNES. — Ne te maudis pas toi-même... des milliers d'hommes le font déjà.

SARDANAPALE. — Tu t'oublies; ne me fais pas souvenir que je suis roi.

SALEMÈNES. — Puisses-tu t'en souvenir!

MYRRHA. — Mon souverain, je vous en supplie, et vous aussi, prince, souffrez que je me retire.

SARDANAPALE. — Puisqu'il le faut, et que ce barbare a attristé ton âme si douce, va... mais rappelle-toi que que nous devons nous revoir plus tard : j'aimerais mieux perdre un empire que ta présence. (Myrrha sort.)

SALEMÈNES. — Peut-être perdras-tu l'un et l'autre, et pour jamais.

SARDANAPALE. — Mon frère, je puis du moins me gouverner moi-même, puisque j'écoute un pareil langage; mais ne me force pas de sortir de mon naturel facile.

SALEMÈNES. — C'est de ce naturel facile, trop facile et indolent, que je voudrais t'arracher. Oh! que ne puis-je te réveiller, serait-ce contre moi-même!

SARDANAPALE. — Par le dieu Baal, cet homme voudrait faire un tyran de moi.

SALEMÈNES. — Tu en es un. Penses-tu qu'il n'est de tyrannie que celle du sang et des chaînes? Le despotisme du vice... la faiblesse et le crime de la volupté... la négligence..... l'apathie... les maux d'une mollesse sensuelle..... produisent dix mille tyrans dont la cruauté fatale surpasse les actes les plus odieux d'un maître énergique, quelque dur et barbare qu'il soit. Les perfides exemples de tes débauches corrompent autant qu'ils oppriment, et minent en même temps tout ton vain pouvoir et ceux qui le soutiendraient; de sorte que, soit qu'un ennemi étranger nous envahisse, soit que la discorde intérieure nous divise, l'un ou l'autre nous seront également funestes... l'ennemi!... tes sujets n'auront aucun courage pour le vaincre... la ré-

volte trouvera plutôt en eux ses appuis que tes défenseurs.

SARDANAPALE. — Qui donc te rend l'interprète de mes peuples ?

SALEMÈNES. — Le pardon des outrages reçus par la reine ma sœur ; l'affection naturelle qui m'attache à mes jeunes neveux ; ma fidélité pour le roi... fidélité dont il peut bientôt avoir besoin autrement qu'en paroles ; mon respect pour la postérité de Ninus, et aussi un autre motif que tu ne connais pas.

SARDANAPALE. — Quel est-il ?

SALEMÈNES. — Le mot t'est inconnu.

SARDANAPALE. — Dis-le, je désire l'apprendre.

SALEMÈNES. — La vertu.

SARDANAPALE. — Ce mot m'est inconnu ! jamais il n'y eut un mot qui retentit autant à mon oreille,... et plus haut que les clameurs de la populace ou les sons aigus du clairon ; ta sœur ne me parlait pas d'autre chose.

SALEMÈNES. — Pour passer à un sujet moins ennuyeux, entends parler du vice.

SARDANAPALE. — Par qui ?

SALEMÈNES. — Eh ! s'il le faut, par l'entremise même des vents, si tu peux écouter l'écho qui répète la voix de la nation.

SARDANAPALE. — Allons... je suis indulgent, comme tu sais, et patient, comme tu l'as souvent éprouvé... Parle, qu'est-ce qui t'amène ?

SALEMÈNES. — Ton péril.

SARDANAPALE. — Continue.

SALEMÈNES. — Eh bien ! toutes les nations que ton père t'a laissées en héritage expriment tout haut leur ressentiment contre toi.

SARDANAPALE. — Contre moi ? que veulent-ils, ces esclaves ?

SALEMÈNES. — Un roi.

SARDANAPALE. — Que suis-je donc?

SALEMÈNES. — Rien à leurs yeux, mais aux miens un homme qui pourrait encore être quelque chose.

SARDANAPALE. — Mais que veulent-ils donc, n'ont-ils pas la paix et l'abondance?

SALEMÈNES. — La paix, oui, plus que la gloire n'en demande; l'abondance, bien moins que le roi ne pense.

SARDANAPALE. — A qui donc la faute, si ce n'est celle des satrapes perfides qui ne s'acquittent pas mieux de ce soin?

SALEMÈNES. — C'est aussi un peu la faute du prince, qui ne porte jamais ses regards au delà des murs de son palais, ou qui n'en sort que pour se rendre à quelque palais des montagnes jusqu'à la fin des ardeurs de l'été. O glorieux Baal, qui fondas ce vaste empire, et fus reçu parmi les dieux, ou qui du moins brilles comme tel dans une suite de siècles de gloire... vois ton prétendu descendant qui ne gouverna jamais en roi ces royaumes que tu lui a laissés en héros; ces royaumes conquis avec ton sang, tes travaux, tes dangers... et pourquoi? pour fournir des impôts à la débauche ou des extorsions multipliées à un favori!

SARDANAPALE. — Je te comprends... Tu voudrais me voir marcher en conquérant. Par tous les astres que consultent les Chaldéens! ces esclaves ennemis du repos mériteraient que je consentisse à leur fatal désir et que je les menasse à la gloire.

SALEMÈNES. — Pourquoi non? Sémiramis... qui n'était qu'une femme... conduisit ces mêmes Assyriens aux rives du Gange.

SARDANAPALE. — C'est la vérité; et comment revint-elle?

SALEMÈNES. — Eh bien! en homme... en héros;

trompée dans son espoir, mais non vaincue. Accompagnée de vingt gardes seulement, elle effectua sa retraite dans la Bactriane.

SARDANAPALE. — Et combien en laissa-t-elle en proie aux vautours de l'Inde?

SALEMÈNES. — Nos annales n'en disent rien.

SARDANAPALE. — Je le dirai pour elles..... Il eût mieux valu pour cette reine coudre dans son palais une vingtaine de robes que de fuir avec vingt gardes dans la Bactriane, laissant aux vautours, aux loups et aux hommes plus féroces qu'eux... des myriades de ses sujets fidèles. Est-ce là ce que vous appelez la gloire? Laisse-moi vivre à jamais dans l'ignominie.

SALEMÈNES. — Tous les esprits belliqueux n'ont pas la même destinée. Sémiramis, la glorieuse mère de cent rois, quoiqu'elle eût échoué dans l'Inde, réunit la Perse, la Médie et la Bactriane aux royaumes qu'elle gouvernait... et que tu pourrais gouverner toi-même.

SARDANAPALE. — Je les gouverne... elle ne fit que les conquérir.

SALEMÈNES. — Peut-être auront-ils besoin de son épée plus que de ton sceptre.

SARDANAPALE. — Il y eut un certain Bacchus, je crois?... j'en ai entendu parler par mes jeunes Grecques... Elles disent que c'était un dieu, c'est-à-dire un dieu de la Grèce, une idole étrangère au culte de l'Assyrie; ce Bacchus fit la conquête de ces régions si riches de l'Inde, dont tu me parles, et où Sémiramis fut vaincue.

SALEMÈNES. — J'en ai entendu parler... et tu vois qu'il est monté au rang des dieux pour ce qu'il a fait.

SARDANAPALE. — Et je veux l'honorer dans sa divinité, et non comme homme... Holà! mon échanson!

SALEMÈNES. — Quelle est l'intention du roi?

SARDANAPALE. — D'honorer votre nouveau dieu et votre conquérant... Du vin, dis-je. (L'échanson entre, et le roi continue en s'adressant à lui.) Apporte-moi la coupe d'or inscrustée de pierreries qui porte le nom de coupe de Nemrod; cours, va la remplir, et reviens promptement. (L'échanson sort.)

SALEMÈNES. — Est-ce le moment de recommencer des libations qui n'ont pas encore été suivies du sommeil? (L'échanson rentre avec du vin.)

SARDANAPALE prend la coupe. — Noble frère, si ces Grecs barbares, habitants des lointains rivages qui bornent nos royaumes, ne mentent pas, ce Bacchus conquit toute l'Inde.

SALEMÈNES. — Oui, ses conquêtes lui valurent de passer pour Dieu.

SARDANAPALE. — Tu te trompes... de toutes ses victoires, quelques colonnes, qui pourraient m'appartenir si je les croyais dignes d'être achetées et transportées, sont tout ce qui reste des flots de sang qu'il versa, des royaumes qu'il mit au pillage, et des larmes qu'il fit répandre. Mais voici, voici dans cette coupe son vrai titre à l'immortalité... la grappe immortelle dont il fut le premier à exprimer l'âme, et dont il voulut que l'homme réjouît la sienne en expiation des maux causés par ses victoires; si ce n'eût été cela, il aurait encore le nom d'un mortel, comme il en a le tombeau... semblable à mon aïeule Sémiramis, ce serait une espèce de monstre humain à demi glorieux; voici ce qui l'a déifié... Souffre que ce suc t'humanise, mon frère; censeur farouche, bois avec moi au dieu des Grecs.

SALEMÈNES. — Pour tous tes royaumes, je ne voudrais pas blasphémer ainsi contre la croyance de ma patrie.

SARDANAPALE. — C'est-à-dire que tu le crois un dieu parce qu'il répandit le sang par torrents, et que tu cesses de le croire dieu parce qu'il exprima d'un fruit ce suc enchanteur qui bannit la tristesse du cœur, ranime l'âge avancé, inspire la jeunesse, fait oublier ses travaux à la lassitude, à la crainte ses dangers, et nous ouvre un nouveau monde quand celui-ci nous ennuie. Eh bien ! je bois à toi et à *lui*, comme à un homme qui fit tout pour surprendre en bien et en mal l'espèce humaine. (Il boit.)

SALEMÈNES. — Veux-tu déjà recommencer une orgie ?

SARDANAPALE. — Et quand je le ferais, ne serait-elle pas préférable à un trophée, puisqu'elle ne coûterait pas une larme? Mais ce n'est pas mon dessein ; tu ne veux point vider la coupe ? eh bien ! continue. (A l'échanson.) Retire-toi. (L'échanson se retire.)

SALEMÈNES. — Je voudrais te tirer de ton rêve ; j'aimerais mieux te voir réveillé par moi que par la rébellion.

SARDANAPALE. — Qui se révolterait? pourquoi? quelle cause ? quel prétexte ? Je suis roi légitime, descendu d'une race de princes qui ne connurent point de prédécesseurs. Que t'ai-je fait, à toi ou aux peuples, pour que tu m'outrages, ou pour qu'ils se lèvent contre moi?

SALEMÈNES. — Je ne parle pas de ce que tu m'as fait.

SARDANAPALE. — Mais tu penses que j'ai été injuste envers la reine... n'est-ce pas ?

SALEMÈNES. — Je pense... oui, tu as été injuste.

SARDANAPALE. — Patience, prince, écoute-moi. Elle a tout le pouvoir et toute la splendeur de son rang, le respect, le soin des héritiers de la couronne, les hom-

mages et l'apanage de la souveraineté. Je l'épousai comme font les monarques... pour l'État, et je l'aimai comme la plupart des époux aiment leurs femmes. Si elle, ou toi, vous supposiez que je pouvais rester enchaîné à ma compagne comme un paysan chaldéen à la sienne, vous ne connaissez ni moi, ni les princes, ni les hommes.

SALEMÈNES. — Je t'en prie, changeons d'entretien : mon sang méprise la plainte, et la sœur de Salemènes ne réclame point un amour forcé, même du roi d'Assyrie ; elle ne daignerait même pas partager sa tendresse avec des courtisanes étrangères et des esclaves ioniennes : la reine garde le silence.

SARDANAPALE. — Et pourquoi son frère ne le garde-t-il pas comme elle ?

SALEMÈNES. — Je ne suis ici que l'interprète de l'empire. Celui qui le néglige longtemps ne tardera pas à cesser de le gouverner.

SARDANAPALE. — Esclaves ingrats ! ils murmurent, parce que je n'ai pas versé leur sang, parce que je ne les ai pas conduits dans les déserts pour les y faire mourir de soif par myriades, ou sur le bord du Gange, pour le blanchir de leurs ossements... ils murmurent, parce que je ne les ai pas décimés par des lois barbares ; parce que je n'ai pas fait construire, au prix de leurs sueurs, des pyramides ou les remparts de Babylone.

SALEMÈNES. — Ce sont pourtant là des trophées plus dignes d'un peuple et de son roi que des chansons, des concerts, des festins, des concubines, des profanations et le mépris des vertus.

SARDANAPALE. — Pour mes trophées, j'ai fondé des villes ; Tarse et Anchiale ont été bâties en un jour... qu'aurait pu faire de plus cette reine altérée de sang,

mon aïeule guerrière, la chaste Sémiramis, excepté de les détruire ?

SALEMÈNES. — Oui, je reconnais ton mérite dans la fondation de ces villes, fruits d'un caprice, et connues surtout par des vers qui les déshonorent, elles et toi, dans les siècles à venir.

SARDANAPALE. — Me déshonorer ! par Baal ! ces villes, quoique bien bâties, ne valent pas les vers. Dis tout ce que tu voudras sur mon genre de vie, mais rien contre la vérité de cette courte inscription. Comment donc ! ces trois lignes contiennent l'histoire du monde ; écoute :

LE ROI SARDANAPALE, FILS D'ANACYNDARAXES,
BATIT EN UN JOUR ANCHIALE ET TARSE.
MANGEZ, BUVEZ, AIMEZ,
LE RESTE NE VAUT PAS UNE CHIQUENAUDE [1].

SALEMÈNES. — Noble morale et sage inscription qu'un roi présente là à ses sujets !

SARDANAPALE. — Oh ! sans doute, tu voudrais me faire publier des édits ainsi conçus : « Obéissez au roi... portez votre argent à son trésor ; recrutez ses phalanges... versez votre sang à mon signal... prosternez-vous et adorez-moi, ou relevez-vous et travail-

[1] *A fillip*, une chiquenaude. (*Historique*). A. P

« Pour cette expédition, il prit seulement l'élite de la phalange, mais avec toutes ses troupes légères. Au bout d'un jour de marche il arriva à Anchiale, ville qui passe pour avoir été fondée par Sardanapale, roi d'Assyrie. Les fortifications, par leur étendue, offraient encore, au temps d'Arrianus, le caractère de grandeur que les Assyriens affectaient singulièrement dans les ouvrages de ce genre. On y trouva un monument qui représentait Sardanapale avec une inscription en lettres assyriennes et dans la langue de l'ancienne Assyrie, que les Grecs interprétèrent, bien ou mal, comme il suit : « Sardanapale, fils d'Anacyndaraxes, fonda en un « jour Anchiale et Tarse. — Mangez, buvez, réjouissez-vous ; toutes « les autres choses de ce monde ne valent pas une chiquenaude. »

lez. »... Ou aimerais-tu mieux une inscription comme celle-ci : « C'est dans ce lieu que Sardanapale tua cinquante mille de ses ennemis : voici leurs tombeaux, et voilà son trophée. » Je laisse tout cela aux conquérants ; c'est assez pour moi si je puis diminuer pour mes sujets le poids des misères humaines, et les laisser descendre, sans les faire gémir, dans la tombe. Je ne prends aucune licence que je leur refuse. Nous sommes tous hommes.

SALEMÈNES. — Tes pères ont été révérés comme des dieux.

SARDANAPALE. — Oui, depuis leur mort et dans la poussière des tombeaux, où ils ne sont ni dieux ni hommes. Ne me parle pas de cela. Les vers sont des dieux, du moins ils se sont nourris de nos dieux, et ne sont morts que quand ce mets leur a manqué. Va, ces dieux ne furent que des hommes, regarde leur descendant... Je sens en moi mille choses mortelles, et rien de divin, si ce n'est peut-être ce que tu condamnes en moi, une disposition à aimer, à être clément, à excuser les folies de mes semblables, et (ceci est le propre de la nature humaine) à être indulgent pour les miennes.

SALEMÈNES. — Hélas ! le sort de Ninive est arrêté... Malheur !... malheur à la cité sans rivale !

SARDANAPALE. — Que crains-tu ?

SALEMÈNES. — Tu es gardé par tes ennemis... dans quelques heures peut éclater la tempête qui te frappera, toi, les tiens et les miens, et il ne faudra qu'un jour pour que la race de Bélus n'existe plus.

SARDANAPALE. — Qu'avons-nous à redouter ?

SALEMÈNES. — Une trahison ambitieuse qui t'a environné de piéges ; mais il est encore une ressource : confie-moi ton sceau pour étouffer tous les complots,

je te mets à tes pieds les têtes de tes principaux ennemis.

SARDANAPALE. — Les têtes ! et combien ?

SALEMÈNES. — Le nombre doit-il m'arrêter quand le danger menace la tienne? Laisse-moi faire... donne-moi ton sceau et repose-toi du reste sur moi.

SARDANAPALE. — Je ne me fierai à aucun homme pour trancher un nombre illimité de têtes : quand nous ôtons la vie aux mortels, nous ne savons pas ce qui leur est ravi, ni ce que nous leur donnons.

SALEMÈNES. — Quoi ! tu ne voudrais pas ôter la vie à ceux qui en veulent à la tienne?

SARDANAPALE. — C'est une question difficile... Cependant je réponds oui. N'y a-t-il pas d'autre moyen? Qui sont ceux que tu soupçonnes ? — fais-les arrêter.

SALEMÈNES. — Je te prie de ne pas le demander... un moment suffirait pour faire connaître ma réponse à la bande de tes courtisans, et bientôt elle parcourrait le palais, la ville même. Pour tout déjouer... fie-toi à moi.

SARDANAPALE. — Tu sais que je m'y suis toujours fié, prends le sceau. (Il lui remet le sceau.)

SALEMÈNES. — J'ai encore une prière à te faire.

SARDANAPALE. — Laquelle ?

SALEMÈNES. — Ne va pas cette nuit au banquet dans le pavillon sur l'Euphrate.

SARDANAPALE. — Ne pas aller au banquet ! non ; j'irai malgré tous les conspirateurs qui ont jamais ébranlé un royaume. Qu'ils viennent et n'épargnent rien, ils ne me feront ni pâlir, ni me lever plus tôt, ni laisser la coupe, ni me couronner d'une rose de moins, ni perdre enfin une seule heure de plaisir... je ne les crains pas.

SALEMÈNES. — Mais tu t'armerais... si cela était nécessaire.

SARDANAPALE. — Peut-être. J'ai une si belle armure, une épée si bien trempée, un arc et une javeline dignes de Nemrod... ces armes sont un peu pesantes, mais on peut encore les porter ; et, maintenant que j'y pense, il y a longtemps que je m'en suis servi, même pour la chasse : les as-tu jamais vues, mon frère?

SALEMÈNES. — Est-ce le temps de plaisanter ainsi?... S'il le faut, les porteras-tu?

SARDANAPALE. — Tu me le demandes? Oh! s'il le faut, si ces téméraires esclaves veulent être ainsi gouvernés, je me servirai de l'épée jusqu'à ce qu'ils désirent de la voir changer en fuseau.

SALEMÈNES. — Ils disent que ton sceptre est déjà devenu tel.

SARDANAPALE. — C'est faux! mais qu'ils le disent. Les anciens Grecs, dont nous entretiennent souvent les chants de nos captifs, racontaient la même chose du plus grand de leurs héros, Hercule, parce qu'il aimait une reine indienne : tu vois que la populace de toutes les nations saisit toute calomnie capable de rabaisser les souverains.

SALEMÈNES. — On ne parlait pas ainsi de ton père.

SARDANAPALE. — Non : les peuples le craignaient trop; ils étaient continuellement dans les travaux et dans les combats, et ne changeaient jamais leurs chaînes que contre des armes; maintenant ils ont avec la paix et l'absence de toute peine la liberté de se réjouir et d'injurier leur roi. Je m'en offense peu. Je ne donnerais pas le sourire d'une jeune beauté pour tous les suffrages populaires qui ont tiré jamais un nom du néant. Que sont donc les langues empoisonnés de ce vil troupeau, que trop de nourriture rend insolent,

pour que je doive ambitionner leurs bruyantes louanges, ou craindre leurs étourdissantes clameurs?

SALEMÈNES. — Vous avez dit qu'ils étaient hommes, comme tels leurs cœurs sont quelque chose.

SARDANAPALE. — Les cœurs de mes chiens aussi, et meilleurs encore, puisqu'ils sont plus fidèles... Mais poursuivons... tu as mon sceau... puisqu'ils se font rebelles, qu'ils soient réduits, mais sans rigueur, à moins que la nécessité n'y force. Je hais toute souffrance, quelle que soit la victime; le dernier des sujets et le plus superbe des monarques en ont assez en eux pour ne pas ajouter au fardeau naturel de leur mutuelle misère... commme mortels, ils devraient plutôt diminuer, par de tendres soulagements réciproques, les fatales nécessités imposées à la vie ; mais c'est ce qu'ils ne savent pas ou ce qu'ils ne veulent pas savoir. Par Baal! j'ai fait tout ce que je pouvais pour adoucir leur destinée ; je n'ai point déclaré de guerre, je n'ai point levé de nouveaux impôts, je ne me suis point mêlé de leurs affaires privées... et je leur ai laissé passer leurs jours à leur gré, en disposant des miens d'après mon goût.

SALEMÈNES. — Tu t'affranchis des devoirs d'un roi, voilà pourquoi ils disent que tu es incapable d'être un monarque.

SARDANAPALE. — Ils mentent... Malheureusement je ne suis capable que d'être sur un trône, sans cela le dernier des Mèdes pourrait s'y asseoir à ma place.

SALEMÈNES. — Il est du moins un Mède qui y prétend.

SARDANAPALE. — Que veux-tu dire?... C'est ton secret... tu désires peu de questions et je ne suis pas curieux. Fais tout ce que tu jugeras convenable, et

puisque la nécessité l'exige, je t'approuverai et te soutiendrai. Jamais homme ne souhaita plus que moi de gouverner en paix des sujets paisibles... s'ils me réveillent... ils auraient mieux fait d'évoquer de ses cendres le farouche Nemrod, « le puissant chasseur. » Je ferai de cet empire un vaste désert pour ces animaux féroces qui étaient hommes malgré leur choix. Ils calomnient ce que j'ai été jusqu'à présent... ce que je saurai être défiera leur désir de me représenter sous des traits plus odieux... et qu'ils en rendent grâce à eux-mêmes.

SALEMÈNES. — Enfin, tu peux sentir?

SARDANAPALE. — Sentir ! qui ne sent pas l'ingratitude?

SALEMÈNES. — Je ne m'arrêterai pas plus longtemps, afin de te répondre par des actions. Toi, entretiens cette énergie qui parfois sommeille, mais qui n'a pas cessé d'exister en toi ; et tu pourras encore être un monarque aussi glorieux que puissant. Adieu. (Il sort.)

SARDANAPALE, seul. — Adieu. Il est parti, et il porte à sa main la bague qui me sert de sceau et qui est un sceptre pour lui. Il est sévère autant que je suis irréfléchi ; et les esclaves méritent de connaître un maître. Quel peut être le danger? c'est ce que j'ignore... c'est lui qui l'a trouvé, c'est à lui de le repousser. Irais-je consumer ma vie... cette courte vie... à combattre contre tout ce qui peut l'abréger? Elle ne vaut pas tant de peine... ce serait mourir avant l'heure que de vivre dans la crainte de la mort, occupé à épier la rébellion, soupçonnant tous ceux qui m'entourent parce qu'ils sont près de moi, et tous ceux qui sont loin à cause de leur éloignement ; mais s'il le faut... s'il est inévitable qu'ils m'exilent de la terre et du trône, eh bien ! que sont la terre et le trône de la terre? J'ai aimé, j'ai vécu, et j'ai multiplié mon image ; mourir

n'est pas moins naturel que... ces actes de l'existence matérielle ; il est vrai que je n'ai pas, comme je l'aurais pu, versé le sang par torrents jusqu'à ce que mon nom devînt le synonyme de la mort, un épouvantail et un trophée ; mais je n'en sens aucun regret ; ma vie, c'est l'amour. Pour faire verser le sang, il faut que j'y sois forcé. Jusques à présent aucune goutte de sang assyrien n'a coulé à cause de moi, et la moindre partie des vastes richesses de Ninive n'a pas été prodiguée à des objets capables de coûter une larme à ses fils. S'ils me haïssent donc, c'est parce que je ne hais pas ; s'ils se révoltent, c'est parce que je n'opprime pas ! Mortels, il faut vous gouverner avec des faux et non avec des sceptres, et vous moissonner comme les épis mûrs ; sinon, tout ce que nous récoltons est une abondance nuisible et une moisson corrompue de mécontents qui, infectant le plus beau sol, en font un désert de fertilité ! N'y pensons plus... Holà ! quelqu'un. (Un esclave.)

SARDANAPALE. — Esclave, dis à l'Ionienne Myrrha que nous désirons sa présence.

L'ESCLAVE. — Roi, la voici. (Myrrha entre.)

SARDANAPALE, à l'esclave. — Sors. (A Myrrha.) Aimable beauté, tu devines presque mon cœur ; il palpitait pour toi, et tu viens ! laisse-moi croire que quelque influence inconnue, quelque tendre oracle nous fait communiquer ensemble, quoique invisible dans l'absence, et nous attire l'un à l'autre.

MYRRHA. — C'est ce qui existe.

SARDANAPALE. — Je le sais, mais j'ignore sous quel nom, dis-le-moi.

MYRRHA. — Dans ma terre natale c'est un dieu ; et dans mon cœur c'est un sentiment exalté, comme celui d'un dieu : cependant, je l'avoue, ce n'est que celui d'une simple mortelle, humble, et cependant heu-

reuse... c'est-à-dire aspirant au bonheur, mais... (Myrrha s'interrompt.)

SARDANAPALE. — Cette hésitation m'afflige. Il s'élève toujours quelque chose entre nous et ce qui semble le bonheur... laisse-moi écarter la barrière qui s'oppose au tien, et le mien sera complet.

MYRRHA. — Mon seigneur...

SARDANAPALE. — Mon seigneur !... mon roi... sire... souverain, voilà comme on s'adresse à moi avec respect : je ne puis jamais voir un sourire, si ce n'est dans l'ivresse d'un grand banquet, quand les bouffons ont vidé assez de coupes pour se rendre mes égaux, ou quand j'ai moi-même assez fait de libations pour descendre jusqu'à leur abaissement. Myrrha, je puis écouter tous ces noms, seigneur... roi... sire... monarque... bien plus, il fut un temps où je les entendais avec plaisir, ou du moins avec patience... dans la bouche des esclaves et des grands ; mais quand ces mots sortent des lèvres que j'aime, des lèvres que j'ai pressées contre les miennes, un frisson saisit mon cœur ; c'est en moi l'amer dégoût d'un rang qui repousse la sympatie dans ceux qui m'en inspirent le plus : voilà ce qui me fait désirer de pouvoir déposer la tiare pour partager une chaumière avec toi sur le Caucase, où je ne porterais plus que des couronnes de fleurs.

MYRRHA. — Ah ! si cela était possible !

SARDANAPALE. — Tu sens donc la même chose ?... Pourquoi ?

MYRRHA. — Tu saurais alors ce que tu ne peux savoir jamais.

SARDANAPALE. — Et c'est...

MYRRHA. — Le véritable prix d'un cœur, ou du moins de celui d'une femme.

SARDANAPALE. — J'en ai éprouvé mille, et puis mille encore.

MYRRHA. — Des cœurs ?

SARDANAHALE. — Je le pense ainsi.

MYRRHA. — Jamais un seul... Un temps peut venir où tu pourras faire cette épreuve.

SARDANAPALE. — Ce temps viendra. Écoute, Myrrha : Salemènes a déclaré... comment l'a-t-il deviné ? Bélus, qui fonda ce grand empire, le sait mieux que moi... mais Salemènes a déclaré mon trône en péril.

MYRRHA. — Il a bien fait.

SARDANAPALE. — Et c'est toi qui le dis ? toi qu'il a traitée tout à l'heure si durement, toi qu'il a osé bannir de notre présence avec ses barbares sarcasmes, toi qu'il a fait pleurer et rougir ?

MYRRHA. — Je devrais rougir et pleurer plus souvent, et je le remercie de m'avoir rappelée à mon devoir ; mais tu parlais de péril... d'un péril qui te regarde ?

SARDANAPALE. — Oui : il s'agit de piéges et de noirs complots d'un Mède... de soldats et de peuples mécontents... je ne sais de quel labyrinthe inextricable de menaces et de mystères... Tu connais Salemènes... c'est là sa manière accoutumée, mais il est vertueux. Viens, ne pensons plus... qu'à la fête de cette nuit.

MYRRHA. — Il est temps de penser à autre chose qu'à des fêtes : tu n'as pas dédaigné de sages avis ?

SARDANAPALE. — Quoi !... as-tu peur ?

MYRRHA. — Peur ?... je suis Grecque, comment redouterais-je la mort ?... Je suis esclave, pourquoi redouterais-je ma liberté ?

SARDANAPALE. — Alors pourquoi as-tu pâli ?

MYRRHA. — J'aime.

SARDANAPALE. Et moi, je n'aime donc pas? oui, je t'aime... bien plus que la courte vie ou le vaste empire qui sont peut-être menacés... cependant je ne tremble pas.

MYRRHA. — Parce que tu n'aimes ni toi-même ni moi : car celui qui en aime un autre s'aime lui-même pour l'amour de cet autre. C'est trop d'imprudence, on ne doit point perdre ainsi la vie et des royaumes.

SARDANAPALE. — Perdre?... Eh! quel est donc le chef ambitieux qui oserait tenter de me les ravir?

MYRRHA. — Qui oserait le tenter?... quand celui qui gouverne s'oublie, se souvient-on de lui? Ne me regarde pas en fronçant le sourcil; tu m'as souri trop souvent pour ne pas rendre ces regards de courroux plus amers pour moi qu'aucun des châtiments dont ils pourraient être le présage... Roi, je suis ta sujette... maître, je suis ton esclave... homme, je t'ai aimé... aimé par je ne sais quelle fatale faiblesse, quoique Grecque et née ennemie des rois... esclave et abhorrant les fers.,. Ionienne, et par conséquent ne pouvant aimer un étranger sans être plus dégradée par un tel amour que par les chaînes... Eh bien! je t'ai aimé : si cet amour a été assez fort pour dompter une première nature, ne peut-il pas réclamer le privilége de te sauver?

SARDANAPALE. — Me *sauver*, Myrrha! Tu es belle... et ce que je te demande c'est l'amour... et non ma sûreté.

MYRRHA. — Quelle sécurité y a-t-il sans amour?

SARDANAPALE. — Je parle de l'amour de la femme.

MYRRHA. — Le premier aliment de la vie prend sa source dans le sein de la femme; vos premières paroles vous sont apprises par ses lèvres; vos premières lar-

mes sont essuyées par elle ; et votre dernier soupir est trop souvent reçu par une femme, lorsque déjà les hommes ont reculé devant l'ignoble soin d'assister dans sa dernière heure celui qui fut leur chef.

SARDANAPALE. — Mon éloquente Ionienne, tes paroles sont plus harmonieuses que les chœurs de ces chants tragiques dont je t'ai entendu parler comme du passe-temps favori de la terre lointaine de tes pères... Ah ! ne pleure pas... calme-toi.

MYRRHA. — Je ne pleure pas : — mais, je t'en prie, ne parle pas de mes pères ni de ma patrie.

SARDANAPALE. — Cependant tu en parles souvent.

MYRRHA. — Il est vrai... une pensée constante se trahira malgré elle en parlant : mais quand un autre parle de la Grèce, cela me déchire le cœur.

SARDANAPALE. — Eh bien ! comment voudrais-tu me *sauver ?*

MYRRHA. — En t'apprenant à te sauver toi-même... non pas seul, mais avec ces vastes royaumes, de la rage de la plus terrible des guerres... celle des frères entre eux.

SARDANAPALE. — O ma bien-aimée ! je déteste toute sorte de guerre et les guerriers... je vis en paix et pour le plaisir... qu'est-ce qu'un homme peut faire de plus ?

MYRRHA. — Hélas ! seigneur, pour les peuples il est trop souvent besoin d'un appareil de guerre afin de maintenir la paix, et pour un roi il est quelquefois plus heureux d'être craint qu'aimé.

SARDANAPALE. — Je n'ai jamais désiré que d'être aimé.

MYRRHA. — Et maintenant tu n'es ni aimé ni craint.

SARDANAPALE. — Est-ce bien toi qui le dis, Myrrha ?

MYRRHA — Je parle de l'amour populaire, de cet amour qui prouve que les hommes sont tenus en res-

pect' par les lois sans être opprimés... ou du moins il faut qu'ils ne le pensent pas, ou, s'ils se l'imaginent, qu'ils le croient nécessaire pour éviter une oppression pire encore que celle de leurs propres passions. Un roi de festins, de fleurs, de vin, de débauches, d'amour et de folâtres jeux, ne fut jamais un roi de gloire.

SARDANAPALE. — La gloire ! qu'est-ce que la gloire ?

MYRRHA. — Demande-le aux dieux tes ancêtres.

SARDANAPALE. — Ils ne peuvent répondre ; quand les prêtres parlent en leur nom, c'est pour demander de nouveaux tributs destinés à leur temple.

MYRRHA. — Consulte les annales des fondateurs de ton empire.

SARDANAPALE. — Elles sont effacées par tant de sang, que je ne puis... Mais que voudrais-tu ? L'empire *a été* fondé, je ne puis continuer de multiplier des empires.

MYRRHA. — Conserve le tien.

SARDANAPALE. — Du moins j'en jouirai. Viens, Myrrha, rendons-nous à l'Euphrate, l'heure nous y invite, la galère est prête ; le pavillon décoré pour notre retour resplendira de tant de lumières qu'il semblera aux astres qui seront sur nos têtes un astre rival ; et nous nous couronnerons de fleurs nouvelles, comme...

MYRRHA. — Des victimes.

SARDANAPALE. — Non, comme des souverains ; tels que les rois pasteurs du temps patriarcal, qui ne connaissaient pas de plus brillants diadèmes que les guirlandes de l'été, et dont aucune ne coûtait des larmes... Allons. (Pania entre.)

PANIA. — Vive à jamais le roi !

SARDANAPALE. — Pas une heure au delà de celle où il cessera d'aimer. Comme mon âme hait ce langage qui fait de la vie elle-même un mensonge en flattant la

poussière d'une promesse d'éternité! Parle, Pania, et en peu de mots.

PANIA. — Je suis chargé par Salemènes de réitérer la prière qu'il a faite au roi de ne point quitter son palais, pour aujourd'hui au moins : quand le général reviendra, il justifiera sa hardiesse et obtiendra peut-être le pardon de sa présomption.

SARDANAPALE. — Quoi donc! suis-je enfermé? Suis-je déjà captif? ne puis-je moi-même respirer l'air du ciel? Dis au prince Salemènes que, quand toute l'Assyrie révoltée pousserait des cris de fureur autour de ces remparts, je sortirais...

PANIA. — Je dois obéir, cependant.

MYRRHA. — O monarque! écoute... combien de jours et de nuits tu es resté pompeusement paré dans ce palais sans te montrer aux regards de ton peuple, privant tes sujets du plaisir de ta présence ; laissant les satrapes impunis, les dieux sans culte ; partout enfin une telle anarchie causée par ton indolence, que tout dormait dans ton royaume excepté le mal! et maintenant ne peux-tu rester dans cette enceinte un jour de plus, un jour qui peut te sauver?... refuseras-tu au petit nombre de ceux qui te sont fidèles quelques heures encore pour eux, pour toi, pour la race de tes ancêtres, pour l'héritage de tes fils?

PANIA. — C'est la vérité. D'après la hâte avec laquelle le prince m'a envoyé auprès de votre personne sacrée, j'oserai ajouter ma faible voix à celle qui vient de parler.

SARDANAPALE. — Non, cela ne sera pas.

MYRRHA. — Pour l'amour de ton royaume.

SARDANAPALE. — Partons.

MYRRHA. — Pour l'amour de tous les fidèles sujets qui se rallieront autour de toi et des tiens.

SARDANAPALE. — Ce sont des illusions, il n'y a pas de péril... c'est un plan de Salemènes pour nous faire approuver son zèle et se rendre plus nécessaire.

MYRRHA. — Par tout ce qu'il y a de juste et de glorieux, rends-toi à ce conseil.

SARDANAPALE. — A demain les affaires.

MYRRHA. — Oui, et cette nuit la mort.

SARDANAPALE. — Qu'elle vienne à l'improviste au milieu du bonheur et des sourires de la beauté, de la gaieté et de l'amour ; que je tombe comme la rose cueillie... plus heureuse cent fois que celle qui se flétrit sur sa tige.

MYRRHA. — Rien de tout ce qui est capable de persuader un monarque ne peut donc te faire abandonner une fête frivole ?

SARDANAPALE. — Non.

MYRRHA. — Eh bien ! cède pour moi, pour l'amour de Myrrha.

SARDANAPALE. — Pour l'amour de toi, ô ma Myrrha !

MYRRHA. — C'est la première faveur que j'aie demandée au roi d'Assyrie.

SARDANAPALE. — Il est vrai ; et ce serait mon royaume que je te l'accorderais : eh ! bien, pour toi je me rends... Pania, retire-toi, tu m'as entendu.

PANIA. — Et j'obéis.

SARDANAPALE. — Tu m'étonnes, Myrrha ; quel est ton motif pour me presser ainsi ?

MYRRHA. — Ta sûreté... la certitude où je suis que le prince ton frère n'a pu, dans ce qu'il a osé exiger de toi, avoir d'autre raison que la crainte d'un prochain danger.

SARDANAPALE. — Et si je ne le redoute pas, pourquoi le redouterais-tu ?

MYRRHA. — C'est parce que *tu* ne crains rien, que je crains pour *toi.*

SARDANAPALE. — Demain tu riras de ces vaines terreurs.

MYRRHA. — Si le danger se réalise, je serai où personne ne pleure, et cela vaut mieux que de pouvoir sourire. Et toi ?

SARDANAPALE. — Je serai roi comme auparavant.

MYRRHA. — Où ?

SARDANAPALE. — Avec Baal, Nemrod et Sémiramis, seul dans l'Assyrie, ou partout ailleurs, avec eux. Le destin m'a fait ce que je suis... et me réduira au néant... Mais il faut que je reste ce que je suis, ou que je ne sois rien : je ne vivrai pas dégradé.

MYRRHA. — Si tu avais toujours eu ces sentiments, personne n'aurait jamais osé te dégrader.

SARDANAPALE. — Et qui l'osera maintenant ?

MYRRHA. — Ne soupçonnes-tu personne ?

SARDANAPALE. — Soupçonner !... c'est un métier d'espion. Oh ! nous perdons dix mille moments précieux en vains discours, en craintes plus vaines encore... Allons ! esclaves, décorez la salle de Nemrod pour le banquet de cette nuit. Si je dois faire une prison de mon palais, du moins nous porterons joyeusement nos fers ; si l'Euphrate nous est défendu, ainsi que le pavillon d'été construit sur ses bords riants, ici du moins on ne nous menace pas encore. Eh ! quelqu'un là-dedans ! (Sardanapale sort.)

MYRRHA, seule. — Pourquoi aimé-je cet homme? les filles de ma patrie n'aiment que des héros. Mais je n'ai point de patrie ! l'esclave a tout perdu, excepté ses liens. Je l'aime ; et c'est l'anneau le plus pesant d'une chaîne... d'aimer celui qu'on n'estime pas. Eh bien ! soit. L'heure approche où il aura besoin d'être aimé de beaucoup de

cœurs, et il n'en trouvera point. L'abandonner maintenant serait plus lâche qu'il n'eût été noble aux yeux de ma patrie de l'avoir poignardé sur son trône au plus beau jour de sa puissance. Je ne suis née ni pour l'une ni pour l'autre de ces actions. Si je pouvais le sauver, ce n'est pas *lui*, c'est moi-même que j'en aimerais mieux... et j'en ai besoin, car je suis déchue dans mes propres pensées par l'amour que je porte à cet étranger ; cependant il me semble que je l'aime davantage, en m'apercevant qu'il est haï des barbares, ses sujets, les ennemis naturels de tout ce qui tient à la Grèce. Si je pouvais éveiller dans son cœur une seule pensée comme celles qui animaient jusqu'aux Phrygiens eux-mêmes, combattant entre Ilion et la mer, il foulerait aux pieds ces peuples barbares et triompherait. Il m'aime et je l'aime : l'esclave aime son maître et voudrait l'affranchir de ses vices. Sinon, il me reste un moyen de liberté ; si je ne puis lui apprendre à régner, je saurai lui apprendre du moins la seule manière dont un roi peut descendre de son trône. Il faut que je ne le quitte pas. (Elle sort.)

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

(Le portique du même appartement dans le palais.)

BELÈSES, seul.

Le soleil s'abaisse : il me semble qu'il se retire avec plus de lenteur en laissant tomber pour la dernière fois son regard sur l'empire d'Assyrie ; quelle rouge clarté il jette au milieu de ces sombres nuages qui deviennent comme le sang qu'il prédit ! Si ce n'est pas en vain, ô toi, soleil, qui t'éclipses, et vous, étoiles, qui vous levez, si ce n'est pas en vain que je vous ai étudiés sans cesse, consultant, dans chacun de vos rayons, les arrêts de vos ordres qui font frémir le Temps effrayé lui-même de ce qu'il apporte aux nations, voici la dernière heure de l'empire d'Assyrie : et cependant quel calme ! un tremblement de terre devrait annoncer une si grande chute... c'est un soleil d'été qui la révèle. Au Chaldéen qui sait lire dans les astres ce disque annonce, sur son immortelle page, la fin de ce qui semblait éternel. Mais, ô soleil ! oracle de feu de tous les vivants, aussi bien que source de toute vie, et symbole de celui qui la donne, où se terminent donc tes présages de malheur? Pourquoi ne pas nous dévoiler des jours plus dignes de ta glorieuse sortie de l'Océan ? Pourquoi ne pas faire luire un rayon d'espérance à travers les âges à venir pour consoler

le présent de la funeste clarté qui le menace? Écoute-moi, exauce-moi, je suis ton adorateur, ton prêtre et ton ministre... je t'ai contemplé à ton lever et à ton coucher; j'ai fléchi ma tête sous les feux de midi quand mes yeux n'osaient se fixer sur toi; j'ai veillé pour attendre ton retour; je t'ai prié, je t'ai fait des sacrifices; je t'ai consulté, je t'ai craint, je t'ai interrogé et tu m'as répondu... mais ne m'en diras-tu pas davantage? Pendant que je parle, il s'abaisse... il est parti... et laisse sa beauté, mais non ses oracles, à l'occident ravi qui se plaît dans les couleurs de sa gloire expirante... Eh bien! qu'est-ce que la mort si elle est glorieuse? c'est un soleil couchant, et les mortels peuvent être heureux de ressembler du moins aux dieux dans le déclin de leur vie. (Arbaces entre.)

ARBACES. — Belèses, pourquoi es-tu si absorbé dans tes méditations pieuses? Cherches-tu à suivre les traces fugitives de ton dieu dans les espaces d'un jour inconnu? Nos projets ont besoin de la nuit...

BELÈSES. — Mais elle n'est pas passée.

ARBACES. — Laisse-la s'écouler... nous sommes prêts.

BELÈSES. — Oui... que n'est-elle à sa fin!

ARBACES. — Douterait-il encore, le prophète à qui les astres promettent la victoire?

BELÈSES. — Je ne doute pas de la victoire, mais du nom du vainqueur.

ARBACES. — Eh bien! que ta science règle cela. En attendant, j'ai préparé assez de lances pour éclipser l'éclat de tes planètes : il n'est plus rien qui puisse nous arrêter... Le roi-femme, et même au-dessous d'une femme, est à présent sur l'Euphrate avec ses compagnes : l'ordre est donné pour le banquet dans le

pavillon. La première coupe qu'il videra sera la dernière remplie pour la race de Nemrod.

BELÈSES. — C'était une vaillante race.

ARBACES. — Elle n'est plus que faible... elle est usée... nous la régénérerons.

BELÈSES. — En es-tu sûr ?

ARBACES. — Son fondateur fut un chasseur..... je suis un soldat : qui peut inspirer des craintes?

BELÈSES. — Le soldat.

ARBACES. — Et le prêtre peut-être ; mais si tu pensais ainsi, si c'est encore ta pensée, pourquoi ne pas garder ton roi de concubines? pourquoi t'adresser à moi? pourquoi m'exciter à cette entreprise?... elle t'appartient plutôt qu'à moi.

BELÈSES. — Regarde les cieux.

ARBACES. — Que vois-tu? Un beau crépuscule d'été et l'armée des étoiles.

BELÈSES. — Et parmi elles remarque cette dernière, la plus brillante, qui scintille et se meut comme si elle voulait quitter sa place dans la voûte azurée.

ARBACES. — Eh bien?

BELÈSES. — C'est celle qui gouverne ta destinée... et qui présida à ta naissance.

ARBACES, touchant son épée dans le fourreau. — Mon étoile est dans ce fourreau..... quand elle brillera, elle surpassera l'éclat des comètes. Songeons à ce qu'il nous faut faire pour justifier tes astres et leurs présages ; quand nous aurons vaincu, ils auront des temples... oui, et des prêtres ; et tu seras le pontife des... dieux que tu voudras, car j'observe qu'ils sont toujours justes, et reconnaissent le plus brave pour le plus pieux.

BELÈSES. — Oui, et les plus pieux pour des braves... Tu ne m'as pas vu tourner le dos au danger des batailles.

ARBACES. — Non, j'avoue que tu es aussi brave capitaine qu'habile dans le culte chaldéen. Maintenant, voudrais-tu oublier le prêtre pour être le guerrier?

BELÈSES. — Pourquoi pas l'un et l'autre?

ARBACES. — Encore mieux; cependant je suis presque honteux que nous ayons si peu à faire : cette guerre de femmes dégrade jusqu'au vainqueur. Arracher de son trône un despote valeureux et sanguinaire, lutter avec lui corps à corps, acier contre acier, voilà qui serait héroïque... vainqueur ou vaincu. Mais lever mon épée contre ce vermisseau, et l'entendre gémir peut-être.

BELÈSES. — N'en crois rien : il y a en lui de quoi te forcer au combat; et, serait-il ce que tu crois, ses gardes sont braves et commandés par l'impassible et austère Salemènes.

ARBACES. — Ils ne résisteront pas.

BELÈSES. — Et pourquoi? ce sont des soldats.

ARBACES. — Tu dis vrai : ils ont donc besoin d'un soldat pour chef.

BELÈSES. — C'est Salemènes qui l'est.

ARBACES. — Mais non leur roi; d'ailleurs il hait l'efféminé qui gouverne, à cause de la reine sa sœur... Ne remarques-tu pas qu'il s'éloigne de toutes les fêtes?

BELÈSES. — Mais non des conseils... où il est toujours exact à se rendre.

ARBACES. — Et toujours contrarié... que veux-tu de plus pour en faire un rebelle? Un lâche est sur le trône, son sang est déshonoré, et lui-même dédaigné; c'est à sa vengeance que nous travaillons.

BELÈSES. — S'il pouvait le penser... j'en doute.

ARBACES. — Si nous le sondions?

BELÈSES. — Oui, si l'occasion était propice. (Baléa entre.)

BALÉA. — Satrapes ! le roi demande votre présence au festin de ce soir.

BELÈSES. — L'entendre, c'est obéir. Dans le pavillon ?

BALÉA. — Non, ici dans le palais.

ABBACES. — Comment ! dans le palais ? ce n'était pas là l'ordre.

BALÉA. — C'est l'ordre maintenant.

ARBACES. — Et pourquoi?

BALÉA. — Je l'ignore. Puis-je me retirer?

ARBACES. — Reste.

BELÈSES, à part à Arbaces. — Silence ! laisse-le aller... A Baléa.) Oui, Baléa, va, remercie le monarque ; baise les franges de sa robe impériale, et dis-lui que ses esclaves recevront les miettes qu'il daignera laisser tomber de sa table royale, à l'heure... Est-ce à minuit ?

BALÉA. — Oui ; dans la salle de Nemrod. Seigneurs, je m'humilie devant vous, et je sors. (Baléa sort.)

ARBACES. — Je n'aime pas ce changement soudain de lieu ; il y a là quelque mystère... pourquoi changer?

BELÈSES. — Ne change-t-il pas mille fois le jour ? est-il rien de plus capricieux que l'indolence ? elle varie plus souvent dans ses goûts que les généraux dans leurs marches et contre-marches quand ils cherchent à tromper leur ennemi... A quoi rêves-tu?

ARBACES. — Il aimait ce joli pavillon... il le préférait à tout dans l'été.

BELÈSES. — Et il aimait la reine... et puis trois mille courtisanes après elle... Il a tout aimé tour à tour, excepté la sagesse et la gloire.

ARBACES. — Ce changement me contrarie..... il nous faut changer nous-mêmes : l'attaque était aisée dans le pavillon solitaire gardé par des soldats endormis et

des courtisans ivres ; mais dans la salle de Nemrod...

BELÈSES. — Eh bien ! il me semblait que le superbe guerrier craignait de monter trop aisément sur le trône... es-tu donc affligé d'avoir à gravir une marche ou deux plus glissantes que tu n'avais cru ?

ARBACES. — Quand l'heure viendra, tu sauras si je crains. Tu as vu ma vie en péril... et risquée gaiement... mais ici il s'agit de quelque chose de plus... d'un royaume !

BELÈSES. — Je t'ai déjà prédit... que tu l'obtiendras; poursuis donc et sois vainqueur.

ARBACES. — Si j'étais un devin, je m'en serais prédit autant... Mais obéissons aux autres... je ne puis leur résister... ni à leur interprète... Qui vient ici ! (Salemènes entre.)

SALEMÈNES. — Satrapes !

BELÈSES. — Mon prince !

SALEMÈNES. — Je vous cherchais... mais ailleurs que dans le palais.

ARBACES. — Pourquoi ?

SALEMÈNES. — Ce n'est pas l'heure...

ARBACES. — L'heure !... Quelle heure ?

SALEMÈNES. — De minuit.

BELÈSES. — Minuit, seigneur ?

SALEMÈNES. — Quoi ! n'êtes-vous pas conviés ?

BELÈSES. — Ah !... nous avons oublié.

SALEMÈNES. — Est-il ordinaire d'oublier ainsi l'invitation d'un prince ?

ARBACES. — Comment !... nous ne faisons que de la recevoir.

SALEMÈNES. — Alors, pourquoi êtes-vous ici ?

ARBACES. — Pour notre devoir.

SALEMÈNES. — Quel devoir ?

BELÈSES. — Notre devoir envers l'État : nous avons le privilége d'approcher du monarque, nous l'avons trouvé absent.

SALEMÈNES. — Et moi aussi je vais faire mon devoir.

ARBACES. — Pouvons-nous demander quelle est votre mission ?

SALEMÈNES. — D'arrêter deux traîtres. Gardes ! à moi ! (Les gardes entrent ; Salemènes continue :) Satrapes, vos épées.

BELÈSES, donnant la sienne. — Seigneur, voilà la mienne.

ARBACES, tirant son epée du fourreau. — Prends la mienne.

SALEMÈNES, s'avançant. — Je vais la prendre.

ARBACES. — Oui. reçois-en le fer dans ton cœur... la poignée ne quitte pas ma main.

SALEMÈNES, tirant son épée du fourreau. — Comment oses-tu me braver ? Fort bien... ceci t'épargnera un jugement et une fatale clémence. Soldats ! immolez ce rebelle.

ARBACES. — Tu appelles tes soldats ! *Seul, tu* n'oserais.

SALEMÈNES. — Seul, insolent esclave !... Qu'y a-t-il en toi qui doive faire reculer un prince ? Nous craignons ta trahison et non ta force. La dent du serpent n'est pas comme celle du lion... elle serait sans danger, si ce n'était son venin... Immolez ce traître.

BELÈSES, s'interposant. — Arbaces !... êtes-vous insensé ? n'ai-je pas rendu mon épée ? Fiez-vous donc, comme moi, à la justice de notre souverain.

ARBACES. — Non..... je me fierai plutôt aux astres, dont tu te dis l'interprète, et à ce faible bras, pour mourir du moins maître de ma vie et de ma liberté..... ne souffrant pas que personne me fasse porter des

chaînes. (Les gardes attaquent Arbaces, qui se défend avec tant d'adresse, qu'il les fait chanceler.)

SALEMÈNES. — Quoi donc !... dois-je faire l'office de bourreau ? Lâches ! voyez comme on punit un traître ! (Salemènes attaque Arbaces. — Sardanapale entre avec sa suite.)

SARDANAPALE. — Arrêtez !... sous peine de la vie... arrêtez ! vous dis-je. Quoi ! êtes-vous sourds ou ivres ? Mon épée ! oh ! je n'ai point d'épée. (Aux gardes.) Ici, soldat, prête-moi ton arme. (Sardanapale prend l'épée d'un soldat, se met entre les combattants et les sépare.) Dans mon propre palais ! Qui m'empêcherait de vous immoler tous deux, audacieux querelleurs ?

BELÈSES. — Sire ! votre justice.

SALEMÈNES. — Ou... votre faiblesse.

SARDANAPALE, levant son épée. — Comment ?

SALEMÈNES. — Frappe ! pourvu que tu frappes aussi ce traître..... que tu épargnes un moment, j'espère, pour le livrer aux tortures... j'y consens.

SARDANAPALE. — Quoi ! lui ! qui oserait attaquer Arbaces ?

SALEMÈNES. — Moi.

SARDANAPALE. — En vérité, prince, vous vous oubliez. Par quel droit ?...

SALEMÈNES, montrant le sceau. — Par le tien.

ARBACES, confus. — Le sceau du roi !

SALEMÈNES. — Oui ; et que le roi confirme qu'il me l'a confié.

SARDANAPALE. — Ce n'est pas pour un tel usage que je m'en suis séparé.

SALEMÈNES. — Vous vous en êtes séparé pour votre sûreté..... je m'en suis servi pour le bien de l'État : prononcez vous-même..... Ici je ne suis que votre serviteur... il n'y a qu'un moment que je vous représentais.

SARDANAPALE. — Eh bien! remettez vos glaives dans le fourreau. (Arbaces et Salemènes remettent leur épée dans le fourreau).

SALEMÈNES. — J'ai obéi! je vous conjure de garder la vôtre : il n'y a que ce sceptre qui puisse maintenant faire votre salut.

SARDANAPALE. — C'est un sceptre trop lourd... la poignée d'ailleurs blesse ma main. (A un garde.) Tiens, soldat, reprends ton arme... Eh bien! seigneurs, qu'est-ce que cela veut dire?

BELÈSES. — C'est au prince de répondre.

SALEMÈNES. — De mon côté, fidélité; du leur, trahison.

SARDANAPALE. — Trahison... Arbaces, trahison! et Belèses! je ne crois pas à cette alliance.

BELÈSES. — Où sont vos preuves?

SALEMÈNES. — Je répondrai, si le roi veut demander l'épée de ton complice.

ARBACES, à Salemènes. — Une épée tirée jadis, aussi souvent que la tienne, contre les ennemis de son trône.

SALEMÈNES. — Et maintenant contre son frère, et, dans une heure, contre lui-même.

SARDANAPALE. — Cela n'est pas possible; il n'oserait. Non... non!... je ne veux pas entendre de pareilles choses. Ces vaines querelles naissent dans les cours; de bas intrigants, de vils mercenaires vivent de calomnies contre le mérite. Vous avez été trompé, mon frère!

SALEMÈNES. — D'abord, qu'il rende son épée, qu'il se proclame votre sujet soumis par cet acte d'obéissance, et je répondrai à tout.

SARDANAPALE. — Ah! si je pensais... Mais non, ce ne peut être : le Mède Arbaces... ce guerrier loyal, brave et fidèle, le meilleur capitaine de ceux qui disciplinent mes peuples... non, je ne lui ferai pas cet affront, de

l'obliger à rendre un glaive qu'il ne rendit jamais à nos ennemis. Satrape, gardez votre arme.

SALEMÈNES, rendant le sceau. — Sire, reprenez votre sceau.

SARDANAPALE. — Non, garde-le; mais uses-en avec plus de modération.

SALEMÈNES. — Sire, je m'en suis servi pour votre honneur; et je le rends, parce que je ne puis le garder. Donnez-le à Arbaces.

SARDANAPALE. — Je le lui aurais donné, s'il me l'eût demandé.

SALEMÈNES. — Ne doutez pas qu'il ne l'obtienne sans cette vaine forme de respect.

BELÈSES. — J'ignore ce qui a si fortement prévenu le prince contre deux sujets dont le zèle est sans égal pour l'empire d'Assyrie.

SALEMÈNES. — Silence! prêtre fractieux et soldat traître! tu réunis en ta personne les plus grands vices des ordres les plus dangereux du genre humain. Garde tes paroles mielleuses et tes homélies perfides pour ceux qui ne te connaissent pas. Le crime de ton complice est au moins un crime hardi, sans mélange des ruses que tu as apprises dans la Chaldée.

BELÈSES. — Entends-le, mon souverain... fils de Bélus! il blasphème contre le culte d'un empire qui se prosterna devant tes ancêtres.

SARDANAPALE. — Oh! quant à cela, je vous prie de l'absoudre; je dispense du culte des morts, sentant que je suis mortel, et croyant, d'après ce que je vois, que la race d'où je sors est... un monceau de cendres.

BELÈSES. — Roi, ne crois pas cela, ils sont avec les astres, et...

SARDANAPALE. — Tu iras les joindre là-haut, avant

qu'ils se lèvent, si tu prêches davantage... Voilà de la trahison, par exemple.

SALEMÈNES. — Seigneur!

SARDANAPALE. — Vouloir m'instruire dans le culte des idoles d'Assyrie!... Qu'il soit libre... rendez-lui son épée.

SALEMÈNES. — Mon seigneur, mon roi, et mon frère, je vous prie de réfléchir.

SARDANAPALE. — Oui, et de me laisser faire la leçon, de me laisser étourdir par des contes sur les morts, sur Baal et tous les mystères astrologiques de la Chaldée.

BELÈSES. — Monarque, respecte-les.

SARDANAPALE. — Oh! quant aux astres, je les aime; j'aime à les observer dans la voûte azurée, et les comparer aux yeux de ma Myrrha. J'aime à voir leurs rayons réfléchis dans l'onde argentée de l'Euphrate légèrement agité, quand la douce brise de la nuit glisse sur le vaste sein du fleuve et va soupirer parmi les arbrisseaux qui décorent ses bords. Mais que ce soient des dieux, comme les uns disent; que ce soient les demeures des dieux, comme disent d'autres, ou simplement les lampes de la nuit... que ce soient des mondes ou les clartés des mondes qu'ils éclairent... je l'ignore et m'en inquiète peu. Il est dans mon incertitude quelque chose de si doux, que je ne la changerais pas pour votre science chaldéenne. D'ailleurs je sais tout ce qu'une créature d'argile peut savoir de ce qui est au-dessus et au-dessous d'elle... rien. Je vois leur éclat et je sens leur beauté... qnand ils brilleront sur ma tombe, je ne verrai ni ne sentirai plus rien.

BELÈSES. — Dites que vous verrez et sentirez *mieux*.

SARDANAPALE. — J'attendrai patiemment, si cela vous plaît, pontife, le temps de cette science... A présent,

recevez votre épée : apprenez que je préfère votre service de guerrier à celui de prêtre... quoique je n'aime ni l'un ni l'autre.

SALEMÈNES, à part. — Ses excès l'ont privé de sa raison : il faut donc que je le sauve malgré lui-même.

SARDANAPALE. — Je vous prie de m'écouter, satrapes, et toi surtout, prêtre, car je me défie plus de toi que d'un guerrier, et je m'en méfierais tout à fait, si tu n'étais à demi soldat. Séparons-nous en paix... Je ne parlerai pas de pardon... ce n'est qu'aux coupables qu'on le donne. Je ne vous prononcerai pas tels, quoique d'un souffle de ma bouche dépende votre vie... et ce sont surtout mes craintes qui vous seraient fatales. Mais ne craignez rien... car je suis clément et incapable de craintes... vivez donc. Si j'étais ce que quelques-uns me supposent, vos têtes seraient maintenant sur les portes de ce palais, arrosant des dernières gouttes de leur sang la poussière, seule portion de ce royaume objet de leur ambition, sur laquelle il leur serait permis de régner... Mais laissons cela : comme je vous l'ai dit, je ne vous *croirai* pas coupables, et je ne vous condamnerai pas innocents. Cependant des hommes qui valent mieux que moi sont prêts à vous accuser ; et si j'abandonnais votre destinée à des juges plus sévères et à toutes sortes de preuves, je pourrais sacrifier deux hommes qui, quels qu'ils soient aujourd'hui, ont jadis été fidèles. Vous êtes libres, seigneurs.

ARBACES. — Sire, cette clémence...

BELÈSES l'interrompt. — Est digne de vous, et, quoique innocents, nous rendons grâces...

SARDANAPALE. — Prêtre, garde tes actions de grâces pour Bélus ; son descendant n'en a pas besoin.

BELÈSES. — Mais étant innocent...

SARDANAPALE. — Il faut te taire... le crime a la voix haute : si vous êtes fidèles, vous êtes outragés; vous devez donc être tristes, et non reconnaissants.

BELÈSES. — Nous le serions si la justice était toujours rendue par une toute-puissance terrestre; mais l'innocence est souvent obligée de recevoir comme une simple faveur ce qui est son droit.

SARDANAPALE. — Voilà une bonne sentence pour un discours religieux, mais non pour cette occasion... je te prie de la réserver pour le jour où tu plaideras la cause de ton souverain devant son peuple.

BELÈSES. — J'espère qu'il n'y a point de motifs...

SARDANAPALE. — De motifs, non, peut-être, mais beaucoup de gens qui en cherchent... si vous rencontrez de ces gens-là dans votre ministère sur cette terre, ou s'ils vous sont révélés dans le ciel par le scintillement mystérieux d'une étoile où vous lisez comme dans une chronique, je vous prie d'observer qu'il est entre le ciel et la terre des êtres plus dignes de haine que celui qui gouverne beaucoup de sujets et n'en immole aucun, ne se haïssant pas lui-même, et toutefois aimant assez ses semblables pour épargner ceux par qui il ne serait pas épargné s'ils devenaient les maîtres... Mais je doute de ce qu'on dit... Satrapes, vous êtes libres, vos armes vous sont laissées pour en faire l'usage que vous voudrez... mais, à compter de cette heure, je vous dispense l'un et l'autre de paraître devant moi. Salemènes, suis-moi. (Sardanapale sort avec Salemènes et sa suite, etc., laissant Arbaces et Belèses.)

ARBACES. — Belèses!

BELÈSES. — Eh bien! que penses-tu?

ARBACES. — Que c'en est fait de nous.

BELÈSES. — Que nous avons conquis l'empire.

ARBACES. — Comment! ainsi soupçonnés!... avec le

glaive suspendu sur nos têtes par un seul cheveu que peut briser, en un moment, la voix royale qui vient de nous épargner... je ne sais comment.

BELÈSES. — Ne cherche pas comment, mais profitons de l'intervalle, l'heure est encore à nous... notre pouvoir le même... ainsi que la nuit destinée à notre entreprise. Il n'y a rien de changé, excepté notre ignorance de tout soupçon, qui est devenue une certitude si évidente, que tout délai serait une folie.

ARBACES. — Pourtant...

BELÈSES. — Quoi ! toujours indécis !

ARBACES. — Il a épargné notre vie, et il l'a défendue contre Salemènes.

BELÈSES. — Et combien de temps encore nous épargnera-t-il ?... jusqu'au premier moment d'ivresse ?

ARBACES. — Ou de sobriété plutôt. Cependant il s'est conduit noblement, et nous a accordé, en grand roi, ce que nous avions lâchement mérité de perdre.

BELÈSES. — Dis courageusement.

ARBACES. — L'un et l'autre peut-être ; mais il m'a touché, et, quoi qu'il arrive, je renonce à mes projets.

BELÈSES. — Et tu perdras l'empire du monde ?

ARBACES. — Je perdrai tout, excepté ma propre estime.

BELÈSES. — Je rougis de devoir la vie à ce roi des fuseaux.

ARBACES. — Nous ne la lui devons pas moins, et je rougirais bien plus de l'ôter à qui me la donne.

BELÈSES. — Tu peux souffrir tout ce que tu voudras ; les astres en ont décidé autrement.

ARBACES. — Ils descendraient de la voûte éthérée pour me précéder de tout leur éclat, que je ne les suivrais pas.

BELÈSES. — Voilà une faiblesse... pire que celle

d'une femme effrayée d'avoir rêvé de la mort ou de se trouver dans les ténèbres... Allons, reprends courage.

ARBACES. — Il m'a semblé voir en lui Nemrod quand il parlait; il était tel que sa statue impériale au milieu du temple où l'on dirait qu'elle est le roi des rois qui l'entourent et le dieu de l'édifice dont ils ne sont que l'ornement.

BELÈSES. — Je t'avais dit que tu l'avais trop méprisé, et qu'il y avait en lui quelque grandeur royale... Eh bien! il n'en est qu'un plus noble ennemi.

ARBACES. — Et nous des ennemis plus coupables... Je voudrais qu'il ne nous eût pas épargnés.

BELÈSES. — Oui... Voudrais-tu être sacrifié si promptement?

ARBACES. — Non... mais il eût mieux valu mourir que de vivre ingrats.

BELÈSES. — Quelles âmes ont quelques hommes! tu voulais régner par ce que les uns appellent une trahison, et les ignorants une perfidie... mais voilà que soudain, parce que, peut-être sans motif, cet imprudent débauché s'avance avec ostentation entre toi et Salemènes, tu es changé en... quoi dirais-je?... en un Sardanapale! je ne connais pas de nom plus ignominieux.

ARBACES. — Il n'y a pas une heure que celui qui eût osé m'appeler ainsi aurait peu tenu à sa vie... maintenant je dois vous pardonner comme le roi nous a pardonné à tous deux... Sémiramis elle-même ne l'eût pas fait.

BELÈSES. — Non... la reine n'aimait pas ceux qui auraient voulu partager le royaume, pas même un époux.

ARBACES. — Je dois le servir fidèlement.

BELÈSES. — Et humblement?

ARBACES. — Non, seigneur, avec fierté... en conser-

vant ma vertu, je serai plus près du trône que vous du ciel; pas tout à fait si hautain peut-être, mais plus élevé. Vous pouvez suivre vos pensées... vous avez des lois, des mystères, et des règles pour le bien et le mal, dont je manque pour me conduire ; je me laisse aller à la direction d'un cœur simple... Maintenant vous me connaissez.

BELÈSES. — Avez-vous tout dit ?

ARBACES. — Oui... avec vous.

BELÈSES. — Et vous pensez peut-être à me trahir en me quittant ?

ARBACES. — C'est là une idée de prêtre, et non celle d'un soldat.

BELÈSES. — Appelez-la comme vous voudrez... trêve à ces querelles, écoutez-moi.

ARBACES. — Non... votre esprit subtil est plus redoutable qu'une phalange.

BELÈSES. — S'il le faut... je marcherai seul.

ARBACES. — Seul ?

BELÈSES. — Les trônes ne peuvent contenir qu'un seul roi.

ARBACES. — Mais celui d'Assyrie est occupé.

BELÈSES. — Un trône où est assis un monarque méprisé est pire que celui qui se trouve sans maître. Réfléchissez, Arbaces : je vous ai toujours aidé, chéri et encouragé ; je voulais vous servir, espérant servir en même temps l'Assyrie et la sauver. Le ciel lui-même semblait consentir, et tous les événements nous étaient favorables, excepté le dernier, qui vient de faire tomber votre esprit dans une lâche faiblesse ; mais moi, plutôt que de voir languir ma patrie, je veux être son libérateur, ou la victime de son tyran, et peut-être l'un et l'autre, comme il arrive quelquefois ; mais si je réussis, Arbaces est mon sujet.

ARBACES. — *Votre* sujet !

BELÈSES. — Pourquoi pas? Vaudrait-il mieux être l'esclave, l'esclave *pardonné* de *l'efféminé Sardanapale ?* (Pania entre.)

PANIA. — Seigneurs, je porte un ordre du roi.

ARBACES. — Nous obéirons aussitôt qu'il sera connu.

BELÈSES. — Néanmoins sachons ce que c'est.

PANIA. — Cette nuit même, et sans retarder, rendez-vous à vos satrapies de Babylone et de Médie.

BELÈSES. — Avec nos troupes ?

PANIA. — Mon ordre s'adresse aux satrapes et aux gens de leur maison.

ARBACES. — Mais...

BELÈSES. — Il faut obéir... Va dire que nous partons.

PANIA. — J'ai ordre de vous voir partir et non de porter votre réponse.

BELÈSES, à part. — Oui !... eh bien, nous allons vous suivre.

PANIA. — Je me retire pour faire prendre les armes à la garde d'honneur qui convient à votre rang, et j'attendrai votre loisir pourvu que vous ne passiez pas l'heure. (Pania sort.)

BELÈSES. — Maintenant obéirons-nous ?

ARBACES. — Sans doute.

BELÈSES. — Oui, jusqu'aux portes du palais qui est maintenant notre prison, pas au delà.

ARBACES. — Tu as dit vrai : l'empire dans toute son étendue ouvre des cachots à chaque pas pour toi et pour moi.

BELÈSES. — Dis des tombeaux.

ARBACES. — Si je te croyais, cette brave épée en creuserait un de plus que le mien.

BELÈSES. — Il y aura de l'ouvrage pour elle. Laisse-

moi espérer mieux que tu n'augures. Maintenant sortons d'ici comme nous pourrons ; tu es d'accord avec moi pour regarder l'ordre du roi comme une sentence.

ARBACES. — Quoi donc ? quelle autre interprétation lui donner?... Telle est la politique des monarques d'Orient... le pardon et la prison... des faveurs et le poignard... un voyage lointain et un sommeil éternel. Combien de satrapes du temps de son père... car lui, je l'avoue, il est, ou du moins il *était* ennemi du sang.

BELÈSES. — Il ne *veut* et ne *peut* plus l'être maintenant.

ARBACES. — Je m'en doute. Combien de satrapes j'ai vus partir du temps de son père pour de grandes vice-royautés, et qui ont trouvé leur tombeau sous leurs pas! Je ne sais comment, mais ils tombaient tous malades dans la route... elle était si longue et si fatigante!

BELÈSES. — Parvenons seulement jusqu'à l'air libre de la ville, et nous abrégerons le voyage.

ARBACES. — Il sera fini peut-être aux portes.

BELÈSES. — Non, ils n'oseraient : ils veulent nous faire mourir séparément, mais non dans le palais ni dans la ville, où nous sommes connus et pouvons avoir des partisans. S'ils avaient voulu nous immoler ici, nous ne serions déjà plus au nombre des vivants. Partons.

ARBACES. — Si je croyais qu'ils n'en veulent pas à ma vie !

BELÈSES. — Insensé!... Partons... Quel autre but aurait le despotisme alarmé? Rejoignons nos troupes et marchons.

ARBACES. — Vers nos provinces ?

BELÈSES. — Non, vers ton royaume : leurs demi-

mesures nous laissent encore notre courage, nos espérances, nos forces, tous nos moyens... Partons.

ARBACES. — Il faut donc redevenir coupable, en étant encore repentant.

BELÈSES. — La défense personnelle est une vertu, et le premier rempart de tous les droits de l'homme. Partons, dis-je, quittons ces lieux, l'air y devient épais et funeste... Les murailles y sentent la prison... En marche : ne leur laissons pas le temps de délibérer davantage; notre prompt départ prouve notre zèle pour le trône, et empêche notre fidèle escorte, commandée par Pania, d'anticiper sur les ordres de quelque manœuvre secrète : il n'est pas d'autre parti... allons, dis-je. (Il sort avec Arbaces qu'il entraîne. Sardanapale entre avec Salemènes.)

SARDANAPALE. — Eh bien ! tout est sauvé sans avoir versé le sang, ce qui serait le pire de tous les faux remèdes; nous sommes maintenant en sûreté par l'exil de ces deux satrapes.

SALEMÈNES. — Oui, comme celui qui, marchant sur les fleurs, croit n'avoir rien à craindre de la vipère cachée dans les racines.

SARDANAPALE. — Que voudrais-tu que je fisse?

SALEMÈNES. — Annuler ce que vous avez fait.

SARDANAPALE. — Révoquer mon pardon!

SALEMÈNES. — Fixer la couronne qui chancelle sur votre tête.

SARDANAPALE. — Ce serait un moyen tyrannique.

SALEMÈNES. — Mais sûr.

SARDANAPALE. — Nous sommes en sûreté : quel danger peuvent-ils susciter contre nous sur la frontière?

SALEMÈNES. — Ils n'y sont pas encore... ils n'y seraient jamais si vous m'écoutiez.

SARDANAPALE. — Je t'ai écouté avec impartialité... pourquoi ne devrais-je pas les écouter de même?

SALEMÈNES. — Vous le saurez plus tard... là-dessus je prends congé de vous pour rassembler votre garde.

SARDANAPALE. — Et tu nous rejoindras au banquet?

SALEMÈNES. — Sire, dispensez-m'en... je ne suis pas ami des festins. Exigez de moi tous les services, excepté celui des Bacchantes.

SARDANAPALE. — Cependant il est bien de se réjouir de temps en temps.

SALEMÈNES. — Il est bien aussi que quelques-uns veillent pour ceux qui se réjouissent trop souvent. Ai-je la permission de sortir?

SARDANAPALE. — Oui... mais reste un moment encore, mon fidèle Salemènes, mon frère, mon meilleur sujet, meilleur prince que je ne suis roi... Tu aurais dû être le monarque, et moi... je ne sais et m'en soucie peu; mais ne crois pas que je sois insensible à ta loyauté, à ta sagesse et à ton indulgence pour mes folies, malgré les reproches que ton zèle m'adresse souvent. Si j'ai épargné ces hommes malgré ton avis, ce n'est pas que je doute que ton avis ne fût bon; mais laisse-les vivre, pourvu qu'ils se repentent. Leur bannissement ne me privera pas du sommeil que leur mort m'eût ravi.

SALEMÈNES. — Vous courez le risque de dormir à jamais, pour sauver des traîtres... ils auraient souffert un moment, vous leur laissez des années de crimes. Permettez-moi de les forcer à un long repos.

SARDANAPALE. — Ne me tente pas, ma sentence est prononcée.

SALEMÈNES. — On peut la révoquer.

SARDANAPALE. — C'est celle d'un roi.

SALEMÈNES. — Elle devrait donc être décisive. Cette

demi-indulgence, qui ne les condamne qu'à l'exil, ne servira qu'à provoquer la révolte... un pardon doit être entier, ou ce n'est plus un pardon.

SARDANAPALE. — Et qui m'a persuadé, après que je les avais seulement bannis de ma présence, qui m'a pressé de les renvoyer dans leurs gouvernements?

SALEMÈNES. — Il est vrai, je l'avais oublié... Si toutefois, sire, ils arrivent jusque-là... oh! alors vous me reprocherez mon avis.

SARDANAPALE. — Et s'ils n'y arrivent pas en sûreté... écoute-moi bien... en sûreté, entends-tu?... songe à la tienne.

SALEMÈNES. — Permettez-moi de partir... on pourvoira à leur sûreté.

SARDANAPALE. — Va donc, et pense plus favorablement de ton frère.

SALEMÈNES. — Sire, je ferai toujours mon devoir envers mon souverain. (Salemènes sort.)

SARDANAPALE, seul. — Cet homme est d'un caractère trop sévère, aussi dur, mais aussi élevé que le rocher, et libre de toutes les empreintes vulgaires de la terre... tandis que moi je suis comme une argile plus molle, imprégnée des semences des fleurs; mais nos fruits doivent être conformes à notre nature. Si j'ai commis une faute, elle est de cette espèce qui trouble le moins ce certain sens que je ne sais comment appeler; mais il me cause parfois une impression de peine et parfois de plaisir; c'est comme un esprit qui semble placé auprès de mon cœur pour calmer ses battements et non pour les activer; seul il me fait des questions que jamais n'osèrent m'adresser, ni les mortels, ni même Baal, quoique ce soit une divinité rendant des oracles, et que son image majestueuse fronce le sourcil quand les ombres du soir changent l'expression de son front

de marbre comme si elle allait parler. Loin de moi ces vaines pensées! Je veux me livrer à la joie... voici celle qui la précède toujours comme son héraut. (Myrrha entre.)

MYRRHA. — Roi, le ciel est couvert, et le tonnerre commence à gronder sourdement dans les nuages qui s'approchent et nous menacent d'une horrible tempête par la lueur des éclairs. Voulez-vous donc quitter le palais?

SARDANAPALE. — Une tempête, dis-tu?

MYRRHA. — Oui, seigneur.

SARDANAPALE. — Pour moi, je ne serais pas fâché de changer de spectacle et d'observer la guerre des éléments; mais cela conviendrait peu aux vêtements de soie et aux visages délicats de nos hôtes : dis-moi, Myrrha, es-tu de celles qui craignent la voix tonnante des nuages?

MYRRHA. — Dans ma patrie nous respectons leur voix comme les augures de Jupiter.

SARDANAPALE. — Jupiter?... ah, oui, votre Baal : le nôtre tient aussi le sceptre du tonnerre; de temps à autre quelque carreau tombe pour prouver sa divinité, quelquefois cependant il frappe ses propres autels.

MYRRHA. — C'est un triste présage.

SARDANAPALE. — Oui... pour les prêtres. Eh bien donc, nous ne sortirons pas du palais cette nuit, et nous célébrerons ici notre festin.

MYRRHA. — Maintenant, que Jupiter soit loué! il a entendu la prière que tu ne voulais pas écouter. Les dieux t'aiment plus que tu ne t'aimes toi-même, et font éclater cet orage entre toi et tes ennemis pour te protéger contre eux.

SARDANAPALE. — Ma bien-aimée! s'il y a du danger,

il me semble qu'il est le même dans ces murs que sur les bords de l'Euphrate.

MYRRHA. — Non, seigneur; ces remparts sont élevés et solides, il faut que la trahison pénètre à travers trop de détours et de portes massives; mais dans le pavillon il n'est point de défense.

SARDANAPALE. — Ni dans le palais, ni dans la forteresse, ni sur le sommet du Caucase entouré d'un rempart de nuages, où l'aigle bâtit son aire entre des rochers impraticables, nulle part enfin, si la trahison nous y attaque; de même que la flèche atteint le roi des airs, le poignard atteindra celui de la terre. Mais rassure-toi; les satrapes, innocents ou coupables, sont bannis et déjà loin de ces lieux.

MYRRHA. — Ils vivent donc?

SARDANAPALE. — Si cruelle, toi aussi?

MYRRHA. — Je ne reculerai pas devant le juste châtiment infligé à ceux qui attentent à votre vie; s'il en était autrement, je ne mériterais pas de conserver la mienne; d'ailleurs vous avez entendu le prince Salemènes.

SARDANAPALE. — Chose étrange! la douceur et la sévérité sont également contre moi, et m'excitent à la vengeance.

MYRRHA. — C'est une vertu grecque.

SARDANAPALE. — Mais non la vertu d'un roi... je n'en veux nullement, ou, si jamais je l'adopte, ce sera avec les rois mes égaux.

MYRRHA. — Ces hommes ont voulu l'être.

SARDANAPALE. — Myrrha, ce conseil sent trop la femme, et vient de la peur...

MYRRHA. — Oui, de ma peur pour vous.

SARDANAPALE. — N'importe... c'est toujours de la peur. J'ai observé que votre sexe, une fois irrité, est,

malgré sa timidité, vindicatif jusqu'à un degré de persévérance que je ne voudrais pas imiter. Je vous croyais exempte de ce sentiment autant que de la faiblesse puérile des femmes asiatiques.

MYRRHA. — Seigneur, je n'aime pas à me vanter de mon amour ni de mes vertus : j'ai partagé votre splendeur, je partagerai votre destinée. Vous verrez peut-être une esclave plus fidèle que des myriades de sujets; mais que les dieux écartent de nous ce malheur. Je me contente d'être aimée sur la foi de ce que je sens, plutôt que de vous le prouver avant vos malheurs que mes soins ne suffiraient peut-être pas pour détourner.

SARDANAPALE. — Le malheur ne saurait survenir où existe l'amour parfait, excepté pour l'augmenter encore et s'évanouir après avoir vainement essayé de causer son effroi et sa fuite. Entrons; l'heure approche : il faut nous préparer à accueillir les hôtes conviés à notre banquet. (Ils sortent.)

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

(Salle du palais illuminée... Sardanapale et ses hôtes sont à table... Temple au dehors, et, par moments, le tonnerre se fait entendre pendant le banquet.)

SARDANAPALE. — Remplissez jusqu'aux bords! à la bonne heure. C'est ici qu'est mon vrai royaume, au milieu de ces yeux brillants et de ces visages aussi heureux qu'aimables! Ici le chagrin ne pourrait nous atteindre.

ZAMES. — Ici, ni ailleurs... Partout où est le roi, le plaisir établit son séjour.

SARDANAPALE. — Ceci n'est-il pas préférable aux chasses de Nemrod, ou aux expéditions que faisait mon aïeule guerrière pour conquérir des royaumes qu'elle ne pouvait conserver?

ALTADA. — Quelle qu'ait été la puissance de Nemrod, de Sémiramis, et de toute la race royale, cependant aucun de ceux qui t'ont précédé n'est parvenu au degré de Sardapanale, qui a mis son bonheur dans la paix... la seule vraie gloire.

SARDANAPALE. — Et le plaisir, cher Altada, dont la gloire n'est que le chemin. Que cherchons-nous? la jouissance. Nous avons abrégé la route pour la trouver, sans aller suivre ses traces à travers des cendres humaines en creusant un tombeau sous chacun de nos pas.

ZAMES. — Non; tous les cœurs sont heureux, et toutes les bouches bénissent le roi de la paix qui maintient l'univers dans l'allégresse.

SARDANAPALE. — En es-tu sûr? J'ai entendu parler différemment : on dit qu'il y a des traîtres!

ZAMES. — Traîtres sont ceux qui osent le dire!... Chose impossible!... Eh! quelle cause?

SARDANAPALE. — Quelle cause? il est vrai... Remplis la coupe; nous ne voulons plus y penser. Il n'y a pas de traîtres ici... ou, s'il y en avait, ils sont partis.

ALTADA. — Convives, faites-moi raison! tombez à genoux, et buvez à la santé du roi... du monarque, ai-je dit, du dieu Sardanapale!

ZAMES ET LES GARDES s'agenouillent et crient : — Son ancêtre Baal est moins grand que le dieu Sardanapale. (Il tonne au moment où ils s'agenouillent; quelques-uns se relèvent confus.)

ZAMES. — Pourquoi vous relevez-vous, mes amis? Cette voix de la foudre exprime l'assentiment des dieux ses ancêtres.

MYRRHA. — C'est plutôt leur menace. Roi! souffriras-tu cette folle impiété?

SARDANAPALE. — Impiété?... comment donc! si mes aïeux, qui régnèrent avant moi, peuvent être des dieux, je ne ferai pas honte à leur lignage. Mais levez-vous, mes pieux amis; réservez vos prières pour le dieu qui tonne : je cherche à être aimé et non à être adoré.

ALTADA. — Vous serez l'un et l'autre : vous serez toujours aimé et adoré par tous vos fidèles sujets.

SARDANAPALE. — Il me semble que le tonnerre augmente : c'est une nuit terrible.

MYRRHA. — Oh! oui, pour ceux qui n'ont point de palais pour protéger leurs adorateurs.

SARDANAPALE. — Cela est vrai, ma Myrrha; et si je pouvais convertir mon royaume en un vaste abri pour les malheureux, je le ferais.

MYRRHA. — Tu n'es donc pas un dieu, si tu ne peux accomplir un si vertueux souhait.

SARDANAPALE. — Et vos dieux qui le peuvent et ne le font pas!

MYRRHA. — Ne parle pas de cela, de peur de les irriter.

SARDANAPALE. — Il est vrai qu'ils n'aiment pas la censure plus que les mortels. Amis, une pensée me frappe : s'il n'y avait pas de temple... y aurait-il, croyez-vous, des adorateurs de l'air... c'est-à-dire quand il est courroucé et fatal comme en ce moment?

MYRRHA. — Le Perse prie sur ses montagnes.

SARDANAPALE. — Oui, quand le soleil luit.

MYRRHA. — Je voudrais savoir, si ce palais était sans toiture et en ruines, combien de vos flatteurs baiseraient la poussière dans laquelle le roi serait enseveli?

ALTADA. — La belle Ionienne est trop satirique envers une nation qu'elle ne connaît pas bien : les Assyriens ne veulent d'autre plaisir que celui de leur roi, et sont fiers de lui rendre hommage.

SARDANAPALE. — Mes hôtes, je vous prie de pardonner les reparties un peu vives de la belle Grecque.

ALTADA. — Pardonner! sire, après toi, nous n'honorons personne plus qu'elle. Mais silence! qu'ai-je entendu?

ZAMES. — C'est sans doute le bruit de quelque porte éloignée qu'ébranle le vent.

ALTADA. — J'ai cru reconnaître le son de... Écoutez encore.

ZAMES. — C'est la pluie qui bondit sur le faîte du palais.

SARDANAPALE. — C'est assez... Myrrha, mon amour, as-tu ta lyre prête?..... chante-moi un chant de Sapho... de celle... tu sais, qui dans ta patrie se.....

(Pania entre avec son épée et ses vêtements ensanglantés; les gardes se lèvent en désordre.)

PANIA, aux gardes. — Accourez aux portes, et au plus vite sur les remparts! aux armes! le roi est en danger. Sire, excusez cet empressement... c'est celui de la fidélité.

SARDANAPALE. — Parle.

PANIA. — Comme le craignait Salemènes, les perfides satrapes...

SARDANAPALE. — Tu es blessé!..... Donnez du vin. Reprends haleine, cher Pania.

PANIA. — Ce n'est rien... une simple blessure; je suis plus fatigué de la hâte avec laquelle je suis venu avertir mon souverain, que du sang que j'ai perdu pour sa défense.

MYRRHA. — Eh bien? dites-vous, les rebelles...

PANIA. — Aussitôt qu'Arbaces et Belèses sont arrivés à leurs quartiers dans la ville, ils ont refusé d'aller plus loin ; et quand j'ai voulu user du pouvoir qui m'était confié, ils ont fait un appel à leurs soldats qui se sont soulevés avec audace.

MYRRHA. — Tous?

PANIA. — Un trop grand nombre.

SARDANAPALE. — Ne dissimule pas pour épargner la vérité à mon oreille.

PANIA. — Les gardes de mon escorte ont été fidèles... et ceux qui survivent le sont encore.

MYRRHA. — Et sont-ce là tous ceux qui sont fidèles?

PANIA. — Non, il reste les Bactriens, commandés par Salemènes, qui était en marche, toujours poussé par le soupçon que lui inspiraient les satrapes. Les Bactriens sont nombreux et résistent bravement aux rebelles, sans céder un pouce de terrain, et forment un cercle autour du palais où ils prétendent concentrer

toutes leurs forces et sauver le roi... (Il hésite.) Je suis chargé...

MYRRHA. — Il n'est pas temps d'hésiter.

PANIA. — Le prince Salemènes supplie le roi de s'armer, ne serait-ce que pour un moment, et de se montrer aux soldats · sa seule présence pourrait faire plus que des armées.

SARDANAPALE. — Allons, mes armes !

MYRRHA. — Tu veux donc ?

SARDANAPALE. — Puis-je ne pas vouloir ? Qu'on les apporte !... mais point de bouclier... il est trop lourd... donnez-moi une cuirasse légère et mon épée. Où sont les rebelles ?

PANIA. — C'est à peine à un stade du mur extérieur que le combat a lieu.

SARDANAPALE. — Alors je puis combattre à cheval. Holà ! Sféro ! selle mon coursier... Il y a assez d'espace même dans les cours et près la porte extérieure pour faire manœuvrer la moitié des cavaliers de l'Arabie. (Sféro va chercher l'armure.)

MYRRHA. — Combien je t'aime !

SARDANAPALE. — Je n'en doutais jamais.

MYRRHA. — Mais maintenant je te connais.

SARDANAPALE, à ses serviteurs. — Apportez aussi ma pique... Où est Salemènes ?

PANIA. — Où doit être un soldat, au plus épais de la mêlée.

SARDANAPALE. — Va donc le trouver à la hâte... Le passage est-il encore ouvert, et la communication libre entre le palais et nos troupes ?

PANIA. — Elle l'était quand je l'ai quitté... Je ne crains rien... nos soldats étaient fermes et la phalange formée.

SARDANAPALE. — Dis-lui d'épargner sa personne pour

le moment, et que je n'épargnerai pas la mienne... et dis-lui que je viens.

PANIA. — Ce mot garantit la victoire. (Pania sort.)

SARDANAPALE. — Altada... Zames... Allons, armez-vous... tout est prêt dans l'arsenal. Que les femmes soient enfermées en sûreté dans les appartements reculés ; qu'une garde y soit placée avec ordre de n'abandonner son poste qu'avec la vie... commande-la, Zames... Altada, armez-vous et revenez ici ; votre poste est auprès de notre personne. (Zames, Altada et tous sortent, excepté Myrrha. Sféro et d'autres officiers du palais entrent avec les armes du roi, etc.)

SFÉRO. — Sire, voilà votre armure.

SARDANAPALE, s'armant. — Donne-moi la cuirasse... bien ; mon baudrier : maintenant mon épée ; j'ai oublié le casque, où est-il ? c'est bien... non, il est trop pesant : vous vous êtes mépris... ce n'est pas celui que je voulais, mais l'autre qui porte un diadème.

SFÉRO. — Sire, je l'avais cru trop remarquable, à cause des pierreries précieuses, pour risquer de le poser sur votre front sacré... et je vous assure que celui-ci est d'un métal plus solide, quoique moins riche.

SARDANAPALE. — Tu avais cru ! Es-tu aussi devenu un rebelle, Sféro ? ton devoir est d'obéir... retourne, et... non... il est trop tard... je sortirai sans casque.

SFÉRO. — Portez du moins celui-ci.

SARDANAPALE. — Autant porter le Caucase ! c'est une montagne sur ma tête.

SFÉRO. — Sire, le dernier des soldats ne va pas combattre exposé ainsi : chacun vous reconnaîtra... car l'orage a cessé, et la lune déploie son disque étincelant.

SARDANAPALE. — Je vais pour me faire reconnaître, et par ce moyen je serai plus tôt reconnu. Maintenant... ma

lance!. . Je suis armé... (Il va pour sortir, s'arrête, et se tourne vers Sféro.) Sféro, j'avais oublié... apporte le miroir [1].

SFÉRO. — Le miroir, sire!

SARDANAPALE. — Oui, le métal poli rapporté parmi les dépouilles de l'Inde. (Sféro sort.— A Myrrha.) Myrrha, retire-toi dans un lieu sûr. Pourquoi n'es-tu pas allée avec les autres femmes?

MYRRHA. — Parce que ma place est ici.

SARDANAPALE. — Et quand je serai parti?

MYRRHA. — Je te suis.

SARDANAPALE. — Toi au combat!

MYRRHA. — Si cela était, je ne serais pas la première fille de la Grèce qui en aurait parcouru les glorieux sentiers... J'attendrai ici votre *retour*.

SARDANAPALE. — Ce lieu est spacieux, et le premier qu'on cherchera si les rebelles triomphent; si cela était, si je ne reviens pas.

MYRRHA. — Nous nous rejoindrons.

SARDANAPALE. — Comment?

MYRRHA. — Au lieu ou tous se trouvent à la fin... dans le séjour des ombres s'il est, comme je crois, un ri-

[1] Dans le troisième acte, à l'endroit où Sardanapale demande un miroir pour se voir avec son armure, rappelez-vous de citer le passage de Juvénal sur l'empereur Othon; Gifford vous aidera à le trouver. Le trait est peut-être trop familier, mais il est historique (du moins en ce qui regarde Othon), et il est fort naturel dans un caractère efféminé.

LORD BYRON A M. MURRAY.

Ille tenet speculum, pathici gestamen Othonis
Actoris Arunci spolium, quo se ille videbat
Armatum, cum jam tolli vexilla juberet.
Res memoranda novis annalibus, atque recenti
Historia, speculum civilis farcina belli.

JUVÉNAL, sat. II.

vage au delà du Styx; et s'il n'en est pas... dans le tombeau.

SARDANAPALE. — Oseras-tu?

MYRRHA. — J'oserai tout, excepté de survivre à ce que j'aime, et d'être la proie d'un rebelle. Pars, et déploie ton courage. (Sféro rentre avec le miroir.)

SARDANAPALE, se mirant. — La cuirasse me va bien; le baudrier encore mieux, et le casque pas du tout. (Il rejette le casque après l'avoir essayé de nouveau.) Il me semble que je suis assez bien avec cette parure, et maintenant il faut en faire l'essai. Altada! Où est Altada?

SFÉRO. — Sire, il vous attend hors du palais, et tient votre bouclier prêt.

SARDANAPALE. — Il est vrai; j'oubliais qu'il est mon porte-bouclier, par un droit de naissance, transmis d'âge en âge. Myrrha, embrasse-moi, encore, et puis encore... aime-moi, quoi qu'il arrive, Ma principale gloire sera de me rendre plus digne de ton amour.

MYRRHA. — Va combattre et vaincre! (Sardanapale sort avec Sféro.) Je suis seule : ils sont tous partis, combien peu il en reviendra peut-être! Qu'il soit vainqueur, dussé-je périr à ce prix! s'il est vaincu, je meurs, ne voulant pas lui survivre. Il a pénétré dans mon cœur je ne sais comment... non parce qu'il est roi, car son trône chancelle, et la terre s'entr'ouvre pour ne plus lui céder qu'un tombeau; et je l'en aime davantage! O puissant Jupiter! pardonne cet amour coupable pour un Barbare qui ne connaît pas l'Olympe! Oui, je l'aime maintenant bien plus... Silence!... écoutons ce bruit de guerre; il me semble qu'il approche. S'il en était ainsi... (Elle tire une fiole) ce poison subtil de Colchos, que mon père apprit à distiller sur les rivages de l'Euxin, et qu'il m'enseigna à conserver, ce poison me rendra libre; il l'eût fait depuis long-temps, si je n'eusse aimé

jusqu'à oublier que j'étais esclave... dans ces lieux où tous sont esclaves, excepté un seul, et fiers de la servitude, pourvu qu'ils soient eux-mêmes servis par d'autres esclaves ; nous oublions que des fers portés commes ornements n'en sont pas moins des chaînes, Encore des cris! et puis le choc des armes... et maintenant... (Altada entre.)

ALTADA. — Holà, Sféro!

MYRRHA. — Il n'est pas ici; que lui veux-tu? Où en est le combat?

ALTADA. — Il est douteux et terrible.

MYRRHA. — Et le roi ?

ALTADA. — Il se conduit en roi! je cherche Sféro pour lui procurer une lance et un casque. Il a combattu jusqu'à présent tête nue et trop exposé. Ses soldats ont reconnu son visage et les rebelles aussi. A la clarté de la lune sa tiare de soie et ses cheveux flottants le désignent trop aux traits ennemis. Toutes les flèches sont dirigées sur cette chevelure, ce front royal et le large bandeau qui le couronne.

MYRRHA. — O vous, dieux qui faites entendre vos tonnerres dans la terre de mes aïeux, protégez-le. Est-ce le roi qui t'envoie ?

ALTADA. — C'est Salemènes qui a pris sur lui de m'envoyer ici sans que notre souverain inattentif y prît garde. Le roi! le roi est aussi vaillant soldat que bon convive. Hé, Sféro!... Je vais à l'arsenal, c'est là qu'il doit être. (Altada sort.)

MYRRHA. — Ce n'est pas un déshonneur... non... ce n'est pas un déshonneur d'avoir aimé cet homme. Je désire presque maintenant ce que je n'ai jamais désiré jusqu'ici, qu'il eût été Grec. Si Alcide fut livré à la honte pour avoir porté les vêtements de la Lydienne Omphale et manié son vil fuseau, certes celui qui se

montre un Hercule tout à coup, quoique, depuis sa jeunesse jusqu'à l'âge viril, élevé dans tous les arts qui énervent.... celui qui s'élance du banquet au combat comme à une couche d'amour, celui-là mérite qu'une fille grecque soit sa maîtresse, un poëte grec son poëte, et un tombeau grec son monument. (Un officier entre.)

MYRRHA. — Où en est la bataille, seigneur?

L'OFFICIER. — Elle est perdue, perdue presque sans espoir. Zames ! où est Zames?

MYRRHA. — A la tête des gardes qui veillent devant l'appartement des femmes. (L'officier sort.—Myrrha seule.) Il est parti; et tout ce qu'il m'a dit c'est que tout est perdu. Qu'ai-je besoin d'en savoir davantage? Ces mots, ces mots si courts annoncent la perte d'un royaume et d'un roi, d'une race de treize siècles, d'une armée fidèle et de la fortune de tous ceux qui survivront; moi aussi, dans ce naufrage, semblable à la bulle d'eau qui se perd avec la vague qui la portait... je vais être anéantie. Du moins, mon sort est dans mes mains... Un orgueilleux vainqueur ne me comptera pas au nombre de ses dépouilles. (Pania entre.)

PANIA. — Venez avec moi, Myrrha, sans délai. Nous n'avons pas un moment à perdre.

MYRRHA. — Le roi?

PANIA. — Le roi m'a envoyé ici pour vous emmener d'ici de l'autre côté du fleuve par un passage secret.

MYRRHA. — Il vit donc?

PANIA. — Il m'a chargé de mettre vos jours en sûreté et de vous forcer de vivre pour l'amour de lui, jusqu'à ce qu'il puisse vous rejoindre.

MYRRHA. — Veut-il donc céder?

PANIA. — Il tiendra jusqu'au dernier moment... Il fait

encore tout ce que peut le désespoir, et dispute chaque pouce de terrain dans le palais.

MYRRHA. — Ils ont donc pénétré ici... Oui, leurs clameurs retentissent le long des antiques salles dont l'écho n'avait jamais été profané par des voix rebelles, jusqu'à cette fatale nuit... Adieu, race royale de l'Assyrie ; adieu, fils de Nemrod. Leur nom même va être oublié.

PANIA. — Venez, venez avec moi.

MYRRHA. — Non, je veux mourir ici... Va dire à ton roi que je l'ai aimé jusqu'au dernier moment. (Sardanapale entre avec Salemènés et ses soldats; Pania quitte Myrrha et se joint à eux.)

SARDANAPALE. — Puisqu'il en est ainsi, nous mourrons où nous sommes nés, dans notre propre palais... Serrez vos rangs... Soyez fermes. J'ai dépêché un fidèle satrape à la garde que commande Zames. Cette troupe est encore fraîche et prête à verser son sang pour nous... Elle va arriver... Tout n'est pas perdu... Pania, veille sur Myrrha. (Pania revient à côté de Myrrha.)

SALEMÈNES. — Nous pouvons reprendre haleine... Encore une charge, mes amis, pour l'Assyrie.

SARDANAPALE. — Dis plutôt pour la Bactriane ! ma fidèle Bactriane ! je veux désormais être le roi de votre nation, et nous gouvernerons ensemble cet empire comme une province.

ALEMÈNES. — Écoutez... les voici... les voici. (Belèses et Arbaces entrent avec les rebelles.)

ARBACES. — Poursuivons, nous les tenons dans le piége. Chargez ! chargez !

BELÈSES. — En avant, en avant !... Le ciel combat pour nous et avec nous... En avant ! (Ils chargent le roi, Salemènes et leurs troupes, qui se défendent jusqu'à l'arrivée de Zames avec les gardes ci-dessus mentionnés. Les rebelles sont repoussés et

poursuivis par Salemènes... Le roi va aussi pour les poursuivre, lorsqu'il est arrêté par Belèses.) Arrête, tyran... je vais terminer la guerre !

SARDANAPALE. — En vérité ! mon prêtre belliqueux ! mon précieux prophète ! sujet fidèle et reconnaissant... rends-toi, je te prie. Je voudrais te réserver une destinée plus digne de toi, plutôt que de tremper mes mains dans un sang sacré.

BELÈSES. — Ton heure est venue.

SARDANAPALE. — Non, c'est la tienne.. Quoique novice encore en astrologie, j'ai récemment consulté les astres ; et en parcourant le zodiaque, j'ai trouvé ton avenir dans le signe du Scorpion, qui annonce que tu vas être écrasé.

BELÈSES. — Mais non par toi. (Ils combattent : Belèses est blessé et désarmé.)

SARDANAPALE, levant son épée pour le tuer, s'écrie : — Maintenant invoque tes planètes : s'élanceront-elles du ciel pour préserver leur devin et leur crédit ? (Un gros de rebelles entre et délivre Belèses. Ils entourent le roi, qui à son tour est délivré par un détachement de soldats qui repoussent les rebelles.) Le lâche était prophète après tout. Poursuivez-les... allons, la victoire est à nous. (Il sort à la poursuite des rebelles.)

MYRRHA, à Pania. — Poursuis-donc ! que fais-tu ici ? pourquoi laisses-tu tes compagnons vaincre sans toi ?

PANIA. — L'ordre du roi m'oblige à ne pas te quitter.

MYRRHA. — *Moi !* ne songe pas à moi... il n'est pas un soldat dont le bras ne soit nécessaire. Je ne demande pas de garde. Je n'ai pas besoin de garde. Quoi ! quand il s'agit d'un monde, veiller sur une femme ! Va, dis-je, ou tu es déshonoré : ou bien j'irai moi-même, faible femme, me jeter au milieu de la mêlée, et c'est là que je te forcerai à me servir de

garde... Va, tu devrais couvrir ton souverain de ton bouclier. (Myrrha sort.)

PANIA. — Arrêtez, Myrrha!... Elle est partie. Si quelque malheur lui arrive, il vaudrait mieux que j'eusse perdu la vie. Elle est plus précieuse aux yeux de Sardanapale que son royaume, pour lequel il combat... Et puis-je faire moins que lui qui manie un cimeterre pour la première fois? Myrrha, reviens, ou je t'obéis même en désobéissant au monarque. (Pania sort. Altada et Sféro entrent par une porte opposée.)

ALTADA. — Myrrha!... Elle est partie! elle était ici pourtant au moment le plus terrible du combat, et Pania avec elle. Que leur serait-il arrivé?

SFÉRO. — Je les ai vus sains et saufs quand les rebelles ont fui : probablement qu'ils se sont retirés dans l'appartement des femmes.

ALTADA. — Si le roi est vainqueur, comme il semble maintenant devoir l'être, et qu'il vienne à ne plus trouver son Ionienne, nous serons plus sévèrement jugés que les rebelles captifs.

SFÉRO. — Courons sur leurs traces. Myrrha ne peut être loin : la retrouver c'est faire à notre tendre souverain un présent plus riche que son royaume recouvré.

ALTADA. — Baal lui-même ne combattit jamais avec plus de courage pour conquérir l'empire, que son fils voluptueux pour défendre le sien. Il fait mentir tout ce que disaient de lui ses amis et ses ennemis : semblable à l'air brûlant d'un soir d'été qui prédit une tempête nocturne, il éclate comme la foudre, ravage les airs et inonde la terre. Cet homme est indéfinissable.

SFÉRO. — Pas plus que d'autres. Tous sont les enfants des circonstances... Allons, cherchons la belle esclave, ou préparons-nous à être livrés à la torture par

son amant irrité, qui nous condamnera malgré notre innocence. (Ils sortent. Salemènes entre avec les soldats, etc., etc.)

SALEMÈNES. — Le triomphe est flatteur ; ils sont chassés du palais, et nous nous sommes ouvert un libre accès jusqu'aux troupes campées sur l'autre rive de l'Euphrate. Elles sont peut-être fidèles... elles le seront en apprenant notre victoire ; mais où est le principal vainqueur ? où est le roi ? (Sardanapale entre avec les siens, etc., etc. et Myrrha.)

SARDANAPALE. — Le voici, mon frère.

SALEMÈNES. — Sans blessure, j'espère?

SARDANAPALE. — Pas tout à fait, mais peu importe, nous avons chassé l'ennemi du palais...

SALEMÈNES. — Et de la ville, j'aime à le croire. Notre nombre s'accroît, et j'ai envoyé après les rebelles un gros de Parthes, pleins d'ardeur, tenus en réserve pour les molester dans leur retraite, qui bientôt sera une déroute.

SARDANAPALE. — C'est déjà une déroute, ou du moins ils fuyaient plus vite que je ne pouvais suivre avec mes Bactriens, malgré notre célérité ; je suis accablé de fatigue, donnez-moi un siége.

SALEMÈNES. — Voilà le trône, sire.

SARDANAPALE. — Ce n'est pas une place pour goûter le repos de l'esprit ni celui du corps ; approchez une couche, une escabelle, peu m'importe. (On apporte un siége.) C'est bien... Maintenant je respire plus librement.

SALEMÈNES. — Cette heure est devenue la plus brillante et la plus glorieuse de votre vie.

SARDANAPALE. — Et la plus fatigante. Où est mon échanson?... qu'il m'apporte de l'eau.

SALEMÈNES, en souriant. — C'est la première fois qu'il reçoit un ordre pareil ; moi-même, votre conseiller le plus austère, je vous indiquerais pour le moment un

breuvage dont la couleur ressemblerait davantage à la pourpre.

SARDANAPALE. — Du sang... sans doute, mais il y en a assez de répandu. Quant au vin... j'ai connu cette nuit le prix de l'élément limpide; j'en ai bu trois fois; et trois fois avec une vigueur plus grande que celle que j'ai jamais puisée dans le vin, j'ai recommencé à charger les rebelles. Où est le soldat qui m'a donné de l'eau dans son casque?

UN DES GARDES. — Tué, sire : une flèche est venue lui percer le front pendant qu'il répandait les dernières gouttes avant de se couvrir la tête.

SARDANAPALE. — Tué sans récompense ! et tué pour avoir satisfait ma soif! destinée cruelle pour ce pauvre soldat! s'il vivait, je l'aurais rassasié d'or : tout l'or de la terre ne pouvait payer le plaisir que m'a fait goûter cette eau, car j'avais le gosier desséché comme à présent. (On apporte de l'eau, Sardanapale boit.) Je revis..... Désormais je réserve la coupe des festins pour les heures de l'amour : je ferai la guerre avec de l'eau.

SALEMÈNES. — Et ce bandage, sire, qui entoure votre bras ?

SARDANAPALE. — C'est une égratignure de Belèses.

MYRRHA. — Dieux ! il est blessé !

SARDANAPALE. — C'est peu de chose... cependant, à présent que je suis de sang-froid, j'éprouve une douleur légère.

MYRRHA. — Vous avez bandé votre blessure avec...

SARDANAPALE. — Le bandeau de mon diadème : c'est la première fois que cet ornement a cessé d'être pour moi un embarras.

MYRRHA, aux esclaves. — Appelez au plus vite le plus habile médecin : je vous en prie, retirez-vous... je vais défaire votre appareil et panser votre blessure.

SARDANAPALE. — Oui, fais-le ; car le sang y bat avec force : que connais-tu aux blessures ? mais pourquoi le demander ? Sais-tu, mon frère où j'ai rencontré cette belle esclave ?

SALEMÈNES. — Avec les autres femmes réunies comme des gazelles effrayées.

SARDANAPALE. — Non : telle que la compagne du jeune lion, dans sa rage féminine (et féminine veut dire furieuse, car toutes les passions excessives appartiennent au sexe féminin) ; telle, dis-je, que la lionne qui poursuit le ravisseur de ses lionceaux, Myrrha, de la voix et du geste, la chevelure flottante et les yeux étincelants, excitait les soldats à la poursuite.

SALEMÈNES. — En vérité ?

SARDANAPALE. — Tu vois que je ne suis pas le seul dont cette nuit a fait un guerrier. Je me suis arrêté pour la contempler : son teint enflammé ; ses grands yeux noirs qui brillaient à travers ses longs cheveux, dont les tresses rayonnaient autour d'elle ; ses veines azurées, qui devenaient brillantes sur son front d'albâtre ; ses narines dilatées... ses lèvres entr'ouvertes ; sa voix qui perçait au milieu du tumulte, comme les sons d'un luth se distinguent du bruit discordant de la cymbale ; ses bras étendus, dont la blancheur était plus éblouissante que celle de l'acier tenu par la main qui l'avait arraché à la main d'un soldat expirant... tout enfin l'a fait apparaître aux troupes comme une prêtresse de la Victoire, ou la Victoire elle-même, descendue du ciel pour nous proclamer ses favoris.

SALEMÈNES, à part. — L'amour s'empare de lui... tout est perdu si nous ne détournons ses pensées. (Haut.) Mais, je vous en prie, sire, songez à votre blessure... vous venez de dire qu'elle était douloureuse.

SARDANAPALE. — Cela est vrai... mais je ne dois pas y penser.

SALEMÈNES. — J'ai prévu tout ce qui était nécessaire. Je vais maintenant voir comment on exécute nos ordres, et je reviendrai prendre les vôtres.

SARDANAPALE. — Soit.

SALEMÈNES, en se retirant. — Myrrha !

MYRRHA. — Prince?

SALEMÈNES. — Vous avez montré cette nuit tant de force d'âme, que, si le roi n'était pas l'époux de ma sœur... Mais je n'ai pas le temps de m'expliquer... vous aimez le roi?

MYRRHA. — J'aime Sardanapale.

SALEMÈNES. — Voulez-vous qu'il continue à être roi?

MYRRHA. — Je veux qu'il ne soit jamais au-dessous de ce qu'il doit être.

SALEMÈNES. — Eh bien donc, pour qu'il soit roi, qu'il soit à toi, qu'il soit tout ce qu'il devrait ou ne devrait pas être; pour qu'il vive enfin, ne le laisse pas retomber dans la volupté : tu as plus de pouvoir sur lui que n'en a la sagesse dans ces murs, ou l'audacieuse révolte au dehors... veille à ce qu'il ne retombe pas.

MYRRHA. — Je n'avais nul besoin de la voix de Salemènes pour m'exciter à cela; je vous le promets : tout ce que peut la faiblesse d'une femme...

SALEMÈNES. — Est une toute-puissance sur un cœur comme le sien. Uses-en avec sagesse. (Salemènes sort.)

SARDANAPALE. — Myrrha! quoi! tu parles tout bas avec mon frère sévère. Je serai bientôt jaloux.

MYRRHA, souriant. — Vous avez raison, sire, car il n'est pas sur la terre un homme plus digne de l'amour d'une femme... de l'estime d'un roi... de l'admiration du monde...

SARDANAPALE. — Fais son éloge, mais avec moins de

chaleur... je ne dois pas entendre ces douces lèvres consacrer leur éloquence à ce qui me laisse dans l'ombre. Cependant tu as dit vrai.

MYRRHA. — Maintenant retirez-vous pour faire panser votre blessure... Appuyez-vous sur moi.

SARDANAPALE. — Oui, mon amour; mais ce n'est pas la douleur qui m'y fait consentir. (Tous sortent.)

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

(Sardanapale dort sur une couche, et il est par moments troublé dans son sommeil. Myrrha veille auprès de lui.)

MYRRHA, en le regardant. — Je me suis glissée auprès de lui pendant son repos, si c'est un repos que ce sommeil convulsif : l'éveillerai-je? non, il semble plus calme. O toi, dieu du repos ! qui règnes sur les paupières fermées et les doux songes, dieu du sommeil... daigne ressembler à la mort ta sœur... si paisible, si immobile... car alors nous sommes heureux, parce que peut-être nous le sommes au plus haut degré sous l'empire de cette sœur sombre, silencieuse et sans réveil. Il s'agite encore... l'expression de la douleur se répand sur ses traits comme la brise soudaine trouble le lac qui jouissait d'un calme si doux à l'ombre de la montagne : ou tel on voit le vent d'orage flétrir les feuilles d'automne qui pendent languissantes et immobiles à leurs rameaux. Il faut que je l'éveille. Cependant pas encore ! qui sait à quelle vision je l'arrache? Il semble souffrir ; mais si je le réveille pour une peine encore plus vive ? la fièvre de cette nuit de tumulte, la douleur de sa blessure, quoique légère, me causent peut-être ce trouble et m'inquiètent beaucoup plus qu'il ne souffre. Non... laissons-le aux soins maternels de la nature.... c'est pour la seconder que je veille, et non pour la contrarier.

SARDANAPALE, s'éveillant. — Non, non... quand vous

multiplieriez les étoiles pour m'en donner l'empire ou le partager avec moi !... je n'achèterais pas à ce prix le trône de l'éternité... Retire-toi... ancien chasseur des premiers animaux, et toi qui fis la chasse aux hommes tes semblables comme aux bêtes féroces... ô vous, jadis mortels sanguinaires... et maintenant idoles encore plus altérées de sang, si vos prêtres ne mentent pas ; et toi, ombre terrible de mon aïeule, reine ensanglantée, qui foules aux pieds les cadavres de l'Inde... loin de moi... loin d'ici!... Où suis-je... où sont les spectres? ou... non... ce n'est point une illusion trompeuse. Je le reconnaîtrais au milieu des apparitions de ces morts qui sortent de leur gouffre ténébreux pour épouvanter les vivants. Myrrha!

MYRRHA. — Hélas! tu es pâle, et les gouttes de sueur s'amassent sur ton front comme la rosée de la nuit. Mon bien-aimé! silence !... Calme-toi. Tes paroles semblent celles d'un autre monde; et tu es aimé dans celui-ci. Rassure-toi... tout ira bien.

SARDANAPALE. — Ta main... oui... c'est là la main, la main d'une créature vivante... Presse la mienne... presse-la plus étroitement encore; que je me reconnaisse pour ce que j'étais.

MYRRHA. — Ah! du moins reconnais-moi pour ce que je suis, pour ce que je dois toujours être... ton amie.

SARDANAPALE. — Je reconnais enfin... je reconnais l'existence. Ah! Myrrha, je viens d'un lieu où nous irons habiter à jamais.

MYRRHA. — Seigneur!

SARDANAPALE. — Je viens du séjour des tombeaux... où les vers sont les rois, et où les rois... mais je ne le croyais pas... je pensais que ce n'était rien.

MYRRHA. — Ce n'est rien, en effet, excepté pour les

âmes timides qui anticipent sur ce qui ne doit jamais être [1].

SARDANAPALE. — O Myrrrha! si le sommeil nous montre de semblables choses, qu'est-ce que la mort ne doit pas révéler!

MYRRHA. — Je ne connais pas de malheur que la mort puisse faire éprouver, qui n'ait déjà été révélé à ceux qui vivent longtemps sur la terre. S'il existe, en effet, un rivage où l'âme survit... ce doit être comme âme, et incorporelle. Ou, si elle porte avec elle une ombre de ce corps embarrassant d'argile qui se meut, il me semble, entre nos âmes et le ciel, et nous lie à la terre... au moins le fantôme, quelque chose qu'il ait eu à craindre, n'aura plus à craindre le trépas.

SARDANAPALE. — Je ne le crains point... mais j'ai senti... j'ai vu... une légion de morts.

MYRRHA. — Et moi de même. La poussière que nous foulons aux pieds fut jadis vivante et malheureuse... Mais poursuis, qu'as-tu vu? parle, tu expliqueras tes pensées encore obscures.

SARDANAPALE. — Il m'a semblé...

MYRRHA. — Non, attends, tu es fatigué... tu souffres. C'en est assez pour affaiblir le corps et l'esprit; cherche plutôt à te rendormir.

SARDANAPALE. — Pas à présent... je ne voudrais plus rêver, quoique je sache maintenant que je n'ai eu qu'un songe... pourras-tu en supporter le récit?

MYRRHA. — Je puis tout supporter, songes heureux ou lugubres, enfin tout ce que je puis partager avec vous en idée ou en réalité.

SARDANAPALE. — Ce songe semblait réel, je te le

[1] Homère, *Odyssée*, liv. XI. Callistratus apud Athenæum, l. II. Pind., fragm. XV. Heyne, vol. III, page 31.

dis; mes yeux étaient ouverts quand je voyais encore les fantômes s'éloigner... maintenant ils ont disparu.

MYRRHA. — Continue.

SARDANAPALE. — J'ai vu, c'est-à-dire je rêvais que j'étais ici... ici... où nous sommes... convié à un festin... moi-même j'étais l'hôte; mais je ne me regardais que comme un simple convive, et voulant n'avoir que des égaux pour jouir d'une aimable liberté; à mes côtés, au lieu de toi, de Zames et de nos convives accoutumés, était d'abord un visage hautain, sombre et terrible... je ne pouvais le reconnaître; cependant je l'avais vu sans savoir où. Ses traits étaient ceux d'un géant; son œil était immobile et pourtant il étincelait; ses longs cheveux descendaient sur ses vastes épaules, où était fixé un énorme carquois garni de flèches empennées aux dépens des ailes de l'aigle, et qui élevaient leurs fers aigus à travers ses cheveux semblables à des serpents. Je l'invitai à remplir la coupe qui était entre nous, mais il ne répondit pas... je l'emplis... il ne la prit pas, mais il tourna son œil sur moi et me fit trembler par la fixité de ses regards. Je fronçai le sourcil comme il convient à un roi... il ne fronça pas le sien, mais continua à me regarder avec le même aspect, dont l'inaltérable immobilité ne fit que m'effrayer davantage. Je voulus, pour le fuir, m'adresser à des hôtes plus doux, et les chercher à ma droite, où tu as coutume de te placer; mais... (Il s'arrête.)

MYRRHA. — Eh bien! au lieu de moi?...

SARDANAPALE. — Sur ton propre siége... à la place qui t'est destinée... je cherchais ton séduisant visage dans le cercle... mais au lieu de toi... était assis un fantôme aux cheveux gris, aux traits ridés, l'œil en feu, la main sanglante, vêtu comme une femme, avec une couronne sur son front sillonné par les ans, mais qui exprimait

encore l'ironie cruelle de la vengeance et en même temps les désirs de la volupté... Mon sang se glaça.

MYRRHA. — Est-ce tout?

SARDANAPALE. — A sa main droite... à sa main décharnée, semblable aux serres d'un aigle... était une coupe dans laquelle bouillonnait du sang, et sa gauche en tenait une autre, remplie de... je ne le vis pas, je détournai les yeux. Le long de la table étaient assis une suite de fantômes couronnés, d'aspects divers, mais d'une même expression.

MYRRHA. — Et ne reconnûtes-vous pas que ce n'était qu'une vision?

SARDANAPALE. — Non : tout était ou semblait palpable. Je passais d'un visage à l'autre, dans l'espoir d'en trouver enfin un que j'eusse déjà connu... mais non... Tous se tournaient vers moi me regardaient jusqu'à me changer en marbre, dont ils paraissaient eux-mêmes formés à demi ; mais en marbre doué de la vie, car je sentais qu'ils vivaient et moi aussi. Il y avait entre nous une espèce de sympathie horrible, comme s'ils eussent perdu une moitié de leur mort en venant à moi, et moi une moitié de ma vie en m'asseyant à leurs côtés. Nous jouissions d'une existence à part, différente de celle du ciel ou de la terre... Oh ! plutôt la mort qu'une telle existence!

MYRRHA. — Et la fin?

SARDANAPALE. — J'étais devenu de marbre comme eux, quand le chasseur se leva et puis les autres. Il me sourit... oui, le visage gigantesque mais noble du chasseur me sourit : je devrais dire ses lèvres, car ses yeux ne cessaient pas d'être immobiles... les lèvres flétries de la femme exprimèrent aussi une sorte de sourire. Tous deux se levèrent, et de chaque côté les spectres couronnés se levèrent aussi à l'imitation de

ces ombres plus puissantes... imitateurs même après la mort... seul je restai assis. Le courage du désespoir affermit tous mes membres... enfin je vins à ne plus craindre ces fantômes et à leur rire en face; mais alors... alors le chasseur posa sa main sur la mienne : je la pris et la serrai... mais cette main s'évanouit dans mon étreinte ; il disparut lui-même, et ne laissa plus que le souvenir d'un héros.

MYRRHA. — C'en était un : l'ancêtre d'une race de héros et le tien.

SARDANAPALE. — Oui, Myrrha ; mais la femme... la femme qui restait... elle s'élança sur moi, et brûla mes lèvres de ses bruyants baisers ; elle jeta les coupes que tenaient ses mains, et il me sembla que leurs poisons se répandaient par flots autour de nous jusqu'à former deux fleuves hideux. Cette femme me retenait ; les autres fantômes, tels qu'un rang de statues, restaient insensibles comme dans nos temples, mais elle ne cessait de m'embrasser, tandis que je cherchais à la fuir avec horreur, comme si, au lieu d'être son descendant éloigné, j'avais été le fils qui la poignarda pour son inceste... Ensuite... ensuite... succéda un chaos de choses affreuses, sans corps, et multipliées rapidement. J'étais sans vie, et je sentais... j'étais enseveli, et j'échappais à la mort, consumé par les vers, purifié par les flammes, évanoui dans les airs ! Je ne puis plus rien retracer dans mes pensées, si ce n'est que je soupirais après toi, que je te cherchais au milieu de cette agonie, lorsque je me réveillai et te trouvai près de moi.

MYRRHA. — Tu m'y trouveras toujours, ici et dans l'autre monde, s'il en existe un autre. Mais ne pense pas à ces choses... simple produit des derniers événements sur ce corps nullement habitué à la fatigue, et

épuisé par des travaux qui auraient éprouvé les plus robustes.

SARDANAPALE. — Je suis mieux... maintenant que je te revois... ce que *j'ai vu* ne me semble rien. (Salemènes entre.)

SALEMÈNES. — Le roi est-il déjà réveillé ?

SARDANAPALE. — Oui, mon frère, et je voudrais n'avoir pas dormi, car tous les rois mes ancêtres m'ont apparu, je crois, pour m'attirer à eux. Mon père était aussi parmi eux ; mais lui, je ne sais pourquoi, se tenait à l'écart, me laissant entre le chasseur qui fonda notre race et cette reine... la meurtrière de son époux, que tu appelles glorieuse.

SALEMÈNES. — Je vous donne aussi à vous ce titre, maintenant que vous avez montré une âme semblable à la sienne. Au point du jour, je propose de sortir et d'aller attaquer des rebelles qui se recrutent encore, repoussés, mais non détruits.

SARDANAPALE. — Où en est la nuit ?

SALEMÈNES. — Il reste encore quelques heures d'obscurité, profitez-en pour vous reposer.

SARDANAPALE. — Non... pas pour cette nuit si elle n'est pas finie. Je croyais que cette vision avait duré des heures.

MYRRHA. — A peine une heure ; je veillais près de vous : c'était une heure pénible, mais une heure seulement.

SARDANAPALE. — Tenons donc conseil. Ce matin nous ferons une sortie.

SALEMÈNES. — Mais auparavant, j'avais une grâce à demander.

SARDANAPALE. — Elle t'est accordée.

SALEMÈNES. — Entendez-moi avant de vous presser de répondre ; je ne puis parler qu'à vous.

MYRRHA. — Prince, je me retire. (Myrrha sort.)

SALEMÈNES. — Cette esclave mérite sa liberté.

SARDANAPALE. — La liberté, dis-tu ! cette esclave mérite de partager un trône.

SALEMÈNES. — Prenez patience.. la place n'est pas encore vacante, et c'est de la reine que je viens vous parler.

SARDANAPALE. — Comment, de la reine ?

SALEMÈNES. — Oui... J'ai jugé convenable pour sa sûreté et celle de ses enfants de la faire partir avec eux avant l'aurore pour la Paphlagonie, où notre allié Cotta gouverne. A tout événement, la vie de vos fils, mes neveux, serait hors de danger, et avec eux votre race conserverait ses justes prétentions à la couronne, si...

SARDANAPALE. — Si je péris... comme il est probable : bien pensé !..... Qu'ils partent avec une escorte sûre.

SALEMÈNES. — Elle est choisie, et la galère est prête à descendre l'Euphrate ; mais, avant qu'ils partent, ne voudrez-vous pas voir ?...

SARDANAPALE. — Mes fils ? cela pourrait énerver mon courage, les pauvres enfants pleureraient ; que pourrais-je faire pour les consoler ?..... leur donner quelques fausses espérances, et les tromper par un sourire contraint ? Vous savez que je ne puis feindre.

SALEMÈNES. — Mais vous pouvez n'être pas insensible... du moins je le crois. En un mot, la reine demande à vous voir avant de vous quitter... pour jamais.

SARDANAPALE. — Dans quel but ? quelle est son intention ? J'accorde tout... tout ce qu'elle peut demander... mais une semblable entrevue...

SALEMÈNES. — Vous connaissez, ou vous devez connaître assez les femmes, puisque vous en avez fait une

étude si suivie, pour savoir que quelque chose qu'elles demandent, ce qui touche le cœur est plus cher à leurs affections ou à leur caprice que le monde entier... Je pense comme vous du désir de ma sœur ; mais c'est son désir... elle est ma sœur... vous êtes son époux... voulez-vous le lui accorder ?

SARDANAPALE. -- Inutile entrevue !... Qu'elle vienne.

SALEMÈNES. — Je vais l'avertir. (Salemènes sort.)

SARDANAPALE. — Nous avons trop longtemps vécu séparés pour nous revoir... et nous revoir en de tels moments. N'ai-je pas assez de soucis, assez d'angoisses à supporter seul ? devons-nous encore mêler nos chagrins quand nous avons cessé de nous aimer ? (Salemènes rentre avec Zarina.)

SALEMÈNES. — Ma sœur, courage : ne fais pas honte à notre sang ; souviens-toi de quelle famille tu sors..... La reine est en votre présence, sire.

ZARINA. — Mon frère, je te prie, laisse-moi.

SALEMÈNES. — Puisque vous le désirez... (Il sort.)

ZARINA. — Seule avec lui ! Que d'années se sont écoulées, quoique si jeunes encore, depuis que nous nous sommes vus ! années passées pour moi dans le veuvage du cœur... Il ne m'aimait pas ; cependant il me semble peu changé... ce n'est que pour moi qu'il l'est..... si du moins le changement était mutuel ! Il ne me dit rien... à peine me regarde-t-il... pas une parole... ni un regard... cependant il avait un accent et un air pleins de douceur... il était indifférent, mais non sévère... Seigneur ?

SARDANAPALE. — Zarina !

ZARINA. — Non, pas Zarina... ne dites pas Zarina. Ce ton... ce mot..... anéantissent de longues années et des choses qui les rendirent encore plus longues !

SARDANAPALE. — C'est trop tard penser à ces regrets

du passé. Ne nous faisons pas de reproches... c'est-à-dire ne m'en fais pas... pour la *dernière fois.*

ZARINA. — Et la *première.* Je ne vous en ai jamais adressé.

SARDANAPALE. — Il est vrai; cette remarque déchire plus mon cœur que... Mais nos cœurs ne sont pas en notre pouvoir.

ZARINA. — Ni notre main; cependant je donnai mon cœur et ma main.

SARDANAPALE. — Votre frère m'a dit que vous désiriez me voir avant que de partir de Ninive, avec... (Il hésite.)

ZARINA. — Nos enfants : il est vrai; je voulais vous remercier de n'avoir point séparé mon cœur de tout ce qui est maintenant laissé à son amour... ceux qui sont à vous et à moi, qui vous ressemblent et m'aiment comme vous m'aimiez jadis... ils n'ont pas changé, eux.

SARDANAPALE. — Et ils ne changeront jamais. Je veux qu'ils soient dévoués à leur mère.

ZARINA. — Je ne chéris pas ces enfants seulement avec l'aveugle tendresse d'une mère, mais aussi comme une tendre épouse. Ils sont le seul lien qui existe entre nous.

SARDANAPALE. — Croyez que je vous ai rendu justice; faites-les ressembler plutôt aux princes de votre race qu'à leur père. Je vous les confie... à vous. Qu'ils soient dignes d'un trône, ou, s'il leur est refusé... Vous avez appris les désordres de cette nuit?

ZARINA. — Je les avais presque oubliés : je bénirais tout autre malheur que le vôtre, auquel je devrais de de vous revoir.

SARDANAPALE. — Le trône... ce n'est pas la peur qui me le fait dire... le trône est en péril; nos enfants n'y

monteront peut-être jamais. Mais qu'ils ne le perdent pas de vue. J'oserai tout pour le leur laisser; si je succombe, il faudra qu'ils le reconquièrent avec courage... et, une fois rétablis, qu'ils se conduisent sagement, au lieu de se perdre comme j'ai fait.

ZARINA. — Ils n'apprendront jamais de moi que ce qui peut faire honneur à leur père.

SARDANAPALE. — Qu'ils apprennent plutôt la vérité de vous que d'un monde dédaigneux. S'ils vivent dans l'adversité, ils sauront trop tôt que le mépris des peuples poursuit les princes détrônés, et que les fautes de leur père sont leur unique héritage... mes fils !... J'aurais pu supporter tout si j'avais été sans enfants.

ZARINA. — Oh ! ne parle pas ainsi, et... n'empoisonne pas toute la félicité qui me reste, en regrettant d'être père. Si tu es vainqueur, ils régneront, ils honoreront celui qui conserva pour eux un royaume dont il se souciait si peu pour lui-même ; et si...

SARDANAPALE. — Et si l'empire est perdu, toute la terre leur criera : Rendez-en grâces à votre père ! et à ces cris ils mêleront une malédiction.

ZARINA. — Jamais. Ils honoreront plutôt le nom de celui qui, mourant en roi, fit plus pour sa mémoire dans sa dernière heure que beaucoup de monarques dans une longue suite de jours sans annales.

SARDANAPALE. — Nos annales sont peut-être à leur dernière page, mais du moins, quel que soit le passé, la fin en sera comme le commencement... mémorable.

ZARINA. — Cependant écoutez la prudence... prenez soin de votre vie, vivez du moins pour ceux qui vous aiment.

SARDANAPALE. — Et qui sont-ils ? une esclave... qui aime par passion ; je ne dirai pas par ambition ; elle a

vu le trône ébranlé, elle aime encore... quelques amis, qui ont si constamment partagé mes débauches qu'ils ne font qu'un avec moi, car ils ne sont plus rien si je tombe... un frère que j'ai outragé... des enfants que j'ai négligés ; et une épouse...

ZARINA. — Qui aime.

SARDANAPALE. — Et qui pardonne?

ZARINA. — Je n'ai jamais pensé à cela, et ne pourrai pardonner que lorsque j'aurai condamné.

SARDANAPALE. — Mon épouse !

ZARINA. — Sois béni pour ce mot; je ne croyais plus l'entendre... de ta bouche.

SARDANAPALE. — Ah ! tu l'entendras de celle de mes sujets. Oui... ces esclaves que j'ai nourris et bien traités dans la paix, les fêtes et l'abondance, jusqu'à les faire régner eux-mêmes... vrais monarques dans leurs maisons; les voilà maintenant qui se révoltent par milliers, et demandent la mort de celui qui les fit vivre dans la joie, pendant que le petit nombre de ceux dont je n'ai rien à réclamer sont les fidèles ! Voilà qui est vrai, mais monstrueux.

ZARINA. — Ingratitude peut-être trop naturelle; car les bienfaits se changent en poison dans le cœur des méchants.

SARDANAPALE. — Et les bons tirent le bien du mal; plus heureux que l'abeille qui n'extrait son miel que des fleurs salutaires.

ZARINA. — Recueillez donc le miel sans demander d'où il vient. Soyez satisfait, vous n'êtes pas abandonné de tous.

SARDANAPALE. — Ma vie me l'assure : si je n'étais plus roi, croyez-vous que je serais encore mortel, c'est-à-dire parmi les mortels ?

ZARINA. — Je ne sais, mais vivez pour l'amour de... pour l'amour de vos enfants.

SARDANAPALE. — Ma Zarina, épouse tendre et outragée! je suis l'esclave des circonstances et d'une impulsion étrangère... jouet de chaque souffle! Déplacé sur le trône... déplacé dans la vie je ne sais ce que j'aurais été, mais je sens que je ne suis pas ce que je devrais être... il faut en finir. Mais écoute cet aveu. Je n'étais pas fait pour apprécier un amour comme le tien, un cœur comme le tien, ni pour m'enivrer de ta beauté... puisque je me suis laissé séduire par des charmes inférieurs aux tiens, et pourquoi... parce que t'aimer était un devoir, et que je haïssais tout ce qui ressemblait à une chaîne pour moi ou pour les autres (j'en appelle aux révoltés eux-mêmes). Cependant retiens ces paroles, qui sont peut-être de mes dernières.... Personne n'estima plus que moi tes vertus, quoique je n'aie pas su en profiter; tel que le mineur qui, rencontrant une veine d'or vierge, découvre ce qui ne lui sera d'aucune utilité; il la trouve, mais elle n'est point à lui... elle appartient au maître qui l'a placé là pour creuser la terre, et non pour partager la richesse qui brille à ses pieds; il n'ose pas l'enlever ni la peser, il faut qu'il gémisse en bouleversant un sol ingrat pour lui.

ZARINA. — Oh! si tu as enfin découvert que mon amour est digne d'estime, tout ce que je demande c'est que nous fuyions ensemble; et nous... permets-moi de dire *nous*... oui, nous serons encore heureux. L'Assyrie n'est pas toute la terre... nous ferons un monde à nous; et nous serons plus heureux que je n'ai été, ou que tu n'as été toi-même avec tout un empire pour te flatter. (Salemènes entre.)

SALEMÈNES. — Il faut que je vous sépare... des mo-

ments s'écoulent que nous ne devons pas perdre.

ZARINA. — Frère inhumain, veux-tu donc interrompre des moments si doux et si heureux ?

SALEMÈNES. — Heureux !

ZARINA. — Il m'a parlé avec tant de bonté que je ne puis penser à le quitter.

SALEMÈNES. — Ainsi donc... cet adieu, comme tous les adieux d'une femme, se termine par la résolution de ne plus partir. Je le prévoyais, et j'ai cédé contre tous mes pressentiments. Mais cela ne peut pas être.

ZARINA. — Ne pas être ?

SALEMÈNES. — Reste et péris.

ZARINA. — Avec mon époux.

SALEMÈNES. — Et tes enfants.

ZARINA. — Hélas !

SALEMÈNES. — Écoute-moi, ma sœur, comme ma sœur doit m'écouter... Tout est prêt pour assurer ton salut et celui de tes fils, notre dernière espérance. Ce n'est pas une simple question de sentiment, ce qui serait déjà beaucoup... c'est une question d'État : si les rebelles s'emparaient de la postérité de leur souverain et détruisaient ainsi...

ZARINA. — N'achève pas.

SALEMÈNES. — Eh bien donc, écoute-moi : quand ils seront hors de danger, les rebelles auront manqué leur but... l'extinction de la race de Nemrod. Si le roi succombe, ses fils vivent pour la victoire et la vengeance.

ZARINA. — Mais ne puis-je rester seule ?

SALEMÈNES. — Quoi ! laisser vos enfants, orphelins du vivant de leur père et de leur mère... orphelins dans une terre étrangère... si jeunes et si loin !

ZARINA. — Non ; mon cœur se brisera.

SALEMÈNES. — Maintenant que tu sais tout... décide...

SARDANAPALE. — Zarina, il a sagement parlé, et nous

devons céder à cette nécessité pour un temps. En restant ici, vous pouvez tout perdre ; en partant, vous sauvez ce qui nous reste de plus précieux à vous, à moi, et à tous les cœurs fidèles de notre empire.

SALEMÈNES. — Le temps presse.

SARDANAPALE. — Partez donc... si nous nous revoyons jamais, peut-être serai-je plus digne de vous ; et si c'est pour toujours... souvenez-vous que, si mes fautes ne sont pas réparées... elles sont du moins finies. Je crains cependant que tu n'aies plutôt à pleurer sur le nom flétri et les cendres de celui qui fut jadis tout-puissant en Assyrie... que... Mais je perds encore mon courage, et je dois apprendre à être ferme maintenant. Mes fautes ont toutes été celles de la faiblesse... Cache tes larmes... je ne te dis pas de n'en pas verser... il serait plus facile d'arrêter l'Euphrate à sa source, qu'une seule larme d'un cœur tendre et fidèle ; mais que je ne les voie pas ; elles m'énervent lorsque je viens de m'armer d'une force qui me régénère... Mon frère, conduis-la.

ZARINA. — O Dieu ! je ne le verrai plus !

SALEMÈNES, s'efforçant de l'entraîner. — Allons, ma sœur, je *dois* être obéi.

ZARINA. — Je dois rester... retirez-vous, je ne vous suivrai pas. Quoi !... mourrait-il seul... et vivrais-je seule ?

SALEMÈNES. — Il ne *mourra pas seul*. Mais vous, vous avez vécu seule pendant des années.

ZARINA. — Fausseté ! je savais qu'*il* vivait, et je vivais avec son image... Laissez-moi...

SALEMÈNES, l'entraînant. — Il faut donc que j'emploie une violence que vous pardonnerez à l'affection d'un frère.

ZARINA. — Jamais. A mon secours! O Sardanapale, me laisseras-tu arracher à toi?

SALEMÈNES. — Tout est encore perdu si nous perdons ce moment.

ZARINA. — Ma tête tourne... mes yeux s'affaissent... Où est-il? (Elle s'évanouit.)

SARDANAPALE, s'avançant. — Non... déposez-la... Elle est morte... et vous l'avez tuée.

SALEMÈNES. — Ce n'est que l'épuisement d'un excès de douleur : l'air la fera revenir à elle... Je vous en prie, retirez-vous... (A part.) Il faut profiter de ce seul instant pour la transporter sur la galère royale où ses enfants sont embarqués. (Salemènes la transporte.)

SARDANAPALE, seul. — Voilà encore... voilà ce qu'il me faut souffrir... moi qui ne fis jamais à dessein gémir un seul cœur! Que dis-je? elle m'aimait, et je l'aimais. Passion fatale! pourquoi n'expirais-tu pas en même temps dans les deux cœurs que tu avais embrasés à la fois? Zarina, je paye chèrement le désespoir qui est devenu ton partage. Si je n'avais jamais aimé que toi, j'aurais été le monarque respecté de mes peuples obéissants! A quel abîme un seul pas hors des sentiers du devoir conduit même ceux qui peuvent réclamer l'hommage du genre humain comme un droit de leur naissance, et qui le perdent bientôt par leur faute! (Myrrha entre.) Vous ici! qui vous appelle?

MYRRHA. — Personne... mais j'ai entendu de loin une voix de douleur et de lamentation, et je pensais...

SARDANAPALE. — Aucun devoir ne vous oblige d'entrer ici sans qu'on vous demande.

MYRRHA. — Je pourrais rappeler quelques mots plus tendres de votre bouche; c'étaient aussi des reproches que vous m'adressiez pourtant, parce que j'avais craint de me rendre coupable en venant à vous sans être de-

mandée. Mais je résisterai à mon propre désir et à cet ordre que vous m'aviez donné de m'approcher de vous en tout temps et en présence de qui que ce pût être : je me retire.

SARDANAPALE. — Non, restez... puisque vous êtes venue... Pardonnez-moi, je vous prie : les événements ont aigri mon humeur... n'y faites pas attention, je redeviendrai bientôt moi-même.

MYRRHA. — Je le verrai avec plaisir... je l'attends avec patience.

SARDANAPALE. — Un moment avant votre entrée dans cette salle, Zarina, la reine d'Assyrie, en sortait.

MYRRHA. — Ah !

SARDANAPALE. — Pourquoi tressaillir?

MYRRHA. — Ai-je donc tressailli?

SARDANAPALE. — Il est heureux que vous soyez entrée par une autre porte, vous l'auriez rencontrée... Cette douleur, du moins, lui est épargnée.

MYRRHA. — Je sais la plaindre.

SARDANAPALE. — C'est trop, et contre nature... ce sentiment n'est point réciproque ni même possible... vous ne sauriez la plaindre. Elle ne peut que...

MYRRHA. — Mépriser l'esclave favorite. Eh bien!... pas plus que je me suis méprisée moi-même.

SARDANAPALE. — Méprisée! quoi! vous, l'envie de votre sexe.... et qui régnez sur le cœur du maître du monde?

MYRRHA. — Seriez-vous le roi de vingt mille mondes... comme vous êtes sur le point de perdre le seul que vous gouvernez... je m'avilirais autant en étant votre maîtresse que si vous n'étiez qu'un pauvre paysan... je dis plus, si vous étiez même un paysan grec.

SARDANAPALE. — Vous parlez bien...

MYRRHA. — Je dis vrai.

SARDANAPALE. — Quand vient l'heure de l'adversité, tout s'arme d'audace contre le malheureux; mais, comme je ne suis pas tout à fait tombé, ni disposé, quant à présent, à souffrir des reproches, peut-être parce que je n'en mérite que trop... séparons-nous lorsque la paix existe encore entre nous.

MYRRHA. — Nous séparer!

SARDANAPALE. — Tous les cœurs qui s'aimèrent jadis ne sont-ils pas séparés, et ceux d'aujourd'hui ne le seront-ils pas un jour?

MYRRHA. — Mais pourquoi?

SARDANAPALE. — Pour votre sûreté; j'ai pensé à vous donner une escorte jusqu'à votre patrie. Si vous n'avez pas été tout à fait reine, vous emporterez assez de présents pour avoir une dot égale au prix d'un royaume.

MYRRHA. — Je vous prie de changer d'entretien.

SARDANAPALE. — La reine est partie; vous ne devez pas avoir honte de la suivre : je voudrais succomber seul. Je ne veux que des compagnons de plaisir.

MYRRHA. — Et moi d'autre plaisir que celui de ne pas vous quitter. Vous ne me ferez pas éloigner par la violence.

SARDANAPALE. -- Pensez-y bien : avant peu ce sera peut-être trop tard.

MYRRHA. — Plût au ciel!... car alors vous ne pourriez me séparer de vous.

SARDANAPALE. — J'y consens, mais j'aurais cru que vous le désiriez.

MYRRHA. — Moi!

SARDANAPALE. — Vous parliez de votre avilissement.

MYRRHA. — Et je le sens... plus vivement que tout au monde, excepté l'amour.

SARDANAPALE. — Fuyez-le donc.

MYRRHA. — Je n'abolirai pas le passé... rien ne me rendra mon honneur ni mon cœur. Si vous triomphez, je vis pour jouir de votre grande victoire; si votre sort est différent, je ne verserai pas de larmes... je le partagerai. Vous ne doutiez pas de moi il y a quelques heures.

SARDANAPALE. — De votre courage, jamais... de votre amour, à présent pour la première fois; et vous seule avez pu m'en faire douter... ces paroles...

MYRRHA. — N'étaient que des paroles... cherchez les preuves dans la conduite que vous avez daigné louer cette nuit, et dans celle que je tiendrai quel que soit votre destin.

SARDANAPALE. — Je suis satisfait : et, me confiant à la bonté de ma cause, je pense que nous pouvons encore être vainqueurs et ramener la paix... seule victoire que j'ambitionne; pour moi la guerre est sans gloire... le triomphe sans renommée. Être forcé de soutenir mon droit avec les armes me déchire plus le cœur que tous les outrages dont les rebelles voudraient m'accabler. Jamais, jamais je n'oublierai cette nuit, quand je devrais vivre pour la graver dans le souvenir des autres. Je croyais avoir fait de mon règne tranquille une ère de paix au milieu des déserts des siècles; époque sur laquelle la postérité aurait tourné ses regards en souriant, heureuse de la perpétuer, ou en soupirant, quand elle n'aurait pu rappeler l'âge d'or de Sardanapale. Je pensais avoir fait de mon royaume un paradis, et de chaque lune un renouvellement de plaisirs. Je prenais les clameurs de la populace pour des cris d'amour... la voix de mes amis pour celle de la vérité... les lèvres de la femme pour ma digne récompense... oh! oui, c'en est une, ma Myrrha... embrasse-moi. (Il l'embrasse.) Qu'ils m'arrachent maintenant mon

royaume et ma vie... ils auront l'un et l'autre; mais toi, jamais.

MYRRHA. — Non, jamais. L'homme peut dépouiller son semblable de tout ce qu'il appelle éclat et grandeur... les trônes peuvent s'écrouler... les armées être battues... les amis se retirer... les esclaves fuir... tous enfin peuvent trahir... et les premiers sont quelquefois les plus... chargés de bienfaits... tous, excepté le cœur qui aime sans intérêt; tel est le mien... Éprouve-le. (Salemènes entre.)

SALEMÈNES. — Je vous cherchais... Comment! elle est encore ici?

SARDANAPALE. — Ne recommence pas tes reproches... il me semble que ton visage m'annonce des événements plus importants que la présence d'une femme

SALEMÈNES. — La seule femme qui m'intéresse dans un tel moment est en sûreté... la reine est sur le vaisseau.

SARDANAPALE. — Est-elle bien? parle.

SALEMÈNES. — Oui. Sa faiblesse passagère est dissipée; du moins une douleur muette lui a succédé. Après avoir jeté un coup d'œil sur ses enfants endormis, elle a fixé ses regards sur les tours du palais, pendant que la galère rapide glissait sur les ondes à la clarté des astres; mais elle gardait le silence.

SARDANAPALE. — Je sens tout ce qu'elle n'a pas dit.

SALEMÈNES. — Il est trop tard pour se livrer à ces regrets... ils ne sauraient guérir une seule de vos douleurs. Pour vous en distraire, je vous apporte la nouvelle que les Mèdes et les Chaldéens rebelles, conduits par leurs deux chefs, sont déjà sous les armes, et, formant leurs rangs, se préparent à nous attaquer; ils ont apparemment été joints par d'autres satrapes.

SARDANAPALE. — Quoi! encore des rebelles! Prenons donc les devants.

SALEMÈNES. — Ce serait manquer maintenant à la prudence, quoique ce fût notre première intention. Si demain, au milieu du jour, nous sommes secourus par ceux à qui j'ai envoyé des messagers sûrs, nous serons assez forts pour risquer une attaque et espérer la victoire; mais jusqu'alors c'est mon avis d'attendre l'ennemi.

SARDANAPALE. — Attendre m'est odieux; nous combattrions sans danger derrière de hauts remparts, et nous pourrions précipiter les rebelles dans de profonds fossés ou les recevoir à coups de piques : mais un tel genre de combat me déplaît... et mon âme y perdrait toute son ardeur; au contraire, si je fonds sur eux, seraient-ils sur des montagnes, je les atteindrai, ou je périrai dans un noble enthousiasme. Laisse-moi donc attaquer.

SALEMÈNES. — Vous parlez en jeune soldat.

SARDANAPALE. — Je ne suis point soldat, mais homme... Ne me parle point de soldat, je déteste ce nom et ceux qui le portent avec orgueil; mais conduis-moi où je puisse combattre.

SALEMÈNES. — Vous ne devez pas exposer témérairement votre vie; elle n'est point comme la mienne ou celle de tout autre de vos sujets : d'elle dépend tout le sort de la guerre; seule elle la cause, l'entretient, et peut la prolonger... la finir.

SARDANAPALE. — Terminons l'une et l'autre; cela vaudrait mieux peut-être : je suis fatigué de l'une, et peut-être de toutes deux. (Une trompette sonne.)

SALEMÈNES. — Écoutons.

SARDANAPALE. — Réponds plutôt que d'écouter.

SALEMÈNES. — Et votre blessure?

SARDANAPALE. — Elle est pansée... elle est guérie...

je l'ai oubliée... Partons. Une lancette m'eût fait une égratignure plus profonde. Le lâche qui m'a atteint pourrait être honteux d'avoir frappé un si faible coup.

SALEMÈNES. — Puisse un autre ne pas mieux réussir!

SARDANAPALE. — Oui, si nous triomphons; sinon ils laisseront à leur roi une tâche qu'ils auraient bien pu lui épargner. Marchons. (Les trompettes sonnent encore.)

SALEMÈNES. — Je vous suis.

SARDANAPALE. — Mes armes! allons, mes armes! (Ils sortent.)

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

(La même salle du palais.)

MYRRHA ET BALÉA.

MYRRHA, à un balcon. — Le jour enfin a paru. Quelle nuit l'a précédé! Qu'elle a été belle dans le ciel! le passage rapide d'une tempête n'a fait que varier sa magnificence! qu'elle a été horrible sur la terre, où dans une heure la paix et l'espérance, l'amour et la joie, ont été troublés par les passions humaines et confondus en un véritable chaos dont les divers éléments ne sont pas encore distincts! La guerre continue! le soleil peut-il se lever si brillant, et transformer ainsi les nuages en vapeurs de formes élégantes, figurant des dômes d'or, des monts couronnés de neige et des vagues plus pourprées que celles de l'Océan? Ce splendide assemblage, plus beau qu'un ciel azuré, imite les constructions de la terre; imitation si fidèle qu'on la croirait presque permanente, mais si fugitive dans l'éternelle voûte, qu'on peut à peine lui donner d'autre nom que celui de vision passagère : et cependant ce spectacle s'empare de l'âme, l'adoucit, et se fond en elle jusqu'à ce qu'enfin le lever et le coucher du soleil deviennent des heures consacrées à l'amour et à la mélancolie, deux génies qui châtient et purifient nos cœurs, et dont nous ne changerions pas les doux reproches pour toutes les joies bruyantes qui frappent

l'air de leurs clameurs ; ceux qui ne leur rendent pas cette espèce de culte ne connaissent pas les régions dans lesquelles ils construisent ces palais où leurs adorateurs respirent un calme délicieux... un calme de peu de durée, il est vrai, mais qui participe assez de celui du ciel pour leur donner la force de supporter le reste des heures fatigantes de la vie mortelle. Ces heures mêmes ils peuvent encore les passer à rêver dans une douce résignation, quoique employés, en apparence, comme leurs frères, à remplir une tâche de peine et de plaisir... deux noms pour un seul sentiment, que dans son inquiétude notre souffrance intérieure voudrait varier par des sons, tandis que la sensation réelle échappe à tous nos efforts pour être heureux.

BALÉA. — Vous vous livrez à une rêverie bien paisible : pouvez-vous contempler ainsi l'aurore d'un jour qui peut-être sera le dernier de notre vie ?

MYRRHA. — C'est pour cela même que je le contemple et que je reproche à mes yeux, qui peut-être ne le reverront plus, de l'avoir vu souvent, trop souvent, sans la vénération et les transports que mérite ce qui empêche la terre d'être aussi fragile que je le suis dans ce corps mortel... Viens, regarde le dieu de la Chaldée ; quand je l'admire, je me convertis presque à votre Baal.

BALÉA. — Il régna jadis sur la terre comme il règne aujourd'hui dans le ciel.

MYRRHA. — Il gouverne bien mieux la terre maintenant. Jamais monarque terrestre n'eut la moitié de la paisible gloire d'un seul de ses rayons.

BALÉA. — Assurément, c'est un dieu.

MYRRHA. — Nous le croyons aussi nous autres Grecs ; cependant je pense quelquefois que cet orbe splendide

doit plutôt être un séjour de dieux que faire partie des rois immortels. Le voilà qui écarte tous les nuages et remplit mes yeux d'une lumière qui fait disparaître pour moi le reste du monde. Je ne puis plus regarder.

BALÉA. — Paix! n'avez-vous rien entendu?

MYRRHA. — Illusion! ils combattent au delà des murs, et non, comme cette nuit, dans le palais même qui depuis cette heure fatale est devenu une forteresse. Ici, dans le centre des appartements, entourés par de vastes cours et des salles royales construites avec des proportions si grandioses qu'il faudra que les rebelles assiégent une à une avant de pénétrer aussi loin que la première fois, nous sommes également hors d'état d'entendre la voix du danger et celle de la gloire.

BALÉA. — Mais ils sont parvenus jusqu'ici.

MYRRHA. — Oui, par surprise; et ils ont été repoussés par la valeur; maintenant nous avons pour nous garder et le courage et la vigilance.

BALÉA. — Puissent-ils y réussir!

MYRRHA. — C'est la prière de plusieurs. C'est la crainte d'un plus grand nombre encore. Heure pleine d'inquiétude, je cherche à te bannir de ma pensée, hélas! vainement!

BALÉA. — On dit que la conduite du roi dans le premier combat n'a guère moins surpris ses fidèles sujets qu'elle n'a effrayé les rebelles.

MYRRHA. — Il est facile d'étonner ou de frapper d'effroi une horde vulgaire d'esclaves, mais il s'est conduit avec bravoure.

BALÉA. — N'a-t-il pas tué Belèses? j'ai entendu dire à des soldats qu'il l'avait terrassé.

MYRRHA. — Le misérable a été sauvé, pour triompher peut-être de celui qui l'a vaincu les armes à la main, comme il l'avait épargné malgré sa trahison impru-

dente; c'est cette clémence qui met sa couronne en péril.

BALÉA. — Écoutez.

MYRRHA. — Vous avez raison, on s'approche mais lentement. (On voit entrer des soldats portant Salemènes blessé au côté avec un javelot dont une partie est encore dans sa plaie. On le dépose sur une des couches qui meublent l'appartement.) O Jupiter!

BALÉA. — Tout est donc perdu!

SALEMÈNES. — C'est une fausseté! tuez le lâche qui a dit ces paroles, si c'est un soldat.

MYRRHA. — Épargnez-le... il ne l'est point... ce n'est qu'un de ces papillons de cour qui suivent la pompe d'un monarque.

SALEMÈNES. — Alors, qu'il vive.

MYRRHA. — J'espère que vous vivrez aussi.

SALEMÈNES. — Je voudrais vivre une heure encore pour voir l'événement du combat... mais je doute... Pourquoi m'avez-vous transporté ici?

UN SOLDAT. — Par l'ordre du roi. Atteint de cette javeline, vous êtes tombé évanoui; le roi nous a expressément recommandé de vous porter dans cette salle.

SALEMÈNES. — Je ne puis m'en plaindre, puisqu'on me croyait mort dans ce moment; la vue de mon corps glacé aurait pu ébranler nos soldats... mais... c'est en vain... je me sens mortellement blessé.

MYRRHA. — Laissez-moi voir la blessure... je ne suis pas sans quelque connaissance dans l'art d'Esculape; dans ma terre natale, cet art fait partie de notre instruction; la guerre étant continuelle, nous sommes accoutumées à de tels spectacles.

LE SOLDAT. — Il vaudrait mieux extraire la javeline.

MYRRHA. — Arrête; non, cela ne se peut.

SALEMÈNES. — C'en est donc fait!

MYRRHA. — Le sang qui coulerait en abondance me ferait craindre pour ta vie.

SALEMÈNES. — Moi, je ne crains pas la mort. Où était le roi quand vous m'avez transporté du lieu où j'ai été atteint ?

LE SOLDAT. — Là même, encourageant de la voix et du geste les troupes alarmées qui, témoins de votre chute, chancelaient déjà.

SALEMÈNES. — Qui avez-vous entendu nommer pour me remplacer dans le commandement ?

LE SOLDAT. — Je n'ai entendu nommer personne.

SALEMÈNES. — Volez donc, et dites au roi que la dernière demande que je lui fais, c'est de confier mon poste à Zames, jusqu'à la jonction si longtemps attendue en vain d'Ofratanes, satrape de Suze. Laissez-moi ici, nos soldats ne sont pas assez nombreux pour permettre votre absence.

LE SOLDAT. — Mais, prince !

SALEMÈNES. — Allez, vous dis-je, voici un courtisan et une femme : c'est la meilleure de toutes les compagnies dans une salle ; puisque vous n'avez pas voulu me laisser expirer sur le champ de bataille, je ne souffrirai pas de soldat oisif près de mon lit de mort. Courez, remplissez mes ordres. (Les soldats sortent.)

MYRRHA. — Ame noble et glorieuse, faut-il que la terre te perde !

SALEMÈNES. — Aimable Myrrha, c'est la fin que j'aurais choisie moi-même si elle avait pu suffire pour sauver le monarque ou la monarchie : du moins je ne leur ai point survécu.

MYRRHA. — Vous devenez plus pâle.

SALEMÈNES. — Votre main, Myrrha ! cette arme brisée ne fait que prolonger mes angoisses sans me laisser assez de forces pour me rendre utile : je l'arra-

cherais et ma vie avec elle, si je pouvais seulement savoir où en est le combat. (Sardanapale arrive avec les soldats.)

SARDANAPALE. — O le meilleur des frères !

SALEMÈNES. — Et la bataille est perdue?

SARDANAPALE, avec désespoir. — Vous me voyez ici.

SALEMÈNES. — J'aimerais mieux vous voir ainsi. (Salemènes arrache le javelot de sa blessure et expire.)

SARDANAPALE. — Oui, je t'imiterai, à moins que le secours, dernier roseau sur lequel s'appuie nos espérances, n'arrive avec Ofratanes.

MYRRHA. — N'avez-vous pas reçu un message de votre frère mourant, qui vous désignait Zames pour chef?

SARDANAPALE. — Oui.

MYRRHA. — Où est Zames?

SARDANAPALE. — Mort.

MYRRHA. — Et Altada?

SARDANAPALE. — Mourant.

MYRRHA. — Pania, Sféno?

SARDANAPALE. — Pania vit encore; Sféro a fui, ou il est captif : je suis seul.

MYRRHA. — Et tout est-il perdu?

SARDANAPALE. — Nos remparts, quoique mal défendus, peuvent encore tenir contre les rebelles malgré leur nombre et sauf la trahison; mais en pleine campagne....

MYRRHA. — Je croyais que c'était l'intention de Salemènes de ne pas risquer de sortie jusqu'à ce que vous fussiez joints par les secours attendus.

SARDANAPALE. — Je l'ai entraîné.

MYRRHA. — Eh bien !... c'est la faute du courage.

SARDANAPALE. — Faute fatale ! O mon frère! je donnerais ces royaumes dont tu étais l'ornement, l'épée, le bouclier, et l'honneur; oui, je les donnerais pour rappeler... Mais je ne veux point pleurer sur toi ; tu seras regretté comme tu as désiré de l'être. Ce qui m'afflige

c'est que tu aies quitté cette vie en croyant que je pouvais survivre à ce que tu as défendu au prix de tes jours... notre antique race royale... si je sauve le trône, je te sacrifierai le sang et les larmes d'un million de rebelles en expiation! (Les larmes de tous les cœurs vertueux sont déjà un hommage réservé à ta cendre.) Si tout est perdu, nous nous reverrons bientôt, pourvu que l'esprit qui est en nous vive au delà de la tombe... tu m'entends, et tu me rends justice. Que je serre encore une fois cette main, qui tout à l'heure sera glacée ; laisse-moi presser ce sein qui ne palpite plus, sur le mien qu'agite un sentiment si amer... (Il embrasse le corps de Salemènes.) Maintenant transportez ce corps inanimé.

UN SOLDAT. — Où?

SARDANAPALE. — Dans mon propre appartement : placez-le sous mon dais comme si c'était le roi qui eût expiré : après cela nous parlerons des autres honneurs dus à de telles cendres. (Les soldats sortent avec le corps de Salemènes. — Pania entre.) Pania? eh bien! avez-vous placé les sentinelles et rempli tous mes ordres?

PANIA. — Sire, j'ai obéi.

SARDANAPALE. — Les soldats conservent-ils leur courage?

PANIA. — Sire?

SARDANAPALE. — Tu m'as répondu! quand un roi fait deux fois une question, et reçoit une question pour réponse, c'est un triste augure ; quoi! ils sont découragés?

PANIA. — La mort de Salemènes et les cris de triomphe des rebelles en le voyant tomber leur ont inspiré...

SARDANAPALE. — Ce devrait être *la rage* et non le découragement. Nous trouverons le moyen de ranimer leur valeur.

PANIA. — Une telle perte affligerait même la victoire.

SARDANAPALE. — Hélas ! qui peut en gémir autant que moi ?... Cependant, ces murs où nous sommes renfermés sont bien fortifiés, et nous avons au dehors des amis qui s'ouvriront une voie à travers les rangs des rebelles, pour faire de nouveau de la demeure de leur souverain... ce qu'elle était... un palais... et non une prison ni une forteresse. (Un officier entre avec empressement.) Ton visage me semble sinistre... Parle.

L'OFFICIER. — Je n'ose.

SARDANAPALE. — Tu n'oses, quand des milliers de sujets osent se révolter les armes à la main... voilà qui est étrange ! Je t'invite à rompre ce silence de la loyauté à qui il coûte d'affliger son souverain ; nous pouvons entendre des nouvelles encore plus terribles que celles que tu vas nous annoncer.

PANIA. — Poursuis... tu as entendu.

L'OFFICIER. — Le rempart qui s'élevait sur les bords de l'Euphrate vient d'être renversé par une soudaine inondation. Le fleuve, gonflé par les pluies récentes qu'ont versées les nuages sur les riantes montagnes où commence sa source, a franchi ses rives et détruit cette muraille.

PANIA. — Funeste augure ! il est dit depuis des siècles que la ville ne cèderait jamais à l'homme, si le fleuve ne se déclarait son ennemi.

SARDANAPALE. — Je puis pardonner l'augure, mais non le ravage. Quelle étendue de muraille a été renversée ?

L'OFFICIER. — Environ quarante stades.

SARDANAPALE. — Et cet espace est-il ouvert aux assiégeants ?

L'OFFICIER. — Pour le moment l'onde furieuse peut

empêcher l'assaut ; mais dès qu'ils reprendront leur cours accoutumé, et qu'on pourra les traverser avec des barques, le palais est aux rebelles.

SARDANAPALE. — Jamais ! Quoique les hommes, les dieux, les éléments, les présages, se soient réunis contre un prince qui ne les a point provoqués, la maison de mon père ne sera jamais une caverne et un repaire pour des bêtes féroces.

PANIA. — Si vous l'approuvez, j'irai sur les lieux pour y prendre les mesures nécessaires à la défense de ce passage autant que les circonstances le permettent.

SARDANAPALE. — Cours-y en toute hâte, et rapporte-moi au plus tôt une relation fidèle de cette inondation. (Pania sort avec l'officier.)

MYRRHA. — Ainsi donc les flots eux-mêmes se soulèvent contre vous !

SARDANAPALE. — Ils ne sont point mes sujets, Myrrha, et doivent être pardonnés, puisqu'on ne saurait les punir.

MYRRHA. — Je me réjouis de voir que ce présage ne vous ébranle pas.

SARDANAPALE. — Je suis au-dessus de la crainte des présages : ils ne peuvent rien m'apprendre que je ne me sois dit depuis minuit ; le désespoir anticipe sur tout ce qui doit survenir.

MYRRHA. — Le désespoir !

SARDANAPALE. — Non, ce n'est pas le désespoir précisément. Quand nous savons tout ce qui nous menace, et l'attendons comme nous le devons, notre résolution, si elle est constante, mérite sans doute un plus noble nom. Mais qu'est-ce que nous font les mots? nous aurons bientôt fini avec les mots et les choses.

RRHA — Il vous reste un dernier devoir... le plus important pour tous les mortels, l'acte qui couronne

tout ce qui fut, ou tout ce qui est, ou tout ce qui doit être... seule chose commune à tous les hommes, quelque différents qu'ils soient d'ailleurs par leur naissance, leur langage, leur sexe, leur caractère, la couleur de leur teint, leurs traits, le climat, l'âge, les sentiments, l'intelligence, sans autre point d'union que celui-là... but auquel nous tendons tous, pour lequel nous sommes nés et suivons le fils mystérieux du labyrinthe qu'on appelle la vie.

SARDANAPALE. — Le fil de la nôtre étant usé bientôt, ne bannissons pas la gaieté. Ceux qui n'ont plus rien à craindre peuvent bien sourire à l'approche de ce qui les effrayait jadis, comme les enfants qui découvrent le secret d'un vain épouvantail. (Pania entre.)

PANIA. — On nous avait fait un rapport fidèle; j'ai doublé la garde pour veiller près de la brèche faite par les eaux, en diminuant celle d'une partie des remparts où elle était moins nécessaire.

SARDANAPALE. — Vous avez rempli fidèlement votre devoir, comme je l'attendais de mon digne Pania ; tous les liens qui nous unissent n'existeront bientôt plus. Je vous prie de prendre cette clef (Il lui donne une clef.) elle ouvre une porte secrète, derrière ma couche royale (où est déposé maintenant le plus noble fardeau qu'elle ait jamais porté..... quoique... une longue suite de monarques se soient étendus sur l'or dont elle est construite..... je veux parler de celui qui naguère était Salemènes) ; cherchez le lieu caché où ce passage vous conduira ; il renferme un trésor ; prenez-le pour vous et pour vos compagnons : il est assez considérable pour vous enrichir tous, quel que soit votre nombre. Que les esclaves soient délivrés ; que tous les habitants du palais, de l'un et de l'autre sexe, le quittent dans une heure. Mettez à flot les barques royales. jadis

équipées pour les plaisirs de notre cour, et qui serviront à sa sûreté : embarquez-vous ; le fleuve est grossi par la crue des eaux, et (plus puissant qu'un roi) il n'a rien à craindre des assiégeants. Fuyez, et soyez heureux.

PANIA. — Oui, sous votre protection, si vous accompagnez votre fidèle garde.

SARDANAPALE. — Non, Pania, cela ne peut être : quittez ces lieux et laissez-moi à mon sort.

PANIA. — Ce sera la première fois que j'aurai désobéi, mais aujourd'hui.....

SARDANAPALE. — Ainsi donc, chacun me bravera maintenant, et l'insolence dans mon palais imitera la trahison qui m'y assiége ! Plus de question : ce sont mes ordres, mes derniers ordres ; veux-tu t'y opposer, Pania?

PANIA. — Mais cependant ce n'est pas encore...

SARDANAPALE. — Eh bien donc ! jurez de m'obéir quand je vous en donnerai le signal.

PANIA. — Je le promets, avec un cœur fidèle, mais désolé.

SARDANAPALE. — Il suffit. Maintenant qu'on entasse ici des rameaux secs, des fruits de pin, des feuilles flétries, et tous les combustibles qu'une étincelle embrase ; apportez aussi du cèdre et des bois résineux, pour former un bûcher : aussi de l'encens et de la myrrhe, car c'est un grand sacrifice que je veux offrir. Disposez tous ces matériaux autour de ce trône.

PANIA. — Seigneur !

SARDANAPALE. — Je t'ai parlé, et vous m'avez fait un serment.

PANIA. — Je vous serais fidèle sans vous l'avoir juré.

MYRRHA. — Quel est votre dessein ?

SARDANAPALE. — Vous verrez bientôt ce que la terre n'oubliera jamais. (Pania revient avec un héraut.)

PANIA. — Prince, j'allais exécuter vos ordres, quand ce héraut a été amené devant moi en demandant une audience.

SARDANAPALE. — Qu'il parle.

LE HÉRAUT. — Le roi Arbaces...

SARDANAPALE. — Quoi ! déjà couronné !... Mais continue.

LE HÉRAUT. — Belèses, le grand-prêtre sacré...

SARDANAPALE. — De quel dieu ou de quel démon ? Avec de nouveaux rois de nouveaux autels s'élèvent... Mais poursuis : tu es envoyé pour exécuter les ordres de ton maître, et non pour répondre aux miens.

LE HÉRAUT. — Et le satrape Ofratanes...

SARDANAPALE. — Comment, il est des vôtres?

LE HÉRAUT, montrant un anneau. — Soyez convaincu qu'il est maintenant dans le camp des vainqueurs ; voyez la bague qui lui sert de sceau.

SARDANAPALE. — C'est bien la sienne. Illustre association ! Pauvre Salemènes, tu es mort à temps pour ne pas voir une trahison de plus... Cet homme était un fidèle ami et un sujet auquel j'accordais toute ma confiance. Continue.

LE HÉRAUT. — Ils t'offrent la vie et la liberté de choisir pour ta résidence une province éloignée où tu seras gardé et surveillé sans être captif, et où tu couleras tes jours en paix, mais à condition que les trois jeunes princes seront livrés comme otages.

SARDANAPALE, avec ironie. — Les vainqueurs généreux !

LE HÉRAUT. — J'attends une réponse.

SARDANAPALE. — Une réponse, misérable ! Depuis quand les esclaves décident-ils du sort des rois ?

LE HÉRAUT. — Depuis qu'ils sont libres.

SARDANAPALE. — Orateur des rebelles! tu sauras, toi, du moins, quel châtiment est réservé à la trahison, quoique tu ne sois que son organe. Pania ! que sa tête soit jetée du haut de nos murs dans les rangs des rebelles, et son cadavre dans le fleuve... Qu'on l'entraîne! (Pania et les gardes le saisissent.)

PANIA. — Je n'exécutai jamais aucun de vos ordres avec autant de plaisir que celui-ci... Emmenez-le, soldats ; ne souillez pas ce palais auguste du sang d'un traître ! allez le mettre à mort hors de son enceinte.

LE HÉRAUT. — Je ne demande à dire qu'un seul mot : sire, mon titre est sacré.

SARDANAPALE. — Et qu'est donc le mien pour que tu oses venir me demander d'y renoncer?

LE HÉRAUT. — Je n'ai fait qu'obéir aux ordres que j'ai reçus, sous peine d'être puni si je m'y refusais, comme mon obéissance m'expose à l'être ici.

SARDANAPALE. — Ces monarques d'une heure sont donc déjà aussi despotes que des souverains dont les langes furent de pourpre, et qui ont vécu sur le trône depuis leur naissance!

LE HÉRAUT. — Ma vie dépend d'un mot de votre bouche ; mais votre propre vie (je le dis avec humilité)... peut-être votre vie est dans un danger non moins imminent. Serait-il digne de la dernière heure d'un descendant de Nemrod de faire périr un paisible héraut, sans armes, et dans l'exercice de sa mission, violant ainsi non-seulement tout ce que l'homme regarde comme sacré... mais encore ce lien plus saint qui nous unit aux dieux?

SARDANAPALE. — Il a raison... Qu'il soit libre... le dernier acte de ma vie ne sera pas un acte de colère. Approche, héraut, prends cette coupe d'or (il lui donne une coupe qu'il prend sur une table.); garde-la pour ton usage

et pour te souvenir de moi... ou bien fonds-la en lingots si tu tiens davantage à son poids et à sa valeur.

LE HÉRAUT. — Acceptez mes doubles actions de grâces pour m'avoir conservé la vie et pour ce magnifique don qui me la rend plus précieuse. Mais porterai-je une réponse?

SARDANAPALE. — Oui... je demande une heure pour y réfléchir.

LE HÉRAUT. — Rien qu'une heure?

SARDANAPALE. — Une heure : si à l'expiration de ces termes tes maîtres ne reçoivent pas d'autre réponse de moi, ce sera la preuve que je rejette leurs conditions; qu'ils agissent comme il leur conviendra.

LE HÉRAUT. — Je ne manquerai pas d'exprimer fidèlement votre volonté.

SARDANAPALE. — Écoute!... encore un mot.

LE HÉRAUT. — Quel qu'il soit, n'importe, je ne l'oublierai pas.

SARDANAPALE. — Salue de ma part Belèses, et dis-lui qu'avant une année je lui donne rendez-vous ici.

LE HÉRAUT. — Où?

SARDANAPALE. — A Babylone : c'est de là du moins qu'il partira pour se rendre auprès de moi.

LE HÉRAUT. — Je vous obéirai à la lettre. (Il sort.)

SARDANAPALE. — Pania!... Maintenant, mon cher Pania... hâtez-vous d'exécuter mes ordres.

PANIA. — Seigneur... voici les soldats. (Les soldats entrent et forment un bûcher autour du trône.)

SARDANAPALE. — Plus haut, mes braves guerriers, et mettez assez de bois pour que les fondements fournissent une flamme qui ne périsse pas faute d'aliments, ou qu'aucun secours officieux ne puisse éteindre; que le trône forme le cœur du bûcher. Je ne voudrais pas en laisser approcher les nouveaux venus avant qu'il

ne soit entouré d'un feu inextinguible. Disposez tout comme s'il s'agissait d'embraser la forteresse de nos ennemis... Maintenant il prend quelque apparence... Dites-moi, Pania, ce bûcher suffira-t-il pour les funérailles d'un roi?

PANIA. — Oui, et pour celles d'un royaume : je vous comprends maintenant.

SARDANAPALE. — Et me blâmes-tu ?

PANIA. — Non... mais permettez-moi de mettre le feu au bûcher pous y monter avec vous.

MYRRHA. — Ce devoir me regarde.

PANIA. — Une femme !

MYRRHA. — C'est le devoir d'un soldat de mourir pour son souverain, pourquoi ne serait-ce pas celui d'une femme de mourir avec son amant?

PANIA. — Dévoûment étrange !

MYRRHA. — Moins étrange que tu ne penses, mon cher Pania. Cependant conserve ta vie... Adieu : le bûcher est prêt.

PANIA. — J'aurais honte de laisser mon souverain avec une seule femme pour partager sa mort.

SARDANAPALE. — Un trop grand nombre d'amis m'a déjà précédé dans la tombe... pars ; enrichis-toi.

PANIA. — Et vis malheureux.

SARDANAPALE. — Pense à ton serment... il est sacré, irrévocable.

PANIA. — Puisqu'il en est ainsi, adieu.

SARDANAPALE. — Cherche bien dans mon appartement ; n'éprouve aucun remords à emporter tout l'or que tu trouveras. Souviens-toi que tout ce que tu laisseras deviendra le partage des esclaves auteurs de ma mort : et quand vous aurez transporté tout dans vos navires, faites retentir les airs du son d'un clairon avant de quitter le palais. Les bords du fleuve sont

trop éloignés, ses ondes trop tumultueuses en ce moment pour que l'écho de ces lieux pût saisir le signal de votre départ... fuyez... et détournez la tête en suivant le cours de l'Euphrate. Si vous abordez dans la Paphlagonie où la reine est en sûreté avec mes trois fils, à la cour de Cotta, dites-lui ce que vous avez vu en partant, et priez-la de se souvenir de ce que je lui dis lors d'une séparation encore plus douloureuse.

PANIA. — O main royale!... permettez-moi de la presser sur mes lèvres, ainsi qu'à ces pauvres soldats qui vous entourent et qui mourraient volontiers avec vous. (Les soldats et Pania s'approchent et baisent la main de Sardanapale et les pans de sa robe).

SARDANAPALE. — Mes meilleurs et mes derniers amis! n'énervons pas mutuellement nos cœurs; partez sans délai. Tous les adieux devraient être subits, quand on se quitte pour jamais... sinon ils font une éternité de quelques moments et attristent par des larmes la fin de la vie. Allez, et soyez heureux ; croyez-moi, je ne suis plus à plaindre... ou du moins je le suis bien plus pour le passé que pour le présent... quant à l'avenir, il est entre les mains des dieux, s'il en est : je le saurai bientôt. Adieu... adieu ! (Pania et les soldats sortent.)

MYRRHA. — Ces hommes étaient fidèles : c'est une consolation quand nos derniers regards s'arrêtent sur des visages aimants.

SARDANAPALE. — Et sur des visages aimables, ma belle Myrrha!... mais écoute. Si dans ce moment, car nous sommes près du terme, tu éprouves une répugnance secrète à passer des flammes dans l'avenir, dis-le : je ne t'en aimerai pas moins; peut-être même ne t'aimerai-je que davantage en te voyant céder à ta nature : il est encore temps de fuir.

MYRRHA. — Allumerai-je une des torches entassées

sous la lampe qui brûle à jamais devant l'autel de Baal dans la salle voisine ?

SARDANAPALE. — Oui... Est-ce là ta réponse?

MYRRHA. Tu vas voir. (Myrrha sort.)

SARDANAPALE, seul. — Elle est inébranlable... O mes aïeux, que je vais rejoindre, peut-être, purifié par la mort d'une partie des souillures grossières d'une existence trop matérielle, je ne veux point livrer votre antique demeure à la profanation de ces esclaves révoltés ; si je n'ai point maintenu votre héritage tel que vous me l'aviez légué, ce palais qui en contient une portion brillante, vos trésors, vos armes consacrées, vos annales, vos monuments, vos dépouilles, dont ils auraient décoré leur triomphe, voilà ce que je vous porte avec moi dans cet élément destructeur, image la plus naturelle de l'âme comme ne laissant sur ses traces aucune matière que sa flamme dévorante n'ait consumée... La clarté de ce bûcher funèbre, le plus digne d'un roi, ne sera pas une simple colonne de vapeur et de flamme, un phare éphémère dans l'horizon, et puis un monceau de cendres... non... cette clarté sera une leçon pour les siècles, les peuples rebelles, et les hommes voluptueux. Le temps livrera à l'oubli les annales de maintes nations, les exploits de maints héros ; il anéantira plus d'un empire comme celui d'Assyrie, le premier de tous. Mais il respectera ce dernier acte de Sardanapale, comme un exemple que peu oseront imiter et que personne ne méprisera... et peut-être quelque roi, instruit par mon exemple, évitera-t-il une vie semblable à celle qui me conduit à une telle fin. (Myrrha revient avec une torche d'une main et une coupe de l'autre.)

MYRRHA. — Voici ! j'ai allumé le flambeau dont la clarté nous guidera jusqu'aux astres.

SARDANAPALE. — Et cette coupe ?

MYRRHA. — C'est l'usage de ma patrie de faire une libation aux dieux.

SARDANAPALE. — Ce fut le mien de faire des libations avec les hommes, je ne l'ai point oublié; et, quoique seul, je viderai la coupe en souvenir de tant de joyeux banquets. (Sardanapale prend la coupe... après avoir bu et frappé sur la coupe renversée, il s'écrie en voyant tomber une goutte.) Et cette libation est pour le digne Belèses !

MYRRHA. — Pourquoi ton âme se rappelle-elle plutôt le nom de Belèses que celui de son complice en trahison?

SARDANAPALE. — L'autre n'est qu'un soldat, un instrument, un espèce de glaive vivant dans la main d'un ami; un mannequin guerrier dont Belèses tient les ressorts. Mais je les bannis de mon souvenir... Un moment encore, ma Myrrha; m'accompagnes-tu vraiment de plein gré et sans crainte?

MYRRHA. — Penses-tu qu'une fille grecque n'ose pas faire par amour ce que brave une veuve indienne... pour obéir à une coutume?

SARDANAPALE. — Alors nous n'attendons plus que le signal.

MYRRHA. — Il tarde bien à sonner.

SARDANAPALE. — Allons, adieu; un dernier embrassement.

MYRRHA. — Ce ne sera pas le dernier : il en reste un encore.

SARDANAPALE. — Il est vrai, le feu confondra nos cendres.

MYRRHA. — Oui, elles se mêleront ensemble, pures comme mon amour, sans aucun alliage des souillures de la terre et des passions terrestres. Une seule pensée m'afflige.

SARDANAPALE. — Dis-la moi.

MYRRHA. — C'est qu'une main amie ne réunira pas notre poussière dans une urne.

SARDANAPALE. — Je m'en félicite. Qu'elle vole sur l'aile des vents du ciel et soit semée dans l'air plutôt que d'être souillée par des mains d'esclaves et de traîtres : dans ce palais embrasé, dans les ruines fumantes de ces énormes murailles, nous laissons un monument plus noble que ces montagnes de briques amoncelées par l'Égypte sur ses rois, ou pour ses bœufs, car personne ne sait si ces orgueilleux monuments sont destinés à la sépulture des princes ou à celle d'Apis, le bœuf-dieu. Mais c'en est assez sur des monuments qui ont perdu le souvenir de leur propre histoire !

MYRRHA. — Adieu donc, ô terre ! et toi, région la plus aimable de la terre, Ionie, adieu ! continue à être libre, belle, et dans la prospérité ! Ma dernière pensée est pour toi ; à toi encore sont adressées mes dernières pensées, excepté une seule.

SARDANAPALE. — Et celle-là ?

MYRRHA. — Est pour vous. (La trompette de Pania se fait entendre.)

SARDANAPALE. — Écoute.

MYRRHA. — Maintenant ?

SARDANAPALE. — Adieu, Assyrie : je t'aimais, ô ma patrie, patrie de mes pères ! je t'aimais, et bien plus comme ma terre natale que comme mon royaume ! Je te rassasiai de paix et de plaisirs... et telle est ma récompense ! Je ne te dois plus rien, pas même un tombeau. (Il monte sur le bûcher.) Maintenant, Myrrha...

MYRRHA. — Es-tu prêt ?

SARDANAPALE. — Comme la torche que tient ta main. (Myrrha met le feu au bûcher.)

MYRRHA. — La flamme s'élève... je viens. (Au moment où Myrrha s'élance sur le bûcher, la toile tombe.)

LES

DEUX FOSCARI

TRAGÉDIE HISTORIQUE

THE TWO FOSCARI
AN HISTORICAL TRAGEDY

« The *father* softens, but the *governor* is resolved. »
SHERIDAN, *the Critic.*
Le *père* s'adoucit, le *prince* est inflexible.

PERSONNAGES.

HOMMES.

FRANÇOIS FOSCARI, Doge de Venise.
JACOPO FOSCARI, fils du Doge.
JACQUES LOREDANO, patricien.
MARCO MEMMO, chef des Quarante.
BARBARIGO, sénateur.
Autres sénateurs, le Conseil des Dix, Gardes, Serviteurs, etc., etc.

FEMME.

MARINA, femme du jeune Foscari.

La scène se passe dans le palais des Doges, à Venise.

LES
DEUX FOSCARI[1]

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

(Salle dans le palais des Doges.)

LOREDANO ET BARBARIGO se rencontrent.

LOREDANO. — Où est le prisonnier?

BARBARIGO. — Il se repose de la question.

LOREDANO. — L'heure fixée hier pour reprendre son procès est passée... allons rejoindre nos collègues au conseil et presser sa comparution.

BARBARIGO. — Accordons quelques minutes encore à ses membres torturés ; il fut épuisé par la question d'hier, et peut y succomber si elle est répétée déjà.

LOREDANO. — Eh bien?

BARBARIGO. — Je ne vous cède pas en amour de la justice; ma haine des ambitieux Foscari, du père, du fils, de toute leur race dangereuse est égale à celle que vous leur portez ; mais le malheureux a souffer au delà de la constance la plus stoïque.

LOREDANO. — Sans avouer son crime.

[1] Les *Deux Foscari* furent composés à Ravenne, du 11 juin au 10 juillet 1821, et publiés avec Sardanapale en décembre suivant.

BARBARIGO. — Peut-être sans en avoir commis. Il a avoué la lettre écrite au duc de Milan, et ses tortures expient à demi une semblable faiblesse.

LOREDANO. — Nous verrons.

BARBARIGO. — Vous poursuivez trop loin, Loredano, une haine héréditaire.

LOREDANO. — Et jusqu'où?

BARBARIGO. — Jusqu'à l'extermination.

LOREDANO. — Quand ils ne seront plus, vous pourrez parler ainsi... Rendons-nous au conseil.

BARBARIGO. — Un moment... le nombre de nos collègues n'est pas encore complet; il en manque deux pour que nous puissions poursuivre le jugement.

LOREDANO. — Et le juge principal... le Doge?

BARBARIGO. — Non... avec une force plus que romaine, il siége toujours au tribunal dans ce malheureux procès contre son dernier et son unique fils.

LOREDANO. — Oui... oui, son dernier.

BARBARIGO. — Rien ne peut vous toucher?

LOREDANO. — Est-il ému, croyez-vous?

BARBARIGO. — Il ne le laisse pas voir.

LOREDANO. — C'est ce que j'ai remarqué... Le misérable!

BARBARIGO. — Hier, m'a-t-on dit, à son retour dans l'appartement ducal, le vieillard s'est évanoui sur le seuil de la porte.

LOREDANO. — Il commence à sentir, enfin.

BARBARIGO. — C'est en grande partie votre ouvrage.

LOREDANO. — Ce ne devrait être que le mien... mon père et mon oncle sont morts.

BARBARIGO. — J'ai lu leur épitaphe qui dit qu'ils sont morts par le poison[1].

[1] *Veneno sublatus.* La tombe se trouve dans l'église de Santa Helena.

LOREDANO. — Lorsque le Doge eut déclaré qu'il ne se croirait jamais souverain qu'après la mort de Pierre Loredano, les deux frères languirent bientôt... Il est souverain.

BARBARIGO. — Souverain malheureux.

LOREDANO. — Que doivent-ils être ceux qui font des orphelins?

BARBARIGO. — Mais est-ce le Doge qui vous a rendu orphelin?

LOREDANO. — Oui.

BARBARIGO. — Quelles preuves?

LOREDANO. — Quand les princes veulent agir secrètement, les preuves et les poursuites sont également difficiles; mais j'ai assez des premières pour me passer des secondes.

BARBARIGO. — Mais vous vous adresserez aux lois?

LOREDANO. — A toutes les lois qu'il voudra nous laisser.

BARBARIGO. — Les lois sont telles dans cette cité, qu'elles rendent les réparations plus faciles que chez aucun peuple. Est-il vrai que vous avez écrit sur vos livres de commerce (source de richesse pour nos plus nobles citoyens) : *Le Doge Foscari, mon débiteur pour la mort de Marco et de Pietro Loredano, mon père et mon oncle?*

LOREDANO. — Cela est écrit.

BARBARIGO. — Et vous ne l'effacerez pas?

LOREDANO. — Jusqu'à ce que le compte soit balancé.

BARBARIGO. — Et comment? (Deux sénateurs passent pour se rendre à la salle des Dix.)

LOREDANO. — Vous voyez que le nombre est complet, suivez-moi. (Loredano sort.)

BARBARIGO, seul. — Te suivre! j'ai longtemps suivi le sentier fatal que tu m'ouvrais, comme la vague suit

celle qui la précède et engloutit le vaisseau naufragé avec le malheureux qui fait entendre ses cris plaintifs dans ses flancs entr'ouverts ; mais ce fils et ce père pourraient toucher les éléments, et moi je dois le poursuivre sans relâche comme le feraient les vagues... Que ne puis-je le faire comme elles, en aveugle et sans remords !... Mais le voici : calme-toi, mon cœur, ce sont tes ennemis, qu'ils soient tes victimes ; palpiterais-tu pour ceux qui t'ont presque brisé ? (Les gardes entrent avec le jeune Foscari, etc.)

UN GARDE. — Laissons-le reposer. Seigneur, arrêtez-vous.

JACOPO FOSCARI. — Je te remercie, mon ami, je suis faible. Pourvu que tu n'encoures aucun reproche !...

LE GARDE. — J'en courrai le hasard.

JACOPO FOSCARI. — Sentiment généreux ! j'ai trouvé quelque pitié, mais point de merci... voici la première fois.

LE GARDE. — Et ce pourrait bien être la dernière, si ceux qui gouvernent nous voyaient.

BARBARIGO, s'avançant vers le garde. — Voici quelqu'un qui vous a vus. Cependant ne crains rien, je ne serai ni ton juge ni ton dénonciateur ; quoique l'heure soit expirée, attends les derniers ordres du conseil des Dix... j'en fais partie ; jusqu'à ce qu'ils appellent, je t'autorise moi-même par ma présence : quand le dernier appel se fera entendre, nous entrerons ensemble.

JACOPO FOSCARI. — Quelle est cette voix ?... celle de Barbarigo ?... l'ennemi de notre maison et l'un de mes juges !

BARBARIGO. — Pour balancer un tel ennemi, s'il existe, ton père fait aussi partie du tribunal.

JACOPO FOSCARI. — Il est vrai, il juge.

BARBARIGO. — N'accuse donc pas les lois de trop de

sévérité, ces lois assez indulgentes envers un père pour lui permettre de donner sa voix dans une affaire aussi importante que celle du salut de l'État...

JACOPO FOSCARI. — Et le salut de son fils. Je me sens défaillir; laissez-moi approcher, je vous prie, pour respirer un moment, de ce balcon qui domine les flots. (Un officier qui entre va parler à l'oreille de Barbarigo.)

BARBARIGO, aux gardes. — Laissez-le approcher. Je ne dois pas lui parler davantage : par ce court entretien j'ai déjà violé mon devoir, et je suis obligé de rentrer dans la salle du conseil. (Barbarigo sort. Le garde conduit Jacopo Foscari au balcon.)

LE GARDE. — Seigneur, le balcon est ouvert... Comment êtes-vous ?

JACOPO FOSCARI. — Comme un enfant... O Venise !...

LE GARDE. — Et vos membres?

JACOPO FOSCARI. — Mes membres? Que de fois ils m'ont porté bondissant sur cette onde azurée où je guidais la gondole, avec le costume d'un jeune gondolier au milieu de mes joyeux rivaux, nobles comme moi, et nous disputant fièrement le prix de l'adresse et de la vigueur dans ce jeu de notre âge ! Une troupe de beautés patriciennes et plébéiennes nous encourageaient par leurs séduisants sourires et l'expression de leurs tendres désirs; elles déployaient leurs mouchoirs et nous applaudissaient des mains jusqu'au but !... Que de fois, d'un bras plus robuste, j'ai fendu ces flots, opposant à leur résistance un sein audacieux ! Avec le geste rapide du nageur, je rejetais en arrière ma chevelure humide; j'élevais en souriant ma bouche au-dessus de la mer, qui la caressait comme une coupe. Je suivais les flots dans leurs mouvements; plus ils s'élançaient, plus ils me soulevaient avec eux; et souvent en me jouant je plongeais dans leurs gouf-

fres de vert cristal, et j'allais toucher les coquillages et les plantes marines, invisible à ceux qui, restés sur le rivage, tremblaient de ne plus m'apercevoir. Soudain je reparaissais portant à la main des gages qui prouvaient que j'avais mesuré l'abîme. Je m'élevais en frappant avec bruit les vagues, puis, donnant un libre cours à mon souffle longtemps suspendu, j'écartais avec dédain l'écume qui m'entourait, et je poursuivais ma carrière comme l'oiseau de la mer... J'étais un enfant alors.

LE GARDE. — Aujourd'hui vous êtes un homme; jamais on n'eut autant besoin d'un mâle courage

JACOPO FOSCARI, regardant par le balcon. — Belle Venise, ma chère et unique patrie!... Oh! oui, maintenant je respire! Comme cette brise de ton Adriatique est douce à mon visage! l'impression même de l'air annonce la terre natale à mon sang, le rafraîchit et le calme. Quelle différence avec les vents brûlants des odieuses Cyclades qui mugissaient autour de ma prison et affaissaient mon cœur!

LE GARDE. — La couleur revient sur vos joues. Que le ciel vous envoie la force pour supporter tout ce qu'on peut encore vous condamner à souffrir!... Je tremble d'y songer.

JACOPO FOSCARI. — Ils ne me banniront plus!... Non... non, qu'ils me torturent encore... il me reste de la force.

LE GARDE. — Avouez, et vous ne subirez plus la question.

JACOPO FOSCARI. — J'ai avoué une première fois et une seconde, deux fois ils m'ont exilé.

LE GARDE. — Et la troisième ils vous ôteront la vie.

JACOPO FOSCARI. — Qu'ils me l'ôtent, pourvu que je sois enseveli dans la patrie qui me vit naître : je

préfère n'être plus que cendre ici, à vivre ailleurs.

LE GARDE. — Pouvez-vous tant aimer le sol qui vous hait?

JACOPO FOSCARI. — Le sol!... oh! non, ce sont les enfants du sol qui me persécutent; mais ma terre natale me recevra comme une mère dans son sein; je ne demande rien qu'un tombeau vénitien... une prison, ce qu'ils voudront, pourvu que ce soit ici. (Un officier entre.)

L'OFFICIER. — Amenez le prisonnier.

LE GARDE. — Seigneur, vous entendez l'ordre?

JACOPO FOSCARI. — Oui, je suis accoutumé à de tels ordres; c'est la troisième fois qu'ils m'ont torturé... (Au garde.) Allons, prête-moi ton bras.

L'OFFICIER. — Prenez-le mien, seigneur; c'est mon devoir d'être auprès de votre personne.

JACOPO FOSCARI. — Vous... vous êtes celui qui hier présidiez à mon supplice... retirez-vous! je marcherai seul.

L'OFFICIER. — Comme vous voudrez, seigneur; la sentence ne peut m'être attribuée, mais je n'osai pas désobéir au conseil quand... les Dix...

JACOPO FOSCARI. — T'ont ordonné de m'étendre sur leur horrible machine. Je t'en prie, ne me touche pas... c'est-à-dire à présent... le temps viendra qu'ils renouvelleront leur ordre; retire-toi jusque-là. Quand je regarde tes mains, le sang se fige dans mes membres qui frissonnent par anticipation de la torture, et sur mon front coule une sueur glacée comme si... Mais allons... je l'ai supportée... je puis la supporter... Quel aspect montre mon père?

L'OFFICIER. — Son aspect accoutumé.

JACOPO FOSCARI. — La terre, le ciel, l'azur de l'océan, l'éclat de notre ville, ses édifices, la gaieté de sa place... (le murmure joyeux des nations qu'elle ras-

semble parvient même en ces lieux; dans ces salles des inconnus qui gouvernent, et des inconnus sans nombre condamnés à mourir en silence)... tout porte le même aspect, tout, et mon père aussi. Rien ne sympathise avec Foscari, pas même un Foscari... Seigneur, je vous suis. (J. Foscari et l'officier sortent, etc.)

MEMMO entre avec un sénateur. — Il est parti... nous sommes venus trop tard... Croyez-vous que les Dix siégeront longtemps aujourd'hui ?

LE SÉNATEUR. — On dit que le prisonnier s'obstine à persister dans son premier aveu; je n'en sais pas davantage.

MEMMO. — C'est déjà beaucoup ; les secrets de ce tribunal terrible nous sont aussi cachés à nous, premiers patriciens, qu'au peuple.

LE SÉNATEUR. — Excepté les bruits accoutumés, qui (semblables aux contes faits sur ces spectres qui errent autour des édifices en ruines) n'ont jamais été prouvés ni entièrement réfutés : les hommes connaissent aussi peu les véritables actes de l'État que les mystères impénétrables de la tombe.

MEMMO. — Mais avec le temps nous faisons un pas vers ces secrets, et j'espère faire un jour partie des décemvirs.

LE SÉNATEUR. — Ou être Doge !

MEMMO. — Oh! pour cela non, si je puis l'éviter.

LE SÉNATEUR. — C'est le premier poste de l'État... il peut être légitimement ambitionné et légitimement obtenu par de nobles aspirants.

MEMMO. — C'est à ceux-là que je le laisse : quoique né noble, mon ambition est bornée. Je préfèrerais être simple membre de la ligue de dix souverains unis entre eux, plutôt qu'un chef isolé quoique couronné... Qui

vient ici ?... la femme de Foscari ! (Marina entre avec une suivante.)

MARINA. — Quoi ! personne !... J'ai tort, voici deux sénateurs.

MEMMO. — Noble dame, commandez-nous.

MARINA. — Moi commander !... Hélas ! ma vie a été une longue et vaine prière.

MEMMO. — Je vous comprends, mais je ne dois pas répondre ; et...

MARINA, fièrement. — Il est vrai... personne n'ose répondre ici, excepté sur le chevalet ; personne n'ose questionner, excepté eux...

MEMMO, l'interrompant. — Noble dame [1], rappelles-toi où tu es.

MARINA. — Où je suis... c'est ici le palais du père de mon époux.

MEMMO. — Le palais du Doge.

MARINA. — Et la prison de son fils... Oh ! je ne l'ai point oublié. Et, s'il n'y avait pas d'autres souvenirs plus frappants et plus amers, je remercierais l'illustre Memmo de me rappeler les plaisirs de ce lieu.

MEMMO. — Soyez calme.

MARINA, levant les yeux vers le ciel. — Je le suis ; mais ô toi, Dieu éternel ! peux-tu continuer de l'être avec un monde tel que celui-ci ?

MEMMO. — Votre mari peut encore être absous.

MARINA. — Il l'est dans le ciel. Je vous prie, séna-

[1] Elle était de la famille des Contarini. A l'occasion de son mariage avec le jeune Foscari, le *Bucentaure* sortit solennellement Un pont de bateaux fut jeté sur le grand canal pour le fiancé et sa suite composée de trois cents chevaux ; d'après le récit de Sanuto, les tournois sur la place Saint-Marc durèrent trois jours et n'attirèrent pas moins de trente mille spectateurs.

teur, ne parlez pas de cela. Vous êtes un homme en place, le Doge aussi ; il a un fils à la question en ce moment, et moi un époux. Ils sont là, ou ils y étaient du moins il y a une heure, face à face, l'un juge et l'autre accusé. Le condamnera-t-il?

MEMMO. — Je ne crois pas.

MARINA. — S'il ne le fait, il en est qui les condamneront l'un et l'autre.

MEMMO. — Ils le peuvent.

MARINA. — Et en eux la puissance et la volonté s'accordent pour le mal... mon époux est perdu.

MEMMO. — Ne parle pas ainsi ; c'est la justice qui prononce à Venise.

MARINA. — Si cela était, il n'y aurait plus de Venise ; mais qu'elle existe, pourvu que les bons ne meurent qu'à l'heure fixée par la nature. Les Dix la devancent, et nous devons obéir. Ah! un cri de douleur! (Un faible cri se fait entendre.)

LE SÉNATEUR. — Écoutons.

MEMMO. — C'est un cri de...

MARINA. — Non, non, ce n'est pas de mon époux... de Foscari.

MEMMO. — C'était la voix de...

MARINA. — Ce n'était pas la sienne. Non ; lui, pousser un cri! non ; son père, à la bonne heure ; non, il mourra en silence. (Un nouveau cri de douleur.)

MEMMO. — Quoi, encore?

MARINA. — C'est sa voix, il m'a semblé : je ne veux pas le croire. S'il faiblissait, je ne puis cesser d'aimer ; cependant... non... non...non... ce doit être une cruelle torture que celle qui lui a arraché un gémissement.

LE SÉNATEUR. — Voudriez-vous, dans votre ressenti-

ment, que votre époux souffrît en silence une douleur plus que mortelle?

MARINA. — Nous avons tous nos tortures à supporter. Je n'ai point laissé stérile la noble maison de Foscari, quoiqu'ils privent de la vie le Doge et son fils. En donnant le jour à ceux qui leur succèderont, j'ai souffert autant qu'ils souffriront eux-mêmes en le quittant : mais la joie était le terme de mes douleurs. Cependant elles étaient assez déchirantes pour me faire pousser des cris; mais je me contins, car mon espérance était de mettre au jour des héros, et je ne voulais point les accueillir avec des larmes.

MEMMO. — Tout est silencieux à présent.

MARINA. — Peut-être tout est fini; mais je ne le crois pas : il s'est armé de toutes ses forces, et brave ses bourreaux. (Un officier entre brusquement.)

MEMMO. — Eh bien! ami, que cherchez-vous?

L'OFFICIER. — Un médecin. Le prisonnier s'est évanoui. (L'officier sort.)

MEMMO. — Madame, il vaudrait mieux vous retirer.

LE SÉNATEUR. — Je vous prie, retirez-vous.

MARINA. — Laissez-moi. Je veux aller le secourir.

MEMMO. — Vous... Rappelez-vous, madame, que l'entrée de cette salle n'est permise qu'aux Dix et à leurs familiers.

MARINA. — Oui, je sais qu'aucun de ceux qui y entrent n'en sort tel qu'il y est entré, et que plusieurs n'en sortent jamais. Mais on ne s'opposera pas à mon projet.

MEMMO. — Hélas! ce n'est que vous exposer à un dur refus et à des doutes plus cruels.

MARINA. — Qui s'opposera à moi?

MEMMO. — Ceux à qui le devoir le commandera.

MARINA. — C'est donc leur devoir de fouler aux pieds

tout sentiment humain, tous les liens qui unissent l'homme à l'homme, et de rivaliser avec les démons qui un jour leur feront subir en retour les mêmes tortures !... Je pénétrerai.

MEMMO. — Chose impossible.

MARINA. — J'en ferai l'essai, le désespoir défie même le despotisme. Il y a dans mon cœur de quoi me faire jour à travers les lances d'une armée, croyez-vous que quelques geôliers m'arrêteront ? Laissez-moi donc passer. Nous sommes dans le palais du Doge. Je suis la femme de son fils, du fils innocent du Doge, et ils m'entendront.

MEMMO. — Vous ne ferez qu'exaspérer ses juges.

MARINA. — Quels sont donc ces juges qui s'abandonnent à la colère ? Ce sont des assassins... laissez-moi passer. (Marina sort.)

LE SÉNATEUR. — Épouse infortunée !

MEMMO. — Ce n'est là que du désespoir ! elle ne sera pas admise sur le seuil.

LE SÉNATEUR. — Et quand même, elle ne pourrait sauver son époux. Mais voici l'officier de retour. (L'officier passe avec une autre personne.)

MEMMO. — Je ne croyais pas que les Dix fussent capables même de cette pitié ou permissent qu'on secourût l'accusé.

LE SÉNATEUR. — Pitié ! est-ce pitié de rappeler à la vie le malheureux qui n'échappe à la mort que par cet évanouissement, dernière ressource de la nature contre l'excès de la douleur ?

MEMMO. — Je m'étonne qu'on ne le condamne pas sans tant de délais.

LE SÉNATEUR. — Telle est leur politique. On le laisse vivre parce qu'il ne craint pas la mort. On le bannit, parce qu'excepté la cité qui l'a vu naître, toute la terre

est pour lui une vaste prison, et que l'air qu'il respire sous un climat étranger lui semble un poison lent qui le consume sans le faire périr.

MEMMO. — Plus d'une preuve confirme ses crimes ; mais il ne les avoue pas.

LE SÉNATEUR. — Aucune, excepté la lettre qu'il dit avoir adressée au duc de Milan, sachant bien qu'elle tomberait entre les mains du sénat qui le ferait reconduire à Venise.

MEMMO. — Comme un prévenu.

LE SÉNATEUR. — Sans doute, mais dans sa patrie... et c'est tout ce qu'il demandait, à ce qu'il affirme.

MEMMO. — L'accusation des présents fut prouvée.

LE SÉNATEUR. — Pas clairement, et l'accusation d'homicide a été annulée par la confession que fit sur son lit de mort Nicolas Erizzo, meurtrier du dernier chef des Dix.

MEMMO. — Et pourquoi donc ne pas l'acquitter ?

LE SÉNATEUR. — C'est aux Dix de répondre ; car il est bien connu qu'Almoro Donato, comme je l'ai dit, fut tué par Erizzo pour une vengeance particulière.

MEMMO. — Il faut qu'il y ait quelque chose de plus, dans cet étrange procès, que les crimes dont on charge Foscari. Mais voici deux membres du conseil des Dix... retirons-nous. (Memmo sort avec le sénateur. Loredano entre avec Barbarigo.)

BARBARIGO, à Loredano. — C'en était trop : croyez-moi, il n'était pas bien de laisser continuer la procédure dans un tel moment.

LOREDANO. — Ainsi donc le conseil doit se séparer et la justice s'arrêter, parce qu'une femme sera venue s'introduire au milieu de nos délibérations !

BARBARIGO. — Non. Ce n'est pas ce motif dont je veux parler. Vous avez vu l'état du prisonnier.

LOREDANO. — Et n'est-il pas revenu à lui ?

BARBARIGO. — Pour succomber encore à la moindre torture.

LOREDANO. — C'est ce qu'on n'a pas essayé.

BARBARIGO. — Vainement vous voudriez murmurer ; la majorité du conseil était contre vous.

LOREDANO. — Grâce à vous, seigneur, et au vieux Doge, qui avez ajouté vos voix à celles qui l'ont emporté sur la mienne.

BARBARIGO. — Je suis juge, mais je dois avouer que cette partie de notre sévère devoir qui prescrit la question et nous force d'être témoins des tortures me fait désirer...

LOREDANO. — Quoi ?

BARBARIGO. — Que vous éprouviez quelquefois ce que j'éprouve toujours.

LOREDANO. — Allez, vous êtes un enfant, aussi faible dans vos sentiments que dans vos résolutions ; un souffle vous émeut ; un soupir vous ébranle, une larme vous trouble... excellent juge pour Venise ! et digne compagnon de ma politique !

BARBARIGO. — Il n'a pas répandu une larme.

LOREDANO. — Deux fois il a poussé un cri.

BARBARIGO. — Un saint martyr en eût fait autant, même avec la couronne céleste devant les yeux, s'il eût souffert une torture aussi cruelle. Mais il n'a pas crié pour implorer la pitié. Aucune parole, aucun gémissement ne lui a échappé ; et ces deux cris n'étaient point l'expression d'une prière, mais ils lui ont été arrachés par des transes déchirantes.

LOREDANO. — Il a murmuré plusieurs fois, entre ses dents, des phrases mal articulées.

BARBARIGO. — Je n'ai pu m'en apercevoir. Vous étiez près de lui.

LOREDANO. — Je l'ai entendu.

BARBARIGO. — Il me semble, et j'en ai été surpris, que, touché de compassion, vous avez été le premier à appeler des secours quand il s'est évanoui.

LOREDANO. — Je croyais que c'était son dernier soupir.

BARBARIGO. — Et ne vous ai-je pas entendu dire que sa mort et celle de son père satisferaient le plus ardent de vos vœux?

LOREDANO. — S'il meurt innocent, c'est-à-dire sans avouer son crime, il sera plaint.

BARBARIGO. — Quoi! voudriez-vous immoler aussi sa mémoire?

LOREDANO. — Voudriez-vous que son rang fût transmis à ses enfants, comme cela aurait lieu s'il mourait non flétri...

BARBARIGO. — Quoi! guerre aussi à ses enfants?

LOREDANO. — Et à toute sa race, jusqu'à l'extinction de la sienne ou de la mienne.

BARBARIGO. — Et la cruelle angoisse de son épouse, et la contrainte que s'imposait le front noble et altier de son vieux père, dont la douleur se trahissait rarement par un léger frémissement, ou par quelques larmes bientôt essuyées sur son visage austère... quoi! rien ne t'a touché? (Loredano sort.) Il est silencieux dans sa haine, comme Foscari l'était dans ses souffrances; et l'infortuné m'a plus ému par son silence que je n'aurais pu l'être par mille cris. O scène affreuse quand sa femme est survenue dans la salle et a vu ce que nous-mêmes nous pouvions à peine regarder, quoique depuis longtemps habitués à de pareils spectacles! Je ne veux plus y penser, de peur d'oublier dans cette pitié pour

nos ennemis leurs anciens outrages, et de perdre le fruit de la vengeance que Loredano poursuit pour lui et pour moi. Ah! mon cœur se contenterait de moindres représailles que celles qu'il cherche, et je voudrais modérer sa profonde haine par des pensées plus douces. Mais, du moins, Foscari a un répit d'une heure accordé aux instances des anciens du conseil, émus sans doute par l'aspect de sa femme dans le tribunal et par les tourments de l'accusé... Ah! les voici. Quel air languissant et malheureux! je ne puis supporter davantage la vue d'un tel spectacle... Allons faire mes efforts pour adoucir Loredano. (Barbarigo sort.)

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

(Appartement dans le palais du Doge.)

LE DOGE ET UN SÉNATEUR.

LE SÉNATEUR. — Est-ce votre plaisir de signer maintenant le rapport, ou de différer jusqu'à demain ?

LE DOGE. — Maintenant : je l'ai examiné hier, il n'y manque plus que la signature; donnez-moi la plume. (Le Doge s'assied et signe le papier.) Voilà, seigneur.

LE SÉNATEUR, regardant le papier — Vous avez oublié de signer.

LE DOGE. — Quoi ! il n'est pas signé ? Ah ! je m'aperçois que mes yeux s'affaiblissent avec l'âge ; je n'ai pas vu que la plume était sans encre.

LE SÉNATEUR plonge la plume dans l'écritoire, et place le papier devant le Doge. — Votre main tremble, monseigneur : permettez-moi de...

LE DOGE. — J'ai fini, je vous remercie.

LE SÉNATEUR. — Ainsi cet acte approuvé par vous et par les Dix donne la paix à Venise.

LE DOGE. — Il y a longtemps que Venise n'en avait joui : puisse-t-elle être aussi longtemps sans reprendre les armes !

LE SÉNATEUR. — Voici presque trente-quatre ans de guerre continuelle avec les Turcs ou les princes d'Italie ; la république avait besoin de quelque repos.

LE DOGE. — Sans doute : je la trouvai reine de l'océan, et je la laisse maîtresse de la Lombardie ; c'est une consolation pour moi d'avoir ajouté à son diadème les pierres précieuses de Brescia et de Ravenne. Crême et Bergame sont aussi sous ses lois. Ses domaines se sont accrus sous mon règne, tandis qu'elle n'a rien perdu de son empire sur mer.

LE SÉNATEUR. — C'est la vérité... Vous méritez la reconnaissance de notre patrie.

LE DOGE. — Peut-être.

LE SÉNATEUR. — La patrie devrait le témoigner.

LE DOGE. — Je ne me suis pas plaint, seigneur.

LE SÉNATEUR. — Mon bon prince, pardonnez...

LE DOGE. — Pourquoi ?

LE SÉNATEUR. — Mon cœur saigne pour vous.

LE DOGE. — Pour moi, seigneur ?

LE SÉNATEUR. — Et pour votre...

LE DOGE. — Arrêtez !

LE SÉNATEUR. — Je ne saurais me taire, mon prince ; j'ai trop d'obligation à vous et à votre maison pour ne pas plaindre votre fils.

LE DOGE. — Cela entre-t-il dans votre commission ?

LE SÉNATEUR. — Quoi donc, seigneur ?...

LE DOGE. — Ces vains discours sur des choses que vous ignorez... Mais le traité est signé, rapportez-le à ceux qui vous ont envoyé.

LE SÉNATEUR. — J'obéis. J'étais aussi chargé par le conseil de vous prier d'assigner une heure pour sa convocation.

LE DOGE. — Dites-leur de choisir l'heure qu'ils voudront... maintenant, à l'instant même, si cela leur fait plaisir... je suis le serviteur de l'État.

LE SÉNATEUR. — Ils vous accorderont quelque temps pour vous reposer.

LE DOGE. — Il n'est pas de repos pour moi, aucun, veux-je dire, qui puisse faire perdre une heure à l'État. Qu'ils se rassemblent quand ils voudront, je serai à mon poste, et l'on m'y verra tel que je fus toujours. (Le sénateur sort. Le Doge reste silencieux. Entre un serviteur.)

LE SERVITEUR. — Prince !

LE DOGE. — Parle.

LE SERVITEUR. — L'illustre épouse de votre fils demande une audience.

LE DOGE. — Introduis-la... Pauvre Marina ! (Le serviteur sort. Le Doge reste silencieux comme tout à l'heure. Marina entre.)

MARINA. — Je viens, mon père, au moment peut-être où vous voudriez rester seul.

LE DOGE. — Vous pouvez toujours venir auprès de moi, ma fille ; disposez de mon temps quand l'État ne le réclame point.

MARINA. — Je désirais vous parler de lui.

LE DOGE. — De votre époux?

MARINA. — Et de votre fils.

LE DOGE. — Continuez, ma fille.

MARINA. — J'avais obtenu des Dix la permission de rester auprès de mon époux pendant un nombre d'heures limité.

LE DOGE. — Vous l'aviez obtenue.

MARINA. — Cette permission est révoquée.

LE DOGE. — Par qui ?

MARINA. — Par les Dix. Nous étions parvenus au pont des Soupirs, que je me préparais à traverser avec Foscari, lorsque le sombre gardien de ce pont fut le premier à faire des difficultés. Un messager fut envoyé aux Dix, mais le tribunal avait levé sa séance ; n'ayant aucune autorisation écrite, je fus repoussée en m'entendant dire que, jusqu'à ce que cette haute cour se

rassemblât, les murs du cachot nous sépareraient encore.

LE DOGE. — En effet, cette formalité a été omise, dans la précipitation avec laquelle la cour s'est ajournée : et, jusqu'à ce qu'elle se réunisse, il est douteux que vous obteniez rien.

MARINA. — Jusqu'à ce qu'elle se réunisse ! et quand elle se réunira, on le soumettra de nouveau à la question ! C'est par une nouvelle torture que nous devons acheter cette entrevue d'un époux et de sa femme !... O Dieu ! tu es témoin de l'outrage fait au plus saint des nœuds.

LE DOGE. — Mon enfant !... mon enfant !

MARINA, brusquement. — Ne m'appelez pas votre enfant... vous n'aurez bientôt plus d'enfants : vous n'en méritez pas... vous qui parlez si froidement d'un fils dont l'infortune arracherait des larmes de sang à des Spartiates ! Quoiqu'ils ne pleurassent pas leurs fils qui mouraient en combattant, est-il écrit qu'ils les vissent périr sans tendre les mains pour les sauver ?

LE DOGE. — Vous me voyez, je ne puis pleurer... je voudrais le pouvoir... si j'avais autant de vies qu'il reste de cheveux blancs sur cette tête ; si cette toque ducale était le diadème de la terre, et cette bague, gage de mon hymen avec les vagues, un talisman pour les calmer... je donnerais le tout pour lui.

MARINA. — Il en faudrait moins pour le sauver.

LE DOGE. — Cette seule réponse prouve que vous ne connaissez pas Venise ! Hélas ! comment le pourriez-vous ? Elle ne se connaît pas elle-même dans tous ses mystères. Écoutez-moi... ceux qui en veulent à Foscari n'en veulent pas moins à son père. La ruine de celui-ci ne sauverait pas son fils. Ils tendent au même but par

des moyens différents, et c'est... mais ils n'ont pas encore vaincu.

MARINA. — Ils vous ont écrasé.

LE DOGE. — Pas encore... je vis.

MARINA. — Et votre fils... combien de temps vivra-t-il encore ?

LE DOGE. — Il vivra, j'espère ; et malgré tout ce qu'il a souffert... il vivra autant d'années et plus heureux que son père. Ce jeune téméraire a tout détruit avec cette lettre que lui avait dictée son impatience de revenir dans sa patrie. C'est un crime que je ne puis nier ni pallier, comme père ni comme Doge. S'il avait pris patience... un peu plus longtemps encore dans son exil... j'avais des espérances... il les a toutes détruites... il faut qu'il retourne.

MARINA. — A l'exil !

LE DOGE. — Je l'ai dit.

MARINA. — Et ne puis-je aller avec lui ?

LE DOGE. — Vous savez bien que cette demande vous a été refusée deux fois par le conseil des Dix, elle vous serait encore moins accordée une troisième depuis qu'une aggravation d'offense les rend plus sévères pour votre époux.

MARINA. — Sévères ? dites atroces ! Ces vieillards, un pied dans la tombe, et dont les yeux affaiblis ne répandent d'autres larmes que celles de la caducité ; ces démons incarnés au front à demi chauve, aux mains tremblantes, et dont la tête est aussi flétrie que leur cœur est dur, ils jugent, exilent, condamnent à mort, comme si la vie n'était rien de plus précieux que le sentiment éteint dans leur sein infernal.

LE DOGE. — Vous ne savez pas...

MARINA. — Je sais... oui... je sais, et vous devriez savoir aussi, ce me semble... que ce sont des démons :

se peut-il qu'ils soient des hommes, eux qui, ayant reçu le jour et sucé le lait d'une femme... aimé ou parlé d'amour... donné leurs mains pour contracter des vœux sacrés... bercé leurs enfants sur leurs genoux et peut-être gémi sur leurs douleurs, leurs périls ou leur mort... vos semblables enfin, par la forme du moins ; se peut-il qu'ils soient des hommes après en avoir agi avec les vôtres comme ils ont fait... et avec vous-même, vous qui les soutenez?

LE DOGE. — Je vous pardonne parce que vous êtes mal informée.

MARINA. — Vous savez tout et vous ne sentez rien.

LE DOGE. — J'ai tant souffert que les paroles ont cessé de faire impression sur moi.

MARINA. — Oui, sans doute! vous avez vu couler le sang de votre fils et vous n'avez pas frémi; après tout, que sont les paroles d'une femme? que sont ses larmes pour vous faire impression?

LE DOGE. — Femme, cette douleur plaintive, je te le dis, n'est rien dans la balance auprès de celle... mais j'ai pitié de toi, ma pauvre Marina.

MARINA. — Aie pitié de mon époux, ou cesse de me plaindre moi-même; aie pitié de ton fils!... Toi en avoir pitié! c'est un mot inconnu à ton cœur... comment est-il sorti de tes lèvres?

LE DOGE. — Je supporte ces reproches, quoiqu'ils m'outragent ! Si tu pouvais seulement lire...

MARINA. — Ce n'est pas sur ton front, ni dans tes yeux, ni dans tes actes... Où verrais-je donc cette sympathie... où est-elle?

LE DOGE, tournant les yeux vers la terre. — Là.

MARINA. — Dans la terre?

LE DOGE. — Vers laquelle je tends : quand elle pèsera sur ce cœur, plus léger enfin, quoique chargé

du marbre funèbre, alors vous me connaîtrez mieux.

MARINA. — Êtes-vous donc, en effet, tant à plaindre?

LE DOGE. — A plaindre! Personne ne joindra jamais à mon nom ce mot, par lequel les hommes marquent leur orgueil triomphant : mon nom sera toujours tel que je l'ai porté, tel que je le reçus.

MARINA. — Si ce n'étaient les pauvres enfants de celui que tu ne peux ou que tu ne veux pas sauver, ce nom finirait avec toi.

LE DOGE. — Plût au ciel! il eût mieux valu pour mon fils de n'être pas né : j'en dis autant pour moi... J'ai vu notre maison déshonorée.

MARINA. — C'est faux! Jamais dans le sein d'un mortel n'a palpité un cœur plus franc, plus noble, plus fidèle, plus aimant, plus loyal. Je ne voudrais pas changer mon époux, victime de l'exil, des persécutions, des tortures, opprimé, foulé aux pieds, vivant ou mort; non, je ne le changerais pas pour un prince ou pour le chevalier le plus illustre de la fable ou de l'histoire, quand il aurait un monde entier pour le soutenir. Déshonoré!... lui, déshonoré! Je te dis, ô Doge, que c'est Venise qui se déshonore; le nom de Foscari sera son plus honteux reproche, non pour ce qu'il a fait, mais pour ce qu'il a souffert... C'est vous tous qui êtes des traîtres! Tyrans! si vous aimiez votre patrie comme cette victime, qui passe des chaînes aux tortures, et se soumet à tout plutôt qu'à l'exil, vous vous prosterneriez à ses genoux et lui demanderiez le pardon de votre insigne outrage.

LE DOGE. — Il fut, en effet, tout ce que vous avez dit. Je supportai avec plus de calme la mort des deux fils que le ciel m'a redemandés, que le déshonneur de Jacopo.

MARINA. — Encore ce mot de déshonneur!

LE DOGE. — N'a-t-il pas été condamné?

MARINA. — N'est-ce que le coupable qui est condamné?

LE DOGE. — Le temps peut réhabiliter sa mémoire... je l'espère... il était mon orgueil, mon... Mais tout est inutile à présent... Je ne versai jamais beaucoup de larmes; je pleurai cependant le jour qu'il naquit : ces larmes étaient un présage.

MARINA. — Je dis qu'il est innocent... et, ne le serait-il pas, devons-nous renier notre sang et nos proches aux jours de la fatalité?

LE DOGE. — Je ne le renie point; mais j'ai d'autres devoirs que ceux d'un père, et dont l'État n'a pu me dispenser : deux fois j'ai reçu un refus... (Un domestique entre.) Il faut les remplir.

LE DOMESTIQUE. — Un message des Dix.

LE DOGE. — Qui l'apporte?

LE DOMESTIQUE. — Le noble Loredano.

LE DOGE. — Lui!... Qu'il entre! (Le domestique sort.)

MARINA. — Dois-je me retirer?

LE DOGE. — Peut-être ce n'est pas nécessaire, s'il s'agit de votre époux; et sinon... (A Loredano qui entre.) Eh bien, seigneur, quel est votre bon plaisir?

LOREDANO. — Je vous apporte celui des Dix.

LE DOGE. — Ils ont bien choisi leur envoyé.

LOREDANO. — C'est leur choix qui m'amène ici.

LE DOGE. — Il fait honneur à leur sagesse et plus encore à leur courtoisie... Poursuivez.

LOREDANO. — Nous avons décidé...

LE DOGE. — Nous?

LOREDANO. — Le conseil des Dix.

LE DOGE. — Quoi! se sont-ils assemblés, et sans m'en avertir?

LOREDANO. — Ils ont voulu respecter votre sensibilité et votre vieillesse.

LE DOGE. — Voilà du nouveau... quand ont-ils épargné l'une ou l'autre? Je les remercie pourtant.

LOREDANO. — Vous savez qu'ils ont le pouvoir d'agir sans la présence du Doge.

LE DOGE. — Il y a quelques années que je sais cela, longtemps avant que je devinsse Doge ou que j'eusse rêvé à un tel avancement. Vous n'avez nul besoin de m'instruire, seigneur; j'étais membre du conseil, que vous n'étiez qu'un jeune patricien.

LOREDANO. — Oui, du temps de mon père; je l'ai entendu dire à lui et à l'amiral son frère. Votre Altesse doit se les rappeler; tous deux moururent subitement.

LE DOGE. — Si cela est, mieux vaut mourir ainsi que dans une longue agonie.

LOREDANO. — Sans aucun doute; cependant la plupart des hommes préfèrent jouir de tous les jours que la nature leur accorde.

LE DOGE. — Votre oncle et votre père n'en ont-ils pas joui?

LOREDANO. — C'est ce que la tombe sait mieux que nous. Ils sont morts subitement, comme je disais.

LE DOGE. — Est-ce une chose si étrange que vous deviez répéter ce mot avec emphase?

LOREDANO. — Elle est si loin d'être étrange, que selon moi jamais mort ne fut aussi naturelle que la leur. Ne pensez-vous pas de même?

LE DOGE. — Que penser de deux hommes mortels?

LOREDANO. — Qu'ils ont des ennemis mortels.

LE DOGE. — Je vous comprends, vos pères étaient mes ennemis, et vous êtes en tout leur héritier.

LOREDANO. — Vous savez mieux que personne si je dois l'être.

LE DOGE. — Je le sais. Vos pères furent mes ennemis, et j'ai entendu parler de certains bruits. J'ai lu aussi leur épitaphe qui attribue leur mort au poison. Peut-être est-elle aussi vraie que la plupart des épitaphes, mais ce n'en est pas moins une fable.

LOREDANO. — Qui ose le dire?

LE DOGE. — Moi... Il est vrai que vos pères furent mes ennemis non moins déclarés que leur fils peut l'être. Je leur rendis haine pour haine, mais je fus ouvertement leur ennemi. Je n'employai jamais de cabale dans le conseil, ou dans la république ; jamais je n'entrepris rien en secret contre leur vie par le fer ou le poison. Vous existez, en voilà une preuve.

LOREDANO. — Je ne crains rien.

LE DOGE. — Vous n'avez rien à craindre d'un homme tel que moi ; si j'étais ce que vous me supposez, depuis longtemps vous seriez hors d'état d'éprouver la crainte... Haïssez-moi ; je m'en inquiète peu.

LOREDANO. — Je ne savais pas encore qu'un noble dans Venise n'avait rien à craindre pour sa vie de la colère d'un Doge, je veux dire par des moyens avoués.

LE DOGE. —Mais moi, seigneur, je suis, ou j'étais du moins, quelque chose de plus qu'un simple Doge, par mon sang, mon caractère et mes actions ; ils le savent, ceux qui craignaient de m'élire et qui ont fait tous leurs efforts pour m'accabler. Soyez persuadé qu'avant ou depuis cette époque, si j'avais mis de l'importance à votre absence, un mot de ma bouche eût suscité des gens qui vous eussent rendu nul ; mais j'ai toujours observé avec le plus grand respect toutes les lois, non-seulement celles que vous avez dépassées contre mon autorité, comme je le prouverais si j'étais disposé à m'en prévaloir contre vous, je ne dis vous que parce que je vous considère comme une voix entre

dix... mais, je le répète, j'ai observé avec autant de respect qu'un prêtre observe le culte de l'autel tous les décrets qui ne m'ont imposé que le sacrifice de mon sang, de mon repos, de ma sûreté, de tout enfin, excepté de mon honneur ; je les ai observés pour la gloire, les intérêts et le bonheur de l'État. Maintenant, seigneur, remplissez votre commission.

LOREDANO. — Il est décrété que, sans répéter la question ou continuer un examen judiciaire qui ne sert qu'à montrer l'opiniâtreté du coupable, les Dix le dispensent de la loi qui prescrit la torture jusqu'à un aveu complet; d'ailleurs, le prisonnier ayant en partie confessé son crime en ne niant pas la lettre adressée au duc de Milan, les Dix ordonnent que Jacopo Foscari retournera au lieu de son exil dans la même galère qui l'a transporté ici.

MARINA. — Dieu soit loué! Au moins ils ne le traîneront plus devant cet horrible tribunal. S'il pensait comme moi, le plus heureux destin pour lui et pour tous serait d'échapper à une telle patrie.

LE DOGE. — Ce n'est pas là une pensée vénitienne, ma fille.

MARINA. — Non! elle est trop humaine! Puis-je partager son exil?

LOREDANO. — C'est ce dont les Dix n'ont point parlé.

MARINA. — Je m'y attendais; ce serait trop humain encore. Mais cela me sera-t-il interdit?

LOREDANO. — Il n'en a pas été question.

MARINA, au Doge. — Alors, mon père, vous pourrez obtenir ou m'accorder vous-même cette faveur. (A Loredano.) Et vous, seigneur, vous ne vous opposerez point à ma prière d'accompagner mon époux?

LE DOGE. — Je tâcherai.

MARINA. — Et vous, seigneur?

LOREDANO. — Madame, ce n'est pas à moi d'anticiper sur le bon plaisir du tribunal.

MARINA. — Le plaisir! quel mot pour parler des décrets de...

LE DOGE. — Ma fille, savez-vous en présence de qui vous parlez?

MARINA. — En présence d'un prince et de son sujet.

LOREDANO. — Sujet!

MARINA. — Ah ! ce mot vous offense?... eh bien! vous êtes son égal, comme vous le croyez : mais vous ne le seriez pas s'il était un simple paysan... Eh bien! oui, vous êtes un prince, un noble souverain; et que suis-je, moi?

LOREDANO. — La fille d'une noble maison.

MARINA. — Et l'épouse du fils d'une autre non moins noble. Quels sont ceux dont la présence pourrait imposer silence à mes libres pensées?

LOREDANO. — Les juges de votre époux.

LE DOGE. — Et la déférence due au mot le plus frivole que prononcent ceux qui gouvernent Venise.

MARINA. — Réservez ces maximes pour la populace de vos ouvriers timides, de vos marchands, de vos esclaves grecs et dalmates; pour vos tributaires, vos citoyens muets, votre noblesse en masque, vos sbires, vos espions, vos esclaves des galères, et tous ceux qui vous croient les êtres d'un autre monde pire que celui-ci, grâce à vos enlèvements et à vos noyades nocturnes, à vos cachots pratiqués sous le palais ou sous l'onde même; grâce à vos réunions mystérieuses, vos condamnations secrètes et vos soudaines exécutions ; votre pont des Soupirs, votre chambre de la torture et vos barbares instruments ! Gardez ces maximes pour ceux qui vous redoutent; mais, moi, je ne vous crains pas. Je vous connais ; et j'ai éprouvé jusqu'où va votre

méchanceté dans le procès infernal de mon époux : traitez-moi comme vous l'avez traité... vous l'avez déjà fait en commençant par lui. Qu'ai-je donc maintenant à craindre de vous, quand je serais une femme timide ? et j'espère ne l'être pas.

LE DOGE. — Vous entendez, elle parle en insensée.

MARINA. — Je parle sans prudence, mais non en insensée.

LOREDANO. — Madame, les paroles prononcées dans cette enceinte ne me suivent pas au delà du seuil; si ce n'est celles que le Doge et moi nous adressons pour le service de l'État. Doge, avez-vous une réponse à me rendre ?

LE DOGE. — Celle du Doge, et peut-être aussi celle d'un père.

LOREDANO. — Mon message est pour le Doge.

LE DOGE. — Eh bien, répondez que le Doge choisira son ambassadeur, ou dira en personne ce qu'il conviendra... Et quant au père...

LOREDANO. — Je me rappelle le mien... Adieu. Je salue cette illustre dame et le Doge avec respect. (Loredano sort.)

MARINA. — Êtes-vous satisfait?

LE DOGE. — Je suis ce que vous voyez.

MARINA. — Et c'est un mystère.

LE DOGE. — Tout est mystère pour les mortels ; qui peut les comprendre, si ce n'est celui qui les créa? ou, s'ils le peuvent, le petit nombre de ces génies privilégiés qui ont longtemps étudié l'homme et médité sur les pages sanglantes qu'offrent son esprit et son cœur, ceux-là n'obtiennent qu'une science fatale à l'adepte qui la poursuit. Tous les crimes que nous trouvons dans les autres, la nature en a jeté le germe dans nous. Tous nos avantages sont ceux de la fortune ; la

naissance, la richesse, la beauté, sont des accidents; et quand nous crions contre le destin, nous devrions bien nous souvenir que la fortune ne prend que ce qu'elle a donné... tout le reste n'est que notre nudité, notre convoitise, nos appétits, notre vanité, héritage universel qui nous force à lutter comme nous pouvons, et moins dans les plus humbles rangs, où la faim confond tout dans un seul besoin vulgaire, et, réduisant l'homme à la loi première, celle de se nourrir au prix de ses sueurs, écarte toutes les passions, excepté la peur de la famine. Tout est vil, faux et vide... tout n'est qu'une vaine argile, depuis le premier homme jusqu'au dernier... l'urne du prince et le vase du potier. Notre gloire est fondée sur le souffle des hommes, notre vie de même; sa durée sur des jours, nos jours sur les saisons, tout notre être enfin sur quelque chose qui n'est pas nous... Nous sommes donc esclaves, les grands comme les petits... rien ne découle de notre volonté... notre volonté elle-même ne dépend pas moins d'un fétu de paille que d'un orage; et, alors que nous croyons conduire les autres, nous sommes conduits nous-mêmes vers la mort, qui arrive indépendamment de notre choix et de notre acte, ainsi que la naissance. Voilà ce qui me fait croire que nous devons avoir péché dans quelque ancien monde, et que celui-ci est un enfer... heureusement il n'est pas éternel.

MARINA. — Voilà des choses dont nous ne pouvons juger sur la terre.

LE DOGE. — Et comment nous jugerons-nous les uns les autres, nous qui sommes tous formés de la terre, et moi qui suis appelé à juger mon fils? J'ai gouverné ma patrie fidèlement... victorieusement; j'en invoque la preuve, le tableau de ce qu'elle était et celui

de ce qu'elle est; mon règne a doublé ses domaines; et, en récompense, Venise reconnaissante m'a laissé ou va me laisser seul.

MARINA. — Et Foscari? j'oublierai tout si l'on me laisse avec lui.

LE DOGE. — On vous y laissera; ils ne pourront le refuser.

MARINA. — Et s'ils me le refusent, je fuirai avec lui.

LE DOGE. — Chose impossible! et où fuiriez-vous?

MARINA. — Je ne sais, peu m'importe... en Syrie, en Égypte, chez les Ottomans, partout, pourvu que nous respirions sans être enchaînés, sans être entourés d'espions, et exempts des édits des inquisiteurs d'État.

LE DOGE. — Quoi! voudrais-tu avoir un apostat pour époux, et en faire un traître?

MARINA. — Il ne l'est pas! ce nom est dû à la patrie qui exile loin d'elle ses meilleurs et ses plus braves citoyens; la tyrannie est la pire des trahisons. Crois-tu qu'il n'y ait de rebelles que les sujets? Le prince qui néglige ou qui viole son mandat est plus criminel qu'un chef de voleurs.

LE DOGE. — Je ne puis m'accuser d'un tel manque de foi.

MARINA. — Non; tu es fidèle, tu obéis à des lois qui, comparées à celles de Dracon, rendent celles-ci un code de clémence.

LE DOGE. — J'ai trouvé la loi; je ne l'ai pas faite. Si j'étais un sujet, je pourrais proposer des améliorations; mais comme prince, je ne voudrais pas pour l'honneur de ma famille changer la charte laissée par nos pères.

MARINA. — L'établirent-ils pour la ruine de leurs enfants?

LE DOGE. — Sous de telles lois, Venise s'est élevée au rang où elle est... république digne par ses actions,

sa durée, sa puissance, et, j'ose l'assurer, par sa gloire (car nous avons eu des âmes romaines parmi nous), oui, digne de rivaliser avec tout ce que furent Rome et Carthage dans leurs beaux jours, alors que les peuples gouvernaient par des sénats.

MARINA. — Dites plutôt qu'ils gémissaient sous une cruelle oligarchie.

LE DOGE. — Peut-être... mais ils faisaient la conquête du monde : dans de tels États un individu, qu'il soit au plus haut rang ou au dernier et sans nom, n'est rien, quand la politique du gouvernement tend à de grandes fins.

MARINA. — Cela veut dire que vous êtes plus Doge que père.

LE DOGE. — Cela veut dire que je suis citoyen avant tout. Si nous n'avions pas eu pendant plusieurs siècles des milliers de citoyens semblables, Venise ne serait plus. Nous en aurons toujours, j'espère.

MARINA. — Maudite soit la ville dont les lois voudraient étouffer celles de la nature!

LE DOGE. — Si j'avais autant de fils que j'ai d'années, je les aurais donnés, non sans douleur, mais je les aurais donnés tous à l'État, pour le servir sur mer et sur terre, ou pour lui obéir, s'il le fallait encore, hélas! dans l'ostracisme, l'exil, les fers, et tout ce que décréterait la volonté de Venise.

MARINA. — Et voilà le patriotisme! c'est à mes yeux la dernière barbarie. Laissez-moi voir votre fils. Le vénérable conseil des Dix, malgré sa jalouse cruauté, persécutera-t-il une faible femme jusqu'à lui refuser l'accès du cachot de son époux?

LE DOGE. — Je prendrai sur moi de donner l'ordre de vous y laisser pénétrer.

MARINA. — Et que dirai-je à Foscari de la part de son père ?

LE DOGE. — Qu'il obéisse aux lois.

MARINA. — Et rien de plus ? Ne le verrez-vous pas avant son départ ? Ce sera peut-être la dernière fois.

LE DOGE. — La dernière... mon fils... la dernière fois que je verrai le dernier de mes enfants ! Dites-lui que j'irai. (Ils sortent.)

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

(La prison de Jacopo Foscari.)

JACOPO FOSCARI, seul.

Point de clarté, si ce n'est cette faible lueur qui me montre des murs dont l'écho n'a jamais répété que les accents de la douleur, le soupir d'une longue captivité, le bruit des pieds chargés de chaînes, le gémissement de la mort, l'imprécation du désespoir; et voilà cependant pourquoi je suis revenu à Venise, avec la timide espérance, il est vrai, que le temps, qui use jusqu'au marbre, aurait détruit la haine dans le sein des hommes; mais je ne les connaissais pas! Il faut que je consume ici mon propre cœur, qui ne battit jamais pour Venise qu'avec l'émotion de la colombe éloignée de son nid, au moment où elle prend l'essor pour aller revoir sa jeune famille. (Il s'approche du mur.) Quels sont ces caractères tracés le long de ce mur inexorable? Cette pâle lueur me permettra-t-elle de les deviner? ah! ce sont les noms des malheureux qui m'ont précédé ici... les dates de leur désespoir et les courtes expressions d'une douleur trop cruelle pour la plupart d'entre eux. Cette pierre contient leur histoire comme une épitaphe, et la plainte du pauvre captif est gravée sur la barre de son cachot, comme le souvenir de l'amant sur l'écorce de l'arbre où son chiffre est entrelacé avec celui de sa bien-aimée. Hélas! je reconnais quelques noms qui

me furent familiers, et flétris comme le mien que je vais leur ajouter comme propre à figurer dans une semblable chronique écrite et lue par des malheureux seuls. (Il grave son nom. Un familier des Dix entre.)

LE FAMILIER. — Je vous apporte votre nourriture.

JACOPO FOSCARI. — Déposez-la par terre ; je n'ai plus faim; mais mes lèvres sont desséchées... où est l'eau?

LE FAMILIER. — Ici.

JACOPO FOSCARI, après avoir bu. — Je vous remercie, je suis mieux.

LE FAMILIER. — J'ai ordre de vous informer que la continuation de votre procès est différée.

JACOPO FOSCARI. — Jusques à quand?

LE FAMILIER. — Je l'ignore..... J'ai aussi l'ordre d'admettre votre illustre épouse.

JACOPO FOSCARI. — Ah! ils s'adoucissent donc!... j'avais cessé de l'espérer ; il était temps. (Marina entre.)

MARINA. — Mon bien-aimé!

JACOPO FOSCARI, l'embrassant. — Ma fidèle épouse, ma tendre amie! quel bonheur!

MARINA. — Nous ne nous séparerons plus.

JACOPO FOSCARI. — Comment! voudrais-tu partager mon cachot?

MARINA. — Oui, et la torture, le tombeau... je voudrais tout partager avec toi; mais le tombeau le plus tard possible, car là nous ne nous connaîtrons plus ; cependant je le partagerais volontiers avec toi... tout, excepté une nouvelle séparation; c'en est trop d'avoir survécu à la première! Comment es-tu? et tes membres épuisés? Hélas! pourquoi le demander? ta pâleur...

JACOPO FOSCARI. — C'est le plaisir inattendu de te revoir si tôt, qui a refoulé tout mon sang dans mon

cœur et rendu mon visage semblable au tien, car tu es pâle aussi, ma tendre Marina.

MARINA. — C'est l'effet de l'obscurité de cet éternel cachot qui ne connut jamais les rayons du soleil; la torche du familier jette aussi une sombre lueur qui semble ajouter aux ténèbres plutôt que de les dissiper, en mêlant aux vapeurs du cachot sa fumée bitumineuse; elle entoure d'un nuage tout ce que nous considérons, même tes yeux... mais non... comme ils étincellent!

JACOPO FOSCARI. — Et les tiens!... Mais je suis ébloui par la torche.

MARINA. — Je l'eusse été sans flamme... Pouvais-tu voir ici?

JACOPO FOSCARI. — Rien d'abord; mais l'habitude et le temps m'ont familiarisé avec les ténèbres; et le pâle demi-jour de ces rayons qui se glissent à travers les fissures faites par les vents était plus doux à mes regards que la splendeur du soleil quant il dorait de ses riches rayons d'autres édifices que ceux de Venise. Un moment avant que tu entrasses... j'écrivais.

MARINA. — Quoi?

JACOPO FOSCARI. — Mon nom; regarde, le voici... auprès du nom de celui qui me précéda dans ce lieu, si les dates du cachot disent vrai.

MARINA. — Et qu'est-il devenu?

JACOPO FOSCARI. — Ces murs se taisent sur la fin des captifs; ils ne savent nous en donner qu'un soupçon. Jamais des murs plus sinistres n'existèrent sur la terre, excepté ceux qu'on élève sur les morts ou sur les hommes condamnés à un supplice prochain... *Qu'est-il devenu?* tu me le demandes... la même question peut-être sera bientôt faite sur moi et obtiendra la même réponse... le doute et le soupçon de la terreur... à moins que tu ne fasses mon histoire.

MARINA. — Moi !

JACOPO FOSCARI. — Et pourquoi non ? tous alors parleront de moi : la tyrannie du silence est peu durable ; et, quoique les événements restent cachés, les gémissements des hommes justes brisent toute espèce de ciment et même celui d'un tombeau ! Je n'ai rien à craindre pour ma mémoire, mais c'est pour ma vie ; cependant je ne sens aucune crainte.

MARINA. — Ta vie est en sûreté.

JACOPO FOSCARI. — Et ma liberté?

MARINA. — L'âme doit se créer la sienne.

JACOPO FOSCARI. — Noble parole ! mais ce n'est qu'un son. L'âme est beaucoup... elle n'est pas tout. L'âme m'a donné le courage de risquer la mort, et la torture plus cruelle encore (si la mort n'est qu'un sommeil) : je les ai bravées sans gémir, ou du moins le cri que j'ai poussé a plutôt fait honte à mes juges qu'à moi ; mais ce n'est pas tout, il est des choses plus pénibles... telles que cet étroit cachot où je puis respirer pendant maintes années.

MARINA. — Hélas ! et cet étroit cachot est tout ce qui t'appartient dans ce vaste État dont ton père est le prince !

JACOPO FOSCARI. — Cette pensée ne peut guère me consoler. Mon sort est commun à plusieurs ; plus d'un captif gémit dans un cachot, mais aucun comme moi, si près du palais de son père... cependant quelquefois mon cœur se relève, et l'espérance brille parmi ces faibles lueurs mêlées d'atomes de poussière qui composent tout notre jour ; car, excepté la torche du geôlier et une mouche luisante qui s'est laissé prendre la nuit dernière dans les toiles de cette araignée, je n'ai rien vu qui ressemblât à un rayon. Hélas ! je ne sais jusqu'où le courage peut nous soutenir, car j'en ai, je

l'ai prouvé devant les hommes ; mais il s'affaisse dans la solitude : mon âme est sociale.

MARINA. — Je serai avec toi.

JACOPO FOSCARI. — Ah ! s'il était possible ! mais c'est ce qu'ils ne m'accorderont jamais... ils me le refuseront encore, et je serai seul : sans compagnons... sans livres... ces peintures mensongères des hommes menteurs. J'ai demandé ces esquisses, qu'ils appellent annales, histoire, et qu'ils lèguent à la postérité comme des portraits... on a rejeté ma demande ; ces murs sont donc devenus mon étude... tableaux plus fidèles de l'histoire de Venise, malgré leurs lacunes et leurs taches sinistres, que cette salle non loin d'ici, où l'on voit la longue suite des Doges, avec le récit de leurs actions et leurs dates.

MARINA. — Je viens t'apprendre le résultat de leur dernière délibération sur ton sort.

JACOPO FOSCARI. — Je le sais... regarde ! (Il montre ses membres pour rappeler ses tortures.)

MARINA. — Non... non... ce n'est pas cela... ils renoncent à cette atrocité.

JACOPO FOSCARI. — Qu'ont-ils donc décidé ?

MARINA. — Que tu retournes à Candie.

JACOPO FOSCARI. — Alors ma dernière espérance est déçue. Je pouvais endurer la prison... elle était à Venise ; je pouvais supporter la torture, il y avait quelque chose dans l'air natal qui soutenait mon courage comme un vaisseau qui, agité par les orages de l'océan, continue sa course orgueilleuse sur les vagues soulevées ; mais, loin de Venise, dans cette île maudite d'esclaves, de captifs, d'infidèles... mon âme, telle que le débris d'un naufrage, semblait dépérir dans mon sein, et j'y mourrai peu à peu si l'on m'y renvoie.

MARINA. — Et ici ?

JACOPO FOSCARI. — Je mourrai tout d'un coup et d'une mort moins longue et moins douloureuse. Quoi ! voudraient-ils me refuser le sépulcre de mes pères, cemme ma maison et mon héritage ?

MARINA. — Mon époux ! j'ai demandé de t'accompagner, sans partager ce désespoir ; ton amour pour une patrie ingrate et tyrannique est une passion et non du patriotisme. Quant à moi, pourvu que je puisse te voir calme et libre dans la jouissance de la terre et de l'air, peu m'importe sous quel climat, dans quelle contrée ; cet amas de palais et de maisons n'est point un paradis . ses premiers habitants furent de malheureux exilés.

JACOPO FOSCARI. — Oui, et je sais combien ils étaient malheureux.

MARINA. — Pourtant tu sais que, bannis et fuyant les Tartares dans ces îles... leur antique énergie, qui était tout ce qui leur restait de l'héritage de Rome, fonda peu à peu la Rome de l'océan. Un malheur qui souvent conduit à d'heureux résultats doit-il donc t'acccabler ainsi ?

JACOPO FOSCARI. — Si j'avais quitté ma terre natale, comme les anciens patriarches, errant à la recherche d'une autre région avec leurs troupeaux ; si j'avais été banni comme les Juifs de Sion, ou, comme nos pères, expulsés par Attila de la fertile Italie, dans ces îles désertes, j'aurais donné quelques larmes à ma première patrie, objet de mes pensées ; mais ensuite je me serais réuni à mes compagnons d'infortune pour me créer une nouvelle patrie et un autre État. Peut-être j'aurais pu supporter cela... cependant je ne sais.

MARINA. — Pourquoi non ? C'était un sort commun à des milliers d'hommes, et que des myriades doivent subir encore.

JACOPO FOSCARI. — Oui... nous n'entendons parler que des travaux de ceux qui survécurent dans une nouvelle patrie, de leur nombre, de leurs succès. Mais qui peut compter ceux dont les cœurs se brisèrent en silence après le départ, et qui périrent de cette maladie[1] qui offre à la vue les vastes prairies de la terre natale sur l'abîme des flots, et produit une telle illusion pour le pauvre exilé, que, dans son délire, on a peine à l'empêcher d'y porter ses pas ! Ne vous souvient-il plus de cette mélodie[2] qui charme les douloureux regrets du triste montagnard éloigné du diadème de neige dont les frimas couronnent ses rochers ? ces modulations sont pour lui un poison délicieux qui lui cause la mort. Vous appelez cela faiblesse ; c'est force, selon moi... c'est la source de tout sentiment

1 La calenture. Les dernières productions de lord Byron ont été sévèrement critiquées en Angleterre, où l'orgueil national s'est effarouché de la préférence accordée par le poëte à la littérature dramatique de la France. On lui a fait même la guerre sur les mots. Nous croyons pouvoir relever ici le critique qui prétend que lord Byron a tort d'appeler *calenture*, et non pas *nostalgie*, la maladie qu'il décrit ailleurs.

Calenture n'est pas seulement, comme le veut le critique, la traduction du mot *calentura*, qui, en espagnol, est un terme générique signifiant *fièvre ;* c'est aussi une espèce de nostalgie, un délire frénétique dont les marins sont spontanément atteints dans les voyages de long cours, particulièrement dans le voisinage de la ligne équinoxiale ou vers les tropiques.

L'invasion de la calenture a lieu, le plus souvent, la nuit et pendant le sommeil : le malade se réveille en délirant; il court sur le pont ou sur les gaillards du vaisseau; il croit voir, au milieu des ondes, des arbres, des forêts, des prairies émaillées de fleurs ; et, transporté de joie, il se précipite à la mer, croyant descendre sur une pelouse de gazon. Il périt ainsi, à moins que ses compagnons ne soient assez agiles et robustes pour l'arrêter. Je dis assez robustes, car sa force musculaire est telle dans cette crise, que quatre hommes vigoureux ont peine à s'opposer à ce caprice de la démence. A. P.

2 Allusion au rantz des vaches et aux effets de cet air suisse. A. P.

généreux... Qui n'aime point sa patrie ne peut rien aimer.

MARINA. — Obéis-lui alors, c'est elle qui te bannit.

JACOPO FOSCARI. — Oui, tu dis vrai. C'est la malédiction d'une mère qui pèse sur mon âme... la marque en est empreinte sur moi : les exilés dont tu parles partirent par nations ; leurs bras s'entrelaçaient dans la route, leurs tentes étaient dressées à côté les unes des autres... Je suis seul.

MARINA. — Tu ne le seras plus... j'irai avec toi.

JACOPO FOSCARI. — Ma tendre Marina, et nos enfants?

MARINA. — Je crains que l'odieuse politique de l'État (qui veut que tous liens soient comme des fils qu'il puisse briser à son gré) ne permette pas qu'ils viennent avec nous.

JACOPO FOSCARI. — Et pourras-tu les laisser?

MARINA. — Oui, avec douleur ; mais... je pourrais les laisser, malgré leur bas âge, pour t'apprendre à être toi-même un homme : apprends de moi à maîtriser tes sentiments, quand des devoirs impérieux l'exigent... notre premier devoir sur la terre c'est de savoir souffrir.

JACOPO FOSCARI. — N'ai-je pas souffert?

MARINA. — Beaucoup trop d'une injuste tyrannie, et assez pour t'enseigner à ne pas reculer devant une sentence qui, comparée à ce que tu as déjà éprouvé, pourrait s'appeler clémence.

JACOPO FOSCARI. — Ah ! vous n'avez jamais été bannie de Venise... vous n'avez jamais vu ses beaux édifices dans le lointain, pendant que chaque sillon que traçait la proue du navire semblait être imprimé dans votre cœur; vous n'avez jamais cru voir le jour descendre sur les clochers de la terre natale, et les décorer de l'or et de la

pourpre de ses rayons ; et, après avoir rêve confusément de ce doux spectacle, vous ne vous êtes jamais réveillée sans le retrouver.

MARINA. — Je partagerai ton exil; pensons à notre départ de cette cité chérie, puisque tu veux absolument l'aimer, et le conseil t'en témoigne sa reconnaissance. Nos enfants resteront confiés aux soins du Doge et de mes oncles : il faut partir avant la nuit.

JACOPO FOSCARI. — C'est bientôt; verrai-je mon père?

MARINA. — Tu le verras.

JACOPO FOSCARI. — Où?

MARINA. — Ici, ou dans la salle ducale... c'est ce qu'il n'a point dit : je voudrais que tu supportasses ton exil comme lui.

JACOPO FOSCARI. — Ne le blâme point; parfois je murmure un moment, mais pouvait-il autrement agir? Un témoignage de sensibilité et de compassion de sa part n'aurait fait qu'attirer sur sa tête vénérable les soupçons des Dix, et accumuler de nouvelles disgrâces sur moi.

MARINA. — Quelles angoisses t'ont-ils donc épargnées?

JACOPO FOSCARI. — Celle de quitter Venise sans vous voir, lui et toi... ce qui m'avait été refusé lors de mon premier exil.

MARINA. — Cela est vrai, et en cela je suis, moi aussi, redevable à l'État, et je lui devrai bien davantage quand je fuirai avec toi sur la mer... loin, bien loin... serait-ce aux limites de la terre, pour ne plus revoir cette odieuse, injuste et...

JACOPO FOSCARI. — Ne la maudis point; si je me tais, qui osera accuser ma patrie?

MARINA. — Les hommes et les anges! le sang des

milliers de victimes, dont la vapeur s'élève au ciel... les gémissements des esclaves enchaînés, des captifs plongés dans les cachots, des mères, des épouses, des fils, des pères, et des sujets asservis à dix vieillards; enfin, ce qui n'est pas la moindre accusation, ton silence. Si tu pouvais parler en sa faveur, qui voudrait louer comme toi?

JACOPO FOSCARI. — Puisqu'il le faut, occupons-nous de notre départ. Qui vient ici? (Loredano entre, suivi par des familiers.)

LOREDANO, aux familiers. — Retirez-vous, mais laissez la torche. (Les familiers sortent.)

JACOPO FOSCARI. — Soyez le bienvenu, noble seigneur ; je ne croyais pas que rien pût vous attirer dans un lieu si peu digne de votre présence.

LOREDANO. — Ce n'est pas la première fois que j'ai visité ces lieux.

MARINA. — Ce ne serait pas la dernière, si chacun était récompensé selon son mérite. Venez-vous ici pour nous insulter, pour nous servir d'espion, ou d'otage?

LOREDANO. — Aucune de ces choses n'entre dans ma charge, noble dame; je suis envoyé pour annoncer à votre époux le décret des Dix.

MARINA. — Cette obligeance était inutile... on le connaît.

LOREDANO. — Comment?

MARINA. — Je l'ai instruit de l'indulgence de vos collègues, avec moins de douceur, sans doute, que votre sensibilité délicate l'eût désiré ; mais il en est instruit. Si vous venez chercher nos actions de grâces, recevez-les, et retirez-vous. Ce cachot est assez noir sans vous, et plein de reptiles non moins dégoûtants, quoique moins nuisibles.

JACOPO FOSCARI. — Je vous prie de vous calmer. A quoi bon de telles paroles ?

MARINA. — Pour lui apprendre qu'il est connu.

LOREDANO. — Que la noble dame jouisse du privilége de son sexe.

MARINA. — J'ai des fils, seigneur, qui un jour vous remercieront mieux.

LOREDANO. — Vous ferez-bien de les élever sagement... Foscari... vous connaissez donc votre sentence ?

JACOPO FOSCARI. — Il faudra retourner à Candie ?

LOREDANO. — Oui... pour la vie.

JACOPO FOSCARI. — Pas pour longtemps.

LOREDANO. — Pour la vie, dis-je.

JACOPO FOSCARI. — Et moi, je répète, pas pour longtemps.

LOREDANO. — Après un an de prison à la Canée... vous aurez la liberté de parcourir toute l'île.

JACOPO FOSCARI. — C'est une même chose pour moi... que cette liberté et l'emprisonnement qui la précédera. Est-il vrai que mon épouse m'accompagnera ?

LOREDANO. — Oui, si elle y consent.

MARINA. — Qui a obtenu cette justice ?

LOREDANO. — Quelqu'un qui ne fait pas la guerre aux femmes.

MARINA. — Mais qui opprime les hommes : toutefois qu'il reçoive mes remercîments pour la seule faveur que j'eusse voulu solliciter ou recevoir de lui et de ceux qui lui ressemblent.

LOREDANO. — Il les accepte comme on les lui offre.

MARINA. — Qu'ils lui prospèrent autant que je le désire ! C'en est assez.

JACOPO FOSCARI. — Est-ce là, seigneur, tout votre message ? Nous avons peu de temps pour nous pré-

parer, et vous voyez que votre présence afflige cette dame, qui sort d'une famille aussi noble que la vôtre.

MARINA. — Plus noble !

LOREDANO. — Comment plus noble?

MARINA. — Comme étant plus généreuse! Nous disons le généreux coursier, pour exprimer la pureté de sa race (née à Venise, où nous ne voyons que des coursiers de bronze, c'est ce que j'ai entendu dire à ces Vénitiens qui ont parcouru les côtes de l'Égypte et celles de l'Arabie), pourquoi ne dirions-nous pas l'homme généreux? Si la race est quelque chose, c'est par ses vertus plutôt que par son ancienneté; et la mienne, qui est aussi ancienne que la vôtre, est plus noble par les enfants qu'elle a produits... oui... cessez de me regarder en fronçant le sourcil... Allez, allez consulter votre arbre généalogique si riche de feuilles et de fruits, et rougissez de trouver des ancêtres qui auraient rougi d'un tel fils... homme au cœur dévoré de haine!

JACOPO FOSCARI. — Encore, Marina !

MARINA. — Encore, toujours ! ne voyez-vous pas qu'il vient ici rassasier sa haine en contemplant notre infortune? qu'il la partage!

JACOPO FOSCARI. — Ce serait difficile.

MARINA. — Rien de plus aisé; il la partage à présent... oui... il peut cacher le trait qui le déchire, sous le masque d'un front de marbre et d'un air d'ironie; mais il le sent. Quelques paroles de la vérité confondent les ministres de Satan comme Satan lui-même; j'ai éprouvé son âme un moment, comme avant peu elle le sera à jamais par le feu éternel. Vois comme il s'éloigne de moi avec effroi, emportant dans la main des ordres de mort, d'emprisonnement et d'exil pour les distribuer parmi ses semblables ; ce sont ses armes,

mais non son armure, car je l'ai percé jusqu'au fond de son cœur de glace... je m'inquiète peu de ses regards menaçants... nous ne pouvons que mourir... il vivra, c'est pour lui le pire des supplices. Chaque jour l'enchaîne davantage au tentateur.

JACOPO FOSCARI. — Voilà de la démence.

MARINA. — Peut-être... et qui nous a jetés dans la démence ?

LOREDANO. — Laissez-la parler; cela ne me blesse point.

MARINA. — C'est faux! vous veniez ici pour jouir d'un lâche triomphe en contemplant froidement des maux infinis. Vous veniez pour être sollicité en vain... pour observer nos larmes, pour repaître vos yeux du triste état auquel vous avez réduit le fils d'un prince... mon époux; en un mot, vous veniez fouler aux pieds les malheureux, ce qui fait horreur au bourreau autant que lui-même fait horreur à tous les hommes! Avez-vous réussi ? Nous sommes malheureux, seigneur, aussi malheureux que pouvaient nous rendre vos complots, et que la vengeance pouvait le désirer ; êtes-vous insensibles, sénateurs de Venise?

LOREDANO. — Comme des rochers.

MARINA. — Frappés de la foudre, ils ne sentent pas, mais ils n'en sont pas moins brisés. Viens, Foscari, allons, laissons ce lâche, seul digne habitant de ce cachot qu'il a rempli souvent, mais qui ne sera jamais rempli comme il devrait l'être tant qu'il n'y gémira pas sous le poids des fers. (Le Doge entre.)

JACOPO FOSCARI. — Mon père!

LE DOGE, l'embrassant. — Jacopo ! mon fils !... mon fils!

JACOPO FOSCARI.—Mon père! mon père! qu'il y a longtemps que je t'avais entendu prononcer mon nom... notre nom!

LE DOGE. — Mon fils, si tu pouvais savoir !...

JACOPO FOSCARI. — J'ai rarement murmuré, seigneur !

LE DOGE. — Je sens trop que tu dis vrai.

MARINA, montrant Loredano. — Doge, regardez !

LE DOGE. — Je le vois... que veux-tu dire ?

MARINA. — Prudence !

LOREDANO. — C'est la vertu dont cette noble dame aurait surtout besoin ; elle fait bien de la recommander.

MARINA. — Misérable ! ce n'est pas une vertu, mais la politique de ceux qui sont forcés de communiquer avec le vice. C'est comme telle que je la recommande, de même que je la recommanderais à quelqu'un dont les pas seraient dans le sentier d'une vipère.

LE DOGE. — Ma fille, paroles superflues ; je connais Loredano depuis longtemps.

LOREDANO. — Vous pourriez le connaître mieux.

MARINA. — Oui, il ne pourrait pas le connaître pire.

JACOPO FOSCARI. — Mon père, ne perdons pas ces heures à écouter d'inutiles reproches... est-ce, en effet, notre dernière entrevue ?

LE DOGE. — Tu vois ces cheveux blancs.

JACOPO FOSCARI. — Et je sens d'ailleurs que les miens ne blanchiront jamais. Embrassez-moi, mon père ! Je vous aimai toujours.., et jamais plus qu'aujourd'hui : je vous confie mes enfants... les enfants de votre dernier enfant. Qu'ils soient pour vous tout ce qu'il fut lui-même jadis, et jamais ce qu'il est à présent ; ne pourrai-je pas les voir aussi ?

MARINA. — Non... pas ici.

JACOPO FOSCARI. — Ils peuvent voir leur père partout.

MARINA. — Je ne voudrais pas qu'ils vissent leur père dans un lieu qui, mêlant la crainte à l'amour, glacerait leur sang dans leur cœur. Aucun soin ne leur a manqué ; leur sommeil fut toujours tranquille : ils

ignorent que leur père est un proscrit. Je sais bien que son destin sera un jour leur héritage, mais qu'il n'afflige pas du moins leur enfance. Leurs cœurs ouverts à l'amour le sont encore à la terreur : ils pourraient être frappés de l'humide obscurité de ces ondes verdâtres qui flottent au-dessus du lieu où nous nous trouvons ; car le cachot profond sous le niveau de la mer exhale sa vapeur pestilentielle à travers chaque crevasse. Ce n'est point une atmosphère pour eux, quoique vous puissiez la respirer sans danger, vous, mon père, vous, mon époux, et vous surtout comme le plus digne, vous, noble Loredano.

JACOPO FOSCARI. — Je n'y avais pas réfléchi, je me rends. Je partirai donc sans les voir.

LE DOGE. — Non.. ils vous attendront dans mon appartement.

JACOPO FOSCARI. — Et dois-je les quitter tous?

LOREDANO. — Il le faut.

JACOPO FOSCARI. — Pas un seul?

LOREDANO. — Ils sont à l'État.

MARINA. — Je croyais qu'ils étaient à moi.

LOREDANO. — Oui, dans tout ce qui tient aux soins maternels.

MARINA. — C'est-à-dire dans tout ce qui est pénible. S'ils sont malades, on me les laisse pour leur donner mes soins ; s'ils meurent, c'est à moi de les ensevelir et de les pleurer ; mais, s'ils vivent, on en fera des soldats, des sénateurs, des esclaves, des exilés... ce qu'on voudra ; ou, si ce sont des filles à riches douaires, on les donnera pour femmes ou pour maîtresses aux nobles afin de les gagner. Voilà, les soins de l'État pour les fils et les mères.

LOREDANO. — L'heure approche et le vent est propice.

JACOPO FOSCARI. — Comment le savez-vous ici, où jamais le vent ne souffle en liberté ?

LOREDANO. — Il était favorable quand je suis venu. La galère est à la portée du trait de la Riva di Schiavoni.

JACOPO FOSCARI. — Mon père, je vous prie de me précéder pour préparer mes enfants à voir leur père.

LE DOGE. — Sois ferme, mon fils.

JACOPO FOSCARI. — Je ferai tous mes efforts pour l'être.

MARINA. — Adieu, adieu du moins à cet odieux cachot, et à celui dont les bons offices ont en partie causé votre captivité.

LOREDANO. — Et sa délivrance.

LE DOGE. — Il dit vrai.

JACOPO FOSCARI. — Sans doute ; mais je ne lui dois que d'échanger mes chaînes pour d'autres plus pesantes. Il le sait... je ne lui fais aucun reproche.

LOREDANO. — Le temps presse, seigneur.

JACOPO FOSCARI. — Hélas ! je ne croyais guère quitter avec tant de regrets un semblable séjour ; mais, quand je pense que chaque pas qui m'éloigne de ce cachot m'éloigne aussi de Venise, je me retourne vers ces murs humides, et...

LE DOGE. — Mon fils, point de larmes.

MARINA. — Laissez-les couleur : il n'a point pleuré sur son chevalet, ici elles ne sauraient lui faire honte, elles soulageront son cœur... ce cœur trop tendre... et je trouverai une heure pour essuyer ses larmes ou y mêler les miennes. Je pleurerais maintenant, mais je ne veux point donner cette satisfaction à ce misérable... Partons ; Doge, précède-nous.

LOREDANO, *au geôlier*. — La torche !

MARINA. — Oui, éclaire-nous, comme pour nous con-

duire à un bûcher funèbre, pendant que Loredano nous suit avec le deuil d'un héritier.

LE DOGE. — Mon fils, vous êtes faible ; prenez cette main.

JACOPO FOSCARI. — Hélas ! faut-il que la jeunesse s'appuie sur la vieillesse, et moi qui devais être le soutien de la vôtre!

LOREDANO. — Prenez ma main.

MARINA. — Ne la touche pas, Foscari : c'est le dard d'un serpent. Seigneur, tenez-vous à l'écart. Soyez sûr que si votre main devait nous tirer du gouffre où nous sommes plongés, aucune des nôtres ne s'avancerait pour la saisir. Viens, Foscari, prends la main que l'autel t'a donnée; elle n'a pu te sauver, mais elle te soutiendra toujours. (Ils sortent.)

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

(Salle dans le palais ducal.)

LOREDANO, BARBARIGO.

BARBARIGO. — Et avez-vous confiance dans un tel dessein?

LOREDANO. — Oui.

BARBARIGO. — Ce sera cruel pour sa vieillesse.

LOREDANO. — Dites plutôt qu'il est généreux de la soulager du fardeau du gouvernement.

BARBARIGO. — Cela lui brisera le cœur.

LOREDANO. — La vieillesse n'a plus de cœur qui puisse se briser ; il a vu celui de son fils sur le point de l'être; excepté un élan de sensibilité qu'il a eu dans son cachot, il est toujours resté insensible.

BARBARIGO. — Son visage, oui, je vous l'accorde ; mais je l'ai vu quelquefois dans un calme si plein de désespoir, que la douleur la plus bruyante n'avait rien à lui envier. Où est-il?

LOREDANO. — Dans la partie du palais qu'il habite, avec son fils et toute la race des Foscari.

BARBARIGO. — Se disant adieu.

LOREDANO. — Le dernier adieu... comme celui que le vieillard dira bientôt à son dogat.

BARBARIGO. — Quand donc s'embarque le fils?

LOREDANO. — Aussitôt après ce long adieu... il est temps de les avertir de nouveau.

BARBARIGO. — Arrêtez, n'allez pas abréger leurs moments.

LOREDANO. — Ce ne sera pas moi... nous avons des affaires importantes. Ce jour sera le dernier du règne du vieux Doge, comme il sera le premier du dernier bannissement de son fils... voilà ma vengeance.

BARBARIGO. — Selon moi, elle va trop loin.

LOREDANO. — Elle est modérée... elle n'exige même pas mort pour mort, règle de représailles de tous les temps ; ils me devront encore le meurtre de mon père et de mon oncle.

BARBARIGO. — Le Doge n'a-t-il pas fortement nié d'en être coupable?

LOREDANO. — Sans doute.

BARBARIGO. — Et vos soupçons n'en ont-ils pas été ébranlés ?

LOREDANO. — Non.

BARBARIGO. — Mais si cette déposition doit être obtenue par notre influence mutuelle dans le conseil, que ce soit avec tous les égards que réclament son âge, son rang et ses actions.

LOREDANO. — Autant de cérémonie que vous voudrez, pourvu que la chose se fasse ; vous pouvez, et peu m'importe, lui envoyer le conseil à genoux (comme Barberousse fit au pape), pour lui demander d'avoir la courtoisie d'abdiquer.

BARBARIGO. — Et s'il refuse?

LOREDANO. — Nous en élirons un autre, et le rendrons nul.

BARBARIGO. — Mais les lois nous soutiendront-elles?

LOREDANO. — Quelles lois?... Les Dix sont la loi; et, s'ils ne l'étaient pas, je me ferais législateur dans cette occasion.

BARBARIGO. — A vos risques et périls?

LOREDANO. — Il n'y en a aucun; je vous dis que nos pouvoirs vont jusque-là.

BARBARIGO. — Mais il a deux fois sollicité la permission de se retirer ; deux fois on s'y est opposé.

LOREDANO. — Raison de plus pour la lui accorder une troisième.

BARBARIGO. — Sans qu'il le demande?

LOREDANO. — Cela prouvera l'impression produite par ses premières instances. Si elles partent du cœur, il sera reconnaissant ; sinon, son hypocrisie sera punie. Nos collègues viennent maintenant de se réunir ; allons nous joindre à eux, et soyez ferme pour cette unique fois. J'ai préparé des arguments qui ne peuvent manquer de les convaincre; et, puisque leurs pensées, leur but, ont été sondés, n'allez pas, vous, nous arrêter avec vos scrupules, et tout réussira.

BRABARIGO. — Si j'étais sûr que ceci ne fût pas pour le père le prélude d'une persécution semblable à celle qu'a éprouvée le fils, je vous appuierais.

LOREDANO. — Il est en sûreté, je vous dis; ses quatre-vingt-cinq ans dureront ce qu'ils pourront... ce n'est qu'à son trône qu'on en veut.

BARBARIGO. — Mais les princes déposés n'ont pas longtemps à vivre.

LOREDANO. — Encore moins les vieillards qui comptent presque un siècle.

BARBARIGO. — Et pourquoi ne pas attendre quelques années ?

LOREDANO. — Parce que nous avons assez longtemps attendu, et qu'il a vécu, lui, trop longtemps. Allons au conseil. (Loredano sort avec Barbarigo. Memmo et un sénateur entrent.)

LE SÉNATEUR. — Une convocation pour nous rendre au conseil des Dix, et pourquoi ?

MEMMO. — Les Dix seuls peuvent répondre; ils n'ont

guère l'habitude de faire deviner leurs desseins par des proclamations préalables. Nous sommes convoqués, il suffit...

LE SÉNATEUR. — Oui, pour eux, mais non pour nous : je voudrais savoir pourquoi.

MEMMO. — Vous le saurez tout à l'heure si vous obéissez, ou vous n'en apprendrez pas moins pourquoi vous auriez dû obéir.

LE SÉNATEUR. — Je n'ai pas l'intention de m'opposer à eux ; mais...

MEMMO. — Dans Venise *mais* est un traître... plus de mais, à moins que vous ne vouliez passer sur le pont des Soupirs, dont peu reviennent.

LE SÉNATEUR. — Je me tais.

MEMMO. — Pourquoi hésiter ainsi ? Les Dix ont appelé à leur délibération vingt-cinq patriciens membres du sénat... nous sommes du nombre, vous et moi, honorés tous deux, il me semble, par le choix ou par le hasard qui nous réunit à un corps si auguste.

LE SÉNATEUR. — Il est vrai... je ne dis plus rien.

MEMMO. — Comme nous espérons, seigneur, et comme nous pouvons légitimement espérer, en qualité de nobles patriciens, d'être un jour décemvirs, c'est assurément une école de sagesse pour les délégués du sénat d'être ainsi admis, quoique novices, à assister aux mystérieuses assemblées du conseil.

LE SÉNATEUR. — Rendons-nous-y ; nous devons estimer à un haut prix ses secrets.

MEMMO. — Oui, puisqu'il en coûterait la vie de les divulguer ; sans doute ils valent quelque chose pour vous et pour moi.

LE SÉNATEUR. — Je n'ai point cherché une place dans le sanctuaire ; mais élu quoique malgré moi, je remplirai mon devoir.

MEMMO. — Ne soyons pas les derniers à obéir à l'appel des Dix.

LE SÉNATEUR. — Tous ne sont pas arrivés; mais je suis de votre avis, allons.

MEMMO. — Les premiers venus sont les mieux accueillis dans les convocations pressées... nous ne serons pas les derniers. (Ils sortent... Le Doge entre avec Jacopo Foscari et Marina.)

JACOPO FOSCARI. — Ah, mon père ! quoique je doive partir et que j'y consente... cependant... je vous prie d'obtenir pour moi la faveur de retourner dans ma patrie ; quelque éloigné que soit le terme fixé, qu'on désigne du moins une époque qui soit comme un phare pour mon cœur ; qu'on ajoute toutes les peines qu'on voudra à ma condamnation, mais que je puisse un jour retourner.

LE DOGE. — Mon fils, obéis à la volonté de notre patrie, ce n'est pas à nous de voir au delà.

JACOPO FOSCARI. — Mais je puis du moins jeter un regard sur le passé. Je vous prie de penser à moi

LE DOGE. — Hélas ! tu fus toujours mon enfant le plus cher, alors même que j'avais tous mes fils ; tu ne peux l'être moins à présent que tu restes seul ; mais si l'État me demandait l'exil des cendres déshéritées de tes trois vertueux frères, leurs ombres au désespoir viendraient en vain voltiger à l'entour pour l'empêcher... je n'obéirais pas moins à un devoir le plus impérieux de tous.

MARINA. — Mon époux ! allons : nous ne faisons que prolonger notre douleur.

JACOPO FOSCARI. — Mais on ne nous appelle pas encore ; les voiles de la galère ne sont pas déployées... Qui sait ? le vent peut changer.

MARINA. — S'il change, il ne changera ni leurs cœurs

ni ton sort ; les rames de la galère suppléeront aux voiles.

JACOPO FOSCARI. — O éléments ! où sont vos orages ?

MARINA. — Dans les cœurs des hommes... Hélas ! rien ne te calmera-t-il ?

JACOPO FOSCARI. — Jamais marinier n'adressa au saint, son patron, des vœux plus ardents pour des vents propices, que ceux que je vous adresse, ô saints protecteurs de ma ville natale. Ah ! vous ne l'aimez pas d'un amour plus pur que le mien. Je vous supplie de bouleverser les vagues de l'Adriatique et de réveiller le vent des tempêtes jusqu'à ce que la mer rejette mon corps brisé sur le Lido désert, où je puisse me mêler aux sables qui bornent la plage de ma patrie tant aimée, et que je ne reverrai plus.

MARINA. — Formes-tu ce même désir pour moi qui ne te quitte plus ?

JACOPO FOSCARI. — Non.... non... pas pour toi, trop bonne, trop généreuse épouse ! Puisses-tu vivre longtemps, mère de ces enfants que ta tendresse fidèle va priver pour un temps de ton appui ! Puissent pour moi seul tous les vents du ciel se déchaîner sur les flots et battre le navire, jusqu'à ce que l'équipage effrayé tourne sur moi ses regards désespérés, comme les Phéniciens sur Jonas, et me jette dans l'abîme comme une offrande pour apaiser la mer ! Le flot qui me détruira sera plus miséricordieux que l'homme ; il me portera, sans vie, il est vrai, mais il me portera aux rivages où je naquis ; et là les mains des pêcheurs me creuseront une tombe sur la plage, qui, entre mille débris, n'aura jamais reçu un cœur plus déchiré que le mien... Ah ! pourquoi ne se brise-t-il déjà ? pourquoi vivre plus longtemps ?

MARINA. — Pour acquérir, j'espère, avec les années,

le courage de maîtriser une vaine souffrance. Jusqu'à présent tu avais souffert, mais sans te plaindre; quoi donc ! n'avais-tu pas supporté en silence des épreuves plus terribles... le cachot et la torture?

JACOPO FOSCARI. — Ah ! double et triple torture. Mais vous avez raison, il faut me résigner. Mon père, votre bénédiction !

LE DOGE. — Plût au ciel qu'elle pût te servir !... mais je te la donne.

JACOPO FOSCARI. — Pardonnez.

LE DOGE. — Eh ! quoi donc?

JACOPO FOSCARI. — Ma naissance à ma mère, à moi d'avoir vécu, et à vous-même, comme je vous pardonne, le don de la vie que je vous dois comme à mon père.

MARINA. — De quoi es-tu coupable?

JACOPO FOSCARI. — Ah ! je ne puis accuser ma mémoire que de ma douleur; mais j'ai été visité par de tels châtiments, que je dois conclure que je fus criminel. Si cela est, puisse ce que j'ai souffert ici-bas me préserver d'un semblable avenir !

MARINA. — Ne crains rien, ceci est réservé à tes oppresseurs.

JACOPO FOSCARI. — Permettez-moi de ne pas l'espérer.

MARINA. — Ne pas l'espérer?

JACOPO FOSCARI. — Je ne puis leur souhaiter tout ce qu'ils m'ont fait souffrir.

MARINA. — Tout ! les monstres ! que le ver qui ne meurt jamais les déchire mille fois.

JACOPO FOSCARI. — Ils peuvent se repentir.

MARINA. — Alors le ciel n'acceptera pas le tardif repentir des démons. (Un officier entre avec des gardes.)

L'OFFICIER. — Seigneur, le navire est au rivage... le

vent se lève... nous sommes prêts à vous accompagner.

JACOPO FOSCARI. — Et moi, prêt à partir... Encore une fois, mon père, votre main !

LE DOGE. — La voilà. Hélas ! comme la tienne tremble !

JACOPO FOSCARI. — Non, vous vous trompez... c'est la vôtre qui frémit, ô mon père ! Adieu.

LE DOGE — Adieu. N'as-tu plus rien à nous dire ?

JACOPO FOSCARI. — Non... rien. (A l'officier.) Prêtez-moi l'appui de votre bras, seigneur.

L'OFFICIER. — Vous pâlissez... laissez-moi vous soutenir... vous êtes plus pâle encore : oh ! du secours ! de l'eau !

MARINA. — Ah ! il est mourant.

JACOPO FOSCARI. — Non, je suis prêt... Mes yeux se troublent. Où est la porte ?

MARINA. — Retirez-vous... laissez-moi le soutenir... Mon bien-aimé ! ô Dieu ! comme son cœur bat faiblement !

JACOPO FOSCARI. — La clarté ? est-ce la clarté que je vois ?... Je suis faible. (L'officier lui apporte de l'eau.)

L'OFFICIER. — Il sera peut-être mieux au grand air.

JACOPO FOSCARI. — Je n'en doute pas... Mon épouse ! mon père ! donnez-moi vos mains.

MARINA. — La mort est dans cette froide étreinte ! O Dieu ! mon Foscari ! comment êtes-vous ?

JACOPO FOSCARI. — Bien ! (Il meurt.)

L'OFFICIER. — Il n'est plus.

LE DOGE. — Il est libre !

MARINA. — Non, non, il n'est pas mort... il y a encore de la vie dans ce cœur... il n'aurait pu me laisser ainsi !

LE DOGE. — Ma fille !

MARINA. — Ne me donnez pas ce nom, vieillard ; vous

n'avez plus de fille... puisque vous n'avez plus de fils. O Foscari !

L'OFFICIER. — Il nous faut transporter le corps.

MARINA. — Ne le touchez pas, vils geôliers ! votre lâche ministère finit avec sa vie, et ne va pas au delà du meurtre, même d'après vos lois homicides : laissez son corps à ceux qui savent l'honorer.

L'OFFICIER. — Il faut que j'informe la Seigneurie de Venise, et prenne ses ordres.

LE DOGE. — Informe la Seigneurie de ma part, de la part du Doge, qu'elle n'a aucun pouvoir sur ses cendres ; tant qu'il vécut, il appartenait à l'État, comme son sujet... maintenant il m'appartient... mon malheureux enfant ! (L'officier sort.)

MARINA. — Et je vis encore !

LE DOGE. — Vos enfants vivent, Marina.

MARINA. — Mes enfants ! oui... ils vivent, et je dois vivre pour leur apprende à servir la république, et à mourir comme leur père. Oh ! quel doux bienfait serait la stérilité à Venise ! pourquoi ma mère n'en fut-elle pas frappée !

LE DOGE. — Mes malheureux fils !

MARINA. — Vous êtes donc sensible..... vous ! Où est le stoïcien, homme d'État ?

LE DOGE, se jetant sur le corps de son fils. — Ici.

MARINA. — Oui, pleurez ! je croyais que vous n'aviez plus de larmes... vous les aviez réservées jusqu'au moment où elles sont inutiles : mais pleurez : il ne pleurera plus, lui... non, jamais. (Loredano et Barbarigo entrent.)

LOREDANO. — Que vois-je ?

MARINA. — Ah ! le démon vient insulter les morts : éloigne-toi, démon incarné ; c'est ici une terre sainte ; voici les cendres d'un martyr, qui font de ce lieu un

autel... Retourne au séjour de tes tourments.

BARBARIGO. — Madame, nous ignorions ce triste événement ; nous revenons du conseil.

MARINA. — Passez donc.

LOREDANO. — Nous cherchons le Doge.

MARINA, lui montrant le Doge étendu sur la terre, près du corps de son fils. — Le voilà occupé comme vous le désirez : êtes-vous content?

BARBARIGO. — Nous n'interromprons pas la douleur d'un père.

MARINA. — Non, vous la causez seulement : laissez-nous donc.

LE DOGE, se relevant. — Seigneur, je suis prêt.

BARBARIGO. — ... Non... pas à présent.

LOREDANO. — C'était cependant une chose importante.

LE DOGE. — Si cela est, je ne puis que vous répéter que me voilà tout prêt.

BARBARIGO. — Ce ne sera pas en ce moment... Quand Venise vacillerait sur l'abîme comme un vaisseau en danger... je respecte vos regrets.

LE DOGE. — Je vous remercie. Si les nouvelles que vous apportez sont tristes, vous pouvez les dire... rien ne peut me toucher après le spectacle dont vous êtes témoin ; si elles sont heureuses, parlez... vous n'avez pas à craindre qu'elles me consolent.

BARBARIGO. — Je voudrais qu'elles fussent capables de vous consoler !

LE DOGE. — Je ne vous parlais pas, mais à Loredano : il me comprend.

MARINA. — Ah ! je le prévoyais !

LE DOGE. — Que voulez-vous dire?

MARINA. — Voyez, le sang commence à couler des lèvres glacées de Foscari... le corps saigne en présence de l'assassin. (A Loredano.) Lâche meurtrier, ré-

garde comme la mort témoigne contre ton attentat.

LE DOGE. — Mon enfant ! c'est là une illusion de ta douleur. (A ses gens qui sont accourus.) Transportez le corps... Seigneur, dans une heure je vous entendrai.

(Le Doge sort avec Marina et ses gens, qui portent le corps de Jacopo Foscari. Loredano et Barbarigo restent.)

BARBARIGO. — Nous ne devons pas le troubler maintenant.

LOREDANO. — Il a dit lui-même que rien ne pouvait plus l'émouvoir.

BARBARIGO. — Ce sont des mots ; la douleur veut rester solitaire, l'interrompre est une barbarie.

LOREDANO. — La douleur s'entretient dans la solitude, et rien n'est plus propre à la distraire de ses mélancoliques visions de l'autre monde, que de la rappeler par moments à celui-ci ; les hommes occupés n'ont pas le temps de verser des larmes.

BARBARIGO. — Voilà pourquoi vous voudriez priver ce vieillard de toute occupation.

LOREDANO. — La chose est décidée, la Junte et les Dix en ont fait une loi ; qui oserait s'y opposer ?

BARBARIGO. — L'humanité.

LOREDANO. — Parce que son fils est mort ?

BARBARIGO. — Et pas encore enseveli.

LOREDANO. — Si nous avions connu cet événement quand nous avons dressé l'acte, il en aurait pu retarder l'acceptation ; mais il ne le détruit pas maintenant qu'il est passé.

BARBARIGO. — Je ne consentirai pas.

LOREDANO. — Vous avez consenti à ce qu'il y avait d'essentiel... laissez-moi le reste.

BARBARIGO. — Pourquoi presser maintenant son abdication ?

LOREDANO. — Les sentiments d'une passion particu-

lière ne peuvent empêcher une mesure d'intérêt général ; et ce que l'État décide aujourd'hui ne doit pas être remis à demain à cause d'un accident naturel.

BARBARIGO. — Vous avez un fils.

LOREDANO. — Oui... et j'avais un père.

BARBARIGO. — Toujours inexorable.

LOREDANO. — Toujours !

BARBARIGO. — Mais laissez-le ensevelir son fils avant de lui communiquer le décret.

LOREDANO. — Qu'il rappelle à la vie mon père et mon oncle... et j'y consens. Les hommes et même les vieillards peuvent être ou se croire les pères d'une nombreuse postérité, mais ils ne pourraient ranimer un atome de leurs ancêtres ; les victimes ne sont pas égales. Il a vu ses fils expirer d'une mort naturelle, et mon père et mon oncle ont succombé à des maladies violentes et secrètes. Je n'ai ni employé le poison, ni suborné quelque professeur habile dans l'art destructeur de guérir, pour abréger leur carrière ; ses quatre fils sont morts sans que j'aie eu recours à de vils empoisonneurs.

BARBARIGO. — Êtes-vous sûr qu'il s'en soit servi ?

LOREDANO. — Très-sûr.

BARBARIGO. — Je crois à sa franchise.

LOREDANO. — Il n'y a pas si longtemps que Carmagnole y croyait aussi.

BARBARIGO. — Cet étranger ? ce traître ?

LOREDANO. — Lui-même. Le matin où les Dix (et avec eux Foscari) venaient de décider sa perte, il aborda le Doge, et lui demanda en riant s'il devait lui souhaiter le bonjour ou une bonne nuit. Le Doge répondit qu'en effet il avait passé une nuit de veille, « dans laquelle, ajouta-t-il avec un sourire gracieux, il a souvent été question de vous. » C'était vrai ; c'était la mort de Car-

magnole qu'on avait résolue huit mois d'avance ; et le vieux Doge, qui le savait condamné, lui sourit avec une sinistre dissimulation pendant huit mois... hypocrisie qui n'est possible qu'à l'âge de quatre-vingts ans. Le brave Carmagnole est mort... ainsi que le jeune Foscari et ses frères... je ne leur ai jamais souri.

BARBARIGO. — Ce Carmagnole était-il votre ami ?

LOREDANO. — Il était le bouclier de Venise ; son ennemi dans sa jeunesse, mais devenu plus tard son sauveur et puis sa victime.

BARBARIGO. — Ah ! cette destinée semble être la récompense de ceux qui sauvent les cités. L'homme contre qui nous agissons a non-seulement sauvé la nôtre, mais lui a conquis de nouveaux États.

LOREDANO. — Les Romains que nous imitons donnaient une couronne à celui qui prenait une ville... et une aussi à celui qui sauvait un citoyen dans le combat : les deux récompenses étaient égales. Maintenant, si nous comptons les villes prises par Foscari, et les citoyens qu'il a fait périr, ou dont il a causé la mort, le résultat sera contre lui, quand même nous nous en tiendrions aux exécutions secrètes comme celle de mon père.

BARBARIGO. — Êtes-vous donc inflexible ?

LOREDANO. — Et qu'y a-t-il qui puisse me changer ?

BARBARIGO. — Ce qui me change, moi... si la haine n'était gravée dans votre cœur comme sur un marbre; mais quand tout sera accompli, quand le vieillard sera déposé, son nom dégradé, ses fils morts, sa famille abattue, et vous et les vôtres triomphants, dormirez-vous ?

LOREDANO. — Profondément.

BARBARIGO. — Vous vous trompez, et vous l'éprouverez avant de goûter le dernier sommeil avec vos pères.

LOREDANO. — Ils ne reposent point dans leurs tombes où ils sont descendus avant leur temps ; ils ne reposeront que lorsque Foscari remplira la sienne. Chaque nuit je les vois errer d'un air de courroux autour de ma couche, et me montrant du doigt le palais ducal pour guider ma vengeance.

BARBARIGO. — Erreur de l'imagination ! il n'est pas de passion plus superstitieuse que la haine ; l'amour lui-même, l'amour, qui lui est opposé, ne peuple pas l'air de plus de fantômes que cette maladie du cœur. (Un officier entre.)

LOREDANO. — Où allez-vous ?

L'OFFICIER. — Préparer, par l'ordre du Doge, les funérailles du dernier de ses fils.

BARBARIGO. — Leur caveau a été souvent ouvert depuis quelques années.

LOREDANO. — Il sera bientôt rempli et fermé à jamais.

L'OFFICIER. — Puis-je passer outre ?

LOREDANO. — Vous le pouvez.

BARBARIGO. — Comment le Doge supporte-t-il cette dernière calamité?

L'OFFICIER. — Avec la fermeté du désespoir. En présence d'un témoin, il parle peu, mais j'ai vu ses lèvres se mouvoir par moments ; et une ou deux fois je l'ai entendu d'un appartement voisin murmurer : Mon fils ! d'une voix à peine distincte. Je vais remplir mes ordres. (L'officier sort.)

BARBARIGO. — Cette infortune va intéresser toute la cité en sa faveur.

LOREDANO. — Oui... nous devons nous hâter : ras-

semblons les délégués que le conseil a désignés pour porter le décret.

BARBARIGO. — Je proteste contre eux dès à présent.

LOREDANO. — Comme il vous plaira... Je vais néanmoins prendre leurs voix, et savoir qui de vous ou de moi aura plus de crédit. (Barbarigo sort avec Loredano.)

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

(L'appartement du Doge.)

LE DOGE, et les gens de sa maison.

UN SERVITEUR DU DOGE. — Monseigneur, la députation attend... mais, si une autre heure vous convient mieux, elle s'en remet à votre choix.

LE DOGE. — Toutes les heures sont égales pour moi... qu'ils viennent. (Le serviteur sort.)

UN OFFICIER. — Prince, j'ai exécuté vos ordres.

LE DOGE. — Quels ordres?

L'OFFICIER. — Des ordres bien tristes... de préparer...

LE DOGE. — Oui... oui... je vous demande excuse. Je commence à perdre la mémoire et me fais bien vieux. Jusqu'ici j'avais lutté heureusement contre mon âge, il commence à m'accabler. (Entrée de la députation, composée de six membres de la Seigneurie et du chef des Dix.) Nobles seigneurs, quel est votre plaisir?

LE CHEF DES DIX. — En premier lieu, le conseil adresse au Doge ses compliments de condoléance sur son dernier malheur.

LE DOGE. — C'est assez, ne parlons plus de cela.

LE CHEF DES DIX. — Le Doge n'acceptera-t-il point l'hommage de nos respects?

LE DOGE. — Je l'accepte comme il m'est offert... continuez.

LE CHEF DES DIX. — Les Dix, s'étant adjoint une Junte de vingt-cinq nobles sénateurs, ont délibéré sur l'état de la république et les soins fatigants qui doivent doublement accabler vos années si longtemps vouées à votre patrie. Ils ont jugé convenable de solliciter avec respect de votre sagesse, qui ne saurait s'y refuser, la cession de l'anneau ducal que vous avez si longtemps porté avec gloire. Pour prouver qu'ils ne sont ni ingrats pour vos services, ni indifférents pour votre vieillesse, ils vous accordent un apanage de deux mille ducats, afin que vous jouissiez de la retraite splendide qui convient à un souverain.

LE DOGE. — Ai-je bien entendu?

LE CHEF DES DIX. — Dois-je répéter?

LE DOGE. — Non... avez-vous fini?

LE CHEF DES DIX. — J'ai parlé. Vous avez vingt-quatre heures pour rendre une réponse.

LE DOGE. — Je n'ai pas besoin de vingt-quatre secondes.

LE CHEF DES DIX. — Nous allons nous retirer.

LE DOGE. — Arrêtez. Vingt-quatre heures ne changeront rien à ce que j'ai à vous dire.

LE CHEF DES DIX. — Parlez.

LE DOGE. — Deux fois j'ai exprimé mon désir d'abdiquer, il m'a été refusé... bien plus, on a exigé de moi le serment de ne jamais renouveler cette proposition. J'ai juré de mourir dans l'exercice des fonctions que ma patrie m'a confiées; je les ai remplies selon mon honneur et ma conscience... je ne puis violer mon serment.

LE CHEF DES DIX. — Ne nous réduisez pas à l'alternative d'un décret, faute de votre consentement.

LE DOGE. — La Providence prolonge mes jours pour m'éprouver et me punir; mais vous n'avez aucun droit

de me reprocher ma vieillesse, puisque chacune de mes heures a appartenu à la patrie. Je suis prêt à sacrifier ma vie pour elle, comme j'ai sacrifié des objets plus chers que la vie ; mais, quant à ma dignité... je la tiens de la république entière. Dès que la volonté générale sera manifestée, vous aurez ma réponse.

LE CHEF DES DIX. — Cette réponse nous afflige, mais elle ne peut vous servir.

LE DOGE. — Je puis me soumettre à tout, mais rien ne me fera changer, même pour un instant... Décrétez ce que vous voudrez.

LE CHEF DES DIX. — Nous allons donc porter cette réponse à ceux qui nous ont envoyés.

LE DOGE. — Vous m'avez entendu.

LE CHEF DES DIX. — Nous nous retirons avec respect. (La députation sort. Un serviteur entre.)

LE SERVITEUR. — Monseigneur, la noble dame Marina sollicite une audience.

LE DOGE. — Je suis toujours visible pour elle. (Marina entre.)

MARINA. — Seigneur... peut-être désirez-vous être seul?

LE DOGE. — Seul! que le monde entier se presse autour de moi : je suis seul maintenant, seul de plus en plus, mais nous saurons tout supporter.

MARINA. — Oui, sans doute, et pour l'amour de ceux qui restent... O mon époux!

LE DOGE. — Ne te contrains point, je ne puis te consoler.

MARINA. — Né dans tout autre patrie, il aurait pu vivre, lui qui était fait pour les douces habitudes de la vie, lui si aimant et si aimé! Qui eût été plus heureux

que mon Foscari? Rien ne manquait à son bonheur et au mien que de n'être pas Vénitien.

LE DOGE. — Ou le fils d'un prince.

MARINA. — Oui; tout ce qui favorise l'imparfaite félicité ou l'ambition des autres hommes a été fatal pour lui par quelque étrange destinée. La patrie et le peuple qu'il aimait, le prince dont il était le fils aîné...

LE DOGE. — Et qui ne sera bientôt plus un prince.

MARINA. — Comment?

LE DOGE — Ils m'ont privé de mon fils, et veulent maintenant me dépouiller de mon diadème et de mon anneau. Qu'ils reprennent ces hochets, objets de leur envie.

MARINA. — O les tyrans! et dans un tel jour!

LE DOGE. — C'est le temps convenable : il y a une heure que j'y eusse été sensible.

MARINA. — Et n'en aurez-vous maintenant aucun ressentiment? O vengeance! Mais celui qui, s'il eût été protégé, aurait pu rendre cette protection, ne peut plus secourir son père.

LE DOGE. — Il ne le ferait pas contre sa patrie, aurait-il mille vies au lieu de celle...

MARINA. — Que les tortures lui ont arrachée. Cela peut être du pur patriotisme. Je suis une femme. Pour moi mon époux et mes enfants étaient une patrie. J'aimais mon époux... oui, je l'aimais! Je l'ai vu passer par des épreuves qui eussent fait reculer les premiers martyrs; il n'est plus! et moi, qui aurais donné mon sang pour lui, je ne puis lui donner que des larmes! mais si je pouvais obtenir de justes représailles... j'ai des fils, qui seront des hommes.

LE DOGE. — Votre douleur vous égare.

MARINA. — J'aurais cru pouvoir la supporter quand je le voyais abattu sous une pareille oppression; oui,

je pensais que j'aimerais mieux avoir à déplorer sa mort que sa captivité prolongée... Je suis punie de cette pensée maintenant.

LE DOGE. — Il faut que je le voie encore une fois.

MARINA. — Venez avec moi.

LE DOGE. — Où est-il ?

MARINA. — Notre lit nuptial est maintenant sa bière.

LE DOGE. — Est-il dans son linceul ?

MARINA. — Venez, vieillard, venez. (Le doge et Marina sortent. Barbarigo entre avec Loredano.)

BARBARIGO, à un domestique. Où est le Doge ?

LE DOMESTIQUE. — Il vient de se retirer avec l'illustre veuve de son fils.

LOREDANO. — Où ?

LE DOMESTIQUE. — Dans l'appartement où le corps repose.

BARBARIGO. — Retournons donc sur nos pas.

LOREDANO. — Oubliez-vous que vous ne le pouvez pas ? vous avez l'ordre exprès de la Junte de l'attendre ici, et de vous réunir à ses membres dans leur message : ils seront bientôt ici.

BARBARIGO. — Et presseront-ils le Doge de répondre ?

LOREDANO. — Son propre désir a été que tout se fît promptement ; il a répondu sans faire attendre ; on doit en agir de même envers lui ; on a eu égard à sa dignité, on a songé à sa fortune... que voudrait-il de plus ?

BARBARIGO. — Mourir dans sa charge ; il n'aurait pas vécu longtemps : mais j'ai fait tout ce que j'ai pu pour conserver ses titres ; et, quoique sans succès, j'ai résisté jusqu'à la fin à votre proposition... Pourquoi le vote général m'envoie-t-il ici de force ?

LOREDANO. — Il était bien que quelqu'un pensant autrement que nous servît de témoin, de peur que des

langues mensongères ne prétendissent qu'une majorité cruelle craignait d'exposer ses actes à la vue des autres membres du conseil.

BARBARIGO. — Et aussi, je dois le croire, pour m'humilier à cause de ma vaine opposition. Vous êtes ingénieux, Loredano, dans vos vengeances, poétique même, un véritable Ovide dans l'art de haïr. C'est ainsi (car la haine a des yeux qui lui exagèrent les objets secondaires), c'est ainsi que je dois à votre dessein de faire ressortir le zèle de vos collègues, d'être associé, malgré moi, au message de votre Junte.

LOREDANO. — Comment!... ma Junte.

BARBARIGO. — La vôtre. Elle parle votre langage, étudie vos moindres signes, approuve vos plans, et agit dans vos intérêts... n'est-ce pas votre Junte?

LOREDANO. — Vous parlez sans prudence, et je vous conseille de ne pas vous laisser écouter.

BARBARIGO. — Ils en entendront bien davantage un jour; d'autres bouches se contiendront moins que la mienne ; ils ont dépassé leur pouvoir excessif ; et quand cela arrive, dans les États les plus méprisés, l'humanité indignée se soulève pour le détruire.

LOREDANO. — Vous parlez sans raison.

BARBARIGO. — C'est ce qui reste à prouver. Voici nos collègues. (La députation rentre.)

LE CHEF DES DIX. — Le Doge est-il prévenu que nous le cherchons?

UN DOMESTIQUE. — Il va en être informé. (Le domestique sort).

BARBARIGO. — Le Doge est avec son fils.

LE CHEF DES DIX. — S'il en est ainsi, nous remettrons notre message après les funérailles. Retournons ; il sera encore temps demain.

LOREDANO, à part, à Barbarigo. — Que le feu d'enfer qui

dévorait le mauvais riche te consume éternellement; je te ferai arracher la langue pour te réduire à ne plus proférer que des sanglots qui expireront sur tes lèvres sanglantes. (Haut et s'adressant aux autres.) Sages collègues, je vous prie de ne pas trop vous hâter.

BARBARIGO. — Soyez humains.

LOREDANO. — Voilà le Doge. (Le Doge entre.)

LE DOGE. — J'obéis à votre appel.

LE CHEF DES DIX. — Nous venons répéter notre sollicitation de tout à l'heure.

LE DOGE. — Et moi, je viens vous dire ma réponse.

LE CHEF DES DIX. — Quelle est-elle?

LE DOGE. — Je vous l'ai déjà faite.

LE CHEF DES DIX. — Entendez donc notre décret définitif et irrévocable.

LE DOGE. — Au fait... au fait. Je connais toutes les douces formalités par lesquelles on prélude aux actes de violence... Poursuivez.

LE CHEF DES DIX. — Vous n'êtes plus Doge; vous êtes délié de votre serment comme souverain; il faut vous dépouiller de votre robe ducale; mais l'État reconnaissant de vos services vous accorde l'apanage que nous vous avons offert. On vous laisse trois jours pour quitter ce palais, sous peine de voir confisquer votre propre patrimoine.

LE DOGE. — Cette dernière clause, j'ose le dire, n'enrichirait pas le trésor.

LE CHEF DES DIX. — Votre réponse, Doge?

LOREDANO. — Votre réponse, François Foscari?

LE DOGE. — Si j'avais pu prévoir que ma vieillesse serait préjudiciable à l'État, le chef de la république ne se serait jamais montré assez ingrat pour préférer sa dignité à sa patrie; mais, cette longue vie ayant été pendant tant d'années utile à ce pays, j'aurais désiré

lui consacrer mes derniers moments. Puisque le décret est rendu, j'obéis.

LE CHEF DES DIX. — Si les trois jours que l'on vous donne ne vous suffisent pas, nous vous en accorderons volontiers jusqu'à huit, comme un gage de notre estime.

LE DOGE. — Je ne vous demande pas huit heures, seigneur, pas même huit minutes... Voici l'anneau ducal (Il rend sa bague et la toque.), et voici le diadème. Ainsi donc l'Adriatique est libre de choisir un autre époux.

LE CHEF DES DIX. — Ne vous retirez pas si promptement.

LE DOGE. — Je suis vieux, seigneur ; et même pour me mouvoir lentement j'ai besoin de me mettre en marche de bonne heure. Il me semble que je vois parmi vous un visage qui m'est inconnu... Sénateur, votre nom, vous que ce costume désigne pour le chef des quarante ?

MEMMO. — Seigneur, je suis le fils de Marco Memmo.

LE DOGE. — Ah ! votre père était mon ami... Mais les fils et les pères... Holà ! ici, mes serviteurs.

UN DOMESTIQUE. — Mon prince !

LE DOGE. — Plus de prince... (Montrant la députation des Dix.) Voici les princes des princes... Préparez-vous à partir à l'instant de ce palais.

LE CHEF DES DIX. — Pourquoi si tôt ? Ce sera donner un scandale.

LE DOGE, aux Dix. — Ce sera à vous d'y répondre, cela vous regarde. (Aux domestiques.) Allons, disposez tout ; il est un fardeau que je vous prie de porter avec soin, quoiqu'il soit maintenant à l'abri de tout danger ; mais j'y veux veiller moi-même.

BARBARIGO. — Il veut parler du corps de son fils.

LE DOGE. — Et appelez Marina. Ma fille ! (Marina entre.) Prépare-toi, il faut aller pleurer ailleurs.

MARINA. — Partout.

LE DOGE. — Oui ; mais nous le pourrons librement, loin de ces espions jaloux des grands... Seigneurs, vous pouvez partir ; que voulez-vous de plus ? nous allons sortir du palais ; craignez-vous que nous l'emportions avec nous ? ses vieux murs, deux fois plus vieux que je ne suis malgré mon grand âge, vous ont servi comme moi, et moi et eux nous pourrions raconter une histoire, mais je ne les conjure point de s'écrouler sur vous... ils le feraient comme jadis les colonnes du temple de Dagon, qui écrasèrent à la fois l'Israélite et ses ennemis les Philistins. Je crois qu'une semblable vengeance pourrait être attachée à une malédiction comme la mienne, invoquée par des hommes tels que vous ; mais je ne maudis point. Adieu, seigneurs ; puisse le nouveau Doge être meilleur que le Doge actuel !

LOREDANO. — Le Doge actuel est Pascal Malipiero.

LE DOGE. — Il ne le sera que lorsque j'aurai passé le seuil de ces portes.

LOREDANO. — La grande cloche de Saint-Marc va sonner pour son inauguration.

LE DOGE. — Terre et ciel, répéterez-vous ce son, et moi vivrai-je pour l'entendre... moi, le premier Doge qui ait jamais entendu la cloche proclamer son successeur ? Plus heureux mon coupable prédécesseur, le sévère Faliero !... cette insulte du moins lui fut épargnée.

LOREDANO. — Quoi ! regrettez-vous ce traître ?

LE DOGE. — Non... je ne fais qu'envier les morts.

LE CHEF DES DIX. — Seigneur, si vous vous obstinez

ainsi à quitter le palais, retirez-vous du moins par l'escalier secret qui conduit au quai du canal.

LE DOGE. — Non, je veux descendre par l'escalier que j'ai gravi pour monter au premier rang... l'escalier du Géant, sur l'éminence duquel je fus investi du duché; mes services m'ont appelé sur ces escaliers, la malice de mes ennemis m'en précipite. C'est là qu'il y a trente-cinq ans je fus installé; je traversai les mêmes appartements dont je n'aurais jamais cru devoir être banni, excepté comme le cadavre d'un chef mort en les défendant... et non par mes concitoyens. Mais venez, mon fils et moi nous nous en irons ensemble, lui à son tombeau, et moi pour implorer le mien.

LE CHEF DES DIX. — Quoi! en public!

LE DOGE. — Je fus publiquement élu, je serai déposé de même. Marina, venez-vous?

MARINA. — Voici mon bras.

LE DOGE. — Voici mon bâton de vieillesse; c'est sur cet appui que je pars.

LE CHEF DES DIX. — Ce ne doit pas être... le peuple s'en apercevra.

LE DOGE. — Le peuple!... il n'y a pas de peuple, vous le savez bien, ou vous n'auriez pas osé agir ainsi avec lui ou avec moi; il y a une populace peut-être, dont les regards vous feraient honte; mais elle n'ose ni gémir ni vous maudire, excepté des yeux et du fond du cœur.

LE CHEF DES DIX. — La passion vous fait parler ainsi.

LE DOGE. — Vous avez raison; j'ai plus parlé que je n'avais coutume : c'est une faiblesse qu'on ne pouvait me reprocher, mais qui vous excuse peut-être en montrant que j'approche d'un âge qui peut justifier votre acte, à défaut de l'approbation impossible de la loi. Adieu, seigneurs.

BARBARIGO. — Vous ne sortirez pas sans une escorte convenable à votre rang passé, et à celui que vous tenez encore ; nous accompagnerons respectueusement le Doge à son palais particulier ; parlez, mes collègues, ne l'accompagnerons-nous pas?

PLUSIEURS VOIX. — Oui!... oui!

LE DOGE. — Vous ne viendrez pas... à ma suite du moins. J'entrai ici en souverain, j'en sors citoyen par la même porte... simple citoyen. Toutes ces vaines cérémonies sont de lâches insultes qui ne font qu'ulcérer le cœur en lui appliquant des poisons pour antidotes. La pompe est pour les princes, je ne le suis plus... Je me trompe, je le suis, mais seulement jusqu'à cette porte... Ah!

LOREDANO. — Écoutez. (La grande cloche de Saint-Marc sonne.)

BARBARIGO. — C'est la cloche!

LE CHEF DES DIX. — De Saint-Marc, qui sonne pour l'élection de Malipiero.

LE DOGE. — Je reconnais bien le son. Je ne l'ai entendu qu'une fois, et il y a trente ans ; je n'étais déjà plus jeune.

BARBARIGO. — Asseyez-vous, seigneur, vous tremblez.

LE DOGE. — C'est le glas des funérailles de mon pauvre enfant : mon cœur souffre amèrement.

BARBARIGO. — Je vous en prie, reposez-vous.

LE DOGE. — Non : mon siége a été jusqu'ici un trône... Marina, partons.

MARINA. — Volontiers.

LE DOGE fait quelques pas et s'arrête. — Je me sens altéré... personne ne m'apportera-t-il une coupe d'eau?

BARBARIGO. — Moi.

MARINA. — Et moi.

LOREDANO. — Et moi. (Le Doge prend la coupe des mains de Loredano.)

LE DOGE. — J'accepte la vôtre, Loredano, comme de la main la plus convenable dans une telle heure.

LOREDANO. — Pourquoi?

LE DOGE. — On dit que notre cristal vénitien a une telle antipathie pour les poisons qu'il se brise si quelque chose de venimeux le touche : vous m'avez apporté cette coupe, elle ne s'est point brisée.

LOREDANO. — Eh bien, seigneur?

LE DOGE. — On ne dit donc pas vrai?... ou vous êtes de bonne foi. Pour moi, je ne crains ni l'un ni l'autre ; c'est une tradition mensongère...

MARINA. — Vos idées s'égarent; il vaudrait mieux vous asseoir et ne pas partir encore... Ah! vous pâlissez comme mon époux.

BARBARIGO. — Il tombe... soutenez-le... Vite, un siége... soutenez-le...

LE DOGE. — La cloche sonne... sortons... Ma tête brûle!

BARBARIGO. — Je vous en supplie, appuyez-vous sur nous!

LE DOGE. — Non! un souverain doit mourir debout. Mon pauvre fils! Retirez vos bras... Cette cloche! (Le Doge tombe et meurt.)

MARINA. — Mon Dieu! mon Dieu!

BARBARIGO, à Loredano. — Voyez, votre ouvrage est achevé.

LE CHEF DES DIX. — N'y a-t-il aucun secours?... Qu'on appelle.

UN SERVITEUR DU DOGE. — C'en est fait.

LE CHEF DES DIX. — Si cela est, du moins ses obsèques seront dignes de son nom et de Venise, de son

rang, et de son dévouement à ses devoirs, tant que l'âge lui a permis de les remplir avec gloire. Mes collègues, m'approuvez-vous?

BARBARIGO. — Il n'a pas eu le malheur de mourir sujet là où il avait été souverain; que ses funérailles soient celles d'un prince!

LE CHEF DES DIX. — Nous sommes tous d'accord?

TOUS, excepté Loredano, répondent : — Oui.

LE CHEF DES DIX. — Que la paix du ciel soit avec lui.

MARINA. — Seigneur, pardonnez; ce n'est qu'une moquerie. Cessez de vous jouer du corps de ce vieillard; il n'y a qu'un moment qu'il était encore l'asile d'une âme par laquelle votre empire fut accru en puissance et en gloire. Eh bien, vous venez de le bannir de son palais, avec une indifférence sans remords. Maintenant qu'il ne peut plus connaître les honneurs, et il ne les accepterait pas s'il pouvait les connaître, vous-mêmes, seigneurs, vous proposez de consacrer une pompe vaine et superflue à la victime que vous avez foulée aux pieds : des funérailles de prince seront un reproche pour vous, et ne l'honoreront pas.

LE CHEF DES DIX. — Madame, nous ne révoquons pas si promptement nos décisions.

MARINA. — Je le sais, dans tout ce qui concerne les tortures des vivants. Je pensais que les morts pouvaient vous échapper, quoiqu'il y en ait sans doute quelques-uns livrés à des esprits dont les fonctions ressemblent aux vôtres sur la terre. Laissez-le-moi sans vie, comme vous m'auriez abandonné le reste de ses jours que vous avez abrégés généreusement. C'est mon dernier devoir; il sera une triste consolation peut-être dans mon désespoir. La douleur est superstitieuse; elle aime les morts et les appareils de la tombe.

LE CHEF DES DIX. — Persistez-vous à vous charger de ces funèbres devoirs?

MARINA. — Oui seigneur. Quoique ses biens aient tous été consumés au service de l'État, j'ai encore mon douaire, qui sera consacré à ses funérailles et à celles de... (Elle s'arrête avec émotion.)

LE CHEF DES DIX. — Gardez votre dot pour vos enfants.

MARINA. — Oui, ils sont orphelins, grâce à vous.

LE CHEF DES DIX. — Nous ne pouvons céder à votre demande. Ces dépouilles mortelles seront exposées avec la pompe d'usage, et escortées au tombeau par le nouveau Doge, vêtu en simple sénateur.

MARINA. — J'ai entendu parler de ces meurtriers qui ensevelissent leurs victimes, mais jamais ils n'entourent de tant de splendeur ceux qu'ils ont tués. J'ai entendu parler des larmes des veuves... hélas! j'en ai versé moi-même, grâce à vous! J'ai entendu parler d'héritiers en habit de deuil : vous n'en avez point laissé au mort; et vous voudriez en jouer le rôle. Eh bien, seigneurs, que votre volonté s'accomplisse, comme un jour celle du ciel, j'espère, s'accomplira.

LE CHEF DES DIX. — Savez-vous, madame, à qui vous parlez, et le danger de votre discours?

MARINA. — Je connais ceux à qui je parle mieux que vous-mêmes... je connais le danger comme vous, et je puis également le braver. Voulez-vous encore d'autres funérailles?

BARBARIGO. — Ne faites pas attention à ses paroles imprudentes : ses malheurs sont pour elle une excuse.

LE CHEF DES DIX. — Nous les oublierons.

BARBARIGO, à Loredano qui écrit sur ses tablettes. — Qu'écrivez-vous d'un air sérieux sur vos tablettes?

LOREDANO, montrant le corps du Doge. — Qu'il m'a payé [1].

LE CHEF DES DIX. — Quelle était sa dette envers vous?

LOREDANO. — Une dette ancienne et juste; celle de la nature et la mienne.

(La toile tombe.)

1 *L'ha pagata*, fait historique. Voyez l'*Histoire de Venise*, par P. Daru.

FIN DES DEUX FOSCARI.

WERNER

OU

L'HERITAGE

WERNER, OR THE INHERITANCE

PRÉFACE.

Le drame suivant est entièrement emprunté de *Kruitzner,* nouvelle allemande, publiée, il y a plusieurs années, dans les *Contes de Canterbury.* Ces contes ont été composés par deux sœurs, dont l'une, Henriette Lee, fournit seulement *Kruitzner* et un autre, qui sont tous deux considérés comme les meilleurs du recueil.

J'ai adopté les caractères, le plan, et souvent même le langage de cette histoire ; quelques-uns des caractères sont modifiés ou changés, et j'en ai ajouté un, celui d'Ida de Stralenheim ; mais du reste l'original est généralement suivi.

Je crois que c'est à l'âge de quatorze ans que je lus, pour la première fois, ce roman qui fit sur moi une vive impression, et qui renferme, pourrait-on dire, le germe d'une grande partie de ce que j'ai écrit depuis. Je ne sais trop s'il a jamais été populaire, ou si d'ailleurs sa popularité a été éclipsée par celle d'autres grands écrivains dans le même genre; mais j'ai trouvé généralement que ceux qui l'avaient lu convenaient, comme moi, de l'imagination et de la conception singulière de l'auteur. Je n'en dirai pas autant de l'exécution, car cette histoire aurait pu être développée plus habilement. Parmi ceux dont je pourrais citer l'opinion figureraient des noms illustres; mais ce n'est nullement nécessaire,

car chacun doit juger d'après ses propres sentiments. Je renvoie simplement le lecteur à l'histoire originale, afin qu'il puisse juger combien je lui suis redevable, et je ne serais pas fâché qu'il la lût avec plus de plaisir que le drame que j'ai fondé sur ce sujet.

En 1815, je commençai un drame avec la même histoire (Ulric et Ilvina) ; c'était ma première composition dans ce genre, si ce n'est une autre que j'avais entreprise à l'âge de treize ans, et que j'eus le bon sens de brûler. J'avais presque terminé un acte, lorsque je fus obligé de m'interrompre. Ce premier acte est quelque part dans mes papiers en Angleterre ; mais, n'ayant pu le trouver, je l'ai refait, et j'ai ajouté les quatre autres.

Mon ouvrage, tel qu'il est, n'est ni destiné au théâtre, ni susceptible d'y être admis.

A

L'ILLUSTRE GOETHE,

CETTE TRAGÉDIE EST DÉDIÉE

PAR

UN DE SES HUMBLES ADMIRATEURS,

BYRON.

PERSONNAGES.

WERNER.
ULRIC.
STRALENHEIM.
IDENSTEIN.
GABOR.
FRITZ.
HENRICK.
ERIC.
ARNHEIM.
MEISTER.
RODOLPHE.
LUDWIG.
JOSÉPHINE.
IDA STRALENHEIM.

Lieu de la scène. — Les trois premiers actes sur la frontière de Silésie, et les deux derniers au château de Siegendorf, près de Prague.

Époque. — La fin de la guerre de Trente Ans.

WERNER

OU

L'HÉRITAGE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

(La scène représente un château délabré, situé près d'une petite ville, sur les frontières de la Silésie. — La nuit est orageuse.)

WERNER ET JOSÉPHINE, son épouse.

JOSÉPHINE. — Mon ami, calme-toi!

WERNER. — Je suis calme.

JOSÉPHINE. — Tu voudrais en vain me le persuader; pourquoi cette démarche troublée? Quelqu'un dont le cœur serait tranquille parcourrait-il d'un pas si rapide une chambre comme la nôtre? Si c'était un jardin, je te croirais heureux d'aller de fleur en fleur avec l'abeille; mais ici!

WERNER. — L'air est froid; la tapisserie laisse pénétrer le vent qui l'agite; mon sang est glacé.

JOSÉPHINE. — Hélas, non!

WERNER, souriant. — Quoi! le voudrais-tu?

JOSÉPHINE. — Je voudrais qu'il eût son cours naturel.

WERNER. — Oui, jusqu'à ce qu'il soit versé ou qu'il s'arrête de lui-même... Ce sera bientôt peut-être. C'est ce qui m'inquiète peu.

JOSÉPHINE. — Et ne suis-je pour rien dans ton cœur?

WERNER. — Oh! tout.

JOSÉPHINE. — Peux-tu désirer ce qui doit briser le mien?

WERNER, s'approchant d'elle. — Sans toi, j'aurais été... n'importe quoi, un mélange de beaucoup de bien et de mal. Tu sais ce que je suis; ce que j'aurais été, tu l'ignores; mais je t'aime, et rien ne nous séparera. (Werner s'éloigne brusquement, et puis se rapproche de Joséphine.) L'orage de cette nuit m'a affecté peut-être; je ne suis que trop susceptible de l'être, et je viens d'être malade, comme tu le sais, hélas! moins par mes souffrances que par ce que tu as souffert toi-même en veillant à mon chevet.

JOSÉPHINE. — Te voir rétabli, c'est déjà beaucoup... Te voir heureux...

WERNER. — Où as-tu vu quelqu'un qui le fût? Laisse-moi être malheureux comme tous le sont.

JOSÉPHINE. — Mais pense combien de nos semblables, dans cette nuit de tempête, frissonnent sous le vent et la pluie, dont chaque goutte les courbe davantage vers la terre, qui n'a d'autre asile à leur offrir que celui de la tombe.

WERNER. — Et ce n'est pas le pire. Qu'importe une demeure! le repos est tout. Quant aux misérables dont tu parles... oui, le vent mugit autour d'eux, et une pluie froide les pénètre. J'ai été soldat, chasseur, voyageur, et je suis presque un mendiant... Je connais tout cela par expérience.

JOSÉPHINE. — Et n'es-tu pas maintenant sous un abri?

WERNER. — Voilà tout.

JOSÉPHINE. — C'est quelque chose.

WERNER. — Oui, pour un vassal.

JOSÉPHINE. — Ceux qui peuvent se vanter d'une noble naissance doivent-ils méconnaître le bienfait d'un refuge, que leurs habitudes de délicatesse leur rendent plus nécessaire qu'au vassal, quand le flot de la fortune les abandonne sur les récifs de la vie?

WERNER. — Ce n'est pas cela, tu le sais... Nous l'avons supporté, je ne dirai pas avec patience, excepté toi; mais nous l'avons supporté.

JOSÉPHINE. — Eh bien!

WERNER. — Quoique nos souffrances extérieures fussent suffisantes pour aigrir nos âmes, quelque chose de plus m'a souvent irrité, et aujourd'hui plus que jamais. Si ce n'eût été cette maudite maladie qui, m'arrêtant sur cette frontière inculte, a épuisé non seulement mes forces, mais toutes nos ressources, et qui nous laisse... Non! c'est plus que je n'en puis supporter; sans cette maladie, j'aurais été heureux... tu aurais été heureuse... la splendeur de mon rang eût été soutenue... mon nom... le nom de mon père se serait relevé, et surtout...

JOSÉPHINE, l'interrompant. — Mon fils... notre fils... notre Ulric, eût été serré de nouveau dans ces bras qui depuis longtemps ne le pressent plus sur mon sein; tous les vœux d'une mère eussent été accomplis. Douze années... il n'en avait que huit alors... il était beau, et il doit l'être encore davantage; mon Ulric! mon bien-aimé!

WERNER. — J'ai souvent été poursuivi par la fortune; elle m'attaque enfin lorsque mon courage est aux abois... malade, pauvre, seul.

JOSÉPHINE. — Seul! mon cher époux?

WERNER. — Accompagné de tout ce que j'aime, mon sort est plus cruel qu'une complète solitude. Seul, je serais mort, et tout serait fini dans un tombeau sans nom.

JOSÉPHINE. — Et je t'aurais survécu ! mais je t'en conjure, console-toi ! Nous avons lutté longtemps ; et ceux qui résistent à la fortune la domptent ou la lassent à la fin ; de sorte qu'ils atteignent le terme de leurs maux, ou cessent de les ressentir. Console-toi... nous trouverons notre fils.

WERNER. — Nous étions à la veille de le trouver, à la veille de recevoir la compensation de tous nos chagrins passés... Être déçus ainsi !

JOSÉPHINE. — Nous ne le sommes pas.

WERNER. — Ne sommes-nous pas sans argent?

JOSÉPHINE. — Nous ne fûmes jamais riches.

WERNER. — Mais j'étais né pour la richesse, le rang, le pouvoir ; j'en ai joui ; je les aimais ; hélas ! j'en abusai et les perdis, par le courroux de mon père, dans mon extravagante jeunesse ; mais cet abus a été expié par de longues souffrances. La mort de mon père m'ouvrait un chemin plus facile, quoique semé d'embûches. Le parent froid et rampant, qui tint si longtemps l'œil fixé sur moi, comme un reptile sur l'oiseau timide, m'aura devancé, sera devenu le maître de mes droits, et de tout ce qui devait m'élever au rang des princes.

JOSÉPHINE. — Qui sait? notre fils est peut-être de retour auprès de son aïeul, et jouit de tes droits pour te les remettre.

WERNER. — Vain espoir ! Depuis son étrange désertion de la maison de mon père, comme s'il eût voulu partager mes fautes, il n'a plus donné de ses nouvelles. Je l'avais laissé sur la promesse que me fit son aïeul d'oublier son ressentiment à la troisième génération,

mais le ciel semble réclamer sa sévère prérogative, et visiter sur mon fils les erreurs et les folies de son père.

JOSÉPHINE. — J'ai conservé meilleure espérance... du moins nous avons trompé jusqu'ici les poursuites de Stralenheim.

WERNER. — Nous l'aurions fait sans cette fatale maladie, plus fatale qu'une maladie mortelle, puisqu'elle ne m'arrache pas la vie, mais tout ce qui rend la vie supportable : il me semble déjà que mon courage est entouré des piéges de cet avare ennemi. Qui m'assure qu'il n'a point suivi nos traces jusqu'ici?

JOSÉPHINE. — Il ne te connaît pas, et ses espions, qui t'ont si longtemps surveillé, t'ont laissé à Hambourg. Notre départ imprévu et ce changement de nom déroutent tous leurs plans : personne ici ne nous prend que pour ce que nous semblons être.

WERNER. — Ce que nous semblons être?... dis pour ce que nous sommes... des mendiants malades... privés même de tout notre espoir... (Il rit avec ironie.)

JOSÉPHINE. — Hélas! pourquoi cet amer sourire?

WERNER. — Qui devinerait en moi l'âme fière du fils d'une illustre maison? Qui, sous ce vêtement reconnaîtrait l'héritier d'un domaine de prince... dans ces yeux caves et éteints, l'orgueil du rang et de la naissance, et dans ces traits épuisés, sur ce front soucieux, le maître de ces châteaux où chaque jour mille vassaux se nourrissent.

JOSÉPHINE. — Vous ne songiez pas à ces biens périssables, mon cher Werner, quand vous daignâtes choisir pour votre femme la fille d'un exilé errant.

WERNER. — La fille d'un exilé n'était-elle pas une compagne pour un fils proscrit? Mais j'espérais alors t'élever un jour au rang auquel notre origine nous

permettait d'aspirer. La famille de ton père était noble, quoique déchue, et digne de s'allier avec la nôtre.

JOSÉPHINE. — Votre père ne pensait pas de même, quoiqu'il sût que nous étions nobles ; mais ma naissance eût-elle été égale à la vôtre, je l'aurais estimée ce qu'elle vaut.

WERNER. — Et qu'est-elle à tes yeux?

JOSÉPHINE. — Tout ce qu'elle nous a valu... rien.

WERNER. — Comment rien?

JOSÉPHINE. — Ou pire... car elle a été un tourment pour ton cœur depuis le commencement ; sans elle, nous n'aurions ressenti notre pauvreté que comme des millions de mortels la ressentent... gaiement. Sans ces fantômes de tes ancêtres féodaux, tu aurais pu gagner ton pain, comme tant d'autres le gagnent ; par le commerce, ou par tout autre état, tu aurais du moins tenté d'améliorer ta fortune.

WERNER, avec ironie. — Et je serais bourgeois d'une ville anséatique? excellent !

JOSÉPHINE. — Quoi que tu fusses devenu, tu es pour moi ce qu'aucun état plus humble et plus noble ne saurait m'enlever... le premier choix de mon cœur... mon cœur qui te choisit sans connaître ni ta naissance, ni ton orgueil, rien de toi que tes chagrins ; tant qu'ils dureront, laisse-moi les adoucir ou les partager : quand ils cesseront, que les miens se terminent avec eux ou avec toi !

WERNER. — Mon bon ange ! je t'ai toujours trouvée telle ; jamais cette folie ou cette faiblesse de mon caractère ne fit naître une pensée qui pût t'outrager ; tu n'as point détruit ma fortune : ma jeunesse eût été capable de perdre un empire, s'il eût été mon héritage ; mais maintenant, humilié, dompté, épuisé, ayant appris à me connaître moi-même... perdre tout pour notre

fils et pour toi! Crois-le, lorsque, dans ma vingt-deuxième année, mon père me bannit de sa demeure, moi, le dernier rejeton de mille aïeux (car j'étais alors le dernier), rien ne fut plus douloureux pour moi que de voir mon enfant et la mère de mon enfant partager, malgré leur innocence, l'exclusion que j'avais seul méritée. Cependant alors mes passions étaient telles que des serpents irrités qui m'entouraient de leurs replis comme ceux de la Gorgone. (On entend heurter à la porte.)

JOSÉPHINE. — Silence !

WERNER. — On frappe !

JOSÉPHINE. — Qui peut frapper à une telle heure ? Nous recevons peu de visites.

WERNER. — La pauvreté n'en reçoit jamais, si ce n'est de ceux qui viennent la rendre plus pauvre encore. Eh bien ! je suis préparé. (Werner met la main dans son sein comme pour chercher des armes.)

JOSÉPHINE. — Ah ! change de regard. Je vais ouvrir ; ce ne peut être rien d'important dans ce château retiré... Le désert sauve l'homme de ses semblables. (Elle va à la porte et ouvre. Idenstein l'intendant entre.)

IDENSTEIN. — Bonne nuit à ma belle hôtesse et au digne... Quel est votre nom, mon ami ?

WERNER. — N'avez-vous pas peur de le demander?

IDENSTEIN. — Peur ! eh, bon dieu ! oui, j'ai peur; on dirait à vous voir que je vous demande quelque chose de mieux que votre nom.

WERNER. — Quelque chose de mieux ?

IDENSTEIN. — De mieux ou de pire, comme le mariage; que dirais-je de plus? Voilà un mois que vous êtes dans le palais du prince... (Certes, son Altesse l'a abandonné depuis douze ans aux esprits et aux rats; mais c'est toujours un palais.) Vous avez été

notre hôte, dis-je, et nous ne savons pas votre nom.

WERNER. — Mon nom est Werner.

IDENSTEIN. — Un beau nom, un très-beau nom de marchands. Jamais on n'en vit de plus honorable gravé en lettres d'or sur une enseigne. J'ai dans le lazaret d'Hambourg un cousin dont la femme s'appelait de même. C'est un officier de santé, un aide-chirurgien, espérant d'être chirurgien un jour, et qui a fait des miracles dans l'état. Peut-être êtes-vous allié de mon parent?

WERNER. — De votre parent?

JOSÉPHINE. — Oh! oui, nous le sommes, mais de loin. (A part à Werner.) Ne pouvez-vous flatter cet ennuyeux bavard jusqu'à ce que nous sachions ce qu'il veut?

IDENSTEIN. — Fort bien, j'en suis bien aise; je le pensais depuis longtemps; un sentiment secret m'en avertissait... Le sang parle, cousin; et là-dessus du vin, et buvons à notre connaissance plus intime; les parents devraient être amis.

WERNER. — Vous paraissez avoir assez bu déjà; et, dans le cas contraire, je n'ai pas de vin à vous offrir, autrement il vous serait offert volontiers; mais vous le savez ou vous devriez le savoir. Vous voyez que je suis pauvre et malade, et vous ne voulez pas voir que je veux rester seul... Mais au fait! qui vous amène ici?

IDENSTEIN. — Qu'est-ce qui m'amènerait?

WERNER. — Je ne sais, quoique je sache bien ce qui vous ferait sortir.

JOSÉPHINE, à part. — Patience, cher Werner!

IDENSTEIN. — Vous ignorez donc ce qui est arrivé?

JOSÉPHINE. — Comment le saurions-nous?

IDENSTEIN. — La rivière a débordé.

JOSÉPHINE. — Hélas ! nous l'avons appris, à notre grand détriment, depuis cinq jours, puisque c'est ce qui nous retient ici.

IDENSTEIN. — Mais ce que vous ignorez, c'est qu'un grand personnage, qui voulait absolument traverser, malgré l'eau et les représentations de trois postillons, s'est noyé avec cinq chevaux de poste, un singe, un chien et un valet.

JOSÉPHINE. — Pauvres créatures ! En êtes-vous sûr ?

IDENSTEIN. — Oui, du singe, du valet et des chevaux ; mais jusqu'à présent nous ignorons si Son Excellence est noyée ou non. Ces grands seigneurs sont durs à aller au fond, comme il est convenable pour des hommes de rang ; mais, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a avalé assez de l'Oder pour faire crever deux paysans. Enfin, tout à l'heure, deux voyageurs, l'un Saxon, l'autre Hongrois, qui, à leur propre péril, l'ont tiré des flots, viennent d'envoyer demander un logement ou un tombeau, selon que monseigneur sera vivant ou mort.

JOSÉPHINE. — Et où le recevrez-vous ? Ici, j'espère ; si nous pouvons vous être utiles... parlez.

IDENSTEIN. — Ici non ; mais dans l'appartement du prince, comme il est juste pour un hôte noble : c'est un appartement humide sans doute, n'ayant pas été habité depuis douze ans ; mais d'ailleurs il sort d'un lieu beaucoup plus humide ; de sorte qu'il ne prendra guère froid... s'il y est encore sensible ; et, dans le cas contraire, il sera plus mal logé demain : néanmoins j'ai recommandé du feu et tout ce qu'il faut ; c'est-à-dire s'il en réchappe.

JOSÉPHINE. — Le pauvre homme ! je l'espère, et de tout mon cœur.

WERNER. — Intendant, n'avez-vous pas appris son

nom? (A part à Joséphine.) Ma chère Joséphine, retire-toi, je ferai parler ce sot. (Joséphine sort.)

IDENSTEIN. — Son nom? Bon Dieu! qui sait s'il a maintenant un nom? Il sera temps de le lui demander quand il sera en état de répondre, ou s'il faut mettre le nom de son héritier sur son épitaphe. Tout à l'heure vous me reprochiez de demander les noms des gens!

WERNER. — Cela est vrai, je l'ai dit; vous avez raison. (Gabor entre.)

GABOR. — Si je suis importun, je demande...

IDENSTEIN. — Oh! pas du tout, vous êtes dans le palais; cet homme est un étranger comme vous; je vous prie de vous mettre à votre aise. Mais où est Son Excellence, et comment se porte-t-elle?

GABOR. — Son Excellence est trempée, fatiguée, mais hors de péril. Elle s'est arrêtée, pour changer de vêtements, dans une chaumière où j'ai moi-même laissé les miens pour ceux-ci. Monseigneur est presque revenu de son bain; il sera bientôt ici.

IDENSTEIN. — Holà! ho! ici, qu'on se dépêche! (Entrent divers valets auxquels Idenstein donne des ordres.) Tenez-vous là, Herman, Weilburg, Pierre, Conrad! Un seigneur couche au palais cette nuit... que tout soit en ordre dans la chambre de damas... entretenez l'étuve[1]... j'irai moi-même au cellier... et madame Idenstein (c'est mon épouse, étranger) se chargera du lit; car, à dire le vrai, c'est l'article le plus en souffrance dans le palais depuis que Son Altesse l'a quitté il y a douze ans... A propos, Son Excellence soupera sans doute?

GABOR. — Ma foi! c'est ce que je ne puis dire; je croirais que le lit lui plaira mieux que la table, après avoir fait le plongeon dans la rivière : mais, de peur

[1] Pour entretenir la chaleur dans les appartements. A. P.

que vos provisions ne se perdent, je me propose de souper moi-même, et j'ai là dehors un ami qui fera honneur à votre bonne chère par son appétit de voyageur.

IDENSTEIN. — Mais êtes-vous sûr que Son Excellence... Quel est son nom ?

GABOR. — Je l'ignore.

IDENSTEIN. — Et vous lui avez sauvé la vie ?

GABOR. — J'ai aidé mon compagnon.

IDENSTEIN. — Voilà qui est étrange de sauver la vie à un homme que l'on ne connaît pas.

GABOR. — Non ; car il est des hommes que je connais si bien, que je me donnerais difficilement cette peine.

IDENSTEIN. — Ah ça, mon bon ami, je vous prie, qui êtes-vous ?

GABOR. — Ma famille est hongroise.

IDENSTEIN. — Et votre famille s'appelle...

GABOR. — Peu importe.

IDENSTEIN, à part. — Je crois que tout le monde s'est fait anonyme, puisque personne ne se soucie de me dire son nom... (Haut à Gabor.) Dites-moi, Son Excellence a-t-elle une suite nombreuse ?

GABOR. — Suffisante.

IDENSTEIN. — Combien de valets ?

GABOR. — Je ne les ai pas comptés. Nous sommes survenus par hasard et juste à temps pour retirer Son Excellence par la portière de son carrosse.

IDENSTEIN. — Ah ! que ne donnerais-je pas pour sauver un grand seigneur ! Sans doute vous allez recevoir une forte somme en récompense.

GABOR. — Peut-être.

IDENSTEIN. — Voyons, combien espérez-vous ?

GABOR. — Je ne me suis pas encore mis à prix : en attendant, ma meilleure récompense serait un verre de

votre hockcheimer, un verre orné de riches grappes et de devises à Bacchus, plein jusqu'au bord de votre vin le plus vieux. En retour, si vous courez jamais le hasard d'être noyé (genre de mort qui, je l'avoue, n'a pas l'air de vous menacer), je vous promets de vous tirer de l'eau pour rien. Vite, mon ami ! et songez que pour chaque rasade une vague de moins roule sur votre tête.

IDENSTEIN, à part. — Je n'aime guère cet homme-là... il a l'air d'avoir bouche close et gosier sec, deux choses qui ne me vont pas : cependant il aura du vin ; si cela ne le déboutonne pas, je ne dormirai pas de curiosité toute cette nuit. (Idenstein sort.)

GABOR, à Werner. — Ce maître des cérémonies est l'intendant du palais, je présume : c'est un bel édifice, mais dégradé !

WERNER. — L'appartement destiné à celui que vous avez sauvé sera plus convenable pour un hôte malade.

GABOR. — Je suis surpris que vous ne l'occupiez pas vous-même, car vous paraissez être d'une santé délicate.

WERNER, brusquement. — Monsieur !

GABOR. — Excusez-moi, je vous prie : ai-je dit quelque chose qui puisse vous offenser ?

WERNER. — Rien : mais nous sommes étrangers l'un à l'autre.

GABOR. — Voilà pourquoi je voudrais que nous fissions connaissance : je croyais avoir ouï dire à notre hôte affairé que vous étiez ici passagèrement, amené par hasard, comme moi et mes compagnons.

WERNER. — Cela est vrai.

GABOR. — Ainsi, comme nous nous voyons pour la première fois, et que jamais peut-être nous ne nous reverrons, je m'étais proposé d'égayer ce vieux donjon-ci

(du moins pour moi) en vous demandant de partager le repas des derniers venus.

WERNER. — Excusez-moi... ma santé...

GABOR. — Comme il vous plaira. J'ai vécu dans les camps, et peut-être mes manières sont-elles un peu brusques.

WERNER. — J'ai aussi servi, et je sais reconnaître l'accueil d'un soldat.

GABOR. — Sous quels drapeaux... sous ceux de l'empire?

WERNER, d'abord sans hésiter, et puis s'interrompant après les premiers mots. — Je commandais... non... je veux dire que je servais; mais il y a longtemps, lors de la première guerre de la Bohême contre l'Autriche.

GABOR. — Voilà toutes les guerres finies à présent, et la paix a forcé quelques milliers de braves à vivre de leur mieux; et, à dire vrai, quelques-uns prennent les plus courts moyens.

WERNER. — Que voulez-vous dire?

GABOR. — Tous ceux qu'ils trouvent sous la main. Toute la Silésie et les bois de la Lusace sont occupés par des bandes d'anciens soldats, qui mettent la contrée à contribution. Les châtelains doivent se tenir derrière les murailles de leurs châteaux... hors de là il n'est pas trop sûr de voyager pour le riche comte ou le fier baron. Ma consolation est que je puis aller où je veux, je n'ai pas grand'chose à perdre.

WERNER. — Et moi... rien.

GABOR. — C'est encore plus dur... Vous avez été soldat, avez-vous dit?

WERNER. — Je l'étais.

GABOR. — Vous en avez encore l'apparence. Tous les soldats sont ou devraient être camarades, même quand ils sont ennemis. Nous croisons nos épées, nous poin-

tons nos canons les uns contre les autres ; mais quand une trêve, une paix, ou n'importe quoi, fait rentrer le fer dans le fourreau, et fait dormir l'étincelle qui allume la mèche fatale, nous sommes frères. Vous êtes pauvre et infirme... Je ne suis pas riche, mais je me porte bien ; je n'ai nul besoin qui me mette dans l'embarras. (Il lui montre sa bourse.) Vous manquez de ceci... voulez-vous partager?

WERNER. — Qui vous a dit que je fusse réduit à la mendicité ?

GABOR. — Vous-même en disant que vous étiez soldat en temps de paix.

WERNER, le regarde d'un air de méfiance. — Vous ne me connaissez pas ?

GABOR. — Je ne connais personne, je ne me connais pas moi-même ; comment connaîtrais-je quelqu'un que je ne vois que depuis une demi-heure ?

WERNER. — Je vous remercie. Votre offre serait généreuse, même pour un ami : elle n'a rien d'humiliant pour un étranger, quoiqu'elle ne soit pas prudente ; mais je ne vous en remercie pas moins. Je suis indigent, il est vrai, excepté que je ne demande pas l'aumône ; et, quand je demanderai à quelqu'un, ce sera à celui qui fut le premier à m'offrir ce que peu de gens obtiennent même avec des prières. Veuillez m'excuser. (Werner sort.)

GABOR, seul. — Voilà un homme de bonne mine, quoique usé, comme tant d'autres, par la peine ou le plaisir, qui nous abrégent notre vie avant le temps : je ne sais lequel des deux, de la peine ou du plaisir y contribue le plus ; mais cet homme paraît avoir eu de meilleurs jours. Et qui n'en peut dire autant quand on a vu le jour d'hier?... Mais voici notre sage intendant

avec le vin. Allons, pour l'amour de la coupe, je supporterai l'échanson. (Idenstein entre.)

IDENSTEIN. — Le voici... le nectar! il a vingt ans comme un jour.

GABOR. — Cet âge-là fait les jeunes femmes et le vieux vin; et c'est dommage pour ces deux excellentes choses, que les années qui améliorent l'un gâtent l'autre... Remplissez jusqu'au bord... A notre hôtesse... votre belle moitié! (Il prend le verre.)

IDENSTEIN. — Belle!... fort bien. J'espère que votre goût en vin est égal à celui que vous montrez pour la beauté. Néanmoins je vous ferai raison.

GABOR. — Cette jolie femme que j'ai rencontrée dans la salle voisine, et dont l'air, le port et les regards auraient été dignes des beaux jours de ce palais, quoique ses vêtements répondent davantage à l'état de dégradation où il est, n'est-ce pas votre femme? Elle m'a rendu mon salut avec une grâce ravissante.

IDENSTEIN. — Je voudrais bien être son mari! Mais vous vous êtes trompé... c'est la femme de l'étranger.

GABOR. — A la voir, on la prendrait pour celle d'un prince. Quoique le temps ait enlevé quelque chose à ses charmes, elle conserve encore beaucoup de beauté et de majesté.

IDENSTEIN. — C'est plus que je n'en pourrais dire de madame Idenstein, du moins pour la beauté : quant à la majesté, elle a quelques-uns de ses attributs, dont je lui ferais grâce... Mais peu importe.

GABOR. — Très-peu. Mais qui peut être cet étranger? Il a l'air d'être au-dessus de sa fortune.

IDENSTEIN. — Ce n'est pas mon avis. Il est pauvre comme Job, et n'est pas si patient... Mais ce qu'il est... Ma foi, je ne connais de lui que son nom (et ne le connais que de ce soir).

GABOR. — Mais, comment est-il venu ici?

IDENSTEIN. — Dans une vieille calèche, il y a un mois, et il tomba tout à coup malade... à en mourir... Il aurait dû mourir.

GABOR. — Rare sensibilité !... Pourquoi ?

IDENSTEIN. — Qu'est-ce que la vie sans les moyens de vivre? Il n'a pas un sou.

GABOR. — Si cela est, je m'étonne qu'une personne comme vous, qui paraît avoir tant de prudence, reçoive de tels hôtes dans une aussi noble résidence.

IDENSTEIN. — C'est vrai; mais la pitié, vous le savez, entraîne le cœur dans ces imprudences; et d'ailleurs ces gens-là avaient encore à cette époque certains objets qui les ont fait vivre jusqu'à présent : je réfléchis donc qu'ils seraient aussi bien logés ici qu'à la petite taverne, et je leur laissai l'usage de quelques chambres les plus délabrées. Ils ont servi à les aérer aussi longtemps du moins qu'ils ont pu payer leur bois.

GABOR. — Pauvres gens!

IDENSTEIN. — Oui, très-pauvres!

GABOR. — Et cependant peu faits à la pauvreté, si je ne me trompe. Où vont-ils?

IDENSTEIN. — Le ciel seul le sait, si ce n'est tout droit au ciel. Il y a quelques jours que ce voyage-là paraissait le plus probable pour Werner.

GABOR. — Werner!... J'ai entendu ce nom-là... mais c'est peut-être un nom supposé.

IDENSTEIN. — Vraisemblablement! Mais écoutez ce bruit; un carrosse s'approche, et j'aperçois une lumière de torches. A coup sûr Son Excellence est arrivée. Il faut que je me rende à mon poste : ne venez-vous pas m'aider à le descendre de sa voiture, et lui présenter vos devoirs à la porte?

GABOR. — Je l'ai tiré de sa voiture quand il aurait

donné sa baronnie ou son comté pour repousser les flots loin de lui. Il a maintenant assez de valets ; ils se tenaient naguère à l'écart, secouant leurs oreilles humides sur le rivage, criant tous : *Au secours !* et n'en offrant aucun ; et quant aux *devoirs,* comme vous dites, j'ai fait le mien alors ; maintenant faites le vôtre : partez et amenez-le avec vos humbles saluts et en rampant devant lui.

IDENSTEIN. — Moi ramper !... Mais je perdrai l'occasion... Au diable ! je n'y serai pas à temps. (Werner rentre. Idenstein sort.)

WERNER, à part. — J'ai entendu un bruit de voix et de carrosse. Comme tous les bruits me troublent ! (Apercevant Gabor.) Encore ici ! N'est-ce pas un espion de mon persécuteur ? Son offre amicale, faite à un inconnu, n'annonçait-elle pas un ennemi secret ? Les amis sont moins empressés.

GABOR. — Vous semblez rêveur, et ce n'est guère un moment favorable à la méditation. Ces vieux murs seront bientôt pleins de bruit. Voici le baron, le comte, ou quel que soit le titre de ce seigneur à demi noyé, à qui le village et ses pauvres habitants témoignent plus de respect que n'ont fait les éléments.

IDENSTEIN, en dehors. — Par ici... par ici, Excellence... Prenez garde, l'escalier est un peu obscur et un peu dégradé... Si nous avions attendu un hôte aussi grand... Je vous en prie, monseigneur, prenez mon bras. (Stralenheim entre avec Idenstein et des domestiques ; les uns sont de sa suite, et les autres appartiennent au domaine dont Idenstein est l'intendant.)

STRALENHEIM. — Je me reposerai ici un moment.

IDENSTEIN, aux domestiques. — Holà, un siége ! et vite, marauds ! (Stralenheim s'assied.)

WERNER, à part. — C'est lui !

STRALENHEIM. — Je suis mieux maintenant. Qui sont ces étrangers?

IDENSTEIN. — S'il vous plaît, mon bon seigneur, il en est un qui dit ne vous être pas étranger.

WERNER, haut et avec empressement.—Qui a dit cela? (On regarde avec surprise.)

IDENSTEIN. — Eh ! personne ne parle de vous, et personne ne vous parle... Mais... (Montrant Gabor.) voici quelqu'un que Son Excellence sera peut-être charmée de reconnaître.

GABOR. — Je ne cherche pas à importuner sa noble mémoire.

STRALENHEIM. — Je crois que c'est un des étrangers dont le secours m'a sauvé. (Montrant Werner.) N'est-ce pas là l'autre?... L'état où j'étais quand on m'a secouru doit être mon excuse, si je ne reconnais pas d'abord ceux à qui je dois tant.

IDENSTEIN. — Lui !... Non, monseigneur; il a plus besoin de secours qu'il n'en pourrait donner. C'est un voyageur harassé, un pauvre malade, qui se lève à peine d'un lit d'où il ne croyait plus se lever.

STRALENHEIM. — Il me semble qu'ils étaient deux.

GABOR. — Oui, monseigneur; mais dans le service qu'on vous a rendu, un seul, je dois le dire, s'est réellement exposé... et celui-là est absent. C'est à lui que vous êtes surtout redevable. Sa fortune a voulu qu'il fût le premier. Mon courage n'était pas moindre; mais sa jeunesse et sa force m'ont devancé. Ne me prodiguez donc pas vos remercîments : je n'ai fait que seconder volontiers un compagnon plus heureux que moi.

STRALENHEIM. — Où est-il?

UN DOMESTIQUE. — Monseigneur, il s'est arrêté dans

la chaumière où Votre Excellence s'est reposée une heure, et il a dit qu'il serait ici demain.

STRALENHEIM. — Je ne puis donc encore offrir que des remercîments ; mais plus tard...

GABOR. — Je n'en demande pas davantage, et j'en mérite à peine tant. Mon camarade parlera pour lui-même.

SRALENHEIM, fixant ses regards sur Werner, dit à part : — Ce ne peut être... et cependant il est nécessaire de le surveiller. Voici vingt ans que je ne l'ai vu ; et, quoique mes agents l'aient suivi pas à pas, j'ai dû, par politique, ne pas me rencontrer avec lui, de peur d'éveiller ses soupçons sur mes plans. Pourquoi ai-je laissé à Hambourg ceux qui auraient éclairci mes doutes? Je m'étais cru jusqu'à ce moment le maître de Siegendorf, et je suis parti à la hâte ; mais les éléments paraissent lutter contre moi. Cette soudaine inondation peut me retenir prisonnier ici jusqu'à ce... (Il s'arrête et regarde Werner attentivement ; puis il reprend :) Cet homme doit être surveillé. Si c'est lui, il est si changé, que son père, sorti du tombeau, passerait près de lui sans le reconnaître... Il faut être prudent... Une erreur gâterait tout.

IDENSTEIN. — Votre Seigneurie semble pensive ; ne désirez-vous pas sortir de cet appartement?

STRALENHEIM. — C'est l'excessive fatigue qui me donne cet air de rêverie. J'irai prendre du repos.

IDENSTEIN. — La chambre du prince est prête, avec tous les meubles qui servirent au prince lui-même au temps de sa splendeur... (A part.) un peu déchirés et humides en diable, mais assez beaux à la lumière. C'est assez pour votre très-noble sang qu'illustrent vingt quartiers sur un écusson. Que Son Excellence dorme donc cette nuit sous un dais à peu près semblable à celui sous lequel elle dormira quelque jour à jamais.

STRALENHEIM se lève et se tourne vers Gabor. — Bonne nuit, braves gens !... Monsieur, j'espère que demain vous me trouverez en état de reconnaître votre service. En attendant, je vous prie de m'accompagner pour quelques moments dans ma chambre.

GABOR. — Je vous suis.

STRALENHEIM, après avoir fait quelques pas, s'arrête et appelle Werner. — Ami !

WERNER. — Monsieur ?

IDENSTEIN. — Monsieur... Bon Dieu ! bon Dieu ! pourquoi ne pas dire Sa Seigneurie ou Son Excellence ? Je vous prie, monseigneur, excusez le manque d'éducation de ce pauvre homme ; il n'a pas habitude de se trouver avec de si grands personnages.

STRALENHEIM, à Idenstein. — Paix, intendant !

IDENSTEIN. — Je suis muet.

STRALENHEIM, à Werner. — Y a-t-il longtemps que vous êtes ici ?

WERNER. — Longtemps?

STRALENHEIM. — Je demandais une réponse, et non pas un écho.

WERNER. — Vous pouvez vous adresser aux murailles pour l'un et pour l'autre ; je ne suis pas habitué à répondre à ceux que je ne connais pas.

STRALENHEIM. — En vérité ! Néanmoins vous pourriez répondre avec courtoisie à une question faite avec de bonnes intentions.

WERNER. — Quand je connaîtrai ces bonnes intentions, j'y répondrai; je veux dire, je répondrai... comme je le devrai.

STRALENHEIM. — L'intendant me disait que vous aviez été retenu ici par une maladie... Si je pouvais vous être utile... Suivant la même route...

WERNER se hâte de répondre. — Je ne suis pas la même route que vous.

STRALENHEIM. — Comment le savez-vous avant de savoir quelle est la mienne?

WERNER. — Parce qu'il n'est qu'une route que le riche et le pauvre doivent faire ensemble. Vous vous en êtes approché il y a quelques heures, et moi il y a quelques jours... Désormais nous prendrons des chemins opposés... quoique tendant au même but.

STRALENHEIM. — Votre langage et au-dessus de votre situation.

WERNER, avec une ironie amère. — Croyez-vous?

STRALENHEIM. — Ou du moins au-dessus de vos habits.

WERNER. — Je suis heureux qu'il ne soit pas au-dessous, comme il arrive parfois à des gens mieux vêtus. Mais, en un mot, que voulez-vous de moi?

STRALENHEIM, surpris. — Moi?

WERNER. — Oui, vous. Je vous suis inconnu; vous me questionnez, et vous êtes surpris que je refuse de répondre... à quelqu'un que je ne connais pas moi-même. Expliquez-vous sur ce que vous désirez, et alors je vous satisferai ou me satisferai moi-même.

STRALENHEIM. — J'ignorais que vous eussiez des motifs de secret.

WERNER. — Bien des gens en ont... N'en avez-vous pas?

STRALENHEIM. — Aucun qui puisse intéresser un étranger.

WERNER. — Excusez donc cet inconnu, cet étranger, s'il désire rester tel pour l'homme qui ne peut rien avoir de commun avec lui.

STRALENHEIM. — Monsieur, je ne veux pas irriter votre humeur sombre... Je ne voulais que vous rendre

service... Mais, bonne nuit!... Intendant, guidez-nous... (A Gabor.) Monsieur, vous venez avec moi. (Stralenheim sort avec ses domestiques, Idenstein et Gabor.)

WERNER, seul. — C'est lui... je suis pris dans ses embûches. Avant que j'eusse quitté Hambourg, Giulio, son dernier intendant, m'informa qu'il avait obtenu un ordre de l'électeur de Brandebourg pour arrêter Kruitzner (c'était alors mon nom), quand il paraîtrait sur la frontière : la ville libre seule a sauvé ma liberté... tant que je suis resté dans ses murs... Insensé que je suis de les avoir quittés! Mais je croyais que cet humble vêtement et une route détournée auraient trompé les limiers envoyés à ma poursuite. Que faire? Il ne me connaît pas personnellement. L'œil de la seule crainte a pu *le* reconnaître après vingt années... Nous nous étions vus si froidement et si rarement dans notre jeunesse! Mais les gens qui l'entourent!... Je devine maintenant la cordialité du Hongrois, qui sans doute n'est qu'un instrument et un espion de Stralenheim, mis en avant pour me sonder et s'assurer de moi... Sans argent!... malade, pauvre... environné par des flots débordés, que les riches mêmes ne peuvent traverser, malgré tous leurs moyens de dompter le péril, en sacrifiant les hommes dont leur or paye la vie... que puis-je espérer? Il y a une heure, je croyais ma position sans ressource... Maintenant le passé est pour moi un paradis. Un jour de plus, et je suis découvert... à la veille de ressaisir mes honneurs, mes droits, mon héritage, quand quelques pièces d'or pourraient encore favoriser ma fuite. (Idenstein entre en causant avec Fritz.)

FRITZ. — Sans délai.

IDENSTEIN. — Je vous dis que cela est impossible.

FRITZ. — Il faut le tenter néanmoins ; et, si un ex-

près échoue, il en faut expédier d'autres, jusqu'à ce que la réponse du commandant arrive de Francfort.

IDENSTEIN. — Je ferai ce que je pourrai.

FRITZ. — Et souvenez-nous de n'épargner rien... vous serez récompensé au centuple.

IDENSTEIN. — Le baron est-il endormi?

FRITZ. — Il s'est jeté dans un grand fauteuil, près du feu, où il sommeille. Il a ordonné qu'on ne le troublât pas avant onze heures... C'est alors qu'il se mettra au lit.

IDENSTEIN. — Dans une heure d'ici j'aurai fait de mon mieux pour le servir.

FRITZ. — Souvenez-vous-en bien. (Fritz sort.)

IDENSTEIN. — Au diable tous ces grands! Ils croient que tout est fait pour eux. Maintenant il me faut appeler une demi-douzaine de vassaux grelottant sur leurs pauvres grabats, et les envoyer à Francfort au péril de leur vie, en traversant la rivière. Par sa propre expérience si récente, le baron n'aurait-il pas dû apprendre l'humanité envers ses semblables? Mais *non, il le faut;* et voilà tout. (Apercevant Werner.) Comment donc! vous voilà, monsieur Werner.

WERNER. — Vous avez bientôt laissé votre hôte.

IDENSTEIN. — Oui... il sommeille, et il semble ne pas se soucier que d'autres que lui goûtent le sommeil. Voici un paquet pour le commandant de Francfort, qu'il faut envoyer, quoi qu'il en coûte, et à tous risques... Mais je ne dois pas perdre de temps. Bonne nuit. (Idenstein sort.)

WERNER. — A Francfort... Allons, l'orage approche... Oui, le commandant! Voilà qui s'accorde bien avec les premiers pas de ce démon à froids calculs, qui se place entre moi et la maison de mon père. Saus doute il demande dans sa dépêche un détachement pour me

faire conduire dans quelque forteresse secrète... Ah! plutôt... (Werner regarde autour de lui, et saisit un couteau sur une table dans un coin.) Maintenant je suis du moins maître de mon sort. Silence... j'entends marcher!... Comment sais-je que Stralenheim attendra même ce secours de l'autorité qui doit protéger l'usurpation? Il est sûr qu'il me soupçonne. Je suis seul... il a une nombreuse suite... Je suis faible... il a la force de l'or, du nombre, du rang, du pouvoir... Je suis sans nom... ou le mien ne peut que hâter ma perte, tant que je ne serai pas sur mes domaines. Il est armé de ses titres, qui imposent surtout à ces obscurs petits bourgeois. Silence!... on s'approche!... Je pénétrerai dans le secret passage qui communique avec le... Non! le silence règne... mon imagination m'abusait... tout est calme, comme l'intervalle entre l'éclair et la foudre... Je dois maîtriser mes craintes dans mon danger... Cependant retirons-nous pour voir si le passage est resté inconnu; il me servira du moins de refuge pour quelques heures. (Werner tire un panneau de boiserie, et sort en le fermant après lui. Gabor entre avec Joséphine.)

GABOR. — Où est votre époux?

JOSÉPHINE. — Je le croyais ici... je l'ai laissé, il n'y a pas longtemps, dans cette chambre; mais ces appartements ont plusieurs issues, et il est peut-être sorti avec l'intendant.

GABOR. — Le baron Stralenhein a fait plusieurs questions à l'intendant sur votre époux; et, à vous parler avec franchise, je doute qu'il lui veuille du bien.

JOSÉPHINE. — Ou, si cela était, comment vous intéressez-vous à lui plutôt qu'à l'homme dont vous avez sauvé les jours?

GABOR. — J'ai aidé à le sauver dans le danger, mais je ne me suis point engagé à le servir dans ses oppres-

sions. Je connais ces nobles et leurs mille secrets pour fouler le pauvre. Je les ai connus par expérience, et mon âme se révolte quand je les vois conspirer contre le faible... Voilà mon seul motif.

JOSÉPHINE. — Il ne serait pas facile de persuader mon époux de vos bonnes intentions.

GABOR. — Est-il si soupçonneux?

JOSÉPHINE. — Il ne l'était pas jadis, mais le temps et le malheur l'ont rendu tel.

GABOR. — J'en suis fâché. Le soupçon est une arme dont le poids embarrasse plus qu'elle ne défend. Bonne nuit! J'espère le revoir demain matin. (Gabor sort. Idenstein rentre avec des paysans, Joséphine se tient à l'écart.)

LE PREMIER PAYSAN. — Mais si je me noie?

IDENSTEIN. — Eh bien, on vous payera bien pour cela, et vous avez plus risqué encore pour moins.

LE SECOND PAYSAN. — Mais nos femmes et nos enfants?

IDENSTEIN. — Ne sauraient rien y perdre et peuvent y gagner.

LE TROISIÈME PAYSAN. — Je n'ai pas de famille, et je risquerai.

IDENSTEIN. — A la bonne heure, brave et digne soldat: je vous ferai donner un grade dans les gardes du prince... si vous réussissez... et vous aurez de plus deux thalers en or.

LE TROISIÈME PAYSAN. — Pas davantage?

IDENSTEIN. — Maudite soit votre avarice! Un vice si bas peut-il se mêler à tant d'ambition! Je te dis, l'ami, que deux thalers, changés en petite monnaie, feront un trésor. Cinq cent mille héros ne risquent-ils pas chaque jour vie et âme pour le dixième d'un thaler? Quand avez-vous eu la moitié de la somme?

LE TROISIÈME PAYSAN. — Jamais... Mais pourtant il m'en faut trois.

IDENSTEIN. — As-tu oublié, coquin, de qui tu es né vassal?

LE TROISIÈME PAYSAN. — Non... vassal du prince... et pas de l'étranger.

IDENSTEIN. — Coquin, en l'absence du prince, je suis le souverain, et le baron est mon allié. « Cousin « Idenstein, m'a-t-il dit, vous enverrez une douzaine « de vilains. » Ainsi donc, vilains que vous êtes, en avant, marche! marche, dis-je, et si un pli de ce paquet est mouillé par l'Oder... prenez-y garde! Pour chaque page de papier, une de vos peaux sera convertie, comme la peau de Ziska, en parchemin sur un tambour, pour faire entendre le signal d'alarme à tous les vassaux réfractaires qui ne peuvent exécuter l'impossible... Allons, allons, vers de terre! (Il sort en les poussant.)

JOSÉPHINE s'avance. — Que je fuirais volontiers ces scènes trop répétées de tyrannie féodale! je ne saurais secourir les victimes, et ne veux point être témoin de leur oppression. Ici même, dans ce coin obscur, lointain et sans nom, inaperçu sur la carte du district, l'insolence du riche malaisé s'exerce sur ceux qui sont plus indigents encore... l'orgueil du rang dans les subalternes pèse sur les esclaves plus serviles; et le vice dans la misère affecte la grandeur sous les haillons... Quelle existence! Dans la Toscane, ma patrie aimée du soleil, nos nobles n'étaient que citoyens et marchands, de même que Cosme de Médicis. Nous avions des maux, sans doute, mais aucun de ce genre : nos fécondes vallées rendent la pauvreté plus supportable; chaque plante est un mets frugal, et partout coulent en quelque sorte des ruisseaux de ce breuvage qui réjouit le cœur de l'homme. Le soleil dont l'influence est tou-

jours présente n'y voit presque jamais son front voilé de nuages, ou laisse sa chaleur comme un souvenir de ses rayons : aussi le manteau et la robe la plus légère rendent plus heureux que la pourpre impériale garnie de diamants. Mais ici !... les despotes du Nord semblent imiter les vents glacés de leur climat ; ils pénètrent le vassal à travers ses haillons, et torturent son âme... comme les cruels éléments. C'est parmi ces souverains que mon époux languit de prendre rang ! Et tel est l'orgueil de la naissance, que vingt ans d'une persécution que n'eût jamais fait subir un père né dans une humble condition n'ont pu changer en rien sa première nature. Ah ! pour moi, la bonté de mon père m'a donné une différente leçon ! O mon père ! puisse ton âme, si longtemps éprouvée, et récompensée enfin, jeter un regard sur nous et notre Ulric si chéri ! J'aime mon fils comme tu m'aimais !... Mais qu'est-ce ? c'est toi, Werner ! est-il possible !... D'où vient?... (Werner entre brusquement, un couteau à la main, par le panneau secret, qu'il ferme avec trouble, et, ne reconnaissant pas d'abord Joséphine, s'approche d'elle avec fureur.)

WERNER. — Je suis découvert... Je poignarderai... (Il reconnaît Joséphine.) Ah ! Joséphine, pourquoi ne reposes-tu pas ?

JOSÉPHINE. — Quel repos ? Mon Dieu ! que vois-je ?

WERNER, montrant un rouleau d'or. — Voici de l'or, Joséphine, et l'or nous tirera de cet odieux donjon.

JOSÉPHINE. — Et comment l'as-tu acquis ?... Ce couteau...

WERNER. — Il n'est pas encore teint de sang... Sortons... Rendons-nous à notre chambre.

JOSÉPHINE. — Mais d'où viens-tu ?

WERNER. — Ne le demande pas... Songeons plutôt

où nous irons. (Il montre l'or.) Voici, voici ce qui nous ouvrira un chemin... Je les défie maintenant !

JOSÉPHINE. — Je n'ose te croire coupable d'une action déshonorante.

WERNER. — Déshonorante !

JOSÉPHINE. — Je l'ai dit.

WERNER. — Allons, c'est la dernière nuit que nous passons ici.

JOSÉPHINE. — Et ce ne sera pas la plus triste, j'espère.

WERNER. — Tu l'espères ! Je t'en rendrai certaine. Mais allons à notre chambre.

JOSÉPHINE. — Encore une question... Qu'as-tu fait ?

WERNER, d'un air farouche. — Il est une chose que je n'ai pas faite, qui aurait tout terminé heureusement... n'y pensons pas... Viens.

JOSÉPHINE. — Hélas ! que je sois réduite à avoir des doutes sur toi ! (Ils sortent.)

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

(Appartement du même palais.)

IDENSTEIN entre avec FRITZ et autres, etc.

IDENSTEIN. — La belle affaire ! voilà qui est honnête ! un baron volé dans un palais du prince, où jamais, jusqu'à ce jour, on n'avait entendu parler d'une telle horreur.

FRITZ. — C'eût été difficile, à moins que les rats ne dérobassent aux vers quelques lambeaux de tapisserie.

IDENSTEIN. — Pourquoi ai-je vécu pour en être témoin ! L'honneur de notre endroit est perdu à jamais.

FRITZ. — Fort bien, mais il s'agit de découvrir le délinquant : le baron est déterminé à ne pas perdre cette somme sans faire des recherches.

IDENSTEIN. — J'y suis déterminé aussi.

FRITZ. — Mais qui soupçonnez-vous ?

IDENSTEIN. — Qui je soupçonne? tout le monde... Dieu me soit en aide !

FRITZ. — N'est-il pas d'autres entrées pour arriver à la chambre ?

IDENSTEIN. — Aucune autre.

FRITZ. — En êtes-vous sûr?

IDENSTEIN. — J'en suis certain. J'ai vécu et servi ici depuis ma naissance ; et s'il y en avait, j'en aurais entendu parler, ou je les connaîtrais.

FRITZ. — Alors ce doit être quelqu'un qui avait accès dans l'antichambre.

IDENSTEIN. — Sans doute.

FRITZ. — Cet homme appelé Werner est pauvre.

IDENSTEIN. — Pauvre comme un avare ; mais ce ne saurait être lui ; il est logé si loin dans l'autre aile, d'où il n'y a aucune communication avec la chambre du baron ! D'ailleurs je lui ai dit bonne nuit dans le vestibule, qui ne conduit qu'à son appartement, et presque à un mille d'ici ; je lui parlais encore à peu près au moment où cet infâme vol a eu lieu, à ce qu'il paraît.

FRITZ. — Et cet autre ?... l'étranger ?

IDENSTEIN. — Le Hongrois ?

FRITZ. — Celui qui a aidé à pêcher le baron dans l'Oder.

IDENSTEIN. — Ce n'est pas impossible... Mais voyons... ne serait-ce pas aussi bien quelqu'un de vos gens ?

FRITZ. — Comment, *nous*, monsieur l'intendant ?

IDENSTEIN. — Non, non pas *vous*, mais quelque valet en sous-ordre. Le baron, dites-vous, dormait dans le fauteuil... le fauteuil de velours... dans sa robe de chambre brodée, le bureau ouvert devant lui, et sur la table une écritoire avec des lettres, des papiers et plusieurs rouleaux d'or, dont un seul a disparu. La porte n'était pas fermée au verrou ; l'accès n'avait rien de difficile pour personne.

FRITZ. — Bon intendant, ne soyez pas si prompt. L'honneur du corps qui forme la suite du baron est irréprochable, depuis le secrétaire jusqu'au marmiton, si ce n'est dans ce qu'on appelle une honnête prévarication, comme dans les à-compte, les poids et mesures, l'office, le cellier, où chacun fait ses profits, comme aussi pour les ports de lettres, la perception des rentes,

les provisions et l'alliance qui nous unit avec les honnêtes marchands auxquels de nobles maîtres ont affaire; mais quant à ce qui est de vos petites filouteries, nous les méprisons autant que l'argent de bouche. Ainsi donc, si quelqu'un de nos gens avait fait ce coup, il n'aurait pas été d'un esprit assez étroit pour hasarder sa vie contre un seul rouleau... Il aurait tout raflé, et l'écritoire avec, si elle était portative.

IDENSTEIN. — Il y a quelque bon sens à cela.

FRITZ. — Non, monsieur, soyez persuadé que ce n'est pas un de nous qui est le coupable, mais quelque petit fripon subalterne, sans art ni génie. La question se réduit à ceci... Qui pouvait avoir accès dans la chambre, si ce n'est le Hongrois et vous?

IDENSTEIN. — Ce n'est pas nous que vous voulez dire?

FRITZ. — Non, monsieur; j'honore trop vos talents.

IDENSTEIN. — Et mes principes, j'espère.

FRITZ. — Cela va tout seul. Mais, au point principal, qu'y a-t-il à faire?

IDENSTEIN. — Rien... mais beaucoup à dire. Nous offrirons une récompense ; nous remuerons ciel et terre, nous instruirons la police (quoiqu'il n'y en ait pas de plus proche que celle de Francfort) ; nous ferons courir partout des avis manuscrits (n'ayant pas d'imprimeur), et mon commis les lira (car il n'y a que lui et moi qui sachions lire) ; nous enverrons de nos vassaux pour dépouiller des mendiants, et fouiller des poches vides ; nous ferons arrêter tous les Bohémiens et tous les vagabonds sales et mal vêtus ; nous tiendrons des prisonniers enfin, sinon le coupable ; et quant à l'or du baron... si on ne le trouve pas, il aura du moins la satisfaction pleine et entière de dépenser le double de son rouleau pour en poursuivre l'ombre :

voilà une véritable alchimie pour réparer les pertes de votre maître.

FRITZ. — Il en a trouvé une meilleure.

IDENSTEIN. — Où ?

FRITZ. — Dans un immense héritage. Le dernier comte de Siegendorf, son parent éloigné, est mort près de Prague, dans son château, et monseigneur va en prendre possession.

IDENSTEIN. — N'y avait-il pas un héritier ?

FRITZ. — Oh ! oui ; mais il a disparu depuis longtemps, et peut-être n'est-il plus de ce monde. C'était un fils prodigue, qui, pendant vingt ans, est resté sous la malédiction de son père. Celui-ci a refusé de tuer pour lui le veau gras ; s'il vit donc encore, il doit se nourrir de racines. Mais le baron trouverait le moyen de le faire taire s'il allait revenir : c'est un grand politique, et il a beaucoup d'influence dans certaine cour.

IDENSTEIN. — Il est heureux.

FRITZ. — Il y a bien un petit-fils, que le feu comte retira des mains de son fils, et qu'il éleva comme son héritier ; mais sa naissance est douteuse.

IDENSTEIN. — Comment ça ?

FRITZ. — Son père fit indiscrètement une espèce de mariage d'amour avec la fille d'un exilé italien, noble aussi, dit-on, mais nullement un parti digne d'une maison telle que celle de Siegendorf. Le grand-père vit cette alliance de mauvais œil, et ne consentit jamais à revoir les parents, quoiqu'il eût pris le fils avec lui.

IDENSTEIN. — Si c'est un garçon de courage, il peut élever des réclamations, et mettre encore votre baron dans l'embarras.

FRITZ. — Oh ! pour du courage, il en a bien assez. On dit qu'il réunit les qualités de son grand-père à celles de son père... réfléchi comme le premier et impétueux

comme le second ; mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'il a disparu aussi il y a quelques mois.

IDENSTEIN. — Qui diable le fit partir ?

FRITZ. — Ce fut sans doute par l'inspiration du diable qu'il disparut si mal à propos, à la veille de la mort du vieillard, dont son absence brisa le cœur.

IDENSTEIN. — Et n'en donne-t-on aucun motif?

FRITZ. — Un grand nombre, dont peut-être aucun n'est le vrai. L'un prétendait qu'il avait été chercher ses parents ; l'autre, qu'il avait fui, parce que le vieillard le traitait sévèrement (ce qui n'est guère probable, car il l'aimait avec tendresse) ; un troisième croyait qu'il avait été s'enrôler sous les drapeaux : mais, la paix s'étant faite bientôt après son départ, il serait retourné, si c'eût été là le motif ; un quatrième enfin murmurait charitablement, comme il y avait en lui quelque chose d'étrange et de mystérieux, que, dans la sauvage indépendance de son naturel, il était allé joindre les bandes noires qui ravagent la Lusace, les montagnes de la Bohême et de la Silésie, depuis que, pendant ces dernières années, la guerre a dégénéré en une espèce de système de *condottieri* et de brigandage, chaque troupe étant dévouée à son chef, et chef et soldats étant ligués contre le genre humain.

IDENSTEIN. — Cela ne peut être. Un jeune héritier, élevé dans le luxe et la richesse, risquer sa vie et son rang avec des soldats débandés !

FRITZ. — Le ciel seul le sait. Mais il est des âmes si naturellement portées à l'amour sauvage des entreprises hasardeuses, qu'elles chercheraient le péril comme un plaisir. J'ai entendu dire que rien ne saurait civiliser l'Indien, ni apprivoiser le tigre, quand le miel et le lait auraient été la nourriture de leur enfance. Après tout, Wallenstein, Tilly, Gustave, Banner, Torstenson

et Weimar, n'étaient que la même chose sur une plus grande échelle ; — maintenant que les voilà morts et la paix proclamée, ceux qui veulent se livrer au même passe-temps doivent le poursuivre pour leur compte. Voici mon maître et cet étranger saxon qui fut hier son sauveur, mais qui n'a quitté que ce matin la chaumière sur les rives de l'Oder. (Stralenheim entre avec Ulric.)

STRALENHEIM. — Généreux étranger, puisque vous refusez tout autre témoignage de reconnaissance que des remercîments, vous me privez presque de vous payer ma dette, même en paroles, en me faisant rougir d'une stérile gratitude, dont les expressions me semblent si peu de chose, comparées à votre noble courage.

ULRIC. — Je vous en prie, n'en parlons plus.

STRALENHEIM. — Mais ne puis-je vous servir? Vous êtes jeune, et tout en vous annonce la promesse d'un héros. Bien fait, brave, comme l'atteste le danger qui a vainement menacé mes jours... sans doute, avec ce noble regard et cette audace, vous n'auriez pas moins de courage dans la guerre pour mériter les faveurs de la gloire, que vous en avez déployé pour sauver un inconnu d'une mort obscure. Vous êtes né pour les combats : j'ai servi ; j'ai un grade dû à ma naissance et à quelques faits d'armes ; j'ai des amis qui seront les vôtres. Il est vrai que cet intervalle de paix concourt mal avec de telles vues, mais la tranquillité ne durera pas ; trop d'agitation a troublé les esprits, et, après trente ans de batailles, la paix n'est qu'une petite guerre, ou une trêve armée, comme nous le voyons dans chaque forêt : la guerre réclamera son règne. En attendant, vous pourrez obtenir un grade, gage d'un autre plus élevé ; et, par mon influence, vous arriverez aux premiers emplois. Je pars pour le Brandebourg, où je suis en

crédit auprès de l'électeur. Dans la Bohême, je suis comme vous étranger, et nous sommes encore sur les frontières.

ULRIC. — Vous voyez à mon costume que je suis Saxon, et naturellement mon service est dû à mon souverain. Si je suis obligé de refuser vos offres, c'est avec le même sentiment de reconnaissance qui vous les inspire.

STRALENHEIM. — Comment? c'est une véritable usure! Je vous dois la vie, et vous me refusez le moyen d'acquitter l'intérêt de ma dette pour m'accabler de nouvelles obligations?

ULRIC. — C'est ce que vous direz quand je réclamerai le payement.

STRALENHEIM. — Allons! puisque vous ne vous rendez pas... Vous êtes d'une noble naissance?

ULRIC. — Je l'ai entendu dire à ma famille.

STRALENHEIM. — Vos actions le prouvent. Puis-je vous demander votre nom?

ULRIC. — Ulric.

STRALENHEIM. — Votre famille?

ULRIC. — Quand j'en serai digne, je vous répondrai.

STRALENHEIM, à part. — C'est sans doute un Autrichien, pour qui, dans ces temps de trouble, il serait peu sûr de vanter sa noblesse sur ces dangereuses frontières, où le nom de son pays est odieux. (Haut à Fritz et à Idenstein.) Eh bien! avez-vous réussi dans vos perquisitions?

IDENSTEIN. — Assez bien, Excellence!

STRALENHEIM. — Je puis donc croire que le voleur est pris.

IDENSTEIN. — Hem! pas précisément.

STRALENHEIM. — Ou du moins soupçonné.

IDENSTEIN. — Oh! pour cela, très-soupçonné!

STRALENHEIM. — Qui peut-il être?

IDENSTEIN. — Quoi! ne le connaissez-vous pas, monseigneur?

STRALENHEIM. — Comment le connaîtrais-je? j'étais endormi.

IDENSTEIN. — Et moi de même; et voilà pourquoi je n'en sais pas plus que Votre Excellence.

STRALENHEIM. — Le butor!

IDENSTEIN. — Eh bien! si Votre Seigneurie, victime du vol, ne reconnaît pas le filou, comment, moi, qui n'ai pas été volé, le distinguerais-je parmi tant de gens? Dans la foule, n'en déplaise à Votre Excellence, votre voleur ressemble exactement aux autres, ou il a même meilleure mine : c'est seulement au tribunal et en prison que les hommes sages connaissent les coquins : mais je parierais que, si on l'y a vu une seule fois, condamné ou absous, son visage ne mentira pas.

STRALENHEIM, à Fritz. — Je t'en prie, Fritz, informe-moi de ce qui a été fait pour atteindre le voleur.

FRITZ. — Ma foi, monseigneur, peu de chose, si j'en excepte les conjectures.

STRALENHEIM. — La perte que je fais m'affecte, je l'avoue, matériellement, dans les circonstances présentes; mais, en outre, je voudrais trouver le fripon pour l'intérêt public; car un filou si adroit, qui a pu se glisser parmi mes gens à travers des appartements éclairés, et venir prendre mon or sous mes yeux à peine fermés, aurait bientôt mis votre bourse à sec, monsieur l'intendant.

IDENSTEIN. — En effet, monseigneur, s'il y avait quelque chose à prendre....

ULRIC. — Qu'est-ce que tout cela?

STRALENHEIM. — Vous n'êtes revenu auprès de nous que ce matin, et vous n'avez pas su que j'avais été volé cette nuit.

ULRIC. — J'en ai ouï murmurer quelque chose en traversant l'avenue de ce palais, mais voilà tout.

STRALENHEIM. — C'est un étrange événement. L'intendant peut vous informer du fait.

IDENSTEIN. — Très-volontiers... Vous voyez...

STRALENHEIM, avec impatience. — Différez votre histoire, jusqu'à ce que vous soyez certain de la patience de votre auditeur.

IDENSTEIN. — Il faut des preuves pour prouver... Vous voyez...

STRALENHEIM, l'interrompant, et s'adressant à Ulric. — En peu de mots... Je dormais sur un fauteuil; j'avais devant moi ma cassette avec plus d'or que je n'en voudrais perdre : quelque rusé coquin s'est glissé parmi mes domestiques et les gens du château; il est venu m'enlever cent ducats d'or, que je serais bien aise de retrouver; voilà tout. Peut-être qu'épuisé comme je le suis par le danger que j'ai couru hier, je ferai bien de m'adresser à vous, et de vous prier d'ajouter un nouveau service à tout ce que je vous dois, en aidant ces gens (qui me semblent bien tièdes) à recouvrer mon argent.

ULRIC. — Très-volontiers, et sans perdre de temps... (A Idenstein.) Venez, monsieur.

IDENSTEIN. — Mais, comme dit le proverbe, qui trop se hâte n'arrive pas toujours.

ULRIC. — Et qui reste immobile, jamais. Allons, nous parlerons en chemin.

IDENSTEIN. — Mais...

ULRIC. — Montrez-moi l'endroit, et je vous répondrai.

FRITZ. — J'irai avec vous, seigneur, avec la permission de Votre Excellence.

STRALENHEIM. — Allez, et prenez ce vieux âne avec vous.

FRITZ. — Partons.

ULRIC, à Idenstein. — Allons, antique oracle, explique ton énigme. (Il sort avec Idenstein et Fritz.)

STRALENHEIM, seul. — Ce jeune homme a l'air actif et belliqueux ; il est beau comme Hercule avant le premier de ses travaux; son front, quand il est calme, cache une pensée rêveuse, jusqu'à ce que son œil s'anime quand un autre regard l'interroge. Je voudrais me l'attacher. J'ai besoin de quelques courages de cette trempe auprès de moi ; car cet héritage vaut bien une lutte. Quoique je ne sois pas homme à céder sans une trop vive résistance, tels sont aussi ceux qui viendront peut-être me le disputer... Le jeune homme, dit-on, est brave; mais il a disparu, dans un caprice d'extravagance, laissant au hasard le soin de soutenir ses droits : c'est fort bien... Le père, que j'ai fait suivre depuis quelque temps, comme une proie, par des limiers, m'avait mis en défaut; mais je le tiens ici, et c'est encore mieux. Ce doit être lui... tout me le dit; et ceux que j'ai interrogés me confirment dans cette idée, quoiqu'ils ignorent le but de mes questions. Oui, j'en suis assuré par son aspect, le mystère et l'époque de son arrivée. Je n'ai pas vu sa femme; mais ce que m'a dit l'intendant de sa dignité, de son air étranger, me l'a fait reconnaître... Un autre gage, c'est l'antipathie avec laquelle nous nous sommes rencontrés, tels que des lions et des serpents qui reculent en présence les uns des autres, quand un instinct secret les avertit qu'ils sont nés ennemis mortels, sans êtres destinés à se servir réciproquement de proie... Nous nous mesurerons. Dans quelques heures, si, comme le temps l'annonce, les flots ne s'élèvent pas plus haut, l'ordre arrive de Francfort, et je le tiendrai dans un cachot où il avouera son état et son nom véritable. Quel mal

y aurait-il, s'il était tout autre que celui que je soupçonne? Ce vol aussi, à part la perte que je fais, n'est pas un incident malheureux : l'homme est pauvre, c'est-à-dire suspect... il est inconnu, c'est-à-dire sans appui... Nous n'avons, il est vrai, aucune preuve qu'il soit coupable; mais quelles preuves a-t-il de son innocence? S'il était un homme indifférent pour moi dans ma position, je fixerais plutôt mes soupçons sur le Hongrois, qui a quelque chose que je n'aime guère. Seul de tous ceux qui sont ici, excepté l'intendant et les valets du prince et les miens, il a eu accès dans mon appartement... Le voici. (Gabor entre.) Ami, comment vous trouvez-vous?

GABOR. — Comme ceux qui se trouvent bien partout, quand ils ont soupé et dormi, bien ou mal... Et vous, monseigneur?

STRALENHEIM. — Plus reposé que riche : mon auberge va probablement me coûter cher.

GABOR. — J'ai entendu parler de votre perte... c'est une bagatelle pour quelqu'un de votre rang.

STRALENHEIM. — Vous penseriez autrement, si la perte vous regardait.

GABOR. — Je n'eus jamais une si grosse somme de ma vie, et par conséquent je ne suis pas capable d'en décider. Mais je venais vous chercher. Vos courriers ont tourné le dos ; je les devance ici.

STRALENHEIM. — Vous!... Pourquoi?

GABOR. — J'ai été, au point du jour, épier le mouvement de la rivière, désireux de continuer mon voyage. Vos messagers ont été tous arrêtés comme moi ; et, voyant que la tentative est inutile, j'attends le bon plaisir de l'eau.

STRALENHEIM. — Que les coquins ne sont-ils au fond!

Pourquoi n'ont-ils pas au moins tenté le passage ? je l'avais ordonné à tous risques.

GABOR. — Si vous pouviez commander à l'Oder de se diviser, comme Moïse à la mer Rouge, et si l'Oder vous obéissait, ils auraient tenté le passage.

STRALENHEIM. — Il faut que je voie cela : les coquins! les lâches!... mais ils me le payeront. (Stralenheim sort.)

GABOR, seul. — Le voilà parti, mon baron féodal, aussi impérieux que noble ! l'abrégé de ce qui nous reste de ces preux chevaliers du bon vieux temps. Hier, il aurait donné ses terres, s'il en a, et plus encore, ses seize quartiers, pour une vessie pleine d'air, pendant qu'il étouffait à travers la portière de son carrosse submergé... aujourd'hui il tempête contre ces pauvres diables, parce qu'ils aiment aussi leur vie. Après tout, il a raison... Il est étrange qu'ils y tiennent, quand des êtres tels que celui-ci ont le droit de les faire s'exposer au gré de leur caprice. O pauvre monde! tu es vraiment une triste comédie ! (Gabor sort.)

SCÈNE II

(L'appartement de Werner dans le palais.)

JOSÉPHINE entre avec Ulric.

JOSÉPHINE. — Arrête, et laisse-moi te regarder encore ! mon Ulric, mon bien-aimé!... Est-il bien possible... après douze ans?

ULRIC. — Ma tendre mère !

JOSÉPHINE. — Oui, mes rêves se réalisent!... Que tu es beau mon fils !... Je n'en demandais pas tant! Ciel, reçois les remercîments d'une mère... et les

larmes de sa joie !... c'est bien ton ouvrage !... En de tels moments, c'est non-seulement un fils, mais un sauveur, que tu nous envoies.

ULRIC. — Si ma présence amène tant de bonheur, il double celui que je ressens, et soulage en partie mon cœur d'une longue dette : ce n'est pas celle de l'amour (je n'ai jamais cessé de vous aimer); mais pardonnez-moi si j'ai si longtemps tardé à vous chercher... ce n'était pas ma faute.

JOSÉPHINE. — Je le sais ; mais je ne puis songer maintenant à mes regrets ; je doute presque de ma douleur passée, tant le transport de ma joie en efface l'impression dans ma mémoire !... Mon fils !... (Werner entre.)

WERNER. — Encore des étrangers !

JOSÉPHINE. — Non, regarde-le... Que vois-tu?

WERNER. — Un jeune homme que je n'avais pas vu encore.

ULRIC, s'agenouillant. — Depuis douze longues années, ô mon père !

WERNER. — Ciel !

JOSÉPHINE. — Il s'évanouit !

WERNER. — Non... je suis mieux maintenant... Ulric !... (Il l'embrasse.)

ULRIC. — Mon père, comte de Siegendorf !

WERNER, tressaillant. — Silence, mon fils !... les murs peuvent répéter ce nom.

ULRIC. — Eh bien !

WERNER. — Eh bien !... Mais nous en parlerons tout à l'heure. Souviens-toi que je ne dois être connu ici que sous le nom de Werner. Viens, viens encore dans mes bras... Ah ! tu es tel que j'aurais dû être... Joséphine, est-ce la tendresse d'un père qui m'éblouit?... Si j'avais vu ce jeune homme au milieu de dix mille autres, mon cœur l'eût déclaré mon fils.

ULRIC. — Et cependant vous ne me reconnaissiez pas.

WERNER. — Hélas! je n'ai que trop de motifs pour ne plus reconnaître que les méchants du premier coup d'œil.

ULRIC. — Ma mémoire a mieux servi ma tendresse . je n'ai rien oublié ; souvent sous les orgueilleux lambris du château de... (je ne le nommerai pas, puisque vous me dites qu'il a y du danger); mais au milieu de la pompe féodale de votre père, je tournais mes regards vers les montagnes de la Bohême, et je pleurais en voyant un autre soleil s'éclipser pour vous et pour moi, séparés comme nous l'étions par ces hautes barrières : elles ne nous sépareront plus.

WERNER. — Je l'ignore... Savez-vous que mon père n'est plus?

ULRIC. — O ciel! Je le laissai avec une verte vieillesse, semblable au chêne miné par les éléments, mais ferme encore au milieu des jeunes arbres qui tombent autour de lui... Il n'y a que trois mois...

WERNER. — Et pourquoi l'abandonnâtes-vous?

JOSÉPHINE, embrassant Ulric. — Peux-tu faire cette question?... N'est-il pas *ici ?*

WERNER. — Oui... il a cherché son père et sa mère, et il les a trouvés ; mais, hélas! *comment* et dans quel etat!

ULRIC. — Tout va s'améliorer. Ce que nous avons à faire, c'est d'aller soutenir nos droits ou plutôt les vôtres ; car je vous cède tout, à moins que votre père n'ait disposé de ces biens de manière à me forcer de me mettre en avant pour la forme. Mais j'espère que tout vous appartient.

WERNER. — N'avez-vous pas entendu parler de Stralenheim?

ULRIC. — Je lui ai sauvé la vie hier au soir. Il est ici.

WERNER. — Vous avez sauvé le serpent qui nous percera le sein à tous.

ULRIC. — Vous parlez par énigmes. Qu'est pour nous Stralenheim ?

WERNER. — Tout ! l'homme qui prétend aux domaines de mon père, notre parent éloigné, notre plus mortel ennemi.

ULRIC. — J'entends son nom pour la première fois. Le comte, il est vrai, parlait quelquefois d'un cousin qui, à défaut d'une postérité directe, aurait des droits à sa succession ; mais il ne nomma jamais ses titres devant moi... Et d'ailleurs... son droit s'efface devant les nôtres !

WERNER. — Oui, à Prague ; mais ici il est tout-puissant : il a tendu des piéges à ton père, et, si je les ai évités, ce n'est point grâce à sa pitié, mais grâce au hasard.

ULRIC. — Vous connaît-il personnellement ?

WERNER. — Non ; mais il a des soupçons qu'il a laissé voir hier soir ; et je ne dois ma liberté qu'à son incertitude.

ULRIC. — Je crois que vous lui faites tort (pardonnez-moi cette expression); mais Stralenheim n'est pas tel que vous le supposez ; ou, dans le cas contraire, il m'a plus d'une obligation : je lui ai sauvé la vie ; à ce titre j'ai sa confiance. Il a été volé depuis qu'il est dans ce palais. Il est étranger, affaibli par l'événement d'hier ; et, ne se sentant pas la force de poursuivre le scélérat qui l'a volé, il m'a fait promettre de m'en charger : c'était là ce qui m'amenait ici : mais en cherchant l'argent d'un autre, j'ai trouvé tout mon trésor... ma mère et vous.

WERNER, avec agitation. — Qui vous apprit à prononcer ce mot de scélérat?

ULRIC. — Quel nom plus noble appartient aux voleurs de ce genre?

WERNER. — Qui vous apprit à flétrir un inconnu de ce nom déshonorant?

ULRIC. — Mes propres sentiments m'ont fait toujours nommer un homme d'après ses actions.

WERNER. — Qui vous a dit, fils longtemps regretté, et qui nous est rendu dans une heure funeste, qui vous a dit que je me laisserais insulter par mon propre fils?

ULRIC. — J'ai parlé d'un scélérat... Qu'y a-t-il de commun entre un tel être et mon père?

WERNER. — Tout!... ce scélérat est ton père!

JOSÉPHINE. — O mon fils! ne le crois pas... et cependant... (La voix lui manque. Ulric tressaille, fixe sur Werner un regard pénétrant, et lui dit avec sang-froid):

ULRIC. — Et vous l'avouez!

WERNER. — Ulric! avant d'oser mépriser votre père, apprenez à apprécier et à juger ses actions. Jeune, sans expérience, nouvellement entré sur la scène de la vie, élevé dans le sein de l'abondance, est-ce à vous de mesurer la force des passions ou les tentations de la misère? Attends... (bientôt peut-être... elle vient comme la nuit, et d'un pas rapide)... attends.... attends que, comme moi, tu aies vu toutes tes espérances flétries... attends que la douleur et l'opprobre deviennent tes hôtes... la faim et la pauvreté tes convives, et que le désespoir ne quitte plus ton chevet... alors lève-toi et juge. Si jamais ce jour arrivait... si tu voyais alors le serpent qui a entouré de ses replis venimeux tout ce qu'il te restait de noble et de chéri; si tu le voyais endormi sur ton passage, où il s'était placé pour te fermer le chemin du bonheur... oui, dis-moi, si celui

qui ne songe qu'à te ravir ton nom, tes biens, ta vie même, était à ta disposition ; si, conduit auprès de lui par le hasard, sous le manteau de la nuit, un couteau à la main, pendant le silence du sommeil, auquel ton ennemi lui-même est livré, comme pour rappeler, par cette image de la mort, que la mort seule peut te sauver... rends grâces à ton Dieu, si, comme moi, satisfait de quelques pièces d'or, tu détournais la tête... C'est ce que j'ai fait.

ULRIC. — Mais...

WERNER, brusquement. — Laisse-moi parler ! Je ne souffrirai pas la voix d'aucun mortel... J'ose à peine écouter la mienne (si c'est encore la voix d'un mortel)... Tu ne connais pas cet homme... Je le connais, moi. Il est lâche, trompeur et avare. Tu te crois en sûreté, parce que tu es jeune et brave ; mais sache que nul n'est à l'abri des coups du désespoir et de la trahison. Mon ennemi, Stralenheim, sous le toit d'un palais, endormi dans la chambre d'un prince, était livré à mon couteau. Un instant... un seul mouvement... la moindre impulsion l'aurait fait disparaître de la terre, et toutes mes terreurs avec lui. Il était à ma discrétion... mon couteau était levé... je n'ai point frappé... je retombe en son pouvoir... N'y es-tu pas toi-même? Qui t'assure qu'il ne te connaît pas? qui t'a dit qu'il ne t'a point attiré ici pour t'immoler, ou pour te plonger dans un cachot avec ton père et ta mère? (Il s'arrête.)

ULRIC. — Achevez... achevez!

WERNER. — Pour moi, il m'a toujours connu, suivi, épié, malgré tous les changements de nom et de fortune... Et pourquoi ne t'aurait-il pas fait suivre aussi? As-tu plus d'expérience des hommes...? Il a jeté des piéges autour de moi : semé mon passage de reptiles, que j'aurais, dans ma jeunesse, méprisés et fait fuir,

mais dont aujourd'hui je ne puis plus que nourrir le fatal poison. Veux-tu m'écouter avec plus de patience? Ulric, Ulric! il est des crimes rendus plus excusables par l'occasion, et des tentations que la nature ne saurait prévoir ni maîtriser. (Ulric regarde d'abord son père, et puis Joséphine.)

ULRIC. — Ma mère!

WERNER. — Oui, je le prévoyais : tu n'as plus qu'une mère... moi, j'ai perdu et mon père et mon fils... je reste seul.

ULRIC. — Arrêtez! (Werner sort avec précipitation.)

JOSÉPHINE. — Ne cherche pas à le rejoindre jusqu'à ce que la violence de son émotion se soit calmée... Crois-tu que je ne l'aurais pas suivi moi-même?

ULRIC. — Je vous obéis, ma mère, quoique à regret; je ne commencerai point par un acte de désobéissance.

JOSÉPHINE. — Hélas! son cœur est bon! ne le condamne pas sur ses propres paroles; mais crois-en ta mère qui a tant souffert avec lui et pour lui; tu n'as vu que les dehors de son âme; elle est capable de vertu.

ULRIC. — Ce ne sont donc là que les principes de mon père? ma mère ne pense pas comme lui?

JOSÉPHINE. — Et lui, il ne pense pas comme il parle. Hélas! de longues années de douleur nous troublent ainsi quelquefois.

ULRIC. — Expliquez-moi donc plus clairement ces prétentions de Stralenheim, afin que, lorsqu'il s'en ouvrira avec moi, je puisse lui répondre, ou du moins vous sauver de vos dangers actuels. Je m'engage à y parvenir... Mais que ne suis-je arrivé quelques heures plus tôt!

JOSÉPHINE. — Ah! plût au ciel! (Gabor entre avec Idenstein et une suite.)

GABOR, à Ulric. — Je vous cherchais, camarade. Ma récompense est belle !

ULRIC. — Que voulez-vous dire ?

GABOR. — Morbleu ! suis-je arrivé à mon âge pour cela ?... (A Idenstein.) Si ce n'était tes cheveux gris et ta bêtise, je...

IDENSTEIN. — Au secours !... Écartez ces mains !... Toucher un intendant !

GABOR. — Ne pense pas que je te ferai l'honneur de te sauver du *ravenstone* [1], en t'étranglant moi-même.

IDENSTEIN. — Je vous remercie de ce sursis ; mais il en est qui en ont plus besoin que moi.

ULRIC. — Voyons, éclaircissez-moi cela, ou...

GABOR. — Eh bien ! voici. Le baron a été volé ; c'est sur moi que ce digne personnage a daigné fixer ses généreux soupçons... moi, qu'il a vu hier soir pour la première fois.

IDENSTEIN. — Voudriez-vous que je fisse soupçonner mes amis ? Vous saurez que je fréquente meilleure société.

GABOR. — Tu seras bientôt la meilleure et la dernière de toutes pour tous les hommes, celle des vers, vieux coquin ! (Gabor le saisit.)

ULRIC, s'interposant. — Allons, point de violence ; il est vieux, sans armes... Modérez-vous, Gabor !

GABOR laisse aller Idenstein. — Vraiment ! je suis un fou de me perdre moi-même, parce que des imbéciles me prennent pour un fripon : c'est un hommage.

ULRIC, à Idenstein. — Eh bien ! qu'avez-vous ?

IDENSTEIN. — Au secours !

ULRIC. — Je vous ai secouru.

[1] Le *ravenstone*, pierre du corbeau, est la pierre du gibet en Allemagne, ainsi nommée à cause des corbeaux qui viennent s'y percher.

IDENSTEIN. — Tuez-le, et j'en conviendrai.

GABOR. — Je suis calme... Je te laisse la vie.

IDENSTEIN. — C'est plus qu'on ne vous en laissera, s'il est des juges et des tribunaux en Allemagne : le baron décidera.

GABOR. — Vous soutient-il dans votre accusation?

IDENSTEIN. — Et pourquoi pas?

GABOR. — En ce cas, qu'il coule au fond, une autre fois, avant que je l'empêche de se noyer... Mais le voilà... (Stralenheim entre, Gabor va à lui.) Mon noble seigneur, me voici.

STRALENHEIM. — Eh bien!

GABOR. — Avez-vous quelque chose à régler avec moi?

STRALENHEIM. — Et quoi donc?

GABOR. — Vous le savez, si l'eau d'hier n'a pas emporté votre mémoire ; mais c'est une bagatelle. Je suis accusé, en phrases non équivoques, par cet intendant, de vous avoir volé... Est-ce vous ou lui qui m'intentez cette accusation?

STRALENHEIM. — Je n'accuse personne.

GABOR. — Vous m'acquittez donc, baron?

STRALENHEIM. — Je ne sais qui accuser, ou acquitter... je sais à peine qui soupçonner.

GABOR. — Au moins devriez-vous savoir qui ne pas soupçonner... Je suis outragé... menacé par ces gens à vos gages, et je m'adresse à vous pour avoir justice... Apprenez-leur leur devoir... qu'ils cherchent donc les voleurs parmi eux, s'ils veulent bien faire... mais, en un mot, si j'ai un accusateur, que ce soit un homme digne d'accuser un homme tel que moi. Je suis votre égal.

STRALENHEIM. — Vous!

GABOR. — Oui, et votre supérieur peut-être ; mais continuez... Je ne demande pas des demi-mots ni des

demi-preuves ; je sens assez ce que j'ai fait pour vous, et ce que vous me devez, pour attendre mon payement sans le prendre moi-même, si votre or me tentait. Je sais aussi que, si j'étais coupable du lâche exploit dont on m'accuse, le service que je vous ai rendu récemment ne vous permettrait pas de me poursuivre à mort, à moins de vouloir vous couvrir de honte et souiller votre écusson. Mais ce n'est rien. Je demande justice contre vos injustes serviteurs, et que vos lèvres démentent la sanction qu'ils prétendent avoir reçue pour leur insolence ; c'est ce que vous devez à l'inconnu qui ne demande pas davantage, et qui n'avait jamais songé à rien demander.

STRALENHEIM. — Ce ton ressemble à celui de l'innocence.

GABOR. — Par la mort !... qui en douterait, si ce n'est ceux qui ne l'ont jamais connue ?

STRALENHEIM. — Vous vous échauffez, seigneur.

GABOR. — Croyez-vous que les paroles de vos valets me convertiront en glaçon ?

STRALENHEIM. — Ulric ! vous connaissez cet homme ? je l'ai trouvé dans votre compagnie.

GABOR. — Et nous *vous* avons trouvé dans l'Oder : que ne vous y avons-nous laissé !

STRALENHEIM. — Je vous remercie.

GABOR. — Je mérite vos remercîments ; mais j'en aurais obtenu davantage de bien des gens, peut-être, si je vous avais laissé à votre destin.

STRALENHEIM. — Ulric ! vous connaissez cet homme ?

GABOR. — Pas plus que vous, s'il ne rend justice à mon honneur.

ULRIC. — Je puis garantir votre courage... et votre honneur, autant que peut me le permettre notre courte liaison.

STRALENHEIM. — Je suis satisfait.

GABOR, avec ironie. — Facilement, il me semble. En quoi son témoignage vaut-il mieux que le mien?

STRALENHEIM. — J'ai dit que j'étais satisfait... rien de plus... et non que vous soyez absous.

GABOR. — Encore! suis-je accusé ou non?

STRANLEHEIM. — Vous devenez trop insolent... Si les circonstances et tous les soupçons parlent contre vous, est-ce ma faute? Ne suffit-il pas que je ne mette en question ni votre culpabilité ni votre innocence?

GABOR. — Seigneur, seigneur, c'est un abus de mots, une vile équivoque: vous savez bien que vos doutes sont des certitudes pour tous ceux qui vous entourent... votre regard, une loi; le froncement de vos sourcils, une sentence; vous vous prévalez de votre pouvoir... mais prenez garde, vous ne connaissez pas celui que vous prétendez fouler aux pieds.

STRALENHEIM. — Tu menaces!

GABOR. — Moins que vous n'accusez... Vous m'imputez une lâche action, et je réponds par un avis plein de franchise.

STRALENHEIM. — Comme vous l'avez dit, il est vrai que je vous dois quelque chose, et vous semblez disposé à vous payer vous-même.

GABOR. — Ce n'est pas avec votre or.

STRALENHEIM. — Non; avec une vaine insolence (A ses gens et à Idenstein.) Cessez de poursuivre cet homme; laissez-le continuer son chemin Ulric, adieu! (Stralenheim sort avec Idenstein et ses gens.)

GABOR, le suivant. — Je le suis, et...

ULRIC, l'arrêtant. — Ne faites pas un pas.

GABOR. — Qui m'en empêchera?

ULRIC. — Votre propre raison, après la réflexion d'un moment.

GABOR. — Supporterai-je un tel affront ?

ULRIC. — Bah ! nous devons tous supporter l'arrogance de quelqu'un plus haut que nous... Les plus hauts ne peuvent résister à Satan, et le plus bas à ses ministres sur la terre. Je vous ai vu braver les éléments, et ce qui faisait trembler ce ver à soie... Quelques paroles de travers, quelques sourires de mépris, suffiront-ils pour vous accabler ?

GABOR. — Souffrirai-je qu'on m'appelle voleur ?... Un bandit de la forêt... je le pardonnerais... il y a du courage à l'être... mais dérober l'argent d'un homme endormi !...

ULRIC. — Il paraît donc que vous n'êtes pas coupable ?

GABOR. — Ai-je bien entendu ?... *Vous* aussi !

ULRIC. — Je ne faisais simplement qu'une question.

GABOR. — Si le juge me la faisait, je répondrais : Non !... pour vous, voici ma réponse. (Il tire son épée.)

ULRIC, tirant la sienne. — De tout mon cœur.

JOSÉPHINE. — Au secours !... au secours !... O ciel !... au meurtre ! (Joséphine sort en criant. Gabor et Ulric se battent. Gabor est désarmé au moment où Joséphine rentre avec Stralenheim, Idenstein, etc.)

JOSÉPHINE. — O grand Dieu ! il est hors de danger !

STRALENHEIM, à Joséphine. — Qui ?

JOSÉPHINE. — Mon...

ULRIC, l'interrompant avec un regard sévère, et se tournant vers Stralenheim. — Tous deux... il n'y a pas grand mal.

STRALENHEIM. — Quelle est la cause de tout ceci ?

ULRIC. — C'est vous, je crois, baron. Mais puisque aucun mal n'en est résulté, ne vous en inquiétez pas.., Gabor, voici votre épée ; quand vous la tirerez encore du fourreau, que ce ne soit pas contre *vos amis*. (Ulric prononce ces mots à voix basse et avec emphase, en s'adressant à Gabor.)

GABOR. — Je vous remercie moins de la vie que de votre conseil.

STRALENHEIM. — Ces querelles doivent finir ici.

GABOR, prenant son épée. — Elles finiront. Vous m'avez outragé, Ulric, moins en me désarmant que par votre injuste méfiance. J'aimerais mieux voir votre épée dans mon cœur que le soupçon dans le vôtre. J'aurais pu supporter les absurdes insinuations de ce grand personnage... L'ignorance et la sottise soupçonneuse font partie de ses titres, et lui resteront plus longtemps que tous les domaines. Mais il trouverait à qui parler... et vous m'avez vaincu. J'ai été fou, dans ma colère, de me mesurer avec vous, après vous avoir vu braver des périls plus grands que ceux du glaive. Nous nous retrouverons quelque jour,... mais bons amis. (Gabor sort.)

STRALENHEIM. — Je perds patience. Ce nouvel outrage, après ses premières injures, serait-il innocent, efface tout ce que je lui devais, malgré ce qu'il a fait pour moi... Service trop vanté, puisque c'est à vous surtout que je dois la vie... Ulric, n'êtes-vous pas blessé ?

ULRIC. — Pas une égratigure.

STRALENHEIM, à Idenstein. — Intendant, prenez des mesures pour vous assurer de cet homme ; je renonce à mon indulgence : il sera envoyé à Francfort avec une escorte, dès que les eaux le permettront.

IDENSTEIN. — S'en assurer! son épée lui a été rendue... et il semble en connaître l'usage ; c'est son métier d'ailleurs, et moi, je suis dans le civil.

STRALENHEIM. — Sot! les vingt vassaux qui vous obéissent ne sont-ils pas suffisants pour saisir une douzaine d'hommes comme lui... Allons, partez.

ULRIC. — Baron, je vous supplie...

STRALENHEIM. — Je veux être obéi.

IDENSTEIN. — Allons, s'il le faut... vassaux, marchez : je suis votre chef... et je formerai l'arrière-garde... Un sage général ne doit jamais hasarder sa précieuse vie, sur laquelle tout repose... J'aime cette mode de la guerre. (Idenstein sort avec ses domestiques.)

STRALENHEIM. — Viens ici, Ulric... Que fait là cette femme?... Je la reconnais... c'est l'épouse de l'étranger qu'on *nomme* Werner.

ULRIC. — C'est son nom.

STRALENHEIM. — Vrai !... Peut-on voir votre mari, madame ?

JOSÉPHINE. — Qui le cherche ?

STRALENHEIM. — Personne... pour le moment... Mais je voudrais vous parler, à vous seul, Ulric.

ULRIC. — Je vais sortir avec vous.

JOSÉPHINE. — Non, vous êtes les derniers arrivés ici... on doit vous céder la place. (Elle ajoute à part à Ulric, en se retirant.) Ulric, prends garde... souviens-toi qu'un seul mot d'imprudence peut tout perdre.

ULRIC, à Joséphine. — Ne craignez rien. (Joséphine sort.)

STRALENHEIM. — Ulric, je crois que je puis me fier à vous? Vous m'avez sauvé la vie... et de semblables services font naître une confiance sans bornes.

ULRIC. — Parlez.

STRALENHEIM. — Des circonstances secrètes et préparées de loin (qu'il n'est pas opportun d'expliquer à présent) ont rendu cet homme mon ennemi, et peut-être mon ennemi fatal.

ULRIC. — Qui? Gabor, le Hongrois ?

STRALENHEIM. — Non... ce Werner, dont le nom et le costume sont des déguisements.

ULRIC. — Comment cela peut-il être? Il est plus que

pauvre... et la pâle maladie habite encore ses yeux creux. C'est un homme dénué de tout.

STRALENHEIM. — Oui... mais n'importe... S'il est l'homme que je crois (et c'est lui, comme le prouve tout ce que je vois et ce que je ne vois pas), il faut s'assurer de lui avant douze heures.

ULRIC. — Et qu'ai-je à y faire?

STRALENHEIM. — J'ai envoyé demander une escorte au gouvernement de Francfort, mon ami, comme j'y suis autorisé par un ordre de la maison de Brandebourg... mais cette maudite inondation ferme la route, et peut la fermer quelques heures encore.

ULRIC. — La violence des eaux diminue.

STRALENHEIM. — Cela va bien.

ULRIC. — Mais quel intérêt ai-je ?...

STRALENHEIM. — Après avoir tant fait pour moi, vous ne pourriez être indifférent à ce qui est plus important encore que la vie que je vous dois... Tenez l'œil fixé sur *lui*... Cet homme m'évite ; il sait que je le connais... Surveillez-le comme vous surveilleriez le sanglier réduit aux abois par le chasseur... Comme lui, il faut qu'il périsse.

ULRIC. — Pourquoi?

STRALENHEIM. — Il me dispute mon héritage. Ah ! si vous le voyiez ! mais vous le verrez.

ULRIC. — Je l'espère.

STRALENHEIM. — C'est le plus riche héritage de la riche Bohême, et la guerre l'a épargné. Il est si voisin de Prague, que le feu et le glaive l'ont à peine effleuré ; de sorte qu'outre sa fertilité naturelle, la comparaison des domaines d'alentour lui donne une double valeur.

ULRIC. — Vons le décrivez fidèlement.

STRALENHEIM. — Oui... vous en conviendrez, si vous le voyez... Mais vous le verrez, vous ai-je dit.

ULRIC. — J'en accepte l'augure.

STRALENHEIM. — La récompense que vous recevrez sera digne de vous et des services que nous vous devrons, moi et les miens.

ULRIC. — Et ce malheureux, malade et sans appui... cet étranger mourant... se place entre vous et ce paradis ! (A part.) Comme Adam entre le diable et Éden !

STRALENHEIM. — Oui.

ULRIC. — N'a-t-il aucun droit ?

STRALENHEIM. — Aucun ! C'est un prodigue déshérité, qui, depuis vingt ans, a déshonoré sa race par sa conduite... et surtout par son mariage et son séjour au milieu d'une cité de bourgeois, de boutiquiers et de juifs.

ULRIC. — Il a donc une femme ?

STRALENHEIM. — Vous seriez fâché d'avouer une telle mère. Vous avez vu celle qu'il appelle son épouse.

ULRIC. — Ne l'est-elle pas ?

STRALENHEIM. — Pas plus qu'il n'est votre père... C'est une Italienne, la fille d'un banni, et qui vit d'amour et de privations avec ce Werner.

ULRIC. — N'ont-ils donc pas d'enfants ?

STRALENHEIM. — Il y a ou il y avait un bâtard, que le vieillard... le grand'père (la vieillesse radote toujours) avait réchauffé dans son sein, au moment où il descendait dans la tombe ; mais ce jeune homme est absent... il a fui on ne sait où, et, reviendrait-il, ses droits isolés seraient trop peu de chose pour être écoutés... Qu'est-ce qui vous fait sourire?

ULRIC. — Vos vaines craintes. Un pauvre homme en votre pouvoir... un enfant d'une naissance douteuse... voilà ce qui effraye un seigneur de votre rang ?

STRALENHEIM. — Quand il y a tout à perdre, il y a tout à craindre.

ULRIC. — Oui ; et l'on doit faire tout pour tout gagner ou tout sauver.

STRALENHEIM. — Vous avez deviné ma plus secrète pensée ! Je puis compter sur vous?

ULRIC. — Il serait trop tard d'en douter.

STRALENHEIM. — Qu'une folle pitié n'ébranle pas votre cœur (car l'extérieur de cet homme est fait pour l'inspirer)... Il est un misérable... aussi capable de m'avoir volé que celui qui est plus soupçonné que lui, à cause des circonstances qui le compromettent davantage, ce Werner étant logé loin d'ici, et dans une chambre sans communication avec la mienne ; à dire vrai, je pense trop favorablement d'un sang allié au mien, pour croire qu'il pourrait descendre à une telle bassesse... d'ailleurs il a été soldat et brave.

ULRIC. — Et les soldats, seigneur, nous le savons par expérience, ne pillent qu'après avoir tué... ce qui en fait des héritiers et non des voleurs. Les morts, qui ne sentent rien, ne peuvent rien perdre ni être volés... leurs dépouilles sont un legs... et voilà tout

STRALENHEIM. — Vous riez, Ulric !... mais promettez-moi de ne pas perdre de vue cet homme, et de m'instruire du moindre pas qu'il ferait pour fuir ou s'échapper.

ULRIC. — Je serai près de lui en sentinelle ; vous ne le garderiez pas mieux vous-même.

STRALENHEIM. — Par là vous vous donnez le droit de disposer de moi toujours et partout.

ULRIC. — C'est mon intention. (Ils sortent.)

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

(Salle du même palais, où est l'issue du corridor secret.)

WERNER entre avec Gabor.

GABOR. — Je vous ai dit mon histoire ; si vous voulez m'accorder un refuge pour quelques heures, tant mieux... sinon, j'irai chercher ailleurs.

WERNER. — Comment puis-je, malheureux que je suis, donner un asile...? J'en ai besoin moi-même ; autant que le daim poursuivi par les chasseurs a besoin d'un couvert.

GABOR. — Ou le lion, de sa caverne. Il me semble que vous avez plutôt l'air en effet d'un lion qui, réduit aux abois, saurait encore se rendre redoutable.

WERNER. — Ah !

GABOR. — Au besoin j'en ferais autant... Mais voulez-vous me cacher ?... Je suis opprimé comme vous, pauvre comme vous... accusé...

WERNER, l'interrompant. — Qui vous a dit que je fusse accusé ?

GABOR. — Personne... moi-même l'ai-je dit? Notre ressemblance finit à la pauvreté ; mais je suis accusé, disais-je, et j'allais ajouter aussi injustement que vous...

WERNER. — Encore moi !

GABOR. — Ou que tout autre honnête homme ! Que

diable voulez-vous? Vous ne me croyez pas capable de ce lâche larcin?

WERNER. — Non, je ne le puis.

GABOR. — Ah! voici un homme d'honneur!... Ce jeune Saxon... votre misérable intendant, et le grand personnage... tous m'ont soupçonné; pourquoi? parce que je suis le plus mal vêtu, et que mon nom a moins d'éclat qu'aucun de ceux de la maison... Cependant, dans les joies d'un banquet, mon âme craindrait moins que les leurs de s'ouvrir tout entière... mais il en est ainsi... vous, pauvre et sans appui... et cela plus que moi encore...

WERNER. — Comment le savez-vous.

GABOR. — Vous avez raison; je demande un asile à la main que j'appelle sans appui. Si vous me refusez, je le mérite : sans doute, l'or me serait nécessaire aujourd'hui; mais vous semblez avoir goûté toutes les amertumes de la vie, et vous devez savoir, par sympathie, que tout l'or du Nouveau-Monde, dont l'Espagne est si fière, ne pourrait jamais tenter l'homme qui en connaît la véritable valeur, mise dans la balance avec les songes affreux dont le coupable est poursuivi.

WERNER. — Que voulez-vous dire?

GABOR. — Rien de plus que ce que j'ai dit; je croyais que ma pensée n'avait rien d'obscur. Vous n'êtes pas un voleur... moi non plus... et, comme honnêtes gens, nous nous devons mutuelle assistance.

WERNER. — Nous sommes dans un monde de damnation.

GABOR. — Le plus voisin des deux mondes à venir est de même, comme disent les prêtres (et nous devons les en croire puisqu'ils le savent mieux que nous); je m'en tiens donc à celui-ci : étant peu désireux de

souffrir le martyre, surtout avec l'épitaphe de *voleur* sur ma tombe, je ne demande un gîte que pour une nuit : demain je tenterai le passage de l'eau, comme la colombe. La rivière, j'espère, sera un peu plus basse.

WERNER. — L'espérez-vous ?

GABOR. — On pouvait le présumer à midi.

WERNER. — Alors nous serions sauvés.

GABOR. — Êtes-vous en péril?

WERNER. — La pauvreté y est toujours.

GABOR. — C'est ce que m'a appris une longue expérience. Me promettez-vous de venir à mon secours?

WERNER. — Au secours de votre pauvreté?

GABOR. — Non ; vous n'avez guère l'air de pouvoir porter remède à cette maladie-là... Je parle du danger que je cours ; vous avez un toit, et je n'en ai pas ; je ne cherche qu'une retraite.

WERNER. — A la bonne heure ; comment un malheureux comme moi aurait-il de l'or?

GABOR. — Ce serait difficile en restant honnête, à dire vrai, quoique je désire presque que vous eussiez l'or du baron.

WERNER. — Osez-vous insinuer... ?

GABOR. — Quoi?

WERNER. — Savez-vous à qui vous parlez?

GABOR. — Non, et je ne suis pas habitué à y prendre garde. (On entend du bruit.) Mais écoutez ! On vient.

WERNER. — Qui vient?

GABOR. — L'intendant et ses limiers sont à mes trousses... Je les attendrais de pied ferme... si je pouvais espérer quelque justice de semblables gens. Où irai-je ? montrez-moi seulement un asile... Je vous assure, au nom de tout ce qu'il y a de saint parmi les hommes, que je suis innocent : mettez-vous un moment à ma place.

WERNER, à part. — O juste ciel ! ton enfer n'est pas de l'autre monde! Suis-je encore en vie?

GABOR. — Je vois que vous êtes ému, et cela vous fait honneur; je pourrai reconnaître ce service.

WERNER. — N'êtes-vous pas un espion de Stralenheim?

GABOR. — Non, certes! et si je l'étais, qu'y a-t-il à espionner en vous? quoique je me rappelle ses questions réitérées sur vous et votre épouse, ce qui pourrait bien faire naître quelques soupçons ;... mais vous savez à quoi vous en tenir... Pour moi, je suis son plus cruel ennemi.

WERNER. — Vous?

GABOR. — C'est sa manière de reconnaître le service que j'ai contribué à lui rendre... qui excite toute ma haine! si vous n'êtes pas son ami, vous me secourrez.

WERNER. — J'y consens.

GABOR. — Mais comment?

WERNER, montrant le panneau. — Il y a là un ressort secret; souvenez-vous que je l'ai découvert par hasard, et que je ne m'en suis servi que pour ma sûreté.

GABOR. — Ouvrez-le, et je m'en servirai pour le même but.

WERNER. — Je l'ai trouvé par hasard, vous ai-je dit. Il est pratiqué dans des murs tournants assez épais pour contenir de secrets passages, sans rien perdre de leur solidité. Ces passages conduisent, à travers des cellules et des niches obscures, je ne sais pas jusqu'à quel lieu ; vous n'avancerez pas, promettez-le moi.

GABOR. — C'est inutile : comment ne me perdrais-je pas dans l'obscurité, à travers les détours inconnus d'un labyrinthe?

WERNER. — Oui; mais qui sait où ce labyrinthe peut

aboutir? Je n'en sais rien, vous dis-je; mais qui sait? ne pourrait-il pas vous conduire jusqu'à la chambre de votre ennemi? Ces galeries étaient construites d'une façon si étrange par les Teutons, nos ancêtres, dans le temps où l'homme se fortifiait moins contre les éléments que contre son voisin! N'allez pas au delà des deux premiers détours; je ne les ai pas franchis moi-même; mais si vous les dépassez, je ne réponds pas de ce qui peut vous arriver.

GABOR. — Je m'en souviendrai. Mille actions de grâces!

WERNER. — Vous trouverez plus facilement le ressort de l'autre côté; quand vous voudrez revenir, il cédera à la moindre pression.

GABOR. — J'entre... Adieu! (Gabor entre dans le passage secret.)

WERNER, seul. — Qu'ai-je fait? hélas! ce que j'aurais fait avant d'avoir les craintes qui me tourmentent. Que ce soit une expiation de sauver celui qui est peut-être sacrifié pour moi... Ils viennent! ils seront obligés de chercher ailleurs ce qui sera devant eux. (Idenstein entre avec d'autres.)

IDENSTEIN. — Il n'est pas ici? Il a donc disparu à travers ces sombres vitraux gothiques, par le pieux secours de ces saints, dont les images sont peintes de toutes couleurs. Le soleil, à son lever et à son coucher, éclaire toutes ces longues barbes blanches, ces croix rouges, ces crosses dorées, ces armes, ces capuchons, ces casques, ces armures, ces lances, et tous les fantastiques ornements de ces croisées! Braves chevaliers et saints ermites, vos portraits et votre renommée sont confiés à quelques carreaux de cristal dont chaque coup de vent prouve la fragilité, semblable à

celle de la vie et de la gloire... Mais notre homme n'y est plus, après tout!

WERNER. — Qui cherchez-vous?

IDENSTEIN. — Un coquin.

WERNER. — Avez-vous besoin de tant courir pour en trouver un?

IDENSTEIN. — Nous poursuivons celui qui a volé le baron.

WERNER. — Êtes-vous sûr de l'avoir deviné?

IDENSTEIN. — Aussi sûr que vous êtes ici : mais où est-il allé?

WERNER. — Qui?

IDENSTEIN. — Celui que nous cherchons.

WERNER. — Vous voyez qu'il n'est pas ici.

IDENSTEIN. — Et cependant nous avons suivi ses traces jusqu'à cette salle... Êtes-vous son complice, ou donnez-vous dans la magie noire?

WERNER. — J'agis avec franchise; c'est le moyen d'embarrasser bien des gens.

IDENSTEIN. — C'est possible... J'aurai plus tard quelques mots à vous dire; mais il nous faut maintenant continuer à chercher l'autre.

WERNER. — Vous feriez mieux de commencer à présent vos interrogations; je pourrais bien ne pas avoir toujours la même patience.

IDENSTEIN. — Je voudrais bien savoir si vous êtes réellement l'homme que cherche le baron de Stralenheim.

WERNER. — Insolent, n'avez-vous pas dit qu'il n'était pas ici?

IDENSTEIN. — Oui; mais il en est un autre qui l'occupe encore davantage; bientôt peut-être il pourra s'en emparer, grâce à un renfort digne de lui et de

moi... Allons! allons, en avant, mes enfants; nous sommes en défaut. (Idenstein sort avec sa suite.)

WERNER. — Dans quel dédale ma sombre destinée m'a jeté! Une lâche action m'a été moins fatale que le crime dont je n'ai point souillé ma main. Loin de moi, démon qui te lèves dans mon cœur! tu viens trop tard... Je ne veux pas répandre le sang. (Ulric entre.)

ULRIC. — Je vous cherchais, mon père.

WERNER. — N'est-ce pas dangereux?

ULRIC. — Non; Stralenheim ignore les liens qui nous unissent: bien plus... il m'envoie ici pour surveiller vos démarches, me croyant tout entier à lui.

WERNER. — Je ne puis le penser; ce n'est qu'un piége qu'il tend autour de nous, pour envelopper à la fois le père et le fils.

ULRIC. — Je ne saurais être arrêté par chaque petite crainte, ou chacun des doutes qui s'élèvent sur notre passage comme des buissons... Je m'ouvrirai des chemins, comme un paysan sans armes le ferait, s'il entendait les pas d'un loup dans le bois où son travail l'appelle. Les piéges sont pour les faibles oiseaux, les aigles ne s'y prennent pas; nous les franchirons, ou nous oserons les briser.

WERNER. — Et comment?

ULRIC. — Ne devinez-vous pas?

WERNER. — Non.

ULRIC. — Voilà qui est étrange! La pensée ne vous en est-elle pas venue à l'esprit la nuit dernière?

WERNER. — Je ne vous comprends pas.

ULRIC. — En ce cas, nous ne nous entendrons jamais. Mais, pour changer d'entretien...

WERNER. — Pour le continuer, voulez-vous dire; il s'agit de notre sûreté.

ULRIC. — Vous avez raison; je me reprends. Je vois

plus clairement ce dont il s'agit, et notre véritable situation. Les eaux s'écoulent; dans quelques heures les mirmidons de Stralenheim arrivent de Francfort : vous serez prisonnier, plus à plaindre peut-être ; moi, proscrit, et déclaré bâtard par le baron, dont l'avarice me dispute mes droits.

WERNER. — Et votre remède à ces dangers?... Je pensais m'y soustraire par le moyen de cet or maudit ; mais je n'ose plus m'en servir, le laisser voir, ni le regarder moi-même. Il me semble y lire la dénonciation de mon crime, et non les devises de l'État; et, au lieu de la tête du souverain, j'y vois la mienne couronnée de serpents, qui sifflent à tous ceux qui s'approchent... : Voilà un voleur!

ULRIC. — Ne vous en servez donc pas, à présent du moins; mais prenez cette bague. (Il remet un bijou à Werner.)

WERNER. — C'est une pierre précieuse... Elle appartint à mon père!

ULRIC. — C'est pourquoi elle est maintenant à vous. Vous pourrez séduire l'intendant par ce don, et en racheter votre vieille calèche et des chevaux, pour partir avec ma mère au coucher du soleil.

WERNER. — Vous laisserai-je dans le péril au moment où je vous retrouve?

ULRIC. — Ne craignez rien. Vous n'auriez à craindre que si nous trahissions notre intelligence en fuyant ensemble. L'inondation n'intercepte que la communication directe de ce bourg avec Francfort. Heureusement pour vous, la route de Bohême, quoique peu sûre, n'est pas impraticable ; si vous gagnez quelques heures, les difficultés seront les mêmes pour ceux qui vous poursuivront : une fois au delà des frontières, vous êtes sauvé.

WERNER. — Mon noble fils!

ULRIC. — Silence! point de transports; nous nous y livrerons au château de Siegendorf. Cachez votre or. Je connais cet Idenstein; j'ai lu à travers son âme vile. Montrez-lui la bague : elle remplira un double but. Stralenheim a perdu de l'or et non un bijou : celui-ci ne peut donc être à lui. D'ailleurs l'homme en possession d'un tel diamant peut-il être soupçonné du larcin, quand il lui aurait été plus facile de le convertir en une somme bien plus considérable que celle qu'a perdue hier Stralenheim? Ne soyez ni timide, ni trop fier dans vos propositions, et Idenstein vous servira.

WERNER. — Je suivrai en tout vos instructions.

ULRIC. – Je vous aurais épargné cette peine; mais, si j'avais paru prendre intérêt à vous, surtout en donnant un joyau si précieux, tout eût été découvert.

WERNER. — Mon bon ange! tout le passé est plus que compensé : mais comment feras-tu en mon absence?

ULRIC. — Stralenheim ne sait même point que je vous connais. Je resterai un jour ou deux avec lui pour endormir tous ses soupçons, et puis je viendrai rejoindre mon père.

WERNER. — Pour ne plus nous séparer.

ULRIC. — C'est ce que je ne sais pas; mais du moins nous nous reverrons.

WERNER. — Mon fils, mon ami, mon tendre fils, mon sauveur! oh! ne me hais point!

ULRIC. — Haïr mon père!

WERNER. — Hélas, mon père m'a haï! pourquoi mon fils ne me haïrait-il pas?

ULRIC. — Votre père ne vous connaissait pas comme je vous connais.

WERNER. — Tes paroles me déchirent le cœur! Tu me connais? Tel que tu me vois, tu ne peux me con-

naître; je ne suis pas moi : je le serai bientôt. Ne te hâte pas de me haïr.

ULRIC. — J'attendrai. Cependant soyez assuré que tout ce qu'un fils peut faire pour ses parents je le ferai pour les miens.

WERNER. — Je le vois et je le sens... Hélas ! je sais aussi... que tu me méprises.

ULRIC. — Et pourquoi?

WERNER. — Dois-je répéter mon humiliation?

ULRIC. — Non ! je l'ai appréciée, et vous aussi. Mais n'en parlons plus, ou du moins pour le moment. Votre erreur a doublé tous les périls de notre maison en guerre secrète avec celle de Stralenheim ; il ne faut plus penser qu'à le tromper dans sa vengeance. Je vous ai indiqué un moyen.

WERNER. — Le seul, et je l'embrasse avec la même joie que m'a causée le retour d'un fils qui s'est montré à la fois digne de lui et le sauveur de son père.

ULRIC. — Vous serez sauvé, que cela suffise... L'apparition de Stralenheim en Bohême nous troublerait-elle dans la jouissance de nos droits, si une fois nous étions dans nos domaines?

WERNER. — Assurément, dans la position où nous sommes, quoique le premier possesseur puisse triompher, comme il est d'usage, surtout s'il est le plus proche héritier par le sang.

ULRIC. — Le sang! c'est un mot à plusieurs significations. Dans les veines, ou versé par le poignard, c'est une chose différente ; et une autre encore, quand ceux qui, comme l'on dit, sont du même sang, deviennent ennemis, tels que les frères thébains : quand une partie du sang est mauvaise, quelques onces répandues purifient le reste.

WERNER. — Tu ne m'inspires aucune crainte.

ULRIC. — Cela peut être, cela doit être... mais cependant... Allons, préparez-vous ; il faut partir cette nuit avec ma mère. Voici l'intendant : sondez-le avec le diamant : il descendra dans son âme, comme le plomb qui descend dans la mer, et en rapporte de l'écume, de la fange, et des débris impurs, mais qui n'en est pas moins utile pour avertir les navires du voisinage des écueils. Quand la cargaison est riche, il faut se hâter d'arriver. Adieu... Le temps presse, mon père ; cependant donnez-moi la main.

WERNER. — Laisse-moi t'embrasser.

ULRIC. — Nous pourrions être observés ; sachons maîtriser nos émotions. Éloignez-vous de moi comme d'un ennemi.

WERNER. — Maudit soit celui qui nous force d'étouffer nos sentiments les plus saints et les plus doux !

ULRIC. — Oui... maudissez... pour soulager votre cœur... Voici l'intendant... (Idenstein entre.) Monsieur l'indant, où en êtes-vous? Avez-vous saisi le coquin?

IDENSTEIN. — Non, ma foi.

ULRIC. — Fort bien ; il n'en manque pas d'autres : vous serez plus heureux dans une autre chasse. Où est le baron ?

IDENSTEIN. — Il est retourné dans son appartement ; et maintenant que j'y pense, il vous demandait avec sa noble impatience.

ULRIC. — Les grands seigneurs veulent qu'on leur réponde au premier mot, comme le coursier bondissant répond à l'éperon. Il est heureux qu'ils aient des chevaux, car s'ils n'en avaient pas, j'aurais peur que les hommes ne fussent contraints de traîner leurs chars, comme on dit que des rois traînaient celui de Sésostris.

IDENSTEIN. — Qui était celui-là?

ULRIC. — Un ancien Bohémien... un empereur égyptien.

IDENSTEIN. — Égyptien ou Bohémien, c'est la même chose ; et ce Sésostris en était un?

ULRIC. — Je l'ai ouï dire. Mais je vais prendre congé de vous : intendant, votre serviteur... Werner (A Werner, d'un ton leste.), si c'est là votre nom, bonsoir. (Ulric sort.)

IDENSTEIN. — Joli homme, bien élevé et parlant bien! Il connaît son rang : vous voyez comme il rend à chacun les égards qui lui sont dus.

WERNER. — Je m'en suis aperçu; j'applaudis à son juste discernement et au vôtre.

IDENSTEIN. — C'est bien... fort bien. Vous connaissez aussi votre rang ; je ne sais trop si je le connais bien, moi.

WERNER, montrant la bague. — Ceci vous aiderait-il à le connaître ?

IDENSTEIN. — Comment!... quoi!... Eh! une pierre précieuse!

WERNER. — Elle est à vous à une condition.

IDENSTEIN. — A moi!... Parlez.

WERNER. — A condition que vous me permettrez de la racheter un jour trois fois sa valeur : c'est une bague de famille.

IDENSTEIN. — De famille, à vous ! une bague... J'en étouffe.

WERNER. — Vous me fournirez, une heure avant le point du jour, les moyens de partir d'ici!

IDENSTEIN. — N'est-ce pas un rêve...? voyons-la : c'est un diamant, par tout ce qu'il y a de vrai!

WERNER. — Allons, je me confie à vous : vous avez deviné sans doute que j'étais d'une naissance au-dessus de celle qu'annonce mon déguisement.

IDENSTEIN. — Mais je n'ose m'en vanter; cependant

je vous crois... Votre façon d'agir est celle des gens bien nés.

WERNER. — J'ai d'importantes raisons pour poursuivre secrètement mon voyage.

IDENSTEIN. — Vous êtes donc l'homme que cherche Stralenheim?

WERNER. — Je ne le suis pas ; mais, si j'étais pris pour lui, j'éprouverais de grand embarras pour le moment, et le baron lui-même en aurait regret plus tard. C'est pour éviter ce double inconvénient que je voudrais m'éloigner sans plus de délai.

IDENSTEIN. — Que vous soyez l'homme ou non, ce n'est pas mon affaire. D'ailleurs je n'obtiendrais jamais la moitié de ce que vous m'offrez, en servant ce noble avare, qui, pour rattraper quelques ducats, voulait bouleverser tout le canton, sans offrir une récompense précise ; tandis que ce diamant... Laissez-moi l'admirer encore.

WERNER. — Regardez-le à loisir ; au point du jour, il est à vous.

IDENSTEIN. — O adorable brillant... préférable à la pierre philosophale! pierre de touche de la philosophie elle-même! œil étincelant de la mine! astre de l'âme, véritable pôle magnétique vers lequel se dirigent tous les cœurs, tels que des aiguilles frémissantes! flamme spiritualisée de la terre, placée sur le diadème des rois, tu attires plus d'hommages que la majesté gémissant sous sa pesante couronne, dont l'éclat coûte la vie à des millions de sujets ; seras-tu bien à moi? Je suis déjà, il me semble, un petit roi, un heureux alchimiste, un savant magicien qui a gagné le diable sans lui vendre son âme! Mais venez, Werner, ou quel que soit votre no

WERNER. — Appelez-moi toujours Werner, vous me donnerez quelque jour un titre plus noble.

IDENSTEIN. — Je crois en toi. Tu es, caché sous de modestes vêtements, l'esprit dont je rêve depuis longtemps. Viens, je te servirai; tu seras aussi libre que l'air, en dépit des eaux. Sortons d'ici, je te prouverai que je suis honnête... O cher diamant!... Tu trouveras, Werner, de telles facilités pour fuir, que, serais-tu limaçon, les oiseaux ne t'atteindraient pas... Laisse-le-moi contempler encore! J'ai un frère de lait à Hambourg, connaisseur en pierres précieuses... Combien de carats peut peser celle-ci? Viens, Werner, je te donnerai des ailes. (Ils sortent.)

SCÈNE II

(Chambre de Stralenheim.)

STRALENHEIM ET FRITZ.

FRITZ. — Tout est prêt, monseigneur.

STRALENHEIM. — Je n'ai pas sommeil, et cependant j'ai besoin de me coucher. Je ne puis espérer de repos; car mon esprit est tourmenté du poids d'un sentiment trop pénible pour me permettre de veiller, et qui ressemble trop à l'inquiétude pour me permettre de dormir. C'est comme une vapeur qui intercepte longtemps les rayons du soleil sans se résoudre en pluie, et qui s'étend entre la terre et le ciel... telle que l'envie entre deux hommes... Je vais chercher à sommeiller.

FRITZ. — Puissiez-vous reposer tranquillement!

STRALENHEIM. — Je sens que je reposerai, et je le crains.

FRITZ. — Et pourquoi le craindre?

STRALENHEIM. — Je ne sais, et je crains encore davantage parce que je ne puis définir ce qui cause ma crainte... mais c'est une folle imagination. J'avais demandé qu'on changeât les serrures de cette chambre : l'a-t-on fait? l'aventure de la nuit dernière rend les précautions utiles.

FRITZ. — On l'a fait, selon vos ordres, sous ma propre inspection et celle du jeune Saxon qui vous a sauvé la vie : je crois qu'on l'appelle Ulric.

STRALENHEIM. — Vous croyez, méprisant valet! Quel droit avez-vous de ne pas vous souvenir positivement du nom de celui qui a sauvé votre maître? Votre mémoire devrait être heureuse et fière de vous rappeler chaque jour ce nom, pour vous pénétrer de vos devoirs... Sortez d'ici!... Vous croyez! vraiment! vous qui restiez sur la rive, hurlant et secouant vos vêtements humides, pendant que j'étais aux prises avec la mort, et que l'étranger, fendant les flots du torrent, est venu me rendre à la vie pour m'apprendre à l'estimer et à vous mépriser! Vous croyez, et vous ne vous souvenez qu'à peine de son nom! Je n'ai plus rien à vous dire. Sortez, et réveillez-moi de bonne heure.

FRITZ. — Bonne nuit! J'espère que le jour de demain rendra à votre seigneurie ses forces et sa douceur. (La scène se termine.)

SCÈNE III

(Le passage secret.)

GABOR, *seul.* — J'ai compté six heures, comme une sentinelle d'avant-postes, par les tristes sons de la cloche; cette voix du temps qui, même quand elle an-

nonce la joie, ábrége nos jouissances à chaque son, même aux jours d'hyménée; c'est un tocsin continuel, dont chaque glas funèbre est le signal d'une espérance de moins, et de la mort de l'amour pour qui la possession est un tombeau; tandis que, si elle tinte pour le trépas d'un parent accablé par l'âge, elle résonne comme un écho de bonheur dans l'oreille de ses fils avides. J'ai froid, je suis dans l'obscurité... J'ai soufflé dans mes doigts; j'ai compté et recompté mes pas, et j'ai heurté de la tête contre tous les coins... excitant parmi les rats et les chauves-souris une insurrection générale, jusqu'à ce que j'aie été étourdi par le trépignement maudit de leurs pattes et le bruissement de leurs ailes... Une lumière! elle est à quelque distance... si je puis mesurer la distance dans l'obscurité : mais elle scintille comme à travers la fente d'un mur ou le trou d'une serrure : approchons-nous dans cette direction par curiosité. Une flamme lointaine est un événement dans une retraite comme celle-ci. Veuille le ciel qu'elle ne me conduise à aucune tentation... ou du moins que le ciel m'accorde de fuir ou d'obtenir ce qui pourrait me séduire!... La voilà qui brûle encore! Ce serait l'étoile de Lucifer ou Lucifer lui-même, couronné de ses rayons, que je n'y pourrais résister plus longtemps... Doucement... A merveille!... j'ai franchi le détour... Ici... Non... A la bonne heure... Je m'approche... Voici un coin ténébreux... Le voilà passé... Arrêtons-nous... Supposons que ce passage me conduise à un plus grand danger que celui auquel j'ai échappé... N'importe! ce sera un danger nouveau; et nouveaux dangers, comme nouvelles maîtresses, ont plus de vertus magnétiques... En avant!... Et, quoi qu'il advienne... j'ai mon poignard qui peut me protéger... Continue à luire, clarté chérie! tu es mon feu

follet stationnaire!... Très-bien, très-bien! il écoute mon invocation, et il m'est fidèle! (La scène se termine.)

SCÈNE IV

(Un jardin.)

WERNER entre.

WERNER. — Je n'ai pu dormir... Et maintenant l'heure approche; tout est prêt. Idenstein m'a tenu parole; la voiture nous attend hors du bourg, sous les premiers arbres de la forêt. Les étoiles commencent à pâlir dans le ciel, et c'est pour la dernière fois que je regarde ces horribles murailles. Oh! jamais, jamais je ne les oublierai. Je suis venu ici pauvre, mais non déshonoré; et je pars avec une tache... qui ne souillera pas mon nom, mais que rien n'effacera de mon cœur. Un ver dévorant y habite, et toute la splendeur qui m'attend à Siegendorf ne saurait l'assoupir un moment. Songeons à quelque moyen de restitution qui soulage mon âme en partie; mais comment le faire... sans me découvrir?... Il le faut néanmoins; et la première heure de ma sûreté sera consacrée à y penser. Le délire de ma misère m'a seul entraîné à cette infamie; le repentir peut seul l'expier : je ne veux rien avoir de Stralenheim, quoiqu'il ait voulu me dépouiller de tout, de mes terres, de ma liberté, de ma vie;... et cependant il dort, paisible peut-être comme l'enfance, entouré de riches rideaux, semblables au riche dais sous lequel moi-même jadis... Mais silence!... Quel est ce bruit?... encore! Les branches des arbres s'ébranlent, et quelques pierres sont tombées de cette terrasse. (Ulric saute en bas de la terrasse.) Ulric! ah! toujours le bienvenu! bien

plus encore en un tel moment : ta tendresse filiale...

ULRIC. — Arrêtez! avant de m'approcher, dites-moi...

WERNER. — Pourquoi ce regard?

ULRIC. — Est-ce mon père que je vois? ou...

WERNER. — Qui?

ULRIC. — Un assassin?

WERNER. — Insensé, ou fils insolent!

ULRIC. — Répondez, si vous tenez à votre vie ou à la mienne!

WERNER. — A quoi dois-je répondre?

ULRIC. — Êtes-vous l'assassin de Stralenheim?

WERNER. — Je ne fus jamais le meurtrier de personne! Que veux-tu dire?

ULRIC. — N'avez-vous pas, cette nuit, comme la nuit précédente, pénétré de nouveau dans le passage secret? N'avez-vous pas visité une seconde fois la chambre de Stralenheim? et... (Ulric s'interrompt.)

WERNER. — Achève.

ULRIC. — N'est-il pas mort de votre main?

WERNER. — Grand Dieu!

ULRIC. — Vous êtes donc innocent!... Mon père est innocent! Embrassez-moi... Oui... votre son de voix... vos regards... oui... oui! mais dites-le vous-même.

WERNER. — Si j'ai jamais médité de sang-froid un tel crime; si, quand la pensée m'en est venue dans l'excès de mon désespoir, je ne l'ai pas repoussée avec horreur au fond de l'enfer... puisse le ciel être à jamais refusé à mes espérances!

ULRIC. — Mais Stralenheim est assassiné.

WERNER. — C'est horrible, c'est affreux! Mais qu'ai-je à y faire?

ULRIC. — Aucune serrure n'est forcée... on ne peut découvrir aucune trace de violence, si ce n'est sur son

corps. Une partie de ses gens ont été alarmés; mais, comme l'intendant est absent, j'ai pris sur moi le soin d'aller rassembler la police. On a pénétré secrètement dans sa chambre; il n'y a pas de doute. Pardonnez-moi si la nature...

WERNER. — O mon fils!... Quels maux inconnus, produits par une sombre fatalité, s'accumulent comme des nuages sur notre maison!

ULRIC. — Mon père, je vous crois innocent; mais le monde le croira-t-il comme moi? et les juges eux-mêmes... Fuyez donc à l'instant.

WERNER. — Non! j'attendrai de pied ferme... Qui osera me soupçonner?

ULRIC. — Mais n'aviez-vous point d'hôtes auprès de vous?... Étiez-vous seul ici... avec ma mère?

WERNER. — Ah! le Hongrois!

ULRIC. — Il est parti... il a disparu avant le coucher du soleil.

WERNER. Non : je l'ai caché dans cette même fatale galerie.

ULRIC. — Je vais l'y trouver. (Ulric va pour sortir; Werner l'arrête.)

WERNER. — C'est trop tard. Il a quitté le palais avant moi! J'ai trouvé le panneau secret ouvert, ainsi que les portes qui conduisent à la salle où aboutit le passage. J'ai cru que ce Gabor avait profité du moment favorable pour échapper sans bruit aux mirmidons d'Idenstein qui le poursuivaient hier soir.

ULRIC. — Vous avez refermé le panneau?

WERNER. — Oui, non sans trembler, et maudissant la négligence du fugitif, qui risquait de faire découvrir l'asile de son sauveur.

ULRIC. — Vous êtes sûr de l'avoir fermé?

WERNER. — J'en suis sûr.

ULRIC. — C'est bien... mais il eût mieux valu qu'il n'eût jamais servi de repaire à... (Il s'interrompt.)

WERNER. — A des voleurs! tu veux dire... Je dois le souffrir, je le mérite ; mais non... de mon...

ULRIC. — Mon père, ne parlez pas de cela ; ce n'est pas le moment de penser à de petits crimes; mais il s'agit de prévenir les conséquences d'un plus grand. Pourquoi donner asile à cet homme?

WERNER. — Pouvais-je faire autrement? Un homme poursuivi par mon plus grand ennemi, accusé de mon propre crime, victime sacrifiée à ma propre sûreté, implorait un asile, pour quelques heures, de celui qui était cause de ce qu'il en cherchait un. S'il eût été une bête féroce, je n'aurais pu le repousser.

ULRIC. — Et il vous a récompensé par le sang; mais il est trop tard pour penser à cela.. Il vous faut partir avant l'aurore. Je reste ici pour découvrir le meurtrier, si c'est possible.

WERNER. — Ma fuite soudaine va éveiller le soupçon; mais si je reste, je livre deux nouvelles victimes au lieu d'une : le Hongrois fugitif, qui semble le coupable, et...

ULRIC. — Qui semble? et quel autre que lui peut l'être?

WERNER. — Tout à l'heure tu doutais de moi, toi! mon fils... toi!

ULRIC. — Et doutez-vous du fugitif?...

WERNER. — Mon fils! depuis que je suis tombé dans cet abîme de crimes (quoique jamais le sang n'ait souillé ma main), ayant vu l'innocent opprimé pour moi, je puis bien douter des crimes d'un autre! Votre cœur, ému d'une vertueuse indignation, est prompt à accuser sur les apparences, et voit un criminel dans

celui qui n'a pas su conserver toute la pureté de son innocence.

ULRIC. — Eh ! que fera donc le monde, qui ne vous connaît pas, ou qui ne vous a connu que pour vous opprimer ? Ne vous exposez pas à un hasard périlleux ! Idenstein, pour lui-même et pour l'amour du diamant, gardera le silence... Lui aussi il est complice de votre évasion... et de plus...

WERNER. — Fuir ! et laisser mon nom uni à celui du Hongrois, ou livré seul à l'infamie du titre d'assassin !

ULRIC. — Ah !... laissez tout, excepté la souveraineté et les châteaux de nos ancêtres, objet de vos longs et tristes regrets ! Quel nom ? vous ne laissez point de nom, puisque celui que vous portez est un nom supposé.

WERNER. — Il est vrai... mais cependant je ne voudrais pas le savoir gravé en lettres de sang dans la mémoire des hommes, même de ceux qui habitent cette obscure contrée... D'ailleurs les recherches...

ULRIC. — J'y pourvoirai. Personne ne vous connaît ici comme héritier de Siegendorf. Si Idenstein soupçonne, ce n'est *qu'un soupçon*, et il n'est qu'un imbécile. Sa sottise sera si occupée, que le souvenir de l'inconnu Werner fera place à un intérêt plus important pour lui.

Les lois (si jamais elles étaient venues jusqu'à ce village) sont toutes, depuis la guerre de Trente Ans, ou suspendues, ou annulées, ou se relevant faiblement après avoir été foulées par toutes les armées. Stralenheim, quoique noble, est inconnu ici, si ce n'est à ce titre... Sans domaine, sans influence... toute celle qu'il avait a péri avec lui. Peu de chefs prolongent leur autorité sur les hommes au delà de quelques semaines après leurs funérailles, si ce n'est par des parents

excités par l'intérêt. Ce n'est point ici le cas ; Stralenheim est mort seul, inconnu... un tombeau solitaire, obscur comme son mérite, sans écusson, voilà tout ce qu'il aura, tout ce dont il a besoin. Si je découvre l'assassin, tant mieux... sinon personne ne le découvrira, quoique la troupe abrutie de ses valets puisse hurler sur ses cendres, comme autour de lui quand il allait périr dans l'Oder... Aucun d'eux n'osera pas plus lever un doigt aujourd'hui qu'alors. Fuyez, fuyez !... je ne dois pas entendre votre réponse... Voyez, les étoiles sont presque évanouies, et la nuit commence à blanchir... Ne répondez pas ; pardonnez-moi si je vous commande... c'est votre fils qui parle, votre fils longtemps perdu, retrouvé si tard... Appelons ma mère.... échappez-vous sans bruit, et laissez-moi le soin du reste. Je réponds de l'événement quant à ce qui vous regarde, et c'est le principal, comme mon premier devoir.

Nous nous reverrons au château de Siegendorf... nos bannières s'y déploieront encore glorieuses ; ne pense qu'à cela... et, je le répète, confiez le reste à moi seul ; ma jeunesse fait ma force... Partez... et que votre vieillesse soit heureuse !

J'embrasserai une seconde fois ma mère... et que le ciel vous prête son aide !

WERNER. — Ton conseil est celui de la prudence... mais est-il celui de l'honneur ?

ULRIC. — Sauver un père est le premier honneur d'un fils. (Ils sortent.)

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

(Salle gothique dans le château de Siegendorf, près de Prague.)

ERIC entre avec HENRICK de la suite du comte.

ERIC. — De meilleurs jours ont lui enfin. Ces vieux remparts voient de nouveaux maîtres, et retentissent des sons presque oubliés de l'allégresse.

HENRICK. — Ceux qui sont toujours partisans de la nouveauté peuvent parler de nouveaux maîtres, quoiqu'ils soient amenés ici par un nouveau trépas ; mais, quant aux festins, il me semble que le vieux comte de Siegendorf se distinguait par son hospitalité autant qu'aucun autre prince de l'empire.

ERIC. — Oui, pour les libations et les repas, nous n'avions guère à nous plaindre ; mais, quant aux plaisirs et à la gaieté, sans lesquels il n'y a pas de bons assaisonnements, nous faisions à peu près abstinence.

HENRICK. — L'ancien comte n'aimait pas le tumulte des festins. Êtes-vous sûr que le nouveau l'aime ?

ERIC. — Jusqu'à présent il s'est montré aussi affable que généreux, et nous le chérissons tous.

HENRICK. — Son règne ne date guère que d'un an, et la première année des princes est comme le premier mois du mariage ; plus tard nous connaîtrons son véritable caractère.

ERIC. — Veuille le ciel qu'il n'en change pas ! et puis

son brave fils... le comte Ulric... Voilà un chevalier... c'est dommage que la guerre soit finie !

HENRICK. — Et pourquoi ?

ERIC. — Regardez-le, et répondez vous-même.

HENRICK. — Il est très-jeune ; il a la force et la beauté d'un jeune tigre.

ERIC. — Ce n'est pas la comparaison d'un fidèle vassal.

HENRICK. — Mais c'est peut-être la vraie.

ERIC. — Quel dommage, comme je disais, que la guerre soit finie ! Dans un salon, nul n'égale le comte Ulric dans l'art de s'entourer de cette noble fierté qui inspire le respect, mais qui n'offense pas. Dans la plaine, qui manie comme lui la lance, quand, avec ses terribles défenses, le sanglier se fait jour vers la forêt à travers les limiers hurlant de leurs blessures ? Qui dompte un coursier, qui porte un faucon au poing ou se pare d'une épée comme lui ? Quel panache a plus de grâce que le sien ?

HENRICK. — Oui, je vous l'accorde ; mais ne craignez-vous pas, en supposant que la guerre tarde trop à revenir, qu'il ne soit de ces hommes qui la font pour eux-mêmes, s'il ne l'a déjà faite ?

ERIC. — Que voulez-vous dire ?

HENRICK. — On ne voit guère, parmi ceux qu'il attache à sa suite, de vassaux nés comme nous sur ses domaines... Vous ne pouvez nier qu'ils n'aient un peu l'air de ces bandits, qui... (Il s'interrompt.)

ERIC. — Eh bien !...

HENRICK. — Qui survivent à cette guerre que vous aimez tant : comme d'autres mères, elle gâte ses plus mauvais enfants.

ERIC. — Folie ! sous ces traits belliqueux, ils sont tels que les aimait le vieux Tilly.

HENRICK. — Et qui aimait Tilly? demandez-le à Magdebourg... Qui aimait aussi Wallenstein?... ils ont été...

ERIC. — Jouir du repos de la tombe; ce n'est pas à nous de prononcer quel sera un jour leur jugement.

HENRICK. — Je voudrais qu'ils nous eussent laissé quelque chose de leur repos... Le pays (où la paix règne, dit-on) est infesté par... Dieu sait qui... Ils s'assemblent la nuit, et disparaissent au retour du soleil; mais ils n'en font pas moins de ravages... plus même qu'une guerre ouverte.

ERIC. — Mais le comte Ulric... qu'a-t-il de commun avec cela?

HENRICK. — Lui... il pourrait l'empêcher.... Vous le dites amoureux de la guerre... Pourquoi ne la fait-il pas à ces maraudeurs?

ERIC. — Vous feriez mieux de le demander à lui-même.

HENRICK. — J'aimerais autant demander au lion pourquoi il ne se nourrit pas de lait.

ERIC. — Le voici!

HENRICK. — Diable! vous retiendrez votre langue.

ERIC. — Pourquoi tant parler?

HENRICK. — Ce n'est rien... mais taisez-vous.

ERIC. — Je me tairai sur ce que vous avez dit.

HENRICK. — Je vous assure que mes paroles n'avaient aucun sens, ce n'étaient que des mots; et d'ailleurs Ulric doit épouser l'aimable Ida, fille et héritière du baron de Stralenheim. Sans doute elle adoucira ce que les longues guerres civiles ont laissé de farouche à tous les caractères, et surtout à ceux qui, nés pendant leur cours, ont été élevés sur les genoux de l'homicide, et ont reçu comme un baptême de sang. Je vous

en prie, silence sur ce que j'ai dit. (Ulric et Rodophe entrent.) Salut, comte !

ULRIC. — Bonjour, brave Henrick... Eric, tout est-il prêt pour la chasse ?

ERIC. — Les meutes sont parties pour la forêt, les vassaux battent les taillis, et le ciel annonce un beau jour. Appellerai-je la suite de Votre Excellence? Quel coursier monterez-vous?

ULRIC. — Le cheval bai... Walstein.

ERIC. — J'ai peur qu'il ne soit à peine remis de la fatigue de lundi ; ce fut une belle chasse ; vous frappâtes de l'épieu quatre sangliers.

ULRIC. — En effet, bon Eric, je l'avais oublié... je monterai donc le gris, le vieux Ziska ; il n'est pas sorti cette quinzaine.

ERIC. — Il sera à l'instant caparaçonné. De combien de vassaux voulez-vous être suivi ?

ULRIC. —Je laisse ce soin à Weilburgh, notre écuyer. (Eric sort. A Rodophe.) Rodophe!

RODOLPHE. — Seigneur?

ULRIC. — De mauvaises nouvelles... (Rodolphe lui fait remarquer Henrick.) Eh bien ! Henrick, que faites-vous là ?

HENRICK. — J'attends vos ordres, seigneur.

ULRIC. — Allez trouver mon père, lui présenter mes devoirs, et savoir s'il n'a rien à me dire avant que je monte à cheval... (Henrick sort.) Rodophe, nos amis ont essuyé un échec sur les frontières de la Franconie, et l'on va, dit-on, renforcer la colonne envoyée contre eux ; il me faut bientôt aller les rejoindre.

RODOLPHE. — Ne vaut-il pas mieux attendre des avis plus détaillés et plus sûrs ?

ULRIC. — C'est mon intention... Et certes, rien ne pouvait déranger davantage tous mes plans.

RODOLPHE. — Il sera difficile d'excuser votre absence auprès du comte votre père.

ULRIC. — Oui ; mais le mauvais état de notre domaine de la Haute-Silésie sera le prétexte de mon départ. En attendant, pendant que nous serons occupés à la chasse... conduis les quatre-vingts hommes sous le commandement de Wolf... passez par les forêts... tu connais bien la route.

RODOLPHE. — Aussi bien que dans cette nuit où...

ULRIC. — Nous n'en parlerons que quand nous pourrons obtenir une seconde fois le même succès. Remets cette lettre à Rosenberg. (Il lui donne une lettre.) Ajoute que j'ai envoyé ce faible renfort avec Wolf et toi pour me précéder; quoique mon père aime à s'entourer d'une nombreuse suite, jusqu'à ce que ce mariage soit fini avec ses fêtes et toutes les niaiseries nuptiales.

RODOLPHE. — Je croyais que vous aimiez Ida?

ULRIC. — Je l'aime sans doute... mais il ne s'ensuit pas que je veuille enchaîner mes courtes années de jeunesse et de gloire avec la ceinture d'une beauté, serait-ce avec celle de Vénus... mais je l'aime, comme une femme doit être aimée... seule et sans partage.

RODOLPHE. — Et avec constance?

ULRIC. — Je le pense ; car je n'aime qu'elle... Mais je n'ai pas le temps de m'arrêter à ces bagatelles du cœur ; nous avons de grandes choses à faire encore : hâte-toi ! hâte-toi, Rodolphe !

RODOLPHE. — A mon retour, cependant, je trouverai la baronne Ida... devenue comtesse de Siegendorf?

ULRIC. — Peut-être. Mon père le désire, et, en vérité, ce n'est pas une mauvaise politique ; cette alliance avec le dernier rejeton de la branche rivale garantit l'avenir et détruit le passé.

RODOLPHE. — Adieu !

ULRIC. — Non, demeure... Il vaut mienx rester ensemble jusqu'à ce que la chasse commence ; alors retire-toi, et fais comme je t'ai dit.

RODOLPHE. — J'obéirai. Mais, pour y revenir... ce fut un acte généreux, de la part du comte votre père, d'envoyer à Kœnigsberg chercher cette belle orpheline, et de la recevoir comme sa fille...

ULRIC. — Très-généreux, d'autant plus que peu d'amitié avait existé jusque-là entre les deux maisons.

RODOLPHE. — Le dernier baron ne mourut-il pas de maladie ?

ULRIC. — Je l'ignore.

RODOLPHE. — J'ai entendu murmurer que sa mort avait eu quelque chose d'étrange... On connaît à peine le lieu où il cessa de vivre.

ULRIC. — Dans quelque village obscur des frontières de la Saxe ou de la Silésie.

RODOLPHE. — Il n'a laissé ni testament... ni adieux?

ULRIC. — Je ne suis ni prêtre ni notaire, et ne saurais le dire.

RODOLPHE. — Ah ! voici la belle Ida. (Ida Stralenheim entre.)

ULRIC. — Vous êtes matinale, ma chère cousine !

IDA. — Point trop matinale, cher Ulric, si je ne vous interromps pas... Pourquoi m'appelez-vous cousine?

ULRIC, souriant. — Ne sommes-nous pas cousins ?

IDA. — Oui, mais je n'aime pas ce nom ; il me semble trop froid, comme si vous pensiez à notre généalogie et ne considériez que notre sang.

ULRIC tressaille. — Notre sang !

IDA. — Pourquoi le vôtre abandonne-t-il vos joues ?

ULRIC. — Serait-il vrai?

IDA. — Mais non ; il se répand de nouveau comme un torrent jusque sur votre front.

ULRIC se remet. — Et s'il avait fui, c'était votre pré-

sence qui l'avait refoulé dans mon cœur, dans mon cœur qui ne bat que pour vous, tendre cousine.

IDA. — Encore cousine !

ULRIC. — Eh bien ! je vous appellerai ma sœur.

IDA. — Ce nom me déplaît encore davantage... Que n'avons-nous jamais été parents !

ULRIC, d'un air sombre. — Oh ! oui, plût au ciel !

IDA. — O dieu ! Et vous pouvez vous en affliger ?

ULRIC. — Chère Ida, n'ai-je pas répété vos paroles ?

IDA. — Oui, Ulric ; mais je ne les ai pas prononcées avec un tel regard, et je savais à peine ce que je disais ; mais que je sois votre sœur, votre cousine, ce que vous voudrez, pourvu que je vous sois quelque chose.

ULRIC. — Vous serez tout pour moi.

IDA. — Et c'est ce que vous êtes pour mon cœur.

ULRIC. — Chère Ida !

IDA. — Appelez-moi Ida, votre Ida ; car je voudrais être à vous... à nul autre... Hélas ! il ne me reste que vous depuis que mon pauvre père... (Elle s'interrompt.)

ULRIC. — Vous avez le *mien*... et *moi*.

IDA. — Cher Ulric, comme je voudrais que mon père pût voir notre félicité, à laquelle il ne manque que sa présence !

ULRIC. — Vraiment !

IDA. — Vous l'auriez aimé, il vous aurait aimé... car les braves aiment les braves. Ses manières étaient un peu froides, son humeur un peu fière (prérogative de sa naissance) ; mais malgré ce grave abord... Que ne vous êtes-vous connus ! si un brave tel que vous l'avait accompagné dans son voyage, il ne serait pas mort sans un ami pour adoucir la solitude de ses derniers moments.

ULRIC. — Qui le dit ?

IDA. — Quoi donc?

ULRIC. — Qu'il mourut seul.

IDA. — Le bruit général et la disparition de ses serviteurs, qui ne sont plus retournés. Ce fut une maladie bien terrible que celle qui les conduisit tous au tombeau.

ULRIC. — S'ils étaient auprès de lui, il ne mourut pas seul et sans secours.

IDA. — Hélas! qu'est-ce qu'un mercenaire auprès d'un lit de mort, quand le mourant roule en vain ses yeux autour de lui pour chercher ce qu'il aime?... On dit qu'il mourut d'une fièvre!

ULRIC. — On dit? Cela est.

IDA. — Je rêve quelquefois autre chose.

ULRIC. — Tous les rêves sont faux.

IDA. — Et cependant je le vois comme je vous vois.

ULRIC. — Où?

IDA. — Dans mon sommeil... Je le vois pâle, sanglant, auprès de lui un homme armé d'un couteau.

ULRIC. — Mais ne voyez-vous pas son visage?

IDA, le regardant. — Non... O mon Dieu! le verriez-vous?

ULRIC. — Pourquoi cette question?

IDA. — Parce que vous semblez voir un assassin!

ULRIC, agité. — Ida! c'est une illusion d'enfant; je partage votre faiblesse, et j'en rougis; mais, comme tous vos sentiments me sont communs, vous me causez une vive émotion. Je vous en prie, ma tendre enfant, changeons d'entretien...

IDA. — Enfant! en vérité, j'ai passé mon quinzième printemps. (Un cor résonne.)

RODOLPHE. — Seigneur, écoutez le cor!

IDA, avec humeur à Rodolphe. — Qu'avez-vous besoin de le lui dire? ne l'entendrait-il pas sans vous?

RODOLPHE. — Daignez me pardonner.

IDA. — Je ne vous pardonnerai pas, à moins que vous ne m'aidiez à dissuader le comte Ulric d'aller aujourd'hui à la chasse.

RODOLPHE. — Vous n'avez, madame, nul besoin de mon aide pour cela.

ULRIC. — Je ne puis me dispenser d'y aller ce matin.

IDA. — Oui; mais vous n'irez pas.

ULRIC. — Je n'irai pas?

IDA. — Non, ou vous n'êtes pas un vrai chevalier... Allons, cher Ulric, cédez-moi un seul jour. Le temps est incertain, et vous êtes devenu pâle et faible!...

ULRIC. — Vous plaisantez.

IDA. — Je ne plaisante pas; demandez à Rodolphe.

RODOLPHE. — En effet, seigneur, depuis un quart d'heure, vous êtes plus changé que je ne vous ai vu changer en plusieurs années.

ULRIC. — Ce n'est rien; mais d'ailleurs l'air me remettrait. Je suis un vrai caméléon, qui ne vis que de l'atmosphère. Vos fêtes dans les salons, vos banquets joyeux, ne nourrissent pas mon âme... Je suis un enfant des forêts, et je ne respire que sur les monts escarpés, où j'aime tout ce qu'aime l'aigle.

IDA. — Excepté sa proie, j'espère.

ULRIC. — Tendre Ida, souhaitez-moi une bonne chasse, et je vous apporterai dix hures de sanglier pour servir de trophées.

IDA. — Vous persistez donc? Vous ne partirez pas; venez, je chanterai...

ULRIC. — Ida, vous serez difficilement l'épouse d'un soldat.

IDA. — Je ne désire pas l'être; car j'espère que nous n'aurons plus la guerre, et que vous vivrez en paix

sur vos domaines... (Werner entre, en qualité de comte de Siegendorf.)

ULRIC. — Mon père, je vous salue et à la hâte, je le dis avec regret... Vous avez entendu le cor; les vassaux attendent.

SIEGENDORF. — Laissez-les... Vous oubliez que c'est demain qu'on célèbre à Prague le retour de la paix; vous suivez la chasse avec une ardeur qui vous empêcherait d'être de retour ce soir, ou du moins vous seriez trop fatigué pour vous réunir à la noblesse.

ULRIC. — Vous remplirez, comte, ma place et la vôtre : je n'aime guère ces fêtes.

SIEGENDORF. — Non, Ulric; il ne serait pas bien que seul de toute la jeune noblesse...

IDA. — Et le plus noble par sa démarche et ses traits.

SIEGENFORF, à Ida. — Vous dites la vérité, ma fille, quoique un peu franchement peut-être pour une jeune fiancée... Mais, Ulric, rappelez-vous notre position. C'est depuis peu que nous sommes rétablis dans nos honneurs; croyez-moi, personne ne pourrait s'absenter sans être remarqué, dans une telle cérémonie, encore moins un de nous. D'ailleurs, le ciel qui nous a rendu les domaines de nos aïeux à la même époque où il a accordé la paix à toute l'Allemagne, le ciel a un double droit à nos actions de grâces, d'abord pour notre pays, ensuite pour notre retour, qui nous permet d'en partager le bonheur.

ULRIC, à part. — Dévot! qui plus est... (A son père.) Eh bien! seigneur, je vous obéis... (A un domestique.) Ludwig, congédiez les vassaux... (Ludwig sort.)

IDA. — Ainsi donc vous accordez en un instant ce que je vous demanderais en vain pendant des heures entières.

SIEGENDORF, souriant. — Vous n'êtes point jalouse de

moi, ma jolie rebelle! Voudriez-vous approuver la désobéissance, excepté contre vous? Mais ne craignez rien; vous le gouvernerez un jour avec un pouvoir plus doux et plus sûr.

IDA. — Mais je voudrais gouverner déjà.

SIEGENDORF. — Allez, allez gouverner votre harpe, qui, soit dit en passant, vous attend avec la comtesse dans sa chambre : elle se plaint que vous faites infidélité à la musique...

IDA. — Eh bien! bonjour, mes généreux protecteurs! Ulric, vous viendrez m'entendre?

ULRIC. — Tout à l'heure.

IDA. — Soyez persuadé que vous préférerez mon chant à vos cors; soyez donc exact, et je vous jouerai la marche du roi Gustave.

ULRIC. — Pourquoi pas celle du vieux Tilly?

IDA. — Ce monstre! Non; je croirais tirer de ma harpe des gémissements et non de la musique. Mais venez vite : votre mère sera heureuse de vous voir. (Ida sort.)

SIEGENDORF. — Ulric, je désire vous parler, à vous seul.

ULRIC. — Vous pouvez disposer de mon temps... (A Rodolphe, à part.) — Rodolphe, pars; exécute mes ordres, et que j'aie une prompte réponse de Rosenberg.

RODOLPHE. — Le comte Siegendorf a-t-il quelque chose à me commander? je pars pour un voyage au delà de la frontière.

SIEGENDORF tressaille. — Ah!... Où?... quelle frontière?

RODOLPHE. — Je traverse la Silésie pour me rendre... (A part à Ulric.) Ou dirai-je?

ULRIC, à part, à Rodolphe. — A Hambourg. (A lui-même.) Ce mot-là coupera court à ses questions.

RODOLPHE. — Comte, pour me rendre à Hambourg.

SIEGENDORF, agité. — Hambourg ! non, je n'ai rien à y faire ; il n'y a rien qui m'intéresse dans cette ville. Allez, que Dieu vous prête son secours !

RODOLPHE. — Adieu, comte Siegendorf. (Rodolphe sort.)

SIEGENDORF. — Ulric, cet homme qui vient de partir est un de ces étranges compagnons dont j'avais intention de vous parler.

ULRIC. — Seigneur, il est d'une naissance noble et d'une des premières maisons de Saxe.

SIEGENDORF. — Je ne veux pas parler de sa naissance, mais de sa conduite : on n'en dit pas de bien.

ULRIC. — Il en est de même de la plupart des hommes. Le monarque lui-même n'est pas à couvert des médisances du chambellan, ou de l'ironie du dernier courtisan, dont les honneurs viennent de faire un ingrat.

SIEGENDORF. — S'il faut parler clairement, il court des bruits fâcheux sur ce Rodolphe : on prétend qu'il est lié avec les bandes noires qui ravagent encore les frontières.

ULRIC. — Et croyez-vous ce qu'on dit?

SIEGENDORF. — Dans cette circonstance... oui.

ULRIC. — Je pensais que l'expérience vous avait appris à ne prendre, dans aucun cas, une accusation pour une sentence.

SIEGENDORF. — Mon fils!... je vous comprends : vous me rappelez... Mais ma destinée m'a tellement enveloppé de ses piéges que je ne puis fuir, semblable à l'insecte que l'araignée surprend dans ses réseaux. Prenez garde, Ulric ; vous avez vu où les passions m'ont conduit : vingt longues années de malheur et de misère ne purent les éteindre... Le délire et la honte d'un moment ne seront peut-être ni expiés ni effacés par vingtautres années, dont tous les jours seront des

siècles comptés par la douleur. Ulric... écoutez votre père... je n'écoutai pas le mien, et vous me voyez!

ULRIC. — Je vois l'heureux Siegendorf... maître chéri d'un apanage de prince, et honoré par ceux qu'il gouverne, comme par ceux qui marchent ses égaux.

SIEGENDORF. — Hélas! pourquoi m'appeler heureux, quand tu m'inspires tant de crainte? chéri, quand tu ne m'aimes pas? Que m'importe l'affection de tous les cœurs, si celui de mon fils reste froid!...

ULRIC. — Qui oserait le dire?

SIEGENDORF. — Nul autre que moi qui le vois... et le sens... avec plus de douleur que celui qui sentirait dans son cœur le fer de votre glaive. Mon cœur survit... à sa blessure.

ULRIC. — Vous êtes dans l'erreur; ma tendresse n'est point expressive : cela doit-il surprendre, quand j'ai été pendant douze années séparé de mon père et de ma mère?

SIEGENDORF. — Et n'ai-je pas moi-même souffert douze années de la même absence? mais c'est en vain que je vous adresserais des reproches; la nature ne se contraint jamais. Changeons d'entretien. Je voudrais vous faire observer que, si vous continuez à fréquenter ces jeunes nobles, violents, connus par de funestes exploits (oui, des plus funestes, si tout ce qu'en dit la renommée est vrai), ils vous conduiront...

ULRIC, avec impatience. — Je ne serai conduit par personne.

SIEGENDORF. — Et je voudrais être certain que tu ne conduiras jamais de tels hommes; c'est pour te sevrer des périls de ta jeunesse et de l'orgueil de ton caractère, que j'ai voulu te donner Ida pour épouse... d'autant plus que tu parais l'aimer.

ULRIC. — J'ai dit que j'obéirai, m'ordonneriez-vous

d'épouser Hécate... Un fils peut-il dire davantage?

SIEGENDORF. — Un fils en dit trop en parlant ainsi. Il n'est pas de ton âge, ni de ton sang, ni de ton caractère, de parler avec tant de froideur, ou d'agir avec tant d'insouciance, dans ce qui décide du bonheur ou du malheur de la vie. Car la carrière de la gloire n'est pas un lit de repos si l'amour ne la prépare pas au guerrier : quelque penchant impérieux, quelque sombre démon te maîtrise, t'égare, et domine toutes tes pensées; sinon, tu aurais dit d'abord : « J'aime la jeune Ida, et je l'épouserai; » ou : « Je ne l'aime pas; aucune puissance de la terre ne me la fera aimer!... » Telle eût été ma réponse.

ULRIC. — Seigneur, vous vous choisîtes une épouse par amour!

SIEGENDORF. — Oui, et ce fut ma seule consolation dans bien des malheurs.

ULRIC. — Que de malheurs ne seraient jamais survenus sans ce mariage d'amour!

SIEGENDORF. — Toujours en contradiction avec ton âge et la nature! Qui a jamais fait pareille réponse à vingt ans?

ULRIC. — Ne m'avez-vous pas prévenu contre votre propre exemple?

SIEGENDORF. — Jeune sophiste!... aimez-vous ou n'aimez-vous pas Ida?

ULRIC. — Qu'importe, si je suis prêt à vous obéir en l'épousant?

SIEGENDORF. — Peu importe pour vous, à cause de votre indifférence; mais il s'agit pour elle de toute la vie. Elle est jeune... belle... elle vous adore... elle a tous les dons, gages de ce bonheur qui change la vie en une espèce de songe que les poëtes ne sauraient peindre, et capable de suppléer à la sagesse, si ce n'était

déjà sagesse d'aimer la vertu. Celle qui promet tant de bonheur en mérite un peu en retour. Je ne voudrais pas que son cœur fût brisé par celui dont le cœur resterait insensible ; je ne voudrais pas la voir se flétrir comme la rose des Contes d'Orient, qui pâlit et se meurt sur sa tige, abandonnée par l'oiseau qu'elle avait cru un rossignol. Ida...

ULRIC. — Est la fille de Stralenheim, votre ennemi. Je l'épouserai néanmoins ; quoique, à vous parler avec franchise, de semblables unions ne me transportent pas en ce moment.

SIEGENDORF. — Elle vous aime.

ULRIC. — Je l'aime aussi : voilà pourquoi je voudrais y penser deux fois.

SIEGENDORF. — Hélas ! l'amour n'agit jamais ainsi.

ULRIC. — Il est temps qu'il commence, et qu'il arrache le bandeau de ses yeux, pour y voir avant de s'engager. Jusqu'ici, il s'est hasardé dans les ténèbres.

SIEGENDORF. — Mais vous consentez ?

ULRIC. — Oui, seigneur.

SIEGENDORF. — Fixez donc le jour.

ULRIC. — Il est plus digne de notre courtoisie de le laisser fixer par la dame.

SIEGENDORF. — Je m'engagerai pour elle.

ULRIC. — C'est ce que je ne ferai pour aucune femme ; et, comme je ne voudrais rien voir changer à ce que je fixe, j'attendrai sa réponse pour donner la mienne.

SIEGENDORF. — Mais il est de votre devoir de courtiser votre dame.

ULRIC. — Comte, vous faites ce mariage, c'est à vous de faire l'amour ; mais, pour vous satisfaire, je vais de ce pas offrir mes hommages à ma mère, auprès de qui vous savez qu'Ida s'est rendue... Que désirez-vous de plus ? Vous m'avez défendu d'aller goûter de mâles

plaisirs hors de l'enceinte du château ; je vous obéis. Vous m'ordonnez de demeurer dans un salon pour ramasser des gants, des éventails ou des aiguilles, écouter des chansons langoureuses, épier des sourires, sourire moi-même à de frivoles badinages, et contempler les yeux d'une belle, comme si c'étaient les étoiles que nos regards impatients voient s'éclipser, au gré de nos désirs, devant l'aurore d'un jour de bataille. Un fils et un homme peuvent-ils davantage ? (Ulric sort.)

SIEGENDORF, seul. — Trop !... trop de soumission et trop peu d'amour ! Il me paye ce qu'il ne me doit pas : telle a été ma fatale destinée, que je n'ai pu jusqu'à ce jour remplir auprès de lui les devoirs d'un père ; mais il me doit son amour, car ma pensée jamais ne l'abandonna ; jamais mes larmes ne cessèrent de couler sur ce fils chéri... Je l'ai retrouvé enfin, hélas ! obéissant, mais froid ; soumis en ma présence, mais indifférent, mystérieux... distrait... réservé... s'éloignant fréquemment... pour aller... où personne ne sait... lié avec les plus dissipés de nos jeunes seigneurs, quoique, pour lui rendre justice, il ne s'abaisse jamais à partager leurs plaisirs grossiers ; cependant ils sont unis par un lien que je ne puis définir ; leurs yeux sont fixés sur lui... ils le consultent... ils l'entourent comme un chef ; mais il n'a en moi aucune confiance. Ah ! puis-je l'espérer après... La malédiction de mon père s'étendrait-elle jusque sur mon fils ? ou le Hongrois est-il près d'ici pour répandre encore du sang ?... ou bien serait-ce toi, esprit de Stralenheim, qui planes sur ce château pour y frapper d'une sinistre influence ceux qui ne t'ont pas immolé, mais qui ouvrirent la porte au meurtre dont tu fus victime ? ce ne fut pas notre crime ; tu étais notre ennemi, et je t'épargnai cependant, quand ma propre destruction dormait à ton

côté pour se réveiller avec toi... Je ne fis que prendre... Or maudit!... tu es comme un poison dans ma main; je n'ose ni me servir de toi, ni m'en séparer: il me semble que tu soumettrais toutes les mains comme les miennes. Cependant, infâme métal, pour expier mon crime et la mort de ton premier possesseur, j'ai fait plus que s'il eût été mon frère; quoiqu'il ne soit mort ni de ma main, ni de la main d'aucun des miens, j'ai recueilli son orpheline Ida... je l'ai aimée comme celle qui doit être ma fille. (Un domestique entre.)

LE DOMESTIQUE. — J''annonce à Votre Excellence que l'abbé qu'elle a fait demander l'attend. (Le domestique sort. Le prieur Albert entre.)

LE PRIEUR ALBERT. — Paix à ces murs et à tous ceux qui les habitent !

SIEGENDORF. — Salut, salut, saint père ! puisse votre prière être exaucée ! les mortels en ont besoin, et moi...

LE PRIEUR ALBERT. — Vous avez le premier droit à toutes les prières de notre communauté. Notre couvent, fondé par vos ancêtres, fut toujours protégé par leurs enfants.

SIEGENDORF. — Oui, mon bon père ; continuez à prier pour nous dans ces temps d'hérésie et de sang, quoique le schismatique Gustave ne soit plus de ce monde.

LE PRIEUR ALBERT. — Il est allé dans l'éternelle demeure des infidèles, où il y a la douleur, le désespoir, les grincements de dents, des larmes de sang, le feu de l'enfer, et le ver qui ne meurt jamais.

SIEGENDORF. — Cela est vrai, mon père; et c'est pour préserver de ces angoisses un pécheur, qui, quoique membre de notre sainte Église, mourut sans les derniers secours de la religion, par lesquels sont abrégées les peines du purgatoire, que je vous offre humble-

ment cette donation, afin d'obtenir des messes pour son âme. (Siegendorf offre l'or qu'il avait pris à Stralenheim.)

LE PRIEUR ALBERT. — Comte, si je le reçois... c'est parce que je sais qu'un refus vous offenserait. Soyez sûr que cet or ne sera employé qu'en aumônes, sans nous dispenser pour cela de célébrer les saints mystères pour le défunt. Notre monastère n'a nul besoin de donations, grâce à celles de vos nobles ancêtres; mais il est juste de vous obéir. Pour qui les messes seront-elles dites?

SIEGENDORF, hésitant. — Pour... pour... un mort.

LE PRIEUR ALBERT. — Son nom?

SIEGENDORF. — Ce n'est pas d'un nom, mais d'une âme que je voudrais écarter la perdition.

LE PRIEUR ALBERT. — Je ne voulais point pénétrer vos secrets : nous prierons pour un inconnu comme pour le plus noble des princes.

SIEGENDORF. — Je n'ai point de secret! mais, mon père, celui qui n'est plus pouvait en avoir... en deux mots, il légua... je me trompe... c'est moi qui donne cette somme dans de pieuses intentions.

LE PRIEUR ALBERT. — C'est un acte de charité pour nos amis qui ne sont plus.

SIEGENDORF. — Mais celui qui est mort était plutôt mon ennemi le plus cruel et le plus acharné.

LE PRIEUR ALBERT. — Mieux encore! employer nos ennemis morts, est digne de ceux qui peuvent leur pardonner pendant leur vie.

SIEGENDORF. — Mais je n'ai pas pardonné à cet homme... je n'ai pour lui aucune affection... mais...

LE PRIEUR ALBERT. — Générosité plus louable! telle est la pure piété! Vous voudriez racheter de l'enfer celui que vous haïssez... compassion évangélique!... et cela avec votre propre argent.

SIEGENDORF. — Mon père, cet argent n'est pas le mien.

LE PRIEUR ALBERT. — A qui donc est-il ? Ce n'est point un legs, disiez-vous.

SIEGENDORF. — N'importe à qui... Soyez persuadé que celui à qui il appartint n'a plus besoin que des prières de vos autels...

LE PRIEUR ALBERT. — Il n'y a point de sang sur cet or?

SIEGENDORF. — Non ; mais quelque chose de plus terrible y est attaché... une honte éternelle.

LE PRIEUR ALBERT. — Et celui qui le possédait est-il mort dans son lit?

SIEGENDORF. — Hélas ! oui.

LE PRIEUR ALBERT. — Mon fils, vous retombez dans le péché de vengeance, si vous regrettez que votre ennemi n'ait pas péri d'une mort sanglante.

SIEGENDORF. — Ah ! il ne perdit sa vie qu'avec son sang.

LE PRIEUR ALBERT. — Vous disiez qu'il était mort dans son lit, et non dans les combats?

SIEGENDORF. — Il périt... je le sais à peine... mais il fut égorgé dans son lit par un assassin... Oui... vous pouvez me regarder; je ne suis pas le meurtrier. Je puis rencontrer vos regards comme ceux de Dieu.

LE PRIEUR ALBERT. — El il ne périt par la main d'aucun des vôtres?

SIEGENDORF. — Non, par le Dieu qui voit et frappe les pécheurs!

LE PRIEUR ALBERT. — Et vous ne connaissez pas celui qui le tua?

SIEGENDORF. — C'est quelqu'un que je soupçonne; mais il m'est étranger... et je ne l'ai connu qu'un jour.

LE PRIEUR ALBERT. — Vous êtes donc innocent de ce crime?

SIEGENDORF. — Oh! le suis-je?... Parlez!

LE PRIEUR ALBERT. — Vous l'avez dit, et vous le savez mieux que personne.

SIEGENDORF. — Mon père, je n'ai dit que la vérité... sinon toute la vérité. Cependant assurez-moi que je ne suis point criminel, car le sang de cet homme pèse sur moi comme si je l'avais répandu; mais, par le Dieu qui abhorre le sang humain, ce n'est pas moi... bien plus, je l'épargnai quand j'aurais pu et peut-être quand j'aurais dû le verser pour ma propre sûreté, si l'on est jamais excusable de se prévaloir ainsi du droit de se défendre contre de trop puissants ennemis; mais priez pour lui, pour moi et pour toute ma maison. Je vous le répète, quoique je sois innocent, je ne sais pourquoi un remords me persécute comme s'il était mort de ma main ou de la main de quelqu'un des miens. Priez pour moi, mon père... j'ai moi-même prié en vain.

LE PRIEUR ALBERT. — Je prierai... consolez-vous... Vous êtes innocent, et vous devriez être calme comme l'innocence.

SIEGENDORF. — Mais le calme n'est pas toujours l'attribut de l'innocence, je le sens!

LE PRIEUR ALBERT. — Vous en jouirez quand votre âme se sera recueillie. Rappelez-vous la grande solennité de demain, où vous devez prendre rang parmi nos premiers seigneurs, ainsi que votre brave fils; ayez un aspect serein; que, dans les actions de grâces rendues par tout un peuple pour le terme du carnage, le sang que vous n'avez pas répandu ne vienne pas troubler vos pensées comme un sombre nuage... Ce serait avoir une sensibilité excessive. Consolez-vous; oubliez ce qui vous inquiète, et laissez les remords aux coupables. (Ils sortent.)

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

(Grande et magnifique salle gothique du château de Siegendorf, décorée de trophées, de bannières, et des armes de la famille. — On voit entrer Arnheim et Meister, vassaux de la suite du comte Siegendorf.)

ARNHEIM. — Hâtez-vous ! le comte reviendra bientôt; les dames sont déjà sous le grand portail. Avez-vous envoyé des messagers à la recherche de l'homme désigné?

MEISTER. — J'ai fait parcourir Prague dans toutes les directions, en donnant la description la plus exacte de son vêtement et de sa figure, d'après ce que vous m'en avez rapporté. Au diable ces banquets et ces processions ! tout le plaisir (s'il y en a) est pour les spectateurs, et non pour nous autres qui faisons le spectacle.

ARNHEIM. — Allons ! voici madame la comtesse.

MEISTER. — J'aimerais mieux courir tout un jour à la chasse sur une mauvaise haridelle, que de faire partie de la suite d'un grand seigneur dans ces ennuyeuses cérémonies.

ARNHEIM. — Allez-vous-en faire vos plaintes et vos critiques dans une autre appartement. (Ils sortent. La comtesse Joséphine de Siegendorf entre avec Ida Stralenheim.)

JOSÉPHINE. — Enfin, Dieu soit loué, la cérémonie est finie.

IDA. — Comment pouvez-vous parler ainsi? Je n'avais jamais rien imaginé de si magnifique ! les fleurs,

les rameaux verts, les bannières, les seigneurs, les chevaliers ; l'éclat des parures, des robes blanches, des panaches ; le bonheur sur tous les visages ; les coursiers, les nuages de l'encens, le soleil rayonnant à travers les vitraux ; les *tombeaux* eux-mêmes, dont l'aspect était si calme ; les hymnes religieux, qui semblaient plutôt descendre du ciel qu'y monter ; les sons de l'orgue, tels qu'un tonnerre harmonieux ; tous les regards tournés vers le ciel ; le monde jouissant de la paix, et la paix régnant entre tous... J'étais ravie... ô ma tendre mère... (Elle embrasse Joséphine.)

JOSÉPHINE. — Ma chère fille ! car je pourrai bientôt, j'espère, te donner ce nom.

IDA. — Oh ! je suis déjà votre fille ; voyez comme mon cœur bat !

JOSÉPHINE. — Oui... mon amie ; et puisse-t-il ne jamais battre avec des sentiments plus amers !

IDA. — Oh ! jamais ! et pourquoi? qui pourrait m'affliger ? Je hais d'entendre parler de chagrin. Comment pourrait-on être triste, quand on s'aime aussi tendrement que nous nous aimons, vous, le comte Ulric, et votre fille Ida ?

JOSÉPHINE. — Pauvre enfant !

IDA. — Vous me plaignez ?

JOSÉPHINE. — Non, je ne sais que vous envier, et avec une émotion pénible ; mais mon envie ne ressemble pas à ce vice universel qui en porte le nom, s'il est toutefois un vice qui soit plus général qu'un autre dans ce monde.

IDA. — Oh ! ne parlez pas en mal d'un monde qui contient encore vous et mon Ulric. Avez-vous jamais rien vu comme lui ? Comme il dominait les autres par sa taille ! comme tous les yeux le suivaient ! Les fleurs pleuvaient à ses pieds plus abondantes de chaque fe-

nêtre, et je croyais que l'empreinte de ses pas, au lieu de les flétrir, pourrait les rendre immortelles.

JOSÉPHINE. — Vous le gâterez, petite flatteuse, s'il vous entend!

IDA. — Mais il ne m'entendra jamais; je n'ose pas lui en dire tant... je le crains.

JOSÉPHINE. — Pourquoi? Il vous aime!

IDA. — Mais je ne trouve jamais d'expressions pour lui dire ce que je pense de lui; d'ailleurs quelquefois il me fait peur.

JOSÉPHINE. — Comment cela?

IDA. — Un sombre nuage obscurcit tout à coup ses yeux bleus; cependant il ne parle pas.

JOSÉPHINE. — Ce n'est rien : tous les hommes dans ces temps de trouble ont beaucoup à penser.

IDA. — Mais moi, je ne puis penser qu'à lui.

JOSPHINE. — Cependant il y a d'autres hommes aussi beaux que lui aux yeux du monde... par exemple, le jeune Waldof, qui aujourd'hui a cessé à peine un moment de vous regarder.

IDA. — Je ne l'ai pas vu, je n'ai vu qu'Ulric. Ne l'avez-vous pas remarqué au moment où chacun a fléchi les genoux, et quand j'ai pleuré? Cependant il m'a semblé, malgré mes larmes abondantes, que je le voyais me sourire.

JOSÉPHINE. — Je n'ai vu que le ciel, vers lequel mes yeux étaient levés avec ceux du peuple.

IDA. — Je pensais aussi au ciel, quoique je regardasse Ulric.

JOSÉPHINE. — Allons, retirons-nous; ils seront bientôt ici pour le banquet; nous déposerons ces plumes flottantes et ces robes à longues queues.

IDA. — Et surtout ces pesants joyaux. Ils fatiguent et blessent mon front et mon sein, qui battent péniblement

sous leur éclat. Ma chère mère, je vous suis. (Elles sortent. Le comte Siegendorf entre en grand costume avec Ludwig.)

SIEGENDORF. — N'est-il pas trouvé?

LUDWIG. — On fait partout d'exactes perquisitions; et si cet homme est à Prague, sûrement on le trouvera.

SIEGENDORF. — Où est Ulric?

LUDWIG. — Il a dirigé son coursier vers l'autre chemin, avec quelques jeunes seigneurs, qu'il a bientôt quittés. Si je ne me trompe, il n'y a pas une minute que j'ai entendu Son Excellence galoper avec sa suite sur le pont-levis de l'ouest. (Ulric entre avec des vêtements splendides.)

SIEGENDORF, à Ludwig. — Qu'on ne cesse pas de chercher l'homme que j'ai décrit. (Ludwig sort.) Ah! Ulric, qu'il me tardait de te parler!

ULRIC. — Eh bien! me voici.

SIEGENDORF. — J'ai vu le meurtrier

ULRIC. — Lequel? où?

SIEGENDORF. — Le Hongrois qui tua Stralenheim.

ULRIC. — C'est un rêve.

SIEGENDORF. — Je l'ai vu, aussi vrai que je vous vois... Je l'ai entendu... il a même osé prononcer mon nom.

ULRIC. — Quel nom?

SIEGENDORF. — Werner!... c'était le mien.

ULRIC. — Ce ne doit plus l'être... oubliez-le.

SIEGENDORF. — Jamais, jamais! toutes mes destinées sont attachées à ce nom; il ne sera point gravé sur ma tombe, mais il peut m'y conduire.

UL IC. — Au fait... le Hongrois?

SIEGENDORF. — Écoute!... L'église était remplie; l'hymne commençait; des nations entières, plutôt que des chœurs, chantaient le *Te Deum*, et s'écriaient : Dieu soit loué par un jour de paix, après trente année

d'une guerre de plus en plus sanglante! Je me levais avec tous les seigneurs; et, en parcourant des yeux la basilique, j'aperçus du haut de notre galerie ornée d'écussons et de bannières, le visage du Hongrois... Je le vis, et ce fut pour moi comme un éclair, car je ne le vis qu'un moment, et ne vis plus rien; mon cœur se troubla, mes genoux chancelèrent; quand le nuage qui accablait mes sens se dissipa, et que je regardai de nouveau, il n'y était plus. Le chant d'actions de grâces était terminé, et nous revenions en long cortége...

ULRIC. — Continuez...

SIEGENDORF. — Quand nous fûmes arrivés au pont de Muldau, les flots de la foule sur les arches, les innombrables bateaux qui glissaient sur l'onde avec de joyeux citoyens en habits de fête, la rue décorée, la musique retentissante, et le tonnerre de l'artillerie, qui semblait faire ses longs et bruyants adieux à ses grands exploits, les étendards déployés sur ma tête, les coursiers caracolant autour de moi, les acclamations du peuple... rien... rien ne put bannir cet homme de mon esprit, quoique mes yeux eussent cessé de l'apercevoir.

ULRIC. — Vous ne l'avez donc pas revu?

SIEGENDORF. — Mes regards désiraient cet homme comme un soldat mourant soupire après l'onde du ruisseau. Je ne le vis pas; mais au lieu de lui...

ULRIC. — Au lieu de lui?

SIEGENDORF. — Mes yeux rencontraient sans cesse votre panache superbe, le plus élevé de tous ceux qu'on voyait ondoyer comme des flots dans les rues brillantes de Prague.

ULRIC. — Quel rapport avait cela avec le Hongrois?

SIEGENDORF. — Beaucoup; car je l'avais presque oublié dans mon fils, lorsqu'au moment où l'artillerie se taisait, ainsi que la musique, et que la foule s'embras-

sait au lieu de continuer ses acclamations, j'entendis une voix sourde et basse, mais plus distincte à mon oreille que la voix tonnante du bronze, prononcer ce mot : « Werner ! »

ULRIC. — Prononcé par ?...

SIEGENDORF. — LUI. Je me tourne, je le vois, et je tombe évanoui.

ULRIC. — Et pourquoi? Vous a-t-on vu?

SIEGENDORF. — Je fus transporté par les soins officieux de ceux qui m'entouraient, et qui, témoins de mon évanouissement, en ignoraient la cause : vous étiez trop loin dans le cortége des jeunes seigneurs pour venir à mon secours.

ULRIC. — J'y viendrai maintenant.

SIEGENDORF. — Comment ?

ULRIC. — En cherchant cet homme, ou... quand nous l'aurons trouvé, qu'en ferons-nous ?

SIEGENDORF. — Je ne sais.

ULRIC. — Pourquoi donc le chercher?

SIEGENDORF. — Parce qu'il n'est point de repos pour moi que je ne l'aie trouvé. Son destin, celui de Stralenheim et le nôtre, semblent étroitement liés ; et jusqu'à... (Un domestique entre.)

LE DOMESTIQUE. — Un étranger attend Votre Excellence.

SIEGENDORF. — Qui est-il ?

LE DOMESTIQUE. — Il n'a pas dit son nom.

SIEGENDORF. — Introduisez-le néanmoins. (Le domestique introduit Gabort, et s'en va.) Ah !

GABOR. — C'est donc Werner ?

SIEGENDORF, avec hauteur. — Celui que vous avez connu sous ce nom ; et vous?

GABOR, regardant Ulric et puis Siegendorf. — Je vous reconnais tous deux : le père et le fils, à ce qu'il semble.

Comte, j'ai su que vous me faisiez chercher : me voici.

SIEGENDORF. — Je vous cherchais, et je vous ai trouvé ; vous êtes accusé (ce que votre cœur vous expliquera) d'un crime tel, que... (Il s'arrête.)

GABOR. — Parlez, et j'en subirai les conséquences.

SIEGENDORF. — Ah ! sans doute... à moins...

GABOR. — D'abord, qui m'accuse ?

SIEGENDORF. — Le bruit général... Ma propre présence sur les lieux... la scène du crime... l'heure et toutes les circonstances se réunissent pour vous accuser, vous.

GABOR. — Et *moi seul!* mon nom seul est-il compromis dans cette affaire?

SIEGENDORF. — Insolent scélérat, qui te fais un jeu de ton crime! De tous les hommes, aucun mieux que toi ne peut attester l'innocence de celui sur qui ta bouche impure voudrait fixer l'opprobre du sang... Mais je n'adresserai plus à un tel misérable d'autres paroles que celles qu'exigera la justice. Réponds d'abord et sans détour à mon accusation.

GABOR. — Elle est fausse.

SIEGENDORF. — Qui l'ose dire?

GABOR. — Moi!

SIEGENDORF. — Et comment la démentir?

GABOR. — Par la présence de l'assassin.

SIEGENDORF. — Nomme-le.

GABOR. — Il peut avoir plus d'un nom, comme jadis Votre Seigneurie.

SIEGENDORF. — Si c'est moi que tu veux dire, je brave toutes tes dénonciations.

GABOR. — Vous le pouvez, et en sûreté : je connais l'assassin. (Gabor, montrant Ulric.) Le voilà ! (Ulric se précipite sur Gabor, Siegendorf l'arrête.)

SIEGENDORF. — Mensonge infernal ! Mais tu ne périras

pas dans les murs où je commande. (Il se tourne vers Ulric.) Ulric, repousse cette calomnie, comme moi. J'avoue que je la trouve si monstrueuse, que je la croyais impossible. Calme-toi : elle se réfutera d'elle-même. Mais ne le touche pas. (Ulric s'efforce de se contenir.)

GABOR. — Regardez-*le*, comte, et puis écoutez-moi.

SIEGENDORF, à Gabor. — Je t'écoute. (Regardant Ulric.) Grand Dieu ! ton visage !

ULRIC. — Eh bien ?

SIEGEDDORF. — Est le même que cette nuit terrible où nous nous rencontrâmes dans ce jardin.

ULRIC se remet. — Ce n'est rien.

GABOR. — Comte, vous êtes tenu de m'entendre. Je ne suis venu ici que parce que vous m'avez mandé. Quand je m'agenouillai au milieu du peuple, dans l'église, je pensais peu à trouver le pauvre Werner sur le siége des sénateurs et des princes. Mais vous avez voulu me voir, me voici.

SIEGENDORF. — Continuez.

GABOR. — Auparavant, permettez-moi de demander qui a profité de la mort de Stralenheim. Est-ce moi, aussi pauvre que jamais, et que le soupçon rend même plus pauvre ? Le baron ne perdit, par ce dernier crime, ni bijoux, ni or ; on ne fit que lui arracher la vie... et sa vie seule nuisait aux prétentions de ceux à qui il disputait des honneurs et des domaines dont la possession vous rend presque égaux à des princes.

SIEGENDORF. — Ces insinuations aussi vagues que vaines ne m'attaquent pas moins que mon fils.

GABOR. — Je ne puis l'empêcher ; mais que les conséquences en retombent sur celui de nous qui se sent le coupable ! Je m'adresse à vous, comte Siegendorf, parce que je vous sais innocent, et vous crois juste... mais avant que j'achève, dites-moi, *oserez*-vous me

protéger? *oserez*-vous m'ordonner de poursuivre? (Siegendorf regarde d'abord le Hongrois, et puis Ulric, qui a détaché son sabre remis dans le fourreau, et qui trace des lignes sur le plancher avec la pointe.

ULRIC tourne ses regards vers son père, et dit : — Qu'il continue!

GABOR. — Je suis sans armes, comte... dites à votre fils de déposer son sabre.

ULRIC le lui offre avec mépris. — Prends-le.

GABOR. — Non, seigneur; il suffira que nous soyons désarmés l'un et l'autre... Je ne voudrais pas tenir un sabre souillé de tout autre sang, peut-être, que de celui des combats...

ULRIC jette son sabre avec mépris. — Ce même glaive... ou un autre... épargna un jour votre vie, lorsque vous étiez désarmé et à ma discrétion.

GABOR. — Cela est vrai... je ne l'ai pas oublié; vous m'épargnâtes pour servir vos vues particulières... pour faire peser sur moi un opprobre qui ne m'appartenait point.

ULRIC. — Poursuivez. Le récit est sans doute digne de l'orateur... (A Siegendorf.) Mais est-il convenable que mon père l'écoute?

SIEGENDORF prend son fils par la main. — Mon fils, je connais mon innocence... je ne doute pas de la vôtre;... mais j'ai promis à cet homme de l'entendre... Qu'il continue.

GABOR. — Je ne vous parlerai pas longtemps de moi; je débutai jeune dans la vie. Je suis ce que le monde m'a fait. Passant un hiver à Francfort-sur-l'Oder, le hasard me conduisit quelquefois dans divers lieux publics, où j'entendis raconter une étrange circonstance. Un bataillon de soldats envoyé par la ville avait réussi, après une forte résistance, à se saisir d'une troupe

d'hommes désespérés, qu'on supposait être des maraudeurs du camp ennemi ; il se trouva que c'étaient des bandits, que quelque événement imprévu avait fait sortir de leur asile accoutumé... les forêts de la Bohême... et amenés jusque dans la Lusace... Plusieurs d'entre eux appartenaient à de nobles familles... et la loi martiale dormit pendant un temps. Enfin ils furent escortés jusqu'aux frontières, et placés sous la juridiction de la ville libre de Francfort. J'ignore leur destin.

SIEGENDORF. — Qu'a cela de commun avec Ulric?

GABOR. — Parmi eux il y avait un homme merveilleusement doué par la nature ; on vantait sa naissance, sa fortune, sa jeunesse, sa force, sa beauté peu ordinaire et son incomparable courage. Son ascendant sur ses compagnons, et même sur ses juges, fut attribué à la magie... je n'ai guère foi à d'autre sortilége que celui de l'or... et je le regardai, par conséquent, comme riche... Mais une curiosité vive et indéfinie me portait à chercher... ce prodige... ne fût-ce que pour le voir.

SIEGENDORF. — Et le vîtes-vous?

GABOR. — Vous allez le savoir. Le hasard me favorisa, Un tumulte populaire excité dans une place publique fit rassembler une foule de citoyens... C'était une de ces occasions où les hommes laissent voir toute leur âme dont leurs visages trahissent toutes les pensées. Du moment que mes yeux rencontrèrent les siens, je m'écriai : « Le voilà ! » quoiqu'il fût au milieu des grands de la ville. J'avais le sentiment intime que je ne m'étais pas trompé, et l'épiai longtemps et de près. J'observai sa taille... sa démarche... ses traits et ses gestes... et, à travers tous ses dons acquis et naturels, je crus discerner l'œil de l'assassin et le cœur du gladiateur.

ULRIC, souriant. — Le conte est vraisemblable.

GABOR. — Il pourra le devenir davantage... Il me parut un de ces êtres qui trouvent la fortune docile à leur audace... et de qui dépendent souvent les destinées des autres. D'ailleurs une sensation inexplicable m'attirait auprès de cet homme, comme si ma propre fortune devait être fixée par lui... En cela je me trompais

SIEGENDORF. — Et vous pouvez vous tromper encore.

GABOR. — Je le suivis... Je sollicitai son attention, et l'obtins... mais non son amitié... C'était son dessein de quitter secrètement la ville... Nous partîmes ensemble, et nous arrivâmes dans la pauvre bourgade où Werner était caché... Stralenheim fut secouru... Maintenant me voici à la catastrophe... oserez-vous m'entendre?

SEIGENDORF. — Je le dois... ou j'en ai trop écouté.

GABOR. — Je vis en vous un homme au-dessus de sa situation... et si je ne devinai pas dès lors le haut rang où je vous trouve aujourd'hui... ce fut parce que j'avais rarement vu des hommes tels que vous, dans les rangs les plus élevés de la grandeur... Vous étiez pauvre... presque en haillons... Je voulus partager avec vous ma bourse, quelque légère qu'elle fût... Vous refusâtes.

SIEGENDORF. — Mon refus est-il une obligation, que vous me le rappelez ainsi ?

GABOR. — Cependant vous me devez quelque chose, quoique ce ne soit pas pour cela... Et moi, je vous dus ma sûreté, ou du moins en apparence... quand les valets de Stralenheim me poursuivirent sous prétexte que je l'avais volé.

SIEGENDORF. — Je vous cachai... moi, dont vous voulez percer le cœur, vipère réchauffée dans mon sein !

GABOR. — Je n'accuse personne... que pour ma défense. C'est vous, comte, qui vous êtes fait accusa-

teur... et juge... Votre palais est ma cour : votre cœur, mon tribunal... Soyez juste, et je serai miséricordieux.

SIEGENDORF. — Vous, miséricordieux ! vous, lâche calomniateur !

GABOR. —Moi ! Il dépendra du moins de moi de l'être. Vous me fîtes cacher... dans un secret passage connu de vous et de vous seul, dîtes-vous. Au milieu de la nuit, fatigué de veiller dans les ténèbres, et incertain de pouvoir reprendre ma route... j'aperçus une lumière qui scintillait dans le lointain à travers les fentes des vieux murs ; je la suivis, et je parvins à une porte... issue secrète de la chambre du baron ; peu à peu, et d'une main prudente, ayant pratiqué une faible ouverture, je regardai, et je vis un lit sanglant sur lequel était étendu Stralenheim.

SIEGENDORF. — Endormi ! et tu l'assassinas... misérable !

GABOR. — Il était déjà mort, et saignant comme une victime. Mon propre sang se glaça.

SIEGENDORF. — Mais il était seul : vous ne vîtes personne ? Vous ne vîtes pas le... (Il s'interrompt tout ému.)

GABOR. — Non ; *celui* que vous n'osez nommer... et que j'ose à peine moi-même reconnaître... n'était pas dans la chambre.

SIEGENDORF, à Ulric. — Ah ! mon fils ! tu es innocent encore... tu m'interpellas jadis pour me faire déclarer que je l'étais... C'est à ton tour de le déclarer comme ton père.

GABOR. — Écoutez-moi avec patience !... Je ne puis plus me taire, quand les murs devraient s'écrouler au son de ma voix... Vous vous souvenez... ou du moins votre fils se souvient... que les serrures furent changées sous son inspection... le matin de ce même jour.

Comment était-il entré?... c'est à lui de le dire;... mais dans une antichambre dont la porte était entr'ouverte... je vis un homme qui lavait ses mains sanglantes,... et dont le regard se tournait souvent avec une sombre inquiétude vers la victime... dont le cadavre avait cessé de donner signe de vie.

SIEGENDORF. — O Dieu de mes pères !

GABOR. — Je vis son visage comme je vois le vôtre... mais ce n'était pas celui de Werner, quoiqu'il lui ressemblât... c'était le visage du comte Ulric!... oui d'Ulric lui-même que je reconnus ; et tout à l'heure ses traits ont repris la même expression quand je l'ai accusé du crime...

SIEGENDORF. — C'est...

GABOR, l'interrompant. — Daignez m'écouter jusqu'à la fin, vous le devez... Je me crus trahi par vous et par lui, car je découvris alors qu'il y avait un lien entre vous... Je pensais que vous ne m'aviez indiqué un lieu de refuge que pour m'y faire surprendre comme un criminel : ma première idée fut la vengeance. J'avais laissé mon épée... mais, quoique armé d'un poignard, je n'étais pas l'égal d'Ulric, ni par l'adresse, ni par la force, comme le combat du matin me l'avait déjà prouvé. Je revins sur mes pas, et m'enfuis dans les ténèbres. Le hasard me fit retrouver la porte secrète de la salle, et me conduisit de là dans la chambre où vous dormiez... Si je vous avais trouvé non endormi, le ciel seul peut dire ce que m'auraient fait faire la vengeance et le soupçon ; mais jamais le sommeil du crime ne ressembla au sommeil de Werner pendant cette nuit.

SIEGENDORF. — Et cependant des rêves affreux interrompirent ce court sommeil... avant que les étoiles eussent disparu... Pourquoi m'épargner ?... Je rêvais

de mon père... et maintenant mon rêve est expliqué...

GABOR. — Ce n'est pas ma faute si j'en ai révélé le mystère... Je pris la fuite et me cachai... Après plus d'une année, c'est encore le hasard qui m'a guidé ici... et qui m'a fait reconnaître Werner dans le comte Siegendorf; Werner, que j'avais cherché dans les chaumières, habitait le palais d'un souverain ! Vous m'avez fait chercher... je me présente... Vous savez mon secret, et vous pouvez peser ce qu'il vaut.

SIEGENDORF, après un moment de silence. — Vraiment !

GABOR. — Est-ce la vengeance ou la justice qui est le sujet de votre rêverie ?

SIEGENDORF. — Ni l'une ni l'autre... Je calculais le prix de votre secret.

GABOR. — Vous allez le savoir... Quand vous étiez pauvre et moi aussi, quoique assez riche pour secourir ceux qui l'étaient moins que moi, je vous offris ma bourse... vous ne voulûtes pas la partager. Je serai plus franc avec vous. Vous êtes dans l'opulence, noble... investi de la confiance impériale... vous me comprenez ?

SIEGENDORF. — Oui.

GABOR. — Pas tout à fait, car vous me croyez vénal et à peine sincère... il est vrai cependant que ma destinée m'a rendu l'un et l'autre à présent ; vous m'aiderez, je vous aurais aidé... et d'ailleurs mon nom a essuyé quelque affront pour sauver le vôtre et celui de votre fils... Pensez bien à ce que j'ai dit.

SIEGENDORF. — Oserez-vous attendre le résultat d'une délibération de quelques minutes ? (Gabor jette son regard sur Ulric appuyé contre un pilier.)

GABOR. — Et si j'y consens?

SIEGENDORF. — Je vous réponds de votre vie sur la mienne... Entrez dans cette tour. (Il ouvre une porte latérale.)

GABOR, hésitant. — C'est le second asile que vous m'offrez pour...

SIEGENDORF. — Le premier vous fut utile.

GABOR. — Je n'en sais trop rien, même aujourd'hui... mais j'essayerai du second... J'ai encore un autre bouclier ; je ne suis pas entré seul à Prague... et si je partageais le repos de Stralenheim... il est des gens dont la langue parlerait pour moi... Que votre décision soit prompte.

SIEGENDORF. — Elle le sera... Ma parole est irrévocable et sacrée dans ces murs ; mais mon pouvoir ne va pas au delà.

GABOR. — Je n'en demande pas davantage.

SIEGENDORF montre le sabre qu'Ulric a laissé par terre. — Prenez aussi ce fer ; je vous ai vu le regarder avec inquiétude, et Ulric avec le même sentiment.

GABOR relève le sabre. — Je le prends, et je me préparerai à vendre ma vie chèrement. (Gabor entre dans la tour, que Siegendorf ferme.)

SIEGENDORF s'avance vers Ulric. — Maintenant, comte Ulric ! car je n'ose plus t'appeler mon fils... qu'avez-vous à dire ?

ULRIC. — Cet homme a dit la vérité.

SIEGENDORF. — La vérité, monstre !

ULRIC. — La vérité, mon père ; et vous avez bien fait de l'écouter. Nous pouvons nous prévaloir de ce que nous savons ; cet homme doit être forcé au silenc

SIEGENDORF. — Oui, avec la moitié de mes domaines ; et je donnerais l'autre moitié, si lui et toi vous pouviez rétracter cette infamie.

ULRIC. — Ce n'est pas le temps de plaisanter ou de dissimuler. J'ai dit que son récit était vrai, et qu'il fallait le réduire au silence.

SIEGENDORF. — Comment ?

ULRIC. — Comme Stralenheim. Avez-vous donc tant tardé à y penser? Quand nous nous vîmes dans le jardin, qui avait pu m'apprendre sa mort? Si la maison du prince avait été appelée, aurait-on confié à un étranger comme moi le soin d'avertir la police? et me serais-je amusé en route? Et vous, *Werner*, l'objet de la haine et des craintes du baron, auriez-vous pu fuir... si ce n'est plusieurs heures avant que le soupçon fût éveillé?... Je vous cherchai et je vous sondai... incertain si vous étiez dissimulé ou faible. Je reconnus que vous étiez faible, et cependant je vous ai trouvé tant de confiance que je doutais parfois de votre faiblesse.

SIEGENDORF. — Parricide non moins qu'assassin! quel acte de ma vie, quelle pensée échappée de ma bouche, ont pu me faire supposer propre à être ton complice?

ULRIC. — Mon père, n'évoquez pas entre nous la discorde que vous ne pourriez apaiser! C'est le temps de l'union et de la force, non des querelles entre le père et le fils. Pendant que vous étiez tourmenté, pouvais-je être calme? Croyez-vous que j'ai entendu le récit de cet homme sans quelque émotion? Vous m'avez appris à sentir pour vous et pour moi; quel autre intérêt avez-vous jamais inspiré à mon cœur?

SIEGENDORF. — O malédiction de mon père, tu agis maintenant.

ULRIC. — Qu'elle agisse! le tombeau la contiendra. Les cendres des morts sont de faibles ennemis : il est plus aisé de vaincre de tels adversaires que de contreminer une taupe qui trace sous vos pas les détours de son souterrain. Écoutez-moi : si *vous* me condamnez, rappelez-vous *qui* me conjura jadis de l'écouter!... *qui* me proclama qu'il y *avait des crimes* que l'occasion

atténuait ; que les passions étaient dans notre nature ; que les trésors du ciel étaient le prix des biens de la fortune ! *qui* me fit voir son humanité soutenue par sa seule faiblesse ! *qui* m'enleva tout moyen de venger moi et ma race à la face du jour ! Rappelez-vous votre fils traité de bâtard, et vous-même proscrit et déclaré infâme. Celui qui est à la fois faible et passionné invite à faire ce qu'il n'ose lui-même exécuter malgré ses désirs. Est-il étrange que j'exécute ce que vous avez pu *penser?* Nous n'avons plus à songer au juste et à l'injuste ; il s'agit des effets et non des causes. Stralenheim n'a pas été tué par vengeance, mais comme notre ennemi ; Stralenheim, dont j'avais sauvé la vie par une impulsion spontanée, sans le connaître, comme j'aurais sauvé celle d'un paysan ou d'un chien. C'était un rocher placé sur notre passage, et je l'ai brisé comme eût fait la foudre, parce qu'il était un obstacle entre nous et le but de notre destination véritable. Comme étranger, je le sauvai ; et *il me devait la vie :* je ne fis que reprendre ma dette. Lui, vous et moi, nous étions sur un gouffre, dans lequel j'ai plongé notre ennemi ; vous avez le premier allumé la torche... vous avez montré le chemin ; maintenant tracez-moi celui de ma sûreté... ou laissez-moi.

SIEGENDORF. — J'ai fini avec la vie !

ULRIC. — Écartons ce qui fait le poison de la vie... les querelles de famille et les vaines récriminations sur ce qui est fait. Nous n'avons plus rien à apprendre ou à dissimuler. Je suis au-dessus de toute crainte, et j'ai dans ces murs des hommes qui, quoique vous ne les connaissiez pas, sauront tout oser. Vous êtes en crédit avec le gouvernement... ce qui se passera ici n'excitera que légèrement sa curiosité ; gardez votre secret, affectez un front serein, ne faites aucun mouvement,

il ne faut pas qu'un indiscret témoin se jette entre nous. (Ulric sort.)

SIEGENDORF, seul. — Est-ce un songe? est-ce là le château de mes pères? est-ce... mon fils? *Mon fils! à moi!* qui ai toujours abhorré le sang! Hâtons-nous... ou le sang va couler encore... celui du Hongrois!... Ulric... il a des partisans, à ce qu'il paraît. J'aurais dû le savoir déjà. O insensé! les loups vont en troupe chercher leur proie... Il a, comme moi, la clef de la porte opposée de la tour... Courons... ou je suis une seconde fois la cause d'un crime, et le père d'un meurtrier! Ho! Gabor! Gabor! (Il entre dans la tour, dont il ferme la porte après lui.)

SCÈNE II

(L'intérieur de la tour.)

GABOR ET SIEGENDORF.

GABOR. — Qui appelle?

SIEGENDORF. — C'est moi... Siegendorf... Prends ceci et fuis... ne perds pas un moment. (Il ôte un diamant de son doigt... et d'autres bagues, qu'il remet dans les mains de Gabor.)

GABOR. — Que voulez-vous que je fasse de ces choses-là?

SIEGENDORF. — Tout ce que vous voudrez... Vendez-les, ou gardez-les, et soyez heureux; mais fuyez sans retard, ou vous êtes perdu!

GABOR. — Votre honneur est engagé pour ma sûreté.

SIEGENDORF. — Je ne puis le racheter autrement. Fuyez! je ne suis pas maître dans mon château... de mes propres gens.., ni même de cette tour... Que ne

peut-elle tomber et m'écraser!... Fuyez... ou vous périrez par...

GABOR. — Il en est ainsi? Adieu donc! Cependant souvenez-vous, comte, que vous avez cherché cette fatale entrevue!

SIEGENDORF. — Cela est vrai... Qu'elle ne devienne pas plus fatale!... Partez!

GABOR. — Par le même chemin?

SIEGENDORF. — Oui, il est sûr encore : mais ne restez pas à Prague; vous ne savez pas à qui vous avez affaire!

GABOR. — Je ne le sais que trop, et je le savais avant vous, malheureux père!... Adieu. (Gabor sort.)

SIEGENDORF, seul. (Il écoute.) — Le voilà descendu!... Ah! j'entends résonner la porte après lui!... il est sauvé!... sauvé!... Ame de mon père!... je me sens défaillir! (Il s'appuie douloureusement sur un banc de pierre contre le mur de la tour. Ulric entre armé avec ses partisans, le sabre nu.

ULRIC. — Hâtez-vons, il est ici!

LUDWIG. — Le comte, seigneur!

ULRIC, reconnaissant Siegendorf. — Vous ici, mon père!

SIEGENDORF. — Oui; s'il te faut une autre victime... frappe!

ULRIC, s'apercevant qu'il n'a plus ses bijoux. — Où est le scélérat qui vous a volé? Vassaux, courez à sa poursuite Vous voyez, je vous l'avais dit... le misérable a dérobé à mon père des bijoux qui valent l'héritage d'un prince... Allez, courez! (Tous sortent, excepté Siegendorf et Ulric.) Qu'est-ce donc? où est ce traître?

SIEGENDORF. — Il y en a deux : lequel cherchez-vous?

ULRIC. — Cessons ces discours. Il faut qu'on le trouve. Vous ne l'avez pas laissé s'échapper?...

SIEGENDORF. — Il est parti!

ULRIC. — Grâce à vous?

SIEGENDORF. — Je n'ai pas hésité à lui prêter secours.

ULRIC. — En ce cas, adieu ! (Ulric va sortir.)

SIEGENDORF. — Arrête ! je l'ordonne... je t'en prie... je l'implore ! O Ulric, me laisseras-tu ?

ULRIC. — Quoi donc ! resterai-je pour être dénoncé... traîné... peut-être chargé de fers, et, par votre faiblesse, votre demi-humanité, vos égoïstes remords, votre pitié indécise, qui sacrifie toute votre race pour faire profiter un misérable de votre ruine ! Non, comte, désormais vous n'avez plus de fils.

SIEGENDORF. — Je n'en eus jamais ! plût au ciel que tu n'en eusses jamais porté le vain nom ! Où iras-tu ? Je ne voudrais pas te voir t'en aller sans protection.

ULRIC. — Laissez-moi ce soin... je ne suis pas seul, ni le simple héritier de vos domaines ; mille et même dix mille épées, dix mille cœurs sont à moi.

SIEGENDORF. — Les bandits de la forêt avec lesquels le Hongrois te vit jadis à Francfort ?

ULRIC. — Oui... des hommes... qui sont dignes du nom. Allez dire à vos sénateurs qu'ils veillent bien à Prague. Leur fête pour la paix était bien précoce pour le temps... Il y a plus de gens dévoués à nos drapeaux que n'en eut Walstein. (Joséphine et Ida entrent.)

JOSÉPHINE. — Qu'avons-nous entendu ?... Mon cher Siegendorf, grâce au ciel, vous êtes sauvé !

SIEGENDORF. — Sauvé !

IDA. — Oui, mon père !

SIEGENDORF. — Non, non, je n'ai plus d'enfants ; ne me donnez plus cet odieux titre de père.

JOSÉPHINE. — Que veut dire mon noble époux ?

SIEGENDORF. — Que vous avez donné le jour à un démon.

IDA, prenant la main d'Ulric. — Qui osera dire cela d'Ulric ?

SIEGENDORF. — Ida, prends garde, il y a du sang sur cette main.

IDA, se baissant pour baiser la main d'Ulric. — Mes baisers l'effaceraient, serait-ce le mien !

SIEGENDORF. — Vous l'avez dit !

ULRIC. — Éloignez-vous... c'est le sang de votre père ! (Ulric sort.)

IDA. — O grand Dieu ! et j'ai aimé cet homme ! (Ida tombe évanouie... Joséphine reste immobile d'horreur.)

SIEGENDORF. — Le misérable les a tués tous les deux ! Ma Joséphine !... nous sommes seuls maintenant ! que ne l'avons-nous toujours été !... Tout est fini pour moi !... Maintenant, ouvre-moi ta tombe, ô mon père ! ta malédiction me frappe cruellement dans mon fils ! La race de Siegendorf n'existe plus.

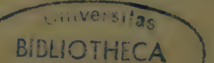
FIN DE WERNER ET DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER.

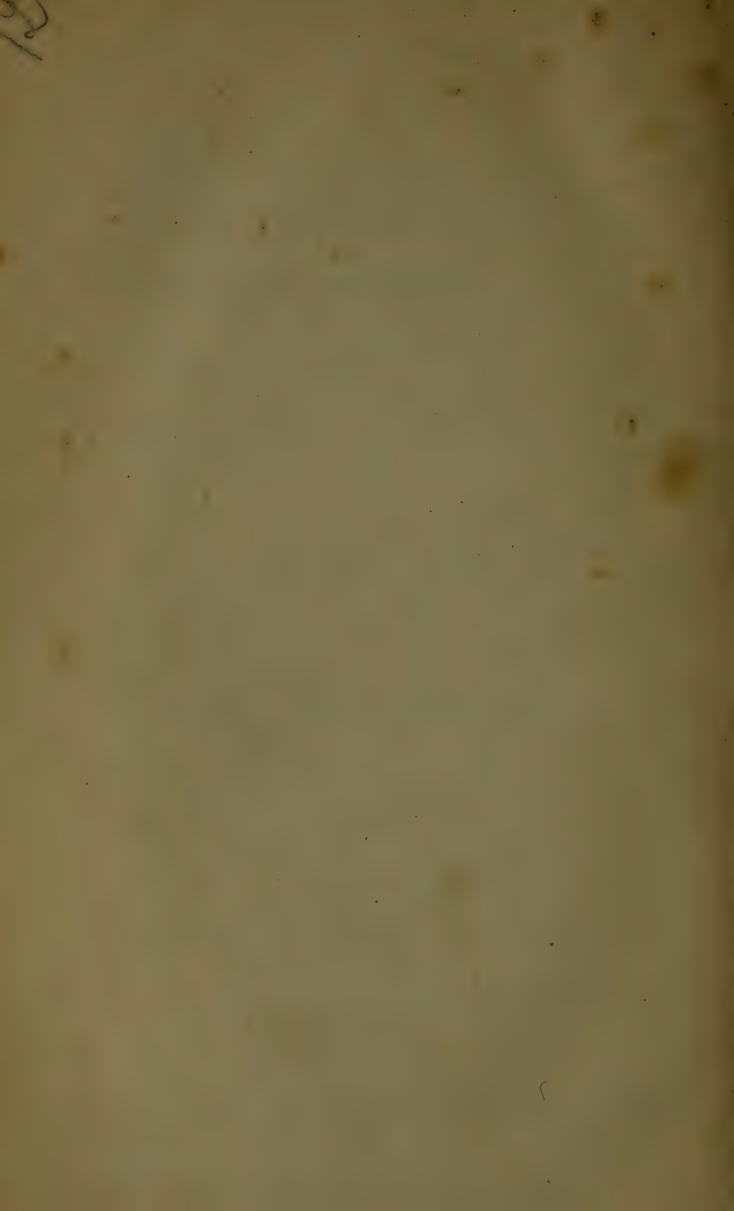
TABLE DES MATIÈRES

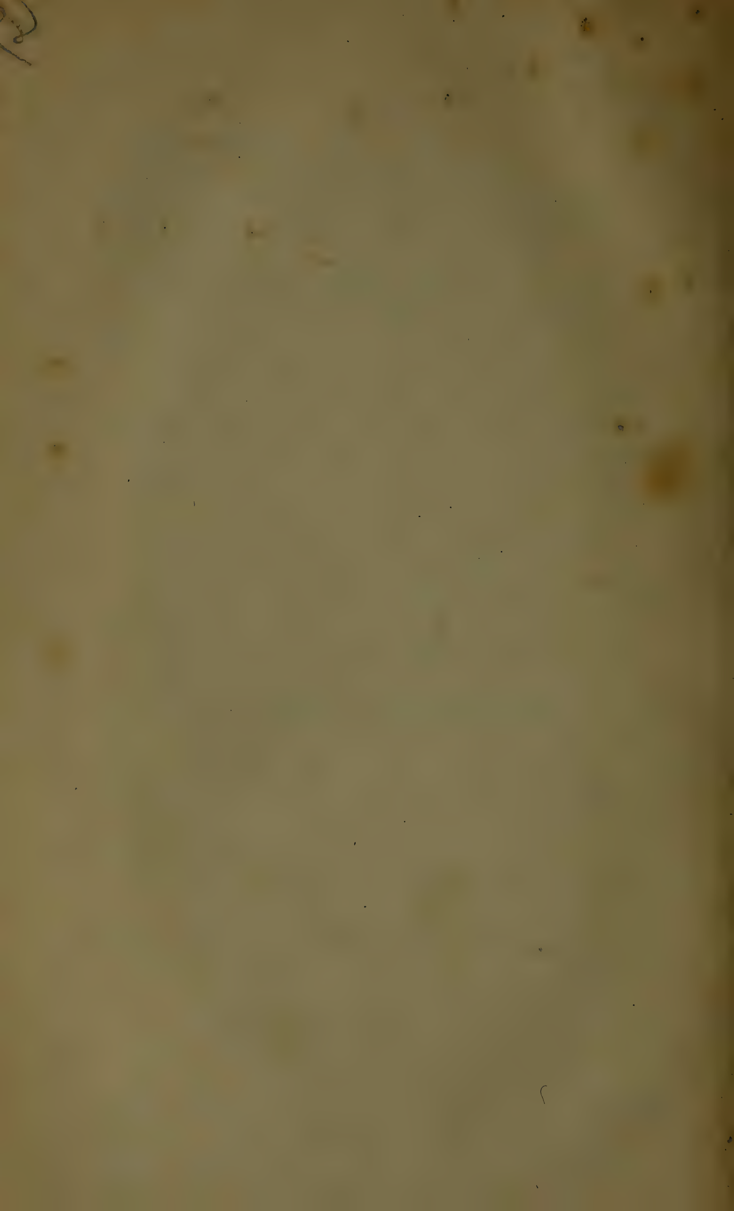
CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

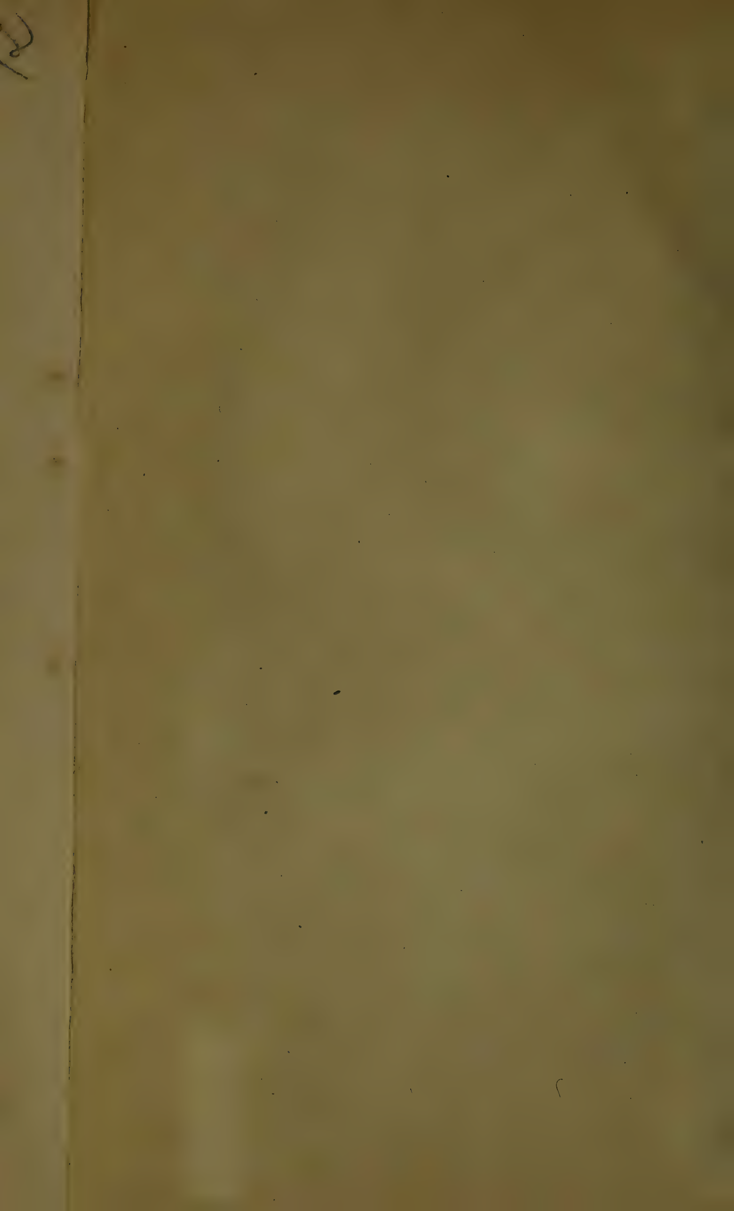
FIN DE LA TABLE DES MATIERES.

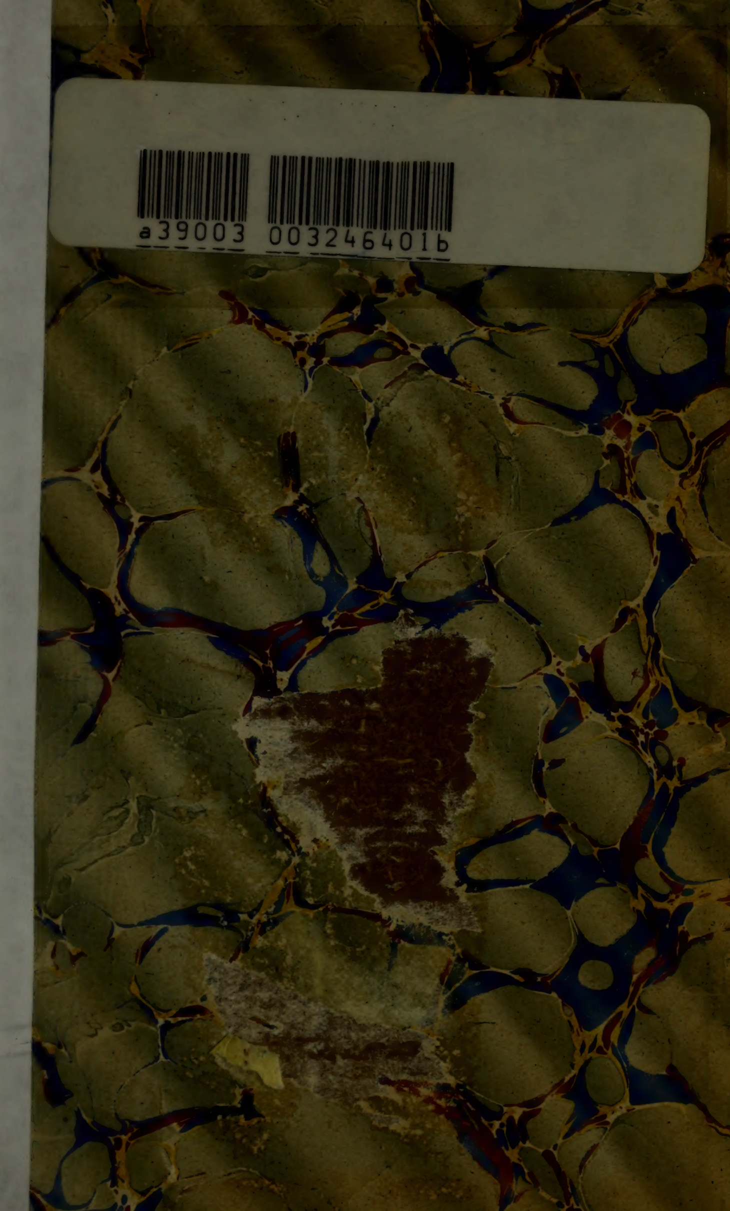
Paris. — Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi. (Cl.) 222.12.93.

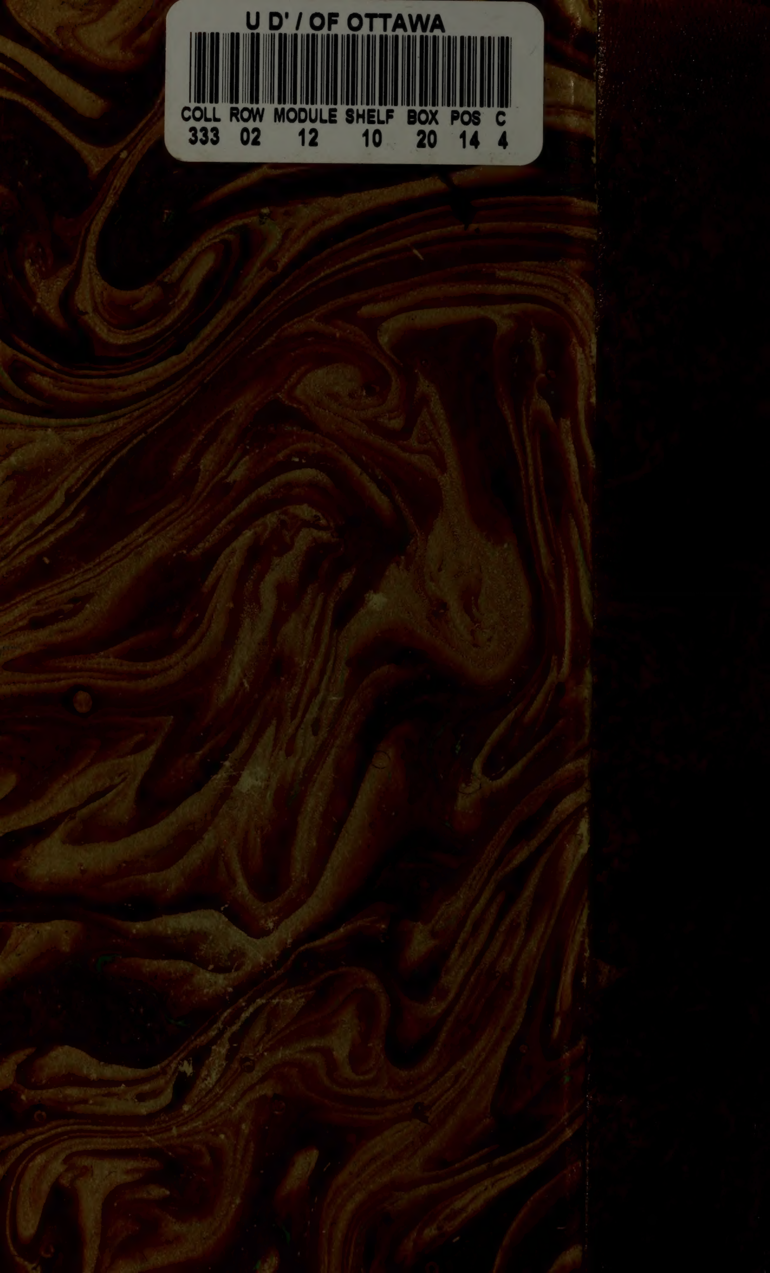









a39003 003246401b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 12 10 20 14 4